EFIMIE VASILIEVITCH BOGOMAS

L'HERITAGE DE ZIMBABWÉ

THESE PRESENTEE DEVANT L'UNIVERSITE DE PARIS VII
– LE 24 JUIN 1975 –

ATELIER
REPRODUCTION DES THESES
UNIVERSITE DE LILLE III
LILLE

DIFFUSION
LIBRAIRIE HONORE CHAMPION
7, QUAI MALAQUAIS
PARIS

1978

COMPOSITION DU JURY

M. Jean ROUCH, *Président, Professeur à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes,*
Mme. Germaine DIETERLEN, *Rapporteur, Professeur à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes,*
M. Robert JAULIN, *Professeur à l'Université de Paris VII,*
M. Ch. TOUATI, *Professeur à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes,*
M. H. ZAFRANI, *Professeur à l'Université de Paris VIII,*

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41549910_0030

EFIMIE VASILIEVITCH BOGOMAS

L'HERITAGE DE ZIMBABWÉ

THESE PRESENTEE DEVANT L'UNIVERSITE DE PARIS VII
– LE 24 JUIN 1975 –

ATELIER
REPRODUCTION DES THESES
UNIVERSITE DE LILLE III
LILLE

DIFFUSION
LIBRAIRIE HONORE CHAMPION
7, QUAI MALAQUAIS
PARIS

1978

L'Atelier de Reproduction des Thèses décline toute responsabilité touchant la qualité technique des documents qu'il reproduit.

La loi du 11 mars n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les "copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective" et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, "toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants-droit ou ayants-cause, est illicite" (alinéa 1er de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code Pénal.

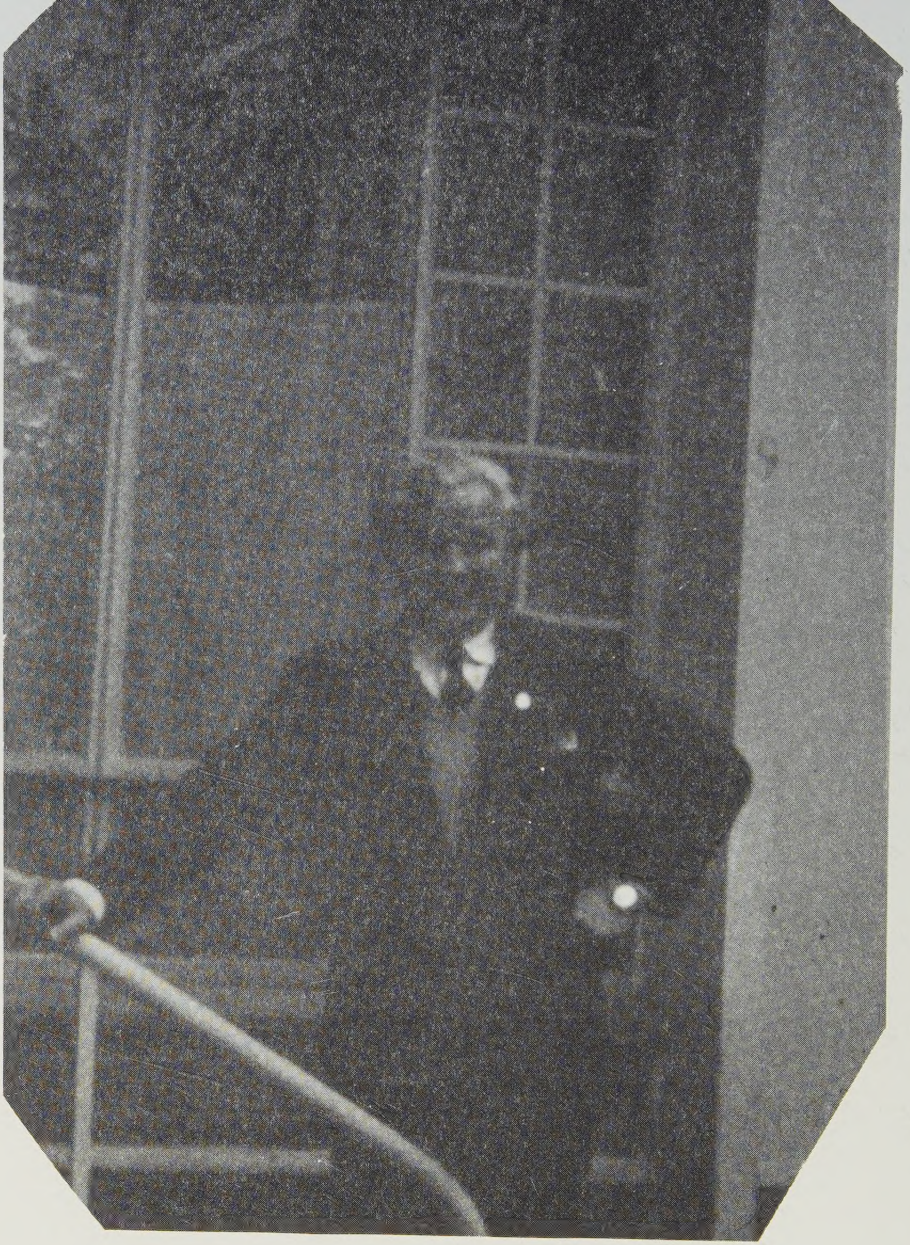
ISBN 2-7295-0076-6
© E: V. BOGOMAS, 1978

A mes trois enfants nés sur le terrain de travail.

+

+ +

+



L'auteur
dans sa résidence
à Salisbury - Rhodésie
1962.

Préface.

Quinze ans de recherches sur le terrain en Afrique, dans les musées, bibliothèques à Londres et Paris : voici notre témoignage.

Recherches qui entraînèrent un grand nombre de voyages fréquents et prolongés dans toutes les parties du pays anciennement appelé AgiSymba, aujourd'hui Rhodésie, et dans les pays limitrophes, où quelque 60.000 kms ont été couverts avec les hasards mortels de toute nature que seul le goût de l'aventure peut justifier.

Notre ignorance du passé de l'Afrique Noire est grande et nous pensons qu'il en sera ainsi à jamais si nous restons passifs sous prétexte qu'on ne peut rien faire faute de l'Écriture.

Que l'écriture humaine fasse défaut, c'est vrai. Toutefois, nous avons trouve une abondante écriture créée par la main de Dieu qui se trouve, partout en Afrique Noire, sous forme de rivières, de montagnes, de collines et de vallées toujours exprimées en termes humains. Cette écriture divine liée avec d'autres recherches minutieuses sur le terrain relevant de l'aspect archéologique, anthropologique linguistique, historique, géographique, sociologique, religieux, musical et médical, ont abouti à tracer d'une facon absolue, le mouvement du peuple africain, à partir de l'époque de 2400 avant Jésus-Christ, qui demeurent finalement de nos jours en Rhodésie, au Congo, et en Afrique du Sud.

Inutile de dire qu'on pourrait facilement tracer les mouvements pareils des peuples africains dans d'autres parties d'Afrique Noire en utilisant la même méthode, mais attention, on doit s'apercevoir que la tradition orale qui y joue un rôle considérable est toujours soumise aux coups mortels de la pression persistante de l'influence occidentale. Il faut donc agir le plus vite possible dans ce domaine, et nous sommes prêt à offrir notre assistance, nos conseils à tous les pays, aux organismes internationaux ou aux Universités, afin de parvenir au but désiré.

Les enfants du territoire d'Afrique Noire dont il est traité ici recueilliront l'héritage; charge à eux d'en assurer la postérité. Il faut, d'ailleurs qu'ils l'assurent eux-mêmes car nous ne serons plus là, et qu'ils soient extrêment fiers de ce legs merveilleux.

****

En témoignage de reconnaissance. A tous ceux qui nous ont aidé,

encouragé, ont mis à notre disposition leur savoir, leur érudition, les trésors de leur amitié, nous exprimons ici notre profonde gratitude.

Ce sont:

---Monsieur J.A. Houlton, Secrétaire d'Etat, Directeur de l'Education, qui a montré un vif intérêt pour notre projet et a approuvé notre transfert à Fort-Victoria, Umtali, et Salisbury, ce qui nous a servi de tremplin.

---- Monsieur R. Howman, Secrétaire au Deprt. des Affaires Africaines.

---- Messieurs H. Hall, R. Herbert, C. Meredith, H.Masterson, les Commissaires Régionaux et leurs commissaires locaux, auxquels nous devons la libre visite des "Réserves", le contact avec les tribus, leur documentation.

---- Un inestimable ami en Ethiopie, résident de toujours, qui desire conserver l'anonymat, a mis à notre disposition sa precieuse bibliothèque, sa connaissance de l'Éthiopien, de l'arabe.

--- Monsieur le Dr. M.Pappo, Rabbin de Salisbury, son érudition, sa possession de la langue hébraïque, interprétations bibliques et du Talmud.

--- Monsieur le Capitaine E. Horne de la B.S.A. Police, sa riche documentation.

--- Tous les Chefs des régiones tribales qui nous ont aimablement accueilli sur leurs territoires et tous les vieillards de la tradition orale dont la liste se trouve dans l'appendice.

--- Messieurs les Proviseurs et leurs instituteurs : Wondi, E. Moyo, J. Makadoh, Munyaradzy, A.Bwerudza, M-lles M.Mufandaidza,M.Marutsa, et Sheila Suku, pour leur interprétation prudente des langues locales.

--- Monsieur Luc Bouquiaux pour ses utiles critiques, surtout sur le plan linguistique.

--- Messieurs les Professeurs Klaus Baer de Chicago, H. Zafrâni et M. Hamrouni de Paris, pour leurs equivalents de mots en langues égypto-copte, hébraïque et arabe, dans les listes témoines de Swadesh, dont nous parlons dans le premier chapitre de cet ouvrage.

--- Messieurs les Professeurs Robert Jaulin et Jean Rouch de Paris, qui ont montré un précieux intérêt pour l'ouvrage et nous ont facilité sa mise à jour.

--- Finalement Madame Thérese-Marie Vasseur pour avoir bien déchiffré notre écriture à la main et l'a dactylographiée soigneusement dans une bonne orthographe.-

Paris, le 22 Mars 1975.

E.V. Bogomas.

TII

Table des matières.

	Page.
Préface.....	I.
Première Partie.	
Chapitre I.- Les ancêtres rhodésiens	1.
1) les lieux géographiques de deux pays....	2.
2) L'évidence linguistique (la méthode de glotto-chronologie).....	29.
3) La similitude des coutumes.....	53.
Chapitre II.- Pourquoi et comment l'émigration ?. Les quatre chemins possibles vers le Sud.....	61.
Chapitre III.- Kuaranga rhodésien- un pays d'or.....	70.
a) L'emplacement d'Ophir.....	79.
b) " de Tarchich....	80.
c) Hawilah, le pays produisant de l'or, voyage de trois ans....	86.
Chapitre IV.- Zimbabwé- AgiSymba de Ptolemée.....	93.
Chapitre V.- Le commerce arabe en Afrique de l'est....	139.
Chapitre VI.- La famille de Kuaranga d'AgiSymba devient grande...	145.
Chapitre VII.- La Province du Nord-Est sous Mwene Mutata.... Vaines tentatives portugaises pour la subjuguer entièrement	159.
Chapitre VIII.- La tradition orale des familles principales individuelles dans les régions du Nord d'AgisYmba....	198.
1) Mtoko	198.
2) Dotito	203.
3) Sipolilo	206.
4) Makope	212.
5) Nematombo	213.
6) Chirau	216.
7) Mangwende, Masembura, Tandi.....	220.
Chapitre IX.- Les Varozwi des Provinces Centrales.....	223.
1) Chiduku.....	224.
2) Jiri.....	227.
3) Rosani.....	229.
Chapitre X.- Les Fugitifs de la Province du Nord-Est.....	230.
1) Chibi.....	230.
2) Gutu.....	234.
3) Nyashanu.....	237.
4) Maranke.....	240.
5) Nyandoro.....	243.

Page.

6) Vambire de Zala..... 243.

7) Chikwaka..... 244.

8) Mashayamombe..... 246.

Chapitre XI.- Les descendants de Varozwi dans les régions des alentours.248.

1) Chivero..... 248.

2) Nyika..... 249.

3) Soswe..... 251.

4) Chinamora..... 253.

5) Makoni..... 254.

6) Muvashu..... 263.

7) Mutema..... 264.

8) Musikavahnu..... 266.

9) Mutambara..... 269.

10) Savunyama..... 27 .

Chapitre XII.- Les Vadumas et les Mutasa..... 274.

1) Les Vadumas ..... 274.

2) Les Mutasa..... 277.

3) Tableau recapulatif des Tribus. 283.

Chapitre XIII. Les invasions et les occupations étrangères..... 286.

1) L'invasion de Ngoni en 1827.... 287.

2) L'occupation de Bulawayo par les Matabelé en 1837..... 293.

3) L'occupation du pays de Mashona (ancien AgiSymba) par les Britanniques, en 1890.....302.

a)La guerre avec Matabelé..... 309.

b) L'Attaque de Jameson..... 312.

c) Les Rebellions..... 313.

Chapitre XIV.- Les consequences de l'occupation brittannique:

progres du pays.....317.

1) le progres général.....318.

2) le progres africain..... 320.

l'Education ..... 320.

Le developpement rural..... 323.

La santé..... 324.

Conclusion..... 325.

++++++++++++++++++++++++++++++

L'HÉRITAGE DE ZIMBABWÉ.

Première Partie.

CHAPITRE I : LES ANCETRES RHODESIENS.

L'évidence qui est mise à jour ci-dessous permet de dire que les peuples africains qui habitent, de nos jours, dans la région centrale de Rhodésie, dite Mashonaland, descendent de la province de Kuara d'Ethiopie. Cette province figure dans les Annales d'Axum, dont James Bruce et Henri Salt parlent dans leurs voyages effectués respectivement dans la seconde partie du 18ème et au début du 19ème siècle. H. Salt en a même tracé une esquisse, mais on n'y trouve pas de détails locaux[1]. On la trouve aussi dans beaucoup d'autres cartes d'Afrique que nous avons pu rechercher, surtout dans les nombreux tomes du "Monumenta Cartographica" par Youssouf Kamal et dans les divers ouvrages sur l'Ethiopie, dans des orthographes différentes; en voici quelques unes :

a) Quara par M. Cohen, Conti Rossini, José Flad, G.P. Murdock;
b) Kwara par H. Bauman et D. Westermann;
c) Kuara par C. Wallis Budge suivant James Bruce et
d) Kouara par J.G. Miani (1858), marquant la région des arbres Baôbab prédominants aussi en Rhodésie[2].

Que cette province soit mentionnée sur les cartes des savants datant de 1355[3], qu'elle soit mentionnée en 1562 par Paulo Forlani (Mon. C. 5° p1578), en 1594 par Petrus Plancius (Mon. C. 5° p1542), en 1655 par S. d'Abbeville (M.C. 5° p1548), en 1659 par I. Blaen (M.C. 5° p1552), en 1768 par J. Bruce, etc..., seule ou bien parmi d'autres, cela doit signifier qu'elle jouait un rôle important dans son pays.

Dans une étude comparative des langues de la région dite Mashonaland en Rhodésie, le professeur C.M. Doke[4] discerne six groupes sur la base du critérium phonétique, dont le groupe méridional du pays, appelé Karanga; c'est le plus grand et le plus compact, et il se trouve bien répandu tout autour de la mystérieuse forteresse de Zimbabwe, dont on parle sans cesse depuis plus d'un siècle, (1871), sans y découvrir véritablement son origine. Là, il distingue encore six sous dialectes :

---

1) Voir H. Salt "Voyage to Abyssinie" (1809-10). London 1814.
2) Mon. Cart. Tome 5 p1617.
3) Ceci a été désigné par Vivien de Saint Martin sur une carte intitulée : "Monde Connu au Treizième Siècle" et publiée dans son Atlas, Paris 1874, traçant la route de voyage d'Ibn Battouta en Afrique. Mon. Cart. Tome 4 p1837.
4) C.M. Doke : "A Comparative Study in Shona Phonetics. Rand Univ. Presse J'burg 1931.

1) Duma (de la région de Victoria, siège de Zimbabwe, Bikita et Ndanga), qu'il appelle le dialecte le plus typique,
2) Jena, également dans la région de Victoria,
3) Mari (régions de Chibi, Belingwe et Selukwe), extrême type de Karanga;
4) Govera (régions de Gutu, Chilimanzi et Victoria qui forment un tampon vers le groupe central de Zezuru);
5) Dgova ou Gova (dans la région de Selukwe);
6) Nyubi (régions de Mzingwane, Matabo et Gwanda, coupées par les tribus de Matabeles).

Tous ces groupes et sous-dialectes de la région Mashonaland descendent vraiment, comme on le verra plus loin dans la section historique de la tradition orale, du groupe principal de Karanga.

Or ces peuples de Karanga proviennent de la Province de Kuara, ou Quara d'Ethiopie, et de ses alentours, à l'Ouest du lac Tana (ou Dembea), entre les paralleles ou latitudes N °10°30'-13°30', et longitudes E.35°-37°30'. Leur nom même de Karanga signifie "j'étais Kuara" : le suffixe de "nga" est la forme d'indicatif passé du verbe être dans la langue locale et le mot entier est habituellement prononcé Kuaranga, mais Doke y omis la voyelle u, évidemment parce que le ~~phonème~~ morphème ua est souvent ~~transposé~~ rendu par a.

La mère patrie du peuple Kuaranga rhodésien est celle du peuple Kuara d'Ethiopie. Cette descendance est évidente pour les raisons suivantes : 1) la similitude dans la nomenclature des cartes géographiques des deux pays;
2) l'évidence linguistique, (la méthode de glottochronologie); 3) la similitude dans les coutumes.
On va examiner en détail chacune de ces raisons.

1) Les lieux géographiques des deux pays

S'il n'y a pas de trace de l'écriture humaine dans l'ancienne Afrique Noire pour nous aider à y découvrir les nombreux mystères, il s'y trouve néanmoins, presque partout, une abondance d'écriture de la main de Dieu sous la forme des collines, des montagnes, des rivières, qui s'exprime dans la parole humaine. Une étude approfondie de cette écriture divine, révélée dans la parole humaine, peut nous montrer, sans doute, le mouvement du peuple.

Il était facile pour l'homme de se souvenir du nom des rivières, des montagnes, des collines et des vallées qui faisaient partie du sol sur lequel il vivait depuis des temps préhistoriques, et pendant une partie de sa vie.

Ces noms là, tout le monde les prononcait dans toutes les activités de sa vie, et il est inutile de dire qu'ils sont passés d'une génération à l'autre, en ~~phonétique évolué~~ se transformant, jusqu'à nous. Ces noms là étaient, sans doute, donnés par les premiers occupants de la terre. Bien sûr, par les nombreuses conquêtes successives au cours des siècles, on a beaucoup changé, mais certains de ces noms originaux devaient être préservés dans la bouche des femmes et des enfants, même dans celle des hommes gardés encore comme esclaves; et c'est ainsi que ces noms passaient de génération en génération.

Quand un peuple émigre dans un pays lointain, il donne souvent aux collines, aux montagnes et aux vallées qu'il trouve, les mêmes noms que ceux de son pays d'origine.

Nous n'avons qu'à regarder les cartes du Nouveau Monde : Amérique, Australie, Nouvelle Zélande, et même celle d'Afrique du Sud, pour attester cette vérité; on y trouve un nouveau Cambridge en Nouvelle Zélande et aux Etats Unis (Massassuchets), une nouvelle Perth en Australie, un nouvel Aberdeen au Dakota, un nouvel Cumberland au Kentucky, un nouvel East London et Port Elisabeth en Afrique du Sud et des milliers d'autres.

Pourquoi ne serait-il pas arrivé la même chose aux migrateurs éthiopiens quand ils se sont établis dans un autre pays lointain ? C'est bien naturel de le faire,même s'il n'y a pas d'autres raisons que la nostalgie.

On doit être reconnaissant au gouvernement rhodésien d'avoir préservé tous les noms indigènes sur la carte topographique de leur pays, désignée en 1956, dont la copie se trouve dans l'appendice. On doit également être redevable à l'Etat Major anglais de la carte topographique d'Ethiopie désignée et imprimée en 1942, dont la copie se trouve aussi dans l'appendice.

En comparant ces deux cartes, on y trouve facilement des noms identiques ou légèrement modifiés, mais gardant la même racine. En outre, beaucoup de noms éthiopiens ont le même sens dans le vocabulaire africain rhodésien. Sans faire de grands efforts, nous avons recueilli 189 inscriptions dans la carte de la province éthiopienne de Guara et de ses alentours qui sont proches de 142 lieux rhodésiens; il y a aussi un bon nombre de noms éthiopiens ayant ~~le même~~ un sens dans le langage africain rhodésien. Il est logique donc de dire que ces mots là ne sont pas mis par hasard, mais ils y ont été répandu par le même peuple.

Dans cette même liste, on peut également rapprocher beaucoup de ces noms avec les noms géographiques contenus dans les textes hiéroglyphiques

d'Hen i Gauthier et A. Gardiner. Il n'est pas dans notre intention d'identifier les noms des textes hiéroglyphiques avec ceux de l'Ethiopie, ou de Rhodésie, car une telle tentative dépasserait notre compétence et le but de cette thèse. Mais leur présence témoigne tout de même de la parenté égyptiennequi est, d'ailleurs, renforçé par la parenté linguistique, comme on le vera plus loin .

Le cas de 40 rapprochements de la liste hiéroglyphique est intéressant, même frappant pour nous, du fait que 17 de ces endroits peuvent aussi se rapprocherdes endroits rhodésiens, et deux autres sont typiquement rhodésiens sans avoir des contre-parties éthiopiennes. On en parlera un peu plus loin, à la suite de la liste.

Avant de regarder la liste des rapprochements, quelques mots seraient utiles pour expliquer l'étymologie de la langue de Kuaranga rhodésien[1]. D'abord, il n'y a pas de mots se terminant par des consonnes; presque tous les mots se terminent par une des cinq voyelles (a,e,i, o,u) prononcées comme en latin. Il n'y a pas de double consonnes dans la graphie ~~non plus, que~~ à part des affriquées comme : pf, et bv (bw), ts et dz; sh, ch et dj, et les nasales (m,n) ne sont placées que devant les consonnes ~~molles~~ sonores : mb, nd, ng, mv, nz, et nr est changé en nd.
Ensuite, il y a de nombreux phonèmes qui se confondent, comme les suivants : dans le groupe bilabiale et dento-labiale p se confond avec b, mp avec mb, pf avec bv, mf avec mv; dans le groupe dentale et alvéolaire, t se confond avec d, nt avec nd, ts avec dz, ns avec nz, l avec r, s avec z, nd avec nr; dans le groupe palato alvéolaire, tz avec dz, j avec z, nf avec nz; dans le groupe palatale, dy avec gy, ndy avec ngy, ny avec ni, ngy avec ndi; et dans le groupe vélaire, k avec g, nk avec ng, nk avec kh.
Les voyelles, elles aussi, ont des transpositions comme les suivantes : a avec e, ou ei et ie avec a, i avec e, ua avec a, o avec a etc...

Carl Meinhof en partant de truisme que les sons exercent une influence d'assimilation et de dissimilation l'un sur l'autre, (influence de consonnes sur consonnes, de voyelles sur consonnes, de consonnes sur voyelles, et transposition), établit quelques principes, notamment:
a) que plusieurs sons peuvent être dérivés d'un seul son original, exemple x (l'original k) peut devenir kx, s, s, kh etc...
b) les sons identiques peuvent être dérivés de sons originalement

---

1) Voir Rev. Franciscue Marconnès S.J.-"A Grammar of Central Karanga " J'burg (1931) et Carl Meinhof : "Introduction to the Phonology of the Bantu Languages" (London 1932).

différents; exemple, le Zulu fu peut être dérivé de l'original kû, tû, pû, et le son si de l'original ki, kî, pî etc...

Cette courte explication des particularités rhodésiennes peut nous aider à faire le rapprochement juste avec les dénominations géographiques éthiopiennes et hiéroglyphiques, ainsi que les rapprochements dans la liste de glottochronologie de la section suivante.

Sans retarder plus longtemps, voici donc, la liste avec les rapprochements géographiques des trois pays mentionnés.

[illegible]	[illegible]	Racines semblables et [illegible]	[illegible]
J. Umm Seinat	Mt Senati au Sud de Zimbabwe Colline Sanyati à Zambèze Village Sanyati. Dist. Gatooma Riv. Umniati, affl. du Zambèze	N.B.: Il n'y a pas de correspondances semblables dans le Comparative Bantu de M. Guthrie	égyptien ancien : Sen-met nom classique : Senis nom arabe : Biggah Ref : A. Gardiner. Ancient Egyptian Onomastica. Vol II p3.
Riv. Abu Shanga	Riv. Senga, affl. DE Mkumbura Riv. Musengezi, affl. de Zambèze	Shangu (s) : bouclier	
Riv. Khamina	Khami: ruines près de Bulawayo Mt Khami à proximité	Kamhina (v) : boîter	Khmun (Hermopolis El. Ashmûnên) Ref. A. Gardiner p5I
Qaddura	Riv. Qwetira, affl. de Mazoe	Kodora : plier et relever les parties privées Kwadzura : plumer	
Riv. Kafai Gafar			Bât. Khoufou: nom d'un domaine de la IVème dynastie de situation inconnue Roi Khoufou: Ref. H. Gauthier. Dictionnaire Tome II pI8 ET I48
Riv. Kenin Kuneina			ég. anec. Khenu nom cl.: Sil(s)ili(s) nom arabe : Silsilah Ref. A. Gardiner II p.3
Umm Habub			Abnûb El. Atâwlah A. Gardiner p5I
Wad. Kuseiba		Kuse (v) : commencer à courir Kusé : boire d'un coup	Gasy Apollônos Polis Kûs A. Gardiner p23

	KUARA D'ETHIOPIE	KUARANGA DE RHODESIE	Racines semblables et SENS DANS LE VOCABULAIRE SHONA RHODESIEN	RAPPROCHEMENT AVEC LES NOMS DES TEXTES HIEROGLYPHIQUES
	Es. Soma aussi Assama	Mt Zama, région de Zimbabwe	Shama (v) : ouvrir	Zam. Nom du VIème nom H.E. Tentyrite Aujourd'ui: Dendérah H. Gauthier VI pl04/5
	Theiber			Theber Diospolis El Aksas (Lusor) A. Gardiner p23
	Sh. Guma		Guma (v) : arriver au but être brusqué - gùmà = Comp. B. Guthrie = blessure sur la tête	
	M. Zinghir	Mt Chizinga au N-E	Zhindji (adj): beaucoup - gìngì = Comp B. Guthrie = mouche	
	Tetema	Mutema : réserve à l'est de Zimbabwe		
	J. Shasha	Riv. Shashe : région de Zimbabwé Mt Shoshe, au Nord. (région Bindura)	Shasha (s) : personne habile, champion.	
	Hamira		Hamira: couver Hamiro: vase pour traire	
	Coma		Koma : plein	

KUARA D'ETHIOPIE	KUARANGA DE RHODESIE	Racines semblables et SENS DANS LE VOCABULAIRE SHONA RHODESIEN	RAPPROCHEMENT AVEC LES NOMS DES TEXTES HIEROGLIPHIQUES
Maganani	Mt Manganyai à l'escarpement de Zambèze)	Mangwanana (s): matinée	
Donga		Donga (v) : être gentil donner des ordres	
Gababu		Gaba : réceptacle. - gàbò - Comp B. Guthrie = bouclier.	
Sumari voir aussi plus loin Mara	Riv. Marimari, affl. de Umniati	mari : grain de l'arbre de Musasa, Munhondo, etc.	Ta mari (liste Ramses III, région africaine peut-être H. Gauthier IV pl5
Sciambara	Riv. Tshambara, affl. de Umniati Mt Zambara (Makoni réserve) Village et réserve Mutambara, reg. Umtali Mt Mozambara, rég. Zimbabwe		Kabara, inscription de Méneptah à Karnak, pays non identifié et étranger à l'Egypte H. Gauthier III p89
Saua			Shau Ed-Der-El-Alyad A. Gardiner p23
Sasri		Sari: maïs	Sahourâ : village de la Vème dynastie Roi Sahoura H. Gauthier III p89
Dembie	Mt Demba : région Umtali	domba: implorer de la viande ; piquer. - dèmbú - C.B. Guthrie	

KUAPA D'ETHIOPIE	KUARATON DE RHODESIE	Racines semblables et sens dans le vocabulaire Shona Rhodesie	RAPPROCHEMENTS AVEC LES MOTS DES SYSTEMES HIEROGLYPHIQUES
Sanghi	village Sangwe à l'O de Sinoia Riv. Sungwe, affl. de Biriwiri collines { Masenga / Amsanga au Nord du pays	Sangwi : prestidigitateur Sango : brousailles	
Dima		Dima : - pommes de terre sucrées - ténèbres - dimá = Comp. B. Guthrie = Colline.	
Maho		Mahoh ondi : superabondance	
Zamoca		Zambuko : gué, passer à gué	
Mai Decuiguo Quaqwara	Ville Queque	Kvekwe : assembler Kwikvi : courir vite	
Gavata Govatwit	Village Gawa, à l'O de Zimbabwe	Gava : chacal Gava : melon Gava : charger Gava : monter	
Dungur	Mt Dangari, région Umtali	Dungura (v) Tungira : lier, attacher - dungú = Comp. B. Guthrie = porc-épic.	
Amnua	Mt Anwa à l'est de Makoni réserve.	amwa : sucer	

FUARA D'ETHIOPIE	FUARANGA DE RHODESIE	Racines semblables et SENS DANS LE VOCABULAIRE SHONA RHODESIEN	RAPPROCHEMENT AVEC LES NOMS DES TEXTES HIEROGLYPHIQUES
Angareb		ngari:éclatant ngura:laver ngura (s) : rouille sur maï	Enkhab Eileithyias Polis El Kâh A. Gardiner p3
Acoua Anguara	Riv. Angwa, affl. de Duangwa, affl. de Zambèze	ngwa (v) : boire	
Tavari	Riv. Tari, affl. de de Bumi	Tava (v) : marcher avec difficulté Tavani:branche d'un arbre	
Sengia	Riv. Sengwe, affl. de Zambèze	Sengwe (s) : tige sèche de millet.	
Gandua	Mt Ganda, région Umtali	Ganda (s) : la peau. -gàndá = Comp. de Guthrie = maison.- -gàndú = crocodile	
Ambazza	Riv. Bembezi, affl. de Gwai N.O. Riv. Bembazana, affl. de Umniati	Bazha : le front des animaux à cornes.	
Sena	Sena, ville sur Zambèze en Mozambique, pas loin de Rhodésie.	Shena : peau abîmée	
Mizaba	Mt Zambaze, à l'Est	miza (v) : éparpiller.	

KUARA D'ETHIOPIE	KUARANGA DE RHODESIE	Racines semblables et SENS DANS LE VOCABULAIRE SHONA RHODESIEN	RAPPROCHEMENT AVEC LES NOMS DES TEXTES HIEROGLYPHIQUES
Sofsie et Sofela	Sofala de Mozambique, port de voisinage.		
Cantara et Canta			Inu (En-T-Entore) Teptyra Denderah A.Gardiner p23 Aussi : Khant-min-Panopolis Ekhmîm
Adaza	Mt Ndadaza région Zimbabwe	Dazura (v) : réussir. Dazu (s) : branche.	
Dadu		Dadu (v) : sauter. - dàdú = Comp. B. Guthrie = folie.	
Mangui	Mt Mangwendi distr. Marandella	Mangwingwindo (s) : la pluie lourde.	
Jangua	Colline Jongua au N-E près de Zambèze	jangara : tige de grain	
Gondar, grande ville		Gonda (v) : avoir confiance Gondo (s) : nom général pour oiseau - gondà = Comp. B. Guthrie = la lune	
Birri	Riv. Birriwiri, affl. d'Umfuli	Biriwiri (s) : précipice	

HUTRA D'ETHIOPIE	STAPANGA DE RHODESIE	Racines semblables et SENS DANS LE [illegible] FAIRE [illegible] RHODESIEN	RAPPROCHEMENT AVEC LES NOMS DES TEXTES HIEROGLYPHIQUES
Darida		Dari (v) : faire sauter	
mt Adiceri	Collines Chericheri, au Nord-Ouest	Cherechere (v): gazouiller.	
Dara		Dara (s) : hutte, quai, platte forme.	
Roza	Mt Roza:distr. Gutu Riv. Rozwa, affl. de Turgwe (Sabi)	Rozva : battre	Khan (ou) Raza:nom d'une région naturellement forte, située dans le pays d'Aoupa, et habitée par une population belliqueuse et inhospital. H. Gauthier IV pI50
A. Berra		Bera : être assis	
Dagoma		Goma (v) : être brusque - gòmà = C.B. Guthrie = tambour.	
Mt Nora	Mt Noramba, région Rusapi	Nhora (v) : faire un long voyage à pied.	
Zaga	Village Zaka, région Zimbabwe Colline Zeka, à l'Est de Zimbabwe	Zhaka (v) : macher	

KUARA D'ETHIOPIE	KUARANGA DE RHODESIE	Racines semblables et SENS DANS LE VOCABULAIRE SHONA RHODESIEN	RAPPROCHEMENTS AVEC LES NOMS DES TEXTES HIEROGLYPHIQUES
R. El Khariga Mt Quarib (8858 pieds) Uangariba	Village Kariba sur Zambèze	Karinga (v) : frire, étouffer	
R. Dinder	Riv. Dande (région Shipolilo), affl. de Zambèze	Dindiri (v) : enrouler - dindi = Comp. B. Guthrie = fosse.	
Riv. Sagagi			Sôhâg A. Gardiner p23
J. Umm Doga		Doka (v) do : descendre. - dogá = C.B Guthrie = sorcellerie	
J. Mashana		Shena (s) : peau abîmée	N-Shene-N-Sêt. Chenobosca Kasr es Sa yyâd A. Gardiner p23
J. Kir			Kher - Aha Caire A. Gardiner p99
Riv. Dibaba		Diba : bière sucrée - dibà = Comp. B. Guthrie = étang	Edjbo Apollonis Polis Edju A. Gardiner p3
J. Shamva	Riv. Shamba, affl. de Mazoe Village Shamva, région Bindura	Shamva (v) : s'étonner.	

FUARA D'ETHIOPIE	[illegible]ARANGA DE RHODESIE	Racines semblables et SENS DANS LE VOCABULAIRE [illegible] RHODESIEN	RAPPROCHEMENT AVEC LES NOMS DES TEXTES HIEROGLYPHIQUES
Sharra	Colline Chara, rég. Zimbabwe	Shara (v) : choisir, préférer.	
Riv. Bura		Bura (v) : pomme de terre sucrée	
J. Tabola			Tjebu (plus tard Djuka) Antaeopolis Kâm-el-Kebir A. Gardiner p5I
Mogumbi	Village Makumbi région Salisbury	Makumbi : femme du sorcier Gumbi: foule de peuple ou bétail.	
Kunjara		Kunja (v) : tomber lourdement	
Mt Dama Riv. Doma	Mt Dama, rég. Sipolilo Mt Doma, à l'escarpement de Zambèze Village Doma, région Sipolilo.	Dama : parole, la joue.	
Mt Mendi Abu Mendi	Riv. Mende, affl. DE Nguzi, à l'Ouest de Zwimbabwe Col. Munde, près de Zimbabwe Mt Nyamunde, région de Zimbabwe		
Besa Degbassa	Plusieurs collines autour de Zimbabwe	Besa : froid	Basi - non identifié (consacré au Dieu That) A. Gauthier II p5

	KUARA D'ETHIOPIE	KUARANGA DE RHODESIE	Racines semblables et sens DANS LE VOCABULAIRE SHONA RHODESIEN	RAPPROCHEMENT AVEC LES NOMS DES TEXTES HIEROGLYPHIQUES
	Duba		Duba : flotteur de pêche. – dùbà = Comp B. Guthrie = flout.	
	Debba			Yebu Elephantine Gez. Aswan A. Gardiner p3
	Meha Mehni	Mt Buhwa et Reserve, région de Zimbabwe Mt Chiwha, région Intanga.	Unhani : couche de saleté	
	Uali Dewa	Dowa réserve à l'Est	Deva (s): précipice.	
	Omlibi		Ombe (v) : tremper Ombera (v) : taper dans les mains pour honorer	Enboyet, Ombi, Kôm Ombo } A. Gardiner p3 Enboet, Ombos, Tûkh } A. Gardiner p<3
	Mt Guna		Guna : melon	
	Bodela		Bodyera : bouteille.	
	Gaula	Colline Gula au Nord Ouest de Zimbabwe	Gaura (v) : aboyer.	

KWARA D'ET IOPIE	KWARANGA DE RHODESIE	Racines semblables dans le vocabulaire shona rhodesien	RAPPROCHEMENT AVEC LES NOMS DES TEXTES HIEROGLYPHIQUES
Motta	Colline Matta, rég. à l'Ouest de Zimbabwe	wata (v) : marcher faiblement.	
Guara	Colline Kioora à, l'escarpement de Zambèze	Kwara (v) : gratter avec les pattes.	
Dimour	Colline Dimoukwe, région au Sud de Zimbabwe	Dimura (v) Dimu : couper Dimuro (s) : axe.	
Ambo	Riv. Ambi, affl. de Dandi au Nord	mbo (v) : épuiser l'énergie.	
Zerara		Derera (v) : répondre.	
Dangili		Danhira v danhi : passer d'une pierre à l'autre.	
Merab Meroibba Voir aussi plus loin Amuru		Mera (v) : germiner	Al. Mêru Kômir A. Gardiner p3
Manu	Mt Manana, district Marandella	Manu : être relaché.	

KUARA D'ETHIOPIE	KUARANGA DE RHODESIE	Racines semblables et SENS DANS LE VOCABULAIRE SHONA RHODESIEN	RAPPROCHEMENTS AVEC LES NOMS DES TEXTES HIEROCLIPHIQUES
Saraco		Zarika : endroit non protégé	Sakô Co El-Kês A. Gardiner p99
Bofa		Bofo (s) : chose molle ; aveugle.	
Dangara		Dangara (v) : avaler	
Chenna	Mt Shoni, district Gwelo	Chena (s) : réaction hostile ; peau abîmée (s et v) : être propre.	Ca ene Polis Kenâ A. Gardiner p3 P. Shena Apotheké Abu Tig. A. Gardiner p5I
Zagargi			Girga A. Gardiner p23
Janaco	Mt Jenya, région Umtali Colline Jenya, dist. Mtoko au Nord	Janhi (v) : sauter - jáni = Comp. B. Guthrie = herbe.	
Boh - Boh		Bohwa (s) : bruit.	
Nefan		Nafu (v) : manger à contre coeur.	

KUARA D'ETHIOPIE	KUARANGA DE RHODESIE	racines semblables et SENS DANS LE VOCABULAIRE SHONA RHODESIEN	RAPPROCHEMENT AVEC LES NOMS DES TEXTES HIEROGLIPHIQUES
Mena	Village Mnene à l'O. de Zimbabwe Mt Mwenji	Meno (s) : dent	SU Menu A. Gardiner p3
Makambo	COlline chombo région QueQue	Ukambo : fil de cuivre.	
Gana	Riv. Kana, affl. de Shangani Village Ngwane, rég. Zimbabwe au S.E.	Gena (s) : l'estomac plat -gana - Comp. B. Cushitic - Cent.	Khata Kana, région de Palestine ou de Syrie non identifiée H. Gauthier IV pI64
Sirara		Shirara (v. Shiri) : durer.	
Behaba		habha : moëlle	
Gunzara		Gunje (s) : racine, tige de maïs.	
Hunna	Riv. Mahumi, affl. de Mazoe Mt Honyanya, distr. Bikita Mt Hyuni, région de Zimbabwe	Huna : indifférence	
Deberiga	Mt Emberegwa à l'O. de Zimbabwe	Bereka (v) : porter sur dos Barika v. Bara se reproduire.	

	KUARA D'ETHIOPIE	KUARANGA DE RHODESIE	Racines semblables et SENS DANS LE VOCABULAIRE SHONA RHODESIEN	RAPPROCHEMENTS AVEC LES NOMS DES GROUPES ETHNOLINGUISTIQUES
	Adoza	Colline Bondeza région Zimbabwe	Dozvi (s) : excrément humain.	
	Lamba		Ramba (s) : vache stérile Ramba (v) : refuser.	
	Sima	Deux monts : Gwidzima vallée riv. Umfuli	Sima (v) : transplanter; parler. - cimá = Comp. B. Guttaire = bien.-	
	Barberi	Mt Simbari, région Zimbabwe		
	Gebel Simbila		Dimbira (v) Dimbi : traverser diagonalement.	
	Dembueta		Dembwe : scarabée Dembwera (v) : tomber.	
	Chaba Ciaba	Mt Mbera Shaba en Luni réserve	Chabu (v) : marcher dans l'eau.	
	Quola	Riv. Qwelo, affl. de Shangani au N-O.		

[illegible] D'[illegible]	[illegible]	Racines semblables et [illegible] LE [illegible]	[illegible] AVEC LES NOMS DES [illegible]
De a	Mt Dema, distr. Maranke à l'Est	Dema : terre noire - démà = Comp. B. Guthrie = chauve-souris.	
Devan		Deva (s) : pente raide.	
Gumuz (province)		Gumudza (v) : frapper.	
Riv. Andassam	Riv. Sambi, affl. de Mazoe		
J. Gambiro		Gambirwa : interjection d'étonnement	
Gubbe (ville)	Mt Goba, rég. Zimbabwe Mt Gowa, " " à l'est Mt Kuvu, " " au Sud Collines Goba Gowa Guve au N.	Gube (s) : tricheur - gùbá = Comp. B. Guthrie = canne à sucre.	
Mt Ampala	Riv. Impali, affl. de Lundi Riv. Umfuli, affl. de Umniati (Zambèze)		
Uombera	Collines Zhoumberi en Belingwe réserve à l'O. de Zimbabwe Riv. Sikombela, affl. de Umniati (Zamb.)	Umbira (v) : entourer	

	[illegible] D'ETHIOPIE	[illegible] DE RHODESIE	Racines semblables et SENS DANS LE VOCABULAIRE [illegible] RHODESIEN	[illegible] AVEC LES NOMS DES [illegible] HIEROGLYPHIQUES
	Mt Eozau	Mt Chizhou, région de Zimbabwe Mt Zhou à l'O de Zimbabwe Mt Zowe au nord-est distr. Mrewa	Zhou (s) : éléphant	Edjoet Aphroditopolis Kôm Ishkâw A. Gardiner p5I
	Chirar	Mt Chirauru, dist. Hartley	Chirara (s) : terre non cultivée.	
	Riv. Naga		Naka : être bon	
	Fari		Fara (v) : se sentir en paix.	
	Cheni	Village Chenjiri, près de la riv. Umfuli qui figure dans la tradition de Makoni	Cheni :poison	Tjeni (Teni) This. près de Sirgâ A. Gardiner p23
	Fado		Faduku (s) : torchon.	
	Riv. Dora	Riv. Dora, affl. de Hunyani (Zambèze) Riv. Dora,,affl. de Ruya au N.E.	Dora : cheville	
	Dura	Mt Dure, région Zimbabwe au Nord	Dura (s) : grenier.	

	Dangiza		Dangavisa (s) : douleur. - dàngi = Comp. B. Guthrie = bambou.	
	Tumba		tumba (v) : remplir tumba : être brûlé.	
	Mt Gandi	Mt Ghandi, région Zimbabwe	gandi (s) : testicules.	
	Saba	Riv. Sabi à l'est de Zimbabwe Riv. Sabara, affl. de Sengwe au N-O		Zabi, localité de Palestine H. Gauthier II pII
	Mosabia	Mt masimbi, distr. Shamva (N-E) Mt Mashamba, N-O de Zimbabwe Riv. Sambi, affl. de Mazoe.		Masou (Ma ou sou) peuple allié aux Hittites contre Ramses II H. Gauthier II p9
	Lundi	Riv. Lundi, à l'O. de Zimbabwe, affl. de Sabi Riv. Malundu, affl. de Sengwe (Nord Ouest)		
	Gota	Colline Goto, région Mtoko Mt Bokota à l'Est Mt Goto, à l'escarpement de Zambèze.	Gota (s) : maison d'un bachelier ; concilier	
	Tarara		Tarazu (v) : amaigrir.	

KUARA D'ETHIOPIE	KUARANGA DE RHODESIE	Racines semblables et SENS DANS LE VOCABULAIRE SHONA RHODESIEN	RAPPROCHEMENT AVEC LES NOMS DES TEXTES HIEROGLYPHIQUES
Umbicina		Umba (v) : entasser	
Bagusta		Bagu (v) : frapper. -bàgú = Comp. B. Guthrie = pierre d'achoppement.	
Riv. Didin		Dida (v) : mal élevé. -didì = Comp. B. Guthrie = dortoir.	
Mambuk	Mt Zambuki, dist. Mrewa, à l'est.	Mambure (s) : filet de chasse.	
Gongi	Colline Gongwe à l'escarpement de Zambèze Colline Gungwa, dist. Darwin au Nord.	Gongo (s) : clitoris. -gòngo = Comp B Guthrie = dos.	
Azane	Mt Chisana, région Zimbabwe à l'est Mt Shiazani, région Bulawayo.	Zahni (s) : feuille.	
Zingini		Zingini : abeille, mouche.	
Riv. Gidda		Gidi (v) : marcher lourdement. -gidà = Comp. B. Guthrie = sentier.	

[illegible]	[illegible]	Racines semblables et [illegible]	[illegible]
Askuna	Mt Kasikana, au N.	Kuna expression honorifique Kuna : vider.	Caene Polis Kena A. Gardiner p23
Bangia	2 collines Bangwe dist. Nuanetzi (S-O Zimbabwe) Mt Bungwe au N. de Zimbabwe Mt Banganyembe, dist. Salisbury	Banga (s) : couteau ; Banga (s) : terre non sillonée autour d'un arbre.	
Ciacu	village Chakari, distr. Hartley		
Mara Voir aussi Sumari ci-dessus	Mt Mara, dist. Gatooma au Nord Ouest 2 Mt Mari à l'E et au N-E de Zimbabwe Riv. Mare, affl. de Sabi	Mara : gratter avec les pattes.	1) Men maâra-chateau du roi Menmaâra. Temple élevé par Séthosis Ier à la mémoire de son père [illegible]. [illegible] Gauthier IVp73 2) Kiumaâra, chateau du roi Kiumara-XIè dynas. H. Gauthier IVp80
Riv. Suri		Sura (v) : mordre par les fourmis.	
Chidan		CHidanana (s) : lézarde.	
Riv. Kassa aussi : Quosouam		Kasa : jouer aux cartes Kasa : agir vite.	Kôs Coussa El Kûs îyah A. Gardiner p51.
Innabara		Bara (v) : porter progéniture	Iny (en-mont) Hermonthis Armant A. Gardiner p23.

KUARA D'ETHIOPIE	KUARANGA DE RHODESIE	Racines semblables et SENS DANS LE VOCABULAIRE SHONA RHODESIEN	RAPPROCHEMENTS AVEC LES NOMS DES TEXTES HIEROGLYPHIQUES
QUOQUARA	Mt Goxwe à l'Ouest	Kwara : courir.	
Zingaua	Mt Zonga, distr. Makoni	Zingaira (v) : agir follement	
Assi			1) par Zam, ville importante de Moyenne Egypte ayant fait partie du VII nom de H.E. dont la métropole était Hou Diospolis 2) Hazailocel inconnue H. Gauthier VI p16
Amuru Voir aussi ci-dessus Merab		Muru (v) : rester debout	PL. Meru Komir A. Gardiner p3
Degge		Dego (s) : pierre du foyer	
Sailana		Sai (s) : pousser.	
Tedir		Tedu (v) : vider.	
Berben Zimma		Zima (v) : partager la bière.	

[illegible]	[illegible]	Racines semblables et [illegible] LE [illegible]	[illegible]
Riv. Jahma		Jahwi (s) : la boue.	
Chiaba Cima	Mt Chimba, au Nord		
Talia	Umtali, région montagneuse de l'est		
Mt Talo	Mt Umtali, à l'Est		
Riv. Ziva	Mt Mzowe, à l'Ouest de Zimbabwe.	Ziva (v) : descendre.	Voir plus loin : Maza
Mt Zana	Colline Shawa, bassin de Sabi.		Rat rzoua. Le chateau des humeurs. Nom d'un temple du XVIII nom de [illegible].E. rive droite du Nil consacré à Ambis et où étaient conservés les principaux vitaux liquides (humeurs) d'Osiris. H. Gautier IV p.1[illegible]
Gombo		Gombo (s) : [illegible] vierge. - gómbó = Comp. B. Guthrie = bétail	
Riv. Bir	Riv. [illegible], [illegible] fl. de [illegible]mfuli.		

KUARA D'ETHIOPIE	KUARANGA DE RHODESIE	Racines semblables et SENS DANS LE [illegible]	RAPPROCHEMENT AVEC LES NOMS DES TEXTES HIEROGLYPHIQUES
Mt Beri	Mt Mbiri, distr. Wedza	bere (s) : maïs.	
I. Gudura		Gudù (s) : babouin. - gudù = Comp. B. Guthrie = Ciel.	
Guta	Gutu, région N-E de Zimbabwe	Guta (s) : abondance Guta (s) : large vil. d'un chef. Guta (s) : clôture des arbres. - gùtà = Comp. B. Guthrie = pétrole.	
	Riv. Nazie, affl. de Zambèze, terre d'or alluvial et de mines d'argent aux alentours en des temps anciens		Mâza - le pays de Mazaî H. Gauthier III p7[illegible] mâzaiou H.Gaut. III p27 mzai-H.G. III p66 voir les commentaires ci-dessus.
	Village Karoi : région montagneuse au N-O du pays.		Khar (ou)-originairement ce mot désigne la Palestine occidentale, la région longeant la mer depuis le Sud de Gazu jusqu'aux contreforts méridionaux du Liban. Plus tard on engloba aussi la Phénicie et la Syrie. H. Gauthier VI p151.

Un tel rapprochement devrait mettre en évidence l'origine du peuple de Muaranga rhodésien.

Nous arrivons maintenant au pays de Mâzai, appelé Mza sur la stèle du roi Amenhotep II à Amada, Mza et Mzaou, une forteresse dans les listes B et A du Roi Thoutmosis III à Karnak, les deux rois de la 18 ème dynastie[1].

Il y a de nombreuses références sur ce pays ou forteresses, mais sa situation est encore indéterminée. On l'a placé dans les diverses régions de Nubie (Sûdân), au Nord, au Sud, et à l'Est, et même dans la région de Meroë d'Ethiopie. La situation reste encore moins déterminée à cause de l'existence des pays nègres de Tcham ou Metcha, Aman, Uauat, Anthet, Kaau et Tathem au Sud de l'Egypte où le roi Pepi de la VIème dynastie recrutait ses soldats pour faire la guerre contre les peuples d'Amu qui "vivaient sur sable" dans le désert de l'Est. Plus tard, le roi Amenenhat Ier de la 18ème dynastie a étendu son domaine vers le Sud dans les pays de Matchiau, de Uauai, de Sitiu, et Heriu-Sha, fixant ses frontières près de Korosko. Plus tard Seti Ier, le père de Ramses II employait les soldats de Matchiau pour surveiller les voies qui menaient aux mines d'or du désert de l'Est (à Wâdi Ulâki), et aussi comme policiers dans les villes[2].

Le pays de Matchiau, donc, ainsi que ses soldats ou peuples, diversement appelé par les chercheurs comme Michaem, ou Midoen,ou Mattitiae (Pline), ou Matoi (les soldats Coptes), par Schäfer, devrait bien être une toute autre région que le pays de Mza, d'où la confusion[3].

"Quoiqu'il en soit de sa situation exacte", dit H. Gauthier III p27, "ce pays produisait de l'or et de l'argent, et les pharaons y ont puisé, en outre, des auxiliaires qu'ils ont enrégimentés dans leurs forces de police si bien que dès le Nouvel Empire, le terme Mâzaiou a cessé d'avoir un sens géographique et est devenu synonyme de policiers, gendarmes, soldats. On a généralement pensé retrouver le mot mâzaiou dans le copte Matoi "soldats" (cf Schäfer), mais Griffith - Catal. demotic Pop. Ry lands Libr.III p319 note 2 - s'est

---

1) Voir H. Gauthier: Dictionnaire Tome II p26-27; p65-66; et tome IV p158 et 187.

2) Voir E.A. Wallis Budge : "The Egyptian Sudan" VolI p631 (2 tomes London 1907).

3) H. Gauthier dans dictionnaire tome IV p158 l'appelle Khast Mâza : "Le Pays étranger de Mâza"

Réserve à l'usage privé - Loi n° 57-298 du 11 mars 1957

Dictionn. géogr., p. 123). — C'est Brugsch, en effet, qui le premier identifia cet endroit avec les actuelles *fontaines de Moïse* (Ayoun Mousa).

khast Outnou «*le pays étranger* (ou *montagneux*) *d'Outnou*». — Voir ci-dessus, t. I, p. 209.

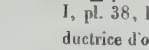
khast Paza (?) (liste géogr. de Tibère à Philæ = Dümichen, *Geogr. Inschr.*, I, pl. 38, l. 4 et p. 16), «*le pays étranger* (ou *montagneux*) *de Paza* (?)». — Région productrice d'or, au nom incertain et située probablement dans le désert Arabique.

khast Pount (annales Thoutmôsis III à Karnak = Bissing, *Statist. Taf. Karnak*, l. 27 = Sethe, *Urk. 18. Dyn.*, p. 702), «*le pays étranger de Pount*». — Voir ci-dessus, t. II, p. 45, au mot .

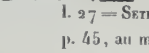
khast peḥouou... (biographie d'Amenemheb, l. 18 = Sethe, *Urk. 18. Dyn.*, p. 893), «*le pays étranger des extrémités* [de la terre]?». — Région indéterminée.

khast Mâza (Brugsch, *Die bibl. 7 Jahre*, p. 140, où l'expression est lue *Set Mâdja*), «*le pays étranger de Mâza*». — Voir ci-dessus, t. III, p. 65, au mot *Mza*.

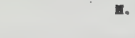
khast n Apou(ti) [ou peut-être **khast Napou(ti)?**] (liste des mines au temple d'Edfou = Dümichen, *Geogr. Inschr.*, II, pl. 50), «*le pays étranger* (ou *montagneux*) *d'Apou* (ou *de Napou?*)». — Station de mines d'émeraudes (suivant Schiaparelli, *Geogr.*, p. 265, n° 255), différente du Σμαράγδου ὄρος des géographes grecs (le Gebel Zabarah actuel) : voir ci-dessus, t. I, p. 4, au mot .

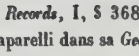

khast n Khar(ou) (pap. Anastasi III, p. 1, l. 10), «*le pays étranger de Kharou*». — Nom du désert égypto-palestinien et de la Palestine, depuis Zarou (Sile = El-Qantarah) au sud jusqu'à Aoupa au nord.

khast nt Qarqamâcha (biographie d'Amenemheb [XVIIIe dyn.], l. 8 = Sethe, *Urk. 18. Dyn.*, p. 891 = Max Müller, *Egyptol. Res.*, I, pl. 33), «*le pays étranger de Qarqemich*». — Région extrême atteinte par les armées de Thoutmôsis III dans la direction nord-est, sur l'Euphrate.


khast nt Tâkhsi (biographie d'Amenemheb, l. 20 = Sethe, *Urk. 18. Dyn.*, p. 893 = Max Müller, *Egyptol. Res.*, I, pl. 35 et p. 29), «*le pays étranger de Tâkhsi*». — Max Müller a rapproché cette contrée du pays *Tahash*, qui est rangé par la Bible parmi les nations araméennes.

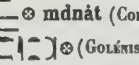
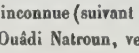
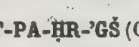
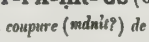
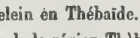
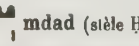
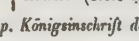
Anc. Records, I, § 368). — Région nubienne ou soudanaise, non identifiée, omise par Schiaparelli dans sa *Geografia dell'Africa orientale*.

mdiit (stèle Nastasen, l. 61 = SCHÄFER, *Die äthiop. Königsinschrift des Berl. Mus.*, p. 41-42), (*ibid.*, l. 60 et 64), . — Région soudanaise, ennemie de l'empire méroïtique et dont le nom est une déformation tardive de celui des  *mzaiou* des inscriptions égyptiennes. Ce furent peut-être (?) aussi les MATOI ou *soldats* de la langue copte. Ils vivaient dans le désert séparant Korosko d'Abou-Hamed, où nomadisent aujourd'hui les Bega.

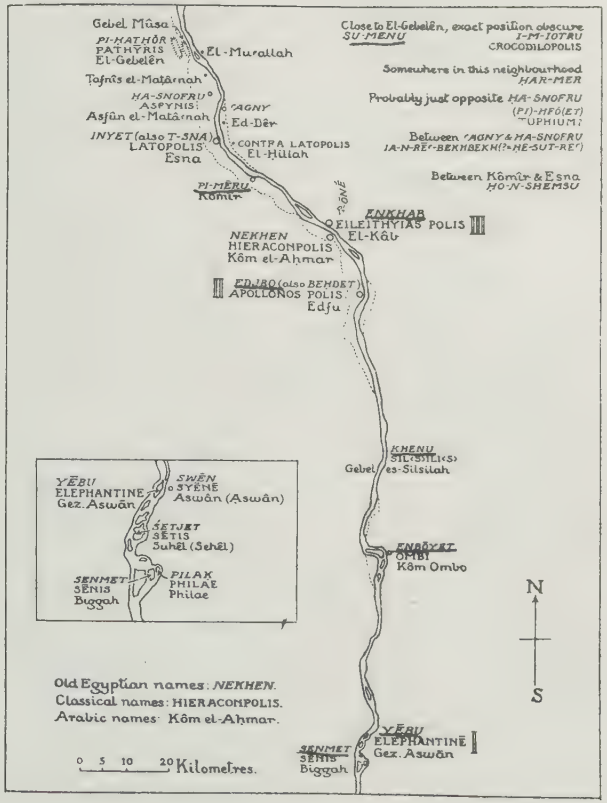
 **mdnât** (Conte du Paysan à Berlin, l. 2 = VOGELSANG, *Die Klagen des Bauern*) et (GOLÉNISCHEFF, *Hammamat*, pl. XII, 99), *«la coupure»*. — Localité de situation inconnue (suivant ERMAN, *Aegypt. Chrestom.*, p. 11), à placer entre Ehnassieh el-Madina et l'Ouâdi Natroun, vers l'entrée du Fayoum (suivant MASPERO, *Contes populaires*, 3e édit., p. 48). Brugsch (*Dictionn. géogr.*, p. 950) a défiguré ce nom en et .

[T]-MTNT-PA-ḤR-'GŠ (GRIFFITH, *Catal. demotic Pap. Rylands Libr.*, III, p. 265, 359 et 424), *«la coupure (mdnît?) de Pa-ḥir-agôch (?)»*. — Nom d'un village situé dans le voisinage de Gebelein en Thébaïde. Voir GRIFFITH, *op. cit.*, p. 131 note 6, pour divers autres noms de lieux de la région Thèbes-Hermonthis formés de la même façon : *ta metne* + un nom propre.

mdad (stèle Ḥarsiiotf, l. 77, 79 et 84). — Région soudanaise, que Schäfer (*Die äthiop. Königsinschrift des Berl. Mus.*, p. 42) a identifiée avec de la stèle de Nastasen (voir ci-dessus) et avec le pays des Mzaiou-MATOI. — Au temple de Kalabchah est représenté un dieu Arsnouphis de *temdd* (cf. WEIGALL, *Report Antiq. Lower Nubia*, p. 69-70 = GAUTHIER, *Temple de Kalabchah*, I, p. 100 et II, pl. XXXI, B), ville qui est peut-être (?) identique à celle de la stèle éthiopienne : *le pays de Mdd*.

mza (Ouni, l. 16 et 47; liste B Thoutmôsis III à Karnak, n° 78 = SETHE, *Urk. 18. Dyn.*, p. 799; liste palimpseste Séthôsis Ier à Karnak, n° 8 = MAX MÜLLER, *Egyptol. Res.*, I, p. 44 et pl. 57; liste ptolémaïque à Karnak = MAX MÜLLER, *op. cit.*, II, p. 69),  **mzaou** (GRIFFITH, *Kahun Pap.*, pl. XX, l. 61, et texte, p. 52), (liste A Thoutmôsis III à Karnak, n° 78 = SETHE, *op. cit.*, p. 799),  (3e liste Séthôsis Ier à Karnak, n° 54), ,  ,  ,  (Kom Ombo, époque romaine), (stèle Ménephtah à Amada, l. 3 = GAUTHIER, *Temple d'Amada*, p. 188 et pl. XLI),  et var. (stèle Nastasen, l. 60, 61, 64 : voir ci-dessus, p. 26). — Région de Nubie, qui paraît être à situer entre Korosko et Abou-Hamed. Tout récemment, G. Farina (*Aegyptus*, VI, 1925, p. 52-53), lisant ce nom *Meṣe'* (*Miṣô'e*), l'a rapproché du *Michoen* ou *Midoen* de Pline (*Hist. nat.*, VI, 34), et y a vu la Troglodytique, que Pline a fait commencer à Bérénice. Voir ci-dessus, p. 26, au mot  *Mâza*.

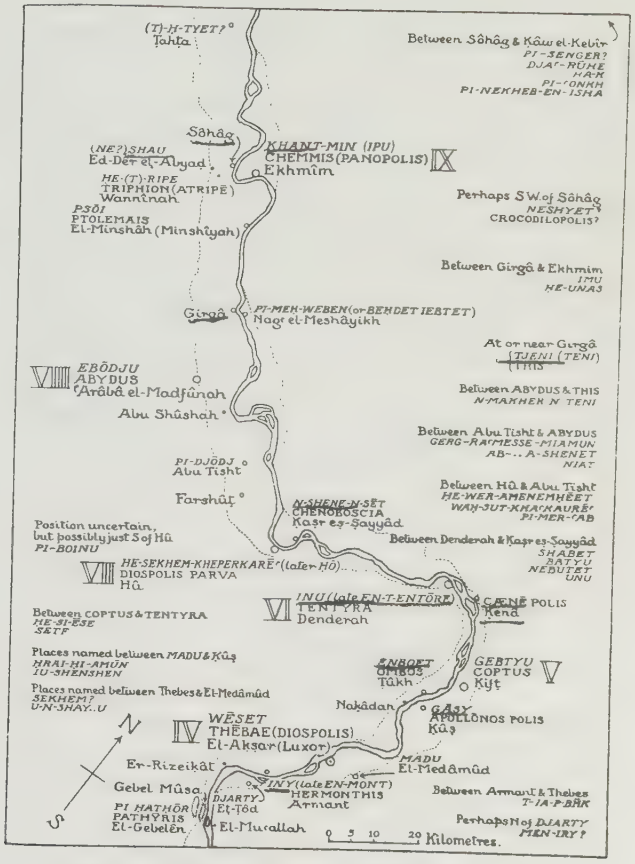
name ä𓇋𓏏 seems more correctly Biggah than Bigah as often written. This island opposite Philae was regarded as the southern frontier of Egypt proper, as is clear from Shipwrecked Sailor, 10 and the taxation scenes in the tomb of Rekhmurēʿ, see the translation of the accompanying legend in my printed text; the fortress is mentioned there and in On. Ram. 183; proofs of the identity with Biggah, Bull. inst. fr. III, 155ff.; Junker, Das Götterdekret über das Abaton, in Denkschr. Wien, 1913, where the religious importance is fully discussed, but the location was known already to Champollion; other literature, Gauthier, V, 40. Khnum was the principal god, e.g. de Rougé, Inscr. hiérogl. 252; also Khnum-Rēʿ, Lepsius, Denkm. Text, IV, 144, but for other deities see Blackman, Temple of Bigeh, 59-62 and for various monuments, Porter & Moss, V, 255ff. 315 𓇋𓏏𓂋𓅱𓏏 G, W-b., 3bw 'Elephantine', on the island of that name, Gk. Ἐλεφαντίνη, also -ιηβ (see below), Copt. ϩIHB (Ann. Serv. XXXVIII, 47), now called جزيرة أسوان 'The Island of Aswân' Gauthier, I, 3; Pauly-Wissowa, s.v. (Steindorff); Maspero & Wiet, I, 15; the lists show the town to have been generally accounted the southernmost of Egypt; so too in the statements concerning the entire length of Egypt, Karnak, temple of Sesostris I and the cubit-inscriptions, Borchardt in Janus, 1921, pp. 119ff.; likewise (e.g.) Sinuhe, B226. However, in the earliest times Elephantine must have been considered an outpost in Nuha, the first Upper Egyptian nome being called 𓂋𓏏𓈖𓂋𓏏𓈖 Ỉ3-ỉty 'Ja-Zeti', i.e 'Nubian land', Griffith Studies, 361; Kêmi, VI, 54ff. Sethe (Unters. II, 62.81) asserts that originally the name 3bw belonged to the entire Cataract-region, but later was restricted to the island and the town thereon, this appears to be an exaggeration in view of other names from the neighbourhood to be quoted below, but 3bw may well at first have applied, not merely to the island, but also to adjacent portions of the mainland. The origin of the name has been disputed;



SKETCH-MAP OF UPPER EGYPT

From Philae to El-Gebelên.

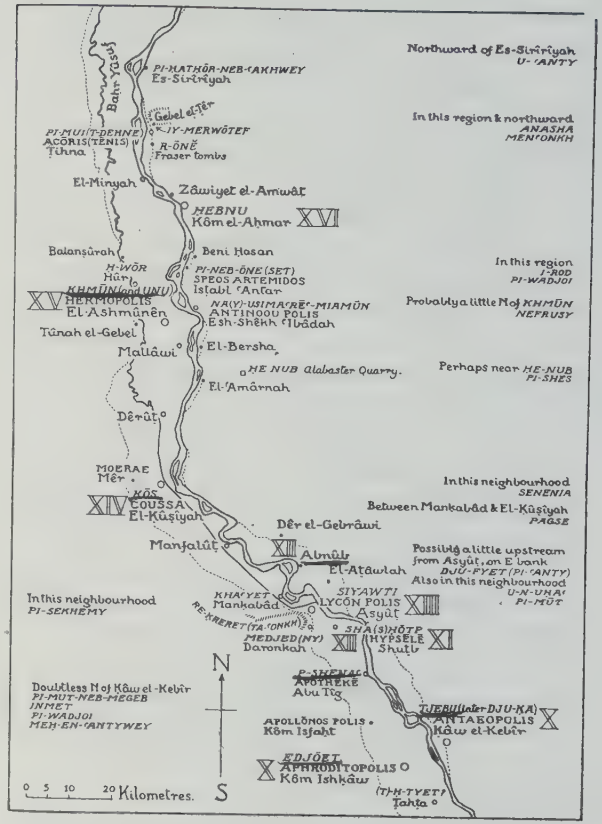
from On. Ram. and On. Am., but present in the Abydus and Luxor lists, as well as Leyden V1, earlier writing [hieroglyphs], Copt. ˢTOOYT, TAOYT, TAYT (Crum, Epiphanius, II, p. 196, No. 163, n. 7), the modern الطود Ṭ-Ṭôd, a town of considerable importance on the right bank, almost opposite Armant, but somewhat to the south, 4 km. from the river. See Gauthier, VI, 130 f.; Porter & Moss, V, 167 ff.; F. B(isson de la) R(oque), Ṭôd (1934 à 1936), Cairo, 1937, with account of excavations in the temple and introduction mentioning the cults of the falcon-headed [hieroglyphs] Mntw 'Mont' and the goddess [hieroglyphs] Jnnt 'Tjenenet', also called [hieroglyphs] Rct-tswy 'The female Rēʿ of the Two Lands', as (e.g.) in the Karnak goddesses' list. Mont was strictly the god of the entire Theban nome ([hieroglyphs] nb Wꜣst 'lord of Thebes') and his cult occurs not only here, but also at Armant, Karnak and Medâmûd, see below; much material is collected by Legrain, Bull. inst. fr. XII, 101 ff. and by Bisson de la Roque, ibid. XL, 1 ff. [331B] [hieroglyphs] Mnir(?)y (or -t(?)y), On. Ram. 199, otherwise unknown; somewhere between Gebelên and Armant. [332-3] [hieroglyphs] G, Iwn Mnt(?) 'Hermonthis', earliest writings [hieroglyphs] Cairo 20001; [hieroglyphs] 'Iwnî, Iwny (Gauthier, I, 53); Gk. Ἑρμῶνθις (Strabo, Ptolemy, etc.), Copt. ˢP̄MONT, ᴮEPMONT, Arab. أرمنت, left bank, near the river, 13·5 km. S. of Luxor; the name occurs on many monuments from the site, Porter & Moss, V, 151 ff., and particularly from the ruins of the temples excavated by Mond and Myers (Temples of Armant, 1940). In Recueil Champollion, 127 ff. Lacau showed that the Greek name was derived from the late [hieroglyphs] 'Iwn-Mnt 'On of Mont', not from [hieroglyphs] Pr-Mntw 'House of Mont' as previously supposed; for 'Iwn-Mnt see too Gauthier, I, 54; here the barbaric writing of G is evidently an attempt to render the contemporary pronunciation of the place-name, of



SKETCH-MAP OF UPPER EGYPT

From El-Gebelên to Ṭahṭa.

τοῖς συννάοις θεοῖς on the destroyed temple, Dittenberger, I, No. 109. As regards the town of Ṭjebu, Gauthier, VI, 75 (many references here and in his earlier discussion Rec. trav. XXXV, 9 ff) rightly rejected the old error which identified it with إدفو Idfû only 6 km. NW. of Sôhâg, but for his part declared its site uncertain; Sethe, Urgeschichte, § 51 placed it much too far north at أبو تيج Abu Tîg on the evidence of a single statue the provenance of which is not fully established, Kees, ZÄS LXXII, 51, suggested كوم اسفخت Kôm Isfaḫt, earlier سفخت Sfaḫt, Copt. ⲥⲃⲉϫⲧ (Maspero & Wiet, I, 154 f), but without better grounds. As against these suggestions, Steindorff's contention that Ṭjebu, Antaeopolis and Ḳâw el-Kebîr are all identical (Steckeweh, Fürstengräber von Kâw, 4 ff) is supported by the strongest possible testimony; not only is the Egyptian equivalent of Antaeus (ntywy 'Antywey' found on many monuments from the site, but also on several of them he is styled 'lord of Ṭjebu', see JEA XXVII, 45, n. 2. In the great Edfu nome-list (XII in the Table, Pl. 26) Ṭjebu is the capital of the nome of Wꜣdt, the X th of Upper Egypt, for which see under No. 362; similarly in de Morgan, Kom Ombos, No. 889 Ṭjebu is mentioned prominently in connexion with the same nome; in List XV of the Table Antywey is the representative god of the nome. In a Philae nome-list (Dümichen, Geogr. Inschr. I, Pl. 49), as well as in a closely related list at Denderah (op. cit. I, Pl. 8) the nome-capital is given as Dw-kꜣ, lit. 'High Mountain', and on an inscription of Saite period or later reported to have come from Ḳâw (Bull. inst. fr. I, 106) the funerary formula is addressed to Osiris 'dwelling in Dw-kꜣ in the nome of Wꜣdt'. Now, as Brugsch already recognized (DG 1007), Dw-kꜣ is the evident origin of Copt. ⲧⲕⲱⲟⲩ, ⲧⲕⲟⲟⲩ, and that this



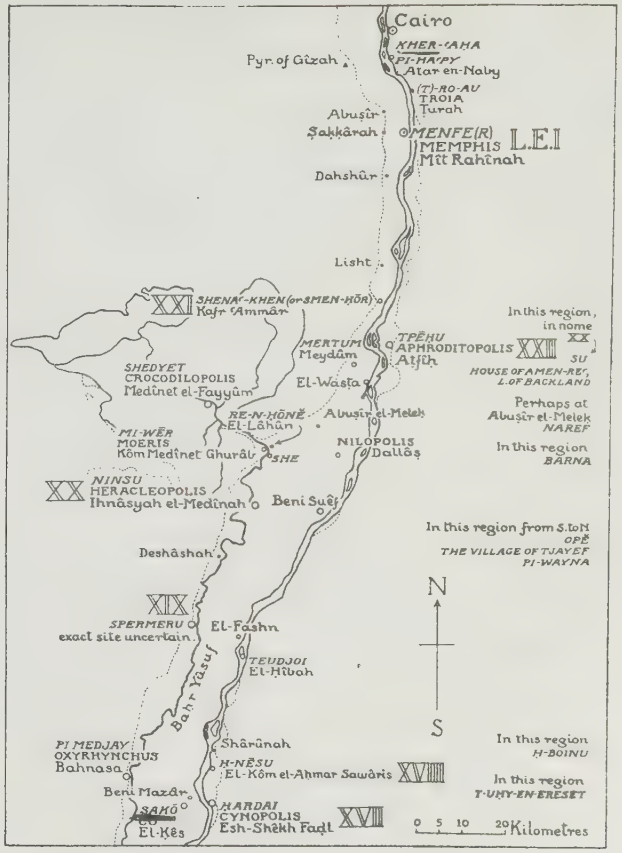
SKETCH-MAP OF UPPER EGYPT

From Ṭahṭa to Es-Sirîrîyah.

my mind, is the Ptolemaic reading of 𓇋𓏏 as *Mntw* 'Month' vouched for in Manetho's Μενθεσουφις, see Möller, *Die beiden Totenpapyrus Rhind*, p. 7. All the associations of the XVIIIth nome are with the right bank, and we need have no hesitation in locating *U-Anty* there, and the Table (Pl. 27) leaves no doubt that it lay to the south of Cynopolis.

385 𓂋𓄿𓈖𓏏𓂝 G, *Ḥr-dy* 'Ḥardai', undoubtedly the Gk. Κυνὸν πόλις (Strabo, Ptolemy, etc.), translated Canum by Pliny, at or near الشيخ فضل *Esh-Shêkh Faḍl*, which is on the right bank nearly opposite the considerable town of Beni Mazâr, this being NE. of El-Kês and 14 km. SE. of Bahnasa (Oxyrhynchus). Principal literature: Kees, arts. Kynopolis and Kynopolites in Pauly-Wissowa; Gauthier, IV, 40. 224 adheres to the now disproved view taken by Brugsch, *DG* 1259; full discussion in my *P. Wilbour*, Commentary. The problem is inseparable from that of 𓎛𓇋𓈖𓏏𓂝 𓋴𓈖𓆑 *Ḥ-k-ḳ* 'Sakō', No. 386 of On. Am.; Brugsch, finding that the dog-deity Anubis was worshipped both at Sakō and at Ḥardai, concluded that these were two names of one and the same town, Kasa (so he read in place of Sakō, *op. cit.* 863) being the secular, and Ḥardai the religious name. Both were located by him at El-Kês (see above), which he had long since (*Geographie*, I, 226) identified with Kasa solely on account of the similarity of the names. We shall later find grounds for thinking that Sakō was actually situated at El-Kês but the identity with Ḥardai, made highly improbable by On. Am. this mentioning the two separately (see, however, Nos. 348-9), is definitely disproved by P. Wilbour, which names both, but always apart and in different connexions, and which, while assigning the god Anubis to Ḥardai (this place-name, it is true, in a very strange writing B 17, 13; 19, 22),

Textual Note. 385a Not quite correctly rendered in Pl. 11A.



SKETCH-MAP OF UPPER EGYPT

From El-Kês to Cairo.

élevé contre ce rapprochement".

Si le pays de Tcham ou Metcha ou Matchiau, et ses peuples ou soldats Matchiau, n'est pas le même que le pays de Mza ou Mâzai, ou Misôe, alors il faut rechercher ce dernier ailleurs en Afrique.

L'existence en Rhodésie de la région de Mâzôe au Nord-Est du pays, bien connu pour son or alluvial qui abondait sur les bords de la rivière Mazôe (l'affluent de Zambèze), et pour ses mines d'argent dans le voisinage (vers Chicao en Mozambique portugaise, (dont on parlera plus loin), pourrait bien suggérer que les deux endroits étaient une et même chose. Cela parce que le nom est là en sa forme exacte, et que cet endroit rhodésien produit or et argent, tandis qu'en Sûdân on ne trouvait que de l'or (à Wâdi Kamatit, à Gebel Nûba, à Wâdi Ulâki), d'autres métaux (du cuivre à Hufrat ou Nahas, du fer à Dar Fur, Bahr-al-Ghazâl, du lignite, du nitre, du sel, du plomb et de l'antimoine), mais jamais d'argent[1].

Comme les rois égyptiens avaient constamment besoin d'or pour leurs décorations et pour les cérémonies journalières de leurs temples, il est bien possible qu'ils l'aient obtenu, non seulement de l'exploitation directe des mines plus proches d'Egypte, mais aussi du marché principal de Sennaar approvisionné par toutes les régions proches ou lointaines; l'influence égyptienne directe pourrait se sentir sur place, même jusqu'à la rivière de Mazoe en Rhodésie, dont l'acces par la chaîne des lacs (ce qu'on verra plus loin) n'était pas difficile, avant même que des descendants du peuple Kuaranga rhodésien soient venus plus nombreux en la place.

2) L'évidence linguistique (la méthode de Glottochronologie).

La langue éthiopienne (ou les dialectes)de Kuara a déjà été bien rapprochée, grâce à la méthode comparative, avec d'autres langues du groupe dit Chamito-Sémitique, par Marcel Cohen en 1947[2], y compris l'égyptien, l'hébreu et l'arabe. Ce qui est proposé ici, c'est un pas en avant, c'est l'application de la nouvelle méthode de Glottochronologie, encore inconnue à l'époque.

La méthode a été découverte et premièrement appliquée avec succès, par le linguiste américain Maurice Swadesh au cours de

---

1) E.A. Wallis Budge, op. cit. II p411-12

2) Voir MarcelCohen : "Essai Comparatif sur le Vocabulaire et la Phonétique du Chamito-Sémitique" Paris 1947.

l'année 1950[1]. Il a estimé que le "taux d'usure" du vocabulaire fondamental est constant dans toutes les langues pendant de longues périodes, et a établi une équation permettant de calculer la profondeur chronologique du temps qui sépare deux langues actuelles de la date de leur séparation initiale de l'ancêtre commun. Cette équation est la suivante : $t = \frac{\log. c}{2 \log. r}$, où "c" est la proportion de mots conservés dans le vocabulaire fondamental-témoin des deux langues; "r" est la constante de rétention, égale soit à 0,80, soit à 0,81 , et "t" est la profondeur chronologique exprimée en millénaires et siècles.

La découverte était bien accueillie dans les milieux linguistiques et anthropologiques. Les deux techniques existantes jusque là, la méthode comparative, à l'aide d'autres données descriptives, et la reconstruction intérieure, à l'aide de la grammaire, pour atteindre une sorte de perspective du temps, demandaient des travaux considérables sur l'histoire linguistique des peuples[2]. Jusqu'à cette époque, on n'avait aucune datation pour la séparation des langues indiennes d'Amérique, de leur ancêtre commun, si ce n'est les mots "avant" ou "après"; Hocket disait que la nouvelle méthode de glotto-chronologie permettrait pour la première fois une datation probable de l'ancêtre commun, et qu'il serait convenable à la dignité de l'homme de connaître son passé autant que possible.

L'analyse de cette méthode ici serait en dehors du domaine de cet ouvrage, mais le lecteur est prié de consulter un excellent compte rendu de la première décennie de son application dans le monde, par D.H. Hymes[3].

---

1) M. Swadesh : Salish Internel Relationship - International Journal of American Linguistics 16 : 157-67.1950.- Il a depuis publié plusieurs travaux sur la méthode, notamment : a) Lexico-statistic dating of prehistoric ethnic contacts : Proceedings of American philosophical Society 96 : 452-63.1952.- b) Time depth of American linguistic groupings : American Anthropologist 56 p361-77-1954[b] c) Towards grater accuracy in lexico-statistic dating. Intern. Journal of Am. Linguistics 21 p171-37 1955[b], et beaucoup d'autres.

2) Ceci a été démontré par C.F. Hockett dans son adresse donnée à la société linguistique d'Amérique, à l'université d'Indiana. Aug.1952.- Voir Intern. Journal of American Linguistics N19 (1952) p146-52.

3) D.H.Hymes : Lexicostatistics so far. Current Anthropology volI N1 January 1960. Chicago.

Pour que la méthode soit justement applicable, il est généralement admis qu'on doit posséder une bonne maîtrise de la langue analysée, pour y trouver de justes équivalents dans le vocabulaire fondamental. Swadesh avait lui-même beaucoup de problèmes dans ce domaine, à cause des particularités sémantiques de chaque langue. Pour cette raison, il a formulé d'abord (en 1950), une liste des 165 mots les plus communement parlés, et ensuite (en 1952) de 200 mots, en collaboration avec R. Lees; liste qui fut réduite, en 1955, à 100 mots. Une autre liste de 100 mots supplémentaires a été tirée largement de la liste des 200 mots, pour s'en servir au cas où l'on ne trouverait pas d'équivalents nécessaires dans la liste établie en 1955.

Le problème se présente, comme nous l'avons vu nous-même, de trouver les équivalents les plus communement parlés pour chaque mot de la liste-témoin, ce qui est, parfois, assez difficile même avec une connaissance parfaite de la langue recherchée, puisqu'il arrive, quoique rarement, qu'un équivalent soit plus communement parlé dans une région du pays, et moins dans une autre, où par contre l'on trouve un autre équivalent pour le même mot de la liste commune. Swadesh a reconnu ce problème en disant qu'il serait impossible de formuler la liste-témoin des mots qui marcheraient parfaitement pour toutes les langues, parce qu'il n'y a pas de conceptions ni d'expériences communes à tous les groupes humains. Les dispositions des porte-paroles de chaque langue sont souvent différentes même pour les mêmes choses[1]. Il est possible, donc, de maîtriser le problème par une approximation qui permettra l'utilisation de la méthode ainsi formulée.

La validité et l'applicabilité de cette méthode à l'Afrique sont très discutées, dit le professeur Pierre Alexandre[2]. Nous partageons avec lui ce regret, "car elle permettrait", continue-t-il, "de dater de façon absolue des mouvements migratoires pré et protohistorique, que le simple comparatisme linguistique ne permet que de situer de façon relative les uns par rapport aux autres".

Cette affirmation sera confirmée, dans notre ouvrage, ce qui n'était pas fait jusqu'ici en ce qui concerne le mouvement du peuple rhodésien, et de leurs voisins, les Kongos et les Zulus, ni par comparatisme linguistique, ni par d'autres méthodes.

---

1) M. Swadesh .- Salish Internal Relations p157

2) P. Alexandre.- Langues et Langage en Afrique Noire (Payot 1967) p98.

David Olmsted l'avait déjà expérimenté en Afrique, sur les 10 langues apparantées de Bantu[1] (Bira - Mongo - Jarawa - Bube - Kongo - Herero - Ganda - Swahili - Nanganja et Sotho); or l'auteur a critiqué la méthode sous trois aspects :

- l'aspect du"mot le plus commun" de la parole courante;
- la connaissance substantielle historique de la langue recherchée; et
- le changement du vocabulaire fondamental par rapport au vocabulaire culturel.

Premièrement, "le mot le plus commun" : tout en reconnaissant que ses collaborateurs n'étaient pas des spécialistes des dix langues en question, il eut beaucoup de difficultés à trouver le mot le plus commun parmi plusieurs autres équivalents pour le même article, ce qui menait à une différence de l'ordre de 25% dans les calculs de la profondeur du temps, quand on prenait l'un ou l'autre des équivalents. Il fallait donc, être un spécialiste de la langue recherchée pour éviter une telle contorsion des données.

Deuxièmement, la connaissance historique de la langue : il éprouva de grandes difficultés là encore à reconnaître les emprunts faits dans des langues si proches comme les Bantus, de sorte qu'il acceptait des morphèmes dans un cas et les rejetait dans l'autre. Il conclut qu'une telle flexibilité peut être permise dans les mains d'un spécialiste, mais est positivement dangereuse dans celles d'un non spécialiste, et que ces données ainsi présentées sur les 10 langues de Bantu ne devaient pas être prises comme véritables.

Troisièmement, le taux de changement des morphèmes : on ne le repère pas aux dix langues des Bantu, mais à Lucumi de Cuba, d'origine africaine, et à son parent Yoruba. En comparant les deux langues, Olmsted trouva que les morphèmes de base avaient été remplacés de l'ordre de 10% plus vite que les morphèmes du vocabulaires culturel, ce qui contredisait, en effet, l'assomption originale de Swadesh. Mais il expliqua que les morphèmes du Lucumi n'étaient pas strictement comparables avec la liste-témoin de Swadesh, puisqu'ils étaient tirés de 231 articles choisis par hasard, dont il n'y avait que 56 articles correspondants à la liste de Swadesh, et de ce nombre seulement 23 apparentés. Il conclut, donc, justement, que les données de Lucumi ne pouvaient pas constituer un échantillon adéquate pour mesurer les taux de changement dans les deux vocabulaires, fondamental et

---

1) Voir Olmsted David L. 1957.- Three Tests of Glottochronological Theory - American Anthropologist N 59.

culturel. Avant de comparer les taux, il est nécessaire de faire un échantillon-témoin du vocabulaire de culture; mais quoiqu'il en soit, les données suggèrèrent que le taux de perte dans les morphèmes de base était environ deux fois plus grand qu'on ne l'attendait.

L'élément principal des deux premiers aspects évoqués par Olmsted consiste en la nécessité d'avoir un spécialiste de la langue recherchée, plutôt qu'un amateur, pour que la méthode soit bien applicable : on ne demanderait pas à un boulanger de nous faire la cuisine, pas plus qu'à un chef de nous faire du pain. De nos jours, dans un monde qui se divise si rapidement dans les secteurs spécialisés, aucun chercheur sérieux ne peut prétendre entreprendre un travail entièrement étranger à sa formation.

Pour éviter des erreurs possibles dans les trois points évoqués par Olmsted, ainsi que dans d'autres, nous avons obtenu la collaboration des spécialistes des langues principales qui nous intéressent ici, et nous avons encore entièrement évité de tirer des équivalents des articles autres que ceux de la liste-témoin de Swadesh.

Les deux listes modèles de 100 et 200 mots de Swadesh ont été utilisées pour savoir s'il y avait un décalage sérieux entre les deux cas, et nous sommes contents de constater qu'il n'en était rien. Pour cette raison, nous serons entièrement guidés ici, par la liste de 100 mots, mais la deuxième liste se trouvera, tout de même, en appendice, pour s'y référer s'il en était besoin, autant pour cet ouvrage, que pour d'autres.

Pour mieux comprendre la liste-témoin, si chargée, il serait utile de passer en revue quelques points communs entre la grammaire de trois langues ascendantes (l'égyptienne, l'hébreu, la Kuara éthiopienne), et celle de la langue filiale de Kuaranga rhodésienne.

La langue égyptienne est apparentée, dit Alan Gardiner[1], non seulement aux langues sémitiques, mais aussi aux langues africaines de l'Afrique de l'Est (Galla, Somali, etc...). En structure générale, la similitude entre l'égyptienne et la sémitique est très grande; l'égyptienne partage la particularité sémitique d'avoir la racine des mots, composée normalement de trois consonnes théoriquement non changées; beaucoup d'autres similitudes encore dans la formation des substantifs et constructions grammaticales en général, ainsi que de nombreux contacts dans le vocabulaire. Mais en dépit de ces

---

1) Alan H. Gardiner : Egyptian Grammar - Oxford 1927. Voir aussi Gustave Lefebvre : Grammaire de l'Egyptien Classique - Paris 1940

ressemblances, il y a plus de différence entre la langue égyptienne et les langues sémitiques, qu'entre une langue sémitique et une autre langue sémitique, et pour cette raison l'égyptienne devrait rester en dehors du groupe sémitique des langues.

Ceci est bien naturel, puisque, historiquement, c'est la langue égyptienne qui s'est développée la première, et c'est l'alphabet égyptien qui fut le père de l'alphabet sémitique ainsi que de tout système d'écriture utilisé par les nations d'Europe et d'Asie de l'Ouest[1].

L'égyptien, était, donc, placé par les linguistes Meinhof, Cohen et d'autres, dans le groupe des langues hamitiques (ou chamitiques), avec les langues éthiopiennes d'Agaw, de Kuara, de Beja, de Dembea, de Galla, à côté des langues sémitiques éthiopiennes, d'ancien Guèze, d'Amhara, de Tigre et d'autres.

La langue parlée dans la Province de Kuara éthiopienne est de l'idiome d'Agaw, la seule langue vraiment indigène, selon J. Halévy[2], qui se rattache à la grande famille égypto-libyenne,(à côté de dialectes sémitiques), et qui se subdivise en plusieurs dialectes assez rapprochés les uns des autres. Il y a les dialectes de falachina et Kailina (adjectifs formés des mots Falasha et Kaila), qui désignent tous les deux, les juifs d'Abyssinie, subdivisés en deux dialectes principaux, celui de la province de Dembea et celui de Kuara; le dialecte de Quemmantes ressemble tellemnt au Falasha, qu'on ne saurait lui assigner une place à part; et le dialecte qu'on nomme hwarasa est parlé par les chrétiens du Kuara.

Ce qui distingue les Falashas de toutes les autres sectes Juives d'Abyssinie, dit Havély, c'est qu'ils ne connaissent ni la langue, ni l'écriture hébraïques. Ils ne connaissent pas davantage le grec ni l'arabe. En revanche, ils connaissent assez bien toutes les langues parlées dans les provinces où ils habitent. Et pourtant, selon Wolf Leslau[3], les Falashas croient dans le Dieu d'Israël,

---

1) Voir le Prof. W.Wright : Cambridge Lectures on the Comparative Grammar of the Semitic Languages (Amsterdam.- 1966.- p37-38).

2) J. Havély : le Dialecte des Falashas (Juifs d'Abyssinie). Actes de la Société Philologique TomeIII N4 Nov. 1873; aussi Joseph Tubiana: Note sur la Distribution Géographique des dialectes Agaw. Paris1955. Extrait du Cahier de l'Afrique et del'Asie N5. Mer Rouge. Afrique Orientale; et Wolf Leslau : Coutumes et Croyances des Falashas (Juifs d'Abyssinie). Paris 1957. Musée de l'Homme.

3) Wolf Leslau : op. cit. p58-68.

et toute leur foi religieuse est pratiquée selon le livre sacré de Tora, écrit en langue Guèze, basé sur les premiers cinq livres de l'Ancien Testament : la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres et le Deutéronome. Leurs prêtres récitent les prières dans leurs synagogues parfois en langue de Guèze, quelquefois en qwarenna, quelquefois en Amharique. La forme de leur synagogue est une construction circulaire, ou rectangulaire. Une grande synagogue a toujours quatre entrées, du côté de l'Est, de l'Ouest, du Nord et du Sud. Les moines y entrent par l'entrée de l'Est, défendue aux autres. Dans les petites synagogues, il n'y a que deux entrées, l'une regarde vers Jerusalem et l'autre du côté du coucher du Soleil. Toutes les personnes qui y entrent pour les prières, doivent tourner leur visage vers Jerusalem, baiser la terre, et se prosterner; et pendant que les prières sont récitées, le visage du prêtre est tourné vers Jerusalem. Nous donnons ces indications ici, parce qu'elles sont très proches de celles de Zimbabwe, dont on parlera plus loin. On parlera aussi des rapprochements de leurs coutumes avec celles de Kuaranga rhodésienne, dans la section des coutumes.

Faisant partie de l'idiome d'Agaw, classé dans la grande famille égypto-lybienne, la grammaire des Falashas semble se pencher vers la construction égyptienne, plutôt que vers les autres. Comme en égyptien, ils n'ont pas d'articles, ils distinguent les genres masculins et féminins, et les pronoms personnels sont ou indépendants ou suffixés, parfois préfixés; mais ils ont des pronoms réfléchis, ce qui n'est pas le cas en égyptien. Les substantifs dérivés des verbes se forment par de multiples suffixes, et non pas à l'aide de préfixes ou changement à l'intérieur du thème, comme c'est le cas en sémitique. La plupart des terminaisons sont des voyelles, comme en Kuaranga rhodésienne. Les adjectifs sont aussi dérivés du verbe ou du substantif comme en égyptien, en hébreu et en Kuaranga rhodésienne, et le degré de comparaison a le même sens que les trois autres - du suffixe "-li", au sens de "plus que" pour le comparatif, et du suffixe "-ki", au sens de "tout" pour le superlatif. Dans la conjugaison des verbes, il y a des terminaisons différentes au féminin et au pluriel[1].

Il serait utile aussi, de noter ici l'origine des Falashas pour

---

1) Pour leurs détails grammaticaux, voir : a) J.Havély - op. cit. b) Martin Flad - Elements and Vocabulary of the Falasha Language - London 1866; c) Conti Rossini - La Langue des Kemant en Abyssinie - Wien 1912.

mieux comprendre le parallelisme entre les langues de Falasha - Kuara éthiopien et de la liste-témoin.

Selon le missionnaire J. Martin Flad qui demeura assez longtemps (1857-1863) dans leur village de Genda (aux environs de Gondar), deux légendes nous éclairent sur l'origine des Falashas.

La première légende raconte que les ancêtres des Falashas descendaient d'Israël à l'époque de Salomon. Le roi Salomon avait eu un fils, qu'il nomma Melinek, avec la reine du Sud. Le roi fut obligé d'envoyer son fils en Ethiopie, afin qu'il devienne roi. Parce que les juifs de Palestine avait forcé Salomon à envoyer son fils bien aimé dans un pays si lointain, Salomon, à son tour, exigea que chaque père envoyât son premier né en Ethiopie, pour accompagner Melinek. Ils se marièrent alors avec les femmes indigènes et portèrent dès lors la nationalité éthiopienne.

La deuxième légende raconte que les ancêtres des Falashas vinrent d'Egypte le long du Nil, et s'établirent dans la Province de Kuara, à l'Ouest d'Ethiopie. Flad cite les anciennes Annales des Rois d'Ethiopie qui disent que le Christianisme a été introduit dans le pays après 325 Anno Domino par Aba Salama dont le nom antérieur était Fremenatos (Frementius). A l'époque les Rois Ethiopiens résidaient à Axoom; la moitié de la population éthiopienne était composée de juifs qui suivaient la religion de l'Ancien Testament, et l'autre moitié de payens qui adoraient du Sandô (le Dragon). C'est pourquoi, dit-il, tous les voyageurs du pays devraient être frappés par les cérémonies et les coutumes juives, exercées non seulement dans leur vie quotidienne, mais tout particulièrement dans leurs idées religieuses et dans les institutions de leurs églises. Ceci est une preuve que les assertions de l'ancienne histoire d'Ethiopie, devaient être proches de la vérité. Il conclut que la province de Kuara a été, dans des temps anciens, et était encore à son époque, un endroit où l'on envoyait des exilés, et il était fort probable que, à l'époque où le christianisme se répandit dans le pays, ceux des juifs qui ne voulurent pas l'embrasser furent envoyer en exil à Kuara. Flad affirmait que ses informateurs maintenaient que ce n'est que récemment, depuis quelques 250 années, que les Falashas avaient osé quitter leur emplacement original de Quara pour chercher des travaux ailleurs dans les districts voisins d'Alafa, Dagusa, Dembea, Djelga, Armatschacho, Woggera et Semien, parce qu'ils étaient des <u>experts charpentiers, forgerons, maçons, et tisserands</u> de l'empire entier. Quand leurs travaux finirent, ils retournèrent à leur établissement

original de Quara, et ils cherchèrent là aussi refuge, en cas de dangers extérieurs. Leur religion était basé sur le Pentateuch, i.e. les cinq premiers livres de l'Ancien Testament, ce qu'a confirmé ultérieurement Wolf Leslau dans ses propres travaux sur place.

La langue de Kuaranga rhodésienne partage également beaucoup de similitudes avec l'égyptien et l'hébreu dans les parties grammaticales. ~~D'abord en égyptien, des formes, parmi lesquelles devinrent plus tard celles de l'Ancien Empire, de plus en plus analytiques, et prirent une prédominance dans ce domaine dans la langue vernaculaire de la Basse époque, lorsque apparut le copte. La langue Rhodésienne aussi a des prépositions, et elle est, contrairement au latin qui est flexionnel, synthétique et analytique~~[1].

L'accent en égyptien est mis sur la syllabe ultime et pénultième, et en Kuaranga sur la pénultième, selon Madame C.S. Louw (Manuel of Chikaranga p5), mais avec beaucoup d'exceptions. L'accent dit étymologique de la syllabe de racine tend à se placer vers le début du mot.

Passant en revue quelques parties étymologiques (les mots de la parole), nous y trouvons les similitudes suivantes :

Les adjectifs : il n'y a pas d'adjectifs réels ni dans la langue de Kuaranga, ni en égyptien, ni dans les langues sémitiques. Les adjectifs sont faits en égyptien, comme en Kuaranga, et en hébreu, à partir des substantifs, des prépositions et des prédicats. En Kuaranga, ce sont les substantifs dits en apposition, qui s'appellent des substantifs adjectivaux, des phrases prépositionnelles ou possessives et des verbes. En hébreu, le substantif adjectival s'appelle "nomina adjectiva". Le substantif principal est placé le premier dans le cas de Kuaranga et des langues sémitiques, et il obtient le suffixe -y dans le cas égyptien. Exemple :

Kuaranga : banga nyama : couteau de viande

Egyptien : rsw : le vent du Sud; rsy : méridional.

L'absence de l'adjectif comporte aussi l'absence formelle du degré de comparaison dans les trois langues, qui se forme par les prépositions : en égyptien "r" : plus que; en hébreu "min" = du, parmi; en kuaranga "kuna, pana" = à côté de, plus que. Exemple :

En Kuaranga : Biza i guru pane n'bongoro : le cheval est plus grand que l'âne.

---

1) ~~Voir le Rev. F. Marconnes : "A Grammar of Central Karanga".- Witwatersrand University Presse Johannesburg. March. 1931. p30~~

Le superlatif se forme en hébreu avec l'utilisation de l'article, et en kuaranga on ajoute à la forme comparative "ose ou ese":tout (tous), ou kanjinjii : beaucoup. Exemple :

Nzou i huru pane m'uka dzose : l'éléphant est le plus grand de tous les animaux.

Les substantifs : les substantifs sont construits en égyptien avec des suffixes -u (ou w), pour indiquer le genre masculin, -t pour le féminin, et avec le préfixe m- pour les substantifs provenant du verbe. "sdm" (v) : peindre; "m-sdm-t" : la peinture au féminin; et les substantifs abstraits sont préfixés avec bu- (ou bw), nt- ou wa-, dérivés des verbes : "nfr" : être bon; "bu-nefer" : bonté.

Les substantifs en kuaranga ont en eux des articles, huit en nombre, appelés par les linguistes les préfixes ou marques de classe, pure assomption, indique Marconnes, suggérée par le désir d'assimiler le Bantu avec le Latin. Les égyptiens, eux aussi, ont quelques 150 signes pictureaux déterminatifs pour indiquer le sens des mots, qui semble être comme les marques de classe en kuaranga.

Les articles de kuaranga sont les seuls pour indiquer le genre des substantifs qui ne sont ni du masculin ni du féminin. Le mâle et la femelle en Kuaranga sont exprimés comme les adjectifs, par des substantifs en opposition : "Rume, Komo" pour le mâle

"kadzi, tundzwi" pour la femelle.

Il y a aussi des substantifs diminutifs en Kuaranga, comme en égyptien avec les suffixes -ana ou -anana.

Les substantifs en Kuaranga, comme en égyptien et en sémitique, n'ont pas d'inflexion dans les déclinaisons. Ceci est indiqué par les prépositions ou par leur place dans la phrase.

Les verbes : il n'y a pas d'inflexion dans les verbes de Kuaranga pour indiquer le nombre ou la personne, ni pour le temps et le mode, si ce n'est deux ou trois exceptions, de sorte qu'il suffit de donner la première personne au singulier pour tous les temps dans la conjugaison. En égyptien, les racines, elles aussi, sont immuables, mais il y a des inflexions pour le genre, masculin et féminin, ainsi que pour le nombre : pronoms, suffixes et adverbes.

Il y a une voie active et une voie passive dans toutes les langues que nous étudions. En égyptien ceci est exprimé par le suffixe -tw ou -w; en Kuaranga par -wa ou -iwa, la dernière lettre du verbe, "a", est changée en -wa ou -iwa; exemple :"da" : aimer; "d-iwa" : être aimé.

La négation des verbes en égyptien se fait par "n" ou "nn", ou par "m" à l'impératif, et en Kuaranga par le changement de la lettre finale

"a" par "i", ou la particule "ha".
Les verbes transitifs en Kuarangâ, comme en égyptien, en hébreu et en grec, prennent l'objet direct, sans une liaison, mais en latin ils restent intransitifs et prennent l'objet indirect (en datif). Ex:

Ta hura baba wako : parle ton père.

Beaucoup de verbes intransitifs en Kuaranga comme en égyptien et en sémitique peuvent devenir transitif et prendre l'objet direct du sens causatif. Exemple :

Imba y a tsiga : la maison se trouve stable
Tsinga yi imba : fait la maison stable.

Il y a une forme spéciale en Kuaranga (-isa,-ou -ese), bien comparable à une forme égyptienne et hébreu ("s" pour l'égyptien et "piel", "hiphil" pour l'hébreu) qui peut donner à tout verbe un sens causatif.

Kuaranga : many isa biza rako : fait ton cheval courir.
Egyptien :"smn": fait le rester du "mn" : rester; ou
"shb": fait festin du"hb" : festival.

Les verbes ayant deux compléments d'objets directs n'existent pas en égyptien, mais ils existent en kuaranga, en Hébreu et en Grec. Ce sont généralement des verbes transitifs qui prennent un double accusatif (les objets directs et indirects), parce que l'objet indirect est construit comme celui du direct. L'objet principal est placé le premier.

La construction du sujet et de l'objet transposé est commune en Kuaranga et en Hébreu.

C'est dans le domaine de la syntaxe (l'arrangement des mots, ou la construction des phrases), que la langue Kuaranga a des règles bien définies et ces règles sont tout à fait systématiques et logiques, dit Marconnes."Les règles elles-mêmes, c'est étrange à dire, coïncident presque entièrement avec celles qu'on obtient dans le grec et les langues sémitiques."[1]

Dans la construction des substantifs possessifs, par la règle générale, en kuaranga, comme en langue sémitique, le substantif principal, le possédé, dans ce cas-là, est placé le premier, et ensuite vient le qualificatif, soit le substantif en apposition, ou comme dans ce cas-là, le nom du possesseur.
Ensuite, la liaison entre la chose possédée et le nom du possesseur est exprimée différemment dans les langues différentes. En Hébreu et en Kuaranga le nom de la chose possédée prend la forme spéciale

---

1) T. Marconnes : A grammar of Central Karanga. - Witwatersrand University Presse-Johannesburg-1931-p 222.

appelée "status constructus" par la suppression du particule de liaison. Exemple :

en hébreu : Beni Israël : le fils d'Israël.

en Kuaranga : Munhu (we) nyiaka : l'homme du pays.

Dans la syntaxe du substantif, l'ordre de construction differe de l'égyptien et de l'hébreu.

en Kuaranga : sujet-verbe-objet indirect, objet direct, phrase adverbiale.

en égyptien comme en sémitiques : verbe-sujet-objet-adverbe.

Dans la syntaxe du verbe, beaucoup des règles et de ses objets, dit Marconnes, qui sont données par Gesenius en hébreu et par Curtis en grec, peuvent être pris en bloc dans la langue Kuaranga.

C'est aller assez loin dans les ressemblances et les différences des données grammaticales des langues étudiées ici; il ne faut pas dépasser le but de cette thèse. Le reste est du domaine des linguistes. Tout de même, ceci devrait être suffisant pour voir qu'une langue n'est pas étrangère à une autre, et la liste-témoin du vocabulaire qui suit ne peut que compléter une telle liaison.

Les sources de la liste-témoin. Pour avoir une confiance totale dans les équivalents de la liste-témoin, il était nécessaire d'y avoir des sources originales. C'est pourquoi nous avons pris soigneusement les sources les plus dignes de confiance, les plus irréprochables, et les plus savantes.

Pour les langues égyptienne et copte, nous sommes extrèmement heureux d'avoir eu la collaboration experte actuelle du Professeur Klaus Baer, le Président du Département des Langues et Civilisations du Proche Orient de l'Université de Chicago. On peut rappeler que le Professeur Klaus Baer n'est pas tout à fait étranger à la méthode de glottochronologie, car il faisait partie intégrante d'une équipe originale de la méthode, en fournissant une liste de 200 mots de la langue de l'Egypte Moyenne (2100-1700 av.J.C.) et Copte, pour les travaux de Robert Lees, parmi les listes de beaucoup d'autres experts[1].

Pour l'hébreu, nous avons eu la collaboration du Professeur H. Zafrani, le Président du Département d'Hébreu à l'Université de Paris VIII; et pour la langue classique Arabe, la collaboration de Monsieur Mohamed Salah Hamrouni, chargé de cours à l'Université

---

1) Voir Robert B. Lees : "The Basis of Glottochronology" - American Journal of Languages.- Vol. 29. Jan.-March 1953.-

de Paris VIII et lecteur à l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales-ParisIII. Pour ces travaux savants dans les langues de base qui nous servent ici, et xxxx serviront désormais, sans doute, aux autres chercheurs, ailleurs en Afrique, nous serons redevable à jamais.

Pour les langues de Kuara éthiopienne, nous avons tiré des sources originales, non moins dignes :

- Von Leo Reinish : Die Quara Sprache in Abessinien III Wien 1887;
- Dictionnaire Französisch-Deutsch par Von Carl Moser, Berlin 1956;
- Marcel Cohen : Essai comparatif sur le vocabulaire et la Phonétique du Chamito-Sémitique. Paris 1947;
- Carlo Conti-Rossini : La langue de Kemant en Abyssinie - Wien 1912;
- J. Halévy : Essai sur la Langue Agaou.- Paris 1873;
- Martin J. Flad : Elements and Vocabulary of the Falasha Language (1866); et
- Rev. J. L. Krapf : Vocabulary of the Galla Language. London 1842.

Pour la langue de Kuaranga rhodésienne, la source principale : M. Hannan. S.J.- Standard Shona Dictionary. Mac Millan. London 1959, et notre propre connaissance élémentaire, suppléée par la connaissance parfaite de sa langue maternelle de notre secrétaire Sheila Suku, surtout en ce qui concerne le choix des équivalents les plus communs.

Pour la langue de Ki-Kongo, le Rev. W. Holman Bentley : Dictionary and Grammar of the Kongo Language - London 1887; K.E. Laman : Dictionnaire Ki-Kongo-Français - Bruxelles 1932; et la collaboration d'Alphonse Marie Toukas, producteur à l'ORTF, dont c'est la langue maternelle, surtout en ce qui concerne le choix des équivalents les plus communs; et pour la langue de Zulu, nous n'avions que le dictionnaire le plus récent de C.M. Dent : Compact Zulu Dictionary - Pieter Maritzburg, Afrique du Sud 1959.

On a eu tous les équivalents pour les deux listes de Swadesh dans les langues des deux pays les plus directement intéressés dans cette étude, le Kuara éthiopien et le Kuaranga rhodésien, et tous les équivalents de la liste de 100 mots pour les langues de Ki-Kongo et Zulu, mais dans la même liste, il manque quatre équivalents pour l'égyptien, deux pour le Copte, neuf pour l'Hébreu, et un pour l'Arabe, ce qui est assez négligeable, d'autant plus que les calculs logarithmiques sont faits en pourcentages correspondants.

Les calculs logarithmiques sont faits à l'aide de lignes tracées sur le papier logarithmique, tirées avec la collaboration de notre ami Patrick Michel Deschamps, qui est plus passionné de mathématiques que

nous même, et à qui nous devons notre gratitude, parce qu'une telle méthode se rend plus facile à la vérification par les gens non-experts, d'un seul coup d'oeil. Nous avons également fourni en appendice une copie de la table logarithmique complète de 1 à 100, avec un modèle de calculs propres, pour référence ultérieure, si l'on se permet de vérifier plus exactement les données ici présentées, ou pour l'utilisation dans d'autres calculs ailleurs.

Voici, donc, la liste-témoin de 100 mots :

La liste finale de 100 mots. – Glottochronologie. –

Swadesh - Française, Égyptienne, Copte, Hébreu, Arabe,
Kuara éthiopienne, Falasha éthiopienne, Kwaranga rhodésienne
— Ki-Kongo et Zulu d'Afrique du Sud. —

n°	Sivadesh	Française	Égyptienne	Copte	Hébreu	Arabe 418
1	I	je	jnk	anok	àNy / àNaky / -Ny / -Iy / -y (Pron. suffixes)	ana
2	thou	tu / toi	(m) ṯwt / (m) ṯmt / tu / tu / -n	ntok / nto / -t / -k -e	ʾNT àIT m / ʾNTy àIT	ènta / senta
3	we	nous	- / n / -n	anon / - / -n	àNaHNW	nḥnu
4	this	ceci / celui ci	pn / apparenté	pei / étimol.	ZeM / ZʾT	ḍha / ḍhi
5	that	celui là / ou cela	pf	p -- etman.	ZeM / ZʾT	ḍhak
6	who	qui ?	m / šst	mm	-	mèn
7	what	quel ? / comment	šst / m	ou	MaH	maḏha / keyf
8	not	non	nj(j) / plus commun	mmou / nnu / mpe / mpor / mpr / an	-L / -ʾL / -ʾYN	La / -a
9	all	tout / tous	nb	nim	KwL	KwL
10	many	beaucoup	‹š›	ašai (etoi)	RaBB	kathir

Kuara éthiopienne		Falasha éthiopienne	Kuaranga rhodésienne	Ki-Kongo	Zulu-Afrique Sud	I Observations
source L. Reinish	S. Cohen/Rossini					Proto-Bantu M. Guthrie
an	an	an	ini (ni) ndi nda	mono me	mina ngi	A. DGA B. -me -Ne
ent	ent pl. enten	ente fem. ent	iwe (we) Ko- ku uno	ngue	wena u- ku nina	-Be < Goé
anan	an, an	anew	isu ti- ta- to-	itu beto	si-	yito
en	en in	ens	uyu iyi ichi iri Aka, urwu, uhu (3 articles)	étsi, éu ei, eka etc.	leli la lekhu etc.	-- -NO
en	indō	yin	iyo uyo iro icho Ako urwa uho	étsio, oyo, ekio éwo, éyo	leyo natso	-DH NH -DE
aû	aw aûn awin	au	ani	nani	ubani	-
winā Sanā	wiha, wi wina	wera	uno uri -i	nki, bué	yini -ni	-i -I.E
-g -lā	bī enbi, y.	ālā	ha aiwa! bodo!	ke...ko (ne-pas) kani	ka -nga	-
-ki pl. nikī	-KI	neekee	-ose	bionso awanso	nki -ukana	-YONCE
bejāg	ajig	golesa adjog (Dambea)	maghinji	maingi pl. biabingui	Ningi	-YIDGÈ

Nº	Swedish	Française	Égyptienne	Copte	Hébreu	Arabe
11	one	un	wʿjw >	oué	ʾeHaD	wāḫed
12	two	deux	snwj >	snau	ŠeNaYM	ethnin
13	big	grand gros	( )	noc	GaDWL	Kabīr
14	long	long	ʾwj	šiai	ʾRK ?	Tawīl
15	small	petit	šrj	Kouu	- QaTaN - ZeʿYR >	Ṣaghīr
16	woman	femme	zt hmt >	shime	ʾiŠaH	ʾemrà
17	man	male homme	tʾj rmt >	hoout rōme	- ʾaDM - NŠ - ZKR (male) >	Rājl ḏhakar
18	person	personne	(rmt >	rōme)	~	insān
19	fish	poisson (v) pecher	rm	tʾvt	DaG	samak
20	bird	oiseau	ʾpd	halēt	ṢiPWR	Tayer

Kuara éthiopienne		Falasha éthiopienne	Kuaranga rhodésienne	Ki-Kongo	Zulu Afrique du Sud	Observations. II
Source d'Reinisch	Cohen/Rossini					
lāgŭ, lā fem. lāy	lāhŭ	lawa	mwé moshi motsi	mossi -moxi	- Nye	- MÓ
linā	linā	legna	mbiri	zole	- bili	- BÀDÉ
wafara	hue	fĭrāg	huru guru	-néné	kulu nganda	NÉNÉ
kārtā	čer, kar lagaz	lagasa	refu v. reba	n'da	de	- DÀ - DE
šegŭā	segu yet, it	yet-ow-o	diki - ninipa = être petit	fioti - andwelo	Nainya nyinya	- KÉ NIINI
yuwīnā	yuwinā	yuwina	mumvana munhukadzi	nkento	unifazi umka- inina emanina	- KADI
yer, saû	geruwā	yer gerowa	murume jaya = jeune homme	bakala	[redacted] iDuna i Ndola	- DÓME
saûnat	yer pl. ey, ī	yer	munhu	muntu munu	umuntu abantu	- NTÒ
azā (v) aza Zamad	aza	asa	hove (v) - redza	- mbiji.. a maza kimpete	i Ntlandzi	- CÚ - CÉ - CƆMBÀ
jelā	jela	jelá	shiri	nouni	iNyoni	- YƆNÌ - DÈGÈ

No	Swadesh	Française	Égyptienne	Copte	Hébreu	Arabe.
21	dog	chien	ṯzm	ouhor	KeLeB	> Kelb
22	louse flea	pou puce	pl (puce)	> pēc	KNM	KmL
23	tree	arbre	ḥt	šēn	ʿeṣ	~~Shajara~~ Shajara
24	seed	grain semence	prt (fruit) nprj	outah (fruit) crooc > napre	Zeraʿ	> Zeraʿ ḥabba badhīr
25	leaf	feuille	–	cōōve	–	Waraḳa
26	root	racine	w'b	noune	ŠaReŠ	ʿrk
27	bark	écorce	–	–	QeLePeH	Ḳechr
28	skin	peau	jnm	šaar	ʿWR	jeld
29	flesh/meat	chair/viande	jwf	> af	BaŠaR	Laḥam
30	blood	sang	znf	> snof	DaM	> DaMM

Kuara éthiopienne Soma L. Reinisch	Cohen/Rossini	Falasha éthiopienne	Kuaranga rhodésienne	Ki-Kongo	Zulu Afrique Sud	Observations III
gezèn	gezèn	gesengu	imbwa tsonzoro (chien mâle)	mbwa	inja lala i Buku	- BÓÀ
betā	peliya betā	beta	inda - pou humain nhata - puce humain bete = cafard.	nianzi	itwala	- DÁ
kāñā jāfa	kāna	kāná	muti	nti	umuti isinlahla	- TÉ
ar fazan	sewī	fazana	mbesanwa mbeu	mbutu	imbewu	- BÓTJ - BÉGÓ
ašā	asā	asha	shazhu shiza	lukaya	igabunga	- YANI
ser	ser	sir	mudzi gombote (médicale)	mwanji	impande umsuka	- DI
ber hambā	sunkua	Kani hamba	gwandi	tsiba	igxolo	—
anjala, tele garbē	tele korvay yiti	dabela korbe	ganda	nkanda	isikumba	- KÁNDÀ - KJBÀ
zeya	zeya	sia	nyama	nsuni	inyama	- YAMÀ TÏTO -
bir	bir	beer	ropa	menga	igazi qaka	- GADÍ GIDÁ -

N°	Swadesh	Française	Égyptienne	Copte	Hébreu	Arabe
31	bone	os	Ks	> Kas	éṢeM	> [illegible] > aḍm
32	grease	graisse	cḏ	> ōt	ŚeMeN	> [illegible] ~~[illegible]~~ Shaḥm
33	egg	oeuf	Swḫt	> soouhe	BeṢeH	> Bayḍ
34	horn	corne	cḫ	tap	QeReN	> Ḳarn
35	tail	queue	sd	> sat	ZaNaB	> ḏhanab
36	feather	plume	šwt	mēhe	(NWṢH)	Rish
37	hair	cheveu	šnj	fo	ŚḪR	> Shar
38	head	tete	tp	> apé	RáŠ	> rās
39	ear	oreille	msḏr	> maáce	áZeN	> ʾḍhn
40	eye	oeil	jrt	val	áYN	> ʾyn

Kuara éthiopienne source L. Reinisch	Kuara éthiopienne Dohey/Rosini	Falasha éthiopienne	Kuaranga rhodésienne	Ki-Kongo	Zulu-Afrique Sud	IV Observations
nāš	naš	nāsh	pfupa	hissi	iTambo	-KÚPÀ PÈCÉ -
sawā	saw	sawa	mafuta	mâji	amafutha	-
hagawīnā	hagawīnā	charaweena	Zai shupa (sterile)	diaki	iganda ji (cB)	- GÉ -GÉ -
gī	gī	gee	nyanga	mpungi	uPhondo	-YÉGÁ -CÉGÉ PÉMBÉ
ęega šega	jaray	jaray	muhwé	n'tsila	umSila isisila	-KẸDÀ
Kamb	Kamb	Kamb	munhenga	n'tsala	uphephe	— -CÁDÁ -
šebka tagur	tagur šebkā	shebka	Vudzi	n'suki	uNwele (humain) uboya (animal)	-BỊLDỊ CÕKE
ahŭē awē	awē ahway	awoeya	musoro	ntu	iKanda Inholoko	-TÓ - -
wasenā	enq̌uă	encho	nzheve	kutu	Twi (cB) indlebe izindlebe	-TÓ - -
yil, il,	el, yel	yeel	Zisa meso (yeux)	dissu pl. meso.	iso ihlo	YICÒ - -

N°	Swadeh	Française	Égyptienne	Copte	Hébreu	Arabe
41	nose	nez	ẖnḏ šrt nostr(?)	ša	(ʾNP) ʾaPP >	ʾnf
42	mouth	bouche palais de la bouche	r'	> ro = rōf tapro	PeH	Famm ḥanak
43	tooth	dent	jbḥ nḥḏt	> ovhé > naačc	ŠiNN >	Senn
44	tongue	langue	ns	> laṣ	LaŠWN >	Lisān
45	claw	griffe	ʿnt	eieiv	-	ḍufr Khalab ~~[illegible]~~
46	foot	pied	rd	ouerēte	ReGeL >	rejl
47	knee	genou	m'st	pat	BRK	rukba
48	hand	main	ḏrt	eić	YaD KaP	> yad
49	belly	ventre	ḫt	> hē	BeTeN BaHaM (Yin) QeReB = entrailles	> batn
50	neck	col cou	ḫḫ nḥbt	makh > nahv	ṢaWaR	ʿnuḳ Raḳaba

Kuara éthiopienne Soares L. Reinisch	Cohen/Rodini	Falasha éthiopienne	Kuaranga rhodésienne	Ki-Kongo	Zulu Afrique du Sud	Observations
Kombā humbā	Kumbā humba	Kheba	mhino	zunu utilisé souvent au pluriel comme mbombo.	ama Kala impumulo	JODÒ -PÒDÀ
makiya af	-	Kirez af (Danbo)	mukanwa muromo (palais)	n'nua	umlomo	-NỤA
sika	yerkŭ	yerkoo	Zino	dinu pl. meno	izinyo	-YINÒ
lanl	lanl	laneh	rurimi pl. ndimi	ludimi	uLimi izilimi	-DÉMÌ
ṭeffer	taffer	teffer	nzará	nzala	uZipho	[illegible]
lekŭ	sukanā	leku	rutsoka	de l'homme - tambi d'animal - kuhu.	u Nyawo ifidi	-GÒDÒ (jambe)
gerḅ	gerb	gerb	bvi	koto ekungunu	Kotoma idolo	-DỤ -BONGÒ
nān	nān	nān	ruoko	koko	isa Ndla	— -KÀCÀ
guazgŭ zeyā	gŭazgŭ	guazgŭ	dumbú	vumu (estomac) ndia - entrailles moyo - ventre	ubu Tumbu isisu	-DÀ BÙMÒ TUMBÒ
Xena, hum Kōm	hum	choom	muṭsiba	ntsingu	INtamo	KINGÒ

Nº	Suédois	Français	Égyptien	Copte	Hébreu	Arabe
51	breasts	sein	mnḏwj (-wj)	ekive	–	nahd thady
52	heart	coeur	jb h'ty	> hēt	LeBa (B)	Ḳalb
53	liver	foie	mjzt	hēpar	KBD	> Kbd
54	drink	boire	zwr	> sō	ŠaTaH	Charibu
55	eat	manger	wnm ēm (cohen)	> ouōm	ʾaKaL tem (cohen)	> ʾKaL > tam (cohen)
56	bite	mordre	psh	> pōhs lōks ?	NaSaK	aḍ
57	see	voir	m''	nau	R'ạaH	> Raʾa
58	hear	écouter entendre	sḏm	> sōtm	ŠaMaʿ	> Samiʿa
59	know	savoir	rh	sooun (v)	YaDaʿ	ʿarafa ʿalima
60	sleep	dormir	Kd (d) sḏr	> nkotk	-YŠN -(N)RDM	nām

Kuara éthiopienne. Jouvet L. Reinisch	Cohen/Rossini	Falasha éthiopienne	Kuaranga rhodésienne	Ki-Kongo	Zulu Afrique Sud	VI Observations
anp, engū	enqua	bātsh	Zamu Shungu - mamelon	tulu beni ntulu - mamelon	iBele isifuba	-BÉÉDE
lábakā	labaka	lebeka	mwoyo	ntima	iNtliziyo	-TÉMÀ
gubbat hebsā	-	hebsha	chiropa	kimoyo	isibindi	-
jaχ	jaχ	tshachuo	Zairira - mwa	nua	puza	-NÍL
χūnā	tam hu	chwi	chidyiro temura manger sadza sans saveur chimba - manger avec doigts. - Kánha - manger sadza sans saveur	dia	Dla mnya	-DÉ-
yen	nakat-pnguer	yen	- ruma papfanyura ngengena (n'n)	tatika	luma	-DOM- α -CÓM-
χāl, hal	hál	hali	Ona	mona	Bona	-BÒN MÒN α -YÉN
wās	wās	waso	nzwa - hwa	wa	Zwa	-YÍGIL
aχ, ah	ah	acheow	- Ziva	zaba zuya	azi	YÍJEB -MÀN.
gany, jim	ganj	gantshow	Kotsira (v. Kotsi) hope	(s) tulu (v) leka	Lala ubuTongo	-DÓ

No.	Swedish	Française	Égyptienne	Copte	Hébreu	Arabe
61	die	mourir	mwt	> mou	Mwt	> māt
62	Kill	tuer	sm'	hōtv	HuRaG QaTaL	> Katala ḥatf
63	Swim	nager	nbj	> nēēve	–	Sabiḥa ʾām
64	fly	(v) voler (oiseau)	(v) p' (l'insect) ff	hōl > aff	CWP	Tār
65	walk	marcher	ḫpj	moose	HLK	mashā
66	come	venir	jjj / jwj (impér) mj	> ei > amou	Bw'	atā jā
67	lie	se coucher (s'étendre)	sḏr	nkotk	YaŠaN ŠKB	—
68	sit	s'asseoir	ḥmsj	> hmoss	YaŠaB	jalasa
69	Stand	rester debout	ʿhʿ	> ahe (aherat)	ʿMD QWM	Wakef
70	give	donner	(r) ḏj	> ti	NaTaN yhb (cohen)	ʾaʿṭa manaha > wahb

Kuara éthiopienne		Falasha éthiopienne	Kuaranga rhodésienne	Ki-Kongo	Zulu Afrique sud	Observations VIII
Jouve & Reinisch	Cohen/Ronnet					
kê	qe	keegna	-fa	fwa	fa	-KU
kuw	kuw	koou	kuwuraya kwishuru (par sorcellerie) penda	honda (vonda)	bulala	YIPAG BÓL
qazaf	wār	wār	kubu guja	tsaba	hlamba bhukuda	—
barig	barary	barrigau	- bururuka (v) bururu	timuka	(v) Ndiza	-GODOK-
fe enjag	āya gān	feau gam (Dembra) = courir	famba nganaira - (v ngana = marcher) - vedyaira	diata	hamba	GEND. TAMB-
ent la lāu = vieux!	lagu (vieux!) ent ten	yint la	- uya (venir) - svika arriver	kwiza	wza fika arriver sondela	[illegible]
gam-s	kaban ki	ganji	chingama (v. chinji) enzera se coucher	leka kambama	gamba amanza	LHAL
enkūr	tikwaš tikwašim = (= s'accroupir)	tanko Semanaw	kozoma gara	zakala	Hlala	— - YIKAD-
güe	kū kafy	kav-t timby	mira (chimiro)	telama	ma gxama laza	-YÉM-
yuw. te	yuw	yue, ki } Dembra	- gachidza (donner par le mari) - pa	ĝana (vona)	pa nika	-PA-

n°	Swedish	Française	Égyptienne	Copte	Hébreu	Arabe
71	say	dire parler	ḏd	> čō	DiBeR	Ḳāl Takallama
72	sun	soleil	rʿ	> rē	ŠeMeŠ	> Shams
73	moon	lune (mois)	jʿh	> ooh	YaReḤ	Kamar
74	star	étoile	sbʾ	> siou	KaKaB MaʾLaL	> Kawkab naḳym
75	water	eau wasser	mw	> mou	MaYM	> mè rash saḳā
76	rain	la pluie (v) pleuvoir	ḥwt (v) ḥwj	> hōou > ḥēou	GeŠeM (pluie)	matar
77	stone	pierre	jnr	> ōne	ʾeBeN	~~[illegible]~~ ḥajr
78	sand	sable	šʿj	> šō	ḤwL	Ramal
79	earth (soil)	terre (champarable)	tʾ	kah	ʾReS ʾaDaMaḤ YaBaŠaH	> ʾrḏ
80	cloud	nuage	jgp	kloole	ʿB	Sahāb

Kuara Ethiopienne Source L. Reinisch	Cohen Rostoni	Falasha Ethiopienne	Kuaranga Abdissinie	Ki-Kingo	Zulu-Hyperbole	Observations
duw be, y gamar hāgar wer	duu gamar	gamar	-ti dededza pustevite udza (r. ecrite)	ta zonza rova.	-te Kutuma sho	[illegible]
kuarā (anche ouvert comme dans le kuarānga)	tiva lumière	kuārā	Zuva chiverneka lumière	ntangwa	ilanga	[illegible]
	arfa	seoka	mwedzi	ngonda	Nyanga	[illegible]
singouwa	fingouwa	shengerowa	nyeredze	mbwotite (planet) nkaza	inkanyeze	[illegible]
aku au	gah gae au, ahu	achow	mvura jakur - l'eau de surface gambura - l'eau bouée	maza nlangu	ama Ndze	[illegible]
bogu	suwa	soa	zhova (r) - tsvova mvura	mvula noka	imvula (r) - na	[illegible]
kirna	kirnā	kirne (ts)	bwe	etadi	Mshe idwala	[illegible]
āsāwa	asāwa jiba	ashowa	jecha mushecha sable de rivière	dziélo esenge	Isi Hlabati	[illegible]
biyā gāzā mayi - desert	dahwa goza biya	dachwa bia	vu - terre, sol. biya - pot d'argile dahwa - " " hwuhwe - vieille terre	ntoto	um Hlaba n Daka - brun	[illegible]
hekuna damana kuyā	kuyā	damana	hore unga - nuage de tonnerre	etuti	ifu amafu	DUNDE

N°	Swadesh	Française	Égyptienne	Copte	Hébreu	Arabe
81	smoke	fumée	ḥtj	Kr'mts	ʿaŠaN	duḵhān
82	fire	feu	sḏt ḫt	> sati > koht	-ʿeŠ -LaHaBaH	Nār > Lahab
83	ash	cendre	-	kr'mes	ʿeBeR	> ghubar ramād
84	burn	brûler	ʾm	rōkh	ŚaRaP	ahzaḳa Kawa
85	path	sentier (voie)	wʾt	hiē	DeReK aRaḪ	Tarīḳ Sabīl
86	mountain	montagne	ḏw	> toou	HaR	jabal jabal
87	red	rouge	dśr	> trešrōš (tōrš)	ʿDWM	ʿahmar
88	green	vert	wʾd	> ouetouōt	-	ʿakhḍr
89	yellow	jaune	-	-	-	ʿasfar
90	white	blanc	ḥḏ	ouovš	LBN	ʿabyaḍ

Kuara éthiopienne		Falasha éthiopienne	Kuaranga Modiomine	Ki-Kongo	Zulu Afrique Sud	Observations
source L. Reinisch	Cohen/Pessin					
tahsā	tohsā wīnā	tachsa	utsi pfungadza = faire fumer	muisse (mwixi)	umusi intutu	-YÓKL — —
laya	laya	leya	muoto	tiya	umlilo	-PÉÀ -DÈDÒ
mašenā	muzā	mashena	dota	evalo lombé	umlotha ama Lahle	— -TÓ -BÚ
baber	embelasi gis	labalab	-tsva shuguda = brûler aux cendres	yoka	sha vutha babela (Barbe)	-TÈÈM — —
fana garāwa	gaze	gerowa	(8) zhira	nzila	Ndlela	JÈDÀ -BOGA —
debā umbā	deba	deba	gomo	mongo	intaba	-GÒDÒ — —
sarā, siā	sar	sera	dzvuku	mbouaki	-Bomvu	— —
lalamā	lalam	lalama	nyoro bvauti - bois vert	angisu	luhlaza	— —
biçā	bīcia	bitsha	jenya (couleur d'or)	-antotweyenge mbuaki	liphuze	
šayā šāy	šāy	shaya	jena imwi - cheveu blanc	ampembe	mhlophe	-YÉDÒ — —

No.	Swadesh	Bangalore	Dey-Thieme	Sorbi	Hebrew	Arabic
91	black	noir	kin	> kame	Š HWR	aswad
92	night	nuit	grh	ouše	LaYL	> -eyl
93	hot warm	chaud	hot hmm warm srj	> hmm new	HaM	> ḥami Ḥarr Sukhn
94	cold	froid	Ḳbb	aoaš ōrš	QR	> Ḳarr bard
95	full	plein complet	(v) mh	> mouh	MaLe	> mamlu
96	new	neuf nouveau	m'vj	wrre	ḥaDaŠ	> ḥadith djadid
97	good	bon	[illegible]	[illegible]	TWB	> Ṭayeb
98	round	rond	dbn	[illegible]	–	mudawar
99	dry	sec v. seeker	(v) SSwj	> Šoaus	YaBeŠ [illegible]	> yubes
100	name	nom	rn	> ran	Šu	> ism

Kuara éthiopienne Source L. Reinisch (Bohen) Zimmer		Falasha éthiopienne	Kuarunga Mudésiana	Ki-Konge	Zulu, Ajnguabud	Observations
šamanā	šaman	šaman	demá nhemá	ndombé	NTsundu mnyama zile	-YIDÒ — —
hérā, hirā = nuit Kunina } sœur Kuna	her-nuit Kunina-sœur	cheri	manheru madekwana usiku	masika tombe de nuit mpimpa-nuit	ubu-suku	-TIKO -DÓ
takasā wán yā	takās	tokosaku	pisa - très chaud - dziya = chaud	- atiya je kididi	fudumele	-DÒNGOD -PÉÒ
kanbā kamba	kamb	kamba	chando	tsiozi	-qandaga umakaza	-PÍÒ PÉPÒ -TIKÀ
entagāū	entagāū	entagāū	- Zura (plus commun) (v) mhenge - être plein	- Zala fuluka.	geweli (suta)	-YÍJAD
azzī	azi	assi	idzva (mûtsvu)	- ampa mona	- sha	-PÉÀ
šar-ā	enkera kiz	dangitae	- naka. variations - nakira etc).	tsibote	HLe	—
kebbu	kebbu	tshilowa	chimburungua dendeure - l'objet circulaire) dendere dzwa = cercle	- ajetwolo. circulaire kinziongololo	jindilinga	— -BÓDONG
kāgā	kāg	kaga	- oma. - shwauka = être sec yanika = autre à sechir	yuma (v) yomisa	(v) oma adj. qa.	-YÓM-
šeū	seū siū	sheou	zita reshone nom de l'homme	nkumbu.	ta (s) igama ibizo.	-GÍNÀ — —

Avant de scruter les tables qui suivent, il faut dire en introduction qu'on ne peut jamais être absolument précis avec tous les calculs, qu'ils soient historiques ou logarithmiques, surtout en ce qui concerne les mouvements des peuples. Particulièrement si un tel mouvement s'effectue dans un espace très large : d'un continent à un autre, comme par exemple d'Europe vers le Nouveau Monde, ou d'une extrémité d'un continent à l'autre, comme c'est le cas en Afrique. Nous n'avons que peu réfléchi sur l'évenement historique américain, qui s'est déroulé dans des temps très proches : de la première découverte de Christophe Colomb en 1494 A.D., en passant par la colonisation progressive provenant de l'Europe, jusqu'à l'indépendance des Etats Unis en 1776, il n'y a qu'une période de 282 ans.

Les chiffres logarithmiques présentés dans les tables ci-dessous, devraient, donc, être considérés avec une approximation qui permettra, tout de même, de nous donner une image assez juste. On y trouvera, sans doute, des erreurs, qu'elles proviennent de l'application juste ou douteuse des équivalents du vocabulaire des listes-témoins, qu'elles proviennent des mots les plus fréquents, ou bien des emprunts des mots, de la direction dans laquelle de telles emprunts ont été faits, de la compilation des tables, etc... Mais toutes ces erreurs ne devraient pas être graves au point de nous empêcher d'appliquer la méthode logarithmique, qui est, sans doute, une découverte capitale pour l'approfondissement de notre connaissance du passé, encore si obscur sur le continent africain. Nous pensons que c'est en cet esprit, qu'on devrait juger les conclusions tirées des tables qui suivent.

Les pourcentages du rapprochement dans la table 1, permettent de tirer des conclusions assez étonnantes, voire bouleversantes.

Tout d'abord, le père chamitique éthiopien d'Agaw, qui a laissé des descendants, selon J. Havély, dans la province de Kuara éthiopienne et de ses alentours, s'est séparé de son père égyptien, il y a 4400 ans, ou vers 2400 avant Jesus-Christ. Ce résultat provient de deux dates en pleine concordance, historique et logarithmique.

La date historique résulte du vocabulaire de l'Ancien Empire vers 2400 avant J.C., tiré par le professeur Klaus Baer, pour notre liste-témoin, seulement en ce qui concerne les calculs logarithmiques.

La date logarithmique résulte de la somme des mots retenus par les deux enfants actuels, i.e., 20% des mots retenus par l'enfant de Kuaranga rhodésien, et 17% des mots retenus par l'enfant de Kuara éthiopien, = 37%. Par la table du père-fils[1], parce que nous connaissons

1. Voir page 51

Table 1. Les morphèmes communs des mots conservés.

Langues.	Egyptienne.	Copte.	Hébreu.	Arabe.	Kuara éthio.	Falasha éth.	Kuaranga rhodésienne	Ki-Kongo.	Zulu-Afr.S.
	C. t.	C. t.	C. t.	C. t.	C. t.	C. t.	C. t.	C. t.	C. t.
Egyptienne.	[redacted]	53= 2900.- (cor.date his)	11. - (70% mor.com. avec Arabe)	11. - (70% mor. com. Hébr.)	17. - (40% mor. com.K.rhod)	14. (29% mor.com. Héb./Arabe)	20. (45% mor.com. Kuara éth).	3. - (mor.com. K. rhod.)	4. - (mor.com. K. rhod.)
Copte.	53.= 2900. (cor.date historique	[redacted]	9. - (mor. com. avec Egyp.)	8. - (mor.com. avec Eg/Héb)	12. - (mor.com. avec Egyp.)	8. - (tous com. Eg.et6.H.)	13. - (tous com. avec Egyp.)	1. - (com.avec Egyp/K.rhod)	4. - (com.avec Egyp/K.rhod
Hébreu.	11. - (70% mor. com.avec Ar.)	9. - (tous com. avec Egypt.)	[redacted]	52.= 1500. (table enfants.)	17. - (24% mor. com. Egypt)	10. - (70% mor. com.av.Ar.)	8. - (40% com. Egyp. 50% Ar)	2. - (mor.com. K.rhodés.)	3. - (mor.com. Ar.etK.rhod
Arabe.	11. - (70% mor. com.av.Héb.)	8. - (tous com. Egypt/Hébr.)	52. = 1500 (table enfants.)	[redacted]	13. - (80% mor. com.av.Héb)	8. - (88% mor. com.av.Héb)	6.= rien seul (66%H 33%Eg)	2. - (mor.com. avec K.rhod)	3. - (mor.com.av. Héb./K.rhod
Kuara éthiopienne	17 - (40% mor. com. K.rhod.)	12. - (mor.com. avec Egypt.)	17. (24% mor.com. avec Egypt.)	13. - (80% mor. com.av.Héb.	[redacted]	92.=vivent dans même région.)	23.=3400. (70% mor.com. av.Falash.ét)	10. - (70% m.c. Fal.50%K.r)	13. - (85% m.c.av Fal.61%K.rh
Falasha éthiopienne.	14. (29% mor. com Héb/Arabe.)	8. - (tous com. Egyp. 6%H.	10. - (70% mor. com.Arabe.	8. - (88% mor. com.Hébr.)	92.=vivent même région	[redacted]	16. - (tous com. Kuara éth.)	7. - (tous com. Kuara éth.	11. - (55% mor.com. K.rhodés.)
Kuaranga rhodésienne.	20+17=4400. (tab.père-fils 45%com.K.éth	13. - (tous com. avec Egypt.)	8. - (40% m.c.Eg. 50% c.Arabe)	6.=rien seul. (66%H/33%Eg)	23.=3400. (70%m.c. Falasha éth)	16.= - (tous com. Kuara éth.)	[redacted]	35.=2500. (56% mor. com.av.Zulu)	39.=2200. (50% m.com. av. Kongo.)
Ki-Kongo.	3. - (2 com.avec K.rhod./Zulu)	1. - (com.Egypt/ K.rhod.)	2. - (com.avec Zulu/K.rhod)	2. - (com.H/Zulu, 1 com.K.rhod)	10. - (70%c.Fal. 40%c.K.rhod)	7. - (com.Kuara éthiopienne)	35. =2500. (57% mor.com. avec Zulu.)	[redacted]	35= 2500. (70% mor.com. av.K.rhod.)
Zulu d'Afrique S.	4. - (mor.com. av.K.rhod.)	4. - (mor.com.avec Egyp/K.rhod.)	3. - (mor.com.av K.rhod.)	3. - (mor.com.av. Héb/K.rhod.)	13. - (85%m.c.Fal 61%c.K.rhod)	11. - (55%m.c.av. K.rhod.)	39.=2200. (56%m.c.av. Ki-Kongo)	35.=2500. (54% mor.c. av.K.rhod.)	[redacted]

N.B. La Table ainsi présentée permet de lire les mots conservés horisontalement et verticalement d'un coup.

le vocabulaire du père, nous avons 4400 ans, ou 2400 avavnt Jesus C. Nous arrivons à la même date si nous considérons chaque enfant séparement : 20% de la ligne entre père-fils et les enfants, pour minimiser l'erreur,nous donnent 4600 ans; et I7% de la ligne propre d'enfants, nous donnent 4200; ce qui fait la moyenne de 4400 ans,ou 2400 avant J.C.

Ensuite, ils nous montrent qu'un groupe de peuples de la province de Kuara (ou Quara) éthiopienne et de ses alentours, a commencé à émigrer vers le Sud, à l'endroit appelé aujourd'hui Mashonaland de Rhodésie, bien avant notre ère chrétienne, vers I400 avant J.C., selon la table logarithmique. Ce groupe s'est appelé alors, dans son nouveau foyer, Kuaranga, ce qui signifie dans sa langue : "Je suis, ou, J'étais Kuara".

Quelques neuf siècles après, vers 500 avant J.C., une branche des peuples de ce nouveau foyer du Sud, s'est mise en route, en direction du Nord-Ouest, vers le bassin du fleuve Congo; là, ces peuples fondèrent apparement leur propre foyer, et y parlèrent la langue dite Ki-Kongo, de nos jours.

Quelques trois siècles plus tard, vers 200 avant J.C., une autre branche de ces peuples originaires de Kuaranga, s'est mise aussi en route vers le Sud, mais plus loin, et s'est établi dans le pays qui s'appelle de nos jours, Zululand, en Afrique du Sud.

Ces données confirment, en quelque sorte, l'hypothèse de Carl Meinhof sur l'expansion pastorale hamitique comme élément civilisateur jusqu'au Sud du Continent africain[1], mais devraient bien bouleverser les autres théorie linguistiques sur l'origine des peuples dits Bantous et leurs mouvements.

Aimsi, Malcolm Guthrie[2] avait reconstruit, dans son travail monumental de 2300 correspondances lexicales basées sur un semantème commun, et des formes phonétiquement étroitement apparentées, le proto-bantou impliquant séparation avant 200 de notre ère, et que les ancêtres des Proto-Bantous se seraient établis au Katanga encore beaucoup plus tôt.

Guthrie asigne l'origine de Bantous à l'ouest de l'Afrique dans les régions de Duala,Bulu, Bali et Babangi dénomées sous les zones A,B, et C, qui resultait à une ancienne différentiation dialecte entre l'ouest (Proto-Bantou A), et l'est (Proto-Bantou B). Mais il arrive que dans le vocabulaire proto-bantou présenté par Guthrie, on trove l'abondance des termes représentés essentiellement dans la partie méridionale et orientale du territoire et l'absence de correspondances dans les zones de l'ouest, ce qui a

1. Voir : Die Sprachen der Hamiten- Hamburg, I9I2.
2. Comparative Bantu- Farnborough Hants, England, I967-I97I.

provoqué d'autres chercheurs de présenter leurs propres classifications en variance marquante avec celles de Gutrie, et d'affirmer que ses données lexicales n'ont rien résolu ni à l'origine des Bantous, ni à leurs migrations aux endroits actuels, ou à leur degrée de civilisation à l'epoque préhistorique, en comparaison avec les trouvailles incomplètes et mal assurées de l'archéologie.[1]

En analysant les données de Guthrie relevant sur les 28 langues de Bantous par la méthode de taxonomie numérique, Henrici arrive aux résultats différents. Tout d'abord il constate que Kongo a des similitudes marquantes avec les dialects voisins de Bali et Luba, mais ces derniers ne sont pas du tout apparentés à Kongo, mais appartiennent à d'autres branches de l'arbre évolutionaire, et si Kongo appartient à une de ces branches, ceci doit être en raison de l'emprunt.

Une autre constatation importante de Henrici, qui semble confirmer notre propre l'arbre généologique (voir plus loin), désigne la descendance du group de langues de Swahili (G42), Nyanja (N 31), et Yao (P 21), de l'Afrique de l'Est, de leur parents des zones D.E.F., c'est-à-dire, du pays Hamito-Couchitique, plutôt que du groupe établi par Guthrie, des zones K. L. M. de l'Afrique Centrale du Tchad.

Henrici arrive à la conclusion qu'il y existe un contrast marquant entre la division de langues de proto-bantou A de l'ouest, et proto-bantou B de l'est.

Il dit que si sa propre classification soit acceptable, alors le Proto-Bantou B pourrait bien être reinterprété comme l'ancêtre commun de langues centrales du Bantou, mais il serait difficile de savoir où fixer les langues du proto-bantou A.

À propos de cette conclusion et de ses remarques sur Kongo il est intéressant à noter notre propre constatation tirée de l'utilisation des équivalents de proto-bantou de Guthrie, dans notre liste de 100 mots de Swadesh placés dans la dernière colonne sous Observations .-

Là, nous voyons nettement 35 mots de Kuaranga rhodésien apparantés à Proto-Bantou de Guthrie, le nombre exact de rapport

---

I. Voir: Alick Henrici-Numerical Classification of Bantu Languages- African Language Studies XIV. 1974 p 82-104;
E. Polome- Le vocabulaire proto-bantou et ses implications culturelles- Université de Texas à Austin.
Christopher Ehret-Bantu origin and history-Transafrican Journal of History-Vol.2.(1972), Vol3.(1973).

entre Ki-Kongo - Kuaranga rhodésien, et aussi en même nombre du rapport de Ki-Kongo - Zulu, tous les deux rapports ainsi notés dans la Table No. I.

Cette constatation s'emprunt à l'affirmation, une fois de plus, que le proto- bantou de Ki-Kongo, ou son parent, doit être nettement le Kuaranga rhodésien, (voir plus loin.).

Le rapport linguistique Zulu- Arabe des trois mots, qui sont aussi partagés par le Kuaranga rhodésien et par l'hébreu, mais sont d'ailleurs plus proche de ce dernier que de l'Arabe, ne supporte pas l'affirmation de Quatrefage[I], sur les traces de mélange entre Arabes et Zulus. Ce rapport ne rend-il pas, non plus, son plein support à la tradition orale elle-même, des Zulus, qui, selon Marconnes [2], dit qu'ils sont descendus du Nord-Est, le long de la côte, quelques temps après l'établissement des Arabes islamiques sur place. Maconnes était un missionnaire plutôt qu'un chercheur académique et ses affirmations sur la tradition orale de Zulu dénuée d'une étude approfondie ne peuvent guère porter de crédibilité. Même ses études de la grammaire de Kuaranga rhodésien sont ouvertes aux débats graves, car la critique que nous avons eue soutient que sa typologie fumeuse est un tissu de contradiction qui ne vaut scientifiquement rien.

Que les Zulus soient descendus du Nord-Est, et le long de la côte Est, cela ne peu être disputé, puisque leur foyer original de Kuaranga rhodésien se trouve, par rapport à leur emplacement actuel,

/

I. Cité par Fr. Marconnes p. I9 : Quatrefage - l'Introduction à l'etude des races humaines -Paris I889, p. 390.

2). Fr. Marconnes : op. cit. p.I9.

dans la même direction, mais, qu'ils y soient descendus par le côte plus septentrionnal, déjà occupé par les Arabes, et qu'ils s'y soient immiscés avec eux, cela ne résulte point du rapport linguistique de la liste-témoin.

En ce qui concerne le mouvement du peuple de Congo, là le problème est plus complexe, en raison de la vaste étendue du bassin Congolais, où, évidement, se sont établis, en des temps divers, multiples groupes de peuples d'ethnies très variées, mais qui ont été groupés et dénommés, au moment des colonisations, sous un seul nom : le Congo Belge. Là, par exemple, demeurent, dans les régions du Nord-Est, différentes populations de nègres [redacted] dits Mangbétous, dont la langue principale s'appelle Mèdgé, où Melle Jane Tercafs séjourna longtemps. Elle fit certaines analogies étonnantes entre leurs tradition et leur vocabulaire, avec ceux de l'Ancien Egypte[1].

A. Bertrand a choisi une cinquantaine de mots parmi des centaines recherchés par Melle Tercafs, et quelques croquis sommaires d'objets magico-religieux, actuellement utilisés par les prêtres de la région, qui témoignent d'une identité éclatante avec les ots, et certaines pratiques religieuses de l'Ancien Egypte.

Sir Harry Johnston, lui aussi, pensait que les éleveurs aristocratiques de bétail au coeur de l'Afrique Central, étaient des descendants de colonisateurs égyptiens, il y a deux ou trois milliers d'années, sur la base de leur ressemblance physique, ainsi que sur l'évidence linguistique, et ethnologique[2]. C'était une infiltration d'un type supérieur de l'homme, plutôt qu'une invasion, dit-il, et les descendants de telles civilisations anciennes de l'Afrique Centrale, ont été vus, à son époque, parmi les aristocrates des régions de Nyanza - les Bahimas, les Ruhindas, et les Batutsis -; parmi les Mangbetous et Azande, les familles royales dans des régions partagées par les eaux du Congo et du Nil, les Bashi-Bushongo du Congo Central, parmi les chefs de Luba, et même parmi les Zulus, les Bechwana, les Herero, les Alunda, les Baluba, les Lanyema et les tribus

---

1) A. Bertrand - Rapprochement entre les langues de certaines populations du Nord-Est de la colonie (du Congo), et la langue égyptienne antique, d'après les recherches de Melle J. Tercafs - Inst. Royal Colonial Belge - Bulletin - 1939.- Bruxelles 1939.-

2) Sir Harry Johnston - Comparative Study of Bantu Languages - vol 1 p75 (London 1919); et - Journal of the Royal Anthrop. Inst.-43 p385.-

riveraines du Congo septentrional.

Tandis que l'évidence des ressemblances physiques entre les égyptiens et les aristocrates Bantus d'Afrique Centrale semblait si frappante à Sir Harry Johnston et ses collègues, Livingstone, Burton et Stanley, l'évidence linguistique du peuple dit Ki-Kongo, des régions du Congo méridional, montre qu'ils descendent des Kuarangæ rhodésiens.

Le centre de leur emplacement original s'est situé, d'abord, en Angola, plutôt que dans le bassin du Congo lui-même, autour d'une ville appelée par les Portugais, San Sebastien, mais au cours des siècles, ils se sont répandus dans les régions plus vastes des alentours, qui atteignent, de nos jours, selon Alfonse-Marie Toukas, qui est né du même peuple, les limites suivantes : au Nord, le port de Libreville, sur la côte Atlantique, au pays de Gabon, justement au dessus de l'Equateur; au Sud, le port de Benguela, sur la même côte, au pays d'Angola, sur le parallèle approximatif 12°30'S. Leur étendue à l'intérieur pourrait se définir par un demi-cercle tracé sur le diamètre à mi-point entre les deux ports, et en passant du Nord au Sud par les villes et villages que voici : Makakou, Mékambo, Ouessa, Befafe, Lomela, Katako-Kombe, Kabinda, Kabongo, Kamina, Malanga, Luso, et Nova Lisboa - les deux grandes villes de Kinshasha et Brazaville sont leur capitale de nos jours.

Un tel mouvement est aussi en accord avec la position géographique de voisinage du territoire en question, qui aurait dû servir aux nouveaux venus, ou bien comme un endroit propice d'expansion naturelle, ou bien comme un asile et un refuge.

Le pourcentage des mots retenus de leurs ailleux égyptiens (3% partagés aussi avec leurs frères et parents), est, donc, trop faible pour se permettre de les classer comme des descendants d'égyptiens, comme l'ont été leurs voisins septentrionnaux, nommés par Sir Harry Johnston. Mais, en revanche, leur apparantage linguistique avec les Kuarangas rhodésiens, étant si considérable, et d'ailleurs leur partage de mots retenus de leurs ancêtres éthiopiens avec leurs frères Zulus, et leurs parents rhodésiens, étant assez substantielle , tout ceci nous permet de dire, qu'ils sont, vraiment les descendants des Kuaranga rhodésien.

Si nous ne tenons pas compte des dates qui nous sont indiquées si précisément dans les tables logarithmiques, sur le mouvement de ces peuples, nous pourrions encore constater que de tels mouvements, devraient vraiment s'effectuer quelque temps bien avant la formation

de la nation dite Copte, dans les limites égyptiennes, qui a atteint un vocabulaire propre et distinct au quatrième siècle de notre ère, parce qu'aucun des mots coptes n'est apparanté aux mots des Kuarangas rhodésiens. Les mots coptes qui sont semblables aux mots de Kuaranga rhodésien proviennent tous de la langue de l'Ancien Empire, et d'ailleurs, l'écriture et la phonétique de ces mots ont la forme très nette de l'égyptien plutôt que du Copte. Et si l'on accorde confiance aux endroits égyptiens hiérogliphiques ayant une similitude avec les endroits géographiques de Kuaranga rhodésien, déjà montrés, alors on peut dire que les derniers n'ont rien eu avec les Coptes. En plus le vocabulaire Kuaranga rhodésien actuel a conservé au moins 20% du vocabulaire-témoin, tiré de l'Ancien Empire, en 2400 avant J.C., ce qui correspond avec les deux dates de séparation, historique et logarithmique (voir tables 1 et 2).

Le témoin actuel qui montre que le pays de Kuaranga rhodésien devrait avoir été le centre principal de l'emplacement original d'un groupe considérable de peuples, consiste dans le bâtiment mystérieux, appelé Zimbabwé, sur l'origine duquel on a tant écrit. Et si l'on réfléchit sur les causes de la première séparation, citée en haut, c'est à dire sur les causes du départ du peuple en 500 avant J.C., vers le bassin du fleuve de Congo, on pourrait en suggérer au moins deux : ou bien 1) c'est la croissance démographique qui les força à se répandre tout autour vers la périphérie, ce qui est très commun avec tous les peuples africains, comme on le verra plus loin dans la section historique de la tradition orale; ou bien 2) c'est le centre, qui, s'étant bien établi avec une autorité gouvernementale et religieuse dans un pivot si fortifié, était devenu autoritaire et trop étouffant pour des gens qui nourrissaient leurs propres ambitions et gloires. De telles suggestions peuvent nous indiquer que le bâtiment si mystérieux de nos jours avait été construit quelques temps avant de la fuite de la branche congolaise, c'est à dire qu'il est antérieur à 500 avant J.C. Nous reviendrons sur ce point dans le chapitre traitant de la tentative d'identifier Zimbabwé avec l'Agi-Symba de Ptolémée.

Ce qu'on a dit, sur la base du pourcentage d'apparentage (table 1) que les Kuarangas rhodésiens n'ont rien eu avec les Coptes, on pourrait encore dire, sur la même base, que les Kuarangas rhodésiens n'ont rien eu avec les Arabes non plus. Car là encore, des six mots semblables entre Kuaranga rhodésien et l'arabe, quatre, ou 66 1/3% proviennent de l'hébreu (dont trois sont aussi communs à l'égyptien),

et deux autres, ou 33 1/3% proviennent de l'égyptien. En plus toutes ses formes ont l'écriture et la phonétique des Kuarangas rhodésiens plus proche de l'hébreu et de l'égyptien respectivement que de l'Arabe.

Les Arabes devaient avoir, sans doute, des contacts commerciaux avec les Kuarangas rhodésiens à partir du moment où ils colonisèrent la côte d'Afrique de l'Est, au cours du Moyen-Age; mais de tels contacts n'ont, évidement, pas laissé une marque dans le langage, en dehors de quelques trouvailles archéologiques sur le site de Zimbabwé[1].

Cette constatation tend, donc, à bouleverser la thèse de Bent et des autres chercheurs soutenant que Zimbabwé avait été construit par les Arabes Soudites.

En revanche, la table montre des contacts directs entre l'Hébreux et les Kuarangas rhodésiens, sans aucun intermédiaire.

Regardons un peu les mots apparentés eux-mêmes, pour voir ce qu'on pourrait en déduire.

D'abord, N°1 sur la liste-témoin : "je",-bien évidement, ce mot est partagé avec l'égyptien, le copte, le Quara éthiopien, l'arabe et le falasha - mais il est plus proche dans sa forme écrite et en phonétique, de l'hébreu que de tous les autres.

Ensuite, N°20 :"oiseau" est apparenté seulement à l'hébreu et au kuaranga rhodésien.

N°39 : "l'oreille" - l'hébreu avec la suite arabe, mais l'équivalent de kuaranga rhodésien est plus proche de l'hébreu que de l'arabe.

N°43 : dent. (Shan - Zimb)

N°55 : "manger" de la liste de Cohen, partagé avec l'égyptien (pas la liste du professeur Baer), avec l'arabe et le Kuara éthiopien, mais il est plus proche de l'hébreu que de tous les autres. C'est le seul mot qui a été pris, pour des raisons diverses, entre autre pour les calculs logarithmiques, en dehors des listes des trois autres experts des langues classiques.

N°69 : "rester debout" est apparenté seulement à l'hébreu et au kuaranga rhodésien.

N°77 : "pierre" est apparenté seulement à l'hébreu et au Kuaranga rhodésien.

---

1) Voir G. Caton-Thompson.- The Zimbabwe Culture et Tableau des phases et Strates - Roger Summers - Zimbabwé - mystère Rhodésien. (Ed. Anglaise 1963, Ed. Française 1971) p120.

N°85 "sentier" est apparenté à l'hébreu et au Kuaranga rhodésien.

Il y a donc six mots sur huit, ou 75% qui sont totalement de provenance hébraïque, et le reste, soit 25%, bien qu'apparentés aux autres langues, leurs écritures et leurs phonétiques hébraïques restent quand même plus proche de Kuaranga rhodésien que des autres. On pourrait, donc, constater que tous ces mots proviennent directement de l'Hébreu.

En scrutant leur sens attentivement, on peut penser que tous ces mots se réferent au bien être de l'homme, et en quelque sorte, à son travail. L'homme devait d'abord se nourrir correctement, avoir des dents saines pour dévorer le gibier ou les oiseaux, bien entendre les ordres de ses chefs, aller chercher des pierres par des sentiers marqués, pour ses propres besoins et surtout, pour la construction des bâtiments de ses supérieurs. Ce n'est pas par hasard qu'on trouve d'innombrables ruines circulaires de diverses tailles, presque partout en Rhodésie. Il ne serait pas d'ailleurs trop abérrant, pensons nous, de suggerer que le mot "pierre", ou "bwe" tire son origine du mot hébreu "iben", tant de fois prononcé pendant la construction de cette énorme masse de pierre appelée Zimbabwé, à laquelle participèrent certainement les hébreux.

En outre la plupart des coutumes de Kuaranga rhodésien sont semblables en règle générale à celles de Tora, pratiquées par les Falashas éthiopiens, ainsi qu'à d'autres livres sacrés de l'Ancien Testament, pratiquées par les hébreux d'Israël. Ces coutumes ont du se transmettre non pas au moyen des ondes cosmiques, mais au contact direct des hommes. Nous reviendrons sur ce sujet dans la deuxième partie de ce récit.

Le rapport linguistique de kuaranga rhodésien avec l'Egypte de 2400 avant J.C. est assez impressionnant.

Tandis que nous n'avons aucunement l'intention de passer en revue l'origine du peuple égyptien lui-même, un sujet assez vaste, et variablement interprété, il serait peut-être utile d'indiquer quelques points de repère sur l'Egypte préhistorique.

Les autorités sont toutes d'accord pour dire qu'à l'arrivée de la race du type caucasien (ou Syrien, ou Lybien), il y a quelques 10000années, plus ou moins, au pays du Nil, il y avait sur place un peuple indigène de type nègre, aux barbes tressées, cheveux frisés et aux nez épatés. Les nouveaux venus conquirent le pays, et de là, se développa, dans des temps préhistoriques, la race égyptienne, qui

n'était pas tout à fait nègre, mais seulement d'apparence négrite[1].

En examinant une centaine de crânes égyptiens du Musée du Caire, Sergi y découvre une quinzaine de variétés, dont 12 existent en Sicile, en Sardaigne, et dans l'Italie du Sud. Il conclut que les anciens égyptiens étaient donc des lybiens, et les lybiens étaient une branche de la grande famille Ibero-liguro-libyenne. On a séparé l'Egypte, dit-il, des autres peuples de la Méditerranée, à cause de la langue et de la civilisation; mais l'une et l'autre s'importent comme les marchandises, tandis que les structures physiques persistent et ne changent pas à la suite du changement de la langue et de la civilisation.

Sergi avait aussi des preuves qui montraient l'existence sur place, avant l'invasion de cette famille, de variétés humaines plus primitives et inférieures dans leur structure physique.

Ensuite les égyptiens des temps préhistoriques ont pillé les indigènes nègres du Sud. Pétrie nous dit (H.E. vol.I p34) que le Pharaon Snefern (4024-3998 av. J.C.) avait emporté comme butin, 7000 prisonniers et 200 000 têtes de bétail, ce qui doit signifier que les nègres étaient déjà, il y a quelques 6000 années, de grands agriculteurs et éleveurs de bétail.

Les autres pharaons ont suivi la même méthode et ils ont même commandés des soldats nègres dans leur propre armée pour étendre le domaine égyptien vers le Sud, aux dépens d'autres pays nègres.

Il y eut aussi une révolte de l'armée égyptienne sous le règne du pharaon Psammétique[2] (664 - 610 av. J.C.) où quelques 240 000 soldats égyptiens ont désertés et se sont mis en marche de leur garnison d'Eléphantine (ancien nom Yebu près d'Aswan - voir A. Gardiner "Onomastica" volII p3), pour l'Ethiopie. Psammétique, averti, se mit à leur poursuite et les pria de ne pas abandonner leurs dieux, leur patrie, leurs enfants et leurs femmes; mais le plus brave d'entre

---

1) Voir : Sir Flinders Petrie - History of Egypt - Methuen London 1907;
Sir Harry Johnston - Journal Royal Anthrop. Inst. 43; p381;
E. Neville - Journal Royal Anthrop. Inst. 37 ; p206;
G. Sergi - Une nouvelle classification des crânes humains - Extrait du bulletin de la Société d'Anthrop. de Bruxelles, t. XI 1892-1895; et ses autres travaux sur la Race Méditerr.

2) Voir Hérodote - Histoire Livre II p30. Texte établi et traduit par Ph.E. Legrand - 4ème tirage Paris 1963; trabo - 16.4.8. - The Geography of Strabo. English Translation Horace Leonard Jones. 8 vol. (Heineman London 1930).-

eux répondit qu'ils auraient des enfants et des femmes partout où ils se déplaceraient. Ils s'établirent, selon Hérodote, dans le pays de Senaar, et selon Strabo, dans le pays de Tenessis, au Nord de Meroë, et furent gouverner par une reine, qui était aussi la reine de Meroë. Mais en Strabo 17.1.2. il y a une incohérence : c'est de dire que leur reine était le sujet du roi de Meroë. Peut-être la même famille royale à l'époque, partagea ses devoirs entre les divers domaines acquis. Une note d'éditeur dans la page d'Hérodote, cite Schäfer (Klio IV p155), en disant que le chiffre de 240 000 était trop exagéré. Hérodote conclut que les fugitifs ont épousé des femmes éthiopiennes, et leur ont enseigné les moeurs égyptiennes. En conséquence les éthiopiens sont devenus plus civilisés.

Ce devaient être les descendants de ces déserteurs, que Sir Harry Johnston a nommé les aristocrates éleveurs d'Afrique Centrale, et c'est peut-être pour cette raison que Melle Tercafs a trouvé tant d'identité égyptienne parmi les Mangbetous du Nord-Est du Congo.

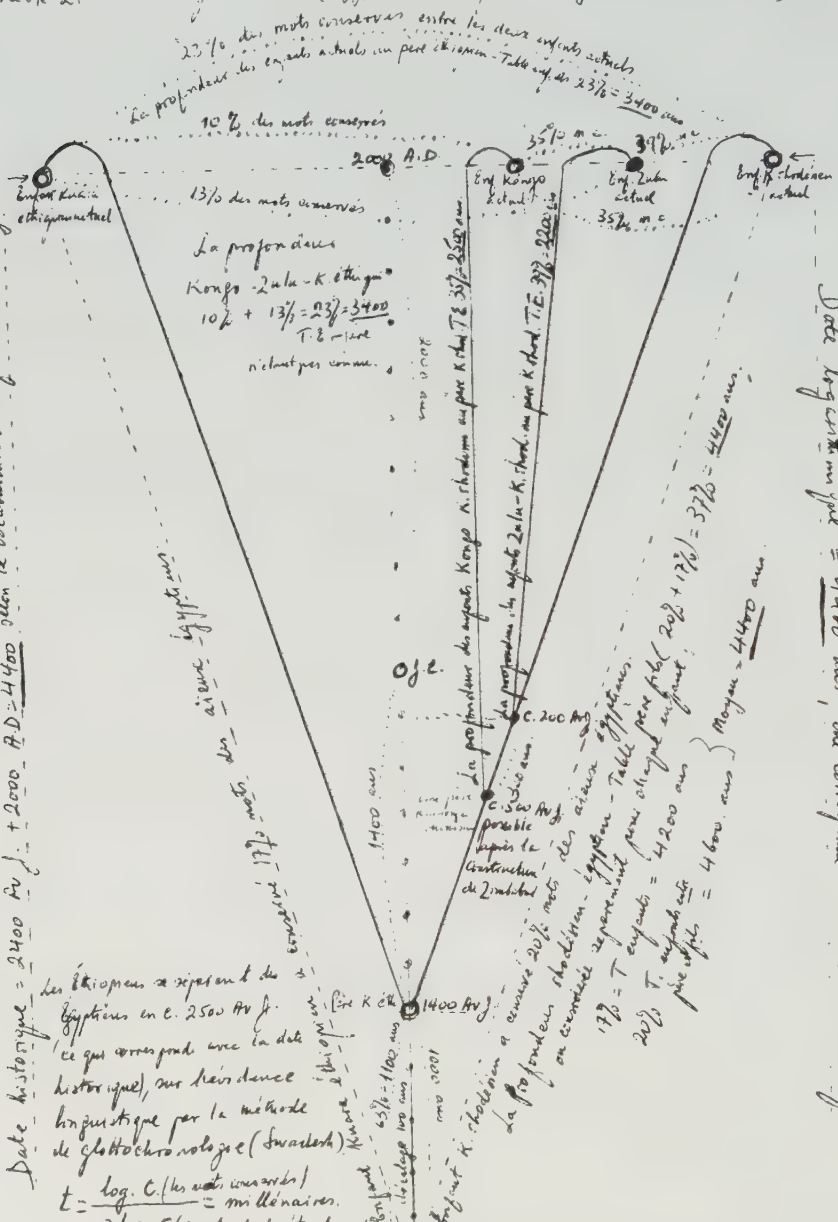
Il est cependant impossible que les soldats du pharaon Psammétique aient pu être des parents quelconques des Kuaras éthiopiens, et, au même titre des Kuarangas rhodésiens, pour la simple raison que le vocabulaire égyptien de notre liste-témoin se situe vers 2400 av. J.C., c'est à dire, quelques 1800 années avant la fuite de la dite armée, ce qui ne correspond donc pas aux calculs logarithmiques; d'autre part, la langue vernaculaire de l'armée ordinaire, aurait dû être, tout à fait différente de la langue écrite des hommes cultivés.

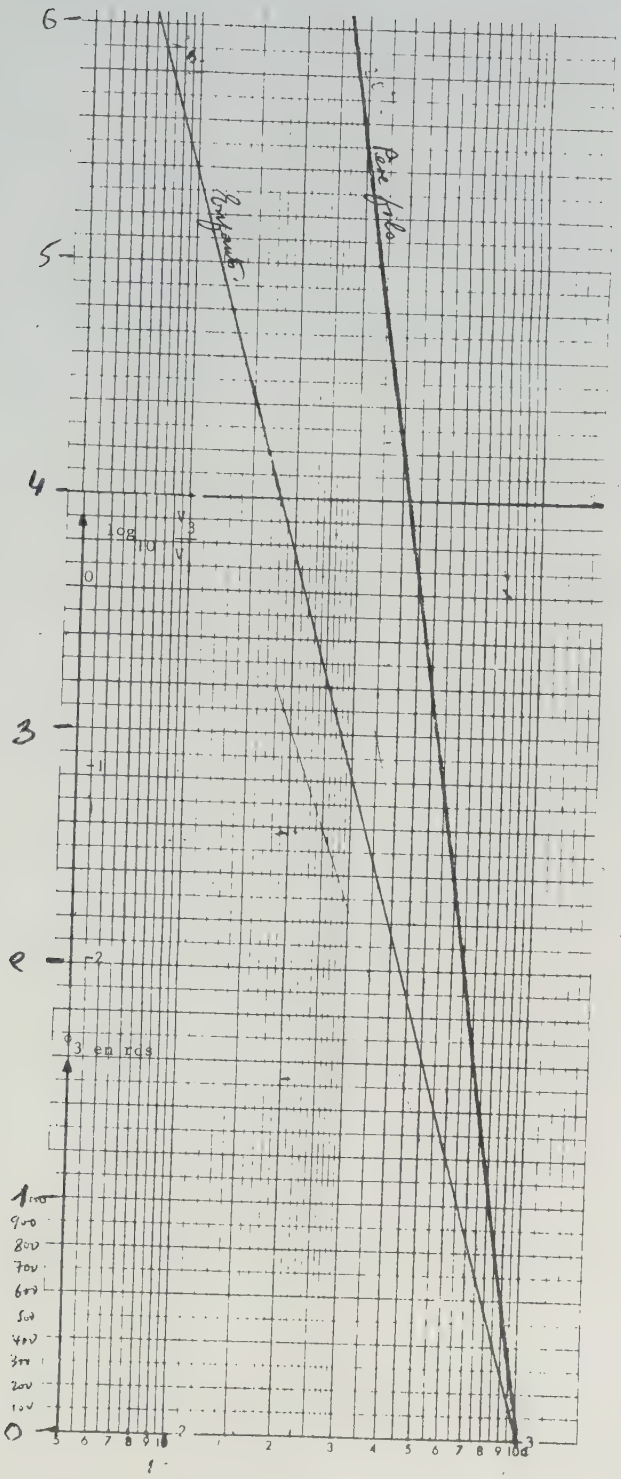
Il est parfaitement vrai que ce qu'a noté Sir Harry Johnston sur la ressemblance physique des égyptiens et des aristocrates de Bantu en Afrique Centrale, avait été aussi noté par nous même sur la ressemblance des hommes de Kuaranga rhodésien dans nos travaux sur le terrain, dont on parlera plus loin, mais ceci persistait, comme nous a dit Sergi, aux temps préhistoriques.

La langue de l'Empire Ancien, dont quelques 20% des mots de la liste-témoin ont été conservés par les Kuarangas rhodésiens, devait donc provenir de la souche originale, créée par le mariage des nouveaux envahisseurs du pays du Nil avec les femmes indigènes. La langue a sans doute beaucoup évoluée au cours des siècles et a atteint la forme de haute expression, que nous avons utilisée, vers 2400 av. J.C.

C'est ainsi que nous avons pu établir l'arbre familial sur la table N°2.

Table 2. Arbre généalogique (Egypt. - Kwara éthiopien - Kwanyama rhodésien - Kongo - Zulu)





6
5
4
3
2
1
0
Pere filho
log10 V3/V
0
-1
-2
3 em rcs
1000
900
800
700
600
500
400
300
200
100
5 6 7 8 9 10
2 3 4 5 6 7 8 9 10

En ce qui concerne l'origine des peuples de Falashas éthiopiens, nous avons déjà entendu leur tradition orale. Cette tradition est conforme en quelque sorte aux calculs logarithmiques.

Si l'on prend la deuxième version de leur tradition orale, c'est à dire leur parenté égyptienne, alors, sans aller trop loin, ou trop exactement dans ce domaine, on pourrait y faire une tentative logarithmique pour connaître la profondeur de l'ancêtre commun Falasha-égyptien, selon les mots conservés dans le vocabulaire de la liste-témoin.

Le rapport des mots conservés entre Falashas et les trois autres parents ascendants présumés, est le suivant :
- dans le rapport Egyptien-Falashas, il y a 14 mots conservés, dont 10 ou 71% des mots sont de provenance exclusivement égyptienne, non partagée avec l'Hébreu/Arabe, et quatre autres ou 29% y sont partagés.
- dans le rapport Hébreu-Falashas, il y a 10 mots, dont la moitié est nette, et l'autre moitié est partagée avec l'Egypte.
- dans le rapport Arabe-Falashas, il ya 8 mots, dont 7 sont partagés avec l'Hébreu, avec qui les Falashas sont plus proches, de sorte qu'on peut même dire qu'ils proviennent tous de l'Hébreu, et 5 mots sont encore partagés avec l'égyptien; mais il existe un seul mot Falasha-Arabe, car il manque l'équivalent en Hébreu et parcequ'il est probablement un emprunt.

Si l'on ajoute, alors, aux 14 mots provenant de l'égyptien, les 5 mots clairs d'Hébreu, on pourrait supposer l'enfant actuel de Falashas, qui a ainsi conservé, en tout, 19 mots témoins. Ensuite, si l'on prend 17% des mots conservés par l'autre enfant actuel de Kuaranga éthiopien, et qu'on les ajoute ensemble, on arrive à 36% des mots conservés de leurs ancêtres communs.

Regardant la table logarithmique sur la ligne du père-fils à 36%, parce que le père nous est connu (à 2400 av.J.C., selon le vocabulaire du Professeur K. Baer), il en résulte 4700 ans. On y lit la même date si l'on prend individuellement l'enfant Falashas-hébreu à 19%. Table enfants = 4700ans, ou 2700 av. J.C.

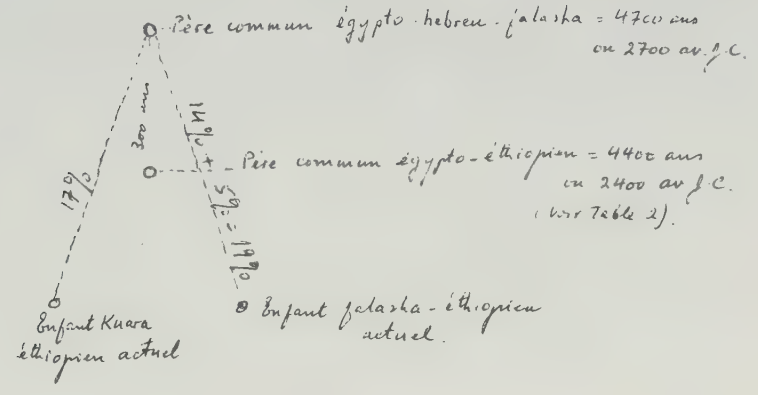
Il résulte, donc, que le père commun Falasha-Egyptien s'est situé quelque part en Egypte, quelques trois siècles avant la naissance du père commun égypto-éthiopien-chamitique. Le rapport logarithmique purement Falasha-Hébreu ne pourrait pas être établi dans l'état actuel de notre connaissance.

On ne peut pas être trop exacte dans ce cas-là, mais une tentative d'approche d'une date du mouvement du peuple de Falashas sur la

base de leur vocabulaire conservé, ne devrait pas être gênante. Il reste à d'autres chercheurs d'établir une chronologie plus exacte, en se servant des données présentées ici, ainsi que de d'autres données, qui pourraient voir le jour ultérieurement. Nous pensons surtout à la recherche d'un vocabulaire-témoin plus courant et plus exacte que le notre, qui a été recherché dans des conditions assez difficiles.

Voici donc la même chose exprimée graphiquement :

Table 3 : Tentative pour établir la profondeur du père commun Falasha-Egyptien



On aurait peut-être du mal à accorder pleine confiance aux tables logarithmiques, si la méthode avait été appliquée toute isolée, dans ce récit. Heureusement, elle n'est pas toute seule, mais fortement encerclée par des concurrents jaloux. D'un côté, il y a les mêmes et nombreux noms géographiques, hiérogliphiques et éthiopiens, qui se trouvent aussi sur la carte de Kuaranga rhodésien, déjà revus; et de l'autre côté, il y a les coutumes rhodésiennes qui ont leurs parties communes dans les coutumes de leurs ancêtres.

3) La similitude des coutumes

Les coutumes des Kuarangas rhodésiens seront traitées à fond ailleurs.

Ce qui est assez important à noter ici, c'est que toutes les

coutumes des Kuarangas rhodésiens n'ont aucun rapport avec les sources chrétiennes du Nouveau Testament, mais en revanche, elles sont tout à fait semblables aux coutumes de leurs ancêtres, qu'elles soient de provenance hiéroglyphique du culte du Soleil, ou de provenance biblique via les Falashas éthiopiens, ou via les hébreux eux-mêmes.

Puisqu'il n'y a aucune trace d'influence chrétienne sur la tradition de Kuaranga rhodésien, cela montre une fois de plus leur origine ancienne. C'est assez étonnant, car on pourrait bien penser que la présence européenne sur le terrain au cours des 80 années passées, aurait dû y laisser quelques traces de Christianisme, mais ce n'est pas le cas, puisque les écoles missionnaires n'ont réussi qu'à inspirer certaines conditions de la vie moderne, teintées de moralisme chrétien, et ce, plutôt dans les jeunes générations qui étaient à leur charge. Elles n'ont laissé aucun impact du Christianisme sur les vieillards,(à l'exception de quelques vieilles femmes), qui s'efforcaient toujours de rester fidèles à leur propre tradition et de la transmettre aux générations suivantes.

Ensuite, il faut signaler la persistance du culte du Soleil, investi même dans leur nom d'origine de Kuara. Leurs ancêtres éthiopiens, étaient les adorateurs du Soleil pour s'être baptisés "Kuara", de même que leurs voisins, les Beja adoraient la lune, pour s'être baptisés du nom du satellite terrestre. Kuara est également le nom du Soleil chez les Falashas, et sa racine "Ra" signifie chez les égyptiens "soleil". Le soleil était leur deuxième Dieu, après Dieu le père de tout autre Déité (Ptah).

Ce qui est aussi important à noter, c'est le fait que presque tous les rois égyptiens, de la 4ème jusqu'à la 12ème dynastie (ou de 3666 à 2500 av. J.C. selon les dates de Brugsch), s'investirent aussi du titre de "Ra" (le Soleil), à côté de leur propre nom, comme le Roi Soleil, Louis XIV de France. A l'adoration du Soleil, les égyptiens ont aussi ajouté le fleuve, le Nil, puisqu'il leur donnait vie et prospérité.

Le soleil symbolisait, bien sûr, la fécondité. Les traces de ce culte ancestral seront mises en évidence, chez leurs descendants rhodésiens, dans les coutumes quotidiennes concernant la fécondité du peuple, ainsi que dans leur construction capitale de Zimbabwé, construite de toute évidence, pour l'adoration du Soleil, de la Lune, des Etoiles, et vraiment de toute l'armée des cieux, ce dont on parlera plus loin.

La Bible est aussi pleine des instances de la lutte entre les

porteurs de la religion orthodoxe en Judée ou en Israël, et les dissidents, les adorateurs du Soleil. D'abord, nous trouvons dans la loi de Moïse (Deut. ch. 17,3) que tous les idolâtres devaient être tués à coups de pierres : "si quelque homme ou femme est allé servir les autres dieux, ou adorer le Soleil, la Lune, et toute l'armée des cieux, ce que je n'ai pas commandé (...) alors (v.5), il doit être lapidé jusqu'à la mort."

Mais, c'est une chose de faire la loi, et une autre de l'exécuter, pas seulement à l'époque, mais en tout temps. "L'adoration du Baal", car c'est comme cela que le soleil était nommé à cause de sa domination sur toutes choses, (le mot signifie le "Seigneur", ou Maître, en langue hébraïque), "avait dû être un rituel très attirant", dit le Rabbin de Salisbury en Rhodésie, le Dr Papo, "pour avoir attiré tout le temps, autant d'adhérents". Bien sûr, en représentant le corps d'une femme comme Ashterath, il symbolisait une énorme sensualité et favorisait le libertinage. Ce culte charnel fleurissait sur les sommets des collines et des montagnes, et sous tout arbre vert (Jer.2 v. 20; Isaïe 1 v. 21). Il demandait des sacrifices humains (Jer. 19 v.5), de brûler l'encens (Jer. 7 v.9), des exercices physiques extatiques (manifestés partout en Rhodésie sous le titre de l'Esprit Shave - voir plus loin), des actes rituels d'inclination et d'embrassements sur la bouche, des préparations de gâteaux mystiques sacrés, et d'autres.

Les Rois et les prophètes les ont supprimés à plusieurs reprises dans les deux royaumes, mais d'autres rois les ont aussi ressuscités officiellement. Les plus renommés des rois qui adoraient le Baal, étaient le roi Achab en Israël, vers 918 av. J.C. (Les Rois 16 v. 32, 33), et le Roi Manassé, qui gouverna 25 années à Jérusalem (2 Rois, 21, V. 3, 5, 7), vers 709 av. J.C. et se prosterna devant toute l'armée du ciel. Pour Achab, influencé aussi par sa belle femme Jezehel, une princesse de Phénicie, où l'on adorait le Baal[1], il n'y avait

---

1) L'ensemble des cultes et des rites de la religion phénicienne a été dominé par la puissance tutélaire du Soleil et par l'idée de fécondité. Comme en Egypte (voir plus bas), il y avait aussi des triades majeurs pour chaque ville. Baal, le grand Dieu Soleil, pour Tyr, Sidon, Chypre, Carthage, la déesse Astorté dans les mêmes villes, (à Chypre on l'appelait Aphrodite), et le jeune Dieu Melcart. Les triades à Athènes étaient Zeus, Aphrodite, et Hercule; et à Rome : Jupiter, Venus, Mercure (voir Jean Mazil : avec les Phéniciens p32). Au temple d'Aphrodite des centaines de prêtresses se sont vouées à la prostitution sacrée.

Baa dans dictionnaire de Shona [illegible]

aucune raison d'adorer un Dieu invisible, alors que ses voisins adoraient des choses visibles qui leur donnaient la vie, l'extase physique, la nourriture, la joie et la santé. Des choses de cette sorte n'étaient pas étrange, même au temps de Moïse, quand on avait pratiqué l'Adoration du "Veau d'Or".

Il est bien possible que la suppression totale de l'adoration du Baal en Israël, ait amené de nombreux peuples à s'échapper d'une telle persécution pour retrouver leurs libertés ailleurs; une telle fuite s'est, d'ailleurs, présentée sous la forme de migrations substantielles dans les bateaux de Tarshish, vers la nouvelle terre de Kuaranga rhodésien, (avec qui les relations commerciales, surtout en matière d'or, devaient être bien avancées - voir plus loin), justement de la même manière que le bateau Mayflower, avait fourni l'occasion pour les persécutés religieux anglais et hollandais, de s'échapper vers le Nouveau Monde d'Amérique.

L'existence, donc, d'objets en phalliformes, dans la forteresse de Zimbabwé trouvés par T. Bent en 1891, et la décoration en modèle du Chevron sur les murs du Temple, vers le Soleil-Levant, (à discuter ailleurs), étaient bien en accord avec les pratiques rituelles de leurs ancêtres au Nord.

Et pourtant, ni les Égyptiens, ni les Kuarangas rhodésiens, qui adoraient originalement le Soleil, n'ont été tout à fait des païens. Les Égyptiens ont reconnu l'unité, l'éternité, et l'infinité de Dieu, ainsi que son amour et sa générosité pour l'homme. Leur Panthéon est plutôt confondu. Chaque endroit possédait son propre Dieu. Quelques villes ont eu des Triades, comme Thebes, dont la triade (ou Trinité au sens chrétien) se composait d'Amen-Ra, Mut, et Chonsu (une femme entre deux hommes), et celle d'Abydos se composait d'Osiris, Isis, et Horus, (encore une femme entre deux hommes). D'autres endroits avaient des groupes de neuf Dieux, et d'autres encore, répètaient les signes du Dieu 18 fois (2 groupes de 9). Souvent le même Dieu portaient des titres différents dans des endroits différents, et le nom général pour désigner Dieu était "Nutar".

Il existe plusieurs mots en Kuaranga rhodésien, au sens religieux, ayant la racine de ce mot égyptien. D'abord il y a le substantif muteuro, signifiant le sacrifice religieux, ou la prière, tiré du verbe -teura : sacrifice rituel. Ensuite, il y a le substantif mutoro, signifiant enceinte sacrée; le substantif nheterero : supplication. Ensuite, le substantif mutariri, signifiant surveillant ou gardien, du verbe -tara : surveiller. Ensuite, le substantif

toriro : l'espoir, l'expectation, et une expression locale assez commune : Mwari ngaakutarire : Dieu te garde. Un autre substantif utara : mid d'un colombier, et finalement utore, le nom général pour le fer.

Le Dieu principal égyptien s'appela Ptah, (le verbe du Kuaranga rhodésien -pweta : avoir peur), ce qui signifie "le Seigneur de la Vérité". Il pondit un oeuf, d'où sortit le Soleil et la Lune : de ses yeux, sortirent tous les autres dieux, et de sa bouche les hommes.

Le sacrifice aux Dieux des animaux sacrés était la cérémonie la plus importante, et le boeuf rouge était l'offrande la plus acceptable, ce qui correspond aussi chez les hébreux (Numb. XIX,2). Les boeufs blancs et noirs étaient aussi sacrifiés aux Dieux, ce qui s'effectuait aussi chez les Kuarangas rhodésiens, comme on le verra plus loin.

C'est aussi en Egypte que Dieu s'est fait connaître pour la première fois aux Israëlites (Exe. 20,5), et les relations égyoto-hébreu durèrent quatre siècles. Il est maintenant accepté que Abraham est venu en Egypte (Gen. 17, V. 7-12), probablement au temps du roi Amenemha III ou Msertsen, de la 12ème dynastie; Joseph y était venu au temps d'un roi de nykSos, et épousa Asénath, la fille d'un prêtre égyptien dans la cité de On (ou Héliopolis). Les enfants d' Israël y ont été en captivité pendant 430 années (Exode 12-40) et quand ils en sont partis, c'était quelques temps après la mort de Ramsés II, probablement vers l'an 1350 av. J.C.[1]

Pendant ce temps-là, les Hébreux avaient dû apprendre beaucoup de dogmes religieux des Egyptiens. Ces dogmes égyptiens ont donc dû avoir une influence considérable sur la pratique actuelle chrétienne, comme la Sainte Trinité, l'encens, etc..., et nous fûmes frappés de voir plusieurs serpents sculptés dans les voûtes de la fameuse Abbaye de Vezelay, qui date du Moyen-Age, pendant notre visite récente sur place.

Voici quelques rapprochements entre le Dieu égyptien et celui d'Israël, qui résultent d'un hymne égyptien, cité par E. Wallis Budge[2] tirés de la "Religion et Mythologie"de Brugsch:
- Dieu est Un et Seul, et il n'y a pas d'autres avec lui (Deut. VI.4; 2 Sam. VII v. 22; Is. XLV, 5, 21, Mal 1. 10).

---

1) Voir E.A. Wallis Budge -The Dwellen on the Nil- London 1885 p88.
2) E. Wallis op. cit. p130-131.

- Dieu existait au commencement (Gen. 1.1.)
- Dieu est éternel (Deut. 33 - 27).
- Dieu est la vérité (Is XXV 10,30,5etc...)
- Dieu est le père et la mère (PS. 27 10; Is. IX 6 etc..)
- Dieu engendre, mais n'est pas engendré (Ps. II 7)
- Dieu est le créateur du Ciel, de la terre, de l'eau et des montagnes. (Ps. 95, 4,5; Prov. 8, 27-28; Is. X 12.)
- Dieu est le père de tous les autres dieux, et le progéniteur de toute divinité (Deut. X,7; ps. LXXX VI 8).
- Dieu est compatissant à ceux qui ont peur de lui (Exode 34 6,Nomb. XIV 18; 2 Chron. XIII 9).
  entend ceux qui crient vers lui (Nombr. XX,16; Ps. 34,17);
  connait ceux qui le connaissent (Ps. 1.6. Nah. 1.7);
  récompense ceux qui le servent (Ps. IV 3,11; Is. XI 10);
  protège ceux qui le suivent. - Pour la translation complète voir Brugsch op. cit. p97.-

C'est ainsi que l'Egypte est devenue la terre originale pour le lancement des doctrines religieuses qui ont libéré l'homme des superstitions, de la peur des phénomènes naturelles, et des perversions des divinateurs ou des prêtres.

Les nouvelles doctrines ont été enseignées aux peuples sous leur charge, et elles se sont répandues largement ailleurs, grace au mouvement de ces peuples.

Le rapport complet entre les coutumes d'origine et celles pratiquées encore de nos jours, par les descendants à l'autre bout du continent, disons à quelques 3000 km, sera discuté dans la deuxième partie de cette étude. Elles toucheront le cycle complet de la vie de l'homme, de sa naissance jusqu'à sa mort, en passant par son adolescence, son mariage, sa vie quotidienne, sa vie sociale et finalement son enterrement. Tout cela va nous montrer l'impact absolu des règlements conventionnaux sur l'homme, comme une prise de chaînes sur un condamné, qui ne le relâche jamais que sur son échafaud ou à son enterrement.

Les données que nous venons de discuter dans les trois divisions de ce chapitre, nous montrent, d'une façon absolue, que les Kuarangas de Rhodésie descendent des Kuara éthiopiens. Leur migration vers le Sud commenca quelques temps au milieu du deuxième millénaire av. J.C., et nous pourrions déduire, par analogie avec d'autres mouvements des peuples qui nous sont connus, qu'elle se déroula pendant quelques générations, disons de 4 à 6, avant que les nouveaux venus s'établissent définitivement dans leur nouveau foyer de Rhodésie.

Le voyage sur la longue route de 5000km était une aventure assez pénible, surtout quand il s'agissait d'une longue caravane composée de nombreuses familles avec leur bétail. Il devait s'effectuer par étapes progressives avec des stationnements prolongés à divers endroits, qui avaient dû donner naissance aux nouveaux groupes de peuples cherchant leur propre autonomie, voire leur indépendance. Il serait intéressant, sans doute, aux autres chercheurs de constater l'origine des nations éparpillées sur les côtés des trois routes possibles de ce voyage original, indiquées dans le chapitre suivant, qui sont de nos jours dans les pays du Kenya, Ouganda, et Tanganyika, et de chercher dans quel rapport se trouvent leurs glotto-chronologie envers les Kuarangas rhodésiens et leurs ancêtres égypto-éthiopiens.

Nous espérons, cependant, qu'à partir de notre expérience logarithmique ainsi révélatrice du mouvement des Kuarangas rhodésiens et de leurs descendants ki-kongos et Zulus, la méthode de glotto-chronologie ne dormira plus sur le sol africain, mais s'éveillera pour éclairer d'autres mouvements des peuples africains dans tous les coins du continent.

Il serait utile de conclure ce chapitre avec la présence du bétail de Saga hamitique sur le sol de Kuaranga rhodésien qui corrobore vivement la date logarithmique.

L'Egypte hamitique et éthipienne, où, en fait, toute la terre cultivée de l'Afrique du Nord-Est, possédait, nous dit-on, des animaux domestiques depuis des temps préhistoriques, dont le plus important était le boeuf aux longues cornes (boeuf égyptien).

Deux autres types de boeuf sont apparus sur le sol égyptien et éthiopien, de l'Inde, à un grand intervalle de temps l'un de l'autre : le Zébu indien aux longues cornes, et le Zébu indien aux courtes cornes. Le Zébu aux longues cornes est venu des Indes via l'Ethiopie, nous dit-on, à la fin du troisième millénaire avant J.C., mais le Zébu aux courtes cornes est venu beaucoup plus tard, probablement par l'intermédiaire des marchands Arabes. Les deux types de bétail auraient dû avoir des difficultés d'acclimatation aux nouvelles conditions de vie africaine, mais ils ont survécu à l'épreuve, puisqu'ils existent encore dans toutes les régions du pays adoptif.

Entre temps, comme on pouvait s'y attendre, les deux types se sont croisés, et de ce croisement d'animaux, naissait un nouveau type, appelé le Sanga hamitique (encore aux longues cornes). Ce Sanga, de type croisé, dit le professeur Dart, dans son message

présidentiel en 1950[1], s'est répandu graduellement d'Abyssinie vers l'Ouest du Soudan, ensuite vers la région autour du lac Tchad au Niger, ainsi que vers le Sud, le long de la ligne des vallées à travers l'Uganda, le Kenya, le Tanganyika, et la Rhodésie, à Angola, en Afrique du Sud-Ouest et en Afrique du Sud pendant le deuxième millénaire av. J.C. Ce bétail, à cause de sa facile adaptation aux conditions africaines, a permis la grande expansion du peuple hamitique et du peuple noir hamitisé, avec qui ils sont si bien associés dans tous les domaines de leur vie sociale, religieuse et dans leur histoire migratoire.

C'était dans la même année de cette adresse, que la méthode de glottochronologie naquit, et la date avancée par le professeur Dart sur l'histoire migratoire est maintenant vivement confirmée par les calculs logarithmiques.

La migration des Nuarangas rhodésiens commença vers 1400 av. J.C., d'abord sporadiquement, et ensuite de façon plus continue; ces peuples emmenaient avec eux leurs actifs les plus précieux, à l'époque comme aujourd'hui, le bétail.

En tout cas, le Saga hamitique, bétail prédominant chez les Nuarangas rhodésiens, ne pouvait pas simplement se promener tout seul à travers l'Afrique, à côté des animaux sauvages, et connaître ces aventures audacieuses, mais il pouvait associer sa tâche aux aventures de son maître : l'homme.

Il nous reste maintenant, à montrer la raison de cette migration et les routes possibles pour ce long voyage; cela se va étudié, dans le chapitre suivant.

---

1)Professeur R.A. Dart - Adresse présidentielle en 1950 : African ~~Soc~~ erc ological patterns and human migrations - S.A. Archeological Society - Capetown 1951.

CHAPITRE II : POURQUOI ET COMMENT L'EMIGRATION ? LES QUATRE CHEMINS POSSIBLES VERS LE SUD.

Le motif primordial de cette migration vers le Sud était naturel; il est en effet commun à chaque peuple primitif de chercher une terre nouvelle pour soi et un pâturage frais pour son bétail, quand sa terre natale devient surpeuplée. C'est un motif commun, à tous les peuples, à toutes les époques. La famille devient trop grande, cela nécessite une expansion vers d'autres territoires. Quand cet état arrive, il est bien naturel que les dirigeants d'une même famille s'unissent pour faire des projets d'action. Des hommes robustes, audacieux et bons archers sont alors choisis pour s'approvisionner de tout ce qui est nécessaire, insistant surtout sur les flèches empoisonnées au venin de serpents, et pour mener une exploration dans des terres proches ou lointaines; exploration qui pouvait durer quelques mois, voire quelques années.

Ces explorateurs devaient surveiller beaucoup d'endroits en perspective et ils s'efforcaient de faire leur choix en répondant affirmativement à deux questions vitales : le sol était-il assez productif pour répondre aux demandes progressives de l'homme et de son bétail et était-il assez étendu pour les nourrir très longtemps, disons deux, trois ou quatre générations ? Si la terre prospectée ne répondait pas à ces questions, alors l'exploration s'effectuait plus loin.

Mais, quand le chemin parcouru était trop loin de la base de départ, qu'aucune autre terre favorable n'était en vue et qu'il fallait surmonter de grandes difficultés, comme par exemple une chaîne de montagnes , on pouvait se fixer sur une base occasionnelle, servant de but pour un temps assez limité, qui ne dépassait généralement pas une génération, et qu'on utilisait alors comme tremplin, pour lancer une exploration plus approfondie.

En étudiant la carte physique d'Afrique, (voir carte ci-jointe)[1], on est tout d'abord frappé par le relief non-interrompu entre l'Ethiopie et la Rhodésie; la liaison entre ces deux pays, se fait par trois pistes étroites : deux d'entre elles suivent les chaînes des lacs liés les uns aux autres par des ruisseaux et des vallées; la troisième piste est formée d'abord par les deux affluents d'un fleuve, et prolongée ensuite, après leur embouchure, par la longue côte de l'Océan.

---

[1] 66

Les deux pistes de lacs pourraient en fait, offrir une superficie attirante pour une colonisation, mais il n'y avait nulle part assez de place pour pourvoir aux besoins grandissants de l'homme et de son bétail, pour un temps considérable. Une colonisation tout au long de ces routes ne devrait donc avoir qu'un caractère occasionnel : de là pouvaient être entreprises d'autres recherches.

La position le long de la côte n'était pas plus favorable, et en tout cas, elle les exposerait à de grands dangers, ce qui était déplaisant. Les montagnes présentaient un abri plus sûr qui s'accordait avec leur vie originale de troglodytes, et c'était sans doute là qu'ils préfereraient passer leur vie.

Les explorateurs, à leur retour, ne pouvaient faire d'autres rapports, en la circonstance, aux dirigeants de leur foyer d'origine, que les suppositions ci-dessus. Sur la base d'un tel examen, les groupes de familles avaient dû se déplacer vers la région choisie pour y fonder un foyer occasionnel, jusqu'au moment où les conditions naturelles les avaient forcés à se diviser à nouveau et à se déplacer davantage.

Deux facteurs doivent résulter d'une telle migration.

1) La migration se déroulait très lentement, durant plusieurs générations;
2) Elle devait se dérouler par étapes forcées, poussée au derrière par la croissance naturelle qui demandait l'expansion. Et, puisque les conditions naturelles n'offraient que de nouvelles bases assez petites, alors, le mouvement devait être continu, jusqu'à ce qu'on ait atteint un espace réellement assez grand, offrant des conditions plus permanentes, pour une colonisation réussie. Une telle superficie ne devait se présenter aux explorateurs qu'après la traversée d'un grand fleuve, d'une grandeur encore jamais rencontrée.

Ils durent marcher sur une très longue distance, environ 3000 km, dans la même direction, le long des vallées et des lacs serrés des deux côtés par les montagnes. Puis, pour la première fois, ils atteignirent un pays très grand et très plat, traversé par un grand fleuve coulant devant leurs yeux de droite à gauche, , et en face de l'autre côté, ils virent une très grande superficie plate avec quelques collines ça et là. Cette région permettait une occupation permanente pour tous les clans éparpillés le long de la route d'émigration. "Eh bien! traversons ce grand fleuve; nous avons entendu parler d'un fleuve pareil par nos Grands Ancêtres". L'avant garde dut lier quelques troncs ensemble avec l'écorce des arbres, et couper quelques

perches pour ramer; alors, ils traversèrent l'eau profonde facilement. Ils purent rester quelques mois pour explorer tout le pays. "Ah! regarde!"se serait exclamé l'un deux, en traversant le Mazoe, "de l'or! de l'or!",le voici dans le sable, prenons en quelques poignées pour notre chef, et disons lui quel bonheur nous attend!"

Les larges rives de la rivière Mazoe, un affluent de Zambèze, coulant presque parallèlement, qui devait être traversé deux fois par l'avant garde, à l'aller et au retour, avaient des sillons riches d'or alluvial, qui brillait dans le soleil comme des diamants. Personne n'était là, depuis des siècles, et en conséquence, ces dépôts formés devaient être considérables. Une grande joie et une grande entreprise pour les nouveaux venus! Ils devaient se dépêcher de s'en retourner pour apporter la grande nouvelle. Ils avaient vu et entendu des témoignages dans leur foyer original dans le nord, sur ce métal qui brillait dans les racines et dans les herbes, après la pluie, et un tel don avait apporté à leur peuple tout ce dont il avait besoin. Et voici un don peut-être plus abondant que l'autre, puisqu'ils se sentaient presque aveuglés par son éclat dans le soleil, un don qu'ils étaient seuls à partager.

Ces hommes emplirent alors leurs sacs de poussière brillante et se dépêchèrent de retourner à la base. A leur arrivée, on se réjouit bien fort, et l'on se prépara à un nouvel exode qui risquait bien d'être plus satisfaisant que le premier, et cette fois-ci définitif.

Il faut ajouter là que le motif de ces migrations n'était pas seulement l'accroissement naturel de la population. Il y avait dans le cas du peuple de Kuara éthiopien d'autres problèmes non moins pressants qui touchaient leur coeur. Les Kuaras éthiopiens demeuraient dans les régions de l'Ouest de l'Ethiopie et étaient toujours en butte aux attaques égyptiennes. Depuis des siècles, les Egyptiens menaient des guerres pour étendre leurs territoires vers le Sud; et, depuis peu, ils les harcelaient en plus, pour leur or alluvial. Les hommes âgés des Kuaras avaient dû espérer trouver une sécurité plus grande en partant. D'où l'idée d'envoyer des explorateurs vers le Sud.

Les nouveaux émigrants devraient traverser le grand fleuve, très probablement avec beaucoup d'accidents mortels, mais ils les auraient sans doute acceptés comme la volonté de Dieu, tout en espérant que les nouvelles conditions de vie permettraient bientôt de remplacer les pertes humaines par la reproduction.

On établirait sans doute les nouveaux foyers, d'abord, au bord des rivières et des lacs pour satisfaire les besoins les plus urgents des hommes et des animaux en eau. Et si les jeunes rapportaient la bonne nouvelle qu'un tel endroit possédait en plus de l'or, alors le verdict des hommes plus âgés serait : "allons le chercher".

Tout au long de la route, le rapport des jeunes explorateurs avait dû être bien confirmé par les perspectives réelles qui se dévoilaient devant les yeux des hommes les plus âgés. Certes, le sol était infiniment plus fertile que tous ceux qu'on avait rencontré jusqu'alors, et il s'étendait sur une grande superficie, qui leur semblait suffisante pour abriter d'une façon permanente tous leurs frères laissés derrière, tout au long de ce voyage aventureux.

Le premier repos pour les uns, avait dû être pris quelque part, le long des rives du Mazoe, et pour les autres un peu plus en bas, sur les rives de Umfuli, ces deux rivières aboutissant sur l'or alluvial.

Un certain temps avait passé, peut-être des années, avant que les nouveaux venus s'établissent, vraiment, de façon permanente. Des huttes rondes avaient dû être bâties pour leurs familles grandissantes, des clôtures faites pour le bétail, des trappes diverses établies pour attraper le gibier, la terre divisée entre les familles, et tout le monde allait s'installer dans une vie normale et joyeuse.

Deux problèmes avaient dû frapper l'esprit des hommes plus âgés :
- d'abord, comment disposer de façon profitable de l'or accumulé ?
- Ensuite, comment persuader leurs pères et leurs frères restés le long de la route, de les rejoindre plus bas, sur cette terre beaucoup plus encourageante que celle qu'ils gardaient en haut ?

Ces problèmes avaient dû préoccuper les plus âgés pendant de nombreuses soirées, et à un stade particulier, une décision avait dû être prise pour envoyer une partie des jeunes vers le Nord avec cette fois, des échantillons d'or, comme une preuve infaillible de la vérité de leurs propos.

Le voyage de retour devait pas dû être aussi hasardeux qu'à l'aller, puisque la route leur était plus familière, ainsi que toutes ses difficultés, et qu'ils avaient des haltes-repos périodiquement chez leurs parents.

L'aventure avait dû être plus facile, plus sûre et plus agréable. Quand une petite fourmi noire trouve la source d'une bonne nourriture, alors il apparaît, dans un temps très court, un long train de milliers d'autres fourmis rampant en avant et en arrière entre leur foyer

caché quelque part, assez loin sous la terre, et, leur nouvelle source de nourriture. Le trafic aller-retour se déroule entre elles très doucement : à l'aller, libres, elles laissent toujours la priorité à celles qui sont sur le chemin du retour, et qui portent des quantités de nourriture quelquefois plus grandes que leur corps. Si la charge apparaît particulièrement lourde, et dans l'opinion des travailleurs particulièrement précieuse, alors autant de porteurs qu'il est nécessaire viennent s'associer à la première fourmi, pour l'aider à porter sa charge.

Si une telle entreprise est effectuée constamment dans les cerveaux aussi minuscules que ceux des fourmis noires, alors, la capacité d'un homme peut être, en comparaison, infinie.

Le trafic aller-retour entre la nouvelle terre du Sud et le foyer original, 3 000 km plus loin au Nord, avait dû s'achever avec une adresse beaucoup plus grande et des résultats plus profitables que celui des fourmis noires. Entre temps, le foyer original et ses peuples avaient dû absorber la plupart des richesses dans le nouveau pays du Sud, bien exploité par leurs fils ou frères si bien établis. Et, avec un tel trafic, beaucoup de nouveaux colonisateurs avaient dû descendre vers le Sud à diverses époques, parmi eux les Falashas, apportant avec eux de nouvelles techniques, et de nouvelles idées sur la vie et la religion. C'est peut-être de cette façon que les Ethiopiens avaient abondamment fourni à David de Jerusalem l'or tiré à la fois de leurs propres sources à l'Ouest du pays, ainsi que de leurs nouveaux dépôts du Sud. C'était de cette façon aussi que de nouvelles idées sur la religion si bien implantée dans le foyer original à l'aide des Falashas, avaient dû se répandre dans le Sud, avec leurs frères, enrichies encore davantage des contacts directs des descendants d'Israël sur le terrain, (à discuter ailleurs).

Les Kuaras d'Ethiopie pouvaient prendre quatre chemins pour aller gagner de l'or dans le Sud, trois d'entre eux, par terre, et, le quatrième, pas exclus mais peut-être moins régulier, par mer. Nous en discuterons maintenant, pour voir qu'une telle entreprise était absolument digne, et au niveau de l'habileté de l'homme à cette époque.

Les trois routes par terre pouvaient être accessibles à tout le monde, tout le temps, comme on peut le voir sur la carte physique du Continent.

Les voici :

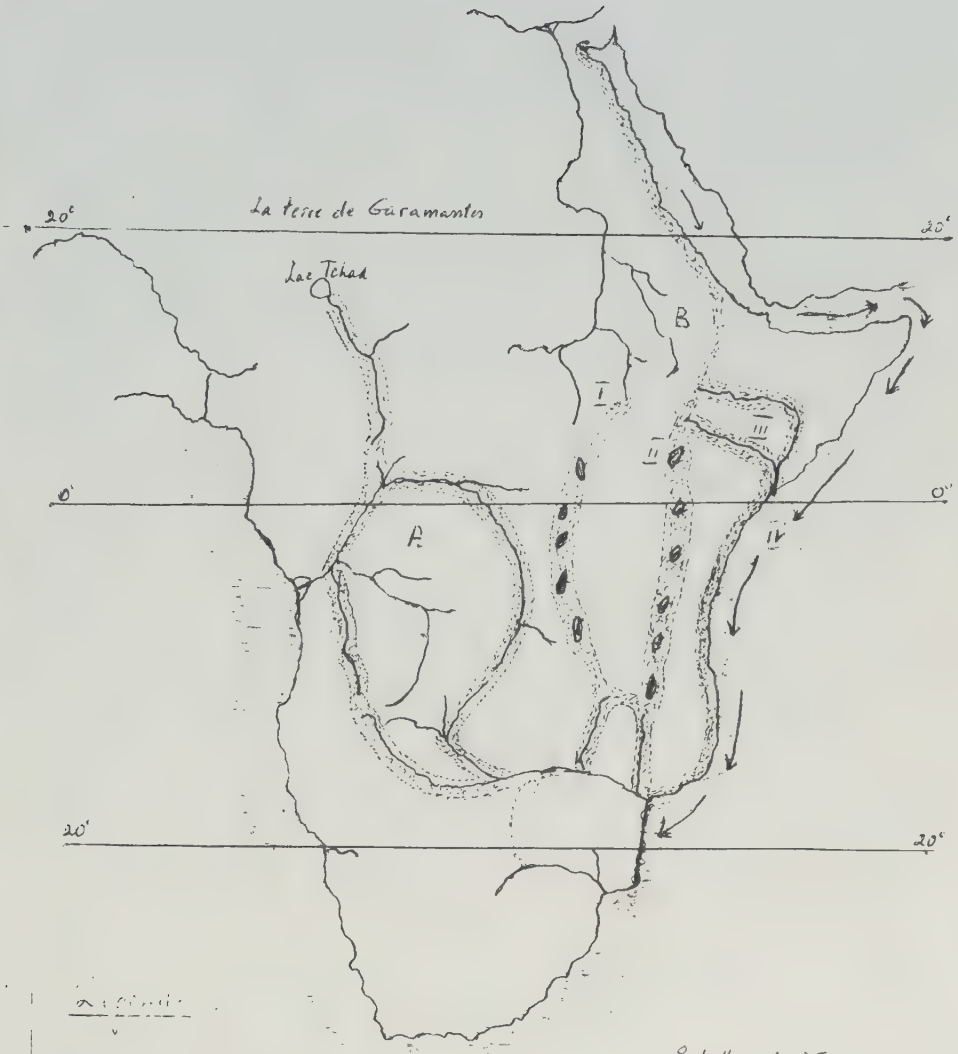
Voir carte ci-contre

ROUTE I : Les premiers groupes partis de la terre de Kuara à l'Ouest du lac Tsana (ou Dembea), au coeur de l'Ethiopie, avaient dû s'acheminer sur cette route avec facilité, en suivant les vallées vers le Sud jusqu'au travers du Nil Bleu, ensuite en suivant la même direction le long de la vallée,ils devaient atteindre le début, dans la vallée du Bahr el Jebel (du Nil Blanc), d'une chaîne de vallées qui les avaient amenés inévitablement jusqu'à la terre plate de Rhodésie. Nil Albert, Lac Albert, rivière Semliki, lac Edward, lac Kivu, rivière Ruzizi, lac Tanganyika,et, finalement la rivière Luangwa qui tombe dans le Zambèze, tout cela leur avait offert des lieux adéquats de repos dans cette entreprise si intéressante mais aussi si aventureuse. Au point le plus méridional du lac Tanganyika, la route se divisait en deux :

a) L'escarpement de Muchinga : le long de la rivière Luangwa qui avait dû mener sur la rive du Zambèze à 30° de Longitude à l'Est de Greenwich qui passe vers Shabani et ensuite au coeur de la Rhodésie dans la région du Fort Victoria où se trouvent actuellement la forteresse et le temple de Zimbabwé.

b) Le second chemin s'embranchait à Rungwe, juste au dessus du Lac Nyasa, et suivait ensuite les deux côtés du lac jusqu'à la vallée de Revubue ou de Shire, deux affluents de Zambèze , tous les deux coulants en direction du Sud à la frontière de Rhodésie.

ROUTE II : Celle-ci commençait vraiment au pied du Mont Sinaï près d'Israël, entre les deux bras de la Mer Rouge, en suivant le long de la côte Ouest de la Mer jusqu'à Addis Abeba, la capitale actuelle d'Ethiopie. Le point de départ pour les Kuaras avait dû être justement au Sud de la capitale le long du cours du Nil Bleu. Ils avaient dû atteindre ensuite la chaîne des lacs, commençant avec le lac Zwai et se poursuivant par les vallées et lacs que voici :
Lac Abyata, lac Shala, lac Awusa, rivière Billate, ensuite le lac Abaya lié au lac Chamo, le long de la vallée du Duley, au lac Stéphane, lié avec la rivière Nalli au lac Rudolph, le long de la vallée Suguta, au lac Baringo, lac Hannington, vers le lac Navaika, le long de la vallée du Naso au lac salé Natron, lac Eyasi, lac Kitangivi, le long de la vallée de Wembere ou lac Nyasa, et finalement les deux rivières déjà mentionnées au début , qui menaient au Zambèze, au lieu où se trouve actuellement Tete ou la rivière du Shire au lieu de Sena.
Il faut noter, juste au Nord du lac Nyasa, que cette route rencontre



Echelle : 1: 35.000.000

0 966 km

A. La route possible de l'expedition Romaine à Ag'Isymba (par Julius Maternus)

B. Les quatre routes possibles d'emigration au Sud.

la seconde branche décrite au paragraphe "b" de la route I.

De ces deux routes décrites, la plus directe, la plus courte et la plus accessible avait dû être la seconde, car elle avait beaucoup plus d'endroits de repos que la première.

Mais au cours des siècles, les deux avaient dû être également utilisées avec succès.

ROUTE III : La troisième route par terre était peut-être moins utilisée à cause de sa plus grande longueur, et de son exposition aux périls inconnus de la mer. Elle avait dû commencer au coeur du pays, juste au Sud de la capitale Addis-Abeba, à la source de deux affluents, Juba et Shibeli, qui coulent séparemment, mais tous les deux vers l'Est, pour se réunir près de la mer, et bientôt se verser dans l'océan indien, où se trouve maintenant la ville arabe de Kizmayu, à quelque distance au Nord de Mombassa. Ensuite, le chemin longe la côte, parfois traître de l'océan, en direction du Sud-Ouest, sur une distance assez grande, jusqu'à l'arrivée en Rhodésie, entre les embouchures des deux grands fleuves de Zambèze et Limpopo.

Cette route était sans doute considérablement plus longue que les autres à cause de la courbe vers l'Est des deux rivières, et trop ouverte sur l'extérieur pour des peuples accoutumés à une vie intime entre des collines et des montagnes; pour ces raisons on l'évitait entièrement.

Cependant, les trois routes étaient traversables par l'homme, soit à pied soit en caravanes avec les animaux, puisque l'eau, élément essentiel dans une telle entreprise, se trouvait en abondance partout; et toutes les voies menaient vers le même but : les larges plaines de Rhodésie, une terre meilleure et infiniment plus utile pour les semances, les pâturages, sans compter l'abondance de son or.

ROUTE IV : Le voyage par mer. Contrairement aux trois routes qui passent à travers terre, la quatrième ne devait être utilisée que beaucoup plus tard pour les deux raisons suivantes : les éthiopiens n'avaient pas de navires propres et ils n'avaient pas, en conséquence de connaissances de la mer.

La première mention biblique de marins éthiopiens est trouvée dans Isaïe 18 v.2 (720 av. J.C.), quand on dit qu'ils envoyaient des ambassadeurs par mer en vaisseaux de jonc. Cela ne pouvait signifier que quelques troncs liés ensemble, avec des bordures pour empêcher la perte du bagage. D'ailleurs, ce moyen de transport n'a été utilisé

que sur les eaux de la mer Rouge, les bateaux étant tirés par des courants alternatifs de six mois. S'ils allaient plus loin sans connaissance de la navigation sur mer, et sans bons bateaux, puisqu'ils manquaient aux éthiopiens, alors, ils pouvaient se perdre. C'était seulement les bateaux phéniciens du Roy de Tyr, et de Tarshish, ainsi que quelques bateaux de Salomon, qui navigaient à l'époque sur les océans. Tous les marchands qui faisaient des transactions mondiales avaient dû utiliser ces bateaux bien spécialisés, n'appartenant qu'aux phéniciens ou aux gens de Tarshish. Cependant, si les Ethiopiens n'avaient pas leur propre moyen de transport pour envoyer leurs émigrants ou leurs travailleurs, dans le pays découvert au Sud, ils avaient au moins, la bonne chance d'utiliser les bateaux des autres, surtout ceux de l'empire de Salomon avec qui ils étaient en bonnes relations. Et si les bateaux de Salomon en alliance avec ceux de Tyr et ceux de Tarshish apportaient régulièrement la marchandise de la terre du Sud, (comme on l'étudiera plus loin), en passant par les ports éthiopiens, alors, il était bien naturel que, sur la route du Sud, ils aient dû transporter en toute sécurité quelques familles de Kuaras préparés à fonder un nouveau foyer sur la nouvelle terre. Cependant, de telles entreprises n'avaient dû se produire que quelques générations ou quelques siècles plus tard, quand la nouvelle colonisation, bien établie, serait devenue assez riche et renommée dans le monde commercial. Les premiers colonisateurs arrivés bien avant, avaient dû emprunter l'une des trois routes plus haut. Les migrations par mer avaient dû être faites par ceux qui avaient déjà goûté un confort offert par des moyens plus mécaniques. C'est dans la nature de l'homme de chercher toujours le meilleur moyen de vivre, en utilisant toutes les occasions qui lui sont offertes.

Bien sûr, ces nouveaux venus, apportaient avec eux de nouvelles idées sur la vie et la religion, puisque le temps avait passé, mais ils arrivaient dans un pays déjà bien organisé politiquement et socialement, et,en conséquence, devaient se soumettre à une telle organisation, qu'elle fut très ancienne ou non. Cependant, la nouvelle influence, surtout si elle augmentait constamment par le flot de nouveaux venus se faisait sentir, et, graduellement, comme dans tout progrès, les idées anciennes cèdaient peu à peu la place aux idées nouvelles : un mélange, voire un modèle d'organisation sociale et religieuse devait sortir de cet assemblage cosmopolite d'hommes installés là pour mener une vie permanente et stable.

Ainsi, au cours d'un siècle ou deux de la première colonisation

des Kuaras dans le Sud, s'étaient installés des nouveaux venus, imprégnés d'esprit d'aventure et d'entreprise; les hommes ne venaient pas seulement de régions différentes du pays-mère, mais peut-être, était-ce, des fils d'Israël, qui, en entendant les rapports favorables de leurs marins, avaient envisagé de connaître le bonheur dans la nouvelle terre du Sud, comme leurs ancêtres, l'avaient espéré dans la terre promise de Canaan.

CHAPITRE III : KUARANGA RHODESIEN - UN PAYS D'OR.

Le pays de Kuaranga rhodésien a toujours été, et est encore, un pays d'or abondant. Les migrateurs originaux l'ont découvert là, sans doute d'abord sur les bords du Mazoe et de ses multiples affluents, dont les sources se trouvent autour du Mont Fura, renommé pour son or, après avoir traversé le grand fleuve de Zambèze, et commencé à se répandre dans ses alentours. Ils l'ont ensuite recueilli un peu plus loin, vers le Sud-Ouest, sur les bords d'un autre fleuve, l'Umfuli, et de ses innombrables affluents baignant la terre aurifère, où se trouve, sur les cartes d'aujourd'hui, "la Vallée d'Or - Golden Valley", d'un petit affluent, encore nommé Mazoe, qui rejoint l'Umniati, un affluent plus grand du même fleuve Umfuli. (Voir la carte de Rhodésie dans l'appendice).

Ce furent les portugais qui les premiers, au début du 16ème siècle, entendirent parler des grandes richesses d'or et d'argent dans le pays qu'ils nommèrent le Grand Empire de Monomotapa. Ils essayèrent d'y pénétrer et de s'en emparer, mais leurs efforts n'aboutirent presqu'à rien dans ce domaine, (voir chapitre VII).

Deux siècles plus tard, ce fut un chasseur britannique, Henry Hartley, qui mit à jour la richesse aurifère du Mashonaland (le pays original de Kuaranga), et qui déclencha une véritable ruée vers l'or dans ce nouvel El Dorado. En 1820, Hartley habita un nouvel emplacement britannique à Cap en Afrique du Sud. De là, il fit, au cours des années, des expéditions loin à l'intérieur des terres, pour le commerce, et surtout pour la chasse des éléphants, et ce fut là qu'il s'apercut de l'existence de grands récifs de quartz presque partout. La rencontre qu'il fit en 1866 avec un jeunes géologue allemand Carl Mauch aboutit à une expédition commune l'année suivante, qui eut des conséquences fabuleuses.

A son retour, vers la fin de 1867, Mauch écrivit une lettre dans le Journal d'Afrique du Sud, "Transvaal Argus" (du 3 Décembre 1867), décrivant le résultat de sa visite dans les rochers aurifères du Nord. Là, il avait découvert deux rochers d'or entre les rivières Queque (affluent d'Umniati), et Bembesi, affluent de Qwai (à l'Ouest), l'un s'étendant sur 130 km et l'autre sur 35 km. "La vaste étendue et la beauté de ces rochers d'or", dit-il, "ont été telles que je me sentais cloué sur place, et frappé de stupeur et d'émerveillement; et pendant

quelques instants , je fus incapable d'utiliser mon marteau. Des milliers de personnes pourraient trouver un travail d'une vaste ampleur dans ce terrain étendu, sans se heurter les uns contre les autres".[1]

Cette annonce a eu, sans doute, de grandes répercussions en Afrique du Sud, ainsi qu'en Grande Bretagne. L'année suivante, apparut un pamphlet intitulé "The Goldfields of S. Africa" par Richard Babbs, où on lisait que Mauch n'avait pas hésité à dire que les dépôts d'or de l'intérieur du pays étaient plus riches que ceux d'Australie ou de Californie. Des milliers de trous, d'une profondeur de quelques dizaines de pied (3,50 m) prouvaient l'existence d'exploitations anciennes et témoignaient en faveur de la remarque du Dr Livingston sur l'extraction de l'or effectuée dans le passé, par les indigènes Kaffirs dans leurs plateaux de bois.

Le journal "Times" de Londres (du 11 Septembre 1868), lui aussi, donnait des descriptions de quelques specimens de quartz, fournis par la banque d'Angleterre, montrant la quantité de 1185 onz d'or et bcoup d'argent par tonne, estimation sans doute exagérée.

A la suite de quoi, la ruée vers l'or dans ce nouvel El Dorado commença. Une compagnie londonnienne, dirigée par Sir John Swinburne, et une autre compagnie "South African Goldfields and Exploration Company" dirigée par Cecil Rhodes se lancèrent dans l'aventure qui résultait de l'implantation sur place, à partir de 1891, de la nouvelle colonie britannique, la Rhodésie du Sud, dont l'histoire sera résumée plus loin.

Il est intéressant de noter que le mont Fura et le fleuve Umfuli rencontrés par les Kuarangas originaux, ont tous les deux la même racine que la nomination biblique d'Ophir, en tenant compte que les lettres "l" et "r" sont toujours des consonnes interchangeables tant dans les langues de Bantu que dans les langues sémitiques et très proche l'une de l'autre. Nous entrons ainsi, involontairement, dans le problème jusqu'ici encore confondu, de deux questions bibliques, celle d'Ophir et celle de Tarchich, qui sont, ou devraient être, toutes les deux étroitement liées avec l'or des Kuarangas rhodésiens.

Il nous semble que les conclusions des chercheurs et des savants qui en ont parlé, ont été plutôt hâtives, aussi bien dans l'étude des passages bibliques qui ont trait à ces deux questions, que dans la lecture des cartes anciennes, où on les voit bien marquées.

---

1) Cité par Hugh Marshal Hole - The Making of Rhodesia - (Mac Millan 1929) p3.-

Voici quelques conjectures qui ont été émises sur ce sujet par les divers chercheurs du passé : Arias Montanis, William Postellos et d'autres, ont placé l'Ophir de Salomon en Peru; Alderman (1718), l'avait placé en Espagne; A. J. von Hardt (1746) en Phrygia ; M. Sipenius, et Flavius Joseph, en Malaya; Haidrian Rolandos et W. Ouseley, en Ceylan; Mac Donald à Sumatra; et Christophe Colomb était convaincu qu'il avait mis le "Mont Soporo (Mt Ophir) de Haïti en la possession des Rois d'Espagne, là, où les vaisseaux de Salomon ont mis trois années pour l'atteindre"[1].

Les autres, peut-être inspiré par la romance célèbre de Riger Haggard "King Salomon's Mines", publiée en 1885, ont affirmé que l'or de la reine de Sheba provenait des mines d'Ophir, situées dans l'Empire de Monomotapa.

Finalement deux autres conjectures parmi les plus sérieuses, doivent attirer notre attention ici, celles de Carl Peters[2], et du professeur A.H. Keane, F.R.G.S.[3]

Carl Peters part de la supposition que l'histoire du Livre des Rois traite du voyage des vaisseaux de Tarchich et non pas du voyage à Tarchich, et que dans le même livre, il est dit que la flotte de Salomon retournait une fois tous les trois ans, à son port d'attache, mais on ne dit pas qu'il fallait trois années aux vaisseaux pour faire l'aller et le retour à Ophir, et il n'y est nulle part mentionné que les marchandises venaient d'Ophir.

En conséquence, Peters se mit, d'abord à déterminer la notion de Tarsis, et dit qu'il était incapable de formuler une hypothèse basée sur les faits. En Genèse X, Tarsis est mentionné comme le fils d'Yavan, et petit-fils de Japhet, mais dans l'histoire il figure comme le nom de plusieurs emplacements phéniciens : en Célicia, l'ancien nom de Tunisie, en Espagne (Tartessos en langue grecque) et en Arabie du Sud, comme promontoire Tarsis dans la côte d'Oman, par laquelle passait Nearchos avec la flotte d'Alexandre, en revenant d'Indus.

Il dit ensuite que Quatremère, Touch et Carl Ritter ont assumé que Tarsis ou Tarchich voulait dire un endroit éloigné, et que les vaisseaux de Tarsis signifiaient les grands vaisseaux de Tarsis

---

1) Voir Sidney Greenbie et M. Greenbie - Gold of Ophir, or the Lure that made America - New-York, 1925 p17.-

2) Carl Peters - King Salomon's Golden Ophir (une recherche) London 1899;

3) A.H. Keane - The Gold of Ophir - Whence brought and by whom? London 1901.

d'océan, correspondants aux vaisseaux transatlantiques de nos jours. Cette interprétation a été déjà adoptée dans la traduction grecque de la Bible où les vaisseaux de Tarsis sont traduits comme πλοτον θαλάσσης: vaisseaux de l'océan, traduction que Luther a adopté lui aussi dans sa traduction de la Bible.

En l'abscence d'une explication plus précise, Carl Peters avait, lui aussi, accepté cette interprétation comme base de départ pour trouver la solution du problème de l'Ophir.

Il passa ensuite en revue quelques hypothèses avancées jusque là, sur l'Ophir. "L'hypothèse d'un pays lointain, ne nous aide pas,"dit-il, "parce que les vaisseaux se déplacèrent, sans doute, à un endroit déterminé. Chercher l'Ophir en Arabie ne nous aide pas non plus, car il n'y a pas d'or en Arabie. L'hypothèse des indiens de l'Est était soutenue par beaucoup de gens, mais elle n'était pas entièrement prouvée."

Finalement l'hypothèse de l'Afrique de l'Est, plaçant Ophir au delà de Sofala, dans les régions de Zambèze, avait dernièrement apporté un témoignage d'une nature différente. Là, il cita la dernière découverte de Carl Mauch des ruines de Zimbabwé (le 5 Septembre 1871), qui ont subi des investigations scientifiques par Th. Bent (The Ruined Cities of Mashonaland, London 1892). Bent avait fourni des preuves que ces ruines dataient au moins du temps de Salomon, et étaient d'origine phénicienne. Ces ruines représentaient des temples et des forteresses, et avaient été, évidemment, créées en liaison avec les entreprises minières d'or. Ces découvertes ont, donc, établi une très solide base pour la théorie africaine de l'Ophir.

Néanmoins, les dernières trouvailles n'ont pas résolu la question d'Ophir. Quoiqu'elles montrent que des opérations minières phéniciennes-sabaenes y ont réellement été effectuées, - les ruines de Zimbabwé peuvent en être une preuve -, on a du mal à comprendre que ces opérations minières ont été effectuées en liaison avec les voyages de Hiram-Salomon. Du moins, on ne peut pas le conclure. Bent, lui-même n'ose pas les considérer comme une solution à la question d'Ophir. Tout ce qu'on pourrait soutenir, disait Bent, c'est que les Arabes anciens y ont obtenu de grandes quantités d'or. Et puisque l'or était d'un usage commun aux temps préhistoriques, et largement utilisé de nombreux siècles avant notre ère, on pourrait, sans doute, dire que sa production devait être énorme, et s'effectuait dans plus d'un endroit.

Carl Peters émit ensuite sa propre théorie sur Ophir et dit que

le nom d'Afrique (A-F-Rica), contenait la racine de l'ancien Ophir (Aleph-Phi-Resh), et qu'on doit là chercher la clé qui permettra peut-être de dévoiler le mystère de l'Ophir.

Il démontre que l'Ophir était le nom ancien sémitique pour l'Afrique entière, adopté plus tard par les Romains; au sujet des objectifs formulées sur les voyages salomniens à l'Ophir, il dit qu'il y avait trois endroits en Afrique, en dehors de son nom général, dont les noms suivent, qui ressemblaient phonétiquement à la racine d'Ophir :

- le premier endroit est celui de Carthage, dont les habitants ont été appelés Afri, par les Romains. Ce nom venait de Puni, avec qui les Romains ont eu des relations commerciales et politiques. Ce district n'était pas l'objectif des voyages salomniens.
- Le deuxième endroit ou district était Danaxil, en face des étroits Bab-el-Mandeb, où, selon la nouvelle Géographie Universelle X p298, les habitants nomades ou sédentaires, constituaient la nation des Afar, ou Afer. Mais on n'y trouve pas des entreprises minières anciennes. En conséquence, l'Ophir de Salomon ne pouvait pas être là.
- Le troisième endroit était au Sud de Zambèze. Ici on trouvait la richesse d'or et l'évidence abondante des entreprises minières aurifères presque partout. Le nom de Sofala, leur embouchure de mer, n'est que la forme égyptienne de la forme biblique-grecque (Septuaginta) de l'Ophir de l'Ancien Testament. Selon Gesinius, cette forme gréco-égyptienne d'Ophir était originalement avec le préfixe sa- qui signifiait en égyptien, le pays. Sa-Ophir se changea en Sophir, qui avec les transformations grecques avait le sens littéraire de Pays d'Ophir, pareil à la forme latine de "Terra Africa". Sofala était, donc, le port d'exportation de l'or provenant de l'intérieur du pays le plus riche en or du globe. Il conclut que la qualité essentielle de l'Ophir biblique et son caractère comme un pays d'or, se trouvait, donc, entièrement dans les régions au delà de Sofala. Et cela était confirmé par l'existence des ruines de l'intérieur.

La conclusion de ses recherches est résumée en page 114 de son livre. Elle avait un double résultat : premièrement, le nom ancien d'Ophir a survecu jusqu'à nos jours dans la forme latine d'Afrique, et deuxièmement, il est établi que la partie d'Afrique où la flotte de Salomon navigait, doit être recherché dans le pays primitif d'or Sabaen-Judaen au delà de Sofala.

L'étude du professeur A.H. Keane, est malheureusement moins convaincante, puisque beaucoup de ses raisonnements sont basés sur

les conclusions erronées des autres. Dans sa préface, il dit qu'il risquait sa réputation de bon sens pour se plonger dans la question d'Ophir si souvent déclarée insoluble. Mais la découverte des monuments de Zimbabwé et l'accumulation des matériaux si nombreux, justifiaient sa réouverture.

Pour lui, il n'y avait aucun doute que les prototypes des monuments rhodésiens avaient été trouvés dans le pays himyaritique d'Arabie du Sud, là où, pense -t-on vécut la plus ancienne civilisation du monde. Nous avons le droit de nous demander, poursuit A.H. Keane, si les bâtiments d'Afrique du Sud, tous entièrement liés aux travaux miniers d'extraction de l'or, n'ont pas été bâtis par des Himyarites et leurs apparentés, les phéniciens, qui, alors, les a bâtis? Sont-ils tombés du ciel? Par quel miracle leur style architectural est-il semblable à celui des parties yemenites?

Après avoir déduit que le Tarchich biblique devait être situé dans l'Océan Indien plutôt qu'en Espagne, et l'Ophir en Arabie, il tire les conclusions suivantes (p194 -196) :

1) Ophir n'était pas la source, mais le distributeur d'or et d'autres marchandises précieuses apportés de l'étranger à l'époque de David et de Salomon.

2) Ophir était un centre de commerce dans la côte d'Arabie du Sud, qui était identifié avec Moscha ou Portus Nobilis par les géographes grecs et romains.

3) Hawilah était le pays d'or, qu'il identifiait à la Rhodésie, où les régions minières de valeur, entre les bas Zambèze et Limpopo, portaient les noms de Mashona, Matabele et Manyika, d'où venait l'or d'Ophir.

4) Les premiers travaux d'extraction de l'or de ces régions ont été entamé ainsi que les monuments qui ont été bâtis, à partir de ce métal précieux, par les Himyarites d'Arabie du Sud, qui ont été suivis, au temps de Salomon, par les Juifs et Phéniciens, et beaucoup plus tard par les Arabes islamiques et les portugais chrétiens.

5) Tarchich était un débouché pour les métaux et pierres précieuses d'Hawilah et s'est situé, probablement, près de l'emplacement actuel de Sofala.

6) Les chercheurs himyaritiques et phéniciens du trésor ont atteint Hawilah par la voie de Madagascar, où ils se sont établis, et ont maintenu des relations commerciales et sociales avec les nations malgashes. Avec eux s'associaient les Juifs qui servaient partiellement les flottes de Hiram et de Salomon.

7) La reine de Sheba est venue à la cour de Salomon par terre et non par mer. Son royaume était le Yemen d'Arabie, Felix des anciens, dont la capitale était Moraioba Bohramalakum. Son trésor était importé partiellement - c'est à dire, les métaux et les pierres précieuses- d'Hawilah et de son port de Tarchich, à l'Ophir, et partiellement - frankinsence et myrrhe - débarqués à Ophir, du distri t du Mont Séphar.
8) Séphar était confondu par les auteurs alexandriens de Septuaginte avec Ophir, qui était le centre principal de commerce de l'Empire Sabaen.
9) En un mot "l'or d'Ophir" est venu de Hawilah (Rhodésie) et y était extrait d'abord par les Himyarites (Minaeans et Sabaeans), plus tard par les Juifs et les Phéniciens; les ports principaux engagés dans le trafic étant Esyon-Guèber dans la Mer Rouge, Tarchich dans Hawilah, et à mi-chemin entre les deux, Ophir en Arabie du Sud.
10) La position centrale d'Ophir explique comment cette ville est devenue le centre intermédiaire du commerce, d'où les flottes de Hiram et de Salomon ont navigué tous les trois ans d'Ezyon-Guèber pour l'or importé d'Hawilah, et pour les épices cultivées ~~autour~~ sur les pentes du Mont Séphar, pas loin de l'embouchure profonde de Mosha, autour de laquelle sont répandues les ruines serrées d'Ophir.
11) Celles-ci et les autres ruines himyarique d'Yemen montrent des analogies frappantes avec celles de Rhodésie, tandis que les nombreux objets de l'adoration sémitique, et les fragments d'écriture Himyariques trouvés à Zimbabwé et ailleurs dans le Sud du Zambèze ne laissent aucun doute sur l'attribution des mines d'or et des monuments associés de la région, aux anciens Himyarites d'Arabie du Sud et à leurs successeurs Juifs et Phéniciens.

Nous pensons qu'il y a quelques points crédibles dans chacun de ces deux ouvrages, surtout l'accord commun sur la provenance de l'or rhodésien à la cour de Salomon, et sur l'association des travaux miniers avec l'existence des monuments sur place, quoique beaucoup de ces points soient insuffisament approfondis, hâtivement raisonnés, voire mal interprétés.

En lisant des ouvrages touchant ce sujet, on a malheureusement l'impression que beaucoup de ces chercheurs n'ont même pas ouvert la Bible pour y lire les sources originales du problème. Ils se sont contentés, d'ailleurs, d'emprunter, quelque part, la paraphrase d'un seul texte original, ont modifié ou ajouté quelques fantaisies de leur propre gré, et c'est comme cela qu'ils ont construit leurs thèses.

D'autres n'ont cité que le nombre du chapitre d'un livre, comme "Genèse X", ou seulement le titre d'un livre, comme "Les Rois". Il est évident que dans ces conditions, on ne peut jamais arriver à résoudre un problème, quelqu'en soient ses données. Ils ne savent pas, apparemment, qu'il y a deux livres des Rois, deux livres des Chroniques, plusieurs livres prophétiques et plusieurs livres poètiques, où l'on trouve le même sujet traité sous des aspects divers, et qu'une étude sérieuse de toutes ces données pourrait aboutir à une synthese assez raisonnable, et assez juste, qui épargnerait, sans doute, à un chercheur par ailleurs fort renommé de se faire déconsidérer.

Essayons maintenant de résoudre ces problèmes encore confus, dans des perspectives plus justes.

Citons d'abord les sources originales d'Ophir et de Tarchich dans la Bible. Dans Genèse 10 v.29 nous lisons : "Ophir, Hawilah et Yobab." Tous ceux-là sont fils de Yoqtan. Leur habitat s'étend de mécha, en direction de Séphar, jusqu'à la montagne de l'Orient". Bien entendu, ce sont les lieux d'Arabie du Sud, marqués dans les cartes anciennes.

Ensuite, nous lisons sous le titre original de la flotte de Salomon (1 Rois 9, v.26-28), que le roi Salomon construisit une flotte à Esyon-Guèber, sur les bords de la Mer Rouge, dans le pays d'Edom, et qu'Hiram, roi de Tyr, envoya sur ses vaisseaux, auprès des serviteurs de Salomon, ses propres serviteurs, navigateurs connaissant la mer. Ils allèrent à Ophir, et prirent 420 talents d'or, qu'ils apportèrent au roi Salomon.

Dans le chapitre suivant (1, Rois 10 v.11), parlant de la richesse de Salomon, nous lisons que les vaisseaux de Hiram, qui apportaient de l'or d'Ophir, amenèrent aussi d'Ophir, une très grande quantité de bois de Santal et de pierres précieuses. Et dans le même chapitre (v.14), on dit que le poids de l'or qui arrivait à Salomon en une année, était de six cent soixante six talents, sans compter ce qui venait des exportateurs et du trafic de négociants, de tous les rois d'Arabie, et des gouverneurs du pays. Ensuite, le même chapitre (v.22) dit que le roi avait en mer des vaisseaux de Tarchich avec les vaisseaux de Hiram; une fois tous les trois ans, les vaisseaux de Tarchich arrivaient, apportant de l'or et de l'argent, de l'ivoire, des singes et des paons.[1]

---

1) Dans les traductions anglaises de la Bible, il y figure en plus bdellium, pierre d'onyx, pierres étincelantes, marbres et l'arbre d'almug.

Ensuite, nous lisons à peu près la même chose sur la richesse de Salomon, dans le chapitre 9 du 2ème livre des Chroniques. Le verset 21 dit encore que le roi avait des vaisseaux qui allaient à Tarchich (naviguant) avec les serviteurs de Hiram; une fois tous les trois ans les vaisseaux de Tarchich arrivaient, apportant de l'or et de l'argent, de l'ivoire, des singes et des paons.

Ce sont, donc, les sources principales du problème, qui ont été hâtivement, et différemment inter-prétées par la plupart des chercheurs.

Réfléchissons, un peu, sur les points se rapportant à notre problème.

D'abord, nous y voyons clairement que l'habitat d'Ophir se trouvait quelque part en Arabie du Sud. Il y avait là aussi Hawilah et Sheba, mais il y avit aussi Hawilah et Saba d'une autre maison, les fils du Kouch, répandu en Ethiopie, en même temps que les petits fils du Kouch, Sheba et Dedon.

Nous en déduisons ensuite que l'Ophir n'était ni dans ces passages, ni nulle part ailleurs dans l'Ancien Testament, spécifiquement mentionné comme un pays produisant de l'or, tel qu'on le trouve, par exemple, dans le cas de Hawilah. On y disait qu'un fleuve sortant d'Eden, arrosait le jardin, puis qu'il se divisait pour former quatre bras. Le nom du premier, (Gen. 2 v.11) était Pichon qui baignait tout le pays d'Hawilah où se trouve l'or; (v.12) - l'or de ce pays est bon - et aussi le bdellium et la pierre d'onyx. Le nom du second fleuve est Guihon; il baigne tout le pays de Kouch. Les deux autres ont été le Tigre et l'Euphrate.

Ophir lui-même, semble avoir été un port de commerce d'or et d'autres marchandises, plutôt qu'un pays produisant de l'or.

Mais le fait le plus important de ces passages est qu'il y avait deux types de voyages. Le premier type était le voyage soit à Ophir, soit à Tarchich, où les vaisseaux de Salomon étaient toujours gouvernés par les serviteurs de Hiram navigateurs connaissant la mer, d'où ils rapportaient une bonne quantité d'or chaque année. Les lois de la navigation ancienne, qui seront montrées plus bas, permettant l'approvisionement en or et en autres biens d'Ophir ou de Tarchich à la cour de Salomon dans une année, concordent entièrement avec l'emplacement géographique, au moins d'Ophir, quelque part en Arabie du Sud, comme on le dit en Gen. 10 v.29.

Le deuxième type de voyage était celui qui allait quelque part plus loin, au delà d'Ophir et de Tarchich. Ce voyage s'effectuait exclusivement par les vaisseaux de Tarchich, qui arrivaient une fois

ARABIE SEOUDITE
Er Riad (Ar Riyad)
Al Mouberraz
Al Katif
BAHREIN
Dhahran
Doha
Abou Dhabi
Chardjah
GOLFE D'OMAN
TRUCIAL OMAN
Al Djioua (Al Liqua)
Al Djiban
Rimal Khabbah
Hadhat al Hadjara
Al Djilida
Ramlat Dahyan
DHOFAR
Golfe de Sokirah
Is Kouria Moeria (C.-B.)
Golfe de Masira
YEMEN
Al Hodeidah
Mokha
Taiz
Aden
Zabid
Sanaa
Ramlat Rumphar
Djiddat al Harasis
Ras Madrakah
Ras Sokirah
Ras Darbat
Ras Fartak
Ras Sajer
Ras Charmaxin
Ras Baraki
Ras Mabrouk
Ras Sakher
Ras Tarsoura
Ras Dibba
Ras Khaimah
Ras al Khaimah
Ras Musandam
Ras Nakhla
Ras Ghanada
Ras Dibba
Ras Badiyi
Ras Djaalan
Ras Dibba
Ras Hadiboh
Ras Ghubbet Hamir
Ras Ghubbet Hamir
Ras Ghubbet Hamir

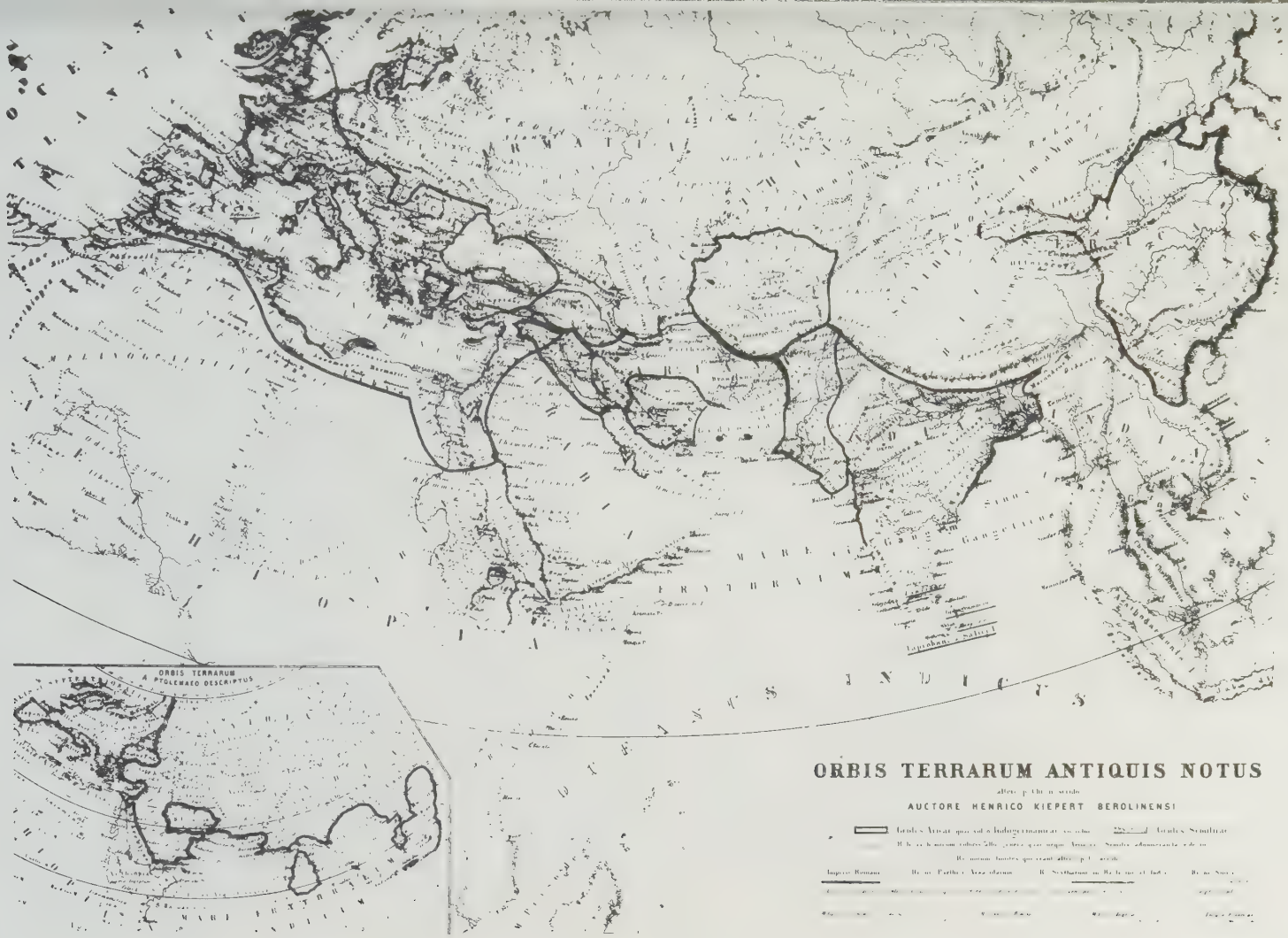
tous les trois ans, apportant des marchandises bien précises : de l'or, de l'argent, de l'ivoire, des singes et des paons. Tout cela est clairement écrit dans les deux sources principales.

Un autre fait très important à noter est que Tarchich était spécifiquement marqué comme un endroit géographique dans ces deux passages principaux, ainsi qu'ailleurs, (voir, par exemple, 2 Chron. 20 v.30; Jonas 1 v.3; Jer. 10 v.9 et Psaumes 72 v.10, où il y avait même des rois de Tarsis payant tribut), et non pas simplement comme des vaisseaux océaniques, thèse soutenue par C. Peters, Septuaginte, Luther et les autres. Nous ne pouvons, donc, pas accepter les interprétations des autres, sur ce sujet, qui sont contraires aux lettres des sources originales.

Nous ne pouvons non plus, accepter les suppositions de C. Peters, que c'était la flotte de Salomon qui retournait à son point de départ, une fois tous les trois ans, car ce n'est pas correct avec la source originale qui dit que c'était uniquement les vaisseaux de Tarchich, qui faisaient ce trafic. En outre, la citation originale que les vaisseaux de Tarchich arrivaient une fois tous les trois ans, dénote implicitement que c'était une opération continue, non-interrompue, durant trois années, même dans le sens grammatical. L'interprétation de Peters sur cette opération est, donc, erronée. Nous reviendrons sur ce sujet un peu plus bas.

Ayant éclairé ces deux sources principales sur la richesse de Salomon amassée par les deux types de voyages maritimes, essayons, maintenant, d'identifier les deux emplacements, ceux d'Ophir et de Tarchich, là, où ils devraient vraiment être, selon le sens biblique.

a) L'emplacement d'Ophir. Comme on l'a déjà dit, Ophir était un des nombreux fils de Yoqtan (13 en tout) dont l'habitat se répandit en Arabie, de Mécha, en direction de Séphar, jusqu'à la montagne de l'Orient. Nous trouvons quelques uns de ces noms sur la carte ancienne du 2ème siècle de notre ère, de M.K. Berolinensi, tiré sans doute, de Marin de Tyr et de Ptolémée, les premiers cartographes du monde connu (voir la carte annexe). Saba est là, juste au pied du Mont (ou Djebel en arabe) appelé aujourd'hui Kara Dhoufar (1125M) et la province de l'intérieur porte le même nom. L'emplacement du port Séphar se trouve à l'extrémité côtière d'Oman de l'Ouest près de la frontière de Hadramaout. Ceci doit être Salala-Taka d'aujourd'hui.
Nous sommes donc inclinés à identifier l'Ophir original biblique avec le port Séphar, sur la côte d'Oman (province Dhoufar), pour 4 raisons :
- parce que l'habitat d'Ophir se trouve, au sens biblique sur le



ORBIS TERRARUM ANTIQUIS NOTUS

AUCTORE HENRICO KIEPERT BEROLINENSI

même endroit géographique;
- parce que l'orthographe et la phonétique de l'ancien Séphar (et de la province aux alentours, Dhoufar, ont la racine de l'Ophir biblique. En fait, on peut même penser que Séphar est beaucoup plus proche de l'Ophir original que la dénomination d'Afrique ou de Sofala, doctrine si ardemment soutenue par C. Peters;
- parce que les épices cultivées sur les pentes du mont Séphar, justement au dessus, ont été, vraiment sur place, pour être importés d'Ophir aux marchés d'Israël et des autres pays;
- parce que le voyage de Salomon à Ophir (et même à Tarchich) se faisait en une année, alors que, si le port s'était trouvé en dehors de la côte d'Arabie, par exemple à Sofala, les voyages aller-retour du port de départ, Ezyon-Guèber, n'auraient pas pu s'effectuer en une année, mais justement, surtout dans le cas de Sofala, en au moins deux ans, comme on le verra plus bas.

2) L'emplacement de Tarchich. Ceci est, un peu, ambigüe, même dans le sens biblique. En Genèse 10 v.4 on cite 4 fils d'Ywan : Elisha et Tharsis, Kittim et Dodenim. Et le verset suivant indique que leurs descendants se sont partagés les îles des nations comme territoires, d'après leur langue, selon les affinités de leurs peuplades. Rien n'est spécifié ici, et ils pouvaient se répandre à n'importe quel endroit. Que Tharsis soit un endroit géographique, il n'y avait aucun doute, parce qu'il y a beaucoup de références bibliques, comme on les a déjà vues, indiquant spécifiquement qu'on allait à Tarchich, et le Psaume 72 v.10 même indiquait que les rois de Tarsis avait payé tribut. Mais il n'est mentionné nulle part où se trouvait exactement le port ou son pays, différemment orthographié, comme Tharsis (Gen. 10 v.5), avec la même orthographe en Jer. 10 v.9; Tarsis en Psaumes 48 v.8, et Ps. 72 v.10, et Tarchich dans toutes les autres citations.

Mais la note éditoriale de la Sainte Bible du Chanoine Crampton en traduction d'après les textes originaux, révisée par J. Bonsirven (1960) nous dit sous Ezéchiel 27 v.12 que Tarchich était Tartessus, une colonie tyrienne dans le midi de l'Espagne, qui possédait de riches mines d'argent et d'autres métaux, (comme le fer, l'étain et le plomb, cités dans le verset). Dans la même note éditoriale, de la même page, on dit que Kittim était le nom de la ville de Cittium, dans l'île de Chypre, (encore connue des autres ouvrages comme une colonie tyrienne[1]), employé aussi pour désigner l'île toute entière.

---

1) Voir Jean Mazel - Avec las Phéniciens, à la Poursuite du Soleil sur les routes de l'or et de l'étain - R. Laffont 1968

Et les côtes d'Elicha y sont identifiées avec la côte du Péloponnèse. En ce qui concerne le dernier fils, Dedonim, ceci est plus confondu même dans les notes éditoriales de la Bible, parce qu'il y avait plusieurs Dedon de maisons différentes. D'abord il y avait Dodanim, fils d'Iwan, et petit-fils de Japhet, dont les habitats ont généralement été assignés dans les régions au Sud de la Mer Noire, de la Mer Caspienne, et en Perse, jusqu'à la frontière indienne. Ensuite, il y avait Dedon, fils de Raema et petit-fils de Kouch, en Ethiopie, et finalement Dedan, le petit-fils d'Abraham.

Les notes éditoriales les mélangent tous les trois. D'une part, on dit (sous Ezec. 27 v.15) que les fils de Dedan étaient une tribu d'origine chamitique établie sur les bords du Golfe Persique, où elle recevait les produits d'Inde pour les transporter ensuite à Tyr, et il y ajoute qu'ici, il vaudrait mieux lire avec les Septante, Rodan : Rhodes. Dans la note, dans Isaïe 21 v.13 et dans Jer. 49 v.8, les Dédanites sont représentés comme une tribu d'Arabie du Nord (région d'Edom).

Leur père, lui-même, est indiqué comme ayant eu son habitat au Sud du Caucase (Ezec. 27 v.13); il faisait du commerce, avec ses deux frères Toubal et Mechek, en âmes d'hommes (c'est à dire en esclaves), et en objets de cuivre, qu'ils mettaient sur le marché d'Israël.

Puisque Tharsis et ses frères Kittim et Elicha ont été considéré comme une peuplade tyrienne ou phénicienne, il nous faut, donc, rechercher les emplacements phéniciens au temps historique, pour arriver à l'emplacement probable du Tharsis biblique lui-même.

Nous savons, maintenant, que le commerce phénicien domina la Méditerranée occidentale au XIIIème et au IIème siècle avant notre ère, et que les marins des grands ports phéniciens installèrent des comptoirs sur la côte d'Afrique du Nord à Utique, à l'embouchure de la Medjerda, à Hippo-Darrhytus (Bizerte), à Hadramète (Sousse) et finalement à Carthage, en 814 av.JC.[1]

Tous ces endroits se trouvent en Tunisie actuelle, et Peters nous dit que l'ancien nom de Tunisie était Tarsis. Nous pensons que Sousse et Zarsis, les deux villes actuelles sur la côte de Tunisie, ont la racine, surtout la deuxième, de Tarsis, et elles pourraient bien être dérivées du Tarsis original.

---

1) Voir Charles-André Julien - Histoire de l'Afrique Blanche des origines à 1945-(P.U.F. 1966) p45-46; et
Robert Cornevin - Histoire de l'Afrique des origines à nos jours-(Payot 1956) p64-65

Ensuite, il y avait un emplacement phénicien connu sous le nom de Tarse en Cilicia d'Asie Mineure, au Nord-Ouest de la Syrie, mais quelques kilomètres à l'intérieur de la côte, selon les cartes anciennes, et le même nom se trouve même sur la carte d'aujourd'hui.

Ensuite, il y avait un emplacement phénicien, appelé promontoire de Tarsis, sur la côte d'Oman, et on y voit même sur la carte d'aujourd'hui le mont (ou Djebel en langue arabe) de Tayre de 2361m, au pied duquel se trouve le port ancien de Mosna, qui figurait sur les cartes anciennes, aujourd'hui Mosqat ou Mascate.

Le mont Tayre est flanqué de deux autres grands monts, Djeber Cham (3019m) et Djeber Djaalan (1185m) et ensemble ils font partie d'une chaîne de montagnes tout le long de la côte de l'Est d'Oman, appellée aujourd'hui Montagnes de Moscate. C'était, sans doute, la montagne de l'Orient dont on parle en Gen. 10 v.3; et c'était le port de Moscha qui anciennement désservait tout le commerce de l'Est. C'est là, qu'on recevait les produits d'Inde pour les transporter à Tyr (Ezec. 27 v.15), et les mésopotamiens y faisaient escale, il y a trois mille ans, lorsque leurs navires ramenaient du cuivre d'Inde, vers le Tigre et l'Euphrate.[1]

Puisque Moscha était anciennement un grand port, s'étendant à l'intérieur sur quelques 3 km, et que le mont tout autour porte encore le nom tyrien de Tayre, dans un emplacement original tyrien, nous sommes inclinés à l'identifier avec l'emplacement du Tharsis biblique.

Le professeur A.H. Keane évidemment se trompe quand il identifie Mosha à l'Ophir biblique, qu'il confond avec le Sephar du Ptolémée, en disant que Mosha se trouve à l'ombre du Mont Sepnar en Gen.X, puisque le Mont Sepnar se trouve quelques 900 km vers le Sud, ce dont on a parlé plus haut. Ce qui semble plus correct à dire c'est que l'Ophir biblique, ou Sephar du Ptolémée, se trouve, comme nous l'avons déjà dit ci-dessus, sur la côte d'Oman au pued du Mont Sephar, dans la province de Doufar, près de la frontière avec Hadramaout, (Salala-Taka d'aujourd'hui). C'est aussi que le port ancien de Moscha, au pied du Mont Tayre, dans le promontoire tyrien d'Oman, à l'Est, devrait être identifié au Tarsis biblique; nous sommes convaincus que ceci est correct; cela semblera encore davantage évident, en lisant le raisonnement qui suit.

---

1) Voir Michel Tuchscherer - Une lettre de Mascate - Le Monde 17-18 Juin 1973.

Même à partir de l'évidence biblique, quoiqu'elle est un peu ambigüe sur la position géographique de Tharsis, on pourrait vraiment déduire que la ville se trouvait quelque part sur les côtes de l'Océan Indien; les lois de la navigation ancienne, d'ailleurs, la placent forcement à l'endroit où se trouve Moscha.

Réfléchissons, d'abord, sur l'évidence biblique elle-même. On y dit dans 2 Chron. 20 v.35-37, que Josaphat, roi de Judah, s'associa à Ahazia, roi d'Israël, dont la conduite était impie, pour construire des vaisseaux destinés à aller à Tarchich, et ils construisirent les vaisseaux à Esyon-Guèber. Rappelons qu'Ahazia était le fils du roi Achab, renommé pour l'adoration du Baal, dont on a déjà parlé. En conséquence, le prophète Eliezer prophétisa contre Josaphat en disant: parce que tu t'es associé à Ahazia, Jahweh a brisé ton oeuvre. Et les vaisseaux furent mis en pièces, et ne purent aller à Tarchich.

Dans le livre 1 Rois 22 v.49, on dit en plus que Josaphat avait dix vaisseaux de Tarchich, pour aller à Ophir chercher de l'or, mais il n'y alla pas, parce que les vaisseaux se brisèrent à Esyon-Guèber. Alors Ahazia, fils d'Achab, dit à Josaphat : "Permets que mes serviteurs aillent avec tes serviteurs sur les vaisseaux". Mais Josaphat refusa.

Ensuite, nous lisons dans Psaume 48, la gloire à Jahweh qui a délivré Jerusalem, après le siège de Sennacherib, où l'on mentionne aussi, dans le verset 8, que le vent d'Orient brisait les vaisseaux de Tarsis (référence en 1 Rois 22 v.49).

Ces citations indiquaient que le Tharsis biblique ne pouvait pas se trouver dans la région méditerranéenne, ni dans les emplacements phéniciens en Tunisie, ni en Espagne, d'abord parce qu'il n'y avait pas d'or dans ces endroits, ensuite parce que les vaisseaux construits à Esyon-Guèber sur la Mer Rouge, ne pouvaient pas aller directement par la Mer Méditerranée vers les ports phéniciens en Afrique du Nord, ou en Espagne, à moins de contourner toute l'Afrique, ce qui était improbable, et enfin, parce que le Vent d'Orient ne soufflait pas assez fort pour briser des vaisseaux dans les eaux méditerranéennes occidentales. Ça ne pourrait vraiment s'effectuer que dans les eaux orientales pendant les périodes de moussons. L'évidence biblique jusqu'ici nous force à placer Tharsis à l'Est plutôt qu'à l'Ouest.

Mais l'ambiguïté arrive d'une autre référence biblique, celle de Jonas ch. 1 v. 1-3. Là, nous lisons que la parole de Jahweh fut adressée à Jonas (le Prophète) pour aller prêcher à Ninive, parce que cette grande ville manifesta malice contre lui. Mais Jonas chercha

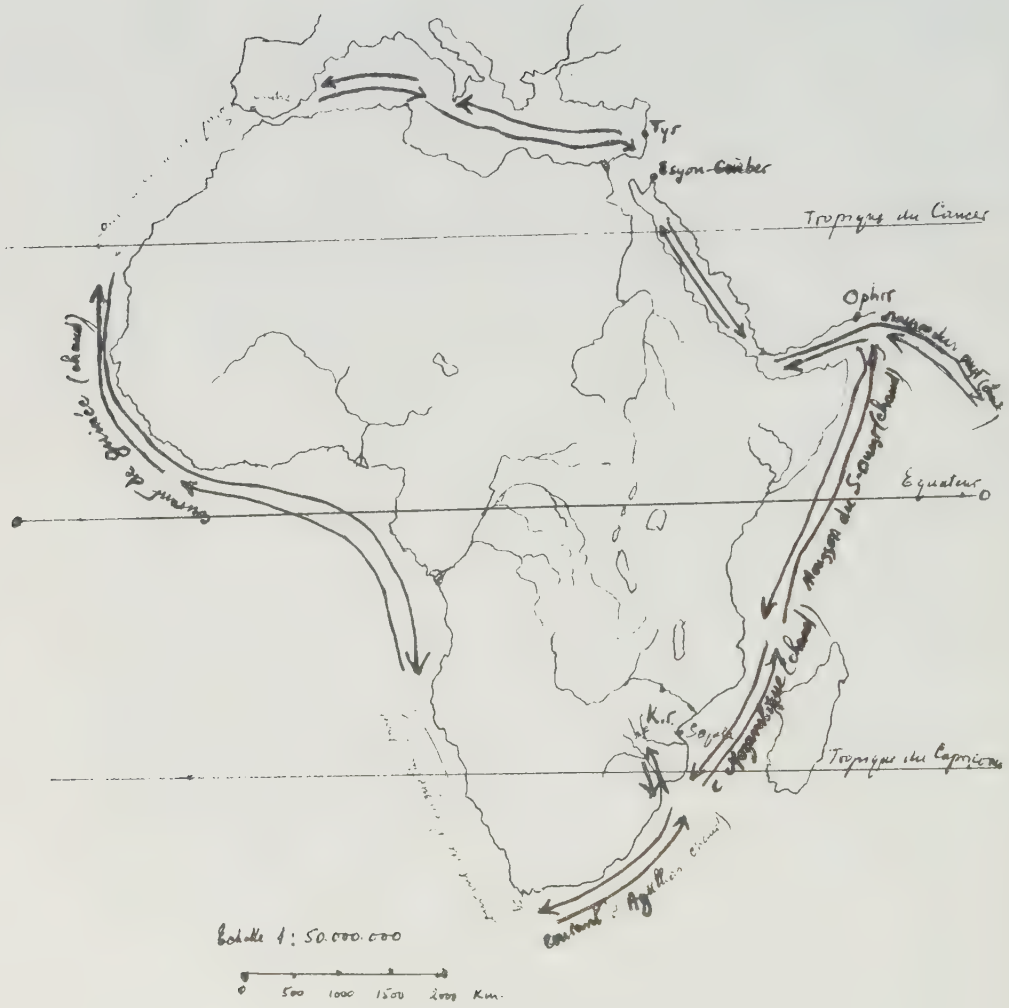
à s'enfuir à Tarchich, loin de Jahwen. Il descendit à Joppe, identifié dans la note éditoriale à la ville d'aujourd'hui Jaffa, et monta dans un vaisseau qui allait à Tarchich, loin de Jahwen. En route la tempête sur la mer força les hommes à découvrir la cause de cette malice, en conséquence de laquelle ils jetèrent Jonas à la mer, et la mer s'apaisa sa fureur.

Le voyage de Jonas pourrait signifier, d'une part, que Tarchich se trouvait quelque part sur la côte méditerranéenne occidentale, et d'autre part, qu'on atteignait la ville à l'Est par la circumnavigation de toute l'Afrique, ce qui était possible, mais improbable. A moins que les mines de Tarsis (ou Tartessus en grec) en Espagne, d'où venait l'argent, le fer, l'étain et le plomb, aient été si bien connues à tous les Israéliens que l'endroit semblait suffisamment éloigné pour que Jonas puisse s'enfuir loin de son Dieu; on aurait dû prendre cette référence biblique uniquement dans ce sens.

En ce qui concerne les lois de la navigation ancienne, celles-ci indiquent plus que tout autre évidence, que Tarchich aurait dû se situer quelque part sur la côte d'Arabie du Sud pour avoir pu faire un voyage aller-retour d'une année entre lui-même (ou Ophir) et le port de Salomon Esyon-Guèber au nord de la Mer Rouge.

Les phéniciens étaient des marins pionniers, et dans leur tâche prolongée il leur fallait apprendre les lois de la navigation, qui, à l'époque consistaient entièrement dans la connaissance des courants ou des vents réguliers de la mer. Au cours de leur longue expérience, ils ont appris que, pendant un certain temps, dans une certaine période de l'année, il y avait des courants réguliers qui poussaient leurs bateaux dans la direction où ils voulaient aller. Ainsi, ils ont trouvé qu'un certain vent, appelé plus tard Mousson du Nord-Ouest soufflait vers le Sud, à travers la Mer Rouge, à partir d'Octobre, et ne s'arrêtait jamais avant la fin Avril de l'année suivante, puis il soufflait en sens contraire, sur la même route, pendant le même intervalle de temps (six mois). Ce phénomène se reproduisait régulièrement chaque année. Ils ont, donc, appris par expérience, que leurs bateaux pouvaient être facilement menés si l'on suivait la direction du vent, et que la durée d'un tel parcours pouvait les amener sans interruption, jusqu'au port le plus méridionnal des Indes ou Ceylan, et, par le courant de retour, la mousson du Sud-Est, ils pouvaient revenir chez eux, avec la même facilité. Il était donc nécessaire d'employer une année entière pour faire un aller-retour aux Indes. Ainsi, la flotte du roi Hiram, de ses prédecesseurs et de

Carte des courants océaniques autour Afrique.

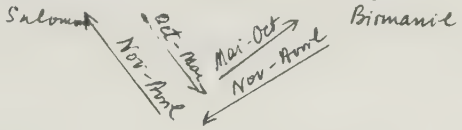


ses successeurs avaient acquis cette connaissance, et ne l'avaient apparement pas partagee avec les autres nations, exactement comme on le fait de nos jours avec les secrets nucléaires. C'est pourquoi le roi Hiram a toujours mis ses serviteurs, connaissant la mer, auprès des serviteurs de Salomon, pour faire des voyages maritimes là où on en avait besoin.

Pour avoir permis à Tarchich de devenir un port fleurissant dans ces temps anciens, il fallait qu'il se situa, selon ces lois naturelles, quelque part sur la côte d'Arabie vraiment pas plus haut que la position de Moscha. Car s'il se situait en haut, quelque part sur la côte du Golfe Persique, alors son commerce serait bien handicapé, voire retardé pour une année. C'est pourquoi, il devait être forcement situe à l'emplacement de Moscha.

Dans toutes les références bibliques, il ne résulte nulle part que Tarchich (comme Ophir) etait un pays produisant de l'or. Au contraire, on n'y voit que navires, bateaux, ou marchands. En consequence, le pays de Tarchich etait, évidemment, un grand centre commercial. Mais alors, d'où venaient l'or, l'argent, l'ivoire, les singes et les paons apportes une fois tous les trois ans a la cour de Salomon par les vaisseaux de Tarchich ?

Il n'y avait pas d'or produit ni en Arabie, ni en Perse, et la plus proche mine d'or dans le sud etait aux Indes dans la province de Mysore à quelque 322 km à l'intérieur de la côte Ouest, et des mines d'argent en Birmanie du Nord, à quelques 640 km à l'interieur de la côte la plus proche. Ceci veut dire que pour coïncider avec les lois naturelles des vents de la navigation, les bateaux de Tarchich auraient pris une annee pour apporter de l'or de l'Inde jusqu'au port de Salomon de Ezyon-Gueber, s'arrêtant chez eux pour s'approvisionner, et deux années pour apporter de l'argent de Birmanie.



On ne pourrait pas affirme que l'or Indien et l'argent birmanien ont été exclus du commerce de Tarchich ou d'Ophir; au contraire, ce pourrait justement être l'objectif du premier type de voyage, apportant l'or d'Ophir chaque année, point qui a deja eté étudié plus haut; les lois de la navigation justement permettaient à une telle opération d'avoir éte effectuée entre les Indes et Ezyon - Gueber. Mais un voyage de trois ans devrait être recherché ailleurs.

Hawilah, le pays produisant de l'or - voyage de trois ans -

Nous avons dit au début de ce chapitre que le Mont Kura et le fleuve Umfuli, dans le pays original de Kuaranga rhodésien, ont tous les deux la racine de l'Ophir biblique. Nous y avons aussi vu l'abondance du Quartz aurifère, et l'evidence des travaux miniers anciens presque partout dans le pays. Tout cela pose la question : le pays de Kuaranga rhodésien était-il vraiment ou non la cible des vaisseaux de Tarchich pour y aller chercher de l'or une fois tous les trois ans, et l'emporter au port salomonien d'Esyon-Gueber ?

On pourrait se demander pourquoi le mont Kura et le fleuve Umfuli semblent avoir la racine d'Ophir, compte tenu du fait qu'Ophir, n'est devenu renommé qu'à l'epoque de Salomon, ou disons, à partir de 980 av. J.C., tandis que les Kuaranga y sont descendus de leur foyer original d'Ethiopie quelques quatre siecles auparavant. En plus, c'était, vraiment, le pays de Hawilah éthiopien et non pas la province de Kuara éthiopienne, qui semble avoir été connu, dans ces temps bibliques, comme le pays produisant de l'or. Ce sont les deux questions importantes qui devraient retenir notre attention maintenant.

Nous avons déjà vu que la position géographique d'Ophir s'est située sur la côte occidentale d'Oman, et que l'or apporté de là, chaque année, à la cour de Salomon, pouvait bien provenir des mines indiennes de Mysore. Qu'est ce que cela à voir avec la Mont Kura et le fleuve Umfuli ? On ne pourrait pas répondre à cette question avec une certitude absolue parce qu'il n'y a pas d'evidence absolue pour la soutenir. Tout ce qu'on pourrait dire avec une probabilité assez juste, compte tenu de quelques faits concrets, notamment l'influence directe de la langue d'Heureu sur la langue de Kuaranga (ce qui a déjà été vu dans la section de glottochronologie) et de la similitude des coutumes entre les deux peuples (ce qui sera étudié plus loin), tout ce qu'on pourrait dire, donc, c'est qu'il y avait dans les endroits aurifères de Kuaranga rhodésien des gens provenant directement d'Israël, pour y exploiter les richesses minières. On avait dû y prononcer le nom d'Ophir des milliers de fois chaque année, pendant l'ère Salomonienne, ainsi que pendant les siècles suivants, de telle façon que l'Ophir a vraiment cessé d'être un endroit géographique, et est devenu synonyme de production d'or. Rappelons que c'était dans la région d'Umfuli que Mauch a trace l'existence de deux récifs d'or, d'une longueur de 130 km et 35 km respectivement, et c'était là, qu'existaient des milliers de trous

d'une profondeur de trois mètres, témoignant d'exploitations minières anciennes.

C'est pourquoi les endroits aurifères premièrement connus du Mont Fura et du fleuve Umfuli, avaient dû devenir, au cours des siècles, une mutilation du mot original d'Ophir. Nous reviendrons encore sur le contact direct de l'hébreu sur le sol de Kuaranga rhodésien dans le chapitre suivant, touchant au problème complexe de Zimbabwé.

En ce qui concerne la question de Hawilh, connu des porteurs de la tradition biblique, comme un pays produisant de l'or, du bdellium et de la pierre d'onyx, ceci était, sans doute l'habitat original de Hawilah, le fils de Kouch qui avait dû s'installer dans les régions d'or de Guba et dans les montagnes de Dura renommées pour l'or qui se trouvait à 80 km au Sud de la province de Kuwa et sont décrites même sur la carte éthiopienne dans l'appendice. Fazughli sur Nil bleu dans le Sudan à quelques kilomètres à l'Ouest de Guba était aussi renommé en or.

Comme les Hawilahs bibliques étaient des juifs originaux qui s'installèrent dans la province des alentours de Kuara, on pourrait les associer, assez raisonnablement, aux Falashas éthiopiens, compte tenu de ce qu'on avait déjà dit sur cette peuplade dans les chapitres précédents : c'était une partie de ces gens, bien entendu mélangés avec la peuplade indigène trouvée sur place, qui avait entamé la migration originale plus loin vers le Sud, sous le nom de Kuaranga, et qui s'est finalement installé en Rhodésie. Ceci sera mieux confirmé par l'identité complète des coutumes rhodésiennes avec celles des Falashas, et même avec les coutumes des autres Juifs bibliques, comme on le verra dans la deuxième partie de cet ouvrage.

Le Hawilah pourrait donc être également un pays produisant de l'or soit en Ethiopie, soit en Rhodésie, avec un avantage pour cette dernière, comme on peut le voir ci-dessous :

Examinons d'abord l'industrie éthiopienne. L'or trouvé dans les endroits mentionnés était exploité non par les méthodes traditionnelles de creuser des mines en écrasant des pierres contenant la poudre d'or, mais simplement en ramassant la poudre déposée sur les racines de l'herbe, des arbres ou divers trous dans le sol, pendant chaque saison des pluies tropicales.

Cette industrie primitive avait au cours des temps atteint des dimensions fabuleuses. Sans doute, a-t-elle trouvée son expansion, d'abord sur le marché égyptien, et ensuite, dans les temps bibliques, avait-elle

dû s'étendre plus loin. L'homme qui avait ramassé cet or avec le concours de sa famille, l'avait porté au plus proche marché dans des plumes d'autruche ou d'aigle et c'est ainsi que le pays gagna sa réputation d'abondance en or.

Hérodote (au 5ème siècle av. J.C.), nous dit comment Cambyse, un monarque perse, après avoir conquis l'Egypte, marcha vers le Sud avec son armée, pour vaincre ce pays riche en or. Comme la nourriture lui manquait et qu'il rencontrait d'autres obstacles, il s'arrêta sur la route, et envoya son ambassadeur au chef ou au roi de l'endroit pour lui demander sa soumission. L'ambassadeur apporta au chef quelques bagatelles de cadeaux et de colifichets d'or. Le chef riposta en lui montrant ses prisonniers liés par des chaînes d'or ! La mission ne donna rien, car le roi perse fut contraint d'abandonner son expédition, quand son armée affligée par la faim et les autres privations se révolta et quand quelques uns de ses soldats commencèrent à se manger les uns les autres.

Dans l'appendice du livre déjà cité de H. Salt, deux extraits sont donnés : un extrait de l'oeuvre géographique de l'écrivain arabe Ibn-al-Wardi, et l'autre des voyages de Marco-Polo (1290 A.D.); tous les deux y attestent la richesse en or du pays Boja ou Béja en Nubie. La tribu du Béja était aussi mentionnée dans les inscriptions d'Axum.

Tandis que l'or de Béja et de Hawilah avaient dû atteindre les foires et les marchés du royaume de Salomon, il est bien douteux que cet or porté par les bateaux de Tarchich ait atteint la cour de Salomon pour d'eux raisons :

- il n'y avait pas d'autres articles produits ici qui figurent dans la Bible,
- cet article pouvait atteindre sa destination, dans n'importequel endroit du royaume de Salomon, en quelques mois, et non en trois années, car les deux pays étaient voisins.

D'autre part, ces deux raisons concourrent admirablement en faveur de son emplacement chez les Kuarangas rhodésiens. On trouve chez les Kuarangas rhodésiens tous les articles mentionnés dans les passages bibliques : or, argent bdellium, onyx, marbres, arbre d'almug ou santal, ivoire, singes et paons. L'arbre de santal signifie bois dur, ce qui est le teck rhodésien excellent à utiliser dans les temples pour les escaliers, les portes ou les rayons, et le paon est le panwen sauvage rhodésien.

Le voyage de trois ans. Nous avons déjà indiqué les lois de la navigation

ancienne. Les marins de Hiram connaissant la mer ont appris que le vent soufflant du Nord Ouest pouvait pousser leurs bateaux du port de départ d'Esyon-Guèber tout le long de la Mer Rouge, jusqu'au Sud de l'Inde pendant six mois, mais s'ils voulaient changer leur cours, par exemple descendre lelong de la côte africaine, il leur fallait s'arrêter ou bien à Ophir, ou bien à Tarchich sur la côte d'Oman, jusqu'au mois d'avril de l'année suivante, où un autre courant soufflant dans une direction opposée pouvait les amener en voyage de retour à Esyon-Guèber ou bien le long de la côte africaine.

Le long de la côte africaine méridionale se trouvent les embouchures de trois grands fleuves. La première embouchure est celle du Zambèze, la deuxième du fleuve Save, et la troisième la plus rentable est celle du grand fleuve de Limpopo, un peu plus au Sud.

Sur le Zambèze, ils pouvaient aller, soit jusqu'au confluent du Mazoe, qui vient directement de l'Ouest du pays de Kuaranga rhodésien, et puis en parcourant cet affluent jusqu'à sa source au Mont Fura, la région riche en or, soit en dépassant le confluent du Mazoe et en suivant le Zambèze lui-même, jusqu'à la grande chute à 20 km de Chicoa, renommée pour ses mines d'argent.

Sur le fleuve de Save, ils ne pouvaient qu'atteindre le midi du pays de Kuaranga, où le fleuve se divise en deux bras, justement près de la frontière avec le Mozambique, celui de l'est appelé Sabi, et celui de l'Ouest appelé Lundi, mais bientôt après, les deux bras subissent deux grandes chutes d'eau qui, pensons-nous, avaient dû les empêcher d'aller plus loin. Mais sur le bras de Sabi, est le Mont Mutandowhe (1882 ft = 574 m) à une trentaine de kilomètres au dessus de la chute, où se trouve actuellement une mine géante. C'est dommage qu'il y ait des chutes surtout sur Lundi, parce que si le fleuve était ininterrompu, alors il permettrait la parade des bateaux en face de Shabani où se trouve actuellement une mine géante, ensuite en face de Mashaba à l'Est, où se trouvent deux mines géantes, puis devant les quatre mines géantes de Sélukwe, et finalementles voyageurs arriveraient à sa source, au pied de la longue chaîne aurifère, dont Maucha parlé, avec ses milliers de trous d'une profondeur de 3m chaque. Et à mi-chemin entre les deux bras, presque au centre du pays, se trouve le fameux Zimbabwé, dont on parlera dans le chapitre suivant.

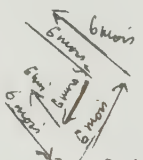
C'était Limpopo, sans doute, qui devait les desservir le mieux, parce que, d'abord, la navigation y était plus calme, sans aucune chute,

et ensuite son affluent Nuanetsi avait dû les amener justement dans le véritable champ d'or, où se trouvent actuellement sept mines géantes du côté del'Ouest, et deux mines géantes un peu plus éloignées à Belingwe du côté de l'Est. On peut s'attendre sans doute à des hasards comme des basses eaux dans les cas de sécheresses ou les contours très sinueux des rivières sur les affluents de Nuanetsi et Mazoe, mais en tout cas, les trois grands fleuves avaient dû les amener, sans aucune doute à l'intérieur du pays d'or, à l'attente de tout le monde.

En tout cas, l'ancien Sofala se trouvait sur la pleine côte du Mozambique, à une cinquantaine de kilomètres du port actuel de Beira, et c'était un endroit d'où l'on ne pouvait pas atteindre directement le pays de Kuaranga par bateaux. Ce port ne servirait donc à rien, en ce qui concerne le commerce direct avec les Kuarangas, en temps anciens, par rapport à l'accès direct par bateaux via Limpopo ou Zambèze, dont la mine la plus proche du Mont Mutandowhe se trouvait à une distance de 300 km.

Nous apprenons, cependant, que c'était à partir du Xème siècle de notre ère, que les arabes se sont servis de Sofala pour exporter de l'or provenant du soi-disant Empire de Monomotapa (Voir Grand Atlas Africain- Editions : Régine van chi Bonnardel - Univ. Paris - 1973)!

Il est, cependant, très important de noter, que pour faire toute cette navigation à partir du port Esyon-Guèber, directement jusqu'au terminus, le coeur du pays de Kuaranga rhodésien, il faut utiliser trois courants de six mois chaque, ce qui signifie une année et demie à l'aller, et exactement le même temps au retour, c'est à dire pour le voyage complet : 3 ans.



Le fait que les bateaux de Tarchivh ont été obligés, par les lois des courants naturels, dans leur voyage aller et retour le long de la côte africaine,, de faire escale au port d'Ophir sur la côte Ouest d' Oman, plus convenable même que Tarchish se situant plus loin à l'Est de leur parcours, cela explique la grande importance du port d'Ophir. Car cette escale avait dû durer quelques mois (peut-être 4), et les biens sur leurs bateaux devaient, évidemment, être remis dans divers dépôts de sauvegarde, et même rechargés, entre temps, vers les autres destinations, selon les besoins du commerce, et selon les courants prévalents. C'est pourquoi Ophir a été si souvent pris par tout le monde, pour le fournisseur de tous les biens du commerce en vogue, quoique ces

1- Les bateaux portugais voilèrent aussi au cours du 16e siècle conformement les vents de la mousson (voir p 167). Deux bateaux contiennent un tentative de voiler contre vent p.170.

mêmes biens provenaient originalement d'autres pays. Cela doit forcement expliquer le mystère de l'or à Ophir.

Il y a dans l'histoire moderne une analogie avec cette explication. Quand le voyage triangulaire de la traite des noirs était à son apogée, — entre les marchands européens - la côte de l'Afrique de l'Ouest produisant des noirs - et les plantations américaines, les acheteurs de noirs, alors, les autorités du pays de débarquement ne nommaient pas ces malheureuses victimes comme des gens venant d'Afrique, d'où ils venaient vraiment. Les marchands disaient que ces noirs provenaient de Lisbonne, de marseille, de Londres, de Liverpool, de Mozambique, ou enfin de n'importe quel endroit auxquels les marchands et les bateaux appartenaient

Ça devait être la même chose avec Ophir. Nous savons maintenant, qu'une marchandise passait par plusieurs intermédiaires avant d'arriver à sa destination. Le producteur d'un article, s'il n'était pas puissant, vendait à bas prix à un autre marchand qui avait un domaine plus large; ce marchand à son tour, le revendait avec profit à une plus grande entreprise qui avait un nombre de grands marchands combinés dans une société. L'évidence biblique nous montre qu'il y avait beaucoup de sociétés commerciales, opérant en Arabie, et celles-ci avaient dû avoir des sièges et des entrepôts dans des ports divers, tels qu'Ophir, qui était, sans doute, le centre commercial pour toutes les marchandises destinées à l'Egypte, l'Ethiopie, Tyr, Canaan, Israël, etc... De là, la terminologie l'or d'Ophir, l'encens d'Ophir, la pierre précieuse d'Ophir, et bien d'autres encore.

Il n'est pas exclus que les bateaux de Tarchich, ainsi que ceux de Hiram lui-même, ont apporté des biens nécessaires à la cour de Salomon, même par le moyen de Tyr comme port de départ, et en navigant autour de l'Afrique par la côte Ouest. Dans ce cas-là, les mêmes lois de navigation (voir la carte p 85) demandaient, elles aussi, un voyage de trois ans aller et retour de Tyr au pays des Kuarangas rhodésiens, avec une escale forcée à Gadiz, le port sur la côte atlantique de Tartessos en Espagne, comme on faisait escale à Ophir par la route de l'Est.

Ceci peut être déduit du fait que Hiram s'engagea (I Rois 5 v.20-24) à livrer à Salomon les bois de cèdres et de cyprès qui étaient coupés au liban, car il n'y avait personne parmi eux qui s'entendait à couper les bois aussi bien que les Sidoniens : il les avait fait flotter (en radeaux) par mer jusqu'à Salomon qui lui donna 20 000 cors de froment pour nourrir sa maison. Et le chapitre 9 du même livre, dans les versets

IO-II spécifie encore qu'au bout des 20 ans que Salomon mit pour bâtir ses maisons, la maison de Jahweh et la maison du roi, Hiram roi de Tyr ayant livré le bois de cèdres et de cyprès, et de l'or autant qu'il en voulait, le roi Salomon donna à Hiram 20 villes dans le pays de Galilée (voir aussi I Rois IO v.II, les bois de santal).

Il est, donc, évident dans tout cela, que l'Ophir de Salomon, qui est devenu en parole au cours des siècles synonyme de fabuleuse richesse d'or, plutôt qu'un pays produisant de l'or ou un poste distributeur d'or et d'autre biens, pourrait maintenant être considéré vraiment sous deux formes. D'une part, Ophir était, vraiment, un réel endroit géographique, distributeur d'or abondant et d'autres biens, situé sur la côte d'Oman, - le Béphar de Ptolémée. D'autre part Ophir pourrait être considéré, figurativement, comme une richesse extraordinaire, au sens du pays biblique de Hawilah, se trouvant au sein du pays réel de Kuaranga rhodésien. Nous pensons qu'on ne pourrait jamais arriver à une plus juste explication que celle-là.

* * *

CHAPITRE IV : ZIMBABWE - AGISYMBA DE PTOLEMEE

Une des plus belles constructions en Afrique, au Sud de Karnak, est le temple etla forteresse de Zimbabwé en Rhodésie, particulièrement le temple au pied de la colline, avec sa grandeur majestueuse et son architecture attirante. A peine est-on entré dans la clôture circulaire que l'on ressent à la fois, une tranquillité sainte, un sens de révérence contrainte et l'indescriptible paix de Dieu. Ses murs arrondis, variant entre 4,57m et 10,67m de haut empêchent de voir ~~toutes~~ les collines des alentours, où l'on ne pouvait que rester assis et goûter une tranquillité totale, une merveille de tous les corps célestes nocturnes, qui accentue la majesté de Dieu.

Il est fort dommage qu'un sanctuaire aussi merveilleux ait été le théâtre d'abus sans fins par les chasseurs de trésors quand son existence fut révélée. Ils y infligèrent un dommage irréparable à tout édifice, ce qui supprima toute chance pour les explorateurs plus avertis de dévoiler son mystère.

La première référence sur ces bâtiments, dans les temps modernes, est faite par l'historien portugais João de Barres (1496-1570). Dans un de ses livres, Da Asia, dont les extraits sont publiés dans Theal's Records vol VI (Decade I, livre 10 - p267-69) il la décrit comme une forteresse quadrilatérale située au milieu du royaume appelé Butua gouverné par un prince nommé Burrom. La terre, aux alentours, avait les mines d'or les plus anciennes, et la forteresse était bâtie de pierres d'une taille merveilleuse, sans béton, avec des murs d'une largeur de plus de 25 empans, mais pas plus haut.

Il dit ensuite que les indigènes du pays appelaient ces édifices Symbawe, qui en leur langue signifie la cour, qu'ils étaient gardés par un officier noble que l'on appelait Symbacayo, et qu'il y avait toujours quelques femmes de Monomotapa soignées par cet officier. Rien ne permet d'indiquer qui avait bâti ces bâtiments, mais les indigènes disaient que c'était le travail du Diable, puisqu'en comparant avec leur pouvoir et leur connaissance, il n'était pas possible pour eux d'imaginer que c'était le travail d'un homme. João de Barres localisa l'édifice entre 20° et 21° latitude Sud à 170 lieues à l'Ouest de Sofala en ligne directe.

Il dit que selon l'avis des Maures qui l'avaient vu et avouaient qu'ils ne l'avaient pas bâti eux-mêmes, c'était un bâtiment très ancien

qu'on avait construit pour garder la propriété de très anciennes mines.

Il fit une supposition qui semble correcte, disant que c'était peut-être la région que Ptolémée appella Agisymba puisque le nom de l'édifice et de l'officier qui le gardait ressemble à celui-ci et que l'un pourrait être la contraction de l'autre.

Les Portugais eux-mêmes n'ont jamais atteint cet endroit parce qu'ils étaient trop préoccupés à essayer de subjuguer la province du Nord-Est du pays original de Kuaranga, qu'ils ont faussement appelé le Grand Empire de Monomotapa. (à étudier en détail ailleurs). On n'entendit rien de plus sur cet édifice jusqu'en 1868 quand il fut redécouvert par Adam Renders, suivi, trois années plus tard, de l'explorateur allemand Carl Mauch, le 5 septembre 1971.

Mauch déclara que les ruines étaient d'une grande antiquité et que la similitude entre les sacrifices indigènes locaux et ceux des Israëlites permit la base d'une recherche plus profonde : "Je ne pense pas beaucoup me tromper", dit-il, "si je suppose que les ruines de la colline sont des copies du temple de Salomon du Mont Moriah, et le bâtiment de la plaine, une copie du palais où résida la reine de Saba au cours de sa visite à Salomon"; Mauch associa même Sofala avec l'Ophir de Salomon[I].

Vingt ans plus tard, les Britanniques prirent possession du pays : les explorations libres et illimitées furent alors permises. On y trouva beaucoup d'autres petites ruines éparpillées partout dans le pays et des centaines de travaux miniers abandonnés, mobile suffisant pour inciter des hommes à explorer la région. On forma même à Johannesburg (Afrique du Sud) une société "Ancient ruins Company Ltd", qui pilla 500 onces d'or travaillé dans les tombeaux en ruine du pays. Ensuite, les autorités britanniques ayant réalisé les dommages causés à la science par de tels pillages défendirent ces explorations en 1900.

Parallelement à cette chasse au trésor dans le pays, une grande controverse s'élevait au sujet de l'origine de ces ruines. En 1891, Th. Bent et son collègue R. Swan firent la première fouille du lieu, suivie par celle du temple de l'Est sur la colline, et d'une autre plus petite de la région; ils en donnèrent les résultats dans la publication mémorable de l'ouvrage : "The Ruined Cities of Mashonaland" (Longmans 1892). Il y était déclaré que les ruines étaient d'une antiquité éloignée et bâties

---

I) Cité par R. Summers - Zimbabwé, mystère rhodésien - (traduit de l'anglais Editions Plante - Paris 1971) p40-41.

soit par les Phéniciens, soit par les Sabéens. Son collègue Swan soutenait Bent avec la méthode astronomique de datation, en vogue à l'époque. Cette méthode repose sur la précession des équinoxes, un très lent mouvement de déplacement du pôle de la sphère céleste autour de l'axe de l'écliptique, procédé qui indique que les bâtisseurs devaient avoir une bonne connaissance technique d'astronomie.

Un savant allemand Dr H. Schlicter qui visita les ruines en 1898, a déclaré lui aussi que la "tour conique", faisait partie d'un cadran solaire et situé l'origine de Zimbabwé à 1100 av. J.C.; et l'année suivante, en visitant d'autres ruines du pays, il déclara, en utilisant la méthode astrénomique et les sources bibliques que toutes les ruines, de même que Zimbabwé et les mines anciennes avaient été construites entre les 2ème et 7ème siècles avant J.C.

La thèse de TH. Bent a été approuvée par R. Hall qui fut nommé conservateur des ruines de Zimbabwé en 1902. Il ratissa les ruines pendant trois ans et il trouva de nombreux objets : des phallus et des plats en stéatite, des outils et des armes en fer, des ornements en cuivre, des fragments de porcelaine provenant de Chine et de Perse, des verreries syriennes (ou Arabes) et de nombreux ornements en or. Les résultats de ses travaux parurent dans son livre "Great Zimbabwé", dans lequel il leur attribuait pour origine l'Arabie du Sud au temps de la reine de Saba. Il y avait des similutudes entre le temple de Zimbabwé et un bâtiment de Marib dans l'Hadramaout, et une similitude avec le culte phallique.

Mais peu à peu, on s'est mis à critiquer l'origine ancienne des ruines. D'abord, Sir John Willoughby, un es-officier des Royal Horse Guards, sans être un savant, se rendit sur place et creusa le sol des ruines en 1892. Sans se prononcer sur leur origine, il dénonca certaines observations de Bent et attaqua plus ouvertement la méthode astronomique de Swan. Un autre jeune géologue, Frédéric Mennell de Rhodésie, attira aussi l'attention sur les erreurs de mesure de Swan, suivi en cela du chasseur Selous qui attribue l'origine des ruines à une époque plus récente, pensant qu'il s'agissait de travaux d'Africains qui bâtissaient encore de la même façon à son époque.

Pour clarifier et amener le problème sur une base plus scientifique, l'Association Britannique des Sciences, entra dans le champ de la controverse en 1905 avec la nomination de David Randal Mac Iver, expert archéologue, pour qu'il fasse des fouilles nécessaires et qu'il soumette un rapport sur ses trouvailles.

Mac Iver arriva en Rhodésie en Avril 1905 et demeura à Zimbabwé deux mois, en Juin et en Juillet et fit ses conclusions plutôt hâtivement. Il reprit toutes les choses au début sans tenir compte des hypothèses et des travaux antérieurs. Il s'empara d'une tranchée profonde de Hall pour faire ses propres fouilles, et pour comparer ses résultats avec les résultats de Hall. Là, il constata que les gens qui habitaient le temple elliptique au moment de sa construction appartenaient à des tribus dont les arts et produits manufacturés n'étaient pas différents de ceux du Makalanga moderne.

Puisqu'un certain nombre des objets découverts étaient enfuis très près du fond des gisements, Mac Iver les utilisa comme témoignage de datation. Et comme on avait estimé que ceux-ci appartenaient à peu près au XIIIème siècle de notre ère, Mac Iver estima que la date du temple elliptique n'était pas antérieure au XIV ou au XVème siècle, période à laquelle appartenait la verrerie arabe. Il conclut aussi que les huttes et les murs environnants qui furent construits au même niveau que les fondations des huttes, sont incontestablement africaines dans leur moindre détail et appartiennent à une période qu'on pourrait situer selon les importations étrangères en gros au Moyen Age.

On peut déduire deux faits importants de cette constatation archéologique provenant de sources officielles. Le premier fait est que les habitants de l'époque de la construction des bâtiments appartenaient à des tribus dont les arts et les autres produits n'étaient pas différents de ceux des makalangas modernes. Cela veut dire que la peuplade africaine de l'époque de la construction n'était pas différente des peuples de Makalanga moderne, ou plutôt qu'ils étaient, en fait, le même peuple, puisque les makalangas modernes sont les descendants des Kuarangas anciens, ce que Mac Iver ne savait pas.

Le deuxième fait est qu'il n'est pas nécessaire d'être expert archéologue pour prouver qu'il ne pouvait pas y avoir de gisements profondément superposés dans le cas d'un emplacement constamment occupé de l'origine jusqu'à notre époque. En effet, c'est la période d'abandon d'un endroit pour des siècles, et sa réoccupation, c'est l'érosion et la décadence atmosphérique, qui produisent des couches géologiques et historiques. Ces deux faits provenant de l'archéologie autoritaire nous rapproche davantage de la solution du problème de Zimbabwé parce qu'ils s'accordent admirablement avec les anciens Kuarangas rhodésiens.

Mac Iver publia le résultat de ses travaux dans son petit livre

"Medieval Rhodesia" paru en I906.

Ceci n'a fait que hâter la controverse qui continua pendant un quart de siècle, quand la même association nomma, en I929, Melle Gertrude Caton Thompson, une autre expert archéologue, pour lui soumettre un rapport sur ses propres trouvailles.

Caton-Thompson était chargée de procéder à l'étude des ruines de Zimbabwé ou de tous les autres monuments du même genre en Rhodésie, qui soient de nature à révéler le caractère, l'époque, et la source de la civilisation des constructions. Elle a exposé ses travaux dans son livre "Zimbabwé Culture" où elle a confirmé la substance des trouvailles de Mac Iver, mais en datant leur origine de quelques siècles plus tôt.

La controverse n'a pas cessée avec le livre de Melle Caton-Thompson, au contraire elle s'enflamma des deux côtés puisque ses trouvailles semblaient à l'époque, comme elles semblent encore de nos jours, totalement insuffisantes. Cependant, les investigations qui se sont succédées avec les archéologues locaux semblent avoir soutenues ses conclusions, et une datation au radiocarbonne I4 d'une poutre de bois retirée de la base d'un mur - où le système de drainage fonctionnait - a suggéré qu'une sorte de structure s'y trouvait en 587 ($\pm$I60).

"Une légère consternation régna alors chez les archéologues rhodésiens" dit Roger Summers dans son dernier résumé du mystère, qui est lui-même intimement en accord avec les travaux locaux[I].

Aujourd'hui, on croit généralement que Zimbabwé fut bâti entre 800 et I750 AD, en opposition à l'école ancienne qui s'estompe graduellement, mais le mystère restera toujours : ce sont les conclusions que R. Summers donne lui-même de là-bas.

Mais il est intéressant de noter ce que pensent les archéologues locaux eux-mêmes des constructeurs éventuels[2].

Les Lembas, dit Roger Summers, ont récemment prétendu que leurs aïeux étaient les bâtisseurs de Zimbabwé. Ils sont nettement sémitiques et artisans exceptionnellement doués pour le travail du fer, du bronze, comme de la poterie. Mais les problèmes de construction de Zimbabwé étaient aussi administratifs que techniques, et les Lembas sont dépourvus d'esprit politique.

Les Roswis étaient de bons organisateurs et de grands magiciens, mais

---

1) R. Summers - op. cit. p98

2) R. Summers - op. cit. pI25-I29.

on doute qu'ils aient jamais construits quoique ce soit.

Les Shonas. L'archéologue local Robinson a émis l'hypothèse que les premiers bâtisseurs de Zimbabwé étaient les ancêtres de l'un des actuels groupes Shona, hypothèse soutenue par ses autres collègues.

Du point de vue anthropologique il y avait beaucoup plus à dire en faveur de cette thèse, dit Roger Summers. Tout d'abord, on croit que les ancêtres de Shona, notamment les Kuarangas, ont été des émigrants de la première heure en Rhodésie, qu'ils ont été responsables de la majeure partie des exploitations aurifères du pays et qu'ils étaient suffisamment avancés dans les constructions en pierre. Les portugais les ont aussi appelés Mocaranga ou Karangaland. Un autre point en leur faveur est que tous les premiers bâtiments de pierre se trouvaient dans les vieilles régions du pays.

"Mais il y a très longtemps, 850 ans," continua R. Summers, "et il est impossible d'identifier les bâtisseurs avec un important pourcentage de certitude. Contentons nous de dire que les Shonas (éventuellement les Karangas) ont probablement pris une large part au début des travaux et que, par chance, les Lembas ont pu leur succéder et améliorer la technique de construction" (op. cit. p128).

Summers conclut avec la solution moderne du problème. Zimbabwé était un ancien lieu saint lié à une religion autochtone. Sa situation fut déterminée par un îlot de verdure pendant l'hiver rhodésien. Les roches des collines aux alentours fournirent les pierres convenant au bâtiment et "la technique de construction des murs en pierres grossièrement taillées y a été introduite (ou peut-être inventée). Les premiers murs représentaient des lieux sacrés sur la colline."

"Autour de cet ancien lieu saint ont naturellement gravité des dirigeants indigènes et Zimbabwé devint la métropole d'une grande confédération gouvernée par des rois dont le nom dynastique était Monomotapa (ou plus probablement Mwene watapa). A cette dynastie ont succédé les Mambo Roswi dont le principal apport à Zimbabwé a été une série d'immenses murailles édifiées selon une technique considérablement améliorée. Tout au long de cette époque, Zimbabwé a été une cité riche conservant tous les revenus d'un négoce lucratif d'or et d'ivoire, dirigé pour l'essentiel par des Arabes et en partie par des Portugais.

Finalement, comme tous les autres grands centres de cette partie de l'Afrique, Zimbabwé a été détruite par une horde de guerriers Angoni commandés par le chef Zwongendaba."

Il conclut que si nous en savons beaucoup plus long que nos prédecesseurs sur le mystère de la Rhodésie, bien plus de choses encore demeurent mystérieuses; en découvrant ce qui reste caché aujourd'hui, nous en apprendrons davantage sur l'histoire de notre pays, et sur les hommes qui l'habitaient jadis, et ~~sur le sol duquel~~ dont les enfants demeurent toujours sur le sol. -

L'archéologie a grandement contribué à la solution du mystère de Zimbabwé, mais elle s'arrête justement là où elle ne peut plus avancer, car c'est vraiment un travail qui dépasse ses limites.

Quand un peuple demeure dans un endroit très longtemps et c'est le cas pour toute l'Afrique, c'est toujours du domaine d'un historien, d'un sociologue, d'un ethnologue, mais rarement ou presque pas du tout d'un archéologue. Car l'archéologue est mal équipé, avec son pic, pour travailler dans le domaine historique, comme l'historien l'est, s'il tente de travailler dans le domaine archéologique avec sa plume. C'est pourquoi nous pensons que le professeur Mauny a légèrement surestimé les pouvoirs de l'archéologie, dans son dernier et très érudit ouvrage[I], quoique l'archéologie nous ait permis de faire de grands pas en avant dans notre connaissance de l'Afrique.

Nous pensons que l'Association Britannique aurait dû obtenir des résultats plus satisfaisants, si, elle avait envoyé, pour la seconde intervention, en 1929, ou même après, un historien, au lieu d'un archéologue, puisque alors, on aurait pu certainement examiner le problème sous des angles différents, voire définitifs.

Caton-Thomson n'a pas amélioré les travaux de Mac Iver qui ont soutenu tout ce qu'il fallait, du point de vue archéologique. Elle avait donc perdu son temps sur place un quart de siècle plus tard, ou elle l'avait mal utilisé. Un historien aurait pu travailler sur des matériaux complètement différents : la parole des hommes, leurs habitations, leurs coutumes, leur joie, leur chagrin, leur musique, leur danse, leurs arts, leurs travaux et toute leur vie quotidienne. Tout cela soumis à une synthèse globale aurait dû mener à la source du mystère et à sa solution.

Quelques notions émanents des écrits des archéologues que nous avons cités, nous semblent toucher vraiment le fond du problème, mais ces notions ne peuvent arriver à faire surface, justement comme un poisson ne peut pas sortir de l'eau. Il doit nager sous l'eau car l'air l'étouffe.

I) Voir R. Mauny - Les Siècles Obscurs de l'Afrique Noire - Fayard 1970 dernière page.

De même la fourmi se doit de silloner la terre.

La valeur des conclusions archéologiques considérée comme une entité toute seule et dépourvue de tout autre témoignage, pourrait être soit négligeable soit naïve. La naïveté devient parfois irritante quand l'écart avec la vérité est trop grand. Nous l'avons senti en lisant la phrase de Summers : " Mais il y a très longtemps, 850 ans - et il est impossible d'identifier les bâtisseurs avec un important pourcentage de certitude."

Maintenant que nous savons que le peuple Kuaranga rhodésien descend du peuple de la province de Kuara et de ses alentours en Ethiopie, en des temps très anciens, (ce qui a été démontré dans les chapitres précédents), le problème de Zimbabwé rhodésien n'est plus un mystère. Il est, en fait, sur la voie de la solution soutenue si ardemment dans les travaux des archéologues. C'est à nous de faire maintenant des conclusions plus justes et plus complètes.

Mais il nous faut, d'abord, jeter un coup d'oeil sur l'emplacement original d'Agisymba de Ptolémée, qui se trouve, par hasard, exactement à l'endroit du Zimbabwé actuel.

La cartographie était encore au stade du sous-développement à l'époque de Ptolémée. C'est l'astronome et mathématicien grec Hipparque qui a conçus vers 130 av. J.C., une méthode pour élaborer une carte du monde connu, par des observations astronomiques, en localisant des positions géodétiques précisément sur un réseau de 360° de latitude et de longitude. Hipparque détermina ses longitudes par les observations astronomiques des éclipses. C'était un procédé assez difficile à l'époque, faute d'instruments précis qui ne sont apparus que dans nos époques modernes. Tout de même ce fut la première fois que la cartographie fut une ~~science~~ méthode établie sur une base scientifique, et elle fut reprise par Ptolémée quelques 250 années plus tard.

Dans le premier livre de son oeuvre capitale Géographie (en 8 livres), Ptolémée a formulé les principes de la cartographie mathématique et les méthodes pour représenter la surface sphérique sur un plan. Mais il y manquait, presque totalement les données scientifiques. Il a déterminé quelques latitudes par des observations astronomiques, et un peu des longitudes par le réglage des éclipses.

En revanche, il se servit largement des <u>témoignages des voyageurs</u>. Son livre contenait des cartes section par section : 10 pour l'Europe, 12 pour l'Asie, 4 pour l'Afrique, et une carte du monde connu. Une re-

SEPTIMIUS FLACCUS — JULIUS MATERNUS

Avant 150 de J. C.

Μαρῖνος ὁ Τύριος φησί, Σεπτίμιον μὲν Φλάκκον τὸν ἐκ τῆς Λιβύης στρατευσάμενον ἀφικέσθαι πρὸς τοὺς Αἰθίοπας ἀπὸ τῶν Γαραμάντων μησὶ τρισὶν ὁδεύοντα πρὸς μεσημβρίαν.

„Marin de Tyr dit que Septimius Flaccus, parti de la Libye pour entreprendre une expédition militaire, était arrivé chez les Éthiopiens en trois mois, se dirigeant des Garamantes vers le sud." (Ptolémée I 8).

Τούλιον δὲ Μάτερνον τὸν ἀπὸ Λέπτεως τῆς μεγάλης, ἀπὸ Γαράμης ἅμα τῷ βασιλεῖ τῶν Γαραμάντων ἐπερχομένῳ τοῖς Αἰθίοψιν, ὁδευσάντων πάντων πρὸς μεσημβρίαν, μησὶ τέσσαρσιν ἀφικέσθαι εἰς τὴν Ἀγίσυμβα χώραν τῶν Αἰθιόπων, ἔνθα οἱ ῥινοκέρωτες συνέρχονται.

„Marin de Tyr rapporte que Julius Maternus, parti de Leptis la Grande, voyageant depuis Garama avec le roi des Garamantes qui allait attaquer les Éthiopiens, est arrivé, en se dirigeant toujours vers le sud, au bout de quatre mois jusque près du pays d'Agisymba, appartenant aux Éthiopiens, et où l'on rencontre des rhinocéros." (Ptolémée I 8).

Τὴν μέντοι μεταξὺ διάστασιν τῆς μεγάλης Λεπτεως καὶ τῆς Γαραμης τηρητέον, ὡς ὅ τε Φλάκκος καὶ Μάτερνος ἐπέθεντο, σταδίων πεντακισχιλίων τετρακοσίων·

„La distance depuis Leptis la Grande jusqu'à Garama doit être évaluée, comme l'ont établi Flaccus et Maternus, à 5400 stades." (Ptolémée I 10).

C'est d'après ces expéditions de Septimius Flaccus et de Julius Maternus que Marin de Tyr a calculé la position du point le plus méridional connu de l'Afrique.

DIOGÈNE — THÉOPHILE

Avant 150 de J. C.

Tous deux — Diogène et Théophile — sont mentionnés par Marin de Tyr comme capitaines de vaisseaux.

„Marin de Tyr rapporte qu'un certain Diogène, qui avait pris part à des voyages en mer vers l'Inde, fut jeté hors de son cours par le vent boréal, lors de son deuxième

construction moderne de sa carte du monde, basée sur 8000 endroits (détaillés dans ses 7 autres livres) cités, rivières, montagnes, tribus, etc, révéla beaucoup d'erreurs, quelques unes monstrueuses, mais tout de même, son oeuvre porta une autorité canonique pour 1500 ans. Quelques unes de ses erreurs persistèrent même sur les cartes du 18è et du 19ème siècles[1].

Le nom du pays d'Agisymba, qui nous touche ici, était aussi emprunté, parmi les autres, à Marin de Tyr[2] de formation grecque, qui lui-même l'avait obtenu de quelques témoignages fidèles.

Dans le fameux passage du premier livre[3], Ptolémée nous informe de deux évènements romains qui se sont déroulés en Afrique au Ier siècle de notre ère : l'expédition de Septinius Flaccus, et le voyage du général Julius Maternus qui semble avoir été allié au roi de Garamantes pour aller attaquer les Ethiopiens .

La date exacte de ces deux évènements ne nous concerne vraiment pas ici : il importe peu que ce soit au début du premier siècle de notre ère, au milieu ou à la fin, quoiqu'il y ait un certain nombre de références contradictoires sur ce sujet, dans la confusion de Septimius Flaccus de l'ère augustienne, avec Suellius Flaccus, qui fit, lui aussi, de syrte (en Lybie), une expédition contre les Nasamons, en 86 après J.C., et qu'il y ait aussi d'autres suppositions contradictoires par manque de recherches[4].

Notre but ici est de tenter d'identifier le pays d'Agisymba, le point le plus méridional d'Afrique connu à l'époque de Marin de Tyr et de Ptolémée.

Il est évident, de l'écriture de Ptolémée, qu'il s'agit de deux expéditions romaines distinctes, qui n'ont aucun rapport entre elles, dont Marin et Ptolémée se sont servis uniquement pour leurs calculs géographiques, en tant que marches militaires faites à pied, d'un endroit à un

---

1) voir les détails sur les 4 périodes de cartographie dans l'Encyclopédie Britannique, vol.14- Ed. 1968 - p829 et suivantes.

2) Marin de Tyr : géographe de la fin du 1er siècle. Romain d'origine, il est le fondateur avec Eratosthène et Hipparque de la géographie mathématique.

3) Reproduit à partir de Y. Kamal Tome I, 1926 p103.

4) Voir J. Desanges - Note sur la Datation de l'Expedition de Julius Maternus au Pays d'Agisymba - Latamus - Revue d'Etudes Latines - Tome 23 p713-25 - 1964.

autre, afin de localiser le pays d'Agisymba, le "point le plus méridional connu de l'Afrique".

Le point de départ de Septimius Flaccus fut la Libye, sans doute la grande Syrte (le centre romain), et le point de départ de Julius Maternus fut Leptis la Grande, à 250 km à l'Ouest de la Grande Syrte.

Septimus Flaccus, marchant vers le Sud, atteignit d'abord la partie de l'Est du pays des Garamentes et à partir de là arriva chez les Ethiopiens, en parcourant toute la distance en trois mois, tandis que Julius Maternus descendit de Leptis la Grande, presqu'en ligne droite vers le Sud à une distance évaluée à 5400 stades[I], où il atteignit la capitale Gorama, au centre du pays, et de là, avec le roi des Garamentes, il arriva en se dirigeant toujours vers le Sud au bout de 4 mois, au pays d'Agisymba, appartenant aux Ethiopiens, et où l'on rencontre des rhinoceros (Ptolémée I-8).

Regardons maintenant leurs procédés de calculs. Tous les deux, Marin de Tyr et Ptolémée, ont basé leurs calculs des latitudes sur les données de Posidonius (grand maître de Cicero vers I35-50 av. J.C.), de 500 stades[I], pour chaque degré. Plus tard on représenta un degré par 600 stades (ouIIIkm), ce qui est maintenu même de nos jours.

Sur la base de la marche effectuée par le général Maternus, de Leptis la Grande à Garama, la distance étant connue, Marin de Tyr s'efforca de calculer la distance qui fut couverte, par la même armée à la même allure, en quatre mois ou I20 jours, jusqu'à Agisymba, afin de lui permettre d'insérer le pays d'Agisymba sur la carte.

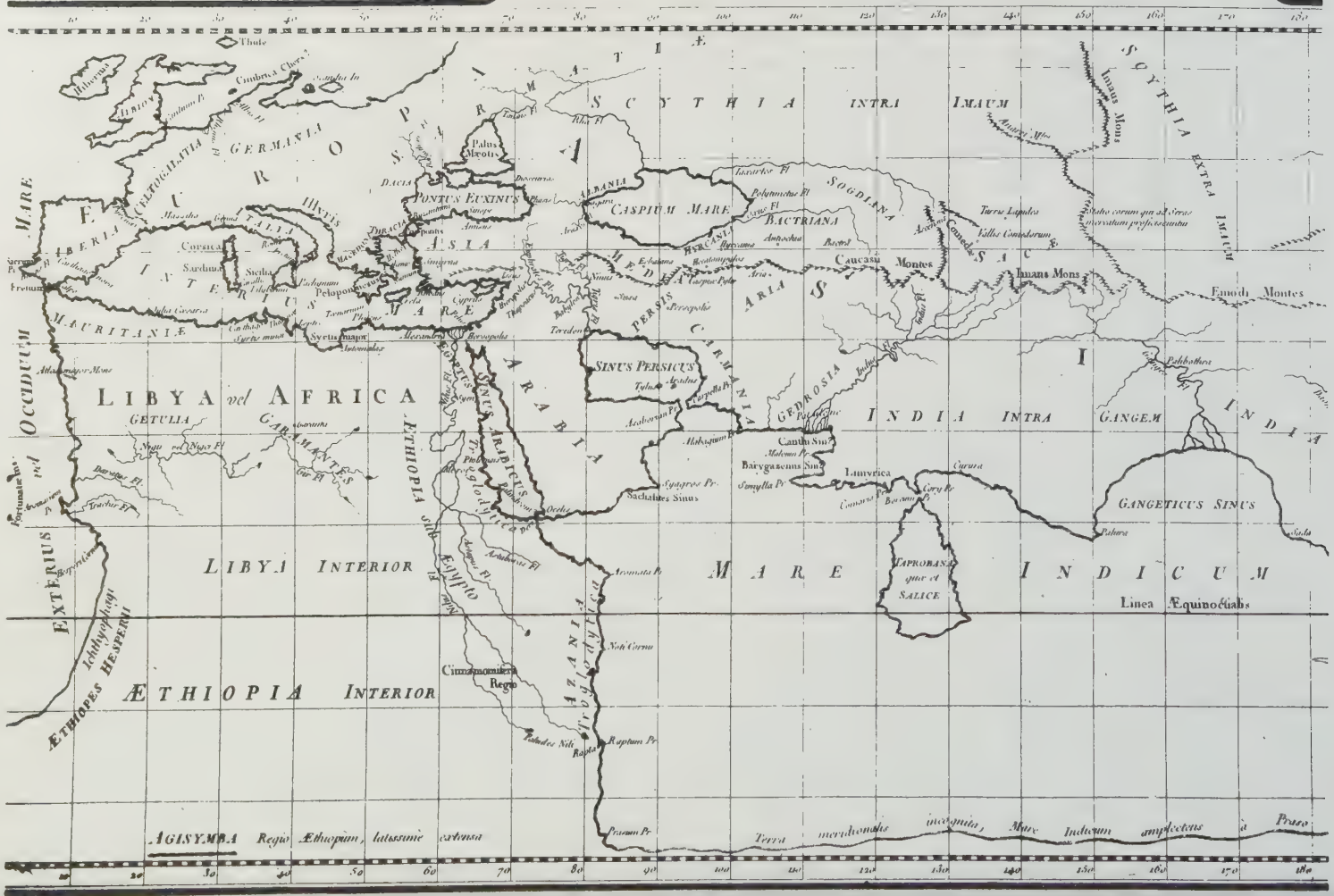
Garama fut fixé à 2I°30 N de latitude(voir copie de la carte), et la distance couverte par Julius Maternus en I20 jours jusqu'au pays d'Agisymba fut calculée à 24 680 stades (ou 4516km), ce qui équivalait à 49°30'. Malheureusement, il semble que Marin ait commis une erreur, non pas par un raisonnement illogique, mais qui avait dû être sans doute, simplement un trou de mémoire. Car cette distance n'était pas prise à partir de Garama, mais à partir de l'Equateur lui-même, parce que les calculs de latitudes furent toujours faits par rapport à l'Equateur; il oublia donc, pour ainsi dire, de soustraire la distance de la partie au dessus de l'Equateur jusqu'à Garama. Ainsi, ce point d'Agisymba le

---

I) I stade (latin Stadium empr. au grec: mesure, itinéraire) = 600 pieds ou I83m et 500 stades = 92km;
600 stades = IIIkm.

MARINI TYRII SYSTEMA GEOGRAPHICUM.

Enucleabat GOSSELLIN, M.DCC.XCI.


Thule
Hibernia
Britannia
Cimbrica Chersonesus
Sarmatia In
GERMANIA
CELTOGALLATIA
Albis Fl
Rhenus Fl
Sequana Fl
Padus Graeis
Tanais Fl
SCYTHIA INTRA IMAUM
Imaus Mons
SCYTHIA EXTRA IMAUM
DACIA
PONTUS EUXINUS
ALBANIA
CASPIUM MARE
Oxus Fl
SOGDIANA
BACTRIANA
Turris Lapidea
Caucasus Montes
Imaus Mons
Emodi Montes
Corsica
Sardinia
Sicilia
Peloponnesus
Cyprus
Creta
Rhodus
Lesbos
Chios
Samos
Lemnos
Thasos
Imbros
Tenedos
Cythera
Euboea
Cephalonia
Ithaca
Corcyra
Zacynthus
Melita
Cossura
Gaudos
Cercina
Syrtis maior
Syrtis minor
Mercurii Prom
Borion Prom
Hesperium Prom
Atlantis Mons
MAURITANIAE
Tingis
Sexti Fretum
Gades
Tarraconensis
Baetis Fl
Anas Fl
Tagus Fl
Durius Fl
Minius Fl
Nilus Fl
Tanais Fl
Rha Fl
Araxes Fl
Cyrus Fl
Euphrates Fl
Tigris Fl
Indus Fl
Hydaspes Fl
Acesines Fl
Hydraotes Fl
Hyphasis Fl
Zaradrus Fl
Polytimetus Fl
Oxus Fl
Iaxartes Fl
Ochus Fl
Arsanias Fl
Halys Fl
Thermodon Fl
Iris Fl
Sangarius Fl
Parthenius Fl
Hermus Fl
Caicus Fl
Cayster Fl
Maeander Fl
Meander Fl
Scamander Fl
Simois Fl
Rhyndacus Fl
Granicus Fl
Aesepus Fl
Propontis
Hellespontus
Bosporus Thracius
Bosporus Cimmerius
Palus Maeotis
Tanais Ostium
Sinus Issicus
Sinus Arabicus
Sinus Persicus
Sinus Gerrhaeus
Sinus Barygazenus
Sinus Cantis
Sinus Sachalites
Sinus Gangeticus
Sinus Colpos Argyre
Sinus Aromatites
Sinus Rhapta
Sinus Prasum
Promontorium Taprobanae quae et Salice
Promontorium Cory
Promontorium Cory Fl
Promontorium Cory Fl
Promontorium Cory Fl

plus méridional connu de l'armée romaine était, donc, à 40°30' de latitude Sud ce qui faisait que ce point se trouvait en fait quelque part dans l'Océan Antarctique, approximativement à 420 Milles (ou 676km) au Sud du Cap de l'Afrique du Sud. Ceci présenta sans doute un grand problème qui le contraignit à réagir vite.

Une telle absurdité fut d'abord réduite par Marin à la moitié de la distance (à 12 000 stades ou 24 degrés), réduction qui, bien qu'elle soit faite par hasard, sans aucune base logique, placa l'Agisymba juste dans sa position correcte; seulement ni Marin, ni Ptolémée, ni aucun autre savant de l'époque jusqu'à nos jours, ne réalisa que c'était le cas.

La réduction de Ptolémée lui-même, par 9 degrés de plus, à 16°25 était basée sur le raisonnement suivant : "il s'agissait de placer l'Agisymba à une latitude au Sud de l'Equateur égale à celle du Meroë au Nord de l'Equateur, sans aucune logique, bien sûr, fixant ainsi le point d'Agisymba sur sa carte à quelques 3 degrés de moins que sa position actuelle de 20°, obtenue par le calcul nouveau (à 600 stades) au Sud de l'Equateur; mais la réduction de Marin, quoiqu'elle soit fortuite, est absolument correcte, car le chiffre de 12 000 stades divisés par 500 donne 24°, taux erroné à l'époque, mais si on divise par 600, alors cela donne exactement 20°, et même pour être minutieusement exact, la position actuelle de la forteresse de Kuaranga sur la carte d'aujourd'hui se trouve à 20° 16' 30" S. Lat.[I]

Nous pouvons arriver exactement au même résultat si nous prenons les chiffres originaux de Marin de Tyr de 24 680 ou 49 1/2°, (ou 41-1/2°, si l'on prend 600 stades au lieu de 500 stades par degré), et si nous les rapportons entre les deux points actuels couverts par l'armée romaine, c'est à dire Garama-Agisymba, au lieu de la fausse distance probablement calculée par Marin entre l'Equateur et Agisymba. Puisque Garama fut fixé à 21°30'N de latitude, et Agisymba comme nous le savons maintenant, se trouve a 20° au Sud de l'Equateur, alors la distance entre les deux points est de : 21°30 + 20° = 41°30' = 24 680 stades par les degrés calculés à 600 stades, ou 49°30' calculés à 500 stades.

I) En fait le mot Agisymba de Marin de Tyr figure sur sa propre esquisse juste au dessous de la latitude 20°S, et au voisinage de la longitude de 30°, où il se trouve exactement aujourd'hui. Voir Marini Tyrui - Système Géographique d'après le texte marin de Tyr interprété par P.T. J. Gosselin - Atlas - Paris 1814 (N14).

Avec cette clarification de l'erreur originale de marin de Tyr, espérons que nous sommes maintenant plus proche de la solution de l'énigme de la position géographique d'Agisymba, dont le nom moderne est Zimbabwé, comme on le verra plus loin, et de la solution de son éternel mystère.

On peut se demander si l'armée romaine a pu parcourir une distance de 4516km à pied, en 120 jours (avec une moyenne de 37,51 km par jour), sans repos, sur un terrain aride, sec et totalement inconnu. Mais une étude détaillée de la carte nous montre qu'une armée si disciplinée que l'armée romaine et si accoutumée à marcher dans le vaste empire romain pendant un millier d'années, était en plus bien desservie par les lois naturelles. Car il y avait, dans ces temps anciens, des routes principales saisonnières aux pistes importantes du Nord au Sud à travers le Sahara, en dehors des vallées et des rivières. On voit la route à la piste importante de Djado à Zéguédepe, à 20°30' Latitude N, dans les alentours de Garama, et de là à Dirkou-Bilna au Sud. Ensuite à Agadem et de là à Nguigmi au bord du lac Tchad. Du lac Tchad jusqu'au pays d'Agisymba, cela avait dû être une marche fort agréable tout le long des vallées du fleuve Chari jusqu'au bassin du Congo; et de là n'importe quel affluent du Congo, qui coule toujours dans la direction Sud-Nord, avait dû les amener au bassin de Zambèze dont les nombreux affluents baignent le pays d'Agisymba.[1]

On peut se demander encore, d'où vient le nom d'Agisymba, que cette armée a transmis à son tour aux informateurs fidèles dont Marin parlait ?

Quand on voyage, même de nos jours, et qu'on arrive dans une région ou une terre inconnue, la première chose que l'on fait est de demander aux habitants locaux le nom de l'endroit atteint pour pouvoir s'orienter. A notre époque, on trouve partout des panneaux d'orientation, surtout dans les pays occidentaux, mais dans les temps anciens, on n'en trouvait nulle part.

Pour avoir le nom d'un lieu particulier, ou d'un pays dans une région fort éloignée du monde, où les facilités diverses de la civilisation moderne manquent, il est difficile de le faire, même de nos jours, sans aller sur place s'en informer auprès des habitants locaux.

Ainsi, il est bien raisonnable de suggérer que le général romain a obtenu des habitants locaux, sur place, le nom du pays dans lequel il arrivait et qu'il l'a passé aux autres personnes qui, semble-t-il, étaient devenues les informateurs fidèles du géographe Marin de Tyr; cela a dû être la seule méthode par laquelle il fut capable de déterminer le nom

[1] Voir la carte de la page 66.

et la position d'Agisymba.

Le préfixe d'Agi n'était pas, bien entendu, fourni à Marin de Tyr par le général romain sous la même forme, mais, seulement, dans le même sens. Eclaircissons ce point en détail.

Agisymba en langue grecque signifie simplement Saint Symba.

Nous lisons dans le dictionnaire de la langue locale[1] sous l'entrée de Simba la traduction anglaise de : Strength, - force, Power, - violence, ~~pouvoir~~, Authority, ~~- autorité~~.

Les deux mots de la traduction, pouvoir et autorité, signifient, sans doute, le gouvernement central, que ce soit celui d'un roi ou d'un chef, ou en langue locale du Mambo. Strength-force n'est rien d'autre qu'un fort ou forteresse.

En traversant le Zambèze, les armées rassemblées du général romain et du roi des Garamentes avaient dû rencontrer des villages des peuples de Kuarangas qui les auraient informés de la direction ou du siège de leur grand Mambo (ou chef) demeurant dans une grande forteresse appelée Simba et bâtie sur une haute colline, plus loin dans le Sud. Marchant depuis si longtemps on ne pouvait pas ignorer la parole des indigènes. Maternus avait dû s'efforcer d'atteindre l'endroit indiqué avec un guide local.

Après quelques jours de marche vers le Sud, le long des vallées et des nombreuses rivières, ils avaient dû atteindre les plaines de la forteresse, dont les gardes sur la tour du temple là-bas, ainsi que sur les murs de la citadelle en haut, avaient averti leur GRand mambo de l'approche des colomes d'une armée étrangère, bien disciplinée. Ils n'avaient pas dû alors opposer de résistance, car cela aurait signifier en effet, une bataille entre une troupe de lions et un troupeau de singes pour ainsi dire, ce qui aurait été ridicule. Les colonnes n'avaient donc dû rencontrer aucun obstacle.

A la vue de ce temple magnifique et sacré, ce que même R. Summers nous a dit en haut ("ancien lieu saint"), Maternus avait dû être très impressionné par sa dignité, par sa majesté, par sa tranquillité et par sa véritable sainteté. Alors, le garde de la tour, avait commencé à frapper sur un tambour très résonnant, et bientôt, un nombre considérable d'autres tambours de toutes les parties de la forteresse du haut avaient fait écho dans la vallée en bas; ce bruit avait dû être suivi d'un mou-

---

1) M. Hannam - Standard Shona Dictionary - London 1959 - p579.

vement tumultueux des peuples à l'intérieur. Le Mambo lui-même avait dû descendre, entouré par une troupe de guerriers bien armés, prêts à donner leur vie pour sauver leur roi et leur pays.

Marin de Tyr ne nous a pas parlé de la réception donnée aux visiteurs étrangers par les autorités de Simba, ni de la durée de leur séjour là-bas, mais, nous pourrions bien présumer qu'une longue fraternisation entre les armées des blancs et des noirs, fut bien reçue par leurs hôtes de Simba. Le général romain et sa vaillante armée, furent les premiers Européens à avoir mis les pieds sur le sol de Simba au début de notre ère, et la fraternisation intime entre les deux races aurait dû prouver aux colonisateurs blancs du 20ème siècle, qu'une telle merveille, que leur leader Sir Edgar Whitehead essaya si fortement de préserver, avait été bien vue sur ce sol et pratiquée avec succès, deux mille années auparavant.

Cependant il avait dû être temps pour les visiteurs de partir, et l'inspection des bâtiments de haut en bas, avait dû faire une impression mémorable dans la pensée du général romain. En particulier, il avait dû être impressionné par la dignité et la sainteté du temple avec l'autel, les chambres des prêtres, la cour de Justice du Mambo située entre les deux portes, et les tours avec les gardes permanents. Les soldats racontèrent toutes leurs impressions à tous leurs amis, à leur retour à la base, et dirent, en particulier, le nom de la forteresse ou de l'autorité Simba, la Sainteté du temple, ainsi que le temps qu'ils avaient mis pour les atteindre. Ils avaient dû aussi repartir avec des cadeaux généreux, mais ceci ne fut pas mentionné par le géographe Marin.

Les voyageurs des deux grands fleuves du Tigre et de l'Euphrate avaient dû fournir aux anciens géographes le témoignage d'un beau pays "entre deux grands fleuves", d'où le nom grec de Mesopotamie : pays entre deux fleuves. Mais dans les endroits d'Afrique méridionale, le témoignage des voyageurs a fourni la description d'un Saint Sanctuaire, et d'une forteresse imposante, appelée en langue locale Simba. C'était un Saint Sanctuaire, ou une "Sainte Forteresse". "Eh bien, il nous faut le nommer comme telle", a dû se dire Marin de Tyr, et un mot grec "ayoÿs" devait y être préfixé. Ainsi naquit le pays d'Agisymba, c'est à dire Sainte Symba, composé d'un préfixe grec et du nom géographique du pays de Kuaranga rhodésien.

On peut se demander pourquoi on a rendu le nom de Mésopotamie entièrement en grec, tandis que dans le cas rhodésien on ne s'est servi que d'un préfixe grec affixé au nom local. Que Symba soit un nom local, ceci

est témoi né par le dictionnaire de Shona en page 579, et d'ailleurs, on ne le trouve pas dans le dictionnaire grec de E. Talbot ni dans la forme utilisée par Marin, ni dans le sens d'autorité, commandement, gouvernement, forteresse, pays, terre, force, puissance, pouvoir, Empire ou royaume. Un collègue grec nous a assuré d'ailleurs que le mot Symba n'existe pas en langue grecque[1].

Il semble que les géographes grecs ont trouvé plus facile de rendre le nom d'un pays précis et bien délimité par deux fleuves, en utilisant l'expression purement grecque "Mésopotamie", que si on le rendait par la combinaison des deux noms locaux de Tigre et d'Euphrate, qui se prêtait entièrement à une superficie plus vaste et non délimitée.

Le cas rhodésien ne présentait aucun problème dans ce sens. D'ailleurs, un nom emprunté à la parole locale avait dû marquer, sans doute, un témoignage vivant sur place de l'habitation humaine. Là, on a vu en plus une preuve sacrée qui ne s'exprimait, apparemment, pas par la parole humaine locale. D'où la combinaison du préfixe grec avec la parole locale, donnant Agisymba = Sainte Symba.

Marin avait ensuite procédé au calcul de la position de ce pays sur sa carte, ce qu'on a déjà décrit, et l'avait placé, par hasard, presque correctement. Cette carte fut empruntée par son successeur le géographe Ptolémée, qui avait assigné à ce même pays la position la plus importante sur sa carte,, c'est à dire, le pays habité, le plus méridional d'Afrique, derrière lequel tout était totalement inconnu "terra incognita". Et cet évenement si important, appelons-le le pays réel qui avait figuré sur la première carte du monde depuis le début de notre ère, on ne sait pour quelle raison a été ignoré jusqu'à nos jours.

Il y eut deux maigres tentatives, à notre connaissance, en dehors de la simple allusion de João de Barres, déjà mentionné au début de ce chapitre, pour localiser l'Agisymba de Ptolémée.

La première tentative fut celle de Vivien de Saint Martin[2], où l'Agi-

---

1) Dans la Bible de Septante en grec, le mot "αγιος" a quatre sens : Saint, sainteté, sanctuaire, et le verbe sanctifier, consacrer. Voir Gen. 2,3, Exod. 13,2, Exod. 25,8, Psaume 99,3; 99,9 etc....

2) Vivien de Saint Martin - Le Nord de l'Afrique dans l'Antiquité Grecque et Romaine - Paris 1863 p215 et svtes; et aussi son Atlas dressé pour l'Histoire de la Géographie et des Découvertes Géographiques - Paris 1874, Carte N.VI - Texte p3.

symba de Ptolémée fut placé dans la vaste oasis d'Aïr ou Azbine au Sud-Ouest de Tezzan (environ I8°Lat.N. et 8° Long. E.). Rappelons que Garama, le point de départ de Maternus avec le roi des Garamentes pour un voyage de 24 680 stades (ou 45I6km) vers le Sud, durant I20 jours, se trouvait à peu près dans la même région d'Aïr. Saint Martin avait déduit l'emplacement d'Agisymba dans l'Aïr sur les termes de comparaison fournis par Ibn Khaldoun, l'historien des Berbères, montrant que l'emplacement des nombreuses tribus mentionnées par Ptolémée au Sud et au Sud-Ouest de l'Atlas ne dépassaient pas le Sahara marocain et algérien, et que l'oasis d'Aïr fut le dernier terme des expéditions romaines.

La deuxième tentative, faite un siècle plus tard, fut celle du prof. Raymond Mauny[I], qui, lui aussi, localisa l'Agisymba de Marin de Tyr aux abords du Tibesti ou Kawar, et au Dado. Rappelons aussi que ces endroits faisaient partie du pays ancien des Garamentes, et se trouvaient sur la même latitude que leur capitale de Garama, mais un peu plus à l'Est.

Le Professeur Mauny soutenait son hypothèse sur le fait que les rhinocéros "diceras bicornis", qui figuraient dans les spectacles romains du premier siècle, s'accomodaient mieux, comme le dit Sir William Gowers[2], du climat saharien, que les bêtes à corne unique. Or, on trouve toutes sortes de rhinocéros en Agisymba de Kuaranga rhodésien, le rhinoceros blanc, "cenatotherium simum", nommé en langue locale "fura", et le rhinoceros noir, "diceras bicornis", qui y devrait être même plus abondant, puisqu'il porte quatre noms synonymes : chipembere[3], nhema[3], kapembere[4] et Kadyamutowa, ce que le professeur Mauny apparement ne savait pas.

Nous ne pouvons, donc, pas suivre la logique du Professeur Mauny; et d'ailleurs, Julius Maternus était un général romain, et non pas un chasseur d'éléphants ou de rhinoceros, pour "aller vérifier la richesse en fauves" d'Agisymba. Espérons, donc, que l'Agisymba de Marin de Tyr et de Ptolémée sera maintenant et à jamais identifié au Zimbabwé actuel de Rhodésie.

Les indigènes, bien sûr, ne savaient rien du préfixe grec d'agios. Pour eux, leur forteresse ne fut rien d'autre que Simba, mais au cours des siècles de parole humaine, où S et Z sont toujours interchangeables,

---

I) Raymond Mauny - Les siècles Obscurs de l'Afrique Noire. Histoire et Archéologie. Résurrection du passé - Fayard I970 - pI24.

2) Sir William Gowers - The classical Rhinoceros, Antiquity - Tome XXIV p 6I-7I - Mars I950.

3. rhinoceros noir - diceras bicornis - Dictionnaire Hanon p 103, p 448. Syn. nhema, alt. kapembere.

4 Même description page 292. Aussi nom général pour un insecte volant. Les noms diffèrent souvent des régions différentes.

le mot est devenu plutôt Zimba, ce qui était beaucoup plus facile à prononcer pour tout le monde. De plus, par la suite, la masse énorme de pierres qui formait la forteresse, qui laissait à penser aux indigènes modernes que c'était le travail du Diable, car il était impossible qu'un tel colosse de pierres soit le travail de l'homme, disait de Barres, avait dû contraindre les porteurs de la tradition de Zimba d'y ajouter le suffixe indigène de -bwe (pierre), donnant le mot de Zimbabwé : de nos jours, Zimbabwé = la forteresse de pierre.

Ayant établi le fait que Zimbabwé figurait sur la carte de Marin de Tyr au premier siècle de nôtre ère, sous l'ancien nom d'Agisymba, cela nie tout de suite, tous les travaux archéologiques de l'école moderne du bâtiment.

Nous avons déjà vu la légère consternation régnant chez les archéologues quand ils apprirent la datation au radio-carbonne d'une poutre de bois retirée de la base d'un mur, où le système de drainage fonctionnait, qui suggérait l'existence de la structure vers 587 (±160) de notre ère, car cela reculait la datation des deux archéologues autoritaires de 6 à 9 siècles. Ils avaient dû se consoler, pensons-nous, par le fait qu'on ne pouvait vraiment pas accorder une confiance totale à la datation au radio-carbonne dans ce cas-là, puisque, d'abord, c'était la datation d'un seul bois, et non pas du bâtiment entier de pierre, et ensuite, parce que ce bois-là, se trouvait inséré sur le mur de drainage, et avait pu y être mis à n'importe quelle époque, où le blocage s'effectuait, et renouvelé plusieurs fois de suite, durant des milliers d'années.

Maintenant on doit voir le même bâtiment existant sur la carte du premier siècle, et il n'y a aucune consolation, parce que toutes les cartes à la suite, au Moyen Age, l'ont inséré.

Que faut-il faire à partir de cette constatation ? Rien d'autre que de rechercher les bâtisseurs de la forteresse, et l'époque à laquelle ils l'ont bâtie.

Essayons, maintenant de rechercher ces bâtisseurs.

Nous avons vu que l'archéologie nous a beaucoup aidé dans ce domaine. Tous les archéologues de l'école moderne pensent, à juste titre, que ce sont les ancêtres des Shonas, qui ont été les premiers bâtisseurs de Zimbabwé, notamment les Kuarangas qui ont été les premiers émigrants en Rhodésie, et ont été responsables également de la majeure partie des exploitations aurifères du pays; mais comme ceci se passait il y a longtemps, (o50 années selon R. Summers), il était impossible pour

eux d'identifier les bâtisseurs "avec un important pourcentage de certitude". Impossible, bien sûr, pour les archéologues mais ce n'est pas le cas pour les chercheurs des autres disciplines, dont le champ d'investigation est beaucoup plus étendu.

En examinant les bâtiments à Zimbabwé, ainsi que les nombreuses autres ruines plus petites éparpillées partout dans le pays de Kuaranga rhodésien, on est frappé tout de suite par la présence de quatre éléments fondamentaux : les présences égyptienne, éthiopienne, falasha éthiopienne et hébreu. Les quatre éléments pourraient même se réunir en deux groupes d'affinités : d'une part, on voit le groupe égypto-éthiopien, et d'autre part, le groupe falasha-hébreu.

Examinons, maintenant, chacun de ces éléments à leur tour.

La présence égyptienne. Nous apprenons, dans les rites égyptiens[I], que le temple égyptien, image du monde, les tombes, sinon les maisons, avaient leur principale face tournée vers le soleil levant, et leur entrée principale au Nord. L'orientation à l'Est, et l'orientation au Nord, dit Lefebvre, ont eu pour principales causes les agréments qu'elles procurent, vu du soleil ou de la fraicheur de l'air. "Le feu a éclairé, l'eau a nettoyé et l'arbre a ombragé, avant de chasser les mauvais esprits ou les influences malfaisantes".

Ensuite, dans les Annales du Musée Guimet[2], nous voyons plusieurs descriptions [illegible] selon le modèle du chevron, comme celui du tombeau de Khounedjis à Zaouiet-el Mietin I (p402), puis on voit dans le onzième tableau, le même modèle au chevron utilisé dans les diverses industries, comme un brasier allumé, et trois autres couffes au chevron[3].

L'entrée principale des pyramides était aussi au Nord.

Or, tout cela est assez frappant à Zimbabwé (voir la photo). La muraille de l'Est est dévoré au chevron, et l'entrée principale est au Nord.

Ce n'est d'ailleurs pas seulement à Zimbabwé qu'on voit la décoration

---

I) E. Lefebvre - Rites Egyptiens. Construction et protection des édifices. Paris I890 - p33 et 97-99.

2) E. Amélineau - Annales du musée Guimet tome 28 : Histoire de la Sépulture et des Funérailles dans l'ancienne Egypte - 2 tomes. Paris 1896. p383 et svtes.

3) Sir J. Gardner Wilkinson. FRS.-The Egyptian in time of Pharaons - London I857 p43- a noté aussi la présence du chevron sur les vases et les paniers égyptiens.

au chevron, car nous avons été frappés par la prépondérence du modèle au chevron dans tous les aspects de l'artisanat des foyers africains que nous avons visités dans tous les coins du pays. On le voit sur les nattes ou paillassons de toutes tailles, sur les marmites, la lingerie, les tabliers, les bouteilles, les plateaux, les paniers, les chaises , et en fait, sur tout ce qu'une femme africaine décide de faire de ses mains. Nous ne savions pas, au début de notre travail sur le terrain, il ~~y a une quinzaine d'années~~, que c'était le legs de leur adoration ancienne du Baal, (le Soleil), mais nous étions heureux de le lier, tout de suite, avec le modèle sur le mur de l'Est du temple, et nous nous sommes bientôt aperçu que c'était, vraiment,,les deux facettes de la même chose.

La décoration la plus connue en Egypte destinée à protéger les temples était le globe solaire ailé, flanqué d'uraeus, le serpent, signe de déesse en général, avec une variante de scarabée ailé pour symboliser Horus, dieu maître du ciel. C'était le protecteur Khou des temples égyptiens. Le mot Khou avait pour hiérogliphe soit un flabellum, soit un vautour étendant les ailes. Les vautours à flabellum sculptés notamment sur les voûtes centrales, figuraient souvent dans les temples, comme à Istamboul, à Syonah, à Ombos, et ailleurs. A Dendérah, on a dit que la statue d'Osiris avait deux éperviers, l'idée du Dieu auguste, qui la protégeaient de leurs ailes. Et dans les cérémonies religieuses, on présentait aux dieux l'oiseau à aigrette, qui était aussi l'un des hiérogliphes du mot Khou[1].

Or TH. Bent a découvert 5 oiseaux du même genre que les oiseaux des temples égyptiens (au Musée du Cap) et 3 autres ont été découvert par Hall (au Musée de Bulawayo, Salisbury et Cap) avec les 8 statues en faisant partie. Ils sont tous sculptés dans un micaschite local tendre, populairement appelé "pierre à savon". Le fait important de cette découverte est que l'un de ces oiseaux (au Cap) porte des cercles sur les ailes et le socle; car c'est vraiment le disque solaire égyptien, mais on ne s'en aperçoit pas; un autre a un chevron entre les ergots, et celui du Bulawayo a un double chevron comme celui de la muraille de l'Est du temple, et un crocodile. Bent ayant eu connaissance du Dieu égyptien Horus, les a iden-

---

~~2) Intéressant à noter KO-e (prolongé) un dictionnaire de Shona signifie le sou dieu Fauet~~

1) Voir aussi: M. l'Abbé E. Van Drival -Grammaire Comparée des Langues Sémitiques et de l'Egyptien-Paris 1879-Caractères Symboliques p114-116.

tifiés aux faucons, mais son idée était renversée par les autres spécialistes, en les identifiant avec un oiseau local calao couronné (Lophoceros), ou l'aigle pêcheur d'Afrique (Haliacetus vocifer).

Un autre fait capital, c'est que ces oiseaux furent découverts dans le lieu-dit le plus sacré de Zimbabwé, où Hall trouva aussi une bonne quantité d'or, de nombreux phallus en pierre ollaire, et un nombre de jarres du même matériau. Et encore, tous ces oiseaux portaient une sorte de marque distinctive, comme si cela commémorait un évenement ou une personnalité. On se demande toujours pourquoi l'énigme des oiseaux de Zimbabwé est restée si longtemps non résolue, et pourquoi elle l'est encore.

Ensuite, il y avait dans les temples égyptiens des tours coniques avec de nombreuses colomittes, les unes à fleur du Sud, les autres à fleur du Nord, pour songer aux sentinelles au caractère protecteur. Or on voit la même chose à Zimbabwé, deux tours coniques, une plus haut et l'autre à côté plus petite, se situant justement au Sud pour avoir, sans doute, la vue sur les plaines étendues.

La présence égyptienne est aussi sentie dans le domaine du langage, qu'on a déjà vu, et dans les coutumes, qu'on verra plus loin.

La présence éthiopienne. Elle devrait être prise au sens du foyer original du peuple de Kuaranga, qui était originalement adorateur du soleil; c'est de là que dérive leur nom. Ceci est, vraiment, le fond de tout l'édifice du temple à Zimbabwé, qui lui donne sa majesté, et sa sainteté de Dieu. C'était la religion du peuple de Kuara éthiopien, adorateur du Soleil et de toute l'armée du ciel. On la sent dès qu'on y entre par la porte principale du Nord : on se trouve entouré par la majesté de ses hautes murailles circulaires qui excluent la vue de toutes les collines aux alentours. Là, on goûte une tranquillité totale, comme si l'on s'était jeté au sein de la Mère Suprême, où règnent la paix éternelle et le bonheur de l'homme. Mais l'évenement le plus mémorable pour tout visiteur est d'y entrer la nuit et de rester assis en regardant la merveille de tous les corps célestes, presque jamais nuagés, qui accentuent la majesté du Dieu. Là est le paradis terrestre, on ne le sent nulle part ailleurs dans le monde.

Les bâtisseurs qui ont conçu une telle splendeur ne pouvaient la construire que s'ils étaient profondément attachés à leur religion, et que si les matériaux y étaient en abondance. Or, nous avons déjà parlé de la richesse d'or inépuisable dans tout le pays,, encore la plus grande

du monde même de nos jours; de plus, chacun, dès sa naissance, avait un esprit religieux très profond. Ce goût religieux était encore enrichi davantage, comme on le verra plus loin, par les nouveaux venus, visant au même but. Ils se sont unis pour bâtir ensemble le sanctuaire à la gloire de leur Dieu et pour vivre ainsi au paradis terrestre. Enfin, la présence de leurs ancêtres est notée sur le sol rhodésien dans les nombreux noms géographiques (qu'on a déjà vus); leurs coutumes ancienne de fécondité seront discutées dans la deuxième partie de cet ouvrage. La présence des Falashas éthiopiens, leurs frères, peut-être aînés, était là aussi, surtout dans le temple de Zimbabwé, ainsi que dans tout autre édifice circulaire du pays. Tandis que les Falashas sont classés par Havély dans le groupe de peuple égypto-lybien, ce qui est, d'ailleurs, confirmé par notre analyse logarithmique, il semble que leur religion et leur mode de vie soit plutôt hébreu qu'égyptien. Un rapport semblable à celui de Pakistan-Islam.

Nous avons déjà mentionné que la synagogue des Falashas est une construction circulaire, Parfois rectangulaire. Une grande synagogue chez les Falashas a quatre entrées, aux quatre points cardinaux. Les moines y entrent par l'entrée de l'Est, exclue à toute autre personne. Une petite synagogue n'a que deux entrées, l'une regarde vers Jerusalem, et l'autre du côté du coucher du Soleil.

Flad nous dit, que les Falashas étaient des maçons experts dans tout l'Empire éthiopien. Ils avaient, donc, dû avoir une bonne participation dans la construction circulaire du temple de Zimbabwé.

Ce n'est pas seulement dans le domaine de la construction des temples qu'on voit la présence des Falashas sur le sol de leurs frères les Kuarangas rhodésiens, mais encore dans le domaine du langage, qu'on a déjà vu, et surtout dans le domaine des coutumes, qu'on verra plus loin. La présence hébraïque est ressentie, au moins aussi intensément que celle des trois autres partenaires, sinon plus fortement.

Nous avons déjà vu dans le domaine linguistique qu'il y avait des contacts directs avec la langue des Kuarangas rhodésiens, à l'exclusion totale de la langue arabe. Regardons, un peu, sur les objectifs des bâtiments à Zimbabwé.

Toute la structure des bâtiments offre un double but : sécurité contre les attaques extérieures, et adoration sereine des corps célestes.

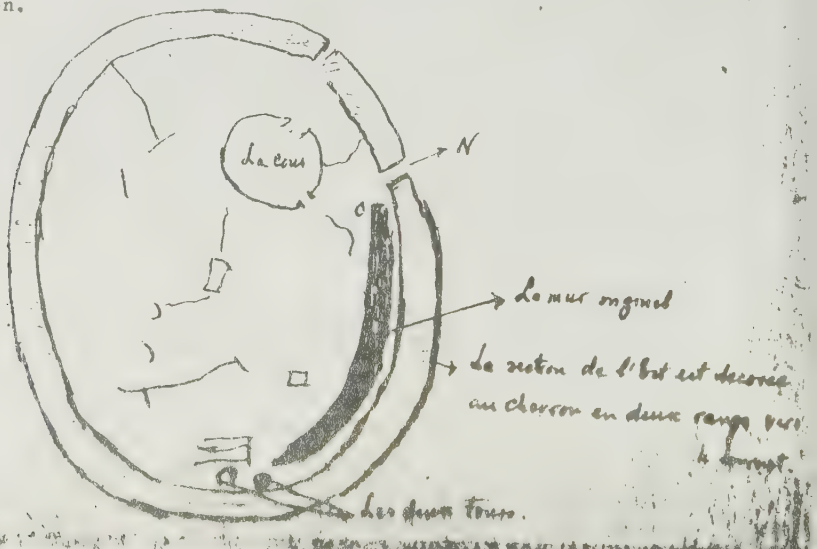
La colline en face, projetant la majesté des forts en haut, nous offre tout de suite un sens de sécurité contre l'ennemi. Mais quand on

atteint le temple circulaire, celui-ci offre en plus à un fugitif ou à un invité, le sein de Dieu, ce qu'aucun autre fort ne pourrait offrir. Dans la vallée au dessous, il y a un tas de petites ruines circulaires, d'une taille de 2,45m; quelques unes d'entre elles sont entourées de murs bas qui formaient, évidemment, à une époque, les habitations des conseillers d'Etat ou des assistants du Grand Seigneur.

Voilà les trois traits principaux de l'endroit : la forteresse en haut de la colline, le temple en bas, et un tas de petites ruines dans la vallée au dessous. Mais tandis que la forteresse avait dû être fort importante au point de vue de la défense, le temple a été, et est encore à présent, le coeur et l'âme de tout le panorama.

Le grand temple circulaire, avec une circonférence de plus de 244m a une longueur maximale de 100m, une largeur de 60m et des murs d'une taille variant entre 4,57m et 9,8m du côté de l'Est, d'une maçonnerie sèche (sans béton) bâtie au cours régulier avec une exactitude excellente. L'épaisseur des murs varie entre 4,5m et 5,18m avec des pierres à l'intérieur très serrées et très régulièrement rangées.

Cela n'avait pas dû être probablement le bâtiment original du temple, puisque l'on voit, à l'intérieur, du côté de l'Est, un mur parallèle, de même taille et de même épaisseur, certainement plus soigneusement exécuté, que les parties complétées à l'extérieur, et qui paraît être beaucoup plus âgé que le reste. Il est bien possible que ce mur intérieur, mal compris par Bent et les autres, fut la première partie d'un travail inachevé par les premiers habitants du pays. Et la date logarithmique de 1400 av. J.C. de la première colonisation semble collaborer avec cette proposition.



La Cour à l'intérieur du Temple.

La colline au dessus, on l'avait utilisée, pour la défense, d'abord dans son état naturel, comme toutes les autres collines ont été utilisées par les troglodytes dans leur foyer original en Ethiopie. Et le mur au pied de cette colline, avait dû être un premier essai des colonisateurs pionniers, orienté toujours sur le Soleil Levant. Vers le but du sud de ce mur où les rayons du soleil tombaient en tangente, on avait bâti sur l'extérieur, deux tours coniques, l'une d'une taille de 9,8m, et l'autre plus petite à côté. Le diamètre à la base de la grande tour comptait dix coudées (ou 5,23m) et cela est exactement égal à la circonférence de la petite tour.

Un point très important de tous les bâtiments de Zimbabwé, ainsi que de toutes les autres ruines circulaires éparpillées dans le pays, est que la mesure standard utilisée, était toujours la coudée biblique et rien d'autre. D'ailleurs le rapport de la circonférence ou du diamètre au dessus de la mesure de 10 coudées, a toujours déterminé, ou bien la longueur du diamètre ou du rayon, ou bien leur moitié dans toutes les courbes circulaires dont beaucoup des murs deZimbabwé et des autres ruines que l'on a bâtis. Une analyse des dimensions de toutes les courbes circulaires était faite par R. Swan dans le 5ème chapitre du livre de Bent. D'où vient, alors, cette mesure biblique ? Des Falashas ou des Israëlites?

Il est bien possible que pendant les 7ème et 6ème siècles av. J.C. les évenements historiques au Nord aient poussé les Juifs à un nouvel exode, par mesure de sécurité. Des fils d'Israël plus nombreux, plus vigoureux et plus capables avaient dû alors s'enfuir au pays des Kuarangas rhodésiens, surtout les fugitifs de Sennacherib, qui menaçaient leur roi Hezekrich pendant sa conquête del'Egypte en 700 av. J.C. Les travaux miniers du Sud et le commerce en or, exercé pendant des siècles auparavant, devaient leur être bien connus. Ainsi les nouveaux venus avaient dû bien se joindre aux projets ambitieux de construction à la fois du temple circulaire en bas, des forts et de leurs petits temples en haut. Cela était un processus parfaitement naturel à suivre. Ce qu'on a fait quelques siècles auparavant servait les besoins initiaux des pionniers. Maintenant, l'état des choses ayant évolué, le projet initial avait dû être ou bien abandonné, si les circonstances permettaient de parvenir à une entreprise plus grande, pour répondre à des besoins plus importants, ou bien continué. Ces deux méthodesont été exercées parles hommes depuis des siècles; on les poursuit encore de nos jours.

Le projet original dans le temple de Zimbabwé était apparemment aban-

donné (puisqu'il n'y a pas la preuve qu'il ait été continué), en faveur d'un projet beaucoup plus large, pour les besoins de sécurité et de religion.

Ceci résultait dans l'énorme forteresse sur la colline et dans le temple circulaire en bas, décrit ci-dessus, éxécutés avec une précision minutieuse, et avec un accent beaucoup plus grand sur l'adoration du soleil qu'avant.

En regardant le plan du temple, on peut voir que la plupart de ses objectifs étaient projetés comme si suivant les directions bibliques sur les constructions des temples dans le foyer d'Israël, avec les différences naturelles, bien sûr pour servir les conditions locales.

Ainsi, la porte principale d'entrée est au Nord (comme dans les temples d'Egypte), ce qui s'accorde aussi avec la description d'Ezékiel de la Maison du Seigneur : "La porte de la grille orientée vers le Nord", (Ezék. 8, 14), où il se plaint de l'abomination de 25 hommes qui tournèrent le dos a temple du Seigneur, et présentèrent le visage à l'Est, en signe d'adoration du Soleil de l'Est.

Il est vrai que la Bible n'offre pas beaucoup de détails sur le temple original de Salomon, ainsi que sur le deuxième temple construit au retour de leur captivité, mais leurs diverses clôtures intérieures correspondent bien avec celles de Zimbabwé.

Il semble que les plus importantes de celles-ci sont la cour et les deux tours. Ainsi, on lit dans 2 Sam. 18 v.24 que David s'assit en cours de jugement "entre les deux entrées". La clotûre que nous avons notée "la cour", marquait justement les instructions de la Bible; elle est placée, d'abord, près de l'entrée principale du temple, par laquelle des plaignants avaient dû entrer, ensuite, faire quelques pas en avant, tout droit, dans la cour du roi, par une porte, et sortir par l'autre. Le roi avec ses conseillers avait dû être assis, le dos contre le petit mur concave, entre les deux entrées, face aux plaignants assemblés en grand nombre, comme nous les avons vu ailleurs pendant notre travail sur le terrain (ce qu'on discutera plus loin), tous assis par terre, le long du plus grand mur concave. La cour était bâtie avec son orientation vers l'Est. Nous avons aussi noté l'importance de l'entrée en Deut. 21 v.19, 25 v.7, Rois 4 1-4, où on signifia la place de jugement, de rendez-vous commun, même de transactions de toutes les affaires publiques de la région ou de l'Etat.

Tandis que ces transactions se déroulaient dans la cour, un gardien

devait s'asseoir dans la tour : (2 Rois vv.I7), avec la tour bâtie au Sud-Est, au pied du mur intérieur.

T. Bent et son collègue Swan semblent avoir fait deux erreurs au sujet de cette tour : la première était son extension imaginative en haut, vers un angle aigu, et l'autre son association avec l'adoration du Baal. Tandis que la dernière fonction n'était que partielle, la première semblait n'avoir aucune raison sérieuse. Puisque d'abord, près de son sommet, il y a un modèle en hareng, >>>>>> bâti de son côté, et par l'analogie de la position d'un chevron sur le mur de l'Est, bâti juste au dessous du sommet, on peut croire que le sommet de la tour n'était pas loin de là. Cette supposition est soutenue par le caractère fonctionnel de la tour. Car toutes les références sur les tours, nous indiquent qu'elles étaient un refuge, une sûreté contre l'ennemi, ou qu'elles étaient le siège permanent d'un gardien. Ainsi, nous voyons dans I Rois I2 v.25, que Jeroboam bâtit la tour de Shechem sur le Mont Ephaïm, et y demeura. Il en sortit et bâtit la tour de Penonel. En Juges 9 v. 50-5I, la tour de Thebès gardait les peuples contre l'armée du roi Abiméleach, quand une femme jeta une pierre sur la tête du roi qui en mourut aussitôt. Dans Juges 8 v.I7, on dit que Gideon détruisit la tour de Penonel et tua les hommes dedans.

Dans les explications Talmudiques[1], il y a trois tours construites dans le temple de Salomon, au milieu de trois murs, en face de l'autel; toutes les trois sont de forme rectangulaire, mais ceci semble avoir été fait dans une réflexion des écrivains qui recueillaient les écritures depuis un millier d'années, entre 500 av. J.C. (à partir d'Ezra) et 500 A.D., quand le dogmatisme juif était totalement formulé, plutôt que dans l'indication biblique où manquait tout détail.

Le point important est que les trois tours du temple de Salomon, soit coniques, soit quadrilatérales, avaient une fonction à exercer. On lit dans les explications talmudiques, qu'on montait une garde stricte sur le temple, garde composée de 3prêtres et de 2I lévites. Les lévites gardaient le temple auprès des portes, dans les coins de la clôture et sur les tours.

Le roi n'avait pas de résidence assignée dans un temple, mais seulement les prêtres. Mais d'autres explications bibliques prouvaient que le temple était un centre d'adoration, de jugement et d'autres hautes acti-

---

I) Voir Jewish Encyclopedie Vol.I2 p8I et suivantes (I9I2).

vités de l'Etat, telles que la réception des ambassadeurs étrangers et la conclusion des traités, et que c'était un lieu de festivals et d'assemblées des peuples. Toutes ces fonctions devaient être aussi exercées dans le temple des Kuarangas au moins dans les temps primitifs; plus tard, quand l'autorité des rois était devenue plus oligarchique, et quand les rois assumaient aussi la fonction de prêtres (voir plus loin), alors le temple était devenue leur demeure, au moins en temps de paix.

Le modèle de dentelle sur la tour, ainsi que le chevron sur le nouveau mur, face à l'Est, et aussi des mêmes autres dentelles sur les murs de l'Ouest dans la forteresse en haut, étaient chacun construit pour une fonction particulière : l'adoration du Soleil et son pouvoir de fécondité.

Le chevron principal sur le mur de l'Est (voir photo f 120) en deux bandes formées par des pierres unies en leurs bords, symbolisant l'unité des deux sexes pour la fécondité, et placé le long de la partie supérieure, reçoit directement les rayons du soleil, quand il s'élève au solstice d'été. Au milieu de la partie ainsi décorée, se trouvent, à l'intérieur du temple, l'autel, et à l'extérieur, dans la même direction, un haut monolithe dont l'ombre avait dû marquer exactement la tâche sur le mur où le solstice d'été se produit. C'était une sorte de calendrier primitif par lequel ils étaient guidés pour tenir leurs festivals de récolte. Ces modèles nous montrent aussi que la construction se faisait de droite à gauche (voir plus bas).

Le modèle de la dentelle sur la tour dans le temple affronte le coucher du soleil au solstice d'hiver. A dix coudées (5,23m) du centre de la grande tour, se trouve le centre de la petite tour, dont la fonction est obscure, à moins que ce ne soit une imitation directe des colomithes à côté des tours dans les temples égyptiens. Puisque c'était une tour plus grosse qu'une colomithe égyptienne, elle pouvait servir aussi comme une sorte d'échelle pour grimper au sommet de la grande tour. La chose importante est que ces dimensions sont établies en coudées bibliques.

La forteresse sur la colline est déterminée par la forme de la colline elle-même; c'est en fait une série de clôtures faites en chaîne le long de l'axe de la colline. La colline elle-même est un grand asile naturel, protégée d'un côté par des grumeaux gigantesques de pierres, et de l'autre, au Sud, par un précipice d'une taille de quelques 90 pieds (27,43m), tandis qu'une seule voie accessible à l'homme a des fortifications massives

Rocher naturel dans la forteresse.

Entrée à la forteresse.

avec des murs d'une épaisseur de I3 pieds (4m), sur lesquels sont établies un certain nombre de tours rondes d'un mètre de diamètre, alternant avec les monolithes, qui servaient primitivement, sans doute, à se défendre. L'approche du sommet nécessite un grand travail et une grande habileté dans la construction.

La partie de l'Est de la colline a des rochers massifs de pierre d'une taille de 60 pieds (I8,28m), au dessous desquels il y a un autre temple avec l'autel et les murs décorés de dentelle, ou de quelques modèles d'oiseaux qui furent découvert en fouille par Bent en I89I, ce qu'on a déjà vu. L'autel de ce petit temple est placé dans la position qui marque le solstice du soleil de l'été, tandis que les murs courbés à l'Ouest de la forteresse décorés avec de petites tours rondes alternant avec les monolithes marquaient le coucher du soleil avec le solstice d'hiver. Toutes les portes principales en haut sont aussi placées au Nord, et ici une citation de Swan qui a fait mesurer les dimensions (Ch. V Bent pI43) sera utile : "La position des entrées par rapport aux autels en des centres d'arc est intéressante ; et nous trouvons que chaque entrée importante dans les murs de la période originale, à l'exception de l'entrée S.E. dans le temple de Lundi, et l'entrée S.O. dans le temple circulaire partiel à Zimbabwé, est placé juste au Nord du centre d'un arc ou d'un autel, et le centre de chaque arc avait eu une entrée ou quelque autre marque du méridien placé au Nord." Tout cela s'accorde, bien sûr, avec l'usage biblique déjà indiqué.

La méthode de construction. Tous les bâtiments à Zimbabwé et ailleurs dans le pays de Kuaranga que nous avons vus, qui portent des décorations sur leurs murailles, qu'elles soient au chevron ou en dentellle de hareng, démontrent que la méthode de construction se déroulait toujours de droite à gauche, et non pas de gauche à droite comme c'est le cas dans nos temps modernes.

Tandis qu'on ne pourrait pas dire avec certitude laquelle des deux présences sur le sol rhodésien, celle des Falashas, ou celle des Hébreux, a eu la prédominance dans la planification des travaux et dans leur direction, les deux peuples étant bien apparentés, on pourrait penser cependant, qu'une d'entre elles ou peut-être les deux ensemble, ont été chargées de ce travail, car c'est leur méthode de construction qui se déroule encore de nos jours.

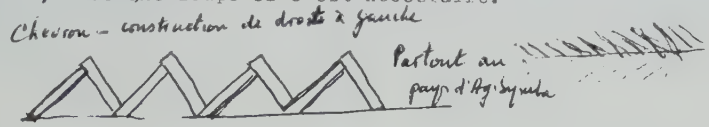
C'est un point assez important, mais qui, pour on ne sait quelle [redacted] échappé à l'attention des chercheurs. Il est très simple

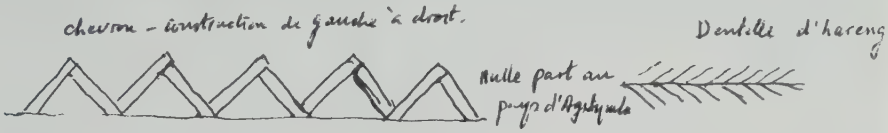
Le mur de l'Est du Temple accord au chevron bati du droit à gauche.

Vue du Temple.

et très facile à détecter, sans avoir une connaissance experte en maçonnerie, uniquement par bon sens et par observation.

Voici donc le sens de la décoration au chevron et en dentelle existants à Zimbabwé et ailleurs dans le pays des Kuarangas rhodésiens, construite de droite à gauche, ce qu'on peut d'ailleurs observer, même sur la photo, avec une loupe si c'est nécessaire.





La similitude de maçonnerie entre Zimbabwé et les bâtiments bibliques en Israël.

Nous avons visité pendant le mois de Juillet 1966 quelques lieux saints en Israël et nous avons été frappés par la similitude de leur maçonnerie avec celle de Zimbabwé. Beaucoupdes murailles étaient identiques en taille de pierre et en construction, comme on le voit dans les trois exemples présentés ici.

Là, on voit le fameux étang de Silram, orthographié dans l'Ancien Testament Silrah ou Shilrah, bâti au temps de Néhémie (ch.3 v.I5 vers 445 av.J.C.), dont la maçonnerie est identique à celle de Zimbabwé. Il y avait aussi une tour dont Saint Luc dit (ch.I3 v.4) qu'elle "est tombée et a tué les pêcheurs".

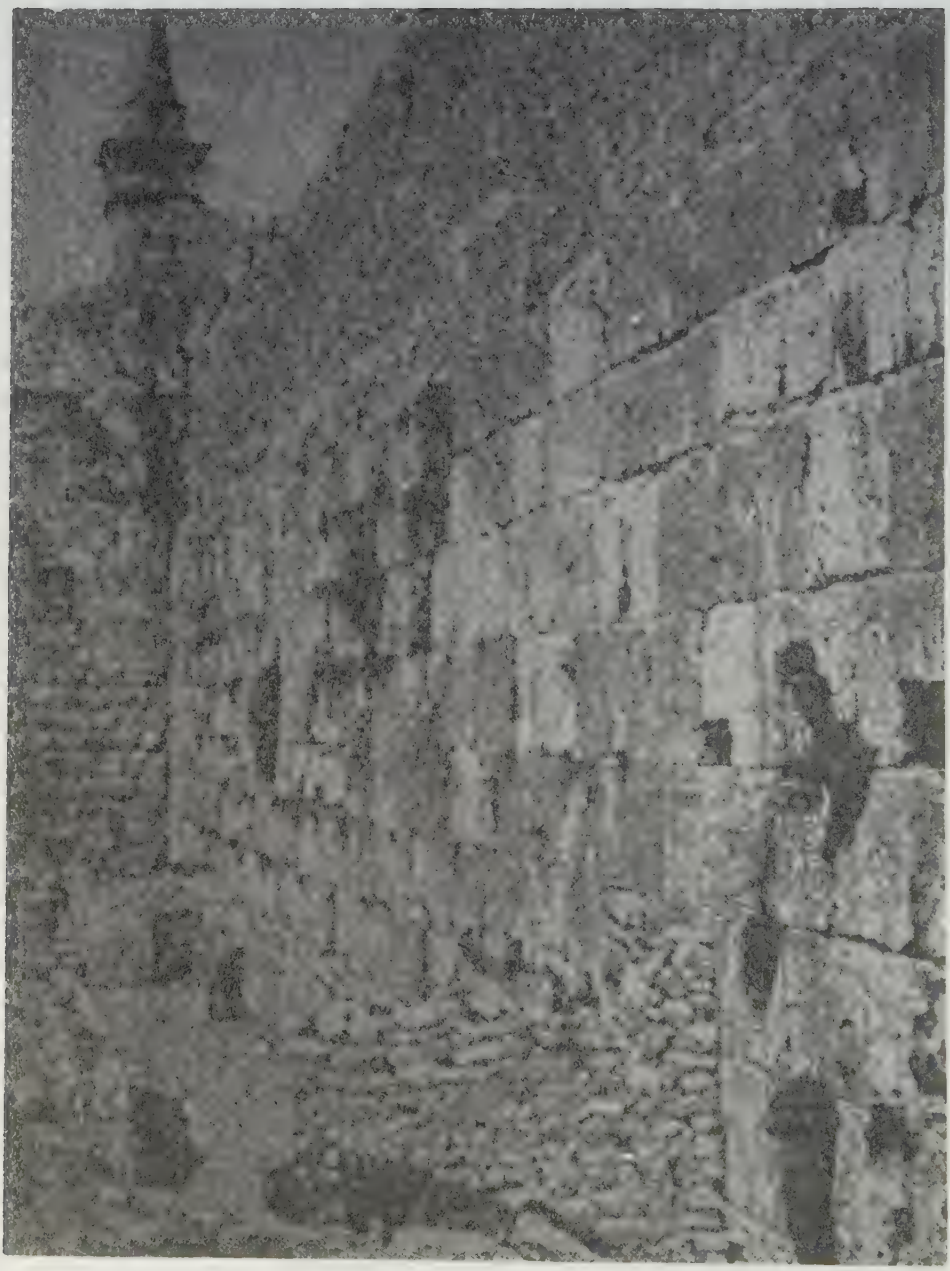
Ensuite, nous avons le troisième temple de Jerusalem, celui rebâti par le roi Hérode que l'on mit 36 années à compléter (Jean ch.2 v.20) et dont certains des murs sont semblables à ceux de Zimbabwé.

Le troisième exemple est celui de Banias des ruines du Caesarea Phillipi, où les murs sont encore semblables en maçonnerie aux emplacements des Kuarangas rhodésiens[I].

Si quelques uns de ces emplacements bibliques datent de la période juive de post-captivité, même de l'ère primitive chrétienne, ce n'est pas très important en ce qui concerne la méthode de construction des

---

I) Ces trois illustrations sont tirées des Illustrations d'Ecriture Sainte par Rév. C. Ball



WALL OF HEROD'S TEMPLE

murs en maçonnerie sèche, sans béton, avec des pierres bien taillées et uniformes, très bien rangées pour des raisons de solidité. Il avait dû y avoir des dizaines d'autres emplacements bâtis avant et à partir de l'ère de Salomon : millo, hazor, Mégiddo, Gézer, Baalath, Tadmor etc.. (I Rois 9 v.19), maintenant en ruines, qui devraient révéler l'identité complète dans les méthodes de construction des bâtiments, si l'on avait des facilités pour entreprendre une recherche sérieuse sur place.

Sur la colline de Mégiddo, où se déroula la bataille de Thoutmosis III (vers 1600 av.J.C.)[1], notée sur les murs du temple Amon à Karnak, il y a des ruines où deux archéologues américains R.S. Lamon et G.M. Shipton de l'Université de Chicago, firent des fouilles de 1925 à 1934, qui ont été publiées sous deux titres : Mégiddo I en 1936 et Mégiddo II en 1942.

Ce que nous avons pu constater, autant dans la consultation du premier tome que sur place, est assez intéressant.

D'abord notre constatation sur place. Nous y avons observé le modèle du squelette de ce hareng sur le mur au dessus de l'entrée de l'Ouest de la cité, attribué à l'époque précdent l'ère salomonienne, modèle assez brumeux par l'âge, mais encore visible à l'oeil nu, et nous l'avons photographié, mais la journée étant fort nuageuse il ne nous a pas été possible de sortie une image assez claire. En tout cas, le modèle est encore là, ouvert à l'inspection pour tous ceux qui le veulent. Inutile de dire qu'on voit partout sur les bâtiments rhodésiens anciens des modèles semblables.

A l'intérieur, il y a le temple de l'Est, orienté vers le Nord, justement comme celui de Zimbabwé, et à l'intérieur de ces murs, il y a une tour circulaire conique, marquée sur un panneau "endroit haut", et dont la circonférence de base que nous avons mesurée atteint approximativement 80 pieds (24,38m), et le diamètre 25 pieds (7,62m). Ces dimensions sont, bien sûr, plus grandes que celles de la tour de Zimbabwé, mais les positions ou emplacements des deux tours sont absolument identiques. Les ruines des murailles de Mégiddo sont aussi semblables à Zimbabwé.

Mais on n'y voit nulle part l'existence de la décoration au chevron, ni ailleurs sur les murailles de mégiddo, ni sur les centaines de vases,

---

1) Voir E.A. Wallis Budge : The Egyptian Sudan vol I-1907 p572, le butin emporté par Thoutmosis III après sa victoire à Mégiddo consistait en 2000 juments, 1000 chariots, 2000 chèvres, 20000 moutons, de l'or, de l'argent et 200 000 mesures de céréales.

Banias (Caesarea Philippi)

brocs, pois, cruches, bocaux ou bols trouvés dans les fouilles des deux archéologues américains publiées dans le premier tome. Ce qui peut signifier que de toutes les présences notées sur le sol rhodésien, c'est la présence égyptienne qui semble être la véritable souche des Kuaranga rhodésiens, ce qui est d'ailleurs soutenu aussi par l'évidence linguistique et les coutumes.

Les Falashas sont venus sur le sol rhodésien ensemble avec leurs hôtes les Kuarangas du foyer original en Ethiopie. Ils se sont installés d'abord, comme nous l'avons déjà vu, chez les Kuaras éthiopiens et y vivaient ensemble du début jusqu'à leur exode vers le Sud, mais chaque partie a pu conserver ses propres caractéristiques originales, ce qui a permis aux Kuarangas rhodésiens de soutenir leur hégémonie sur l'influence extérieure tout le temps.

Les Hébreux sont venus, eux aussi, sur le sol rhodésien, du dehors, encore plus tard, mais par rapport aux Falashas, ils ne s'y mélangèrent pas aussi librement que les autres, et y restèrent, d'ailleurs, pour un temps limité, pendant 3 ou 4 siècles, car il n'y a pas de preuves d'un séjour plus long. Leur influence coutumière, et l'esprit commercial, doublant aussi ceux des Falashas, était capitale. Mais leur langue n'a pas pris une influence si remarquable.

Nous avons, d'ailleurs, forcement rencontré, dans tous les coins du pays, des Kuarangas rhodésiens, pendant notre travail sur le terrain, un mâle sur dix, rarement deux sur quinze, pour mesurer l'index nasal et céphalique, qui montrait toute la physionomie faciale d'une personne sémitique noire, mais qui ne savait rien de son origine, et avait entièrement le mode de vie de tous les autres peuples de Kuaranga. Ces gens là, dont le nombre s'élève, à notre avis, à 12% de la population mâle de Kuaranga, sont, peut-être, les descendants des Juifs originaux qui ont fait l'exode vers le Sud par sécurité et par liberté religieuse, ce dont on a déjà parlé, et ont refusé de retourner dans leur foyer original, à l'appel d'Isaïe (voir plus loin), afin de rester dans leur foyer complaisant, chez les Kuarangas rhodésiens.

D'autre part, il n'y a rien de frappant dans les planches archéologiques d'Azaïs R.P.et de Chambord R, produites pendant leurs cinq années de recherche en Ethiopie[I], dans la province de Harar, en Ethiopie méri-

---

1) Azaïs R.P., Chambord R. - Cinq Années de Recherches Archéologiques en Ethiopie - Paris 1931.

POOL OF SILOAM.

dionale, surtout, parce que ce ne sont pas des endroits du foyer original de Kuara éthiopien. Quelques notes ethnographiques établies sont communes à tous les peuples africains, ainsi que la construction des huttes rondes.

On pourrait aussi signaler une certaine similitude entre les murailles de Maya au Mexique et celles de Zimbabwé, comme par exemple, les murs du palais Sayil de l'Etat Yucatan, de la pyramide de Kukulkan, Chichen-Itza, et de la pyramide El Castillo et Chak-Moal-Chichen-Itza aussi de l'Etat Yucatan[1], Mexique, mais ces ruines ne sont pas si étroitement liées avec les Kuarangas rhodésiens ni par la langue, ni par la similitude des coutumes, comme c'est le cas pour l'Egypte, le Falasha et l'Hébreu.

Le préfixe hébreu de l'Um. La présence de l'hébreu sur le sol de Kuranga rhodésien, se manifeste plus lourdement dans les dénominations géographiques du pays. Deux mots très importants avaient dû être répétés sur les lèvres de tout le monde, des dizaines de fois chaque jour, pendant toute la durée de la construction, autant par les maîtres macons que par les travailleurs sur place. Le premier était "umman"[2] (Les Cantiques 7v.1; I Rois 1,3; 2 Rois 4,12), le mot hébreu pour travailleur, artisan, traduit comme Salamite, et le deuxième était "umah" (Gen. 6 v15 ainsi que dans des centaines d'autres lieux), le mot hébreu pour coudée, la mesure biblique, comme en égyptien, du bout du doigt jusqu'au coude égale approximativement à 525 millimètres, donc 10 coudées égalent à 17,17 pieds ou 5,23m. Ces deux mots étaient directement liés aux opérations de construction, et en conséquence, ils avaient dû être très connus par les peuples de Kuranga, qui généralement se régalent en apprenant quelque chose de nouveau de l'étranger. Nous avons aussi un nombre de termes géographiques utilisés dans la bible avec le même préfixe comme umah (Gen. 25 v.16) qui signifie, nation ; mbaderech (Ezech. 21 v.21, carrefour ; urh ve em (2 Sam. 20 v.19) signifie "pour la cité mère", et beaucoup d'autres.

Ensuite, nous apprenons dans la grammaire hébreu que le nom du genre féminin est toujours préfixé avec "m" ou "um"; et tous les lieux géographiques étant du genre féminin, sont donc toujours préfixés avec "m" ou "um". Les égyptiens ont aussi une préposition simple m placée devant les substantifs qui signifie la position en général, comme "mib"= "dans le coeur", mais ce n'est pas la même chose que le "um" géographique hébreu.

---

1) Exposés au Musée de l'Homme à Paris, 5Juin-10 Nov. 1974. Photo A.G. Formanti.

2) mana (s) dans le Shona dictionnaire signifie tente/famille d'une communauté villageoise.

Cependant, si nous regardons un atlas mondial, pour y voir la disposition des endroits géographiques avec le préfixe um, nous observons qu'on ne les trouve que dans les régions qui étaient originellement occupées par les hébreux, ou qui ont eu des influences hébreux prolongées. Ainsi, si nous étudions "Times Atlas of Africa", planches 85 et 86, comprenant la région d'Egypte, nous y trouvons 29 endroits portant le préfixe um sur la piste de Gaza, et la région du Mont Sinaï, et seulement six endroits dans le reste de l'Egypte, tous dans la région du delat. Le reste de l'Egypte est couvert avec des mots néo-arabes "El" qui passe pour l 'article défini.

Nous n'avons guère besoins de dire que ces régions étaient des anciens foyers hébreux; la piste de Gaza et le mont Sinaï furent d'abord aux mains de Moïse et plus tard firent partie de l'Empire de Salomon, enfin le Delta fut la région de leur captivité en Egypte. Il est extrèmement heureux pour nous que ces noms originaux aient été préservés jusqu'à nos jours, en dépit du fait qu'ils étaient en possession étrangère pendant des milliers d'années, puisqu'ailleurs, en Israël, ils n'existent plus, ayant été modernisé avec les dénominations modernes juives et arabes.

Ensuite, regardant sur la planche 87 du même atlas, recouvrant le pays du Soudan, nous trouvons encore 29 endroits préfixés par um, tous dans un point assez serré, surtout au centre, qui avait dû être le foyer original des coushites.

Nous comptons encore I9 dénominations préfixées de um dans notre carte de l'appendice, comprenant la région de Kuara éthiopienne, à l'Ouest de la province, entre les longitudes 35 et 36° (au Nord du centre aurifère de Gubba), et seulement deux dénominations au Sud de Gubba, entre les longitudes 36 et 37°. Il n'y a qu'un endroit, Uombara, dans la province montagneuse de Kuara proprement dite et 3 au Sud de Kuara, c'est tout.

Dans Onomastica de A. Gardiner décrivant des villes hiérogliphiques sur le Nil, il n'y en a qu'une, Ombi, sur le Nil au bord de l'Est (Vol. 2 p3), et une autre, Ombos, à l'Ouest du Nil, en face de Kus à l'Est, dans vol. II p23.

En revanche, dans le même Onomastica, il y a 6villes préfixées d'in ou en, dont on parlera plus loin, comme Enkhab, 2ème ville de la page 3, et Enboyet (l'ancien d'Ombi, déjà mentionné) de la même page; ensuite, il y a Inu, la 6ème ville sur le Nil, N-Shene, à côté de l'Est du Nil au Nord d'Inu, et Iny on En, mont au Sud de Thebes, toutes les trois en page 23, et la dernière Ninsu, 20ème ville, en arabe Innâsyah-el-medînah, de

la page 99. Il y a aussi un village, Innabara, au Sud de Kuara éthiopien (sur 10° 30' 7" Latit. et 36° 30' 20" Long.), une ville Engiabara, plus au Nord, et une autre ville Inadoceo tracée sur une esquisse de Bent.

Regardant ailleurs en Afrique et en Asie du même Atlas, nous ne trouvons que 3 endroits préfixés d'um dans l'Ethiopie entière, probablement pour la même raison qu'en Israël d'aujourd'hui, 5 en Jordanie, 6 en Arabie Séoudite (Atlas Oxford), 5 en Irak (Atlas Oxford) et rien au Yemen.

En Europe, un ou deux sont trouvés en Italie et en Espagne, évidement les pays receveurs des Juifs dispersés. Il n'y a rien aux Indes, ni en Birmanie, d'où, nous a-t-on dit, provenait l'or pour Salomon.

Dans le restant de l'Afrique, nous trouvons seulement 9 endroits préfixés d'um, en Natal (Afrique du Sud), le pays des Zulus, les descendants des Kuarangas rhodésiens, dont on a déjà parlé, et quelques II0 endroits extraits d'une carte plus détaillée de Rhodésie. C'est tout.

La disposition d'Um sur la carte de Kuaranga rhodésien est fort curieuse. Ainsi, comptant de ~~l'Est à l'Ouest~~ l'Ouest à l'Est, nous y trouvons :

Entre	26°-27°	Long. -	région Wanie.....	3 endroits
"	27°-28°	"	" Plumtree.....I3	"
"	28°-29°	"	" Bulawayo et mines aurifères....2I	"
"	29°-30°	"	" Zimbabwé " " 26	"
"	30°-3I°	"	" " " " 29	"
"	3I°-32°	"	" Marandella et Gutu.....I3	"
"	32°-33°	"	" Umtali..... 5	"
			Total pour le pays : II0	"

Il y a deux tiers des endroits dans la région de Zimbabwé et des mines aurifères. Il faut signaler que dans la langue de Shona "um" et "mu" sont toujours pareils, car dans les deux cas, la voyelle "u" n'est guère prononcée, et dans la parole, c'est dans la plupart des cas, la lettre "m" que l'on entend. Pour cette raison, on peut voir sur la carte, beaucoup d'endroits avec le préfixe "mu", qui devait être originalement "um". Un bon exemple d'un tel changement se voit dans la rivière importante en or alluvial, orthographiée Musengezi sur les cartes modernes, mais Umsengezi sur les cartes anciennes. En tout cas, dans le nom de cette rivière, si prononcé par la parole du peuple Kuaranga, la voyelle "u" ne s'entend pas, ce qui fait qu'il importe peu où l'on place cette lettre. Mutasa ou Umtasa, Umfuli ou Mufuli, figurent toujours dans ces deux formes sur la carte.

Le point important à déterminer, est : comment ce préfixe hébreu d'um est-il arrivé sur les noms géographiques du pays de Kuaranga rhodésien ?

Puisque la plupart des racines des mots ont le sens de Shona, ceci pourrait signifier qu'au début, quand l'influence hébraïque était encore absente du pays, les rivières, les vallées, les collines et les montagnes portaient des noms indigènes, avec un sens approprié, et que plus tard, quand l'influence hébraïque apparut sur place, ces noms avaient été hébraïsés, surtout si l'on avait enseigné les éléments de la grammaire à leurs propres enfants.

Dans un examen minutieux de la carte rhodésienne, on peut voir aussi des noms géographiques du pays ayant leurs dérivations hébraïques.

Ainsi, Umtali, la troisième plus grande ville de Rhodésie, avec la rivière du même nom dans la région, provient, sans doute, de l'hébreu "tel" signifiant "la colline", d'où Tel Aviv dérive; (en égyptien-copte "tal" a le même sens), ce qui s'accorde parfaitement avec les montagnes tout autour de la ville.

Le fleuve de Sabi (ou nom de Sabi) pourrait avoir la racine du verbe hébreu "savov" ("v" prenant la place de "b"), et une variété d'autres formes telles que"Sabo", signifiant"se tourner" (en Shona "sehe" = "se mouvoir" ou "se déplacer").

Furudzi (avec f ou ph), pourrait provenir de l'hébreu "porazon", un village ouvert avec les variations correspondantes de "rarazot", ou la tribu Phérécéens (Gen. 20 v.20).

Umbave pourrait provenir du nom hébreu "beher" (puits d'eau), ou du verbe "barel", séparer ou purifier, (en Shona "bare" = "dur, sol salé").

Umvukwes pourrait provenir de l'hébreu"bookah" ="stérile ou désolation" (Nahum 2 v.7), ou en éthiopien "bokoe" = "pillage, piller".

Torashangu, de l'hébreu Tarshish dont les bateaux servaient les fils d'Israël pour faire commerce, ce qu'on a déjà vu.

Sweswe, du nom hébreu "maswei", signifiant "se voiler " ou "couvrir", verbe "masah" (shona "masa" = "frange").

Mucheke, pourrait avoir la racine hébreu de "shook" = "déborder" (participe "muschak") Joël 2 v.24, (shona "mushoko" ="envers, douche").

Munwa, de l'hébreu "naveh" ou "navah", signifiant paturage ou jolie (Job 8 v.6), ou"nuhv" = "grandir".

Kwasini, de "kavots" signifiant "ramasser".

Mukorsi, de "konesch", nom hébreu du roi de Perse "Cirus".

Umfuli pourrait provenir de l'hébreu"Pil (phil)", signifiant l'éléphant, ou "Pul", une nation citée dans Esaïe, ou "Pulu" en cunéiforme, nom propre avec Assyrien Puros.

Tebekwa, de l'hébreu "tabach" (ou assyrien "tabachu"), signifiant "massacrer, tuer".

Umgesi, de l'hébreu "gazoz" signifiant "tendre" ou "mou" (en shona "gazhu" = "broyer rudement".)

Il y en a beaucoup d'autres, mais il n'est pas nécessaire de fatiguer le lecteur avec des détails qui pourraient paraître superflus.

Il est intéressant de noter que la nomenclature géographique sur la piste de Gaza - la région originale de l'empire de Salomon - n'a que 8 dérivations hébraïques sur 29, les autres étant toutes arabes. Et la nomenclature du Sudan, le foyer original des coushites, a aussi 8 dérivations sur 29 hébraïques ou aramaïques et les autres, arabes. La nomenclature du Delta, l'endroit de la captivité juive en Egypte, a toutes les dérivations hébraïques.

On pourrait y ajouter qu'en plus de l'évidence sur la carte, il y a encore 50 mots préfixés avec "um" dans le dictionnaire de Shona, et environ 2 000 mots préfixés avec "mu", avec des dizaines de milliers de variantes de même racine, en chaque groupe, qui pourraient être en effet, tous identiques. Voici le cas unique, s'il n'y en a pas d'autres, où un vaste terrain se présente pour un philologiste compétent de l'hébreu et du Shona, pour y faire beaucoup de ponts entre les deux langues, afin d'obtenir une évidence de plus dans la voie droite.

Nous voudrions en plus, signaler un point assez intéressant en ce domaine, en liant le préfixe hébreu d'um au préfixe égyptien d'in, en ou ny, chez les Kuarangas Ina, ou inha, ou inya, chacun des deux derniers prononcé un peu plus doucement en shona, mais dans un sens et une fonction unique, dont le résultat accentue aussi la présence égyptienne sur le sol de Kuaranga, déjà mentionné.

Ce préfixe égyptien est aussi semblable aux trois endroits éthiopiens déjà mentionnés, Innabara, Engiabara, et Inadocco de la région de Kusre.

Si nous regardons la disposition de ce préfixe sur la carte de Rhodésie, nous le verrons posé en proportion inverse par rapport au "um" hébreu, et d'ailleurs, plus que la moitié des Inas, inya ou simplement nya figurent d'une façon significative vers la frontière de l'Est du pays, ce qui pourrait aisément dénoter que, pendant que les "um" s'affairaient avec le planning et la construction des bâtiments précieux au centre, les "Ina:" gardaient les approches du pays, contre des ennemis éventuels venant de l'Est. Dans ce contexte, il est bon de rappeler les 240 000 soldats fugitifs du roi égyptien Psammétique du milieu du 6ème

siècl av.J.C., qui s sont ir tl.é er Afrio rul lor de l'eau. Ce pourrait être une partie de ces soldats égyptiens qui sont descendus plus loin vers le Sud, jusqu'au pays de Kusrangs, et se sont finalement installés à l'Est du pays.

Cela pourrait aussi expliquer la position d'état majeur dans les collines d'Inyanga, dont les ruines trouvées présentent une grande énigme aux chercheurs, et dont le travail rude pourrait s'attribuer aux soldats en masse, qui n'avaient dû entreprendre aucun cours en construction, comme le montrent les tas de pierres placés sur un lieu particulier dans un but particulier. Quand nous avons visité les terrasses, par exemple, il nous a paru bien évident qu'elles n'avaient aucun autre but à servir que des petits jardins de légumes autour de la hutte, et quelques niveaux droits où les enfants puissent jouer, et on n'avait pas besoin d'une expertise approfondie pour faire une telle terrasse. Même une femme avec ses enfants pouvait en faire une, ce qui s'est probablement fait, tandis que leurs maris s'empressaient de faire d'autres travaux ailleurs. Pas loin de là, nous avons vu un cimetière qui garde, sans doute, le secret de son mystère et de ses ruines, mais nos archéologues l'ont manqué.

Voici, donc, la distribution d'Inyanga dans la carte de Rhodésie. Les chiffres mis entre parenthèses à côté donnent la position d'un pour la même région, en raison des comparisons :

Entre 27°-28°	long. E.	- région Plumtree.....	- endroits	(I3)
" 28°-29°	"	"	" ulanga.....	"	(2I)
" 29°-30°	"	"	" Zimbabwé.....II	"	(26)
" 30°-3I°	"	"	" " 8	"	(29)
" 3I°-32°	"	"	" Marandellas.....I3	"	(I3)
" 32°-33°	"	"	" Umtali.....I2	"	(5)
			Total pour le pays : I3	"	(IIO)

Comme on le voit, plus de la moitié d'Inyanga se trouve vers les frontières de l'Est, probablement à cause du stationnement de plusieurs armées dans le quartier, révélé par l'existence de ruines, qui n'étaient autre chose, à notre avis, que le siège de l'état majeur aux temps anciens pour tout le pays.

Notre hypothèse sur Ina, étant associé avec le militarisme, pourrait obtenir aussi quelques supports dans les sources portugaises sur la haute structure militaire dans leur mythique Empire de Monomotapa (à discuter plus loin), où le préfixe était attaché à toute personne comman-

dant un organisme de l'état. Par ailleurs, dans la prononciation indigène d'Inya, on n'entend pas la première voyelle i mais seulement nya, et ce préfixe exprime toujours l'idée du propriétaire, du gardien, de l'utilisateur, et s'identifie avec l'objet du substantif ainsi préfixé, (par exemple : Nyadenga = Etre Suprême, Nyamunzwi = celui qui entend, nyamuziwi = celui qui sait, etc....) .

Ainsi nous voyons dans les sources portugaises "Inhabar abara", un chef de Dande, dans la même région; "Inhabuza", un autre chef; "Inhahanda", la deuxième femme de Monomotapa; "Inhamazino", un autre chef en rebellion contre Monomotapa; "Inhamacumba", le chef de Makumba; "Inhamonera", dirigeant de Mongas;"Inhamozama", dirigeant de Chidima; "Inhanpury", chef deBororo; "Inhancanemba", grande femme de Monomotapa;"Inhantono", chef musicien de Monomotapa; et beaucoup d'autres. On pourrait noter que le dernier nommé est vraiment le non européen d'Anton, préfixés avec Ina qui était en vogue à l'époque, ou même tiré du sens musical de ton, puisqu'il était le chef musicien. Chacun des noms cités pourrait vraiment être valable sans ce préfixe. La discussion complète sur l'organisation militaire de Monomotapa apparaître plus loin dans cette partie. Il n'y a qu'un Ina dans le dictionnaire de Shona signifiant quatre, mais il y a environ 150 entrées préfixées avec nya, et de nombreuses autres dérivations à la suite.

Avant de tirer nos propres conclusions sur les travaux à Zimbabwé, il y a un aspect du problème qui, à notre avis, n'a pas reçu l'attention de l'archéologie, comme il fallait. Il s'agit de la manipulation du colosse de la pierre elle-même.

Rome ne fut pas bâtie en un jour, ni Zimbabwé non plus.

Nous apprenons de la Bible (I Rois 5 v.27-30, et c. v.7 et v.37), que Salomon a mis onze années pour bâtir son temple de 60 coudées de longueur, 20 coudées de largeur, et 30 coudées de hauteur, avec le vestibule devant le temple de 20 coudées de longueur, et de 10 coudées de profondeur. Et qu'il employa pour les travaux 30 000 des corvées, 70 00 hommes qui transportaient les pierres, 80 000 autres hommes qui les taillaient dans les montagnes, et 3300 surintendants qui dirigeaient les peuples exécutant les travaux. Or, ceci n'était qu'une maison de poupée, comparé au seul temple géant de Zimbabwé, qui a une circonférence de plus de 244m, des murs d'une épaisseur variant entre 4m et 5,18m, et une taille varient entre 5m et 9,8m.

Evidemment, les opérations de construction à Zimbabwé se déroulèrent

pendant une très longue période, où des centaines de travailleurs, de dirigeants et d'architectes avaient dû mourir sur place. Même R. Summers nous dit[I] que "la technique de construction des murs en pierres grossièrement taillées y a été introduite", alors ces gens-là avaient dû être enterrés quelque part, puisque leurs corps ne pouvaient être ni repris par leur pays d'origine, ni jetés aux champs pour les aigles ou les hyènes, ni dévorés par les crocodiles dans les étangs, car ces peuples là n'étaient pas des esclaves ou des corvées, mais des surintendants et d'habiles maçons. On avait dû les enterrer quelque part dans les alentours, près du centre. Pas même les carrières des collines ou des montagnes dans les alentours de la forteresse, où les pierres ont été taillées pour la construction, n'ont été encore localisées, à notre connaissance, par les archéologues, pas plus que les endroits des tombes des travailleurs et leurs logements, qui auraient dû être déterminants pour le dévoilement du secret.

Nous pensons qu'il serait totalement inutile pour un archéologue d'essayer de découvrir le secret d'une église ancienne en Angleterre, simplement en faisant des excavations à l'intérieur de ses murs. Tout ce qu'on voudrait savoir de son histoire ne pourrait se trouver que par les ~~familles~~ feuilles dans un cimetière à côté, où tous les secrets sont enterrés.

Il en est de même avec le secret de Zimbabwé, enterré quelque part aux alentours de la forteresse depuis des milliers d'années, et c'est là que les archéologues auraient dû orienter leurs efforts.

Ayant analysé la présence de divers peuples, ou leur influence sur le sol des Kuranges rhodésiens, nous sommes maintenant en mesure de répondre aux deux questions qui nous intéressent ici : qui a bâti Zimbabwé, et à quelle époque furent construits ces bâtiments ?

Rappelons d'abord, ce qu'ont soutenu les fondateurs de l'école ancienne sur ces bâtiments, Bent, Hall et ensuite le professeur Keane. Bent a tiré la conclusion que l'aventure arabe et phénicienne en dehors de la Mer Rouge est à l'origine des ruines du Mashonaland. Hall les attribue aux bâtisseurs du royaume de Saba, d'Arabie du Sud, et le professeur A.H. Keane fut même plus précis en disant que les travaux anciens miniers rhodésiens avaient été ouverts, ainsi que leurs monuments associés bâtis, par les Himyarites d'Arabie du Sud, suivis au temps de Salomon

---

I) R. Summers - op. cit. p175

par les Juifs et Phéniciens, et beaucoup plus tard par les Arabes islamiques et les Portugais chrétiens. La reine de Saba, soutient Keane, est venue rendre visite à Salomon par la caravane terrestre de son royaume de Yemen.

Or toute cette gloire attribuée aux arabes du Sud est bouleversée par la découverte des inscriptions archéologiques du Maarib (la cité royale des Sabaeens du Janf), le pays du Yemen, et du Al-Ola en Arabie du Nord, confirmé, en plus par les inscriptions assyriennes[I]. Et il n'y a même en plus aucune évidence linguistique qui pourrait soutenir l'aventure arabe sur le sol des Kuarangas rhodésiens.

Il est vrai que ces inscriptions prouvent l'existence d'une grande civilisation dans les régions arabes depuis un millénaire av.J.C., partagée par au moins quatre royaumes portant les noms bibliques suivants: I) celui du Ma'in (Ma'en biblique), 2) de Saba (Sheba), 3) de Hadramout, et 4) de Kataban (ou Yoktan). Les savants arabes et les autres chercheurs soutiennent que le plus ancien de ceux-ci était le premier, celui de Ma'in qui pouvait remonter à I200 av. J.C., et qu'il était florissant jusqu'en 650 av.J.C., quand le royaume de Saba était en plein essor. C'était dans la langue minéenne qu'on avait trouvé les inscriptions à Al-Ola (Arabie du Nord) qui témoignent de la directe descendance d'Abraham. Les savants ne savent pas exactement si le royaume de Saba existait parallelement à côté du royaume minéen, ou s'il l'avait suivi, mais la logique nous dit que, si les noms bibliques d'une même famille sont corrects dans un endroit, ils doivent être aussi corrects dans d'autres endroits, et nous pourrions ainsi dire, que les Sabéens existaient vraiment plus loin vers le Sud, parallelement avec leurs frères Minéens, mais pour certaines raisons ils n'étaient pas si bien connus à l'étranger. Ceci pourrait bien provenir du développement plus tardif de leur alphabet. Celui-ci provenait des phéniciens, loin dans le NOrd, qui ont passé leur héritage merveilleux à leurs proches voisins, les Minéens, qui à leur tour, avaient dû le passer plus tard à leurs frères du Sud.

Quoiqu'il en soit, l'histoire sabaenne ne vient au premier plan qu'au 7ème siècle av.J.C. quand trois périodes y sont discernées, selon le titre de leur Roi. Dans la première période, leurs Rois s'appelaient "Mukarribs de Saba", avec la capitale à Sirwah (Kharibah moderne).

I) Pour un examen détaillé de ces inscriptions, voir l'Encyclopedia Britannica - vol. 23 p555 et suivantes - Edition I3.

Dans la seconde période qui commence vers 650 av. J.C., et ceci est très significatif du point de vue de l'identité de la légendaire reine de Saba, leurs rois s'appelaient "Rois de Saba", avec la capitale à Maarib. Leur pouvoir dura jusque vers 115 av.J.C., quand ils furent subjugués par la force de leurs voisins du Sud-Ouest, les Himyarites, et depuis ce temps-là, jusqu'à leur conquête par l'Abyssinie (Axum), leurs Rois s'appelaient "Rois de Saba et Raidan".

On a dit que c'était à l'époque des "Rois de Saba" (c'est à dire entre 650 et 115 av.J.C.) qu'une reine de ces peuples, dite "La Reine de Saba", avait dû rendre visite à Salomon, vers 950 av. J.C., mais c'est absurde car on ne trouve aucune preuve historique de ce fait dans les inscriptions découvertes. Elle ne venait pas, alors, de ce pays, mais évidemment du Saba éthiopien, comme le montrent les Annales éthiopiennes.

Pour le moment, regardons une autre source, celle des inscriptions assyriennes qui, une fois de plus, témoignent de l'histoire biblique des royaumes Minéen et Sabéen. Plus le premier que le second. On y trouve Tiglath-Pileser II (733 av.J.C.) qui nous raconte que Teima Saba et Haipa lui payaient tribut d'or, d'argent et d'encens. Ce Heipa ne pouvait être autre que le petit fils d'Abraham Ephah, fils de Midan par sa seconde femme Keturah. La raison la plus probable qu'Ephah appartenait au royaume minoen plutôt qu'à celui de Saba est parce qu'il était de sang plus proche de Saba et de Dedan, de la même Keturah, établis en Arabie du Nord, plutôt que celui de Saba descendant de Yoktan, qui s'établit au Yemen Sud.

Encore des Annales de Sargon (715 av.J.C.), nous voyons que le tribut de Shamsi, la reine d'Arabie et de Hamara du pays de Saba, lui était payé en or, en épices parfumées, en chevaux et en chameaux.

Par les preuves bibliques, historiques et littéraires, il n'y a aucun doute, que la deuxième période du royaume Sabeen était la plus florissante, et la cause d'une telle prospérité contanuelle est sans doute économique. Le commerce en particulier entre les Indes et l'Egypte était très florissant depuis des siècles av.J.C., et les marchands intermédiaires de ce commerce étaient des Minéens, des Sabeens, et d'autres colonisateurs bibliques d'ARabie. La route de ce commerce, on doit se le rappeler, était par mer, de l'Inde à tous les ports arabes, et de là, par terre, à travers la Mer Rouge, vers la côte de l'Ouest, et ensuite à travers le pays d'Ethiopie, de Nubie et finalement à destination du centre de l'Egypte. L'apogée de ce commerce coïncidait avec la période florissante du royaume

Sabaen entre 650-300 av.J.C. La position s'est radicalement changée à partir de l'an 3 0 av.J.C., avec l'ouverture de la route maritime entre l'Egypte et les Indes, par le port d'Alexandrie. Ce fut un coup mortel pour les marchands intermédiaires de Saba d'Arabie ainsi que pour le royaume lui-même, et peu à peu la décadence qui en découlait occasionna ces deux conséquences : a) la dispersion progressive des habitants sabéens vers toutes les parties d'Arabie, ainsi que sur les côtes de l' uest de la mer Rouge, de leurs amis et frères éthiopiens, dans un nombre croissant; b)- l'effondrement total du royaume Saléen en II5 av.J.C. aux mains de leurs frères du Sud-Ouest, les Himyarites. Ce fut à la même époque, selon les inscriptions, que l'autre royaume, celui de Qataban s'effondra aussi.

Le nouveau royaume en II5 av. J.C. combinant les Himyarites et les Sabéens, ou ce qui en restait encore, avait des Rois qui, selon les inscriptions, s'appelaient "Rois de Saba et Raidan", avec le nom de leur capitale Ma'rib, changé en Saphar ou Zaphar, (l'ancien port d'Ophir). Ils ont aussi étendu leur influence politique à quelques parties de la côte de l'Ouest de la Mer Rouge, le district d'Azania par exemple, (selon le périple d'un navigateur grec qui voyageait par là vers 65 A.D. et qui a écrit des notes intéressantes sur ce voyage); ce district était gouverné par le Roi sabaen-raidan et par un certain gouverneur de Mapharitis (Ma' afer), et était exploité commercialement par une compagnie sabéenne.

Au début de l'ère chrétienne, il y avait dans cette partie du monde, deux royaumes pré-éminents en co-existence, le royaume axumite en Ethiopie, et le royaume himyarite-sabéen en Arabie du Sud. Le premier grandissait progressivement tandis que le deuxième déclinait pour quelque raison.

Le contact entre ces deux groupes de peuples de chaque côté de la Mer rouge, évidemment s'accroissait, cette fois dans les deux directions, d'autant plus qu'un nombre de colonisateurs sabéens, établis entièrement en Ethiopie, profitaient de l'occasion pour se rendre dans leurs foyers originaux de Saba, soit tous seuls, soit accompagnés de leurs amis et de leurs parents, les Ethiopiens, avec qui ils s'entremariaient. Les événements qui suivirent prouvent que les Ethiopiens ont trouvé, eux-mêmes, à leur tour, une chance de coloniser la côte de l'Est de la Mer Rouge, en Arabie du Sud. Parallèlement à ces rapports sociaux, les Ethiopiens ont étendu leur influence politique en Arabie méridionale, comme en témoignent les inscriptions d'Axum. Après une courte administration en Arabie du Sud, les Ethiopiens étaient finalement chassés de là par les Perses en 570 A.D.

Ce récit des inscriptions découvertes, nie, donc, la chronologie de Hall et du professeur A.H. Keane attribuant les travaux miniers et la construction de Zimbabwé aux Sabéens ou aux Himyarites d'Arabie du Sud, et notre évidence linguistique en plus, ne montre aucunetrace arabe sur le sol rhodésien.

D'autre part, notre tentative d'identifier Zimbabwé à l'Agisymba de Ptolémée, ainsi que l'épreuve de la présence égyptienne, falashienne et hébraïque sur le sol des Kuarangas rhodésiens, nient, sans doute, l'école du Moyen-Age des bâtiments.

Quelle solution peut-on, alors, donner à ce problème considéré jusqu'ici insoluble ?

Compte tenu de tout ce que nous avons dit jusqu'ici, nous arrivons aux conclusions suivantes :

I) Pendant le règne des Rois Egyptiens de la XIIème dynastie, et plus probablement, au temps des rois Amenemha I et II, (vers 2400 av. J.C.), une bonne partie du peuple égyptien est descendue plus loin vers le Sud, le long de la vallée du Nil, que ce soit à la suite d'une poussée d'expansion naturelle, ou d'une fuite militaire, et s'est établie finalement dans les plaines de l'affluent Dinder et du bassin du Nil Bleu; là, ces peuples ont progressivement enrichi leur patrimoine d'élevage pastoral par l'or alluvial, ramassé dans les divers endroits de la région. Rappelons qu'ils étaient les adorateurs du Soleil, et que la plupart de leurs rois précédents, de la quatrième dynastie jusqu'à leur époque, durant quelques I500 années portaient le titre de "Rois Soleils".

Ils se sont mariés avec les peuplades indigènes, et se sont désormais appelés Kuaras, signifiant en langue locale, le peuple du Soleil.

2) Entre temps, une peuplade de religion orthodoxe ~~et~~ hébraïque s'installa dans leur voisinage et y a maintenu de si bonnes relations qu'elle était près d'adopter le pays de Kuara comme son propre foyer. Ces gens-là étaient de bons maçons, charpentiers et travailleurs d'objets de métal, et en vertu de leur expérience, ils furent bien accueillis chez les Kuaras et dans les alentours, mais c'était le pays de Kuara qu'ils désignaient comme le foyer le plus proche de leur coeur. On les a appelé les Falashas, ou les Juifs, parce qu'ils pratiquaient la religion de Moïse.

3) Durant un millier d'années dans leur nouveau foyer éthiopien, les peuples de Kuara ont bien progressé dans leur patrimoine d'élevage pastoral, ainsi que dans le ramassage de l'or alluvial, mais les rois

égyptiens les ont toujours harcelés sans cesse depuis des siècles, de diverses manières : extension du domaine égyptien au Sud, toujours le long de la vallée productrice du Nil, guerres de pillage pour le bétail des peuples noires; et finalement, un certain roi Seti pille leur or. C'était Seti le 1er de la 19ème dynastie, père de Ramses II, qui obtint beaucoup d'or de la mine Wadi Ulaki du voisinage; mais ses propres soldats, s'associant encore en plus, avec les soldats Nubiens de la tribu Matchai pour assurer l'approvisionnement de tout l'or des alentours, harcelaient ainsi le peuple de Kuara dans ses propres efforts.

D'autre part, la multiplication de leur population demandait l'expansion ailleurs, même une migration plus importante, loin des harcellements égyptiens. Ils avaient dû penser qu'il n'était pas exclu de trouver de l'or sur les bords alluviaux d'autres fleuves, car ce qui était chez eux, pouvait bien aussi se trouver plus loin.

Ce sont les motifs les plus appropriés qui les ont poussés à la migration plus substantielle au Sud vers 1400 av. J.C.

4) Après un long voyage tout au long des vallées, des rivières et des bords des lacs, durant quelques générations, d'où l'éparpillement de divers peuples dans les alentours de la route principale, ils se sont finalement établis dans le pays au Sud du grand fleuve Zambèze, abondant aussi, par hasard, en or alluvial. Ici, un nouveau paradis brillait devant leurs yeux. Car la verdure du pays était propice pour assurer l'élevage pastoral pendant toute l'année, la richesse de l'or se présentait plutôt plus grande que dans leur propre foyer original, et les nombreuses collines promettaient de leur servir d'asile contre l'ennemi ou contre les malheurs surnaturels.

5) L'or ramassé en abondance ne pouvait pas rester sur place. Il fallait lui trouver un débouché. Il atteint d'abord, sans doute, les marches du foyer original. Sa renommée le fit s'étendre dans des régions plus éloignées, dans les marchés égyptiens, hébreux et arabes. Mais ce sont éventuellement les marchands hébreux, qui ont monopolisé en ce temps, le commerce intérieur et extérieur du pays, qui se déroulait sur 500 années, à partir de l'époque de David jusqu'au retour de leur captivité perse. Pendant tout ce temps-là, les bateaux de Tarchich faisaient la navette avec des marchandises rhodésiennes : or, argent, pierres précieuses, défenses d'éléphants, et bois de santal, entre les endroits d'embarquement sur les fleuves de Mazoe, de Sabi, de Lundi et de Muanetsi rhodésiens, et les ports du Nord.

6) Beaucoup de choses se sont passées pendant cet âge d'or des Kuarangas rhodésiens. D'abord, les peuples de Kuaranga sont devenues les maîtres indiscutables de leur richesse énorme, et de leur destin. Ce sont eux qui ont ouverts leurs mines aurifères, et quelques siècles plus tard, ou, à partir de l'ère salomonième, ils ont obtenu le concours des experts hébreux, servant comme de simples fonctionnaires, ou comme des artisans habiles, les maîtres dirigeants du pays.

La richesse ramassée par l'exploitation aurifère qui est ainsi devenue d'une étendue mondiale n'aurait servi à rien, si les besoins spirituels étaient restés loin derrière. D'où l'extravagance dans la conception d'un lieu Saint digne de toute la richesse temporelle, et d'une forteresse pour assurer la sécurité du pouvoir séculaire et spirituel.

Leurs amis, ou apparentés par mariage, les Falashas, étant toujours là sur place, avaient dû contribuer à la conception extravagante de leurs dirigeants. Et les nouveaux venus commerçants israëliens, eux aussi, avaient dû trouver l'adoration du Soleil, et l'extase du culte de la fécondité du peuple de Kuaranga très attirant pour compenser les tâches soucieuses du commerce, surtout quand de tels bénéfices leur ont été niés dans leur foyer original du Nord. La nouvelle de l'extase du Sud avait dû attirer ainsi un grand nombre de leurs amis du foyer original où la lutte entre les adorateurs du soleil (Baal) et du Dieu d'Israël se déroulait sans cesse depuis des siècles. La richesse était là, toujours en hausse, ce qui donnait aux chercheurs de l'extase libre, un mobile pour s'y rendre et s'y réunir, comme les abeilles dans un verger fleuri.

7) C'est comme cela que le sang égyptien des Kuarangas rhodésiens commença à rejaillir pour la renaissance de la gloire de leurs aïeux de l'époque des pyramides. Mais il y avait une différence : tandis que les palais égyptiens ont été bâti avec des Juifs, servant comme esclaves, les palais des Kuarangas rhodésiens ont été bâtis avec des Juifs, servant comme partenaires dans une cause commune : la richesse séculaire et l'extase physique sous l'étiquette de la gloire divine.

Les plans ont été conçus, la main d'oeuvre établie, la pierre choisie, les outils de taille fabriqués sur place, probablement par l'expertise de leurs associés, les Falashas, et des boeufs ont été consignés pour le transport de la pierre taillée. On ne sait pas si l'on se servait de chariots pour le transport des pierres, ou simplement d'un tronc d'arbre en forme de fourche, avec une plateforme et des bords, tiré par un ou deux boeufs, selon sa grandeur, ce que nous avons vu encore utilisé, de

nos jours, dans les endroits les plus éloignés de la civilisation moderne.

Si la conception d'un temple extravagant était un écho de l'âme intérieure des dirigeants des Kuarangas pour revivre la gloire de leurs aïeux égyptiens, la force pour la construction de la forteresse sur la colline pourrait bien provenir de l'écho de la menace assyrienne au Nord, qui parvint dans les vallées aurifères dans la bouche des commerçants israëliens. Le roi assyrien Sennacherib avait déjà conquis l'Egypte en 700 av.J.C. et se préparait à l'époque à livrer l'assaut final à Jerusalem. Des milliers de Juifs avaient dû s'enfuir dans les bateaux de Tarchich vers le pays du Sud, d'où provenait l'or depuis des siècles.

Le nouvel exode avait dû impressionner le Mambo de Kuaranga pour avoir bâti une entrée très serrée sur la colline et l'avoir fortifié au dessus, afin que tout ennemi tentant de la monter tombe et roule mort en bas comme une pierre.

La menace assyrienne nous suggère, donc, l'époque à laquelle commencèrent les travaux de la forteresse en haut, avec un petit temple, ce qui était assigné par nos archéologues comme l'endroit le plus sacré de tout l'édifice, disons vers 700 av. J.C. Et quelques années plus tard, même quelques décennies, quand la peur s'évanouit, la paix invita à appeler les bateaux dans le but de refaire un commerce florissant, et on commença le grand colosse au pied de la même colline. Il n'est pas exclu que les fugitifs du roi égyptien Psammétique, dont on a déjà parlé, qui se sont installés d'abord au Nord de la province de Kuara éthiopienne, et sont descendus, eux aussi, à cette époque, vers le Sud, y ont participé comme les soldats défenseurs de leur nouveau foyer-hôte, dans les parties de l'Est du pays, la direction la plus propice pour une attaque de l'extérieur.

Deux évenements subsequents nous suggèrent que les travaux à Zimbabwé ont dû s'achever vers 500 av.J.C.

Le premier évenement consiste dans la migration, à cette époque, d'un groupe important du peuple de Kuaranga dans la direction du Nord-Ouest, vers le bassin du Congo, d'où résulta la formation d'une grande nation congolaise, dont on a déjà parlé; le deuxième évenement fut le départ, en masse, des Juifs fugitifs sous la menace assyrienne, en réponse à l'appel de leur prophète Isaïe, pour rebâtir leur propre foyer à Jerusalem, après le retour de la captivité juive en Perse.

"OUi, les îles mettent en moi leur attente, et les vaisseaux de Tarchich, les premiers, ramèneront tes fils de loin, offrant leur argent et leur or, au nom de Yahweh, ton Dieu, et au sein d'Israël, parce qu'il

t'a glorifié" (Isaïe 60 v.9). Ce ne sont que très peu qui sont encore restés sur place, évidemment du rang des travailleurs manuels qui ignoraient cet appel, dont nous avons déjà parlé.

8) La forteresse et le temple bâtis, ont permis au peuple de Kuaranga de vivre en paix, mais le commerce en or et en autres biens avait dû progressivement diminuer dès que les abandons des trous miniers se multiplièrent. Ceci fut, sans doute, aussi un bon motif pour les Juifs de retourner chez eux.

Ce fut aussi à cette époque de ralentissemnt progressif, qu'un autre groupe de Kuarangas audacieux décida de se déplacer plus loin vers le Sud, pour une nouvelle aventure, une nouvelle richesse et un nouveau destin.

Ceci s'effectua finalement vers 200 av.J.C., quand ce groupe se mit en route pour atteindre l'endroit propice à leurs propres besoins, où ils vivent encore de nos jours. Ils y ont formé une nation distincte, qui s'appellent les Zulus et leur pays est devenu le pays des Zulus, dans les confins du Natal en Afrique du Sud.

Le destin du pays de Kuaranga suivait dorénavant le cours naturel de tous les autres destins : naissance - ascendance - âge d'or - déclin, mais il n'y avait pas de chute. La forteresse, la richesse du pays, l'industrie ardente du peuple, et la sagesse de leurs dirigeants, tout avait concourru pour leur survie de plus de trois milliers d'années autour de leur centre sacré, jusqu'à nos jours.

Inutile de dire que toutes leurs coutumes, dont on parlera plus loin, témoignent de la vérité de ces propos.

* * *

Les ruines jamais encore vues par les gens blancs.
"Chiswingo" à 15 km à vol d'oiseau de Zimbabwé
vers S-Est.

Une partie de notre collection déposée au
musée d'Umtali ainsi que le manuscrit
en anglais..

CHAPITRE V : LE COMMERCE ARABE EN AFRIQUE DE L'EST

Rien de dramatique n'est arrivé au pays des Kuarangas rhodésiens après la migration d'un groupe de ses peuples vers le Sud, au deuxième siècle avant notre ère, qui a formé la nation des Zulus en Afrique du Sud; le ralentissement progressif du commerce extérieur dû au départ des Hébreux , amena leurs dirigeants à s'occuper plutôt des affaires intérieures.

Pendant le premier millénaire de notre ère, on connait si peu ce qui s'est passé chez les Kuarangas sur le plan national et international, que nous voudrions mieux leur appliquer l'épithète de Gibbon attribué à leur mère-patrie, seulement qu'ils n'ont ni dormi, ni été oublié par le monde extérieur.

Sur le plan national deux faits sont évidents. D'abord l'autorité centrale était fortement ancrée à l'époque de la visite du général romain Julius Maternus, au point même de s'être identifié avec la forteresse sacrée, le pivot central du pays, qui mena les visiteurs à en parler dans le même sens à tous leurs amis.

Ensuite, le développement pacifique du pays, provoqua, sans doute, la croissance de la population, qui s'efforça de se répandre dans les alentours, pour y former des familles semi-autonomes. Cela est témoigné par les petites ruines, encore arrondies, éparpillées partout dans le pays, et par l'existence de fragments de vases finis, lisses et mats, n'ayant que des décorations simples, où le chevron prédomine encore, et ramassés par nous sur tous les sites visités; cela suggère que ces bâtiments se sont achevés pendant le premier millénaire de notre ère.

Le mouvement des familles aux alentours du centre, était une pratique très commune en Afrique, de temps immémorable, et se déroulait en force au pays d'Agisymba même pendant l'époque de la tradition orale, que nous avons recueillie.

Sur le plan international, il y a l'évidence du trac individuel du commerce qui nous est parvenue vers 547 A.D. par un marchand d'Alexandrie, Kosmas, devenu moine, qui a copié une inscription d'Adulis, dont l'original est perdu. Cette inscription parle d'un commerce extensif exercé par Axum et Adulis en l'ère pré-chrétienne, ainsi que pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne. Le roi d'Axum, dit le document, envoya une expédition pendant deux années à un endroit appelé Sasou, riche en mines d'or. Les marchands s'arrêtèrent à un certain endroit, firent une bordure d'épines entassées, et

s'établirent dedans. Ensuite, ils tuèrent leurs boeufs, exposèrent les marchandises, ainsi que le sel et le fer, sur les épines. Alors, les indigènes s'approchèrent, apportèrent des lingots d'or appelés Tanchara, et chacun donna de l'or pour les morceaux de viande, de sel et de fer, un, deux ou trois lingots. Le mot "tengara" en dictionnaire de Shona p611 signifie commerce par troc.

Or il y a quatre districts possibles dans le pays d'Agisymba qui pourraient répondre à la description adulienne, tous les quatre abondants en or et tous les quatre à la même distance (à pied le long de la côte) par les normes africaines dont les marches pourraient se dérouler pendant quelques jours par les sentiers, sans fatigue, car c'était le seul moyen de transport auquel les hommes étaient accoutumés depuis leur naissance.

Le premier de ces lieux pourrait être la vallée appelée Shashe, qui a beaucoup d'or alluvial, dans la ceinture d'or du pays, près des actuelles mines de Gaths. Ensuite, il y a Shashe, colline au Nord de Bindura dans la région de la rivière de Lazoe, encore une fois très renommée pour son or alluvial. Ensuite, il y a une autre région d'or alluvial, appelée Lasoso, le long de la rivière Mkumvura, portant de l'or, (district du Mont Fura). Ensuite, il y a le pays de Sabi, le long de la rivière Lusaswi, un affluent du fleuve de Sabi avec sa source au Mont Masosote, proche des mines d'or dans Manicaland.

Chacun de ces endroits est une contrée possible de l'ancienne production d'or dans la large superficie d'Agisymba, dont les habitants étaient libres de ramasser l'or où il y en avait, et d'en faire la source de leur richesse individuelle, par le commerce d'échange, comme c'était le cas de la richesse obtenue par la vente du bétail.

Finalement, il y a une possibilité aussi que le mont Sasou provienne du mot Zasi, signifiant en Shona la direction vers là-bas ou vers le Sud, mais ceci est assez douteux car le troc s'effectuait sur la côte Sud, et les marchands indigènes du pays d'Agisymba avaient dû retourner chez eux en direction de l'Ouest ou du Nord et non pas du Sud. Ainsi, il est tres improbable qu'ils aient pu savoir à l'époque, les quatre points cardinaux, ou même qu'ils en aient possédé les noms spécifiques, à part le levant du Soleil, et le Coucher du Soleil.

Considérant la description adulienne du voyage, par la voie maritime, à l'endroit du troc, qui s'achevait en six mois aller et six mois retour, ainsi que les conditions climatiques attribuées à la région, - c'est à dire, que l'hiver de là-bas coïncidait avec l'été

du Nord, et vice et versa - alors, il n'y a aucun doute que le pays en question avait dû être l'Agisymba tout seul, puisque les mines d'or n'étaient pas sensées exister ailleurs en Afrique meridionale. Et la renommée à l'étranger d'une région individuelle du pays témoigne qu'à l'époque, des régions bénéficiaient déjà d'une certaine autonomie vis à vis de leur autorité centrale.

Il semble, donc, que le ralentissement progressif du commerce extérieur après le depart des Hébreux du pays de Kuaranga rhodesien, que nous proposons d'appeler désormais le pays d'Agisymba, a commencé à reprendre un nouvel essor sur les marchés d'Axum et d'Adulis, en forme même d'un monopole éthiopien. Et ceci coïncida avec la croissance d'influence et du pouvoir étnipien à travers la Mer Rouge, en Arabie, ce qu'on a déjà mentionné.

Mais quand la suprematie éthiopienne fut bannie d'Arabie par les Perses en 570 A.D., cela amena l'Etniopie à niverner pour un millier d'années, rompant ainsi toute affinité et tout lien commercial avec ses enfants du Sud. Dorénavant, le monopole du commerce avec Agisymba passa dans les mains persannes et arabes.

Quelques références des évenements de la Péninsule arabe vont clarifier ce point. Les arabes, ou les descendants des nations de Sem étaient capables de s'étendre par leur croissance en nombre, au cours des temps tout le long de la péninsule, jusqu'aux frontières de la Mésopotamie au Nord-Est, et le Golf Persique à l'Est, justement comme les Coushites l'ont fait aux alentours de leur foyer etabli en Afrique. La même chose s'est passée aussi avec les descendants de Japhet, s'étendant vers l'Est, et parmi lesquels se trouvaient les fortes tribus persannes. Les deux parties commencèrent à se battre, quand elles se sont rencontrées, et en 326 AD, les Persans ont réussi à chasser les Arabes du Golf Persique, et à contrôler ainsi le commerce dans l'Océan Indien. Mais, le croissant defi de l'influence éthiopienne dans les parties de l'Ouest d'Arabie si bien évident, aurait dû inquiéter les Persans depuis longtemps, et ce fut, sans doute, pour cette raison, qu'ils ont aidé les Arabes nationalistes à chasser le régime étniopien du Yemen en 570 AD.

Après cela, les persans ont conservé avec le riche arrière plan des navires de Tarchich sur le promontoire d'Oman, la suprématie commerciale dans l'Océan Indien pour au moins un siècle, environ jusque vers 684 AD, quand elle commença à passer dans les mains arabes d'Islam. Les persecutions et les soulevements qui se suivaient entre les Arabes eux-mêmes, ainsi qu'entre eux et les Perses, ont

résulté dans les émigrations étendues sur la côte Est d'Afrique, avec laquelle les deux peuples avaient déjà des contacts commerciaux.

Ainsi, le dernier gouverneur perse au Yemen est devenu Mahométan ou Musulman en 628 AD, et pour cette raison l'influence perse passait à l'Islam. Les Perses et les Ethiopiens sur place, qui n'aimaient pas la nouvelle foi, cherchaient refuge dans la terre nouvelle, le long de la côte africaine de l'Est, où l'on avait fait des migrations sporadiques.

Probablement la plus importante migration fut guidée par un certain Zaïde ou Saïd, qui se trouvait en grand désaccord avec la foi originale de Mohammed; formant sa propre foi, il rassembla ses partisans, et ensemble, ils se sont établis en parties compactes le long de la côte de l'Est pour y vivre en sécurité et en liberté, loin des féroces tribus africaines de l'intérieur. Le pays leur était connu sous le nom arabe d'Ajan. Ces peuples s'appelaient Emozaydy, signifiant les disciples de Zaïde, et étaient regardés comme des vrais hérétiques par les vrais Mahométans.

Entre temps, beaucoup plus de réfugiés sont arrivés vers la fin du 7ème siècle de la région de Lrçah en Oman, près du Golf Persique, et se sont établis dans un endroit qu'ils appelaient Mogadaxo sur la côte de Zang, plus tard connu comme Zanguebor. Ces peuples furent guidés par 7 frères, et entre temps se sont répandus dans les alentours, le long de la côte, au Nord et au Sud, jusqu'à ce qu'ils aient bâti plusieurs colonies mahométanes, augmentées par des nouveaux venus, tels que Mombassa, Melinde, Pemba, Zanguebar, Monfia Kilwa et Comore, et mêmes des colonies à Madagascar.

Ces colonisations arabes sur la côte africaine de l'Est ont grandi en nombre, en influence et en pouvoir, à partir du 7ème siècle AD, pendant les 900 années suivantes, quand sont apparus les Portugais au I6ème siècle, à la suite du Traité de Tordesillas, qui les ont arrêtés et partiellement subjugués pour un temps, jusqu'à la division de toute l'Afrique par les pouvoirs européens au Iyème siècle.

Les dissidents originaux de Zaïde étaient poussés plus loin vers l'intérieur, à la suite des nouveaux venus, les Néo-Mahométans, où ils se sont assimilés et entremariés avec les peuples des tribus indigènes, adoptant même leur mode de vie et leur coutumes.

Deux écrivains arabes, bien connus, nous parlent, un peu, des activités qui ont eu lieu dans cette partie du monde. Le premier est El-Maçoudi qui voyagea en Afrique du Sud en 916-917 AD, conformément à l'Ency-

clopédie d'Islam (p403), et a fait les remarques suivantes : "Une tribu d'Abyssins appelée Zeng, du fleuve du Nil s'est étendue vers le Sud, aussi loin que la terre de Sufala sur la côte de la Mer de Zeng". Ceci confirme en quelque sorte la dénomination de la côte Zingis de la carte Orbis Terrarum Antiquis Notus du 2ème siècle par H.R. Berolinensi (voir p). Il est remarquable que le moine Kosmas, lui aussi, mentionne en 547 AD, l'Océan derrière le pays de Barbara, par le nom de Zingion; se bordant sur la même mer, se trouvait le pays de "Masos", d'où le roi d'Axum avait obtenu son or, dont on a parlé tout à l'heure.

La Sofala, dit Maçoudi, était la partie la plus éloignée du Zeng, et les matelots d'Oman de la tribu de Al-Azd, voyageaient dans la mer du Zeng aussi loin que l'île de Kanbalu (Madagascar) et la Sofala de Wak-Wak.

Il est intéressant de noter la remarque de Maçoudi sur Sofala qui appartenaient à Wak-wak et sur son roi Waqlimi qui était considéré comme le fils de Dieu. Or nous savons que la tribu de Shangallas au Nord d'Axum a appelé le Soleil dans son propre dialecte "Wo-Ka", "whah", "wak" ou "wag". C'était, [illegible], ces [illegible] qui [illegible] répandre, eux aussi, vers le Sud, jusqu'au rivage de Sofala, comme leurs compatriotes de l'Ouest du pays, les Kuaras, se sont répandu au Sud du Zambèze, ce qu'on a démontré dans les chapitres précédents.

Espérons qu'une recherche sera bientôt entreprise partout en Afrique, utilisant les méthodes que nous avons avancées ici, pour déterminer les mouvements de tous les peuples d'Afrique Noire, afin d'approfondir notre connaissance du continent d'une façon absolue.

Le deuxième écrivain ou géographe arabe qui a fait référence sur cette région était Idrisi (vers 1150 AD). Il n'a rien dit de nouveau sur le sujet, mais simplement confirmé l'existence d'indigènes [illegible], appelés Wak-Wak sur le rivage de Sofala, dont la parole ressemblait à un sifflement.

Dans l'intervalle, les colonisateurs répandus le long de la côte de l'Est, comme on s'y attendait, ont largement étendu leur commerce avec les Africains de l'intérieur. Ils échangeaient les perles, le calicot, les vêtements, les couvertures et la soie, contre la poudre d'or, l'ivoire, et les pierres précieuses. Les arabes ont eu le meilleur du troc, et c'est pourquoi ils étaient capables d'étendre leur colonisation et leur richesse le long de la côte africaine.

Beaucoup de ces articles apportés par les marchands arabes et pro-

venant originalement des Indes, de Perse, et de la péninsule arabe elle-même, ont été trouvés à Zimbabwé dans plusieurs fouilles effectuées au cours de ce siècle; et sur la base de ces trouvailles, on nous a dit que ces bâtiments étaient bâtis par quelques tribus Bantus à partir des 9ème et IO ème siècles, ce qu'on a déjà montré.

x

x x

Le Chef Nyashamu et sa famille.
Douze de ses 21 femmes étaient en congé
à l'époque. —

CHAPITRE VI : LA FAMILLE DE KUARANGA D'AGISYMBA DEVIENT GRANDE - GURUSA - GURUUSWA - URUSWA - UROSWI - VAROSWI

En s'accoutumant à une petite famille par l'institution de la monogamie, famille reduite, en plus, par les facteurs économiques des temps modernes, à une moyenne de 3 enfants, la pensée occidentale ne pourrait guère croire qu'une tribu africaine, fondée toujours sur l'institution polygame pouvait devenirune nation fabuleuse en quelques générations.

Voici les deux cas réels, parmi beaucoup d'autres, que nous avons rencontrés dans notre recherche sur le terrain en Rhodésie et en Mozambique , qui montrent la grandeur hypothètique d'une nation, provenant d'un seul homme polygame, en huit générations, en environ 350 Ans.

Notre ami intime, le chef Nyashanu de Buhera en Rhodésie, a 2I femmes, qui lui donnèrent jusqu'en I963, 20fils et 30 filles. Lui, n'a pas plus de 50 ans et, si l'on croit Socrate qui affirme que les pouvoirs de fécondation de l'homme cessent à 70 ans (comme c'était le cas pour lui-même), alors, dans des circonstances normales, notre chef rhodésien a encore une vingtaine d'année pour multiplier sa famille par chacune de ses jeunes femmes, (Vahozi, la première étant exceptée). Et pour faire une estimation très conservatrice, il devrait avoir à la fin de sa vie active, au moins 60 fils en comptant en moyenne trois fils pour chaque femme.

Maintenant, chacun de ces fils, l'héritier présomptif excepté, n'a évidemment pas la position de commandement, de grandeur, de fierté et de devoir envers son peuple comme leur père. On peut s'attendre au mieux, à ce qu'il obtienne 3 ou 4 femmes, selon la coutume, qui lui donneront au moins I0 fils pendant sa vie.

On pourrait donc faire une généalogie possible d'une telle famille pour voir ce qu'il pourrait résulter en quelques générations. Nous avons pris le nombre de I0 pour chaque fils, parce que c'est la manière la plus facile de calculer, et on peut, en plus détecter les erreurs possibles d'un coup d'oeil.

Ière Gén.	2ème Gén.	3ème Gén.	4ème Gén.	5ème Gén.	6ème Gén.	7ème Gén.	8èGer
60	600	6000	60 000	600 000	6 000 000	60 Millions	600 mill.

Voilà comment un homme ayant 20 femmes, a une bonne chance, dans des conditions normales de donner naissance à une nation d'hommes, plus nombreuse que la nation anglaise, en sept générations, ou presque 300 ans, égale à la population de Chine, en 8 générations ou 350 ans, et doublant la population mondiale en 400 ans.

Ce nombre peut apparaître fabuleux, si l'on ne tient pas compte des décès naturels qui devaient être lourds aux temps anciens. Mais si l'on prend à la fin de la 8ème génération seulement 1/40 des survivants possibles, le minimum absolu, alors il restera encore pour la multiplication successive, une troupe forte de 30 millions d'hommes, pour produire 300 millions de mâles dans la génération suivante.

Prenons, maintenant, une autre grande famille, que nous avons rencontrée sur le terrain du travail, celle de notre ami Makwapuze le botaniste, généralement appelé "Nganga" ou le sorcier, qui demeure au Mozambique (l'Afrique portugaise de l'Est), à 40 km de la frontière rhodésienne, au Mont Selinda, district de Chipinga. La famille s'étend sur une superficie de 80 km^2, lui-même demeurant au centre.

D'abord, il nous a dit, qu'il avait 60 femmes, mais à l'époque de notre rencontre, il en avait déjà chassé une vingtaine pour infidélité.

Il avait bonne mine et forte stature, apparemment il ne dépassait pas 60 ans, et il prenait régulièrement une plante spéciale qu'il cultivait dans son jardin (dont on parlera en deuxième partie), pour se tenir fort et en forme pour sa tâche aventureuse.

Il ne pouvait pas tenir compte de tous ses enfants, mais il nous dit qu'il avait plus de 500 garçons et filles de tous âges, et il nous avait d'ailleurs produit 90 feuilles d'impôts émis par les autorités portugaises pour chacun de ses fils taxables, (nous les avons comptés nous-mêmes). Il y avait quelques 200 autres fils exemptés d'impôts, étant mineurs ou trop pauvres.

Maintenant, si l'on prend le nombre maximum de ses fils, disons 200, et qu'on en fasse compte comme dans le cas de Nyashanu, leur ramification possible pendant les huit générations, assignant encore à chacun dix garçons, on arrive à ce qui suit :

1ère Gén.	2ème Gén.	3ème Gén.	4ème Gén.	5ème Gén.	6ème Gén.	7ème Gén.	8ème Gén.
200 seulement les fils	2000	20 000	200 000	2 000 000	20 Millions	200 Millions	2000 mill.

Ici, on voit encore la nation fabuleuse, ayant 2/3 de la population mondiale actuelle (comptée seulement par les mâles), dérivés exclusivement d'un homme, pendant 350 ans. Si l'on réduit ce nombre à la fin de la 8ème génération, à un minimum absolu, disons à I/20, on pourrait avoir encore I00 millions de mâles capables de se reproduire par milliards dans les générations suivantes.

Nous savons maintenant de l'histoire, ainsi que de la Bible, qu'un chef ou meneur d'une tribu se permettait l'extravagance d'avoir autant de femmes, qu'il pouvait en entretenir, et plus son grade de chef était haut, plus grand était le nombre de femmes qu'il avait. Ainsi Salomon avait 700 femmes et 300 concubines, soit un total de I000 femmes.

Une extravagance, pas si grotesque, bien sûr, se pratiquait aussi parmi les descendants des Kuarangas d'Agisymba, comme c'est le cas de Nyashanu, ce qui demandait toujours l'expansion dans les alentours.

Il n'y avait pas de démarcation des régions pour de telles expansions, puisqu'au début, la terre n'était jamais considérée comme une propriété exclusive de l'homme au même titre que le bétail, les chèvres, les boucs, ou les femmes et les enfants. La terre était pour l'utilisation de l'homme et de son bétail, et une fois devenue inutile ou trop petite pour satisfaire les besoins d'une famille croissante, elle était alors abandonnée par cette famille qui se déplaçait dans les alentours. Bien souvent, sinon toujours, une telle famille devait trouver un endroit convenable pour un emplacement permanent, que ce soit près d'une vallée avec de l'eau en abondance, d'une forêt avec du bois en abondance pour le feu et la construction, ou d'une montagne combinantles deux avantages, ainsi que beaucoup d'espaces plats dansles alentours en vue d'une expansion ultérieure. Dans ce cas, la famille de pionniers qui a trouvé cet endroit s'y installe sur une base permanente, donne un nom quelconque à l'endroit choisi, et le considère dorénavant, comme la terre appartenant à son clan. Le chef du clan devient héréditaire, et le nom du clan devient identique à celui de l'endroit choisi. Ainsi le pays d'Agisymba a les noms de ses tribus dérivés dans la plupart des cas de l'endroit qu'ils occupent ou qu'ils ont occupé, depuis leur emplacement original tel que: Vabudja, Vabocha, Vaduma, Vambire, etc..., et si l'on demandait à la population jeune pourquoi on porte tel nom ou tel autre, elle n'en saurait rien, car l'influence occidentale les a convertis au modernisme. Parfois la tribu tient son nom d'un chef qui a su gagner le respect de son peuple. Tous les peuples de chaque tribu sont semblables, ce qui est

naturel, puisqu'ils proviennent de la même famille. S'il y a quelque peu de différence, elle ne se trouve que dans les provinces marginales, où les contacts commerciaux et de mariage avec les tribus de l'extérieur ont dû apporter des influences sur le langage et sur les coutumes.

La mutation de groupes importants dans les alentours mena peu à peu, au cours des siècles, à la faiblesse progressive de l'autorité centrale. C'est pourquoi on a pu noter vers la fin du Moyen-Age (15ème siècle AD), avec l'apparition des Portugais sur la côte de l'Afrique de l'Est au début du 16ème siècle, quatre royaumes plus ou moins indépendants les uns des autres : Gurunswa, Mukaranga de mwene Mutapa, Gedanda et Manyika.

Le premier de ceux-ci doit être clarifié avant de pouvoir continuer.

Le terme Gurunswa n'est pas une définition géographique d'un territoire, car celui-ci ne sera jamais trouvé sur aucune carte de la terre. Nous avons essayé de le chercher dans une vingtaine de cartes anciennes et modernes du pays pour localiser la région, mais ce fut en vain. Par contre, l'analyse du mot nous a amené à réaliser qu'il était un terme linguistique-ethnographique et rien d'autre. Cependant, il signifie, néanmoins, dans la tradition orale, avoir été identique avec la région centrale d'Agisymla.

Ceci sera, maintenant, expliqué. Nous avons pour la première fois connaissance de ce terme, quand nous travaillions sur le terrain dans les régions septentrionales du pays. Puisque tous les [illegible] avions questionnés au sujet de leur foyer original, nous ont dit qu'ils venaient de Gurunswa. Mais quand nous avons demandé de le définir géographiquement, alors personne n'a pu le faire avec certitude, sauf indiquer, vaguement, la direction centrale de la région Charter-Victoria. C'est tout ce que nous avons pu obtenir sur la localisation de Gurunswa dans la tradition orale, qui semble en fin de compte avoir été correcte, car c'est leur foyer original dans la région de Charter Fort Victoria, le coeur du pays, où se trouvent la forteresse et le temple.

Le terme original pour cette localisation était Gurusa, qui signifie, selon le dictionnaire, un objet très large, qui, à son tour, dans certaines circonstances, pouvait signifier l'une des deux choses :

- très large forteresse; ou
- très large famille.

Deux autres mots ayant la même racine se penchent vers le deuxième sens, plutôt que vers le premier : gurusvasvi : la foule grande et excitée

gurusvusvu : large troupeau, troupe, famille.

Il devient, maintenant, assez clair, que, si l'on demande à quelqu'un d'où il provient, alors, il peut raisonnablement dire qu'il provient d'une large et grande famille; mais si on lui demande de la localiser, alors il peut simplement indiquer une région quelconque non identifiée, quelque part dans le centre, car c'est en effet, le pays et le centre de la grande famille originale qui a dû se diviser dans les alentours pour satisfaire les besoins de ses nombreux peuples et de son bétail.

Guruswa, était donc le centre de la famille originale qui devint entre temps une grande famille, qui est dérivé du nom [illegible] de Gurus[illegible] Gurus[illegible] [illegible] [illegible] [

population, qui était, en fait, de la même souche.

A la fin du I5ème siècle, l'autorité centrale d'Agisymba était dans les mains de Togwa (1494). Ce fait a été également confirmé par les archives portugaises. Quelques temps avant, un fils de cette famille, Mtota sortit du centre et s'établit à Dande, au bord du Zambèze, au Nord-Est du pays. La même famille régna encore 250 années, sous le même nom traditionnel de Togwa, jusqu'à Togwa alias Dhlembevu I, vers I700 AD, et ses deux fils aînés Chigadzike et Chipingure. Ce dernier avait tant de femmes et de fils de distinction, qu'à sa mort, tous ses fils les plus distingués ont divisé l'autorité centrale entre eux, formant une sorte de confédération relachée de chefs de clans séparés, chacun d'entre eux s'étant appelé Uroswi Mambo, et s'établissant avec sa famille dans les régions des alentours du centre, encore libres, et exerçant une autorité complètement indépendante sur tous ses sujets.

C'était le manque d'une forte autorité centrale, ainsi que l'abscence d'une force militaire bien organisée, qui a mené à l'effondrement de cette société si librement organisée, dans les mains de la grande force de Ngoni en I827 (voir plus loin). Le coup soudain de Ngoni leur a prouvé qu'une organisation relachée comme la leur, pouvait disparaître bientôt après sa conception en face d'un ennemi fort. C'était un miracle qu'ils aient déjà survécu aussi longtemps.

Ainsi, le premier fils né de Chipingure, Dhlembevu II, qui portait le nom de son grand père Dhlembevu I, se déplaça dans une région appelée Mawamge dans le district de Buhera, où il avait établi son clan, dont les descendants arrivent au chef actuel appelé Chiduku dans la réserve de Makoni (Rusapi). Trois autres frères, Rushinda, Cumunigu et Chirwa se déplacèrent à Bikita, où l'aîné mourut rapidement, et les descendants du troisième se formèrent dans un clan atteignant le chef actuel Jiri, dans la même région. Un autre fils Ruwanika se déplaça à travers le Zambèze dans la région devenue plus tard un protectorat britannique et qui fait partie aujourd'hui du pays de Zambie.

Un autre fils, Sarughlio, guida ses propres descendants vers la région de Mhire, dont le chef actuel s'appelle Rosani; une autre section sous Musarurwa se trouve dans la région de Charter.

L'héritier qui est resté avec le père (Chipingure), dans l'autorité centrale s'appelait Nechadzike, alias Rupendamenga. Quelques uns de ses descendants plus éloignés, un groupe de six frères, se sont déplacés, sous la conduite de l'aîné, Boswi Gumboremvura (alias Shambavi), dès qu'ils

ont appris l'invasion de Ngoni. Ils ont pris la direction du Nord-Est, et quand ils ont atteint la région du chef Chiduku (dans Makoni), un des frères s'établit parmi ses hôtes et perdit son identité. Les autres continuèrent jusqu'à Mayema en Mrewa, où ils se sont établis comme les voisins du chef Mangwende.

Les circonstances dela migration de Ruwanika à travers le Zambèze sont rappelées par les peuples de Varozwi dans la réserve de Q$_{m}$eQue, sous la forme d'une légende qui pourrait être vraie ou fausse. On dit qu'un certain prince du chef Varozwi a commis un crime en mettant enceinte une femme mariée, un crime punissable de mort pour un prince de famille royale. Puisque le prince avait déjà beaucoup de partenaires, le père était en peine de faire une action directe contre lui.

Une action judiciaire dans ce cas était devenue inévitable, quand on trouva un procédé ingénieux, par lequel le coupable devait entendre le jugement du peuple lui-même, sans comparaître au banc des accusés pour ainsi dire, mais caché, hors de danger, à bonne distance pour entendre les délibérations, afin de lui permettre de s'échapper, en cas de verdict adverse.

Un grand panier avait, donc, été fait, qui avait dû être le siège du Mambo dans la cour, sous lequel le prince avait dû se cacher pendant toute la durée du jugement, pour entendre la voix du peuple. Le pauvre garçon avait dû souffrir beaucoup de rester ainsi toute la matinée, depuis le matin très tôt, jusqu'à l'après midi, heure à laquelle s'est assemblée la Cour, et pendant toutes les délibérations.

Les délibérations commencèrent avec une large foule criant et agitant les mains, comme c'est le cas dans toutes les Cours africaines, ce qu'on décrira ailleurs, avec la majorité demandant la mort par coups de poignard, ou par tirage, ou par brulûre, et à chacune de ces prononciations, le Mambo se penchait un peu en bas pour dire : "Dangu unozvihviva" le panier, écoute toi-même.

Finalement, la peine de mort fut prononcée, et on avance le plan pour l'arrêt du coupable, mais quand la Cour se fut dispersée dans la soirée, le prince regroupa ses partenaires, et les guida la nuit même vers le Zambèze. Ils traversèrent le fleuve et entrèrent dans le territoire du peuple du Mazambezi qui parlait une langue différente. "Tri ani?" Qui êtes-vous? leur ont-ils demandé.

"Ndini ndakarowa munyika", a-t-il répondu; "je suis celui qui a disparu du pays".

La réponse, on l'a interprétée dans la langue locale : "Kilowanika". Ils lui demandèrent à quelle tribu il appartenait, et sa réponse fut : "Ndiri Murozwi", je suis Murozwi. Leur interprétation de ces mots était: "Kimulotzi" ou "Kimurotzi". C'est pourquoi Kilowanika a été interprété par les Européens en "Luanika" et "Kimulotzi" en "Barotzi", c'est à dire "Luanika du Barotzeland", appelé ainsi encore aujourd'hui.

Plusieurs autres fils, plus jeunes, se sont établis dans les régions de Mondoro, Que QUe et Bikita, retenant encore leur nom original de Moyo: le coeur, c'est à dire le coeur ou l'autorité centrale soutenant la vie du peuple.

Tandis que tous ces groupes de familles se sont établis dans les régions distinctes entourant le coeur central d'Agisymba, un nombre considérable de frères plus jeunes, nés de femmes plus jeunes, n'ont jamais eu la chance d'affirmer leur valeur à leur propre compte : leur sort était de suivre la guide de leurs frères ou de leurs oncles plus âgés et de rester sous leur toit pour toujours. C'était bien naturel, avec toutes ces familles africaines qui se multipliaient rapidement. Car un père mort, toutes ses femmes et ses enfants étaient confiés aux bons soins de l'héritier de la famille, mais s'il y en avait trop, alors, les frères du décédé, en consultation avec l'héritier, avaient dû les assigner au soin d'autres familles ayant déjà l'autorité et les moyens de survivre.

Cependant entre temps, ces orphelins avaient dû devenir majeurs, et ayant le même sang dans les veines que celui de leurs protecteurs, ils avaient dû montrer autant d'initiatives personnelles que leurs frères aînés auparavant. Ils avaient ageandi éventuellement leurs propres familles, et s'étaient déplacés dans un endroit choisi par leur avant-garde, où ils s'étaient établis sous un nom ou mutupo différent de leur propre choix, ~~Mutupo~~. Le nom d'un animal ou d'une partie de son corps est choisi, tel que la jambe ou les poumons, et avec une nouvelle identité, ils avaient procédé à une nouvelle vie indépendante, de leur choix.

En formant un deuxième échelon de déplacement avec des ressources physiques et mentales bien inférieures à celles de leurs aînés, ils ont montré néanmoins, leur initiative indépendante. Leur changement de nom leur permettait d'abord de s'affirmer dans leur propre autorité originale, parmi leur famille et leurs partenaires, et leur permettaient ensuite de s'intermarier les uns les autres. Ils s'étaient, donc, fait connaître à l'étranger comme provenant d'une autre souche que celle de Varozwi, leurs maîtres originaux de la famille centrale.

C'était, donc, de cette manière que toutes les régions marginales de Wedza, ainsi que tout le pays de Manyika, sont devenues peuplées par les descendants de Varozwi sous des noms, ou mutupos, différents : Makoni, Mutema, Musika-Venhu, Mutambara, Ngorima, Muvushu, Gwenzi, Ndima, Mapungwana, Katerere, Savunyama, Chipunza, Chendanbuya et les autres.

Les descendants du Mutata, qui sortit le premier de l'autorité centrale, se sont répandus au Nord et au Nord-Est du pays d'Agisymba. Un certain soulèvement s'est produit sur place en 1493-94 AD, dont on parlera dans le chapitre suivant, à la suite duquel les Portugais, qui s'établirent déjà à l'embouchure du Zambèze, ont essayé de pénétrer et d'étendre leur influence à l'intérieur dans le but d'obtenir la richesse minière de la région et ensuite d'unir à travers le continent leurs deux possessions entières, le Mozambique sur la côte Est avec Angola sur la côte Ouest.

Leur aventure leur a coûté très chère et ne résulta, en ce qui concerne cette province, que dans la création d'un Grand Empire mythique de Monomotapa, qui avait apparemment ridiculisé le monde des historiens et des autres savants, jusqu'à nos jours.

Mais le point important à noter est que tandis qu'un bon nombre de ces peuples ont lutté contre leurs chefs soutenus par l'influence étrangère, un autre bon nombre de ces descendants se sont mis en marche vers le Sud, sous la forme d'un refuge, et s'établirent dans les confins de l'autorité centrale, où ils ne connurent aucune autre ingérence étrangère, et vécurent apparemment en paix jusqu'à l'invasion de Ngoni du Sud. Ainsi Chibi, Vambire (de Zaka), Gutu, Nyashanu, (avec ses cinq fils Seke, Mutekedza, Munyaradzi, Watta et Chiveshe), Chikwaka, Rusike, Nyandoro et Mashayamombo, ont tous quittés leurs foyers originaux dans les parties septentrionnales, et ont cherché asile dans les régions du Sud, encore immunisées de l'influence étrangère, sans savoir qu'ils sont actuellement retournés à leur foyer anciens, et y ont été bien accueillis.

D'autres groupes de famille sortirent de l'autorité centrale vers le Nord-Ouest, aux régions de Karoi et Sinoia, dont les descendants comptent les chefs des clans actuels de Lomatombo, Dandawa, Dandera, Mujinga, Kazangarave, Zwimba et Chirau. Les deux derniers sont même nommés dans les archives portugaises.

D'autres groupes sortirent vers les régions de l'Est, et s'établirent dans la province de Wedza, autour du Mont Mbire très riche en minerai de fer, et de là, s'étendirent un temps, plus loin vers l'Est, au pays même de Manyiaka. Wedza et Mbire figurent surtout dans la tradition orale,

comme on le verra plus loin.

D'autres encore se répandirent vers le Sud, dans le bassin du fleuve Sabi, appelé par les Portugais, le royaume de Sedanda; et de nombreux autres encore se déplacèrent du centre vers les régions de l'Ouest, appelées par les Portugais le pays de Butua, qui selon eux embrassait aussi les parties centrales.-

Il arrive, donc, que la famille originale de Kuaranga, établie au coeur du pays d'Agisymba, adoptant de ce fait pour nom familial, le coeur ou Mwoyo en leur langue, car toute famille africaine doit avoir un nom spécifique, ou une identité, Mutupo, comme on le verra dans la seconde partie de ce récit, a grandi dans des dimensions démographiques telles qu'elles demandaient l'expansion dans les alentours du pivot central, de la même façon que les rayons d'une roue, ou les avenues de sortie de l'Etoile, à l'Arc de Triomphe à Paris.-

Il nous reste maintenant à considérer en detail, l'histoire de chaque famille étudiée selon la tradition orale, recueillie auprès des hommes âgés vivant encore, et corroborée, quand c'est possible, par les archives portugaises, présentant ainsi une image exacte de toute la scène, comme il est à jamais possible de le faire.-

Nous n'avons aucune intention de joindre la polémique sur la crédibilité de la tradition orale[1]. En rencontrant les vieillards de Kuaranga avec une mémoire phénomenale, retenant quelque 420 noms de Chefs et leurs descendants, comme c'était le cas chez Gutu et chez d'autres, s'étendant à travers neuf générations, alors on ne porrait jamais mettre en cause leur crédibilité.

Nous devons donc stipuler que les erreurs de détail sont toujours possibles dans n'importe quelle tradition orale. Jamais nous ne pourrions compter sur une seule pensée dans cette matière, puisque ceci pourrait être réellement dangereux, et d'ailleurs, un libre biais pourrait se renforcer, surtout si le porteur de la tradition voulait, ou bien cacher la vérité, ou bien la détruire. Une assemblée de trois hommes minimum, les plus âgés de la région, était toujours notre but, et nous avions même, parfois, eu en tout dix hommes siégeant en conseil avec leur chef du foyer central. Les délibérations sur les matières importantes ou négligeables se déroulaient souvent pour longtemps et nous apporaient beaucoup d'ennui, mais avec un peu de tact de notre part, on se retrouvait sur le bon chemin de nouveau. Quelques chefs se mettaient facilement en colère; un instant, encore vivant dans notre mémoire, est celui du chef Soswe de Wedza, une personnalité autrement agréable, dont la colère a dispersé la réunion plusieurs fois. Car il insistait aveuglément, et irraisonnablement sur le fait que ses ancêtres étaient originaires du Mtoko, ce qui fut rapidement nié par un membre courageux de son conseil, qui amena un fébrile désordre dans les délibérations. Nos recherches ultérieures ont montré qu'il avait tort, et comme il nous a dit, a l'époque, ---------->

---

1. Voir sur ce point : Jan Vansina - De la tradition Orale - Essai de méthode historique, Tervuren, 1961, p. 11-21.

qu'il était très soucieux de trouver la vérité, il nous serait très reconnaissant, si nous pouvions la lui découvrir. Il devrait être content d'apprendre la vérité dans les pages de ce récit.

Une autre rigueur que nous nous sommes imposée était d'avoir toujours dans notre assemblée les hommes les plus âgés pour chaque région recherchée, et nous sommes heureux de dire que dans tous les cas, il y avait au moins un correspondant octogénaire, parfois centenaire, souvent un aveugle, incapable de se déplacer, mais qui était assez actif dans toutes les discussions. S'il était trop faible pour parler, il écoutait attentivement toutes les discussions, et donnait son opinion dans les cas les ~~plus~~ importants quand on le lui avait demandé. Sa présence nous a donné une sorte de certitude, surtout si les autres correspondants étaient un peu moins âgés, car nous pensions qu'il y avit là un gardien de la vérité.

Quelques noms de chefs pouvaient être omis, dû au manque de mémoire, mais cela ne pouvait pas être une grande distorsion de la vérité, car dans la plupart des cas, une telle omission ne témoignait que de la faible importance de la personnalité en cause. Il pouvait tenir le rôle de régent, pour un temps très court, ou même pouvait être un mauvais caractère, indigne d'être rappelé. Mais les noms qui formèrent la partie intégrale de la vie de la tribu, étaient toujours bien rappelés, et la présence de vieillards non touchés par les soulèvements des temps modernes, avait toujours assuré la continuité non interrompue de la digne dunastie.

Dans un aspect très important en enregistrant la tradition orale, celui de dater les évenements ou les règnes particuliers, nous avons pris un point de vue décisif. Il serait absolument vain, et d'ailleurs, cela ajouterait, en effet, gravement à l'altération de la vérité, d'assigner une date quelconque dans l'enregistrement de la tradition orale. La Bible l'avait très sagement évité, car c'est justement aussi absurde de s'immiscer avec des chiffres précis sur un canevas brumeux que de préciser les minutes et les secondes dans un cadran solaire. D'ailleurs, il serait vain d'attendre des vieillards de se rappeler la durée d'un règne particulier pendant lequel il n'avait jamais témoigné, et dont ils étaient accoutumés de compter le temps par les méthodes anciennes. Car dans la plupart des cas, parmi les Africains, ainsi que parmi les peuples bibliques, c'était par la lune et par rien d'autre, qu'on comptait les évenements. Les temps de la récolte, et en quelques endroits, la saison des pluies étaient à intervalles plus longs, liés avec la semence des graines, et les festvals de récolte, mais l'impact le plus normal sur la vie quoti-

dienne, c'était l'unité de la nouvelle lune, à partir de laquelle toutes les autres dates se comptaient. Nous-mêmes, vivant dans le monde des calculs mécaniques avec les ans, les mois, les semaines, les jours, les heures, les minutes et les secondes toujours dans notre pensée, et avec les précisions, les dimensions et le poids en chiffres décimaux, nous ne pouvons jamais attendre la même chose d'un vieillard qui habite dans la brousse, loin de toute civilisation moderne, et même parfois des autres hommes aussi. Attendre de lui de telles choses est un pur non sens, indigne de considération. C'est pour toutes ces raisons, que, dater des évenements dans la tradition orale, équivaudrait à l'altération de la vérité plutôt qu'à la dévoiler. La seule datation possible dans une tradition orale, c'est une génération, et c'est cela que nous avons toujours compté, et la durée d'une génération nous l'avons prise en moyenne à 40 ans, la norme généralement acceptée par les anthropologues.

Pendant notre recherche sur le terrain durant plusieurs années, nous avons constatés quelques normes qui devraient être considérés dans tout enregistrement de la tradition orale. D'abord une tradition orale pourrait être considérée historiquement assez exacte jusqu'à la septième génération, ou 300 années, si on l'obtient de la réunion de trois vieillards sains, au moins. Au delà de sept générations, disons jusqu'à dix générations, soit 400 années, il faut la regarder avec une plus grande réserve, et au delà de la dixième génération, il est inutile de la considérer pour des buts scientifiques, car ceci serait simplement une fantaisie personnelle de celui qui la raconte. Au terme des dates chronologiques, cela signifierait que la tradition historique d'une tribu ou d'un clan local, rappelée par de vives pensées, pourrait être considérée aujourd'hui comme digne de confiance, si elle remonte jusqu'au milieu du I7ème siècle (I650-60); prise avec réserves, si elle remonte à I550-I560, et regardée comme nulle au delà.

Ensuite, nous avons pu constater qu'il y avait deux titres possibles pour la commémoration d'une tradition, comme les suivants :

I) Les porteurs de la tradition orale ne pourraient rappeler que le fondateur unique d'une tribu particulière, comme un personnage de premier ordre de telle tribu, (car c'est vraiment lui qui l'a fondée et à ce titre il faut le commémorer), un évènement qui aurait pu se dérouler bien avant dix générations, peut-être vingt ou trente générations, par exemple I000 années, ou même encore avant. Ensuite, un intervalle de temps vide resterait dans la mémoire de ces vieillards porteurs de la tradition orale,

après quoi le premier fondateur aurait été lié au chef d'une famille particulière, ou à plusieurs chefs de diverses familles, remontant à cinq, six ou même dix générations, et ces derniers pourraient être considérés comme les fils directs du fondateur.

2) Or, le fondateur et ses deux ou trois fils pourraient également bien être commémorés, eux qui, néanmoins vivaient, dans des temps immémoriaux, après quoi un intervalle vide de temps suivrait, ayant une durée d'à peu près 1000 années, jusqu'à ce que ces figures-là puissent être liées à quelques chefs importants de générations encore bien commémorées par les porteurs de la tradition orale.

Ces deux titres possibles de la commémoration de la tradition orale pourraient être exprimés graphiquement, en prenant un exemple biblique, plus familier à tout le monde; le voici :

1) Noe :un intervalle vide dans la mémoire de quelques ..... (Japhet
1000 années, plus ou moins (Sem
(Ham

ou

2) Noe :(Japhet..... Gomer
(Sem.....1000.années.vides..... Arpaxau
(Ham..... Mizraim
Cushete

Ce raisonnement s'accorde aussi avec la date probable de la rédaction écrite de la tradition biblique pendant le 8ème et le 7ème siècle av.J.C., officiellement recueillie au temps d'Ezra vers le 5ème siècle av. J.C., puis que là, on voit que depuis David (vers 1000 av.J.C.) la Bible s'augmente abondamment en noms de familles et descendants des rois, jusqu'au 7ème siècle av.J.C., c'est à dire, durant une période de 300 à 400 années, mais à partir de David, remontant à son premier ancêtre de noé, seulement les personnalités les plus importantes ont été commémorées, car les descendants de ces personnalités figuraient encore dans les mémoires des conteurs.

Ces deux genres de commémoration dans la tradition orale ont été amplement rencontrées par nous mêmes parmi les familles d'Agisymba.

Nous allons maintenant raconter la tradition orale détaillée de l'histoire locale de chaque groupe ou tribu du pays, en commençant d'abord par la province du Nord-Est de Mtata, la première ainsi formée en dehors de l'autorité centrale d'Agisymba.

Les événements dans la région de Manyika, comme une extension de la province de ceux du Nord, seront racontées simultanement, et ils s'achèveront avec le retranchement dans le pays de la population débordée de

la famille centrale de la partie du Mire.

Nous devrions ensuite revenir à la Confédération principale du groupe central de Varozwi et à leurs descendants dans les alentours.

La partie historique de ce récit sera ensuite achevé avec les trois invasions successives et l'occupation finale du pays par les Britanniques qui mènent progressivement à la fin de l'ancien héritage d'Agisymba en faveur de la civilisation occidentale.

* * *

CHAPITRE VII : LA PROVINCE DU NORD-EST SOUS MWENE MUTATA VAINES TENTATIVES PORTUGAISES POUR LA SUBJUGUER ENTIEREMENT

Dans notre travail sur le terrain, dans les régions septentrionnales d'Agisymba, nous n'avons pu trouver aucune tradition digne de confiance qui pourrait remonter au delà du milieu du I7ème siècle, mais nous avons trouvé la généalogie du chef Makope, de la tribu Mabudja (nom dérivé du pays s'étendant sur cette région), tirée en I948 par le commissaire du district pour les Africains, M. Brent, siégeant à Mazoe, qui remonte à I0 générations, ou la date approximative de l'arrivée des Portugais sur la côte africaine de l'Est.

Une note attachée dit : Oncle Mtota est venu originalement de GUruuswa, et s'arrêta dans un certain nombre d'endroits avant son arrivée à destination. Sa première colonisation était à Manyanga, dans le pays de Roswi, encore dans la région de Guruuswa. Ensuite, il se déplaça à Mtabazamambo, dans la région de Bulawayo, (à l'Ouest du centre), qui devait être encore le pays de Guruuswa. Ensuite, à Maryland, sur la route de Sinoia (au Nord); ensuite, à Chirwe-Hill, en Sipolilo (vers le Nord-Est) où il mourut. On ne pouvait pas lever son corps tant il était lourd, dit la tradition, à moins que l'un de ses fils ne couchât avec sa soeur. Son fils aîné exécuta alors la fonction rituelle avec sa jeune soeur Nehanda, à la suite de quoi, on put lever son corps et l'enterrer dans le rocher appelé Ruware, près de la rivière de Kadzi. Il a laissé beaucoup de fils qui se sont répandus dans les alentours, en divisant la terre entre eux. Nous reviendrons à la tradition orale de ces descendants plus loin.

En comparant la liste de Brent avec les archives portugaises, alors l'oncle Mtota est celui du Monomotapa portugais, une corruption de Mwene signifiant propriétaire, ou patron en langue locale, de la terre, et le nom personnel Mtota. Et le nom du chef actuel Mokomba Monomotapa mentionné dans la lettre de ALcaçova, au Roi Don Manuel, datée du 20 Novembre I506 où l'on disait que la révolte se soulèverait, remontant à I2 ou I3 années précédentes (c'est à dire en I493 AD), référait aux évenements dans la province du Nord, appelée Dande, à l'intérieur de la courbe du Zambèze, où le descendant de Mutata, demeurait sur une colline portant le nom de Wakombe.

Nous allons maintenant raconter les circonstances dans lesquelles le

soulèvement s'est passé, dans cette province de Dande, mentionnée par Alcaçova. Le chef Makombo qui portait le titre héréditaire de Mwene Mutata, auquel on ajoutait son nom, c'est à dire, Mwene Mutata Makombo, avait beaucoup de fils, comme tous les autres chefs, légitimes ou illégitimes. Un fils illégitime, d'une femme esclave, dont le vrai nom était inconnu, mais dont le sobriquet était "Changa", nom donné par ses demi-frères, signifiant personne méprisée, avait en dehors, exceptionnellement, obtenu de grandes faveurs auprès de son père, à l'aversion des autres fils. Il était nommé le principal chef de justice de toute la province, et il lui avait été donné une grande autorité sur la section de sa propre terre bien définie. En qualité de Juge Suprême, appelé du nom maure, Ameer, il a exilé et décapité un bon nombre de personnes de toute la province, ce qui signifiait en effet son pouvoir d'autorité absolue, responsable envers personnes. Entre temps, son nom est devenu connu sous celui de Changameer, c'est à dire la combinaison de son nom sobriquet de Changa et du nom maure d'Ameer, qui signifiait en effet, un juge méprisé, ce qu'il était apparemment. Selon le dictionnaire de Shona, le mot changamire signifie le chef, ou Sir.

Les sources portugaises ne spécifient pas quelle portion de terre lui avait été donnée par son père, et la tradition orale est peu sûre, mais Theal, l'éditeur des archives portugaises dit que c'était le pays de Mannyika, (la province de l'Est de l'autorité centrale d'Agisymba), et en vue du fait que le titre traditionnel de tous les chefs de cette province était Chikanga, qui n'est que la corruption de Changa, alors nous sommes inclinés à accepter la spécification de Theal.

Le pouvoir arbitraire de Changa ne pouvait pas continuer trop loin sans arrêt. Il se fit bientôt un grand nombre d'ennemis, les uns jaloux de ses faveurs acquises, et les autres désireux de se venger de ses actes abominables. On a fait circuler une forte rumeur que Ameer se préparait à tuer le chef principal, son père, afin d'acquérir l'autorité souveraine lui-même, une possibilité qui était déjà en vogue parmi les autres tribus africaines du voisinage. Le Mwene Mutata était alors conseillé par des hommes jaloux qui voulaient faire tuer Ameer, auquel la souveraineté suprême était consentie.

Il était de coutume à l'époque, pour le Roi, d'envoyer une tasse de poison à boire à celui qu'il voulait tuer; s'il la buvait, cela équivalait à la décapitation par la justice. Après sa mort, ses enfants devaient hériter de sa propriété et de son titre, mais, s'il refusait de la boire,

alors on devait le décapiter et ses enfants étaient écartés de tout héritage.

Le poison était extrait d'un serpent du nom général de Langara d'une longueur de 50cm et d'une épaisseur pareille à une cheville, connu sous deux noms locaux, cangares et ruka inhanga, ayant la même racine. Ces noms proviennent des archives portugaises, où l'on dit aussi que le roi de Mbiri enduisait ses flèches avec une sorte de pâte faite du ruka inhanga, et défendait l'utilisation de ce poison aux autres. Le foie de crocodile, on l'avait dit, était aussi un poison, mais pas aussi virulent que celui des serpents.

Dans beaucoup d'autres circonstances, la mort ou le suicide s'effectuaient avec le poison de serpent. Ainsi, à la mort du chef ou roi de Kitèwe, quelques-unes de ses femmes ont pris le poison pour devenir ses épouses après la mort. Parallélement, le roi de Sedanda qui souffrait de la lèpre, prit du poison pour perdre la vie, étant incapable de régner.

En recevant la tasse de poison, Changa ne voulut pas la boire, mais envoya pour réponse de grands cadeaux d'or et de bétail, indiquant qu'il mourrait plutôt à la guerre qu'en buvant le poison, et pria le Grand Seigneur de l'envoyer n'importe où il voulait se battre, et de ne plus lui ordonner de boire le poison.

Le roi ne fut pas ému par cette plaidoirie, et lui donna pour la deuxième fois ordre de boire la tasse de poison; une autre excuse fut avancée et un troisième ordre suivit, quand la victime s'aperçut que c'était le voeu final du roi de se débarasser de son rival. Sur quoi, Changa décida de passer à l'action le premier. Il rassembla un grand nombre de ses hommes bien armés, les plus braves, et se rendit à la cour de la colline Wakombe en Dande, la résidence de Mwene Mutata Makomba, entra dans son palais d'un étage, construit de pierres et d'argile, coupa la tête du Roi, tua aussi 21 de ses enfants, ainsi que ses assistants, mais un de ses fils, l'aîné Kwekaryungo, alternativement orthographié Kesarimuto étant absent à l'époque, échappa ainsi à la mort. Il s'enfuit chez son oncle qui régnait sur une autre partie de la région et y resta caché pendant quatre années, tandis que Changa assumait le pouvoir de son père tué.

Quatre ans plus tard, en atteignant l'âge de vingt ans, l'héritier fugitif rassembla une armée et vint se battre avec l'usurpateur de son trône. La bataille dura trois jours et demis, et beaucoup de gens tombèrent des deux côtés. Changa lui-même fut tué dans la bataille, et ceci

amena son rival à assumer le pouvoir sur la province, mais loin dans le Sud; le fils de Changa ne voulut pas se soumettre à l'autorité de Kwekaryungo, et avec l'aide de Togwa, de l'autorité centrale, succéda au maintien du pays de Manyika, indépendant de Mwene Mutata.

C'était l'état des affaires dans le pays d'Agisymba à la fin du I5ème siècle, quand les Portugais commencèrent à étendre leur influence sur la province de Mwene Mutata, en conséquence de laquelle, l'autorité centrale de Togwa commença, elle aussi, à s'en éloigner, mais elle avait toujours donné le support moral aux chefs de Chikanga de sa province de l'Est, dans leur lutte contre les voeux de sybjugation de leurs voisins du Nord, ainsi que contre l'ingérence portugaise, à laquelle nous retournerons.

Les incursions portugaises le long de la côte africaine de l'Ouest au début du I5ème siècle, eurent pour résultat le commerce, hautement prospère, en chair humaine; cela créa alors une impulsion pour une plus grande exploration de l'océan. On avait éventuellement dans l'idée de découvrir une route vers les Indes par mer : laquelle pourrait déplacer le commerce de l'Est, du monopole de Venise à Lisbonne. Jusqu'à cette époque là, les marchands vénitiens gardaient le monopole, pour l'Europe, du commerce indien. Les bateaux arabes transportaient des produits indiens, tels que la soie, les calicots, le poivre et toutes les épices orientales, de la côte du Malabar aux portes de la Mer Rouge. De là, on les transportait par caravanes, à travers la terre éthiopienne jusqu'au Nil. Ensuite, on les transportait par bateaux au Caire et à Alexandrie. Après, les bateaux vénitiens les transportaient au delà, à Venise et vers toutes les autres parties de l'Europe. Les deux cités de Venise et d'Alexandrie sont devenues florissantes par de telles entreprises, et, là où est la richesse, est aussi le pouvoir.

A côté de cette voie principale par mer, le commerce indien se répandait également, par une voie supplémentaire : des caravanes allaient par terre, entre le Golfe Persique et la côte méditerranéenne.

C'était le commerce vénitien que les Portugais enviaient, et quand le nouveau roi João II monta sur le trône en I48I, il prit toutes les mesures nécessaires pour découvrir une voie directe par mer, de Lisbonne aux Indes. Des marins portugais ont, donc, été envoyés tout le long de la côte africaine de l'Ouest, déjà connue, et bientôt ils atteignirent l'embouchure du Congo. L'expédition de Bartholomeu Dias alla plus loin, vers le Sud, au Cap de Bonne Espérance, suivie par celle de Vasco de Gama, qui atteignit Sofala, sur la côte Est en I499. Les expéditions suivantes,

entre 1506-07, donnèrent comme résultat l'occupation de Sofala, du Mozambique, et l'extension de l'influence portugaise au delà, le long de la côte du Nord-Est. Vasco de Gama, éventuellement, atteignit Goa, aux Indes, dont on fit les siège principal de toutes les possessions portugaises de l'Orient, pendant les 460 années suivantes, jusqu'en 1961, moment où l'armée indienne les en a chassés.

Les efforts portugais eurent pour résultat le partage du monopole vénitien du commerce de l'Orient, mais quelques années plus tard, le pouvoir grandissant des Turcs, réussit à couper la voie terrestre des caravanes, et à renverser les Mameluks de l'Egypte en 1517. Alors, Lisbonne devint, seule, la source de tout le commerce de l'Orient.

Peut-être l'Europe devrait-elle être redevable au Portugal d'avoir arraché le commerce de l'orient des mains turques, car si cela n'avait pas été fait, les Turcs auraient bien pu devenir très forts; ainsi, les Portugais se sont-ils opposés à leur rapide avance en Europe. D'autre part, on peut penser qu'aucun empire ne durait éternellement dans le passé, et d'ailleurs on pouvait s'attendre à une forte réistance du Christianisme répandu, car, après tout, un long arrêt dans le commerce des biens de luxe, pas tellement essentiels pour la vie et la prospérité des nations, n'aurait pas pu faire grand chose, ni dans le pouvoir des Turques, ni dans la faiblesse de leur proie.

Ceci est aussi évident, du fait que, la courte vie du monopole portugais sur le commerce de l'Orient, n'avait jamais élevé Lisbonne sur des cîmes trop hautes, car, comme dans le principe d'enseignement, un enfant arriéré ne peut se servir des connaissances mises à sa disposition, tant qu'il manque de qualités innées. Le Portugal était un petit pays; petit en population, en ressources, et attardé en développement éducatif, car le système féodal retardait le progrès dans toutes les sphères de la vie humaine. Peut-être que sa plus grande faiblesse était due au manque d'hommes, car, à chaque demande du commandement du Mozambique pour une nouvelle réserve de soldats, on en n'envoyait que très peu, ou pas du tout, à cause des mandats portugais simultanés, ailleurs en outre-mer. En conséquence, chaque entreprise militaire portugaise en Afrique de l'Est échouait, dès qu'on voulait la tenter.

En dehors des lettres individuelles des missions portugaises religieuses, sur les évenements de l'Afrique de l'Est, il y a un certain nombre d'autres oeuvres historiques sur le même sujet, écrites, ou bien par des chroniqueurs officiels des Archives de l'Etat, ou par des fonctionnaires

sur place. Les plus notables sont : "Da Asia" par João de Barros (1496-1570); "Asia" par Diogo de Canto (né en 1542), une continuation de la Chronique de Barros; "L'Ethiopie Orientale", par le père Lon Dos Santos (imprimé en 1609), et "Décades d'Antonio Laccarro", le Chroniqueur de Sa Majesté (avec les évenements de 1506-1667). Les passages applicables à toutes ces oeuvres ont été réimprimés en Anglais dans les livres : "Records of South-Eastern Africa" par G.M. THEAL-TomeI-VIII (1899-1904), qui furent bien consultés pour corriger les événements déjà connus dans la tradition orale.

La première information sur le commerce de Sofala, et l'or du royaume de Vealanga, le nom portugais pour Kuarangá, et la guerre civile du pays, est donnée dans une lettre de De Alcacova au roi du Portugal, datée du 20 Novvembre 1506, où on dit que l'or ne parvenait pas à Sofala comme d'habitude, à cause de la guerre civile dans le pays déjà cité. "La méthode d'extraction de l'or ne correspondait pas à celle de l'antiquité : "Ici", dit-on, "on ramassait la terre mélangée à l'or, on la mettait dans un pot, et on la cuisait dans beaucoup de feu. Ensuite, on la laissait se refroidir lorsque l'or fin se séparait de la terre". Une autre description de la mine de surface était donnée par Dos Santos (Theal VII p280).

Les Portugais ont essayé de vivre en bonnes relations avec la population de l'intérieur. Ils les payaient en bons cadeaux, surtout en balles de toile et perles de verre, qu'ils donnaient aux chefs importants régionaux; ils ont ainsi obtenu la liberté du commerce. Alcacova dit que les Maures ne tentaient pas d'aller à l'intérieur, ou au delà de quatre lieues, car les indigènes les auraient volés et tués, mais cela pouvait être trop exagéré, car les évenements ultérieurs ont montré qu'ils faisaient du commerce libre dans toute la province du Monomotapa.

D'abord, les Portugais ont employé les Maures comme agents de commerce, mais bientôt, des stations individuelles furent ouvertes sous forme de foires, d'abord à Sena, et ensuite, plus loin à l'intérieur, à côté, le long du Zambèze. Il faut rappeler que tout commerce était dirigé par le Ministère des Finances. On ouvrit une usine à Quilimane en 1544.

De nouvelles explorations furent faites le long de la côte du Sud par Lurenço Marqués, où on commença le commerce des défenses d'éléphants, envoyées ensuite, au siège principal à Goa aux Indes.

Parallèlement à l'expansion du commerce, qui éleva la corruption dans l'Administration, un bon travail se poursuivit pour la conversion des Africains païens au Christianisme. Une Compagnie de Jésus fut créée en

1540, qui fit voile vers l'Orient, sous la direction du célèbre François Xavier. Un membre de cette compagnie Gonzalo de Silviera, fut envoyer à Goa en 1556, mais quatre ans après, il s'établit dans la maison de Mwène Mutata, sur une colline, près de la rive droite du Zambèze, dans la région du Mont Darwin. La Compagnie de Jésus était à l'époque, comme une avant-garde de l'arrière-garde portugaise, cruelle, rapace, indisciplinée et corrompue, très peu au début, mais plus tard dans des proportions désespérées, et ce même au sein des quartiers ecclésiastiques. On ne peut, donc, pas s'étonner des revanches prises par les nationalistes africains, qui ont fait subir aux prêtres les mêmes grandes tortures, ainsi qu'aux autres aventuriers portugais dès qu'ils étaient attrapés. On pourra le voir dans l'histoire des évenements qui vont suivre.

Le Père de Silviera baptisa Mwène Mutata à Noël, en 1560, et en 25 jours, il réussit à convertir le roi, sa mère, et quelques 500 autres personnalités importantes, au Christianisme.

Son succès fut bientôt envié par les Maures, déjà très influents à la Cour. On dit au Roi (note des Archives portugaises) que le père était venu sur l'ordre du Cheputi ou Chitène, roi de Sofala, pour le tuer, et, on le persuada de se débarrasser de cet homme avec ses eaux sacrées qui étaient ensorcelées. En Mars 1561, le roi fut donc convaincu de la vérité avancée, et donna ordre d'exécuter le prêtre. Pendant la nuit, le tueur principal Nocuruma, encore païen l'étrangla avec une corde et, en un moment, le martyr succomba. Son corps fût ensuite mis dans un sac et jeté dans un ruisseau proche.

A l'époque, le Roi portugais, Dom Sébastião, était encore mineur, et les affaires de l'Etat étaient dirigées par son oncle, le Cardinal Dom Henrique, jusqu'en 1568, quand le jeune garçon fut couronné roi du Portugal à l'âge de 15 ans. Jusqu'à cette époque, on emportait de l'or à Sofala, en grandes quantités, pendant les soixante années précédentes, auquel s'ajoutait de l'ivoire en abondance, changés pour des biens insignifiants, tels que la toile des Indes et les perles de verre, ce qui donnait l'impression à Lisbonne, que toute l'Afrique possédait une richesse sans bornes, si l'on possédait ses mines entièrement et si on les exploitait proprement. Car les peuples africains Bantu étaient très paresseux, et n'avaient pas d'outils pour creuser le sol riche en or. Tout ce qu'on pouvait y faire, c'est laver les sables et le sol de la rivière pour obtenir la poudre d'or, en petites quantités, dans les étangs après chaque saison des pluies, c'est tout. Il y avait une richesse immense qui pouvait

être mieux exploitée, si elle passait aux mains des Portugais. Le jeune roi était ainsi assailli de tous côtés sur la grande pesrpective de la richesse portugaise, ce qui avait dû le séduire. Mais d'abord, il soumit au comité des sept juristes, appelé la table de conscience, la question, si l'agression contre le chef du pays désireux serait juste et légale, sans doute pour s'absoudre lui-même de la responsabilité morale aux yeux du Christianisme.

Les juristes se prononcèrent à l'unanimité en Janvier I569, que le Monomotapa et ses prédecesseurs étaient coupables de tuer et de voler leurs propres sujets, ainsi que les sujets portugais, et qu'ils abritaient les Maures, les ennemis du Christ. Comme les décrets pontificaux avaient concédé au roi tout le commerce du Cap Nun aux Indes à la condition d'y répandre l'Evangile, il était juste et propre de demander au Monomotapa qu'il reçoive et protège les Missions Chrétiennes, expulse les Maures, permette le commerce libre, et stoppe la tyrannie. S'il refusait, alors la guerre povait se dérouler justement contre lui.

C'était donner carte blanche aux Portugais pour pénétrer dans la Province du Nord-Est d'Agisymba, sous le gouvernement héréditaire de Mwène Mutata. Action qui n'était pas issue de l'office du Mwène Mutata dans sa maison près du Zambèse, mais des juristes de Lisbonne.

Des mesures furent alors prises pour exécuter cette décision.

L'expédition désastreuse de Francesco Barreto.

D'abord, on décida que l'Orient était trop grand pour être gouverné avec succès du Goa. On eut besoin de trois gouvernements au lieu d'un, pour surveiller de très près les évenements qui se déroulaient dans la région. L'Orient fut, donc, divisé en trois sections :

- La première section comprenait presque toute la côte d'Afrique, du Cap Corrientes jusqu'au Cap Guardafui.
- La deuxième section s'étendait du Cap Guardafui à Pégu; et
- La troisième section embrassait la région de Pégu à la Chine.

Nous nous occuperons bien sûr, seulement de la première section qui a un rapport direct avec la province du Nord-Est d'Agisymba, tandis que, les deux autres sections ne concernent que l'histoire portugaise.

Francesco Barreto, un officier énergique de Sa Majesté, qui prouva qu'il pouvait être un Gouverneur Général des Indes fort capable, de I555 à I558, fut choisi pour prendre les commandes de la première section, et pour y organiser une expédition militaire afin de conquérir le territoire riche en or de Mwène Mutata.

Il aurait commencé avec une force initiale de 1000 des meilleurs soldats, et avait pu s'approvisionner de 100 000 crusados (650 000NF) - avec la promesse d'une quantité égale en or et un renfort de 500 hommes chaque année, jusqu'à l'achèvement de la conquête. Ce fut l'annihilation dela force initiale par les pertes dans les batailles et les maladies tropicales, ainsi que l'échec total pour obtenir les renforts promis, qui menèrent au désastre total de toute l'aventure militaire portugaise dans le territoire de Mwéne Mutata, comme on le verra plus loin.

Cependant, les bureaux de recrutement de Lisbonne eurent de bonnes réponses de la part des jeunes aventuriers, et dans les trois mois de la décision des juristes, trois bateaux remplis d'hommes firent voile pour le Mozambique (le 16 Avril 1569). Leurs provisions avaient dû parvenir du Goa.

Après quelques difficultés de navigation, Barreto atteignit le Mozambique en Mai 1570. Le Commandant en Chef de toute la côte Est, Barreto visita les villes islamiques de Mombasa, Melinde, Cambo et Pate et trouva partout de l'hostilité envers les Portugais.

A l'époque, Chaul était assiégé par le forces hostiles. Barreto tint un Conseil de Guerre, où l'on décida de reporter la conquête de Mwène Mutata, pour porter secours à Chaul, mais le projet fut abandonné à l'arrivée en Mozambique du nouveau vice-roi des Indes, en route vers Goa, apportant avec lui un renfort de 200 soldats pour la conquête africaine. Le nouveau conseil de guerre, auquel 25 prêtres assistaient, décida de l'expédition immédiate à l'intérieur, partant de la base de Sofala. Le père Francesco Monclaros pousse en faveur d'une expédition le long du cours du Zambèze, directement vers la maison de Mwène Mutata, afin de venger le meurtre du Père de Silviera, mais on ne tint pas compte de sa démarche; cependant, juste avant le commencement de l'expédition, les idées de Monclaros prévalurent et, en conséquence, 22 vaisseaux firent voile avec l'armée, les munitions et les provisions, en remontant le Zambèze vers Sena, en Novembre 1571. Ils mirent dix sept jours pour atteindre Sena, qui fut la base des opérations. Sept cents soldats bien armés, avec, en plus, leurs officiers, débarquèrent avec l'artillerie lourde poussée par les chevaux.

Sena n'avait que dix marchands portugais demeurant sur place à l'époque. On commença à bâtir une forteresse avec les pierres transportées par les boeufs indigènes. Malheureusement, une maladie épidémique se répandit,

les hommes et leurs animaux commencèrent à mourir. On pensait que la maladie provenait de l'eau empoisonnée par les Maures, et quand on eut la preuve que c'était vraiment le cas, tous les mahométans de la région furent tués, et leurs biens confisqués (d'une valeur de 87 000 NF). Environ I7 prisonniers furent pris, jugés et exécutés de manière barbare. Les uns furent percés avec des lances, les autres projetés par l'embouchure de mortiers, et le reste mourut sous la torture. Le Père Monclaros dit alors que c'était un acte de simple justice, qui était approuvé pleinement dans son coeur de prêtre.

De Sena, Barreto envoya un émissaire à Mwéne mutata, avec un message, comme provenant du roi du Portugal. Les Maures qui se trouvaient comme d'habitude dans sa maison, essayèrent de dire aux chef qu'ilsétaient des sorciers, qu'ils pouvaient l'ensorceler, même le tuer. Cependant, Mwèbe Mutata les reçut d'une manière digne d'un émissaire et on commença la conférence. L'émissaire évita avec tact de révéler la vraie nature de sa visite et de toute l'expédition, c'est à dire, la saisie des mines d'or dans son pays, mais dit que les Portugais voulaient un accès libre à travers son territoire, aux mines d'or, et au delà dans les pays de Manyika et Butua, et voulaient faire alliance avec lui contre son voisin, le chef Mongazi sur la rive droite du Zambèze, l'ennemi ancien de ses peuples.

Mwène Mutata fut enchanté à l'idée d'une alliance contre les guerriers sauvages qui pillaient et tuaient ses peuples par des attaques surprises, justement comme les Matebeles l'ont fait dans les parties de l'Ouest du pays, 300 années plus tard, et il offrit de lever une armée contre Mongazi, et permit le passage des Portugais à travers son territoire vers les mines d'or et au delà, pour toujours. L'émissaire se rendit alors à Séna avec ces bons résultats.

Barreto fut content de la réponse du Mwène mutata, et vers la fin de Juillet I572, après sept mois passés à Séna, où la forteresse était presque complètement finie, ils se mirent en marche, avec les bateaux à voile sur le fleuve, et 25 wagons tirés par des boeufs, des chameaux et quelques chevaux, le long de la rive, avec l'armée marchant à pied à côté des wagons, dont bon nombre de soldats furent décimés par la fièvre. Il y avait en tout, 650 hommes et officiers portugais, 80 Indiens de sang mélangé et 2000 esclaves, tous divisés en cinq compagnies, avec Barreto comme Commandant en Chef et Homen comme député et intendant général. Tout le convoi mit une trentaine de jours pour atteindre le confluent du Mazoe

et du Zambèze. Ils durent avancer vers le Sud, le long des rives du Mazoe, à 60 km à l'intérieur, à l'endroit de la résidence de Mongazi. Au dessus du confluent, vers le Nord, demeuraient les Batongas, avec leur chef Chombe, l'ennemi de Mongazi, qui avait fourni aux Portugais un convoi de 200 hommes, comme guides et porteurs de provisions.

Les recrues de Lisbonne s'accoutumaient mal à la chaleur tropicale et au manque d'eau sur la route, ce qui augmenta leur souffrance. Après dix jours de marche lente, ils arrivèrent en vue de l'armée de Mongazi qui était si énorme, disent les Archives, que toutes les collines et les vallées paraissaient noires, tant elles étaient couvertes d'hommes. Un engagement eut lieu dans lamatinée du douzième jour, quand l'armée de Mongazi fut guidée par une vieille sorcière qui jeta en l'air les charmes de sa calebasse pour que l'ennemi soit aveuglé et paralysé. On avait si fortement cru dans les pouvoirs de cette sorcière, que l'armée de Mongazi portait des cordes pour lier ceux qui ne pourraient être tués.

Une balle de Barreto lui-même la transperça, et la vieille sorcière tomba morte instantanément, au grand étonnement de ses partenaires qui l'avaient crue immortelle. Ils s'arrêtèrent un moment, mais un peu plus tard, ils chargèrent de nouveau. Une masse de feu émana des mortiers et des armes des Portugais vers les soldats dans la vallée qui bientôt se mirent à s'enfuir. Cet engagement dura trois heures, après quoi tout cessa, faute de combattants. Du côté portugais, il y eut une soixantaine de soldats blessés et deux morts, mais, de l'autre côté on croit que le nombredes pertes s'éleva à environ 6000 morts.

On établit un hôpital sur la rive de l'eau, et ceci retarda le progrès de l'expédition. Quelques jours après, Mongazi attaqua de nouveau, mais à la suite de lourdes pertes, il demanda la paix. On dit au messager de revenir deux jours après. A son retour, un cadeau de 50 boeufs et d'autant de moutons, de l'or et deux défenses d'éléphant furent livrés aux envahisseurs, mais la paix ne fut pas conclue, car les Portugais, bien que vainqueurs surle champ de bataille, étaient battus à l'arrière par le manque de nourriture, la maladie et le nombre ~~infini~~ considérable de blessés. Leur seul salut restait dans une retraite sans délai vers la base de départ. Et ils le firent tout de suite, se nourrissant la plupart du temps de racines, de plantes sauvages, jusqu'à l'arrivée au territoire de Chombe où ils obtinrent des provisions.

A son retour à Sena, Barreto reçut un émissaire de Mwène Mutata avec un message exprimant le désir d'amitié envers le roi du Portugal, et de

bon commerce avec ses sujets. Barreto répondit qu'un pacte entre eux dépendrait de trois conditions :

- l'expulsion des mahométans du pays,
- la réception de missions chrétiennes et
- le don d'un certain nombre de mines d'or dans le pays, au roi du Portugal.

Après accord sur ces points, il agit contre les autres obstacles au commerce amical, de la même manière qu'il avait agi contre Mongazi.

L'émissaire se mit d'accord sur les conditions imposées, et on décida ensuite qu'une mission portugaise retourne avec l'émissaire, les bras chargés de cadeaux pour la Cour du chef, afin d'entendre l'accord personnel de Mwène lui-même. Barreto partit ensuite pour le Mozambique, laissant Homen en charge à Sena, puisque le capitaine, là-bas, bien que son adjoint, avait comploté contre son Commandant. Mwène fut d'accord sur les deux premières conditions, mais en ce qui concerne la troisième, il dit que quelques unes des mines seraient données aux Portugais pour y travailler, mais il n'était pas question de les céder en propriété.

Barreto réagit aux troubles du Mozambique et retourna à Sena au début de Mars I573, avec l'intention d'envahir le pays de Manyika. Malheureusement le vent contraire le mit en dehors de l'action, et ses deux bateaux pleins de munitions coulèrent. Il reçut aussi la nouvelle que beaucoup de ses hommes étaient morts des fièvres et que Homen lui-même était malade. Il ne réussit à atteindre Sena qu'en Mai où la maladie annula tout espoir, pour le moment, d'envahir le pays de Manyika. Bientôt Barreto lui-même mourut de cette même maladie.

Homen fut nommé Gouverneur et Capitaine Général de la côte d'Afrique, et il retourna en Mozambique avec tout le matériel de guerre. Cela ne signifia pas l'abandon total de l'expédition à l'intérieur, mais seulement l'ajournement jusqu'à l'arrivée des renforts promis.

Avec les ressources à sa disposition, Homen résolut d'obtenir la possession des mines d'or du pays de Manyika. Il organisa ensuite, une force de 500 hommes et envoya un cadeau au Chef Kitève, lui demandant la permission de passer librement à travers son pays, au territoire de Manyika, dirigé par le Chef Chikanga. Kitève refusa par peur de perdre le revenu du commerce déjà existant, et aussi la possibilité d'une alliance avec le pays de Manyika, contre lui-même. Homen, s'avança alors sans la permission du Chef. Quelques balles d'artillerie dispersèrent l'opposition organisée dans les motagnes des alentours, et la résidence du chef, comportant quelques huttes de chaume, fut incendiée.

Deux jours après, il atteignit la terre de Chikanga. Les émissaires du chef rencontrèrent les envahisseurs avec des cadeaux et exprimèrent leur enchantement de voir leurs ennemis renversés. On rencontra ensuite le chef, et l'on arrangea pour les Portugais la visite des mines. Ce qu' ils virent ne valait pas la peine d'être exploité, et ils décidèrent qu'ils ne leur serait pas avantageux de gouverner le pays.

L'expédition dans le pays de Manyika donna pour résultat un accord sur le commerce permettant auxPortugais d'y entrer tout le temps, moyennant le paiement annuel de deux cents cotonnades. On s'en retourna par la même voie, et les messagers du chef Kitève prièrent pour la paix. Celle-ci fut conclue dans les mêmes termes que ceux de Manyika, et l'expédition s'en retourna à Mozambique, n'obtenant qu'un succès partiel.

Ce fut peit-être à cause de la déception encourrue avec les mines d'or dans le pays de Manyika, avec en plus, la peur d'une semblable possibilité sur le territoire de Mwène Mutata, que Homen décida alors, d'aller à la recherche de mines d'argent que l'on croyait fort abondantes dans la région de Chikova, sur la rive méridionale du Zambèze, au dessus de Tête. Donc, la poursuite de l'or fut temporairement suspendue en faveur de l'argent, en espérant récupérer la perte matérielle subie jusqu'ici.

Ainsi, Homen organisa une autre expédition à l'intérieur. Il vint à Sena avec assez de matériel de guerre, mais pas assez d'hommes, et de là, marcha à pied le long du Zambèze, rencontrant les peuples indigènes, les uns amicaux, les autres hostiles. Le processus fut lent et achevé par étapes. Leur plus grand problème se trouvait dans l'acquisition de provisions ce qui leur apporta le découragement dans l'aventure. Au cours d'une étape, ils s'arrêtèrent sur la rive et bâtirent une forteresse en bois, s'en servant comme base d'incursions dans les alentours pour s'approvisionner. Deux cents soldats aidés par des esclaves firent partie de cette expédition qui, n'ayant pas un but d'urgence se retrancha dans la forteresse sur les ordres d'Almeida, tandis que Homen retourna en Mozambique.

Les incursions à l'intérieur consistant, vraiment, dans le pillage des peuples paisibles ne pouvaient pas se dérouler indéfiniment, sans aucune résistance. Les peuples s'organisèrent et commencèrent à assiéger la forteresse de bois, et en un temps assez court toute la garnison fut tuée. Le départ de Homen en Mozambique un peu avant, avait pu être dicté par la Providence, ce qui lui sauva la vie, mais l'aventure de l'homme dans les brousailles se termina ainsi. L'expédition désastreuse organisée à Lisbonne, quelques années auparavant, pour obtenir la possession de la

richesse minérale en Afrique, se terminait par la mort presque totale de l'armée initiale et de tous les renforts ultérieurs, par la perte du matériel de guerre, et par le gaspillage de tous les frais engagés, tout cela pour rien, seulement pour un fort vide à Sena, levé debout comme un fantôme dans un désert farouche. L'ampleur de ce désastre fut bientôt connu à Lisbonne; alors le poste de Gouverneur d'Afrique de l'Est fut aboli et la région réduite à sa position antérieure de dépendance du Vice-Roi à Goa.

Dorénavant, les événements en Afrique furent déterminés par les cinq agents décisifs qui ont graduellement affaibli l'étreinte portugaise, et finalement réduit à rien la conquête de Mwéne Mutata.

Les influences intérieures et extérieures qui ont totalement dévasté les projets portugais sur le territoire original d'Afisymba.

Pour l'instant, les Portugais se contentèrent d'organiser leurs revenus, leurs activités commerciales et religieuses dans le territoire de Zambèze. Tête devint la base du commerce avec l'intérieur du pays. La terre tout autour, s'étendant sur un rayon de 3 ou4 lieues, leur fut donnée par Mwéne Mutata, pour y exercer leur autorité complète sur la population indigène. De là, tous les biens étaient transportés sur le dos des porteurs indigènes, voyageant en caravanes pour des raisons de sécurité, vers les trois autres foires portugaises de l'intérieur : Masapa, Luanze et Lukoto, chacune avec un résident portugais et ses assistants, pour troquer les produits contre del'or et de l'ivoire. Celle qui devint la plus importante fut la foire de Ma apa près du Mont Darvin, sur la rivière de Mazoe à 150 miles (240km) à l'Ouest de Tête, dont lerésident avait obtenu en temps utile le titre de Capitaine de la Porte, car il était le lien le plus vital entre le Vice-Roi des Indes, et le Chef du Pays. Il recevait aussi et passait à son profit un vingtième de tous les biens destinés à Mwène Mutata, ce qui permettait d'atteindre les liens les plus proches entre les deux hommes. Le Capitaine fut bientôt considéré,comme un sous-chef de la région autour de la foire, responsable devant Mwène Mutata, qui lui confia même le pouvoir de vie et de mort sur les indigènes demeurant dans la station.

Les missionnaires, eux aussi commencèrent à s'établir dans leurs postes dans le pays, pour convertir des païens au Christianisme, mais leur progrès, comme celui du commerce, fut influencé par trois agents extérieurs et deux intérieurs, prenant leur place successivement et simultanément, se combinant dorénavant pour barrer éventuellement les projets portugais

dans cette partie de l'Afrique. Nous allons maintenant illustrer les travaux de ces agents :

- Les événements prenant plus d'importance dans la Mère-Patrie.
- L'apparition de hordes africaines sur les frontières au Nord d'Agisymba.
- L'apparition de rivaux européens dans les mers de l'Est.
- L'héroïsme des pionniers du nationalisme africain, luttant pour la libération de l'influence portugaise.
- La faiblesse, l'inéfficacité, la rapacité et la corruption totale de l'administration portugaise dans la région.

I) Le petit royaume du Portugal et son armée, encore plus petite, furent gravement frappés en Aout I578, quand leur Roi et Commandant en Chef Sébastião, tomba à la bataille contre les Maures en Afrique du Nord. L'armée fut en fait totalement détruite et cet événement scella le destin portugais à l'intérieur et à l'extérieur pour le pire.

A la mort du Roi, le seul mâle survivant de la maison royale d'Avis (depuis Avril I385), était le vieux cardinal Henrique, celui-là même qui avait tenu le poste de Régent pendant la jeunesse du Roi, et qui, à l'époque, était trop vieux pour exercer efficacement l'autorité de l'Etat, mais comme il était le seul survivant, il fut chargé de ce haut office pendant deux années, jusqu'à sa mort en Janvier I580.

A ce moment là, le Portugal fut rattaché à l'ESpagne et gouverné par la maison des Habsburgh pendant les 60 années suivantes (jusqu'au I5 Décembre I640), quand elle se convertit à nouveau au Statut d'Indépendance sous la Maison Nationale de Braganza, qui gouverna le pays jusqu'au 20ème siècle.

Sur le plan militaire, les événements de l'intérieur du pays eurent des répercussions décisives en Afrique, puisqu'on ne put pas y envoyer des renforts, n'en ayant même pas assez pour chez soi. On avait fait des progrès sur le plan religieux puisqu'un nombre de prêtres dominicains en tête de Don Santos avaient atteint la région où ils exerçaient leurs activités, dans des conditions extrêmement dures, risquant souvent leur vie.

Chacune des trois foires importantes dans le territoire de Mwène Mutata avait à l'époque des constructions bâties en bois, pour les prières, et de là, les prêtres faisaient des voyages longs et aventureux dans les alentours pour convertir les païens au Christianisme. On peut rappeler un point important : le chef lui-même était aimable et bien disposé envers les activités portugaises, puisque chacune de leurs requêtes était accompagnée d'un cadeau, pour lui et pour sa femme principale Vahosi, ap-

pelée Mazarira. Santos nota ensuite qu'un tel geste était simplement conforme à la coutume courante, selon laquelle aucun indigène ne pouvait être vu par le Chef pour une plainte ou pour une faveur, à moins qu'il n'apporte un boeuf, un cheval, ou un autre cadeau, selon la grandeur de la requête.

2) Ce fut au temps de l'activité fructueuses des Dominicains dans le pays, qu'une dangereuse horde africaine est apparue sur le Zambèze en face de Tête en I570. Ils dévastèrent tout sur leur route, et mangèrent même leurs prisonniers. Rencontrant un grand fleuve difficile à traverser avec leurs maigres moyens, seulement une partit de cette horde essaya à le passer, mais fut bientôt dispersée par les balles provenant de Tête, l'aile principale de la horde s'orienta vers le Nord-Est (I585), et atteignit la mer, en dévastant toutes les régions sur la route. Quelques Portugais essayèrent de s'y opposer, mais ils furent attrapés et mangés. Les villes maures de Kilwa et Mombasa furent détruites, mais quand ils atteignirent Melinde, plus loin au Nord, l'opposition se fit trop forte et ils furent détruits et dispersés.

Quelques années plus tard, une seconde vague d'une attaque semblable suivit la première, et environ I200 de ces hommes traversèrent le fleuve de Zambèze sous l'ordre de leur chef Souza, mais ils furent chassés par les efforts combinés des Portugais et des Batongas.

Pendant la dernière décade du I6ème siècle, deux autres groupes de ces gens poussèrent vers le Sud de la rive du Nord de Zambèze. L'un était commandé par le chef Kwimura, le plus faible des deux, qui vint pour attaquer une tribu de Batongas, alliés avec les Portugais. Avec leur aide, les envahisseurs furent chassés et les femmes et les enfants pris comme esclaves.

Le second groupe appelé Mazimba, sous la conduite du chef Tondo était plus fort. Ils descendirent plus loin là-bas, le long des rives proches de Sena, où beaucoup de leurs victimes d'une autre tribu de Batongas furent tués et mangés ! Ceux qui s'enfuirent traversèrent l'eau pour demander l'aide portugaise.

Une grande force fut ensuite rassemblée provenant de races métissées, avec une aide supplémentaire de la région du Tête, mais ils entrèrent tous dans un insoupçonnable guet-apens, où ils furent tous tués. Un moine lié à un arbre fut le dernier à mourir, servant de cibles pour les flèches. Tondo ensuite, vêtu de la robe d'un moine, guida sa horde à côté d'un assistant portant la tête du Capitaine de Tête (Pédro du Choves) sur le

point d'un siège, en triomphe vers Sena. Dans la nuit, le Capitaine de Sena et une petite bande de son armée (portugaise et métissée) tentèrent de s'échapper, mais ils furent rattrapés sur les rives du fleuve et tous tués. Les Portugais étaient alors, totalement annihilés sur le Zambèze.

La nouvelle de ce désastre avait secoué le Capitaine du Mozambique, qui rassembla une armée de 200 blancs et de 1500 Batongas et fit voile vers Sena pour l'en délivrer de Tondo, et pour regagner la position portugaise antérieure sur le Zambèze.

L'expédition fut un fiasco en face de la force supérieure. Les Mazimbas attaquèrent avec des flèches, les assiègeant ensuite, jetant de l'eau et de l'huile bouillantes, renvoyant leurs ennemis dans unefuite confondue. Le Capitaine atteignit le Mozambique sain et sauf, mais beaucoup de ses hommes furent tués, et le butin, y compris l'artillerie lourde, fut ramassé par l'ennemi poursuivant.

Tondo avait dû trouver la région de Zambèze agréable, mais en dépit de sa victoire il demanda à vivre en paix avec le peu de commerçants restés encore vivants, à condition que les peuples blancs ne viennent jamais s'immiscer dans les affaires du peuple africain. Cette condition fut acceptée par les marchands encore vivants à Sena, qui conduisirent à partir de ce moment leur commerce sous l'insultante humiliation de leurs maîtres puissants.

A la fin du 16ème siècle, plus de soldats, quelques mortiers et munitions furent envoyés de Goa aux forts de Tête et Sena pour la sécurité plus effective de leurs marchands, en cas de nouvelles attaques.

Au début du 17ème siècle, une nouvelle vague d'attaquants, appelés les Caribes, descendirent de nouveau du Nord, à travers les Batongas et une partie de la terre de Mwène Mutata, vers le Mozambique, dévastant tout sur leur passage.

Ils apparurent en face du Mozambique le 17 Juillet 1604, alors que la forteresse n'avait que 100 soldats, à cause du désastre récent.

Le Capitaine de Sena essaya d'aider l'armée de Mwène, mais il fut bientôt battu, et la plupart de ses chargeurs furent perdus. Le Capitaine de Mozambique envoya un vaisseau de secours, mais il se perdit en route avec ses 50 soldats à bord. Les Cabires se mélangèrent ensuite avec les peuples locaux de Batongas et Mazimbas, ce qui permit un arrêt des guerres provenant du côté africain, mais la position portugaise souffrait d'autres attaques provenant de balles hollandaises qui attaquaient le Fort MOzam-

bique pour établir leur propre suprématie sur la côte africaine. C'était comme si les Portugais n'avaient pas encore assez de leurs efforts frustrés pour maintenir une position insoutenable avec une poignée de soldats vaillants restés encore vivants.

3) L'exploration portugaise de la mer autour du Cap au I5ème siècle, fut suivie par les Français, les Anglais et les Hollandais. Ces rivalités ne gênaient en rien les intérêts portugais dans l'Est, au début, jusqu'en I580, quand le Portugal devint un domaine espagnol, et quand les produits indiens qui parvenaient en Hollande via Lisbonne furent arrêtés. Ceci, fit ouvrir, par les Hollandais, la voie directe vers l'Est, quand un certain nombre de leurs bateaux commencèrent à naviguer autour de l'Afrique dès I595.

Les perspectives initiales semblaient assez bonnes, et cela stimula la formation en I602 à la Hague d'une Compagnie pour le Commerce des Indes, visant à détruire le monopole portugais déjà bien établi.

Dans la même année, la Compagnie envoya I4 vaisseaux assez grands qui tout de suite arrachèrent au Portugal leurs possessions les plus précieuses, les îles aux Epices en Extrême Orient et ils acquérirent en plus le terrain précieux des propriétaires indigènes. Son succès fabuleux se reflèta dans le montant de 75% des dividendes du capital payé, dans la même année. Les Hollandais affaiblirent ainsi le pouvoir portugais aux Indes; ils tournèrent, alors, leurs yeux sur la côte africaine.

L'année précédente, une Compagnie des Indes Orientales avait été aussi formée à Londres pour le développement du commerce de l'Orient, mais comme elle n'avait rien à faire avec les possessions portugaises en Afrique de l'Est, nous ne nous en occuperons pas ici.

Le passage fréquent desHollandais le long de la côte de l'Est africain, et les rumeurs prévalentes leur firent connaître la richesse minérale de l'intérieur. Ils devaient raisonner, donc, que si les possessions portugaises avaient été si facilement arrachées dans l'Est, pourquoi ne pourrait-on pas répéter le même processus sur la côte africaine ? Ils décidèrent, donc, de rejeter les Portugais du Mozambique. Avec ce but en vue, une douzaine de vaisseaux bien équipés se mirent en route de la Hollande vers les Indes, avec I200 hommes à bord, qui apparurent en face de Mozambique, au milieu de Juin I604. Le fort de Mozambique n'avait que I00 soldats à l'époque, mais le fort parut trop puissant au Commandant hollandais pour réussir un siège, et il décida plutôt de le bloquer. Les Hollandais y restèrent cinq semaines, sans obtenir un succès remarquable.

Une fois, ils débarquèrent une petite force sur l'île, qui ne fit rien, si ce n'est mettre une maison en feu, et retourner ensuite pendant la nuit à la base. L'appel à la réddition fut ignoré par les défenseurs de la forteresse.

Le Commandant hollandais décida, ensuite, de lever le blocus et d'aller aux Indes. Leur première tentative de saisir le Mozambique avait, donc, échouée.

Trois années plustard, une flotte de huit bateaux hollandais avec 1600 hommes à bord, apparut devant la forteresse qui était, maintenant, mieux équipée en hommes et en munitions. Des balles furent échangées des deux côtés, après quoi, 700 soldats hollandais débarquèrent sur l'île et prirent la ville, incendiée par les Portugais, qui se retranchèrent, ensuite, dans leur fort.

Les batailles et les bombardements continuèrent quand le parapet de la forteresse fut cassé, mais réparé, pendant la nuit, par les femmes. Les Hollandais demandèrent la reddition, mais les défenseurs la refusèrent. Les bombardements reprirent de plus belle, et un bon nombre d'abris en bois des Hollandais brûlèrent.

La perspective du succès hollandais était encore loin, et les ennuis subis par les attaquants avec la fièvre et la dysentrie, firent lever le siège au Commandant hollandais et continuer la route vers les Indes, après avoir brûlé les canots et mis le feu aux maisons restant encore, y compris leur propre siège principal, le couvent et l'église dominicaine. Il y avait eu des pertes des deux côtés, déplorées par tous, mais l'essai de pouvoir devait être réussi à tout prix, comme une partie intégrale de ce nouveau principe de commerce, maintenant bien établi : couper la gorge à l'autre.

Vers la fin de la même année (1607), une troisième flotte, la plus grande jusqu'ici, mit le cap pour le Mozambique, ayant l'impression que le fort était déjà une possession acquise, lors du siège précédent. Ils découvrirent, bientôt, que ce n'était pas le cas, et le processus précédent de débarquement se répéta, le retranchement fait, tandis que les habitants locaux s'étaient consolidés dans leurs propres positions à l'intérieur du fort. Les bombardements recommencèrent comme avant, quand un malheureux accident se produisit à l'intérieur du fort, qui aurait pu avoir des conséquences presque fatales pour la côte portugaise. Une fusée allumée tomba, par la négligence d'un soldat, sur la poudre à canon, ce qui causa une grande explosion, tuant un grand nombre d'hommes, et le

feu menaça de détruire la maison aux provisions, mais heureusement, on réussit à l'éteindre juste à temps.

Le bombardement continua pendant le jour suivant, quand un mur du fort fut partiellement démoli. Ensuite, les Hollandais demandèrent la réddition, mais le Capitaine d'Atarde, dit que "le château était confié par le Roi à un Commandant qui n'était pas une sorte de chat à être pris sans gants". Comme il avait contraint le Commandant précédent à abandonner le siège, il espérait pouvoir faire pareil avec celui-ci.

Les défenseurs furent aidés par quelques déserteurs français du côté hollandais, qui demandèrent une protection, en raison de leur foi religieuse, et qui dévoilèrent au Capitaine les plans ennemis. Le Commandant hollandais demanda leur réddition sous la menace de tuer 34 prisonniers portugais, à quoi le Capitaine répondit qu'il ne pouvait pas trahir ses compagnons catholiques, mais que si les prisonniers portugais étaient tués, alors leur sang serait vengé. Les sources controversées disent actuellement que les prisonniers furent fusillés.

Le siège continua jusqu'au 18 Aout 1608, quand beaucoup de pertes des deux côtés furent notées; les Hollandais furent forcés, une fois de plus, de l'abandonner. Le quatrième et dernier siège infructueux se passa un demi-siècle plus tard, quand les Hollandais eurent abandonné l'idée de disloquer les Portugais de leurs possessions africaines de l'Est, mais quand les efforts combinés des Anglais et des Hollandais dans la province du Cap (1652) furent destinés à avoir de loin un effet plus grand sur l'histoire de l'Afrique du Sud, que les faibles efforts portugais n'en avaient eu sur la côte de l'Est; mais ceci appartient à l'histoire de l'Afrique du Sud qui n'est pas liée, pour l'instant, aux affaires de la province du Nord-Est d'Agisymba.

Cependant, ces attaques successives affaiblirent considérablement la tenue portugaise sur la côte de l'Est, mais on pensa à juste titre, que la rivalité d'autres pouvoirs maritimes pour obtenir des possessions ailleurs, en Afrique, aurait dû produire la paix dans les quartiers portugais. Les efforts hollandais de former une colonisation autour du Cap de Bonne Espérance confirmèrent la croyance portugaise.

Toutefois, les plus grandes mesures de défense en Mozambique et ailleurs dans la région furent contemplées par Lisbonne, et le Roi écrivit même au Vice-Roi à Goa de reprendre le recherche des mines d'argent, antérieurement abandonnée.

Le moment d'une telle commande était bien opportun à l'époque, puisque

la tenue du pouvoir de Mwène Mutata dans sa province, était devenue de plus en plus dépendante de l'aide portugaise.

4) Nous sommes arrivés, maintenant, à l'illustration du quatrième agent - l'héroïsme des pionniers du nationalisme africain qui se produisit sporadiquement pendant tout le 17ème siècle, et qui culmina le plus décisivement dans la rupture totale de la tenue portugaise dans la province du Nord-Est d'Agisymba, sous le chef Mwène Mutata.

Ceci avait commencé avec l'invasion de la province par un chef puissant nommé Chunzo, de la rive du Nord de Zambèze en 1597. Deux armées puissantes sont entrées dans la province : une sous les ordres du Capitaine Capampo, qui occupa la terre de Chirungo, Chironga et Nhana, proche de la foire portugaise de Masapa sur la rivière de Mazoe, et l'autre armée sous le commandement du Capitaine Chicanda qui pénétra le long de la rivière Montambo, près de la Cour du Gouverneur.

Le nom personnel de Mwène Mutata était, à l'époque, celui de Gasi Rusere qui s'adonna à fumer le haschisch, et à boire de la bière, ce qui l'avait rendu tyrannique et cruel. Il ordonna à son Commandant en Chef, son oncle Mingomaxa, d'opposer la première armée, et en même temps demanda de l'aide au résident portugais. En entendant l'approche de l'armée de Mwène, l'ennemi recula dévastant le pays afin de ne pas être poursuivi. Le Commandant en Chef fut, alors, forçé d'abandonner la poursuite, mais ceci mit en colère son neveu, qui ordonna tout de suite de le tuer. Une telle cruauté eut, plus tard, des conséquences éloignées qui coûtèrent très cher à la province.

Le second commandant de l'armée envahissante, Chicanda, fut plus habile. Il marcha aux alentours de la Cour de Mwène, et ensuite, envoya un émissaire demandant pardon, s'offrant d'être vassal, à condition qu'il conserve la position de la terre qu'il avait déjà occupé.

Le Gouverneur accepta l'offre, et la paix fut préservée pour les deux années suivantes, après quoi, l'intrus se révolta et commença à attaquer les régions appartenant aux femmes de son hôte. Il vola aussi des noirs appartenant aux commerçants portugais, ce qui conduisit les habitants de Tête et de Sena à offrir leur aide à Gasi Rusere.

Avec environ 600 hommes à sa disposition, contre 30 000 à Mwène (selon les Archives Portugaises), Chicanda réussit à tuer beaucoup de ses ennemis, surtout pendant la nuit. A l'arrivée de l'aide portugaise, il proposa la paix, à condition que ses peuples soient sauvés. Ceci fut refusé, et le siège de son poste continua, jusqu'au moment où la plupart

de ses hommes s'enfuirent pendant la nuit.

La défaite de Chicanda renouvella les griefs des apparentés de Ningomaxa, contre leur chef tyran. Leur leader Chirimasuro se révolta et prit possession de la terre d'Antanara. Il perdit bientôt courage, quand l'aide portugaise du Capitaine de Masapa arriva et s'enfuit vers un autre chef, sympathisant à sa cause pour lui demander de l'aide. Ce chef au lieu de l'aider, lui coupa la tête et la porta à Mwène Mutata, pour ne pas être accusé de donner asile à un ennemi.

Le Capitaine de Chirisamuro, nommé Matuzianhe (gardien de vaches) s'était promis de venger la mort de son maître, et son esprit vaillant avait réuni tous les autre hommes enthousiastes à sa cause. Il se proclama chef de tous les rebelles, établit son siège de commande sur le Mont Materira, entre Masapa et la Cour de Mwène, y allouant la terre à trois autres rebelles : Antauara au rebelle Anconhe; Nhemboe à Chironadenda; et le Mont Quizunga àInhamazino.

Ensemble, ils ravagèrent les autres parties de la province, empêchant le trafic sur les routes, ce qui apporta une opposition supplémentaire à leur cause.

Matuzinhe devint bientôt le maître de toute la province. Davantage de peuples se rallièrent à sa cause, et Mwène Mutata forma un parti pour conduire la guerre contre ses rebelles, guerre qu'il ne pouvait pas poursuivre sans aide étrangère. Le Capitaine de Sena, à l'époque, était en vacances, et l'aide demandée n'était pas parvenue. Il se retourna alors vers le Capitaine de Masapa, le menaçant de piller sa foire s'il ignorait sa requête.

Enfin, un marchand nommé Simoes Madeira qui était aussi le Capitaine de Tête, vint l'assister avec une petite compagnie de fusiliers sous ses ordres et quelques esclaves. Ensemble, ils réussirent à restaurer Gasi Rusere dans sa position antérieure, mais ce ne fut pas définitif.

En reconnaissant le service portugais, Gasi Rusère agit d'une manière qui put bien être classifiée par ses opposants comme : "vendant leur pays à un pouvoir étranger". Car Madeira se donna le district de Inyahanzo, adjacent à la terre faisant partie de Tête, comme sa propriété personnelle avec les droits souverains sur les peuples y demeurant, et en plus, Gasi Rurere apposa le Ier Aout 1607, son pouce, avec trois croix au dessous, sur un document rédigé par le notaire Miguel Nunes, par lequel toutes les mines d'or, de cuivre, de fer, d'étaing et de plomb étaient cédées au Roi du Portugal : "Tant que le Roi du Portugal a qui je donne les dites

mines, me soutiendra dans ma position, et me donnera les forces avec lesquelles j'irai prendre possession de ma Cour, et détruire le voleur rebelle appelé Matuzianhe"[1]. Toutes les mines d'argent étaient vendues personnellement à Madeira qui, ~~aux~~ dans le même document les transféra au Roi du Portugal.

Gasi Rusère damanda à sa majesté de l'accepter comme frère d'armes. Comme preuve de sa bonne volonté, il amena au Capitaine son fils Samangana, pour qu'il soit conduit au vice-roi des Indes afin de confirmer son accord, et de plus il donna deux de ses fils à la Maison du Capitaine, et promit aussi deux filles pour apprendre le Christianisme.

De là, Gasi Rusère regagna sa cour, envoya deux fils à la Maison de Madeira pour apprendre la foi chrétienne, et adhéra à un arrêt dans la poursuite de ses ennemis pour un an.

Ensuite Gasi Rusère rassembla une armée pour poursuivre ses ennemis en asile dans le territoire adjacent à Daroe, au delà de la rivière. Sur la route, il lui fallut traverser la région de Mongasi, qui jusque là maintenait la neutralité, mais on lui dit qu'il avait aidé ses ennemis en secret. Il ordonna donc de tuer Mongasi, ce qui augmenta le nombre de ses ennemis, puisque tous les peuples de sa victime s'allièrent à la cause de Matuzianhe. En conséquence, leur succès fut accablant : puisque Mwène Mutata était battu, beaucoup de ses soldats tués, son fils aîné tué aussi, et lui -même échappa miraculeusement à la mort, malgré une flèche qui lui était destiné. Il réussit à se réfugier au fort de Tête où il s'abrita pendant trois mois pauvre et affamé, tandis que son rival Matuzianhe était devenu maître de la province, et procédait à la libération du district de Inhamanzo, donné auparavant en cadeau à Madeira pour avoir soutenu cet "ivrogne" au pouvoir, mais il fut coulé par une cinquantaine de canons portugais et 4000 vassaux indigènes.

Telle était la situation dans la province, quand le Roi du Portugal ordonna à son Vice-Roi des Indes, le 2I Mars I608, d'essayer une force de 500 hommes pour chercher les mines d'argent et les prendre en possession. Le Vice-Roi obéit, alors, aux ordres de son Maître, et nomma Dom Nuno Alvarez Pereira, comme Capitaine Général de la conquête.

Entre temps, Madeira conseilla à Mwène Mutata d'aller en avance, avec une vingtaine de soldats portugais et un millier d'Africains vassaux de Tête, au pays de Chidima dans le voisinage de Chikova, où, l'on croyait,

---

1) Theal : vol III p 368-370.

qu'il existait des mines d'argent, pour faciliter leur livraison.

Mwène Mutata resta à Chidima pour une autre année, bien gardé par des forces à sa disposition. Pereira, le Capitaine Général de la conquête arriva en Mars I609, quand il demanda à Madeira d'adresser un cadeau à Mwène, afin de le persuader d'accompagner l'expédition à Chicova pour localiser les mines d'argent. Le chef y consentit, seulement, lui-même ne savait rien des mines, mais il comptait sur l'aide de la population locale. La partie restait à Chicova depuis I8 jours, où rien n'était trouvé, sauf quelques barres de quartz éparpillés, puisque le peuple responsable du lieu avait disparu, et que les autres n'en savaient rien.

L'expédition décida ensuite de poursuivre l'ennemi, et de restaurer Mwène à sa Cour. Matuzianhe souffrit de grandes pertes et fut forcé de s'enfuir dans la montagne de Matariva, sa retraite originale. Son armée était si nombreuse, selon les Archives Portugaises, que Mwène Mutata aurait dû être battu sans l'aide portugaise. Des attaques plus fréquentes suivirent sur la Cour de Mwène, mais la paix fut restaurée quand le Chef envoya une partie au siège de son ennemi, laquelle perfidement assassina Matuzianhe.

Les Portugais retournèrent à Tête, laissant une dizaine de soldats pour agir comme gardes du corps, et, prenant avec eux, des ambassadeurs instruits par le Chef de réveler au Capitaine Général de la conquête les mines d'argent.

A partir de là, le changement dans l'administration portugaise et les difficultés qui suivirent rendirent tout projet de conquête infructueux, et en plus, rendirent l'aventure trop chère.

Le nouveau Vice-Roi à Goa deTavora nomma Dom d'Ataide comme Capitaine Général de la conquête. Mais ceci nécessita la livraison, selon la coutume établie par le nouveau Capitaine, de balles de calicots, et d'autres biens évalués à quelque I8000 MF, comme cadeau à Mwène Mutata, chaque fois qu'un nouveau Capitaine était nommé en Mozambique (seulement une fois tous les trois ans). Chaque nouveau Capitaine était obligé, en prenant son office, de payer ce cadeau au Chef, pour le privilège du commerce dans son territoire, pendant la durée de son gouvernement. Si on ne le payait pas en son temps, alors, le chef ordonnait un "EMpata", c'est à dire la confiscation de tous les biens appartenant aux Portugais stationnés dans son territoire, et arrêtait tout commerce. Le commerce pouvait être restitué par le paiement de cadeaux, mais les biens déjà confisqués n'étaient jamais rendus.

Ce fut cette mesure, prise alors, qui compliqua le tumulte déjà existant. Mwène Mutata sentit, maintenant, que la plupart de ses ennemis étaient annihilés, et son principal ennemi perfidement assassiné, qu'il pouvait rester ferme avec ses protecteurs. Il envoya, comme d'habitude, un émissaire pour demander son dû, mais le nouveau Capitaine d'Ataide fit de grandes promesses, et ne donna rien. Ceci, mit en colère le chef qui ordonna tout de suite "l'Impata" dans son territoire. Une chose si outrageante ne pouvait pas être effectuée sans effusion de sang. Beaucoup furent tués, d'autres s'enfuirent, et en un instant la province fut entièrement débarrassée des Portugais.

Le nouveau Capitaine d'Ataide, décida ensuite la guerre directe contre le chef comme la seule alternative qui lui, restait, mais il n'avait pas assez d'armée pour le faire efficacement. Il espéra obtenir des renforts, mais ses plans furent bouleversés par le Roi, qui ordonna de renforcer plutôt le fort Mosambique contre les assauts éventuels des Hollandais, qui avaient équipé une large flotte pour les Indes, le 10 Octobre 1611.

La guerre contre Mwène Mutata fut, donc, reportée pour quelques mois. En 1612, un petit renfort arriva du Portugal, mais en même temps arriva la commande du Roi, et son déplaisir en ce qui concernait le progrès de la conquête des mines. En conséquence, d'Ataide fur licencié de sa nomination précédente. Madeira fut, alors, nommé Capitaine de Tête pour la durée de sa vie, et un titre de noblesse lui fut promis, s'il découvrait et ouvrait les mines d'argent. La promesse l'attirait, mais il fut empêché dans son achèvement par la nomination d'un nouveau Capitaine Général de la conquête, Mello de Sampayo. Néanmoins, Madeira utilisa sa propre intiative déjà bien connue, et procéda en Aout 1613, à l'organisation d'une expédition dans le territoire de Mwène. Il leva une force d'une centaine de soldats portugais et 6000 Africains dans les régions de Tête et de Inyahanzo et marcha vers le territoire de Chombe, qui devint hostile à l'époque. Après quelques bouleversements il réussit à écraser en Novembre la résistance de Chombe qui s'enfuit, et installa ensuite son propre candidat Kwitambo, comme chef de la terre de Chombe, après quoi il s'en retourna à Tête.

Le nouveau succès de Madeira avait dû inquiéter Mwène Mutata, qui envoya, tout de suite, un messager à Tête, en disant que, si le Capitaine payait le cadeau selon la coutume, perdue la fois dernière, alors il pourrait prendre possession de Chikova en paix.

Ce fut une chance pour les Portugais qui acceptèrent tout de suite; des biens évalués à 4000 crusados furent adressés à Mwène Mutata qui, à son tour, envoya un ambassadeur pour transférer Chikova avec ses mines d'argent aux Portugais.

A la mi-Août 1614, Madeira se mit en route pour Chikova avec une centaine de soldats portugais et six cents Africains, où ils bâtirent un fort. Comme avant, l'ambassadeur de Mwène ignorait l'endroit où se trouvaient les mines, et les hommes responsables locaux s'étaient enfuis de la région. On appela donc MWène pour résoudre la difficulté. Celui-ci envoya un homme, appelé Cherema, pour les aider dans la solution du problème, mais lui aussi, fut incapable de localiser les mines. Après avoir bâti deux forts, l'un à Chikova, et l'autre sur la rive du CRD de Zambèze, sur le territoire de Bororo, les amis des Portugais, Madeira retourna à Tête, chargeant Diogo Barros commandant d'une garnison de 44 soldats de défendre les deux forts.

Madeira reçut ensuite des ordres pour renvoyer tous ses hommes disponibles en Mozambique, car il en avait très peu pour se défendre en cas d'attaque. Ceci ne montre que la position entièrement désespérée en ce qui concerne la main d'oeuvre aux mains des ambitieux Portugais.

Le temps approcha ensuite de livrer une autre quantité de calicot et d'autres biens, comme cadeau usuel à Mwène Mutata. Madeira espérait que celui-ci proviendrait des Indes, mais comme ils n'étaient arrivés, il obligea, ensuite, les habitants de Tête et de Sena à enlever la quantité nécessaire en crédit, sans aucun espoir de paiement, afin de pouvoir rester en bons termes avec le Chef. Ensuite, il se déplaça à Chikova, et y rencontra en plus des troubles. Les habitants locaux restèrent hostiles aux Portugais en raison de la confiscation forcée de leur bétail, pour y soutenir la garnison, et en plus, la garnison était assaillie par l'armée de Mwène pour avoir donné asile à son fils Philippe qui s'était enfui pour se protéger de son père à qui il avait déplu. La garnison se déplaça vers l'autre fort à travers le fleuve, laissant ainsi le fort de Chikova aux mains de l'armée de Mwène qui le détruisit (Mai 1615). Un peu plus tard, les attaquants reculèrent, et Madeira fut ainsi capable de se rendre dans la région pour y chercher des mines d'argent.

Quelques fragments de minerai éparpillés furent trouvés, mais pas de mines réelles. Les échantillons furent envoyés à Lisbonne et à Goa, demandant davantage d'assistance (Fev. 1616) mais rien ne parvint de l'entreprise.

Entre temps, les habitants de Sena et de Tête portèrent plainte au Vice-Roi au sujet de la saisie forcée de leurs biens, par Madeira, ce qui occasionna une enquête, qui fut conduite sur place par le juge Francesco Pinto.

En route, le juge céda au gain personnel, en troquant pendant deux mois à Mozambique, les biens indiens en échange d'or et d'ivoire. A Tête, après avoir entendu des plaintes, les juge confisqua la propriété de Madeira sans jugement et alla le premier Aout I616 à Chikova avec une armée de I50 Portugais et de 2000 Africains, apparemment pour arrêter Madeira qui s'était enfui dans l'autre fort au delà de la rivière.

Après avoir vu le fort de Chikova déjà détruit, et ayant appris qu'il était inutile de rechercher des mines infructueuses, le juge dit que la découverte de mines à Chikova était une fable, et appela les soldats engagés dans le projet à venir signer une déclaration attestant sa décision

La plupart des soldats suivirent Madeira à travers le fleuve, où ils trouvèrent asile dans le territoire de Kwitambo, jusqu'au départ du juge à Mozambique. Le restant des soldats n'était que trop heureux d'être soulagé de la pauvreté et du manque de provisions à Chikava, en retournant à Tête.

Entre temps, Mwène saisit le moment de se réemparer du district de Anyabanzo, ne laissant que le petit village de tête entre les mains des marchands qui avaient obtenu sa faveur en lui livrant une quantité de cadeaux.

Les ravages du juge Pinto qui portèrent beaucoup de tort aux intérêts portugais et à leur prestige en Afrique, furent, bientôt, connu à Lisbonne, où on les regarda avec mépris dans les cercles les plus élevés.

Des ordres furent donnés au Vice-Roi de rédiger un procès verbal contre le juge et de réinstaller Madeira dans sa position antérieure avec les meilleurs moyens à sa disposition pour la découverte de mines. Mello de Sampayo, qui avait perdu son poste de Capitaine en Mozambique à l'arrivée du juge fut aussi réinstallé à son poste.

Le Vice-Roi se conforma aux ordres de son Maître et au début de I618 des balles de calicot furent envoyées à Madeira à Tête pour apaiser Mwène Mutata, et entre temps des arrangements furent faits pour la réinstallation de Dom Nuno Pereira comme Commandant de Conquête, mais il devait résider à Chikova dans la région de mines d'argent, sous le titre de Gouverneur de Monomotapa, ayant le Capitaine de Mozambique sous ses ordres. Le Vice-Roi avait dû envoyer l'armée et les munitions, tandis que

le Portugal avait dû envoyer des mineurs experts, et des fondeurs pour explorer la richesse minérale de la province, ainsi qu'un trésorier pour contrôler le revenu commercial avec tous les autres revenus du pays.

On pourrait dire que de tels ordres étaient presque trop ridicules pour pouvoir être réalisés avec les moyens disponibles. La colonne vertébrale d'une telle entreprise n'était qu'une armée bonne, large et bien disciplinée avec des munitions illimitées et des provisions. Mais cela, était, comme on l'a déjà vu, était très faible, et l'issue des hauts ordres au nom d'une soit-disant décevante grandeur, n'était qu'une basse hypocrisie qui devait apporter l'échec rapide et l'effondrement total.

Cependant, en Février 1619, Peirera rassemble autant de soldats aux Indes qu'il put en obtenir, et s'embarque vers le Mozambique. Une année plus tard, deux vaisseaux vinrent de Lisbonne avec des provisionsnécessaires pour l'expédition, et des instructions strictes furent envoyées au nouveau Gouverneur d'Afrique de fortifier l'embouchure du Zambèze afin de prévenir les projets hollandais contre les mines de l'intérieur. Ce dernier ordre ne fut pas exécuté, faute de moyens.

En 1622, on réalisa finalement que la recherche des mines était totalement infructueuse, que les frais de l'expédition étaient de loin, pour l'Etat, une dépense trop grande pour la continuer, et que le commerce du pays he pouvait même pas se maintenir. Pereira fut rappelé aux Indes et les tentatives ultérieures de conquête sur le territoire de Mwène Mutata durent cesser. L'état des affaires en Mozambique avait dû se retrouver à la position antérieure : le Capitaine du port avait le monopole du commerce contre paiement d'une somme annuelle au Gouvernement du Portugal de 40 000 crusados, et exercait le pleine autorité civile et militaire dans la région.

Madeira étant encore l'homme le plusproche dela région, fut constamment encouragé, dans les années suivantes, de redémarer les recherches pour la découverte des mines d'argent, mais elles ne furent jamais trouvées par les Portugais, et en conséquence, le long rêve fut finalement abandonné en face des événements plus graves qui suivirent.

La guerre de libération de la terreur portugaise : 1628

Les jeunes étudiants en politique devraient être très soigneux pour distinguer une guerre civile d'une guerre de libération. La guerre civile se déroule entre les sections d'un même peuple à l'intérieur d'un état. Cela, soit pour la suprématie d'un groupe sur l'autre, comme ce fut le cas aux Etats Unis d'Amérique, quand les états industrialisés du Nord

se sont ralliés contre les états de plantations du Sud en 1861, pour la cause avancée de l'abolition de l'esclavage dans le Sud, mais en réalité pour la suprématie du Nord; soit pour le renversement d'une extrême gauche ou d'une extrême droite dans le gouvernement, quandl'armée, généralement, prend la direction, exemple classique de l'Espagne ou d'autres exemples en Afrique ou ailleurs; soit pour le renversement d'une monarchie et ainsi de suite. Il y a beaucoup d'autres exemples de guerre civile dans un pays tant qu'il n'y a pas d'ingérence de l'extérieur pour porter de l'aide à un groupe contre l'autre.

Par contre, si un faible gouverneur laisse un pays étrange prendre pouvoir sur ses provinces, et lui donne certaines concessions incompatibles avec les principes acceptés des droits souverains; et si un autre gouverneur, plus fort, arrivant au pouvoir, décide de reconquérir, par la force, ce que le premier a donné par faiblesse au pays étranger, alors, cette lutte ne s'appelle pas guerre civile, mais simplement guerre de libération du joug étranger à juste titre, et rien d'autre.

Une telle guerre commença vers la fin de 1628 dans la province de Mwène Mutata, quand le nouveau chef Kaparasine, le fils et successeur du dernier ivrogne Gasi Rusere trouva en une année après son accession, le moment opportun pour exterminer tous les commerçants portugais de la province.

La flamme s'alluma à l'arrivée des cadeaux coutumiers à sa cour en Novembre 1628, du nouveau Capitaine de Mozambique Don Nuho Alvares Pereira, aux mains de son agent Géronimo de Barros.

Il est peu important de savoir si la qualité du cadeau était bonne ou mauvaise puisque ce ne fut pas plus la cause de la guerre que l'assassinat de l'Archiduc d'Autriche à Sarajevo ne fut la cause de la première guerre mondiale.

Kaparasine, beaucoup plus que son prédecesseur Matuzianhe, sera peut-être regardé dans l'histoire africaine par les nationalistes comme le vrai fils de ses peuples, comme un homme d'un courage fabuleux, un héros galant méritant d'être loué, aimé et envié par tous les admirateurs de telles vertus.

A la réception de son cadeau, il envoya des messages partout dans sa province avec l'ordre de tuer à une date donnée tous les Portugais et leurs amis stationnés dans le secteur. L'agent du Capitaine et ses assistants devaient être tués aussi.

Une trahison apporta plus tard de graves conséquences, puisque le secret de leur chef fut révélé au Capitaine de la Porte (Masapa) qui se

trouvait, à l'époque, dans la Cour, par un de ses domestiques fidèles. Le Capitaine retourna pendant la nuit à son Fort et avertit tout de suite tous les marchands d'un péril éminent. Ils se rallièrent à temps aux autres chrétiens convertis dans les forts portugais existant pour la défense. Parmi les défenseurs se trouvait l'oncle du Gouverneur nommé Mavura, qui était destiné à jouer une partie décisive dans la lutte.

Les armées de Kaparasine furent envoyées devant ces forts pour les attaquer, mais ils reculèrent, bientôt, en face des mortiers portugais. La nouvelle de la guerre se répandit à Tête et à Sena, où une armée supplémentaire fut levée par le vassal Batongas qui se mit à redresser le fort de Luanze.

La lettre du moine d'Espérito Santo, un document déposé à Rome (Theal II p427) dit que l'armée du gouverneur se composait de 100 000 hommes et celle des Portugais de 15 000, et un autre document déposé aussi à Rome, met les chiffres pour les Portugais à 250 et 30 000 Africains vassaux; tout cela est une plaisanterie puisque ni d'un côté ni de l'autre, on ne pouvait avoir un tiers de ces chiffres.

Cependant, le Père Louis dit que leur armée se rendit à la Cour du Gouverneur qui avait, à l'époque, dû s'enfuir, et lui-même mit un oncle du roi vaincu, Mavura, en possession du Royaume, puisque c'était l'aîné des autres frères. Plus tard, le nouveau roi fut baptisé. Deux fois, Kaparasine attaqua les usurpateurs, mais il fut repoussé par les canons portugais.

Ensuite, Mavura réagit de la même manière que son ivrogne de frère l'avait fait 22 ans auparavant, en signant un document le 24 Mai 1629 (Theal V p290-292) qui rendit virtuellement la province aux Portugais. On dit que le royaume fut livré à Mavura au nom du Roi du Portugal qu'il reconnaissait comme un vassal, puisque les Portugais l'avaient pris à cause de la trahison commise par le chef contre le Roi pour avoir cassé la foi et le mot d'un frère d'armes, assassiner l'Ambassadeur, et tuer et voler les marchands de son pays.

Le nouveau chef avait dû permettre à tous les ordres religieux de bâtir des églises dans sa résidence et ailleurs dans le pays, et de convertir ses sujets à la foi chrétienne s'ils le voulaient.

Les ambassadeurs portugais avaient dû entrer dans sa cour de la manière dont ils l'avaient fait à Lisbonne, sans claquements de mains et sans autres cérémonies humiliantes. Le Capitaine de Masapa (le plus proche de sa cour) ~~fut~~ devait être traité avec respect et ~~celui~~ permis de venir dans sa rési-

dence aussi souvent qu'il lui plairait sans faire de cadeau. Les Capitaines de Masapa et Luenze recurent de la terre avec les droits souverains. Le chef aurait fait sa terre libre pour les Portugais; et s'ils avaient été volés, ils auraient livré le voleur au Capitaine sans récompense.

Le chef aurait donné de la terre contenant de l'or à personne, quelque soit son titre, puisque ce serait préjudiciable au troc et au commerce de la forteresse du Mozambique.

Partout dans le Royaume, le chef aurait permis de rechercher et d'ouvrir autant de mines qu'il plairait aux Portugais, sans leur ordonner de les fermer, puisque cela aurait été une source de grand profit pour tout le monde.

Un an plus tard, il expatrierait tous les Maures du pays et ceux trouvés après, seraient tués par les Portugais et leur propriété confisquée pour le Roi du Portugal.

La terre conquise autour du fort de Tête serait réannexée comme sa propriété.

Il enverrait trois pièces d'or tous les trois ans, à chaque nouveau Capitaine du Mozambique, quand le Capitaine retournerait son propre cadeau et serait obligé de faire des requêtes dans son propre pays où se trouvaient les mines d'argent, en renseignant le capitaine de Masapa, mais quand sa Majesté enverrait les mineurs, il lui serait permis de chercher et de creuser librement partout dans son territoire.

Toute la force portugaise s'était assemblée devant le chef à qui on avait lu le document. Après avoir entendu son contenu, le chef promit de l'observer dans les formes où on l'avait lu, et dit que lui et ses descendants seraient à jamais les vasseaux de sa Majesté. Il mit trois croix sur le document, et le moine Louis signa ensuite de son nom au dessous. Le document fut contresigné par Manuel Gomez Serrao, chef Capitaine de la guerre, le moine Louis et 17 autres personnalités importantes présentes.

Le préambule du document semble montrer que l'action militaire entreprise était clairement une guerre d'agression, pendant laquelle les Portugais ont chassé le chef légitime de sa cour, ont poursuivi son armée dans l'intérieur, et y ont installé un autre homme avec qui ils se sont mis d'accord pour retenir leur poigne sur le pays. Et si le chef légitime essaya avant ou après cet accord, héroïquement de renverser le joug étranger alors, une telle lutte serait toujours jugée dans la pensée des hommes teintés de nationalisme, comme une guerre de défense et de libération plutôt qu'une guerre civile.

Le document fut évalué à Lisbonne comme un acte de la plus grande importance, et les ordres y émanèrent, bientôt, pour la découverte et l'ouverture de mines d'or, d'argent et de cuivre, et pour la construction d'une forteresse dans le voisinage de la cour du chef, visant à le garder en soumission permanente (lettre du Roi du 30 Avril 1631, Theal IV p218). L'embouchure du Zambèze avait dû être fortifiée pour prévenir les projets étrangers sur la richesse de Monomotapa.

Le Roi décida aussi que les trois pièces d'or désignées originalement pour être envoyées au Capitaine du Mozambique, devaient, maintenant, être envoyées, en signe de tribut officiel de vasselage, au Roi lui-même, qui lui retournerait ensuite un cadeau personnel visant à renforcer la relation personnelle entre les deux souverains.

Comme c'était une guerre de libération, à l'appel de Kaparasine, la tâche de Mavura ne fut pas si facile, même s'il l'exercait au point de canons portugais. Puisque dans les cinq premières années du nouveau gouvernement, le nouveau Capitaine de Mozambique, Sousa de Ménezes écrivit au Roi le 17 Février 1635 à son arrivée en Mozambique, que tout était perdu pour les Portugais, sur les rivières, sauf le fort de Sena avec 20 hommes, le fort de Tête avec 13 hommes, et quelques hommes résistant encore dans les forces de l'intérieur. Kaparasine fit une attaque surprise, en entrant dans le camp militaire, et en tuant 400 Portugais et 6000 Africains, qui s'y trouvaient, personne ne s'en échappa. Deux d'entre eux furent fait prisonniers et torturés, João de Trindale et le Père Louis d'Esperito Santo. Le premier fut soumis à la torture, et ensuite jeté dans un ravin, tandis que le moinefut d'abord amené devant le héros pour lui payer l'hommage habituel, mais il refusa. Il fut ensuite lié à un arbre et percé à mort avec les sagaies.

Kaparasine était, maintenant, le Maître ou Mwène du pays, avec Mavura abrité par les survivants portugais. Beaucoup de vassaux portugais rejoignirent son armée, y compris les chefs de Liera et Manyika.

Le nouveau Capitaine de Mozambique, dans une lettre au Vice-Roi dit qu'il ne permettrait pas de perdre position sur les rivières comme dans le cas de Ceylan, Mombassa et des navires chinois; tandis que les moines dominicains regardèrent leurs propres efforts comme une guerre sainte, puisque leur travail, certainement, cesserait si Kaparasine réussissait.

Le Capitaine se mit donc en route vers les rivières avec 200 fusiliers en Octobre de la même année, battant sur la route des rebelles de Quilimane, et rendant la terre des alentours à l'administration portugaise.

Après avoir pillé le bétail pour ses provisions, il se mit, ensuite, en route pour Sena avec 2000 guerriers ramassés dans l'île de Luobo, soumise à la protection portugaise.

De Sena, il se déplaça vers le Sud, au pays de Manyika, où il tua le chef Chikanga, et y nomma un de ses apprentis qui avait consenti à devenir chrétien et vassal du Roi du Portugal, et à y ouvrir toutes les mines d'or aux Portugais.

Ensuite, il se tourna vers la province de Kaparasine se joignant sur la route à la force supplémentaire de 20 000 hommes ramassés par le moine Sardinha sur le Zambèze parmi les tribus qui étaient les ennemis traditionnels des Kuarangas. Les deux armées opposées se rencontrèrent à la fête de la Saint Jean, et la victoire fut du côté des alliés. Le chef déposé Mavura, fut bien sûr, avec le Capitaine.

Les Archives Portugaises disent que Kaparasine lui-même s'était enfui, mais I2 000 de ses hommes furent tués, avec peu de pertes de lur côté. Beaucoup de butin ,de femmes, d'enfants et de bétail furent capturés, et parmi les prisonniers, il y eut le jeune frère de Kaparasine qui fut ensuite envoyé à Goa où on l'éduqua au compte de l'état dans la foi dominicaine, baptisé après du nom de Miguel, et après avoir obtenu une haute éducation, il devint le vicaire de Santa Barbara à Goa. Il mourut en I670.

Cette guerre et la restauration des rivières aux Portugais, leur coûtèrent 32 400 crusados, payés de la bourse du Capitaine. Le Capitaine devint rapidement l'ennemi du Vice-Roi, à cause des lettres intriguantes et infâmantes provenant des habitants du Mozambique. Le juge Paulo Pebello fut envoyé pour investiguer la charge quand l'accusé fut reconnu coupable, déposé de son titre de Capitaine et de sa propriété, et mis en prison, où il fut soumis à un traitement injurieux. Ce fut la récompense qu'il reçut pour ses efforts vaillants de restaurer la terre portugaise sur les rivières, la pratique habituelle, où l'anarchie et la corruption régnaient.

Entre temps, la guerre continuait. Mavura fut réinstallé, et des faveurs supplémentaires furent accordées aux Portugais. Ainsi 5 stations de commerce furent réouvertes en plus : Dambarare, Matuka, Chipiriviri et Chipangura avec I0 moines de plus, venus de Goa, pour répandre l'Evangile. Le gouverneur, comme son frère antérieur, consentit à tout ce qu'il faut, afin de soutenir son pouvoir.

La victoire finale se conclua pour Mavura, quand son dernier puissant adversaire Makamoasha et ses alliés furent battus, ce qui permit son règne

jusqu'à sa mort, le 25 Mai 1652. Les Portugais, pour renforcer leur mainmise sur la Province projetèrent de la coloniser avec des familles amenées du Portugal, et avec des femmes et des filles provenant d'orphelinats, mais le projet tomba à l'eau, et la seule colonisation qui s'acheva vraiment, s'effectua avec les criminels condamnés par la Cour Suprême de Goa. Quelque chose de ce genre fut fait plustard par les autorités anglaises, quand le besoin de la colonisation de l'Australie se fit sentir au cours du 19ème siècle.

Mais l'arrivée de tels hommes dans la région, déjà favorables à la rapacité et à la corruption, n'a fait que hâter l'effondrement portugais, comme on le verra plus loin.

Entre temps, Sa Majesté dit dans sa lettre du 13 Janvier 1645 au Vice-Roi qu'il serait utile à son service et aventageux pour ses revenus à lui ainsi qu'à ses vassaux d'ouvrir le commerce du Mozambique au Brésil, en y menant des cargaisons de traite des noirs, pour corriger le défaut de la traite des noirs d'Angola, (la possession portugaise de la côte africaine de l'Ouest).

Les bateaux qui se mirent déjà en route vers le Mozambique, furent patentés dans ce but, et on demanda au Capitaine de Mozambique, Julio Monis da Silva, de persuader les résidents des rivières pour les remplir avec ce trop profitable commerce.

Pendant ce temps, cette entreprise atteignit le chiffre annuel de 15 000 esclaves obtenus par les commerçants portugais à raison de 2 ou 3 dollars espagnols par tête dans la région, vendus aux bateaux pour la somme approximative de 20 à 30 dollars chaque, et livrés à destination de Rio pour 150-200 dollars chaque. (Voir la lettre du Capitaine Owen du 9 Octobre 1823 - Theal vol. IX p 32).

Après la défaite de Kaparasine, une désintégration générale des familles africaines de Kusaranga eut lieu dans la province du Nord-Est d'Agisymba. Chaque famille en devenant plusgrande, se répandait sur la terre des alentours, prenant un règne autonome sur ses peuples, et ne tenant aucun compte du Chef Principal soutenu par les Portugais.

Ce fut aussi à cette époque, selon la tradition orale (voir plus loin), que les ancêtres des chefs de Chibi, Gutu, Nyashanu, Vambire, Chikwaka, Rusike, Nyandoro, (et peut-être Chivero de la souche de Nyashanu), les uns avant, lesautres plus tard, quittèrent la région et cherchèrent asile dans leur ancienne mère-patrie d'Agisymba, comprenant les provinces centrales jamais atteintes par l'action portugaise, commerciale, reli-

gieuse ou militaire. Il n'y eut qu'une fois où les Portugais tentèrent, en vain, de passer outre les lisières de Butua, en un lieu appelé Chuambos[1] à l'Ouest de Manyika, tentative qui ne se répéta jamais. L'incident a été noté plutôt vaguement, par Manuel Barreto, Capitaine de conquêtes des rivières, dans une lettre au Vice-Roi de Goa datée du II Décembre I667. On y dit que Sismondo Diaz entreprit la conquête, quand il était le Capitaine des rivières, afin d'effectuer la liaison par terre à l'intérieur, entre le Mozambique et Angola. "Mais", dit la lettre, "à Loando où il aurait dû se reposer et obtenir beaucoup plus d'aide, ses rivaux l'ont empoisonné, étant jaloux de son grand nom et du pouvoir acquis dans on entreprise", et à sa mort, l'armée qu'il avait laissée à Chuambos de Butua, se retira, et ce royaume-là resta en rebellion. Barreto renforça son opinion que la conquête de Butua (une partie du pays central d'Agisymba) s'effectuerait très facilement, quand Macaranga et Manyika seraient pris.

Rien de cela ne fut fait, soit dans Macaranga comme il l'appelle, qui signifie, bien sûr, la province du Nord-Est d'Agisymba, sous le règne de Mwène Mutata, soit dans Manyika, et les provinces centrales n'ont encore jamais éprouvé la vue de l'armée portugaise près de leurs frontières.

Ainsi, la première partie du I7ème siècle se montra être une époque très turbulente pour les projets portugais sur la terre de Mwène Mutata, ainsi que pour ses héros nationalistes, Matuzianhe et Kaparesine, qui seront classés par les nationalistes, comme les vrais défenseurs de leur terre contre l'agression étrangère, tandis que les deux frères, Gasi Rirere et Mavura, seront regardés par leurs enfants comme des traîtres.

5) Dans la seconde partie du I7ème siècle, les Portugais ont scellé leur propre sort ou l'effondrement total de la province du Nord-Est, avec la corruption excessive, augmentée par la colonisation des criminels condamnés à Goa, qui eut pour résultat, à son tour, la rebellion générale, vers la fin du siècle, des familles individuelles de Kuranga. Beaucoup de stations portugaises furent détruites pendant I692, y compris Dambarare, le marché principal de l'or, et ceci les fit se déplacer plus loin à l'Est, dans le territoire de Batonga, où ils restaient encore les plus forts. Les Kuarangas essayèrent même de les poursuivre vers Sofala

---

1) On ne trouve pas Chuambos sur la carte de Rhodésie, mais la plus proche dénomination, qui s'est situ"e, d'ailleurs, dans la région mentionnée, est la vallée de Chimbi, affluent de Rusape/Sabi.

en 1696, mais on les repoussa.

Le territoire de Batonga était forcément divisé parmi les Portugais en grandes propriétés individuelles appelées prazos, dont les habitants africains se sont souvent rebellés, mais ils étaient toujours finalement subjugués par les canons de leurs maîtres. Beaucoup de propriétaires portugais ont amassé de grandes richesses et vivaient comme Theal nous le rappelle "dans le style de splendeur barbare, mais ils étaient toujours exposés aux malheurs de la guerre". Quelques unes de ces propriétés appartenaient encore à leur chef fantoche Mwene Mutata, qui se mit à se plaindre au Roi du Portugal d'être dépossédé, forcement et illégalement, mais l'ordre du Roi commandant la restitution de la terre à son vrai propriétaire eut pour réponse la déclaration de guerre contre le plaignant.

Une bande de ces criminels guidés par Antonio Delima, un condamné, leva une armée d'esclaves et d'autres fidèles Africains pour subjuguer le chef décadent à leur volonté, mais en face de l'assaut, la lutte fut évitée par le meurtre de Mwene lui-même, par ses propres commandants qui ne le respectaient plus. Les criminels nommèrent ensuite un autre Monomotapa et choisirent un de leurs plus forts propriétaires, Antonio Lobo da Silva pour régner avec lui comme le représentant du roi du Portugal.

Les propriétaires individuels ou prazos se multipliaient progressivement, et avec eux l'illégalité et l'anarchie continuèrent. Il y avait 85 de ces propriétés de diverses grandeurs dirigées par des chefs blancs et de sang mélangé, qui avaient des droits souverains sur leurs habitants et leurs esclaves, comprenant la peine de mort, et leur principale richesse venait de la traite des noirs qui se déroulait abondemment pendant la première partie du 18ème siècle.

Cette prospérité augmentait avec le passage du commerce des mains de l'Etat aux mains d'individus privés et de compagnies commerciales. Libre commerce était, donc, ouvert à tout le monde, à la condition du paiement de 20% de la valeur d'import et export aux taux de douane. Les Mahométans et les Indiens, eux aussi, ont bien profité de ces mesures, puisqu'on avait répandu dans les régions de Mozambique 17 compagnies Indiennes de Commerce, dites les Maisons de Banyan, qui tinrent dans leurs mains, le commerce presque entier pendant la plus grande partie du 18ème siècle, jusqu'à leur explulsion en 1783.

Le fait remarquable de cette dernière base de l'activité portugaise sur les Rivières, était que depuis la fin du 17ème siècle, cette activité

se concentrait dans le triangle formé par le fleuve Zambèze, la côte de la mer, et une ligne droite tirée du Chicova sur le Zambèze, directe au Sud à Sofala vers la côte. Cette terre ne formait pas la région originale du territoire d'Agisymba, mais seulement sa frontière plate de l'Est, qui pourrait être légitimement occupée par l'expansion de la famille originale de Kuaranga. Mais comme ce n'était pas le cas, puisque cette terre était occupée par les peuples de Batonga au moment où les Portugais ont étendu leur influence principale, on pourrait dire qu'en réalité la terre originale d'Agisymba, sauf les très couteuses tentatives abortives portugaises de subjuguer sa province de Nord-Est, restait en somme, intacte de la pénétration étrangère dans son intérieur; cela était dû, sans doute, au pouvoir central et à leur forteresse.

Il est aussi remarquable qu'au début du 18ème siècle l'influence portugaise se soit glissée de la province turbulente du Nord-Est, entièrement en faveur du triangle relativement paisible de sa frontière de l'Est, laissant les habitants de la malheureuse province ciseler leurs propres destins. Cet état des affaire comparativement paisible et éloigné de l'influence extérieure, continua pendant le restant du siècle jusqu'à son nouveau bouleversement par les trois invasions étrangères successives, et leurs occupations respectives à partir de 1827, par les Ngoni, les Matabètes et les Britanniques, qui seront montrées plus loin.

Ainsi, se termine le récit de la conquête tragique et non réalisée des mines, qui nous rappelle bien le roman "Des Souris et des Hommes". On obtiendrait le même résultat si l'on cherchait à conquérir les mines de la lune.

Il faut, donc, conclure ce chapitre avec le renvoi total du fabuleux mythe portugais sur le grand empire de Monomotapa en Afrique Méridionale.

En regardant rétrospectivement le récit seul de ce chapitre, on s'aperçoit qu'il n'y avait pas d'empire de monomotapa du tout, si largement salué dans toutes les Archives Portugaises. Il n'y avait qu'une petite province à l'intérieur de la courbe du Zambèze, dans laquelle une grande famille, la progéniture de la famille centrale de Kuaranga, du coeur du pays d'Agisymba, s'établit en conséquence de l'expansion naturelle pour vivre son propre destin dans les nouveaux alentours, jusqu'à ce qu'elle soit découverte par les Portugais au début du 16ème siècle. La province était abondante en or alluvial, ce qui attira les projets portugais. Son gouverneur original, c'est à dire l'homme qui a mené la famille dans cette région, s'appelait Mutata, et ce nom fut préfixé plus

tard, par le mot de la langue locale ou Shona de "Mwène", signifiant propriétaire ou "possesseur"; ainsi les gouvernants héréditaires successifs ont retenu le nom traditionnel de Mwène Mutota, la procédure habituelle dans toutes les successions de Kuaranga, comme on le verra plus loin. Cependant, les Portugais, n'étant pas assez soucieux dans leur orthographie l'avaient corrompu en Monomotapa, et il resta ainsi dans toutes les archives. D'ailleurs ils l'ont appliquée par faute de compréhension, pas seulement à tous les gouvernants traditionnels, mais aussi à la terre sous leur contrôle. Ainsi est arrivé, le nom du pays ou de la terre de Monomotapa, dans toutes leurspsquisses et cartes d'Afrique méridionale, 'étendant ussi loin que l'Afrique du Sud, sous le titre de Grand Empire de Monomotapa.

Pendant notre recherche prolongée dans la région nous essayâmes de trouver quelques traces sur le terrain de ce grand empire, mais nous ne l'avons nulle part rencontré, car on ne peut pas trouver quelque chose qui n'existe que dans les archives, et dans les cartes portugaises, copié, par ailleurs, par tous les autres cartographes qui ont tracé la carte d'Afrique.

Un tel mythe avait dû être créé par la voie d'un empire fabuleux, qui ne pouvait pas être si facilement envahi, de peur que les vaillantes tentatives abortives portugaises pour le conquérir et le subjuguer, restent honteuses, à jamais, aux yeux de la postérité.

D'ailleurs, les 23 soi-disant royaumes vassaux du grand empire de Monomotapa énumérés dans "la Décade d'Antonio Bocarro" Theal volIII p355-56, ne sont rien d'autre que les petites possessions de la terre jamais étendues au delà de la taille d'une propriété européenne, disons entre I 000 et 5 000 arpents, qui se trouvent toutes dans la région de la province, et quelques unes s'étendent au delà de la courbure du Zambèze dans le triangle déjà mentionné, tenues entièrement par les Batongas, et dernièrement morcellées dans les propriétés portugaises appelées prasos. Ces régions étaient bien connues des archivistes portugais, puisqu'elles étaient dans leur sphère d'influence et d'assaut. De ces noms ainsi cités, le royaume de Chirao étrit le plus à l'Ouest, s'étendant aux lisières de Sinoia, et le restant était à l'intérieur de la courbe du Zambèze et autour de Tête et de Sena, tenus par les Portugais, depuis le début de leur aventure. Baroe, Boerse, Chiria, Chidiman Boquize, Inhabanzo, Chiruvia, Condesaka, Mungussy, Macurube, Choe, et les autres sont toutes les petites concessions aux alentours de Tête. Cependant, aux yeux

des archivistes portugais, ils étaient de grands royaumes, vassaux du grand empereur de Monomotapa.

Nous trouvons, cependant, sous la même plume, la contradiction d'un grand empire de Monomotapa, s'étendant jusqu'à la lisière de la province du Cap en Afrique du Sud, puisque nous avons vu comment Francesco Barreto a envoyé durant sa première et désastreuse expédition une ambassade à Mwène pour lui demander le droit de passage à travers son territoire, vers les mines au delà, de Manyika et de Butua, et pour former alliance contre son ennemi Mongasi. Mwène conclua un accord avec les Portugais de libre passage à travers son territoire aux mines d'au delà, c'est à dire, celles de Butua, qui ne faisaient pas partie de son territoire. Butua, faisait, bien sûr, partie des provinces centrales d'Agisymba, qui ne furent jamais atteintes par les Portugais, sauf pour une tentative abortive déjà montrée, et ceci prouve clairement, de la même plume, que le grand empire de Monomotapa, ne s'étendait plus loin à travers l'Ouest et le Sud, qu'aux frontières du royaume de Butua.

Avant d'achever ce chapitre, nous voudrions mettre en lumière un fait important, dont les missions religieuses et l'administration portugaise des possessions actuelles en Afrique de l'Est, devraient être très fiers à jamais.

En Janvier 1964, il nous fallut traverser leur territoire avec notre voiture, par la route de Rhodésie au Nyasaland (maintenant Malawi), pour prendre fonction à la suite de notre nomination de Professeur de lycée.

A la nuit tombante, nous avons atteint la ville de Tête sur le Zambèze, le même endroit que l'on a décrit dans ce récit. Il nous fallait passer la nuit avant de traverser le grand fleuve qui avait débordé à l'époque, un fleuve aux dimensions gigantesques. Le grand hôtel de la route principale de la ville, où se promenaient partout les Africains, et où nous devions passer la nuit, n'avait pas de garage disponible pour notre voiture. Or, celle-ci était pleine d'affaires personnelles, y compris un frigidaire dans le coffre, un magnétophone, un grand appareil photographique, un grand cinémascope, des couvertures, des vêtements et d'autres choses d'assez grande valeur, et les portes de la voiture ne fermaient pas à clé.

"Laissez tout à vue, personne n'y touchera", nous a dit la propriétaire. Le lendemain, nous avons retrouvé tout intact, comme nous l'avions laissé la veille. Une telle merveille ne pourrait s'effectuer nulle part dans le monde entier de nos jours, avons nous pensé, et si les Portugais ont réussi à inculquer la droiture dans les coeurs et les cerveaux de leurs sujets africains, alors, qu'on les laisse jouer leur juste cause en paix.

X X X

CHAPITRE VIII : LA TRADITION ORALE DES FAMILLES PRINCIPALES INDIVIDUELLES DANS LES REGIONS DU NORD D'AGISYMBA.

Mtoko, (Chikunzu et d'autres), Dotito, Sipolilo, Makope, Nematombo avec les apparentés, Chirau, Zwimba et Mangwende.

I) Mtoko : La population de la région entière : 45 000 (en 1963).
Stature : 67,5 inches (169 cm), Index nasal : 93
Index céphalique : 75.

Mutupo : Shumba = lion; chidau : Nyamuziwa = fameux.

Dynastie : Namavuya (Nehoreka), Mukombwe, Mapakhwe, Nyamakwene, Dawa, Kadjiwa, Goto, Bvure, Nyakhuna, Sungari, Mbudzi, Mtoko, Chiveshi, Nyakanyanga, Kovo, Chipuriro, Tengai, Kawere, et Gazi, le chef actuel (1963).

La tradition orale de Mtoko est un exemple mentionné dans le chapitre V p156-157 de cet ouvrage, où ses porteurs ne savent que le nom du fondateur de leur tribu avec peut-être deux ou trois de ses fils, frères ou partenaires, et ensuite, aucun autre nom n'est rappelé, pendant une longue période, jusqu'à un petit nombre de générations avant leur temps, où ils peuvent présenter une liste plus complète de successeurs, puisqu'ils sont mieux mémorisés.

Leur tradition de fondateur, par exemple, ne remonte pas plus loin qu'à cinq générations, mais si nous la comparons avec la liste compilée en 1948 par N.C. Brent, déjà citée, avec l'arbre généalogique de chef Makope, qui arrive d'avoir un lignage commun, ou proche apparenté, alors nous verrons qu'il se trouve une différence de quatre générations, puisque celui-ci se monte à neuf générations, même dix, si on les lie à nos jours. IL doit y avoir, donc, quelque part, une période vide dans la tradition de Mtoko, qui, dans ces circonstances, ne pourrait pas être découverte ; en conséquence, il nous faut l'accepter ainsi présentée, pour éviter d'autres brèches.

La tradition de Mtoko dit que ce peuple provient du Mingare près de Choma, dans le district de Tête, l'Afrique port gaise de l'Est, régie à l'époque par le chef Dzivaguru. Ceci correspond aussi avec la tradition du chef Makope (la liste conclue par Bent), qui est plus complète. Puisque

là, on nous dit que Nyanehwe, le plus jeune fils du Mtota, celui qui avait quitté Guruuswa le premier pour le Nord, qui a succédé à son père au titre de Gouverneur, s'est déplacé à travers le Zambèze, dans le territoire de Batonga, gouverné à l'époque par le chef Dzivaguru. Il avait déjà une grande famille, à l'époque, avec beaucoup de fils adultes et des partenaires. Ses fils, dérivés des listes de deux traditions, étaient les suivants : Namavuyu (alias Nehoreka), Mukombwe, Chiwokamahwe et Usiwako. Nous apprenons, en plus, de la tradition du chef Dotito qu'il avait Nyanehwe comme ancêtre, et l'ancêtre du chef Sipolilo était Chingowo, le frère de Nyanehwe, par les mêmes parents. Nous en discuterons ci-dessous.

Cependant, les nouveaux venus étaient très affligés par la maladie et la mort, probablement causées par les moustiques, la sécheresse et la famine, ce qui les avait contraints à quitter la rive du Nord de Zambèze et à s'en retourner à leur province de départ. Ils traversèrent le Zambèze au retour, et s'établirent autour de la colline appelée Diwangombe, au Nord du Mont Darwin. Là, Nyanehwe dit à son fils Namavuyu (alias Nehoreka) de quitter la région pour se trouver un autre endroit. De là, la tradition de Makope dit que Nehoreka prit son fils Chihumbe et monta le long de la rivière Nyaguwe; ensuite il monta Nyadiri, la région actuelle du district de Mtoko, dans le pays du chef Makate du Mutopo Soko, le singe, qui fut battu et chassé, lui permettant ainsi de s'y établir.

Mais la tradition de Mtoko s'étend un peu sur l'incident de Makate. On dit que Nehoreka n'est pas venu avec son seul fils Chihumbe, qu'elle ne connaissait pas, mais on mentionne cinq autres de ses fils et trois frères, cités au dessus, avec pour partenaires de bons guerriers, les plus notables étant Mhako, Kadembo, et deux valets Makashe et Nyagupo. Les hommes du groupe voyageaient avec toutes leurs affaires personnelles. Ils avaient des espions à l'avant garde et des guerriers à l'arrière, et étaient suivis par des femmes, des enfants, des moutons, des chèvres et du bétail; des lâches portaient les provisions sur leur dos. Pendant la nuit on dansait Mhembehwa signifiant les chants de guerre, Dandi et Chiguwu, les chants de chasse, et aussi Tsotsa, les chants rituels spirituels.

En atteignant leur destination, la région appelée Budja, pleine de baobabs, ils envoyèrent au chef Makate des cadeaux : des défenses d'éléphant, un mouton mâle, et un boeuf sans cornes comme marque d'amitié, et lui demandèrent de s'établir dans son territoire.

La permission fut donnée, mais après trois années de coexistence pacifique, le nouveau peuple Va Budja attaqua la maison de son hôte, où on

se battit pour saisir le pouvoir sans parvenir au but. Ils furent chassés par leur hôte.

Ensuite, Nehoreka désigna un projet plus habile. Il donna sa soeur Nyamungate, au chef Makate, pour femme afin de renouvel er leur amitié. Elle était respectée par ses peuples, et même aujourd'hui, on ne jure que par son nom.

Etant jolie femme, elle devint bientôt la maîtresse de son nouveau ménage et apprit tous les secrets de son maître. Elle renseigna graduellement tous ses peuples par son espionnage, avec les tours nécessaires pour assurer la victoire. On renouvela bientôt la bataille, quand le chef s'enfuit quelque part dans l'Est sans laisser de trace. Nehoreka devint alors le maître de la région qui fut ensuite morcelée entre ses fils, ses frères et ses partenaires.

Nehoreka lui-même, s'établit dans une région qu'il appela par son second nom de : Mavuyu, actuellement sous le pouvoir d'une femme Charewa, mais la plus grande partie de la terre passe aux descendants de son frère Mukombwe, qui était devenu aussi le chef.

Les cinq fils figurant dans la tradition de Mtoko ne pourraient pas être des fils originaux remontant à la 10ème génération qui était évidemment inconnue à cette tradition, mais seulement des descendants plus récents dans le courant de la mémoire de ses porteurs. Cependant, on dit que le père leur donna une médecine qui leur permit de devenir des mediums des esprits ancestraux, plutôt que des chefs terrestres, et c'est pour cette raison qu'aucun d'entre eux n'est devenu chef.

Le titre de chef passa alors au Mapakhwe, son neveu, le fils de Mukombwe, de qui on avait peur, y compris Nehoreka lui-même, pour sa férocité. A la mort du fondateur, son esprit fut proclamé esprit de la tribu, tandis que son neveu fut regardé comme le chef terrestre du peuple de Va Budja.

La nomination des chefs successifs du Mtoko, était strictement suivie selon la volonté du fondateur Nehoreka, qui se révélait par le medium d'une femme, traditionnelement connue sous le nom de Vamvura.

Ce medium d'une femme, ou Swikiro dans la langue de Shona, ne devait pas être confondu avec la Charewa, dont l'office consistait à être la femme terrestre du Mudzimu, ou l'esprit du fondateur Nehoreka. Originalement, quand Nehoreka mourut, et que son esprit fut proclamé esprit de la tribu pour tout le temps, les âges de la terre ont décidé, en consultation avec le medium de l'esprit, ou Swikiro, d'assigner à une femme sur

la terre pour l'esprit passé, une femme déjà sur le retour d'âge, de résider dans la région antérieurement possédée par le fondateur, pour régir les peuples en son nom. Le nom traditionnel de ce chef spirituel manifesté sur la terre dans la vie réelle, était "Charewa", signifiant : "ce qui est parlé par Mudzimu", et elle régit encore ainsi aujourd'hui, dans la région originalement occupée et régie par Nehoreka lui-même (Population II 000).

L'élection à cette offiue de Charewa est nominalement effectuée par un Swikiro (ou le médium de l'esprit), et nommée officiellement par le chef Mtoko.

Elle est généralement choisie, ou bien parmi les femmes les plus âgées du chef actuel, ou bien permi les autres femmes encore vivantes des chefs antérieurs, le choix reste au Swikiro, en consultation avec le chef.

Elle est encore proclamée officiellement comme la Charewa, c'est à dire la femme de l'esprit du fondateur Nehoreka, et régit son territoire original en son nom, par les moyens des conseillers masculins. Leur histoire, leur mutupo (ou nom particulier de la tribu dont on parlera plus loin dans la deuxième partie) et Chidau (la phrase de salutation dont on parlera aussi), sont exactement pareils à ceux du chef Mtoko lui-même, et ils ne sont ni responsables ni dépendents l'un de l'autre.

La même femme Swikiro, qui choisit la femme terrestre pour l'esprit de Nehokora, a pareillement un rôle décisif dans le choix des chefs de Mtoko.

Le féroce neveu de Mapakhwe régit ses peuples sans aucun incident, mais à sa mort, comme il était habituel dans toutes les successions africaines, des intrigues et des luttes eurent lieu pour le choix du successeur, puisqu'il y avait cinq fils, tous prétendants au trône : Dehwe, Nyamakwere, Dawa, Kadjiwa et Goto. Enfin, le premier né Dehwe fut chassé par l'équipe associée de ses quatre frères, à Matumgi (la région de la mission religieuse de Toussaint), et on décida alors de passer strictement le titre de chef en rotation entre les quatre maisons restantes. S'il y avait beaucoup trop de descendants dans chaque maison, comme c'était toujours le cas dans les sociéts polygames, alors le Swikiro devait faire un choix final, sous le conseil des plus âgés dans l'ordre strict de rotation observée par les quatre maisons successives.

Ainsi, l'échantillon des chefs suivait strictement l'ordre successif entre les quatre maisons à chaque génération jusqu'à nos jours, et un tel arrangement ordonné s'est suivi, à notre connaissance, seulement dans un

autre titre de chef du pays, chez leurs voisins du Sud, de Mangwende, (voir plus loin), où les luttes et les meurtres ont été minimisés.

Le couronnement est fait par un homme tenant l'office héréditaire, appelé Ruku. Le candidat choisi est convié à s'asseoir sur une pierre très glissante appellée "Chipumu", et s'il glisse en s'asseyant, alors il est regardé comme inacceptable à l'esprit de Nehoreka.

Quand le chef Mtoko meurt, son corps est pieusement conservé dans la peau d'un boeuf noir, donné par la Charewa et tué par étouffement, et enterré dansunetombe sectionnée, pour y adapter les bras, les pieds et la tête, distinctement enveloppés par des peaux tirées des pieds et de la tête de l'animal.

Ce fut le onzième chef de la dynastie, appelé Mtoko, de la première maison de Nyamekwere qui reçut les Britanniques quand ils sont arrivés. La région et la terre réservées pour les Africains dans ce district-là s'est appelée ainsi à l'époque, et elle est appelée ainsi aujourd'hui. La localisation peut être vue sur la carte, dans l'appendice.

Les événements plus récents : Avant la conquête britannique, les chefs de Mtoko luttèrent contre les Amandabeles connus sous le nom de Madsviti au Sud-Ouest, au delà de la rivière Nyadiri, tuant leur chef Kadyawekonde, dont la tête fut apportée chez eux en souvenir de leur bravoure.

Ensuite, ils combattirent contre les envahisseurs du Nord-Ouest appelés Pzangwe, dont le chef Muchadakwenda avait eu un bras coupé, qui fut rapporté chez eux.

Finalement, ils combattirent deux fois avec les envahisseurs provenant du territoire portugais (Afrique de l'Est), sous le commandement de Gouveya, qui furent battus chaque fois. La première fois, ils lui capturèrent le fameux tambour appelé Chiuzingo maintenant déposé dans une des tombes dans une grotte, et la deuxième fois ils obtinrent du Gouveya un boeuf en signe de reddition.

A l'arrivée des Britanniques, Mtoko instruisit son fils Gurupira et ses partenaires de rester amicaux.

Dans la même région, on trouve des familles apparentées sous des noms ou mutupo différents, mais elles sont toutes de la même souche. Ainsi, nous avons deux familles portant le même Mutupo de Nzou, ou éléphant : Nyamukoho (Pop. 13 000) et Chikwisu (pop. 5000); et une famille de Chimoya (pop. 12 000) portant le Mutupo de Shoko - le singe.

Près de la frontière de l'Afrique portugaise de l'Est, il y a des fa-

milles métissées avec les Tongas sous les commandements des chefs de : Nyakuchena (pop. 7000), Mukata (pop. 7800) et Goronga (pop. 5200).

Le langage et les coutumes de ces peuples sont hautement teintés de ceux des Batongas; ceci est dû aux proches contacts physiques et aux mariages entre ces peuples.

---

2) Dotito : Population dans la région : 50 000
Stature : 66 inches (165,2 cm), I.N = 93 ; I.C = 74 .
Mutupo : Nzou = Eléphant; Chidau, Samanyame - Mukatami
Dynastie : Nyanehwe (alias Katehwe, alis Nyamhapa), Jengeni, Manyika (Ier Dotito), Manyika II, Kakeza, Nyawanza, Mudhimu, Bweke, Manyika III - le chef actuel

---

La tradition de Dodito est aussi très faible. Il n'y a que six générations qui sont remontées au premier ancêtre, tandis qu'en réalité il devrait y en avoir au moins dix.

Le premier ancêtre Nyanehwe était la même personne qu'on a noté chez Mtoko, ainsi que chez Makope, et était le frère, selon cette tradition de Chingowo, ancêtre de Sipolilo, qui s'établit dans la région de l'Ouest.

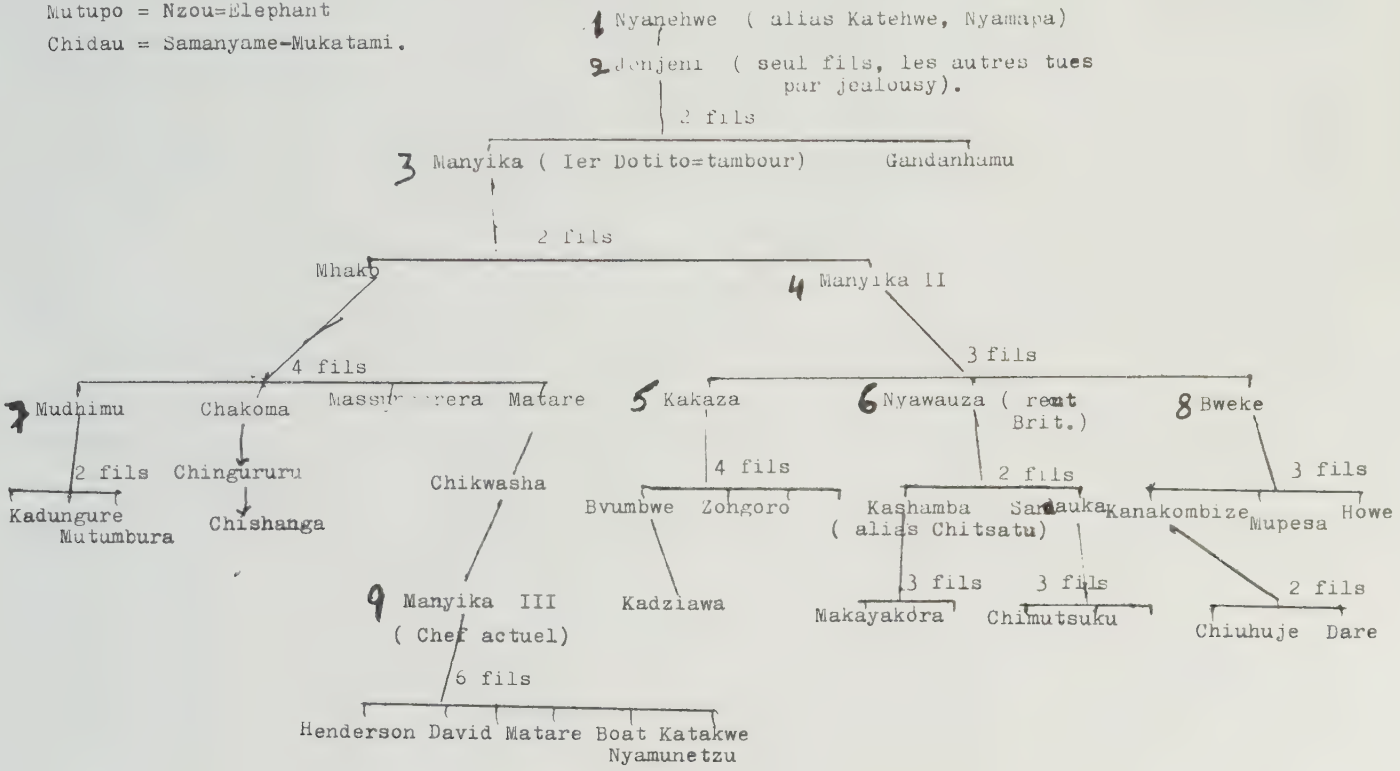
Nyanehwe, Katehwe, ou Nyamhapa sont les trois noms de la même personne, tous les trois signifiant la même chose, la peau d'un daim, parce qu'il portait justement une peau de daim autour de la ceinture. Son propre nom donné à sa naissance était Nosenga, mais il fut transformé par ces trois noms dans sa vie d'adulte à cause de son habitude.

La tradition de Dotito est un peu plus explicite au sujet du premier détenteur de la terre du Nord du Zambèze, le chef Dzivaguru. Quand le groupe se déplaca à travers le Zambèze dans la région de Batonga, leur chef s'appelait Karuwa. Nosenga, ou Nyanehwe voulait marier une de ses filles, mais il ne pouvait pas être approcher. Ensuite, ils enlevèrent un de ses fils, et se servirent de son office pour voir son père. Des preles et une quantité de vêtements rouges furent apportés comme cadeaux, mais le chef était si effrayé de la couleur rouge montrée en abondance, qu'il s'enfuit au sommet d'une proche colline où se trouvait un grand étang, y tomba et s'y noya. Dziva signifie en langue de Shona un étang, à qui le suffixe de Guru, signifiant grand, a été rajouté, d'où le nom complet de "Dzivaguru = un grand étang". (Nous connaissons déjà le mot Guru dans "Guruuswa = une grande famille).

L'esprit du chef, à l'époque, descendit ensuite sur les Swikiros (les

chef Dotito

Mutupo = Nzou=Elephant
Chidau = Samanyame-Mukatami.



médiums) successifs, qui ont joué un rôle important dans l'histoire du pays. Le nom est ainsi devenu le titre traditionnel des chefs.

Cependant, comme nous le savons déjà par la tradition de Mtoko et Makope, le groupe de Nyanehwe reculait vers le Sud, à cause de la maladie, la sécheresse et la famine, où la famille s'était répandue. Ils s'établirent autour de la colline Diwangombe, au Nord du Mont Darwin, où ils se trouvent de nos jours sous le nom du chef Dotito, tandis qu'une autre branche de la famille, guidée par Nehoreka se déplaça vers le Sud-Est, et s'établit dans la région de Mtoko déjà mentionnée. Nyanehwe, comme son frère Chingowo (ancêtre de Sipolilo, voir plus loin), avait une centaine de femmes, et de peur de les voir infidèles avec ses fils, ordonna comme son frère l'avait fait, (voir plus loin), que ses fils soient tués après la naissance. Ils étaient habituellement mis dans un pot et enterrés vivants près d'une rivière. Il n'y a pas de doute, qu'il y eut un certain nombre de "Moïse" qui ont échappé à cette mort; plusieurs de ces évasions furent connues dans la maison de Chingowo, puisque ces peuples suivaient toutes les coutumes des Hébreux et des Egyptiens (voir la deuxième partie), et il arrivait que, ou bien la mère disparaissait avec son fils, ou bien elle passait secrètement la victime proposée à une de ses parentes pour y être élevée discrètement.

On gardait un ou peut-être deux fils pour la succession, surtout quand le père régnant avait déjà semé assez de son grain dans un large champ, et qu'il pensait à sa retraite. Sa jalousie commençait à le quitter aussi, et la paix prévalait dans sa pensée et partout dans son pays.

Celui qui fut heureux, pourrait bien être Nehoreka, qui s'en alla dès qu'il grandit avec ses partenaires. Ensuite, après une longue brèche, la tradition de Dotito ne connait qu'un fils né à Nyanehwe, du nom de Jengeni, qui succeda au titre de chef à son père, dans la même région. Il pourrait être seulement un descendant éloigné, encore dans la mémoire des porteurs de la tradition, puisqu'il n'y avait pas de moyens pour remplir le trou de quatre génération entre le premier ancêtre et le premier successeur ainsi rappelés.

De là, la tradition est plus explicite, leur mémoire remontant à quatre ou cinq générations, pas seulement des chefs eux mêmes, mais aussi de leurs apparentés.

Peu d'incidents spéciaux de l'histoire y sont rappelés, si ce n'est la pratique excessive du sacrifice humain, une coutume biblique qui vaut la peine d'être notée.

Un rituel très commun, pratiqué régulièrement, était le sacrifice d'un mouton pour la pluie, ou pour l'apaisement des esprits, dans le cas de maladie dans la famille, comme l'a décrit le docteur Gelfant dans ses travaux[I], et qui seront davantage décrite plus tard dans cet ouvrage. Quand il n'y avit pas de pluie, un mouton était lié à un arbre, et ensuite brûlé. Dans les cas les plus sévères, un boeuf noir était ensuite lié à un arbre, et un trou creusé dans la terre auprès de lui, que l'on remplissait de bière ou d'eau, dans lequel on enfonçait la tête de la bête qu'on gardait ainsi jusqu'à l'asphyxie.

Très souvent on tuait le fils d'un chef, non pas au nom de la jalousie, mais comme un rituel pour la pluie, la vieille coutume biblique. Le fils ainsi choisi devait être lié à un arbre et ensuite brûlé vivant, face aux adorateurs assemblés pour la pluie.

Le proces us était devenu si simple, que même le Swikiro lui-même, était autorisé à brûler ses ennemis réels ou suspects. La tradition dit que le Swikiro soutenant l'esprit du fondateur Nyanchwe brûlait d'habitude des victimes jusque dans les années 20, quand la loi britannique était encore éloignée des parties lointaines des régions du Nord de la brousse. Si un homme, par exemple, suivait une femme de Swikiro, et était soupçonné d'adultère, on donnait l'ordre à Mchombo, le premier né de la femme principale, Vahosi, qui était le principal aide de son père, de disposer du coupable soupçonné, de la manière habituelle : il serait lié, logé par terre, couvert d'un tas de bûches, et ensuite brûlé. On a abandonné cette pratique, ~~on nous a dit~~, depuis une trentaine d'années, quand le dernier coupable fut arrêté.

Aujourd'hui, l'office du Swikiro (un mâle), portant l'esprit original de Nyanehwe, est décisif dans le choix de la succession de chefs, mais en outre, il est très actif dans l'apaisement des esprits, au cas où l'on commet l'inceste, ce qui se fait assez souvent, en paiement d'un bétail, ou alternativement de 5 livres par coupable. Trois cas récents de Chimhinu, l'inceste, que l'on nous a cité, ont été pacifiés par le Swikiro actuel .

1) le père copulait avec sa fille;

2) Seckreta Kapomo, le fils a fait pareil;

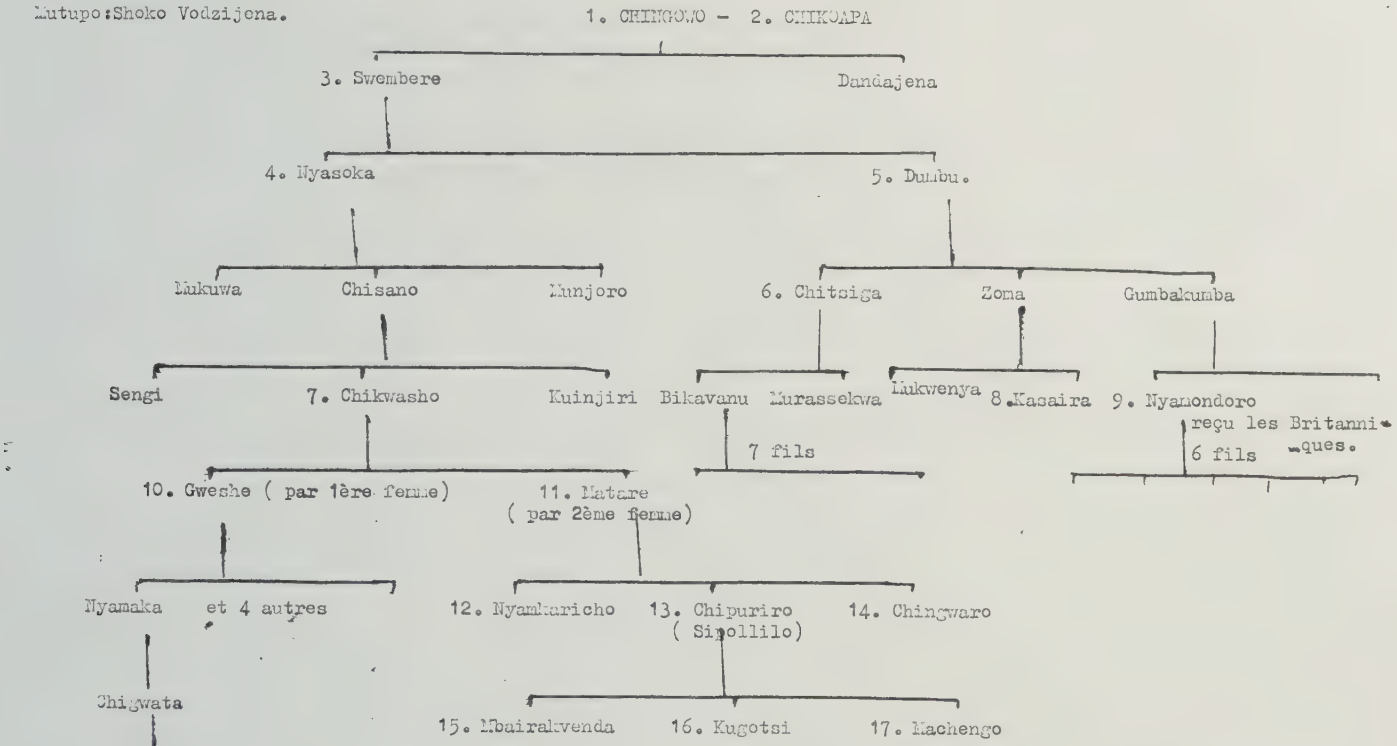
3) Kudada, étant ivre une nuit, a dormi avec sa mère, quelque trois semaines avant notre arrivée dans la région. L'amende de 5livres était

---

I) Michael Gelfant - The Religion of the Mashona - NADA 1956; également - Medicine and Magic of the Mashonaland - Johannesburg 1956.

Chef Sipollilo

Mutupo:Shoko Vodzijena.



Nouveau Chef nomé Tapfuma Naisi Chimundera
le 21 .1. 1963.

déjà dans les mains du Nechambo, la main droite du Swikoro attendant l'arrangement avec les esprits. Tout l'argent ou bétail ainsi ramassé par le Swikiro faisait partie de sa richesse, et était donné en héritage à son premier né, qui généralement apprenait la profession dès son plus jeune âge.

Tout détail de l'institution du Swikoro, et le secret du phénomène de la possession par les esprits, sera révélé au monde pour la première fois dans la deuxième partie de cet ouvrage.

Le nom de Dotito, était donné par Swikiro au premier chef Manyika, il signifie : le tambour. On battait le tambour quand le peuple travaillait dans les champs (Zunde) du chef, quand il n'y avait pas de pluie, sous l'ordre du Swikiro. Ensuite la pluie arrivait.

Il est très important de noter que toutes les traditions des régions du Nord disent explicitement qu'ils ont originalement quitté Gurunswi dans les provinces centrales comme Varozwi, avec leur Mutupi original d'Moyo (le coeur), mais l'avaient changé sur la route, avec la multiplication de chaque famille, pour marquer une sorte d'identité indépendante, et aussi pour faciliter les mariages entre familles, qui auraient dû autrement être défendus.

Les tribus apparentées ou familles, dans la même région, et de la même souche commune sont les suivantes :

- Le groupe sous le chef actuel Chiswite, à l'intérieur des escarpements du Zambèze avec une population de 2200 personnes du Mutupo Nheri - grande antilope, chidau pondoro (boeuf).
- La famille du chef Makuni d'une population de 6 200 personnes du Mutupo Shava, Chivau, Mbonje.
- La famille de Mukosa, du Mutupo Mhumbo ou Nzou - l'éléphant.
- La famille du sous chef Kasakete, du même Matupo de Nzou. Dans les régions de l'ESt, il y a une famille compacte sous-chef Rusambo, du Mutupo Shko - le singe - le frère de Chinamora, Zoswe et Ziminya, établis ici ~~x~~ il y a beaucoup de générations quand la famille se déplaçait du Sud, comme on le verra plus loin.

---

3) Sipolilo : Population pour toute la région 75 000.
Stature : 66,5 inches (166,5cm). IN = 93; IC = 74.
Mutupo : Shoko = le singe - Chidau : Vidzijena = les cheveux blancs.
Dynastie : Chingowo, Chikoapa, Swembere, Nyasoka, Dumbu, Chitsige, Chikwasho, Kasaira, Nyamondoro, Gweshe, Matare, Nyamkavidu,

Chipiriro (Sipolilo), Chingwaro, Mbaira Kwenda, Kugosti, Nachenga, Mbaira tsonga, et son plus jeune frère Ganda, le chef député. Nouveau chef Mapfuma Naisi Chimundera nommé le 23-I-63.

Ici pareillemnt, le premier ancêtre rappelé par la tradition orale est Chingowo dont le royaume remonte (selon les Archives Portugaises), avant 1631, puisqu'il était mentionné par Antonio Boccarro à l'époque, sous le chef Chicoapa, dont la tradition surplace ne sait rien, et laissant une brèche entre le fondateur original et la lignée des chefs connus sous la tradition orale remontée à quelques huit générations.

Comme dans le cas de son frère Nyanehwe (Dotito), la tradition dit que Chingowo avait beaucoup de femmes, et était habitué à tuer ses fils à leur naissance par jalousie. Deux de ses fils sont connus pour avoir survécu, à ce traitement : Swembere le fils réel et Dandajena le beau fils, mais ce conte ne correspond pas à la tradition tenue par Swikiro de Nyanehwe, son frère. Puisque là on apprend que Swembere n'était pas le fils de Chingowo mais celui de sa fille appelée Chipako, par son mari Gwenera, et ils ont connu trois autres de ses fils ayant échappé à la mort, du nom de Dewhe, Néhanda et Chinenpenbere.

Considérant que Dehwe était un des fils de Mtoko, déjà cité, et que Néhanda était le nom d'une fille, connue elle aussi pour être la fille de Mtota, il est possible que la tradition de Nyanehwe en ce qui concerne les affaires de son frère, ait été confondue, mais on pourrait réfléchir sur le nom de la fille de Chipako, comme étant la même personne qui figurait dans les archives portugaises sous le nom de Chicoapa. Chinenpembere pourrait être pareillement la même personne que Swembere, comme dans la tradition locale.

Il est bien probable ou bien possible que Chicoapa était vraiment le fils de Chingowo, le successeur immédiat et héritier de son père, quand les Portugais ont mentionné son règne, mais que son nom figure faussement dans la tradition de Dotito pour une fille et que Swembere bien connu dans la tradition de Sipolilo, n'avait pas dû être le fils de Chingowo, mais son arrière petit-fils. Ceci s'accorderait aussi avec l'habitude si prévalente chez les Africains, de s'appeler eux-mêmes ainsi que leurs enfants, les fils d'un certain ancêtre fameux, alors qu'ils ne peuvent être, en fait, que ses descendants quelques années plus tard; à leur avis, ils se regardent encore comme les fils réels, ce qi est correct, mais nous les appel-

lerions autrement, selon notre propre modèle. De là arrive la confusion inévitable dans de pareils cas, et il y a beaucoup d'autres confusions semblables dans les divers arbres généalogiques.

Si l'on tient cette explication pour correcte, alors la brèche entre la génération présente et le fondateur original devrait être considérablement rétrécie, et vraiment elle pourrait remonter à la neuvième génération, le teneur du siège actuel, remontant au premier ancêtre de Chingowo, ce qui devrait être le chiffre presque correct.

Cependant la famille de Mutota, d'où ils descendaient, comme on l'a déjà montré ailleurs, est venue originalement de Guruuswa, la partie centrale du pays ariginel d'Agisymba où régnaient des Varozwi, avec leur nom de Mutupo original de Mwoyo, le coeur du pays, c'est à dire, la forteresse et le temple. En route, ils ont changé pour Tembo Shoko Vodzijena = le singe = les cheveux blancs. Cette tradition concorde parfaitement avec cette thèse que tous les peuples d'Agisymba sont Varozwi.

Ensuite, Chingowo se tourna vers l'Ouest avec sa famille et ses partenaires près de la région actuelle de Sipolilo, qu'il n'avait lui-même jamais atteint (voir plus loin), tandis que, son frère Nyanahwe, se tourna vers l'Est dans la région du Mont Darwin, où il s'était éventuellement établi, après avoir exploré sans succès les régions au Nord du Zambèze, déjà mentionné.

Chingowo était accompagné par un parent, peut-être un frère plus jeune, du nom de Mudzimuremu. Ils se sont établis, d'abord dans la vallée supérieure du Mazoe, dans la région actuelle de Glendale, encore inoccupée à l'époque. Un peu au Nord se sont établis les autres gens de la partie originale de Mtota, les ancêtres de Negomo et de Makope, leurs frères aussi.

Ici, Chingowo avait dû mourir, et trois générations plus tard, la terre se trouvant être trop petite pour eux, ils se sont étendu plus loin vers l'Ouest, à Mhangas, maintenant appelé Amandas, où d'autres descendants et partenaires se sont établis, tandis que lapartie principale sous Nyasoka et Dumbu s'est transportée à travers les montagnes de Mvurwugui (Umvukwes), dans la région actuelle de Sipolilo. La région était bonne mais déjà occupée par Nyamazunzu du nom ou Mutupo de Shawa, une autre tribu apparentée qui, évidemment, s'y établit un peu avent, de la partie d'avance, surtout que la partie de Chingowo était restée pour au moins trois générations dans les régions du Sud de Glendale et de Mhangas.

Ici, la tradition dit qu'une lutte eut lieu entre les deux dirigeants, près de la colline de Makuruwe, la région encore appellée aujourd'hui

Guruwe dans le district de Sipolilo, où l'hôte soutenait l'attaque des nouveaux venus. Les nouveaux venus avaient donc dû reconnaître l'hôte comme chef, mais ils avaient tout le temps projeté de voler son titre. Dumbu conçut le plan habituel, celui de lui donner une de ses filles en mariage, qui aurait ensuite exercé la tâche qu'on lui avait préparé. Le nom de la fille était Pende ou Pendura, encore bien connue dans toute la tribu. Elle fut ensuite instruite par son père de tuer son mari avec un poignard caché sous la couverture, pendant son sommeil, après une soirée de bière, où beaucoup de gens assistaient.

La bière était brassée, et une hutte était battie pour le gendre, le chef régnant justement en dehors du village du Dumbu. La soirée avait atteint le sommet de l'intoxication, quand on ordonna à la fille de prendre son mari, déjà ivre-mort, de l'emmener à leur hutte, et de faire pendant la nuit ce qu'on lui avait ordonné, de lui couper la gorge avec le couteau préparé par ses frères. Elle accomplit avec succès sa tâche, et sortit en courant et en criant : "J'ai fait ce que vous m'avez dit, je l'ai tué!"...

On battit alors le tambour pour le chef décédé, et Dumbu se proclama chef de la région. Quelques gens de Nyamazunzu ayant appris la ruse s'éparpillèrent dans les districts des alentours pour leur sécurité.

Tandis que le tambour battait, les enfants criaient : "Wafawanaka" - ce qui signifie "la mort est bonne, je suis le successeur", ou "comme il est finalement transporté par la mort, je reste le successeur", et avec ça, le Mutupo ou le nom original était aussi changé en : Phoko Wafawanaka - le singe - la mort est bonne.

Dorénavant, le nom traditionnel de leur titre était devenu "Nhowa", qui signifie : "le Protecteur", puisque l'on dit que le fondateur de la tribu offrait toujours sa protection à tous les fugitifs venus à lui. Ce bénéfice fut accordé pendant leur histoire à tous les nouveaux venus.

Du fondateur de la tribu, Chingowo, le titre de chef passait à Chikoapa, ensuite à Swembere, et après celui-ci à deux maisons successives : Nyasoka et Dumbu, ses deux fils. Un incident peut être noté ici. Swembere avait trois fils : Nyasoka, Chipfunde et Dumbu. Le fils Chipfunde mourut, laissant sa femme enceinte; par le droit de succession, cette femme passait à Dumbu (comme dans la coutume biblique) et tous ses enfants étaient considérés comme les fils de l'héritier. Ainsi le fils Chitsiga né d'elle, qui avait aussi succédé au titre de chef, était vraiment le fils de son premier mari, mais dans l'arbre généalogique, il figure comme le fils de Dumbu.

Comme la famille se multipliait, la terre fut allouée par Swikiro à chaque descendant, pour éviter les conflits.

Le premier né de Dumbu, qui justement n'était pas de son sang, mais de celui de son frère, était Chitsiga, qui avait aussi hérité le titre de chef. Mais le second fils appelé Kazinyano, était né d'un adultère avec une autre femme, qui l'avait élevé dans une autre région. Quand Swikiro fit la distribution de la terre Kazinyano ne fut pas inclus dans l'arrangement, étaant absent de la région. Quand on l'apporta chez eux, plustard dans le règne de Dumbu, en conséquence, le père instruisit son héritier Chitsiga de prendre soin de son frère, et de lui assigner le titre de chef après sa mort, pour la raison qu'il était le second fils, légitime ou non.

Les attaques des Matabeles commencèrent pendant le règne de Chitsiga, autrement il n'y eut pas d'autres incidents. Quand il devint vieux et malade, il fit connaîtreque le titre de chef doit passé à Kazinyano, selon la volonté de son père. Il mourut, et une année passa avant l'achèvement de la célébration traditionnelle du Guva, c'est à dire, rapporter l'esprit ou Mudzimu, dans la famille, quand on annonçait généralement le nouveau chef. Entre temps, l'office fut rempli par le premier né du chef mort, en ce cas c'était Nikavanu, qui fut chef suppléant, selon la coutume.

Les représentants de la maison rivale de Nyasoka eux aussi, se rassemblèrent dans la fête du Guva, en une équipe très forte, visant à obtenir pour eux mêmes, les "regalia" coutumières : un couteau, des plumes d'autruche, et une couronne de perles portant quatre pierres blanches "Ndoro", trois de face, et une derrière, puisque l'héritier désigné était un bâtard, élevé ailleurs, ce qui ne leur plaisait pas.

Avant l'annonce officielle, ils saisirent les regalia, le couteau le premier, en signe de pouvoir, et le donnèrent à Chikwasho l'arrière petit fils de Nyasoka. L'incident semblait s'être passé paisiblement, et le premier prétendant ensuite renonça à son droit, décidant de se marier et de vivre dans la même région en personne privée.

Le règne de Chikwasho fut malheureux, selon la tradition courante. Il devint idiot, commença à tuer et à voler les gens, jusqu'à ce qu'on le chassa au dehors. Il mourut quelque part dans la région du Mont Darwin, comme un mendiant, et le titre de chef passa ensuite à Kasaira de la maison de Dumbu. Kasaira, lui aussi, régna un temps assez court, puisqu'il commença à compter des courges dans la terre, considérées comme des croupes de femmes, ou Matoko, quand il tomba malade, et mourut de crise cardiaque.

Les gens pensèrent qu'il avait offensé les esprits des ancêtres. Le titre de chef passa alors à son cousin : Nyamondoro, encore de la même maison de Dumbu, qui régnait pendant l'occupation britannique.

Pendant son règne un incident est arrivé, qui changea le cours de leur histoire, et aussi empêcha les descendants de la maison de Dumbu de regagner leur titre jusqu'à nos jours.

Ceci est arrivé à l'époque appelée la rebellion du pays de Mashona, quand un fameux chasseur d'éléphants appelé Chipuriro apporta chez eux la nouvelle, qu'un mineur blanc avait creusé des mines d'or à Urike dans la région. Comme c'était l'époque de la rebellion dans tout le pays, le chasseur conseilla au chef de tuer le mineur dans leur région, comme les autres avaient fait ailleurs. La tradition dit que le chef était peu disposé à commettre un meurtre par peur des représailles. Un de ses prédecesseurs, Chikwasho, lui aussi avait tué des gens, et en conséquence il était devenu idiot; le même malheur pourrait aussi tomber sur lui, mais comme ce cas concernait tout le pays, et pas seulement sa propre tribu, il écouta la nouvelle avec sympathie, et dit qu'il irait consulter Swikiro avant d'agir.

Pendant que le chef était allé consulter le Swikiro Chimufombo, qui habitait assez loin de sa résidence, ce qui ne lui permettait de revenir que quelques jours plustard, le chasseur Chipuri ramassa une bande de guerriers, qui comprenait aussi le premier né, fils du chef, appelé "Mutemandoro", ainsi que, d'autres parents, Kamudzangu, Mutzeta, et Kimbiri, et tua le mineur, que les Africains appelaient "Mabaks", en lui retirant son butin qui fut apporté à la maison du chef.

Les soldats britanniques apparurent bientôt sur place, arrêtèrent un nombre de suspects, y compris le chasseur Chipuri qui plaida non coupable, soutenant pour sa défense, qu'il n'était pas le chef de la région, et d'ailleurs, n'avait rien, par la voie du butin, alors en possession du chef.

L'armée alors, se tourna vers le chef, dans la maison duquel se trouvait le butin de la victime, et après interrogation, les quatre hommes déjà mentionnés furent arrêtés et amenés à Salisbury pour jugement.

Le fils du chef et Kamudzanga furent exécutés, les deux autres libérés, mais le chef lui-même, dit la tradition, résolut de suivre son fils qu'il ne laissa pas mourir seul. On ne sait pas si le chef fut jugé et exécuté avec son fils, ou s'il mourut quelque part de chagrin; il ne retourna jamais chez lui, et il n'y a pas de moyens de constater actuellement s'il a été jugé ou non, puisque les archives criminelles de la Cour de Cassation de Salisbury ne sont tenues que depuis le 20ème siècle.

Le résultat fut que le titre de chef passa à Gwesho, un descendant de Nyasoka, la maison rivale, et reste dans la même maison jusqu'à nos jours. De plus, le nom traditionnel du chef "Mhowa", "le Protecteur" a aussi disparu, et fut remplacé par "Chipuriro", qui bientôt est devenu le chef dans la ligne de succession, corrompu par les orthographes européennes en Sinolilo, qui reste aujourd'hui. Les contestataires du titre de chef de l'autre maison (du Dumbu) disent qu'il n'est pas normal que leur histoire ait un tel cours malheureux, surtout qu'ils ont des raisons de penser que c'était Chipuriro lui-même qui avait tué le mineur, puisque c'était lui-même qui l'avait découvert, et d'ailleurs il était chasseur reconnu, et la qualification de chasseur d'hommes blancs pourrait à juste titre lui être rajouté. Ils luttèrent pour leur droit tout le temps, attendant leur tour pour le siège du chef, mais apparemment sans succès, et ils essaient très fortement même à l'heure où ces mots sont écrits, d'attendre une décision pour un titre vacant. Peut-être vont-ils y réussir un jour. D'autres familles apparentées se trouvent dans la région :

- un grand groupe sous le chef Bepura, qui est arrivé récemment (1943) du Lomagundi, pour y soulager la surpopulation. Son frère Makoudi y reste encore, venu originalement du Gurunswa, dans le groupe de Chirau (voir plus loin). Pop. approx. 8000.
- Un autre groupe moins grand sous le chef Chisunga (1800 partenaires mâles) qui ensemble avec deux autres groupes sous le chef Chitsungo et Chapato, occupent la vallée inaccessible du Zambèze.
- Finalement, aussi le long du Zambèze, il y a un groupe de Vanandi, sous le chef Matsivu (pop. 8000) qui provient des Batonga et ne fait pas partie des Kwaranga.

---

4) Makone : Le même ancêtre que les groupes précédents. Population totale dans la région est de 37 000.

Mutopo : Shumba = lion; Chidau : Nechinanga = la griffe de lion.

Dynastie : Mtota, Nyanehwe, Nemavuru (alias Nehoreka), Chihumbe, Gwanzwadza, Nyahundi, Kapanda, Chirimuteitsi, Mashongwambudzi (Makone), Bgwère, Gomo, Kodomasi, depuis Avril 1930, âgé de 80 ans.

Le même histoire originale comme celle des trois tribus précédentes jusqu'à la séparation des ancêtres de Dotito et Mtolo. Ils sont arrivés

de la branche de Gwandwadza, qui était instruite de son père Chihumbe de trouver sa propre terre. Gwandwadza procéda ensuite vers l'Ouest à travers le pays du Chipadzi dans la région de Bindura, traversa la rivière Mazoe, et s'établit dans la colline Chingunu vers les côtés de Simoana. La terre était encore à l'époque non occupée. C'était à peu près à la même période, que les descendants de Chingowo les ont dépassé, en route vers la région actuelle de Sipolilo.

Leur tradition dit, qu'un attaquant du nom de Matema, ne connaissant pas son origine, épousa une fille du chef Gwangwadza. Plus tard, il provoqua une bataille évidemment pour le titre de chef, dans laquelle il fut tué, et le chef, son beau père, gravement blessé. Avant sa mort, le père appela ses deux fils Morwamarefu et Nyahundi et divisa la terre entre eux, mais le plus jeune fils avait dû agir comme Nevanje (ou aider son frère aîné, qui était muet, mais pas sourd). C'était de la lignée de Nyahundi que le titre actuel de chef de Makope se dérivait. Le titre de Makope commença avec Mashongwambudzi, la 3ème génération descendant de Nyanhundi, signifiant ensommeillé (dans le dictionnaire), puisqu'il accusait toujours ses conseillers d'être ensommeillés avec les yeux ouverts.

Il n'y a pas d'autres incidents dans leur histoire.

On trouve dans la même région les chefs Chiveshe et Watta, mais ils sont les frères du chef Nyashanu, dont on parlera plus loin. Il y a aussi le chef Negomo, un descendant du chef Jiri de Varowwi (voir plus loin).

---

5) Nematombo : Population pour la région 75 000 - La région de Karoi à l'extrême Ouest.

Stature : 68 inches (170,3cm); IN = 93 ; IC = 67.

Mutupo : Shumba (lion); Chidau : Nechinanga = la griffe de lion.

Dynastie : Dokotoko (alias Semafunde), Chinehasha (1er Nematombo), Kaute, Chinoho, (alias Swimbodza), Chakazahmbe, Magunji, Masarakuja, Mujoma, et Hondoma le chef actuel.

Il y a quelques six générations ou approximativement au début du 18ème siècle, que six familles apparentées ont quitté leur foyer original à Guruuswa pour raison de surpopulation, et se sont déplacées dans la direction du Nord vers la vallée du Zambèze pour acquérir la terre nouvelle. Le plus large groupe était guidé par Dokotoko, dont l'histoire traditionnelle est ci-dessous décrite, mais les autres n'étaient que ses partenaires, et ont chacun reçu leur propre allocation de terre, qui est encore

tenue par eux à présent.

Dokotoko servit de guide sur la route, et la partie s'arrêta d'abord dans les montagnes de Chidzuwe dans le pays appelé Wadomz, la région de l'actuel Karoi, occupée à peine à l'époque par le chef Nogukura du Mutupo Tembo, les Batongas du Nord.

Ils se battirent, Noguruka fut tué et la région s'appela alors Chidzuwe, sous le chef Dokotoko. La plupart des partenaires se sont répandus de là, mais le chef explora la terre plus loin dans la vallée, où il trouva les peuples appelés Vambera du Mutupo Shumba, probablement les descendants des mêmes Batongas, sous leur chef Karindi.

Le père était trop vieux pour chasser ses hôtes plus loin, mais son premier né Chinchasha, "pousse des pierres à travers le Zambèze", signifiant qu'il poussait les hôtes à travers le Zambèze, et pour cette raison il s'appelait Nematombo, du verbe"tomba"signifiant percer, qui est devenu après le nom traditionnel de tous les chefs subséquents jusqu'à nos jours. On dit qu'il était très en colère d'avoir rencontré l'opposition du peuple de Vambera et pour cette raison, il suivit une sorte de politique de la terre brûlée, détruisant le maïs, comme une revanche, ce qui n'avait pas personne d'autre que lui-même, parce que ses peuples ont été obligés de traverser le fleuve avec leur chef.

Chinchasha devint le chef et vécut dans la région appelée Gova jusqu'à sa mort. C'est pourquoi son peuple s'appelait comme la plupart des autres tribus, les peuples de Va-Gova, ou Varova, prenant le nom de la terre où ils demeuraient.

Un point important à noter, qui pourrait être une coutume biblique, est qu'on y trouva récemment un autel de fer et de cuivre, au sommet de Chidzuwe, l'endroit où ils se sont établis originalement, pour y célébrer les offrandes, habituellement consistant en du sang d'animaux et de la bière.

Cette montagne était renommée comme l'abri et l'habitation d'animaux sauvages comme des lions, des hyènes, des léopards et d'autres.

C'était ici aussi que le candidat à chaque titre du chef devenu vacant de ses six familles, devait se reposer sur une jambe (avec la permission de changer), pendant toute la journée, sous le support du tronc d'un baobab, planté pour cette raison, tandis que ses peuples bâtissaient une hutte au sommet, pour y passer la nuit tout seul et désarmé. Le lendemain, s'il sortait de sa veillée encore vivant, on pensait que sa réclamation pour le titre était acceptée par les esprits. Mais s'il était attaqué par

un animal, alors sa réclamation était fausse. Tous les chefs antérieurs ont tenu leur veillée de cette manière, mais un d'entre eux, du nom de Karengasha, fils de Mporiwa, fut mangé par un lion.

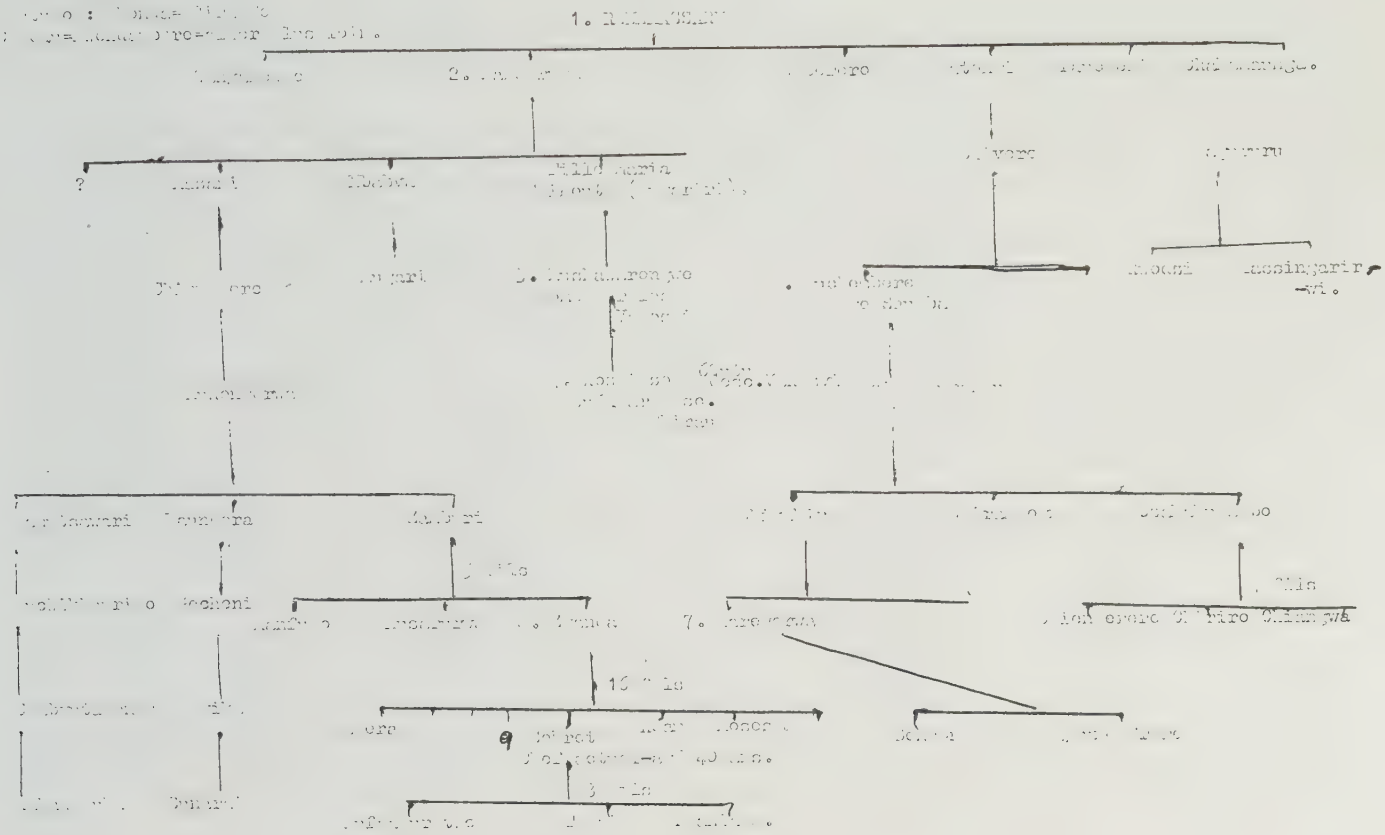
Le lendemain, on dépouillait la hutte. La cérémonie du couronnement se passait aussi près de l'arbre Baobab, qui était tenu en révérence par tous les peuples.

La région était très éloignée de la civilisation, et permettait à peine à ses peuples de s'assimiler aux conditions modernes, et à ce compte on y trouve beaucoup de contes légendaires. Une douzaine de jolies chansons traditionnelles furent recueillies qui vont faire partie d'un ouvrage séparé, comprenant une collection de quelque 500 chansons traditionnelles de tout le pays d'Agisymba.

Ces peuples subirent une bonne partie des attaques de Matabele avant l'occupation britannique, quand ils étaient heureux, de même que le restant du pays de l'Ouest de Mashona, de vivre en paix.

Voici la liste de six autres groupes apparentés dans le région, dont l'histoire, les coutumes et le mode de vie sont identiques, sauf ceux du Chundu.

- Le groupe sous le chef Dandawa (Pop. 8950) du Mutupo Tembo = le zèbre, chidau = Mazwimbakupa. Leur tradition dit qu'un homme appelé Chidzère et sa femme Nyangorowa, tous les deux de la tribu de Vambara, sont restés sur place quand les Vogowa sont arrivés dans la région. Quand ils moururent ils furent enterrés côte à côte, et ensuite on planta un baobab sur chaque tombe, dans lesquels on croyait que les esprits étaient entrés. A partir de là, ces arbres furent regardés comme sacrés, et si quelqu'un essayait de les endommager, alors un malheur lui arrivait. Si l'on n'avait pas de pluie, les esprits de l'arbre étaient alors consultés, et si l'on passait dans les alentours, on devait leur rendre hommage "hombera".
- Le groupe suivant sous le chef Dendera (pop. 6200) du Mutupo Nzou = éléphant; chidau : Samanyanga = les défenses.
- Un autre sous chef Mujinza (pop. 5 500) du Mutupo de Tembo = le zèbre; chidau : Mazwimbakupa = celui qui donne.
- Un autre encore le sous chef Nyamunga (pop. 4250) du mutupo Zambu = le mouton; chidau : Makoko.
- Le dernier groupe apparenté est le sous-chef Kazangareve (pop. 4200) du Mutupo Nzou = éléphant; Chidau : Samanyanga = défenses.



- Enfin, un groupe étranger de la tribu de Vatonga, sous chef Chundu, du Mutupo Shava, qui est aussi arrivé dans la région provenant du Nord du Zambèse, sous chef Chingombe.

---

6) Chirau : Population dans la région 50 000, district de Sinoia.
Stature : 71 inches (177,8cm), IN = 89 ; IC = 74,6.
Mutupo : Nhondo = girafe; Chidau : Mwendambere = allant plus loin.
Dynastie: Renemassaru, Mandaruga, Mushawarongive, Rozwidzo, Muchenberewe Shumba, Gutu Marewerwa, Zwanda, et Sekreta, le chef actuel âgé de 40 ans.

La famille est venue du Guruuswa, quelque temps avant le groupe guidé par Nematombo, puisqu'elle a été mentionnée par Antonio Boccarro (1635) comme les vassaux de Monomotapa. Neitevi, dont les descendants portent le nom traditionnel de Zwimba, leurs voisins actuels, était aussi initialement dans le même groupe; il y avait aussi Makoudi avec son frère Bepura, qui se sont établis plus loin au Nord, dans le même voisinage.

Le groupe était guidé par Renemassaru, mais il ne remonte qu'à six générations du chef actuel, ce qui signifie que nous avons encore une autre brèche dans la lignée des chefs non rappelés.

Il est bien possible que Renemassaru ait été dans le groupe original de Mtota, mais on l'avait laissé derrière, à Bembero, près de Sinoia, avec Neitève (Zwimba) Makoudi et Bepura pour y exploiter la terre des alentours, processus habituel pour tous les Africains en déplacement, tandis que la partie des guides allait en avant. Plus loin vers le Nord-Est, la famille de Chingowo, avait dû s'arrêter pour cultiver sa propre portion de terrain qu'elle avait trouvée, tandis que la partie d'avant garde poussait en avant. C'était pour cette raison qu'on trouvait les trois groupes principaux de la même partie dans les sections plus éloignées de l'Ouest, Chirao, Zwimba et Chingowo figurant comme les vassaux du Monomotapa, dans le Décade de Bocarro, écrit en 1635. La plupart des autres groupes du conte de Bocarro, déjà mentionné, étaient éparpillées autour de Tête et de Sofala.

Renemassaru institua un précédent en allouant de la terre à ses deux filles : Varnedondo et Varnendjedza, quand elles se marièrent à leurs maris : Sadzakurinda et Makonionga. La tradition dit que l'esprit de la première fille, Varnedondo, passa dans un serpent quand elle mourut, et celui de son mari, dans une hyène, Taneninwa. Depuis ce temps-là, Nedondo

était adoré et on lui présentait des offrandes, jusqu'à nos jours, et chaque chef, doit nommer selon la coutume, une de ses filles Nedondo, que les peuples doivent respecter.

En relation également avec ce conte, un petit animal appelé Haka = pangolin (couvert d'écailles), mangeur de fourmis, qu'on croit être gardé par Sanzakurinda, (le mari de Va Nedondo), qui se transforma en hyène, est tenu en révérence par tous les chefs Chirau. L'animal ne peut être mangé, que par le chef et son premier-né, l'héritier du trône, et on est obligé de l'apporter au chef quand on l'attrape. Le chef récompense ensuite le chasseur avec un "mbosera", un cadeau consistant en une chèvre, un mouton, et même un "mombe" - un boeuf, s'il est riche. Haka, étant un mangeur de fourmis, accumulait souvent dans son estomac des petites pierres et de la poudre d'or, s'il était déjà vieux. C'était le chef qui devait retirer lui-même la poudre d'or "ndarema", étant le propriétaire de la terre, sur laquelle tout le monde était obligé de lui apporter Haka. Le chef actuel Sekreta, qui est devenu notre ami, était très excité d'avoir reçu un jeune Haka, quelques jours avant notre arrivée dans sa résidence, ce qu'il considérait comme une chance pour lui, et son excitation n'était pas marquée par le manque de "ndarema" dans son estomac, car l'animal était encore jeune ce qui coïncidait avec son propre âge de quarante ans. On n'a trouvé dans son estomac que de petites pierres qu'il gardait en révérence.

Quelques incidents affectant la succession au titre de chef sont bien rapnelés dans leur histoire. D'abord le fondateur Benemassaru s'éloignait souvent de son foyer pour une année ou davantage ; un jour, il partit pour un de ces voyages, mais il ne revint jamais. Les peuples racontaient qu'il était allé à Ruungisso, ce qui signifie, qu'il était monté par une corde au ciel.

Son second fils Mandaruga lui succéda. Il vivait dans la même région Bemberero, et fut enterré dans la colline de Biri aux alentours. Dans les dernières années de sa vie, il était largement aidé par son petit-fils Mushanarongwe, né de sa fille et de son mari Chinonta, son domestique qui contracta un mariage de service, promettant ainsi de servir le père de sa femme toute sa vie, au lieu de lui payer du bétail. Les enfants étaient, bien sûr, dans de tels mariages de service, regardés comme la propriété du beau-père, et c'était pour cette raison, que le jeune et vigilant Mashawaronge, avait atteint la position de chef suppléant au vieil âge de son grand-père. Quand le vieil homme mourut, il fut chargé selon la coutume des tribus, d'aller au plus proche chef de Varozwi (de la Confédération des familles centrales de Varozwi), avec une proposition pour con-

firmer son nouveau titre de chef.

Mushawaringwe alla trouver son plus proche Comore Varozwi, près de la colline de Wankie, pour lui dire que son chef était mort. Comme d'habitude, on lui demanda s'il était le successeur, à quoi il répondit par la négative, mais il ajouta : moi, je pense le soutenir, et je suis "nechombo batua", signifiant qu'il était le suppléant. En conséquence, les Varozwi l'ont confirmé en l'offise, en le couronnant, au grand ennui de ses oncles, d'où on aurait dû tirer le successeur légal. Mais il fut accepté en raison de son action déjà accomplie par les maîtres incontestables de l'autorité centrale.

La rivalité fut encore augmentée, quand le fils d'intrus, Koswidzo, assuma le titre de chef après la mort de son père, qui fut empoisonné avec du tabac à priser par Chamutsawari, le successeur de la Maison de Mandaruga. Le poison fut obtenu par son cousin, Muchembere Shumba, d'un sorcier, "nganga" du Vatonga près du Zambèze. Chamutsawari l'avait pris et l'avait mélangé en une dose dangereuse, avec le tabac à priser, et s'était rendu chez le chef avec ses deux cousins complices, Kaundera et Zambèzi, les descendants du premier-né Mazani de la maison de Mandaruga.

Après la procédure habituelle de claquements des mains, Chamutsawari demanda au chef du tabac à priser, à quoi il répondit : "Chamutsawari, moi, je ne me déplace pas aussi souvent que toi qui es toujours en marche, je crois que l'on pourrait avoir le tabac à priser de toi."

A ceci, l'assassin en perspective répondit : "mais vous en avez beaucoup plus que moi, puisque vous êtes le chef. J'ai du tabac à priser qui n'est pas bon." Il avait deux tabatières sur lui, un bon et l'autre empoisonné, et après s'être servi lui-même du bon tabac, il replaça la tabatière dans sa poche et sortit l'autre pour la donner au chef avec un claquement de mains.

Le chef l'utilisa librement, et en un moment il suffoqua, et tomba mort. Il réussit à dire quelques mots avant de s'éteindre : "Tu crois que tu peux gagner mon titre de chef ? Non, tu ne l'auras pas, mais quelqu'un d'autre l'aura;" après ces mots il tomba mort.

Sa prophétie était exacte. La querelle est arrivée entre les deux maisons réclamant le titre, Katongi et Mandaruga, qui donna la victoire à la première, pour avoir obtenu du poison. Muchembere Shumba fut alors élu chef et régna sans autre incident. A sa mort, cependant, les peuples restèrent sans chef correctement élu depuis 17 années. Pendant ce temps, l'autre complice du meurtre, Zamburi, agit comme chef suppléant. Il mangea la

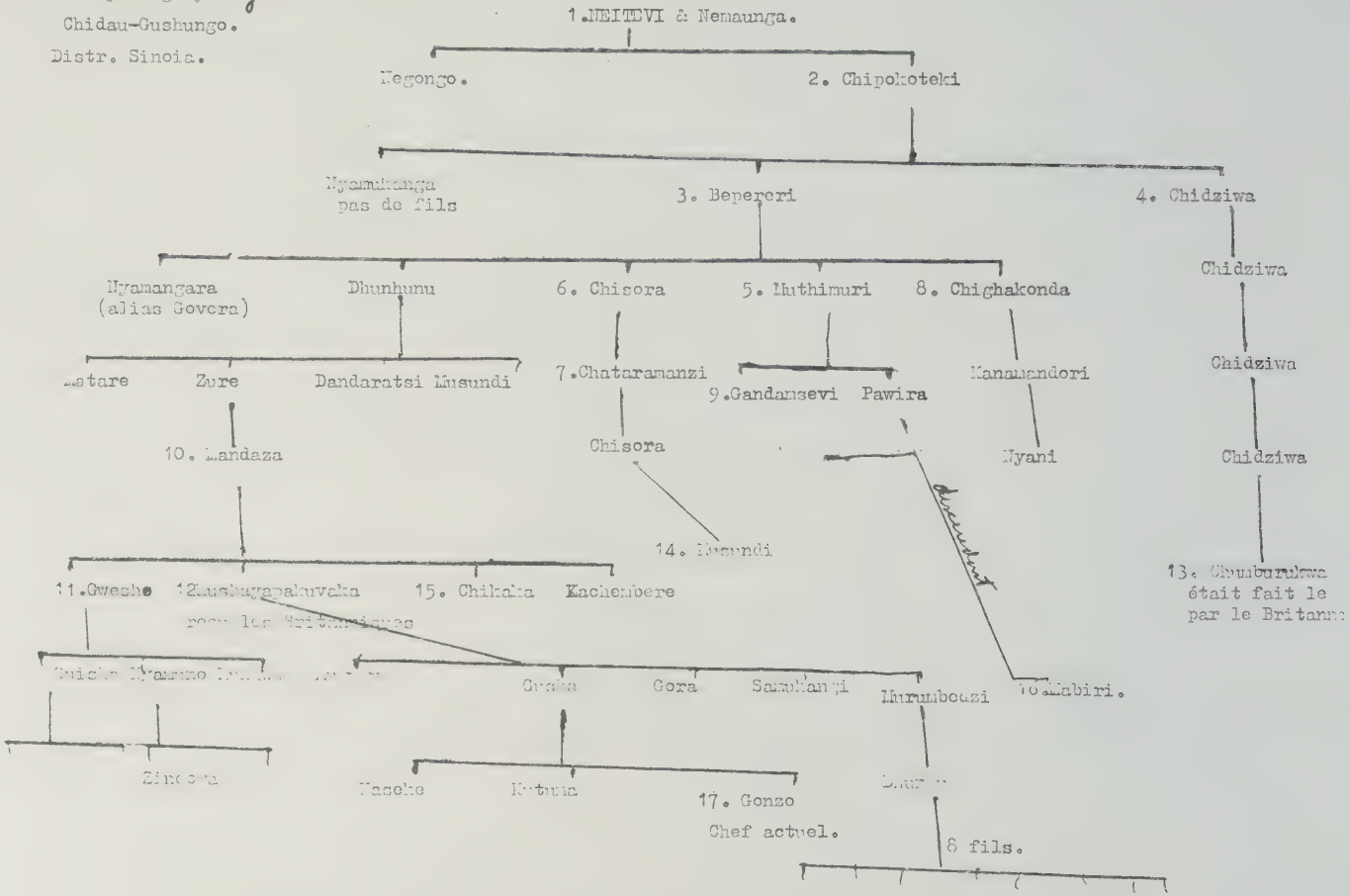
Haka, et traditionnellement pria pour la pluie, jusqu'au moment où un autre étranger, du nom de Gutu, fut nommé par l'Administration britannique. Le titre fut plus tard restauré à la maison traditionnelle de Chirao, à Zwanda, le fils de Zamburi, et est encore là à l'heure actuelle, tenu par son successeur Sekreta.

Le nom de Chirau signifie dans le dictionnaire de Shona, un babouin qui vit tout seul, mais traditionnellemnt, le mot provient de la phrase "Chirau a Navemhachara", signifiant, une personne qui saute avec un chien blanc. On nous dit que le mot chirau signifie un "hameçon", ou "sauter vite comme un poisson accroché à un hameçon dès qu'on l'a sorti de l'eau". L'histoire est dérivée de la coutume utilisée pour la confirmation d'une élection de chef. L'aspirant au titre de chef doit rester dans une hutte bâtie pour lui, où on le nourrit avec le repas d'un chien blanc. S'il vomit, alors on dit que sa réclamation est fausse, s'il est sain, alors sa canditature est acceptée par les esprits.

Avant d'être officiellement couronné, il doit être plongé dans un étang par un Dunkuru, un beau-frère, marié à la soeur du candidat, traditionnellement appelé "Dunji". Le chef doit tenir très serré dans sa paume, une cueillère de farine de Maïs (nourriture de base africaine), afin de ne pas la mouiller. Si la farine est mouillée après la cérémonie, c'est de mauvaise augure, et un signe que les esprits de la tribu ne sont pas d'accord avec le demandeur du titre ; en conséquence, il ne règnera pas longtemps. Le père du chef actuel régnait depuis 39 années, ce qui signifiait que les esprits de la tribu étaient très contents de lui. Dans la cérémonie de plongée le Dunji dit : "nous t'avons plongé dans cette eau pour montrer que le titre de Chef est le nôtre. S'il n'est pas le nôtre, alors les crocodiles vont arriver et ils vont nous tuer tous les deux. S'il est le nôtre alors nous serons sauvés. "

En sortant de l'étang, tout le monde retourne à la résidence du chef. Mais les gens importants de l'assemblée, y compris Dunji, ramassent les plantes de l'eau appelées "Nhukwe et hapa" (c'est à dire les nénuphars), qui sont placées sur une assiette de bois, sur lesquelles on verse un peu de bière ; on les place ensuite devant le chef, et les gens s'approchent de lui pour lui payer l'hommage avec des cadeaux, placés aussi sur une autre assiette. Après, on fait une guirlande des mêmes plantes et on les met autour du cou du chef, ce qui signifie que le chef est couronné. Le "Dunji" crie ensuite : "Voici votre chef". Les gens chantent une chanson "la mombe", que nous avons d'ailleurs enregistrée, et les femmes hululent; le festin

Chef Zwimba = gonflé
(avait les jambes gonflées)
Mutupo- Ngonya-~~Mugwa~~
Chidau-Gushungo.
Distr. Sinoia.



dure toute une journée, pendant laquelle on consomme de la bière.

Les autres peuples apparentés dans la région sont ceux sous le chef Zwimba, les voisins du Sud. Ils furent guidés en même temps par deux hommes, Neiteri et Nemanga dont laparenté n'est pas rappelée. Ils furent tous les deux chefs, mais la succession suivit de la maison de Neiteri.

Le mot Zwimba signifie "se gonfler" et il fut attribué au premier chef Nemaunga, qui avait les jambes gonflées. De là était venu le titre traditionnel de tous les chefs successifs. Leur population comptait approximativement I8 000 personnes avec Mutupo Ngoniahippo, Chidau - Gushungo, signifiant inconnu.

Un autre groupe du côté du Nord est sous le chef Magoudi (Lop. approx. 8 000). Son frère Bépura se déplaçait en I943 plus loin vers le district de Sipolilo, pour soulager la surpopulation.

---

7) Mangwende, Masembura, Tandi : population dans la région I00 [illegible].

Mutupo : Mwoyo = le coeur; chidau - Muzukuru - petit ~~enfant~~ [illegible]

Stature : 67 inches (I67,8cm) ; IN = 93 : IC = 77

Dynastie: Sakuvunza, Garsi, Mgati, Menyera, Dembitemi, Gassi II, Rota, Motani, Ngundu, Katerere, Chibanda, [illegible] (dé[illegible] en 1960).

La famille est descendue de la région de Chidima près de Tête, vers la fin du I7ème siècle, probablement pour trouver un refuge après une excessive illégalité des Portugais, pendant le partage de la terre en prazas, aux mains des criminelsportugais.

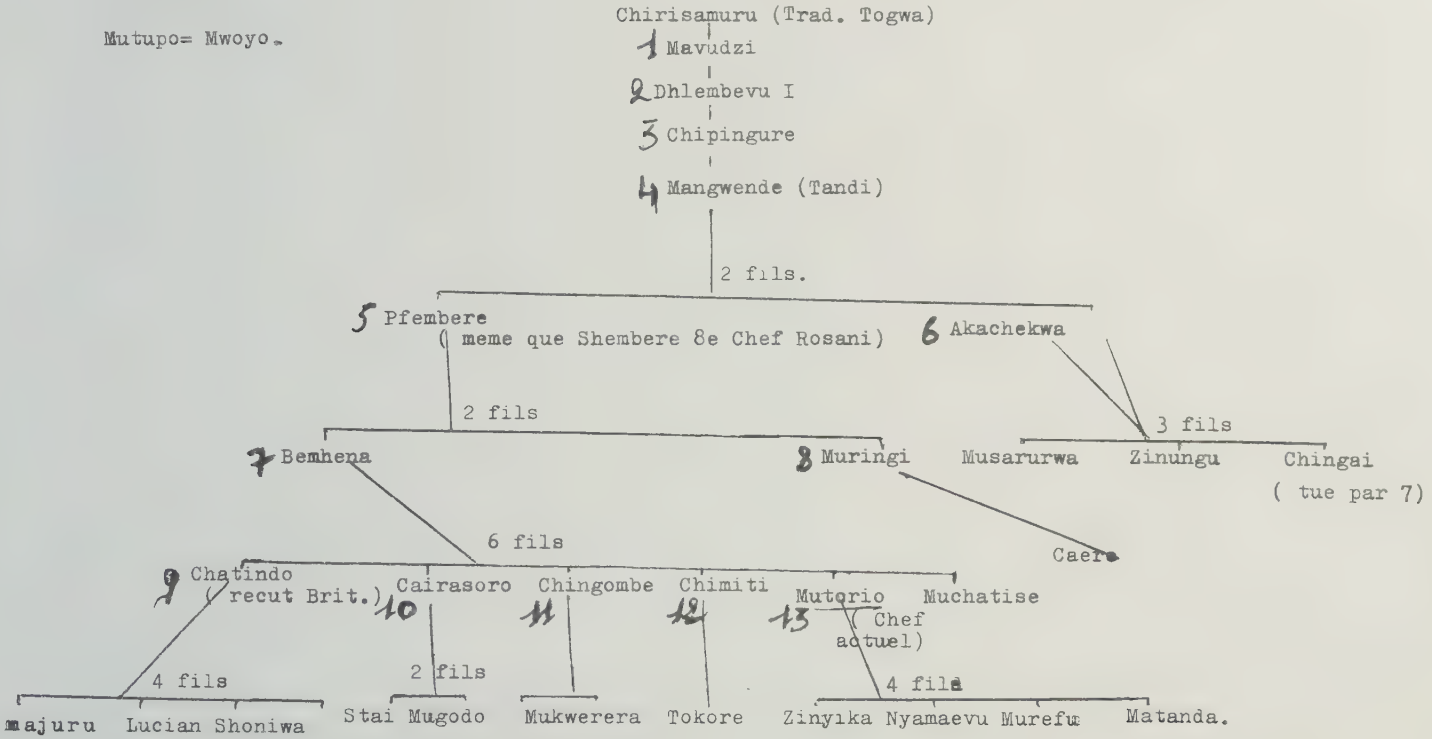
Evidemment, ils connaissaient leurs ancêtres originaux de Varozwi, dans les provinces centrales de Guruuswa, et ils avaient dû pour cette raison retourner vers leur Mutupo ancien de Mwoyo, quand ils s'étaient remis en route.

La famille commença son voyage, comme dans tous les autres cas semblables, en unité, guidée par un chef,dans ce cas, par Sakuvunza, se divisant en route, en fractions, pour exploiter la terre convenable pour eux-mêmes, tandis que l'avant garde continua à avancer plus loin.

Le premier arrêt s'était fait par ordre d'ancienneté, par Chirovadza, le premier né de Sakuvunza, dans le pays appelé Noe ou Nohwe, la région actuelle de Bindura, duquel ils ont tiré le nom de leur tribu : Va Noe. Les descendants sont connus ensuite, sous le nom traditionnel de Masembura,

Chef Tandi

Mutupo= Mwoyo.



appelés ainsi aujourd'hui, et leurs frères les Jeunes se sont établis un peu vers l'Est, encore dans le même pays de Ya..., avec le contre-tradition nel de Nangwende, aujourd'hui dans le district de Kribi, tandis que le groupe le plus jeune guidé par l'ancêtre de Gondi, pousse vers le Sud, jusqu'à la région de Biparé, où ils se trouvent encore aujourd'hui.

Des trois groupes, celui du milieu portant le nom de Nangwende, prouve qu'il était le plus grand en population et en superficie, ainsi que le plus turbulent et le plus guerrier, en exerçant constamment pression et influence sur ses voisins plus faibles, qu'ils subjuguèrent à l'occasion.

Comme leurs voisins du Nord de Kteka, ils ont méthodiquement alterné leur titre de chef entre les deux maisons de Gotsi et Ngwa, les deux fils du fondateur jusqu'à nos jours, et une telle méthode a évité beaucoup d'intrigues et de meurtres intra familiaux.

L'invasion de Ngoni en 1827, influence la disposition de la famille. D'une déclaration jurée par le Chef Kasemburu en 1953 devant le commissaire-résident local I. Bridjeman, nous apprenons que la famille était en guerre avec le guerrier Ngoni, Zwangendaba, vers la vallée du Lufira pour y forger la barrière contre les hostilités attaques de Ngoni et Mpangwe du Sud. Ils furent trop nombreux et trop serrés, et furent ainsi forcés de se répandre dans le pays environnant, comme mentionné ci-dessus dans le district de Kribi. Les peuples locaux furent repoussés, à leur arrivée vers les plateaux de Kuchoke, où ils se trouvent encore de nos jours. Nangwende resta dans le pays de Nohwe, et Kasemburu retourna à Matukuta, dans la région de Lindaru. Cette déclaration est bien conforme avec les traditions courantes concernant le mouvement de la tribu.

Deux grandes famines frappèrent la tribu pendant le règne de Lotani (1865-??) et de Matérere (1[illegible]), et beaucoup de gens moururent. C'était le sommet de la calamité causée aussi en même temps par la dévastation des envahisseurs de Mangwana.

Vers la fin du 19ème siècle, la famille de Duku, du Kutuno, Nzou - l'éléphant, autour du district de Kribi, fut, finalement, subjugée par la force de Nangwende, après une guerre prolongée.

Comme la famille se multipliait, les intrigues et les ambitions augmentaient également parmi les [illegible] siècle. Ainsi, Chirdzo de la première maison (Gotsi) fut tué à l'instigation du chef régnant Mungati de la deuxième maison quand sa plus jeune femme, et son fils Mwantiro, furent donnés au premier-né fils du chef (Lwelo), le chef de la rébellion. En 1[illegible], le fils ambitieux versa le sang de son père, en tuant Mwahwa, l'aîné

tua son cousin Mbumbira, et essaya de tuer le chef régnant Mangwende III, en I940, mais la balle se détourna de sa main. Gomba, le père de Maguma après avoir tué son plus jeune frère, Bokwi, essaya de compléter la tâche commencée par son fils mais il fut volé dans sa chance, quand le chef s'aperçut des intrigues et chassa les conspirateurs de la région. Enfin, le nationalisme africain joua son rôle décisif, qui mena à la déposition du chef en I960. A l'heure où ces lignes sont écrites, les troubles familiaux ne sont pas encore guéris.

Les petites familles apparentées au sous chef Nyagina du Mutupo Shoko, et Chitsungo du Mutupo Munyandoro sont aussi trouvées dans le région. Une division du Mutupo Nzou a son propre chef appelé Chinanga.

La branche de Masemburu est en voisinage du Musuna le frère du chef fugitif Gutu, et Tandi demeure dans la lisière de Maconi (voir la carte de disposition d'Agisymba dans l'appendice).

* * *

CHAPITRE IX : LES VAROZWI DES PROVINCES CENTRALES
1) CHIDUKU. 2) JIRI. 3) ROZAVI

En suivant la thèse exposée au chapitre VI p145, nous arrivons maintenant aux histoires locales des trois groupes principaux de Varozwi dans les provinces centrales qui ont préservé leur identite originale jusqu'à nos jours. Comme on l'a déjà montré, leur ancêtre commun, Chipingure, était le dernier gouverneur à avoir soutenu l'autorité centrale de Simba, le coeur du pays. Puisque la forteresse et le temple ont été le centre, ou le coeur de leur grande famille appelée à l'époque Varozwi, ont choisi pour nom, ou mutupo, Mwoyo - le coeur. Le coeur était là tout le temps, mais, comme les jeunes enfants, ils le regardaient encore comme le sein d'une mère, où ils se ralliaient pour la nourriture, pour l'amour, le confort et la protection. On regardait tout cela, comme un droit, justement comme le font les enfants, qui pensent que de telles choses indispensables seront là pour toujours. Mais, dès que l'enfant grandit dans le monde des adultes, avec les rivalités et diverses aspirations des autres hommes, alors, il regarde son coeur, qui a un rôle plus vital, comme l'asile de son corps en péril, et le sanctuaire de son âme, en paix comme en guerre. C'est pourquoi, il semble que les Varozwi se sont choisi le coeur comme nom d'identité, qui, en même temps, correspondait au coeur de leur pays dont ils étaient si fiers. Leur nom était donc, le coeur, la machine centrale de la vie, le siège de l'esprit divin.

Quel dommage qu'il n'aient pas réalisé qu'un coeur fort, ne pouvait exister que dans un corps fort. Ils ont survécu et préservé leur identité [illegible] trois [illegible] d'années [illegible] leur coeur, contre [illegible] extérieurs. [illegible] ils ont [illegible] leur [illegible] extérieurs. [illegible] est bien possible que, pour permettre l'autorité centrale de se diviser en un nombre de petites familles indépendantes, à la mort de leur père Chipingure, les Varozwi ont atteint une [illegible] dans le gouvernement, par leurs propres efforts, [illegible] influence extérieure, qui [illegible] contact avec le monde du dehors, en changeant le régne autocratique d'un homme, en faveur d'un règne démocratique du peuple. Il n'y a pas d'autres explications sur la formation de multiples groupes indépendants régnant à la mort de leur ancêtre commun, partout dans le pays d'Agisymba. Toute la machine centrale de l'état semblait d'être évanouie instantanément, en faveur de petites factions éparpillées partout, responsables seulement

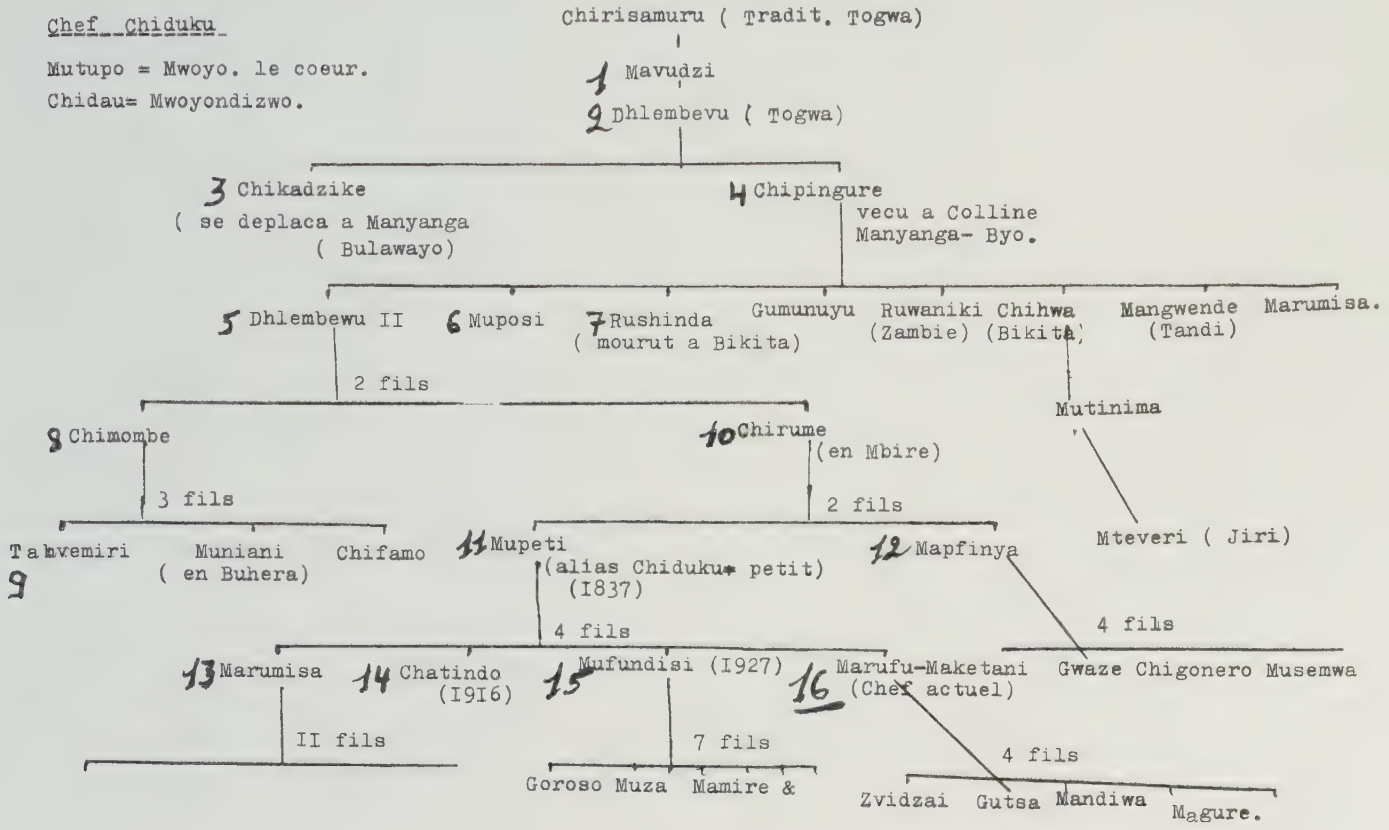
d'elles-mêmes.

Tandis que cette méthode de gouvernement était excessivement progressive dans la direction souhaitée par la majorité, et à l'époque (environ I750 A D) était de loin en avance sur presque tout autre démocratie exercée dans le monde, une faute semblait être faite, c'est à dire, que l'arrangement était trop desserré, sans aucune provision ou liaison visant à rassembler vite les mâles aptes pour la défense commune, en cas d'attaque extérieure. Ceci fut, donc, bien prouvé, environ 80 années plus tard, par les ravages subis par les envahisseurs du Sud, Ngoni, qui ont dévasté toute la terre et ont secoué la Confédération de Varozwi, jusqu'en ses fondations, comme on le verra plus loin.

En dehors de cette faute, qui, vraiment n'avait rien à faire avec le principe d'un gouvernement démocratique, les Varozwi pourraient nous donner une bonne leçon de démocratie, même aujourd'hui, dans les exemples superbes de gouvernement par les peuples eux-mêmes.

Comme on l'a déjà dit, tous les peuples d'Agisymba étaient des Varozwi, mais pour des raisons expliquées, il leur fallut changer d'identité. Ceux d'entre eux, vivant encore dans les provinces centrales, ont maintenu leur dénomination originale jusqu'à nos jours, mais il y a beaucoup d'autres groupes de grandeurs différentes, éparpillés dans le pays. Ces groupes, cependant, comme dans les régions les plus éloigbées de Quéqué et Gockwe, se sont assimilés avec les fections plus grandes de leurs voisins, encore Varozwi, mais sous des noms différents, et pour cette raison, il n'y a que trois plus grands groupes, plus compacts, les descendants directs de Chipingure, qui ont bien préservé leur identité, que nous discuterons ici : Chiduku, Jiri et Rosani, tous les trois commandants encore le respect et l'autorité dans les centres d'Agisymba.

I) Chiduku : Population pour la région à l'Ouest de Makoni Réserve 8 500.
Mutupo : Mwoyo = le coeur; Chidau Mwoyondizwo = le coeur de Varozwi. Le Chidau est une preuve que le coeur ici signifie la forteresse d'Agisymba, puisque Mwoyondizwo est une combinaison de Mwoyo et Varozwi, ce qui fait "le coeur de Varozwi", c'est à dire, la forteresse et le temple de Varozwi.
Stature : 66,5 inches (I66,5cm); IN = 90 ; IC = 73 .
Dynastie : Togwa (Dhlembewu I), Chikadzike, Chipingure, Dhlembewu II, Muposi, Rushinda, Chimombe, Tabvemiri, Chirume, Mupoie (alias, Chiduku = petit), Mapfinya, Marumisa, Chatindo, Mufundisi et Marapu Maketani le chef actuel.


Chef Chiduku
Mutupo = Mwoyo. le coeur.
Chidau= Mwoyondizwo.
Chirisamuru (Tradit. Togwa)
1 Mavudzi
2 Dhlembevu (Togwa)
3 Chikadzike
(se deplaca a Manyanga
(Bulawayo)
4 Chipingure
vecu a Colline
Manyanga- Byo.
5 Dhlembewu II
6 Muposi
7 Rushinda
(mourut a Bikita)
Gumunuyu
Ruwaniki Chihwa
(Zambie) (Bikita)
Mangwende
(Tandi)
Marumisa.
2 fils
Mutinima
8 Chimombe
10 Chirume
(en Mbire)
3 fils
2 fils
Mteveri (Jiri)
Tahwemiri
9
Muniani
(en Buhera)
Chifamo
11 Mupeti
(alias Chiduku petit)
(I837)
12 Mapfinya
4 fils
4 fils
13 Marumisa
14 Chatindo
(I9I6)
15 Mufundisi (I927)
16 Marufu-Maketani
(Chef actuel)
Gwaze Chigonero Musemwa
II fils
7 fils
4 fils
Goroso Muza
Mamire &
Zvidzai
Gutsa
Mandiwa
Magure.

La tradition courante dit qu'un certain homme du nom de Mavudzi du Mutupo Shava traversa le Zambèze avec sa fille non mariée appelée Hanau, au pays de Varozwi, où elle lui donna un fils appelé Dhlembewu. Il est possible que le père du fils bâtard était un Varozwi de grand titre, puisqu'on ne pouvait pas donner une explication plus plausible, en justifiant l'élévation de Dhlembewu au poste suprême sur les Varozwi à Agisymba, sous le nom traditionnel de Togwa. C'est à ce compte que Dhlembewu assuma son nouveau nom de Mwoya.

C'était aussi pendant le règne de Togwa, selon les archives portugaises, que Mtota sortit avec sa propre famille, se déplaçant vers Dande à l'intérieur de la courbe du Zambèze, déjà montré; mais ceci est arrivé, quelque 250 années plus tôt.

Dhlembewu avait deux fils, Chigadzike et Chipinguke. Le premier-né succéda au titre de chef, mais il changea de résidence, pour certaine raison, et alla sur la colline de Manyanga, Dumbodema, près de Bulawayo. C'était aussi le premier arrêt de Mtota quand il avait commencé son premier voyage vers le Nord.

Cette histoire jusqu'ici était racontée par Gwatura Tombama, 75 ans, qui l'avait apprise de son beau-frère Mafundisi (un des chefs qui mourut en 1927), en présence du Chef actuel, et de ses conseillers qui l'avaient confirmé. Mais ce n'était pas le même Togwa, en 1494, qui était en charge d'autorité centrale d'Agisymba, quand la guerre civile, racontée dans les archives portugaises, se déroulait dans la province de Mwène Mutata. C'était Dhlembewu I qui portait le titre traditionnel de Togwa, remontant seulement à cinq ou six générations de nos jours, ou vers 1700 AD, aussi loin que la tradition orale des trois Varozwi (chefs) peut aller.

La tradition de Makoni, elle aussi parle d'un Togwa de Varozwi, d'où ses ancêtres sont sortis il y a neuf ou dix générations, soit vers 1600 AD, vers la région actuelle (voir plus loin), et ceci nous montre que l'autorité centrale de Varozwi à Agisymba avait eu des chefs portant le nom traditionnel de Togwa. Le premier connu était mentionné dans les archives portugaises, remontant aux alentours de 1494 ; le deuxième, selon la tradition de Makoni, remonta à 1600 AD ; et le dernier (Dhlembewu) selon la tradition de Varozwi actuel régnait vers 1700 AD ; mais il n'y a pas de doute qu'il régnait sous le nom traditionnel de Togwa, comme les autres chefs de Chibi, Gutu, Mtoko, etc, le procëssus commun avec tous les peuples d'Agisymba.

Ni les archives portugaises, ni les traditions courantes de Varozwi ou leurs apparentés, malheureusement, ne nous disent quelque chose sur les noms personnels du Togwa, du premier mentionné en 1494, au dernier connu (Dhlembewu) vers 1700, dont le territoire ne fut touché par les Portugais qu'une seule fois, et ce de façon abortive, comme on l'a déjà montré. Il faut donc justement déduire, que l'autorité centrale existait à Agisymba, du début de sa première colonisation, pendant le deuxième millénaire avant J C., jusqu'au règne de Chipingure vers 1750 AD, quand elle se brisa en faveur d'une démocratie absolue, marquée par une confédération de familles indépendantes, sans une autorité centrale et sans les moyens de défense communs.

Un chef de Varozwi, était toujours appelé par ses sujets, sous le nom de "Mambo", pluriel Va Mambo ou Vadzimambo, signifiant selon le dictionnaire : "le Roi, ou le Chef Suprême". Ce titre était accordé, selon la tradition orale de Varozwi, seulement au Gouverneur Suprême, tandis que les sous-chefs, ou les chefs descendants des Varozwi, tels que Maconi, Mutema, Mutambara et le reste, étaient appelés Changamires, un titre emprunté recemment à la province du Nord-Est, assigné au fils illégitime de Mwène Mutata, Changa, qui tua son père, (déjà raconté).

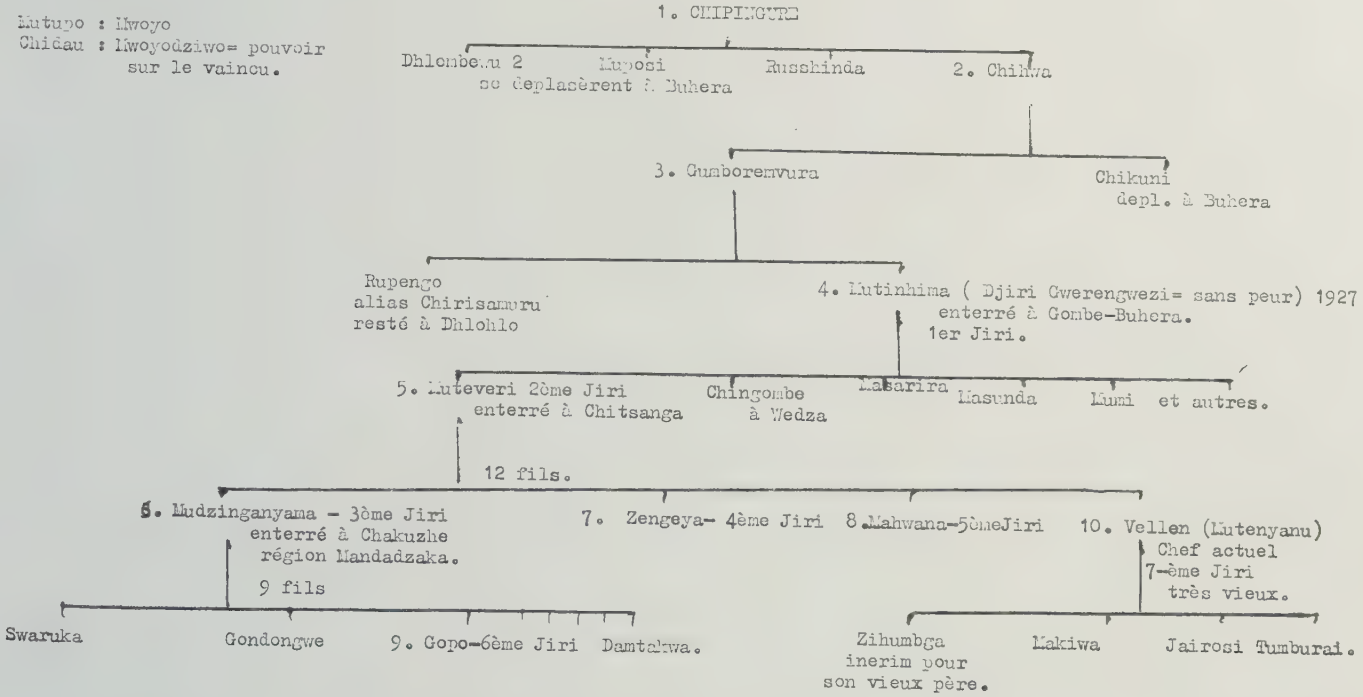
Les gouverneurs de Varozwi dans l'autorité centrale, sous le titre traditionnel connu de Togwa, étaient donc, à juste titre, appelés par leurs sujets "Mambo", signifiant le Chef Suprême, ou le Roi, mais quand l'autorité centrale se brisa, le même titre de courtoisie était encore étendu à tous les gouverneurs de Varozwi, qui ont préservé leur identité originale.

Ainsi, Chiduku, Jiri, Rozani, Musarurwa et tous les autres chefs ou sous-chefs, dès qu'ils étaient connus pour être des descendants des Varozwi originaux, étaient instantanément appelés par les autres "Mambo". Les chefs d'autres tribus connus sous d'autres noms, étaient toujours appelés Changamires.

Nous arrivons maintenant à suivre le mouvement du chef Chiduku. Le premier né de Chipingure, Dhlembewa II, avec deux autres frères, Muposi et Rushinda, sortirent de la région de Manyanga, vers la direction de l'EST, à cause de la surpopulation, pour chercher une terre nouvelle pour leurs familles déjà grandissantes. Ils s'arrêtèrent près de la colline Mawangwe, en Buhera. Entre temps, quelques uns de leurs descendants s'étaient répandus vers Bikita, joignant une autre partie guidée par Chihwa, l'ancêtre de Jiri (voir plus loin). Un fils de Dhlembewa II, appelé Chirume retourna

Chef JIRI (VaRozwi)
distr. Bikita

Mutupo : Mwoyo
Chidau : Mwoyodziwo= pouvoir sur le vaincu.



vers son grand père Chipingure à Manyanga, et quand il grandit, il guida sa propre partie à travers la région de Mbire (Wedza) et s'arrêta à Marondera (appelé aujourd'hui Marandellas). Là, il mourut, laissant deux fils, Mupete et Mapfinia ; le premier étant petit de taille, obtint le sobriquet de Chiduku (signifiant petit). En s'appelant ainsi, il était capable de se déguiser pour se cacher des envahisseurs Swasi, qui avaient cherché à effacer tous les gouverneurs des Varozwi dans le pays. " Nous sommes les peuples petits", disait-il souvent à ces intrus "les grands Varozwi ne sont pas là". Même le chef actuel est assez petit de taille , comparé au grand Varozwi bien connu, et avec une telle ruse, il fut capable de sauver sa vie ; la nature avait eu, évidemment, une bonne idée de l'avoir fait un peu différent des autres.

Les deux frères ont successivement occupé le titre de chef, et Mutepe étendit sa famille, à cause encore de la surpopulation, un peu vers le sud à la lisière de Makoni,ce qui lui permit de s'établir, ici, à cause de leur origine commune, où ils vivent encore, tous les deux en paix.

La colline de Dohwa, dans la montagne de Wedza, a deux tombes de chefs, celle de Mapfinya et, Chatindo, mais les autres sont enterrés dans les collines plus proches de leur résidence : Mupete à Dambatsoko, Marumisa à Chinana, Mufundisi à Zwinjanja.

La famille résista comme le reste aux attaques des Matabèles. IL n'y eut pas d'autres incidents dans leur histoire.

---

2) Jiri : Population pour la région 45 000, district de Bikita.
Kutupo : Mwoyo = le coeur; Chidau : Mwoyondizwo = le coeur de Varozwi.
Stature : 67 inches (I67,8 cm) ; IN =88 ; IC = 73,9.
Dynastie : Chipingure, Chihwa, Gumboremvura, Mutinhima, Muteveri (Ier chef Jiri), Mudzinganyama, Zengeya, Mahwana, Mellen (un centenaire) trop vieux pour l'office, son fils Zihumbga est suppléant.

En commun avec la tradition de Chiduku, nous apprenons que les derniers "Mambos" de Varozwi, demeuraient en dehors du centre du pays (la forteresse et le temple), probablement à cause du respect qu'ils portaient au sanctuaire, réservé uniquement à l'autorité centrale.

Ainsi, Chihwa, un fils de Chipingure, qui était l'ancêtre de Mambos bien connus, demeurait à Manyanga au nord de Bulawayo, et son fils premier

né Gumboremvura, qui succéda au titre, demeurait à Dhlodlo, près du Fort Rixon, à 129 km au Nord-Ouest du centre. Son fils Chikani, sortit de là, avec sa propre famille, et s'établit à Bvumbura, colline de Njanja (Buhera).

Gumboremvura avait beaucoup de fils, dont deux d'entre eux sont devenus renommés : le premier né, Rupengo, alias Chirisamuro, qui succéda au titre de son père à Dhlodhlo, et son second fils Mutinhima (sobriquet Djiri Gwerengwezi = sans peur). Tous les deux ont joué des rôles importants dans la défense de leur forteresse pendant le siège de Zwangendaba en 1827.

Les Ngoni ont assailli d'abord la foreteresse de Simbe, où ils ne trouvèrent pas de Mambos, et se tournèrent ensuite dans la direction du Nord-Ouest, sans doute, sous l'information du peuple local, vers Dhlodhlo, où régnait Rupengo. Là ils assiègèrent la citadelle pendant quelques jours. Une résistance héroïque fut montré par les défenseurs Varozwi. Au cours du siège, beaucoup se sont enfuis pour raison de sécurité, y compris son fils, Inhamahomo et Djiri. Ce fut pendant ce siège que Djiri gagna son sobriquet de Gwerengwenzi = sans peur. Il sortit vers Khami, un autre fort, juste en dehors de Bulawayo et y resta pendant les 10 années suivantes, jusqu'au moment où il entendit parler de l'invasion d'Umzilikazi du Sud, qui le mit en marche de nouveau, cette fois, vers l'Est.

Ayant peur d'atteindre Zwangenlaba, qui ravageait, à l'époque, les régions du Nord, il se tenait en marche un peu vers le Sud, arrivant, éventuellemnt à Njanja, le foyer de son oncle, Chikuni, à Buhera. Là, Djiri mourut, et fut enterré dans la colline de Gombe. La partie, se déplaçat ensuite vers le Sud, sous la direction de son fils Muteveri, où ils atteignirent la plaine de Duma, à l'époque occupée par le reste des Vadumas. Ils s'établirent là et restèrent en paix pendant quelques années, jusqu'aux attaques des Matabèles, (voir plus loin). Dans la même partie se trouvaient les deux oncles de Djiri, Mhuri et Gumuya.

La tradition de la famille de Gumuya qui avait toujours réclamé le droit au titre de chef, mais n'avait jamais réussi à l'avoir, dit ridiculement, qu'elle provient originalement de la province du Cap en Afrique du Sud. Ceci est loin d'être vrai.

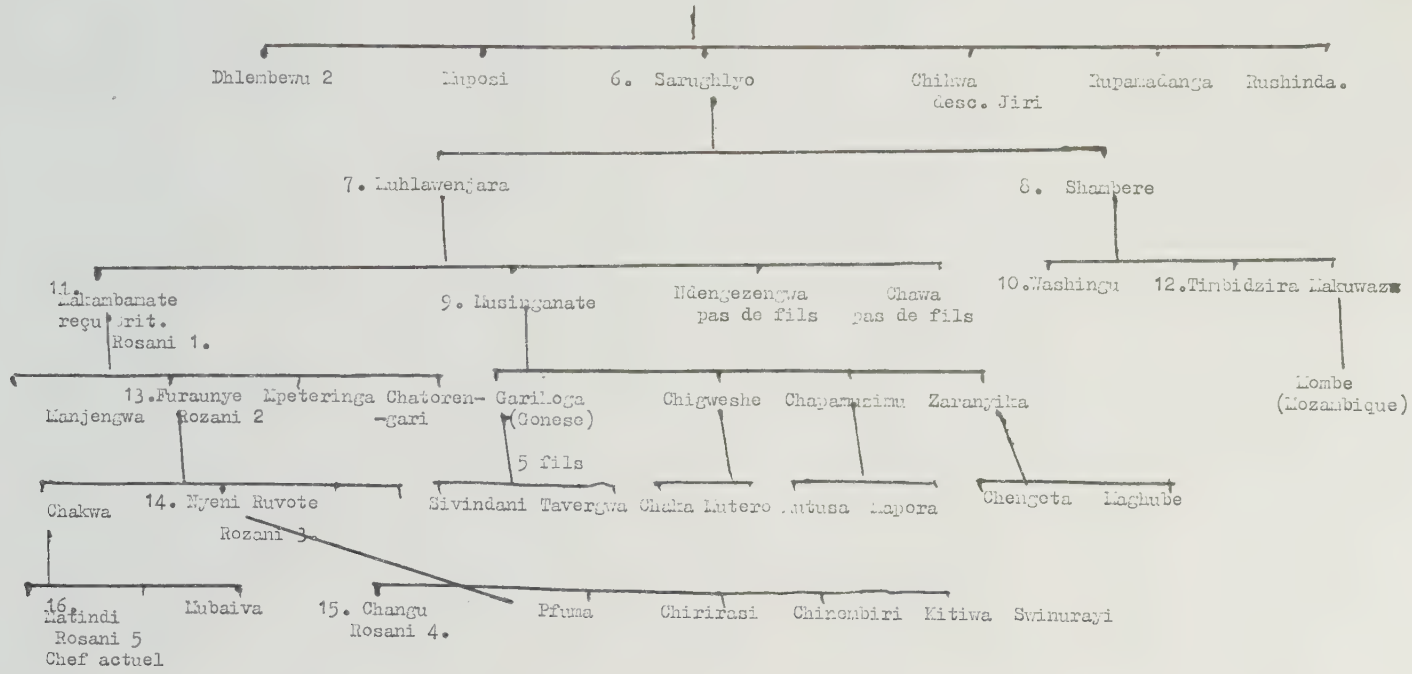
La possibilité n'est pas exclue, qu'un nombre d'aventuriers de régions centrales ont exploré les régions du Sud du Continent, quelque part, pendant le Moyen-Age, mais ils n'étaient pas les parents du chef Djiri, dont la tradition est assez explicite sur leurs mouvements.

Il n(y eut pas d'autres incidents dans l'histoire de Jiri.

Chef Rosani - VaRozwi

Mutupo : Mwoyo.

1. CHIRISAMURU 1 (Trad. TOGWA).
2. Mwani
3. Dhlembewu 1.
4. Munyepere
5. Nechipingure ou Nechasika.



---

3) Rosani : Population pour la région 20 000, dans le district de Wedza
Mutupo : Mwoyo = le coeur; Chidau : mwoyondizwo = le coeur de Varozwi.
Stature : 67 inches (167,8cm) ; IN = 88 ; IC = 74.
Dynastie : Chipingure, Sarudhlyo -Solilo (ou Mbava) Musinganati, Washungu, Rosani, Mutimbidziri, Chinodakupa, Puvote, Changu, et Matindi le chef actuel.

Ces peuples sortirent du centre beaucoup lus tard que les deux autres familles précédentes. Musinganate guida la partie à Wedza vers 1880, à l'époque de la pénétration des Matabèles dans les parties de l'Ouest du pays. Le chef Soswe en Wedza leur avait donné paisiblement sa région du Sud, comme Makoni l'avait fait plus tôt à Chiduku, parce qu'ils étaient des Varozwi. La famille se divisa en trois factions, dont la partie principale resta en Wedza, tandis que les deux autres se déplacèrent ailleurs en Bikita et Masemburu dans la région de Charter.

Comme ils sortirent à l'époque de la pénétration du Mzilikazi dans le pays, il est évident qu'ils essayèrent de s'enfuir devant leur ennemi, plutôt que de partir pour des raisons d'expansion naturelle due à la surpopulation.

Il n'y eut pas d'autres incidents dans leur histoire.

Chef Chibi

[illegible]: [illegible]

Chirau: Murambwi=Rejeté.

1. [illegible] - descendant du Mwene [illegible] en Dande. N-E.

2. [illegible]

3. [illegible]

4. [illegible]

5. [illegible]

6. Chivu[illegible]

7. [illegible]

[illegible] Fils.

[illegible]

[illegible] Fils par ses autres femmes: [illegible]

9. Matsveru

10. Mazorodzi

11. Madyengove

12. Chiva[illegible]

13. [illegible]

14. Mbeva

15. [illegible] (Chef Chibi) vacant jusqu'[illegible]

Muhaso suppleant pour père âgé.

Bake.

[illegible] Fils.

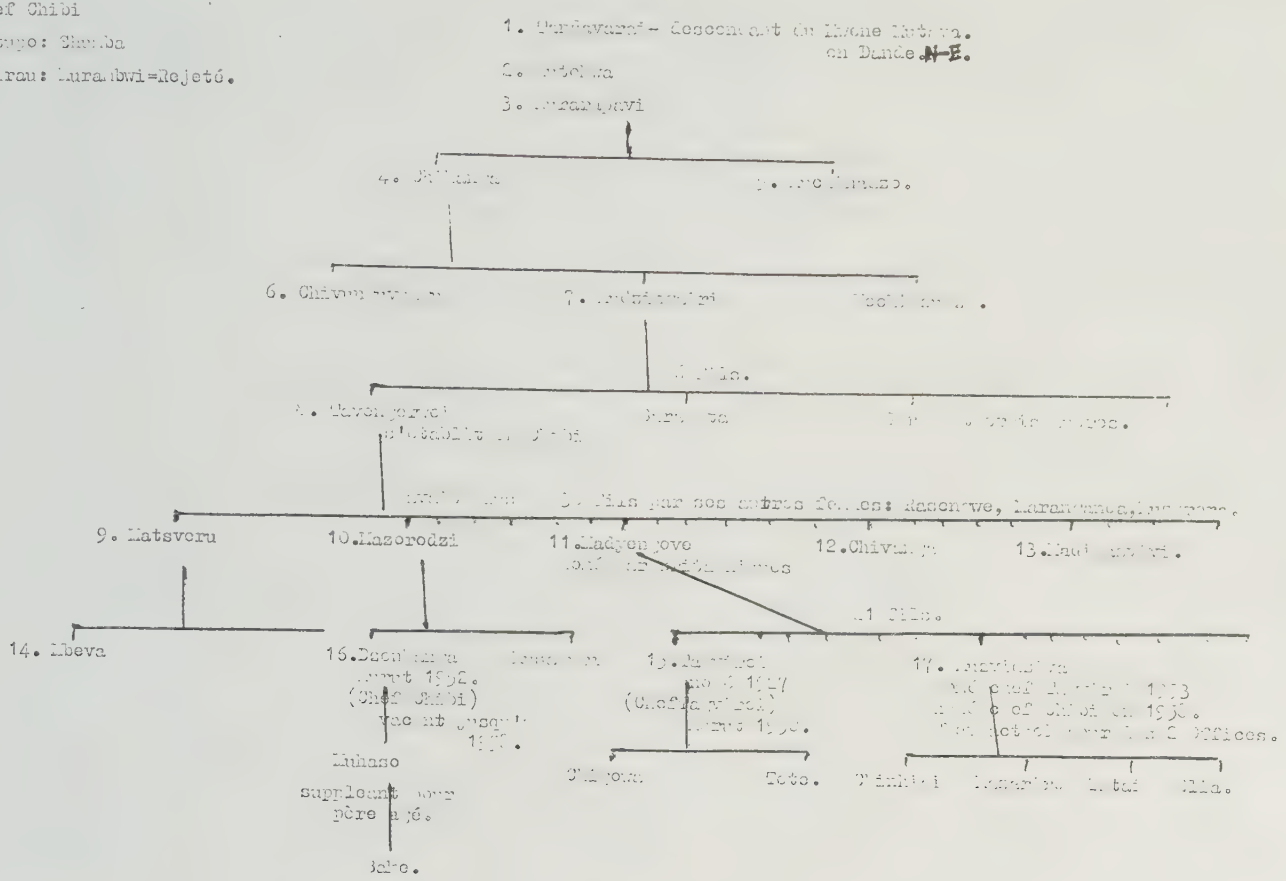
[illegible] (Chef [illegible])

[illegible]

Tete.

17. [illegible] chef [illegible] 1953 [illegible] of Chibi en 1956. [illegible] Offices.

[illegible]



CHAPITRE X : LES FUGITIFS DE LA PROVINCE DU NORD-EST

I) Chibi ; 2) Gutu ; 3) Nyashanu ; 4) Maranke ; 5) Nyandoro;
6) Vambire (Zaka) ; 7) ChiKwaka, Rusike ; 8) Mashayamombe .

Comme on l'a déjà dit, un nombre des familles bien connues, descendant toutes de la partie de Mwène Mutata, ont trouvé des conditions de vie intolérables dans la province du Nord-Est, et pour cette raison, ils ont cherché asile dans le Sud, leur ancienne mère patrie, qu'ils ne connaissaient pas. La plus grande partie de cet exode eut lieu il y a huit ou neuf générations, à la suite de l'effondrement de la résistance de Kaparasine aux assauts portugais en 1630. Quelques autres en sortirent un peu plus tard, au cours du même siècle.

Les tribus ou les familles ici examinées, ne sont pas seules à en être sorties. Il y eut d'autres factions plus petites qui les suivirent à des époques différentes, mais qui ont perdu leur identité par la fusion avec les hôtes qui les ont acceptés. Il est un fait remarquable, que les trois plus grands chefs de la famille actuelle de Kuaranga, Chibi, Gutu et Nyashanu, avec le plus grand nombre de partenaires, avaient dû être dans cette catégorie, et avaient dû faire, ensemble, avec les autres réfugiés, connus et inconnus, la moitié de la population entière du pays d'Agisymba. Ceci ne pourrait que montrer la situation désespérée dans la province de leur naissance, et pareillemnt, le vide et la désolation prévalents dans les régions après leur départ. Il est heureux pour ceux qui sont encore restés sur place que les ennemis n'aient pas pris avantage de cette stérilité, pour pousser en avant dans leur conquête frustrée, puisqu'ils n'avaient pu y parvenir, faute de ressource matérielles et grâce à trop de corruption. Cependant, les familles qui l'ont abandonnée, ont trouvé, la terre bien définie et fertile, dans leur mère-patrie, laquelle les avait servis pour leur croissance et leur prospérité, jusqu'à nos jours. Et ne sachant pas qu'ils étaient de la même souche que Varozwi, ce fait aurait dû épargner, depuis quelques années, la dévastation brutale de leur terre par les Swazis, qui cherchèrent à détruire la classe dirigeante de ce pays.

---

1) Chibi : Population de la région 135 000. District Fort Victoria.
Mutupo : Shumba = lion ; Chidau : Murambwi = refusé.

Stature : 66,4 inches (168,3cm) ; I" = 100 ; IC = 73,7.

Dynastie : Tandavarai, Mutokwa, murarapavi, Chikanga, Kuchinadzo, Chivunguvungu, Mudzingairi, Tavengerwei, Matsveru, Mazorodzi, Madyangore, Chivenga, Madyazvivi, Mbeva, Dzenhanga, Muzvidzwa, le chef actuel.

Le premier ancêtre rappelé était Tandavarai, un descendant de la partie originale de Mwène Mutata, qui vivait au milieu du 16ème siècle dans la vallée du Zambèze. A la suite de la chute des efforts de Kaparasine pour libérer leur province de la tutelle portugaise, beaucoup de familles commencèrent à en sortir par étapes, pour se trouver un meilleur lieu pour vivre. L'ancêtre suivant, Mutokwa, le fils de Tandavarai ainsi, se déplaça plus loin vers le Sud, et s'arrêta dans la région actuelle de Mtoko autour du Mont Darwin (vers 1615). Ses descendants guidés par Murarapavi, ont atteint, vers 1675, la région de Mbire, Wedza, la province d'Agisymba, qui était alors exclue de l'ingérence portugaise, où ils ont trouvé paix et prospérité. Leur prospérité était alors augmentée par leur perfection dans l'art de l'indiscipline et le vol de bétails à leurs voisins. Ainsi, Chikanga, le fils de Murarapavi, qui ne doit pas être confondu avec le vieux dirigeant de Manyika, quelque deux siècles auparavant, portant le même titre traditionnel, a trouvé un médicament qui changeait la couleur des animaux. Avec cette technique, ils ont amassé une grande richesse de bétail, la seule source de richesse, à l'époque, des peuples africains, et personne ne pouvait les accuser de vol, à moins de les prendre en flagrant délit.

Les Varozwis de la province centrale ont entendu parler de leur richesse, et en conséquence, ont appelé Chikanga à une de leurs Cours. La tradition dit qu'ils lui ont coupé la gorge, et ont jeté son corps dans un étang. Les assistants, parmi lesquels était son fils Chivunguvungu, se dépêchèrent de retourner dans leur foyer pour mettre en garde leur peuple contre le péril de Varozwi. La bande de voleurs, alors changea ~~alors~~ son Mutupo original de Ngonya (signifiant ~~selon le dictionnaire, ronfler~~ le vagin) en Shumba = le lion, se considérant aussi braves que le Roi des bêtes, et se déplaça vers le Sud en un lieu plus sûr, dans une colline appelée Matsranyika, dans la réserve de Zimutu, la région actuelle de Chilimanzi du district de Victoria, continuant à attaquer et à voler les peuples sur la route. Ils n'y sont restés que pour un temps court, et bientôt se sont

déplacés plus loin vers le Sud, encore pour leur sécurité, sur la colline Mhungudza, près de Mashaba actuelle. Ici, ils se sont mariés avec les filles du chef Chadoawanda, et leurs familles se multiplièrent rapidement. Ici aussi, leur chef Mudzingariri mourut, laissant six fils, dont le premier-né Tavengerwei (vers 1855) traversa la rivière Tokwi, dans la région où demeurait le chef Kuvirimara de la tribu de Vangowa.

Tavengerwei y vint d'abord comme chasseur, mais l'amitié du peuple de Vangova en fit un visiteur assez fréquent dans la région. Le chef Kuvirimara lui donna une de ses filles, Vachifeza, en mariage, et ceci le rendit membre du peuple local. D'abord, il ramena sa femme dans son foyer original de la colline de Mhengudza (Mashaba), mais plustard il demanda à son beau-père de lui allouer la région de Chitonge, dans les parties du Nord de Chibi. Ce fut fait, et Tavengerwei s'établit alors, en permanence dans de nouveaux alentours, dirigeant les peuples de son beau-père. Sa femme Vachifeza lui donna cinq fils : Matsveru, Mashuruwa, Chidawarume, Chiwapa, et Masunde, mais très bientôt, étant le sous-chef de sa propre terre, il se maria à plusieurs autres femmes (dont trois sont rappelées : Rasengra, Maranganda, et Muzorora), qui lui donnèrent beaucoup de fils, dont 29 sont bien rappelés.

Bientôt, la région originale de Chitonga se montra innoportune pour la famille croissante, pour deux raisons :

- elle était trop exposée aux attaques de Matabeles, du côté de l'Ouest ;
- elle était insuffisante pour approvisionner les besoins croissants de sa famille grandissante.

Tarengerwei envoya, donc, sa première femme Vachipeza à son père pour lui demander plus de terre, citant la région Manyangwa plus loin dans le Sud, avec des collines convenables, où ses peuples pourraient offrir une meilleure résistance aux assauts de Matabèle. Nous avons visité un bon nombre de ces collines, Gougwa, Chishave, Chomuterre, dont les cavernes possèdent encore des fortifications et des silos à grains qui leur servaient de refuge contre ces attaques.

Cependant, la terre devint encore, entre temps, trop petite pour sa famille grandissant aussi vite, ce qui mena, à son tour, Tavengerwei à agir d'une manière ingrate. Une querelle éclata avec ses hôtes, les peuples de Vengowe, où leur chef régnant, Mpaswina, le fils du décédé Kuwivimara, père de Vachipeza, fut tué, et ses peuples chassés à travers le fleuve Lundi, sous la direction de leur chef Musipanbi. Tavengerwei fut, alors,

proclamé le chef de toute la région ; en même temps, en conséquence de son action scandaleuse, il acquit deux autres noms, un pour ses peuples de Va Mari, dérivé de son beau-père décédé, Kuvurimara, le chef original de la région, et l'autre pour lui-même, celui de Chivi, signifiant le péché, pour avoir tué le chef régnant Maswina, le fils de son beau-père réel, mais qui, dans leurs relations de parenté était regardé comme son beau père.

Après cette indigne action, Tavengerwei mourut et son fils premier-né, Matsveru, lui succéda. Les attaques de Matabèle se sont intensifiées pendant son règne, comme pour punir les péchés de son père, et quand beaucoup de gens furent tués, le bétail, les femmes et les enfants emportés.

Matsveru lui-même, comme dit son arrière petit-fils vivant Chigavo, se suicida, en tombant du haut d'un rocher dans un ravin, et même en ce temps-là, les Matabèle ne lui donnèrent pas la paix, puisqu'on dit qu'ils détachèrent de son corps son coeur et ses testicules et les mangèrent avec la viande des boeufs capturés, en pensant que c'était un médicament puissant contre la mort par violence.

Le titre de chef passa alors à Mazorodzi, son demi-frère par une autre femme, qui eut sa propre part de châtiment entre les mains des Matabèles, quand il fut capturé par leur sous-chef Chikerume, emporté à Bulawayo, à l'époque la résidence du Roi des Matabèles, et écorché vif.

Après cela, le titre du chef passa à Madyangove, un autre demi-frère qui régna au temps de l'occupation britannique, et leur offrit son amitié, à cause, sans doute, des attaques des Matabèles.

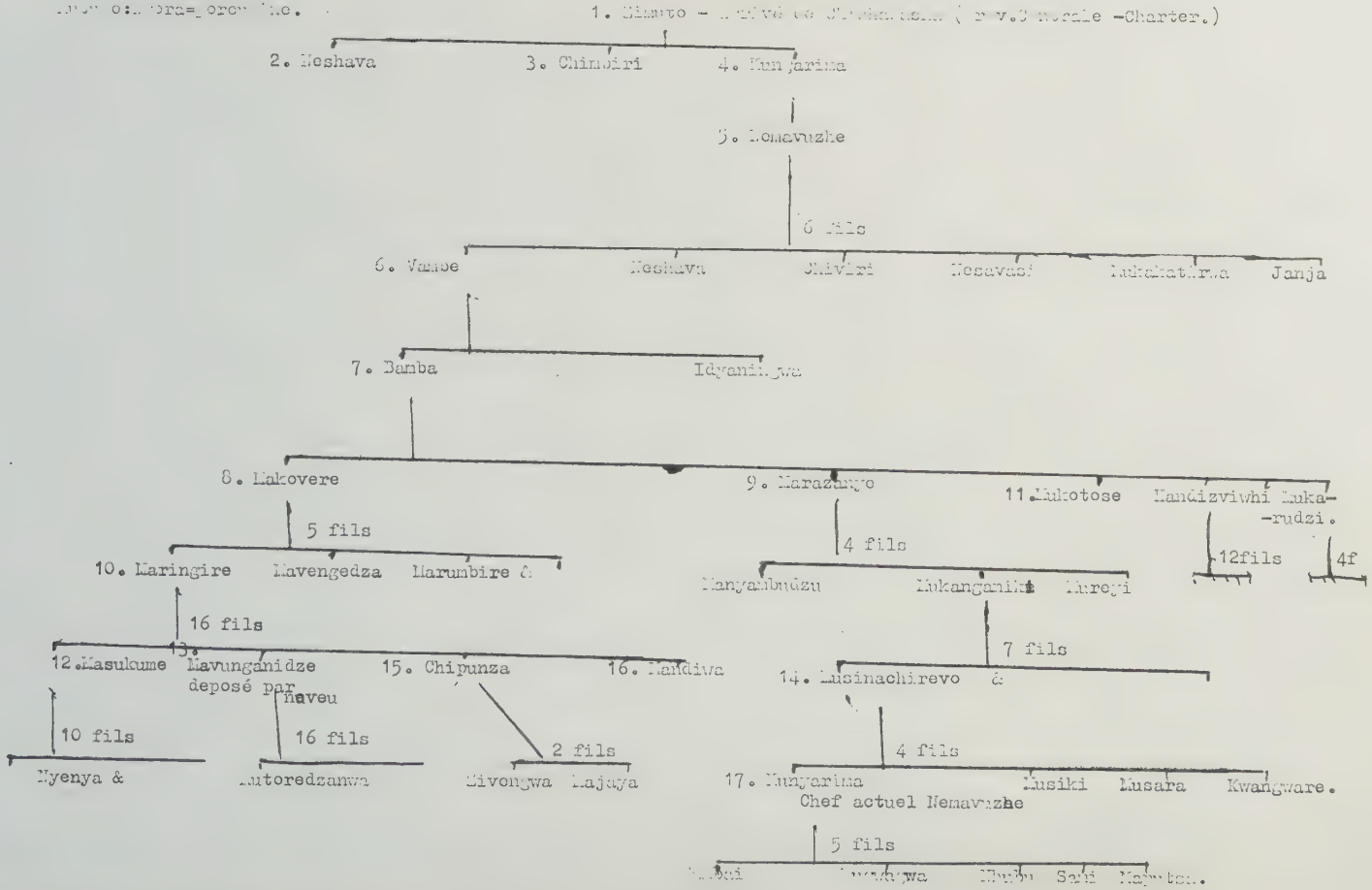
Ensuite, comme on s'y attend dans toutes les grandes familles, un conflit éclate dans le choix du chef, jusqu'à ce qu'on décide que l'office soit rempli par deux maisons principales :

- le premier-né de la première femme de la maison de Matsveru.
- le premier-né de la seconde femme de la maison de Mazorodzi.

En 1927, un nouveau titre fut créé, quand le premier-né de Madijangove, Tagwirei, fut nommé chef supplémentaire dans la région. Il mourut en 1950, et la vacance de son siège coïncida avec la vacance, deux années plus tard, du chef traditionnel de Chibi, Dzenhango, de la maison de Muzorodzi.

Des demandes opposées ont été émises des trois maisons réclamant chacune le titre, ce qui ne fut pas résolu jusqu'en 1958, quand Mudzwidziwa, le frère et successeur de Tagwirei en 1953, de la maison de Manyangowe (qui a reçu les Britanniques), combina l'office principal de Chibi, au grand ennui de la maison de Matsveru, qui l'avait réclamé en priorité, en vertu du fait qu'ils étaient des descendants directs de la Vochipeza, la propriétaire originale de la terre.

Chef Nemavuzhe
Tribu VaGovera-Chibi
[illegible]



Migvidziwa est maintenant un vieil homme, et la querelle familiale sera bientôt rouverte, ce qui apportera mal à la tête à tous ceux qui seront appelés à la résoudre amiablement, quand beaucoup de demandes seront avancées, et ce qui compliquera même les affaires plus loin.

Dans la même région, vers le Sud, demeurent les peuples de la tribu de Vagovera, sous leur chef Nemavuze, les descendants du groupe de Chinamora - Soswe, de Chishawasha, à noter ailleurs. Ils sortirent de Chishawasha, avec à leur tête, Zimuto, alias Mavuzhe, vers la réserve de Zituto actuelle dans le district de Fort Victoria.

Un groupe de Nemavuzhe se déplaça de là, à travers le fleuve Tokwe, dans la région du Sud de Chibi, comme les chasseurs, établit un champ de chasse sur la colline appelée Mononozha, et s'arrêta là pour un certain temps.

Pendant ce temps-là, ils furent attaqués par les peuples de Chibi, mais les attaques furent repoussées. Ils considérèrent, alors, leurs droits à juste titre, sur la nouvelle région, par le goût de la conquête, et retournèrent, bientôt, chez eux pour dire la bonne nouvelle aux autres. Seulement le fils premier-né de Nemavuzhe, Vombe, ramena sa famille dans la région nouvelle, accompagné d'un ami, Makovère, d'une autre tribu. Ils arrivèrent dans le nouveau lieu sous le Mutupo de Ngara, le porc-épic ; chidau Va mambó, ce qui appartient au chef. Quelques descendants de la même famille retournèrent à Zimuti plus tard, mais ils durent se battre avec le chef sur place, avant qu'il leur soit permis de s'y établir. Quelques uns d'entre eux, retournèrent à Chibi de nouveau, où les collines historiques de Charinge, Guwadza et Mondabiri furent occupées.

Au temps de l'avance britannique vers Fort Victoria, un neveu (par mariage) du chef régnant Mavungaridze, mais de la famille de Chibi, appelé Moshwa, attaqua la région avec une force puissante, et déposa son oncle âgé. Les peuples du chef déposé appelèrent les pionniers britanniques de Fort Victoria à leur aide ; les intrus furent chassés, et le titre traditionnel de Nemavuzhe restauré en Musina Chirevo.

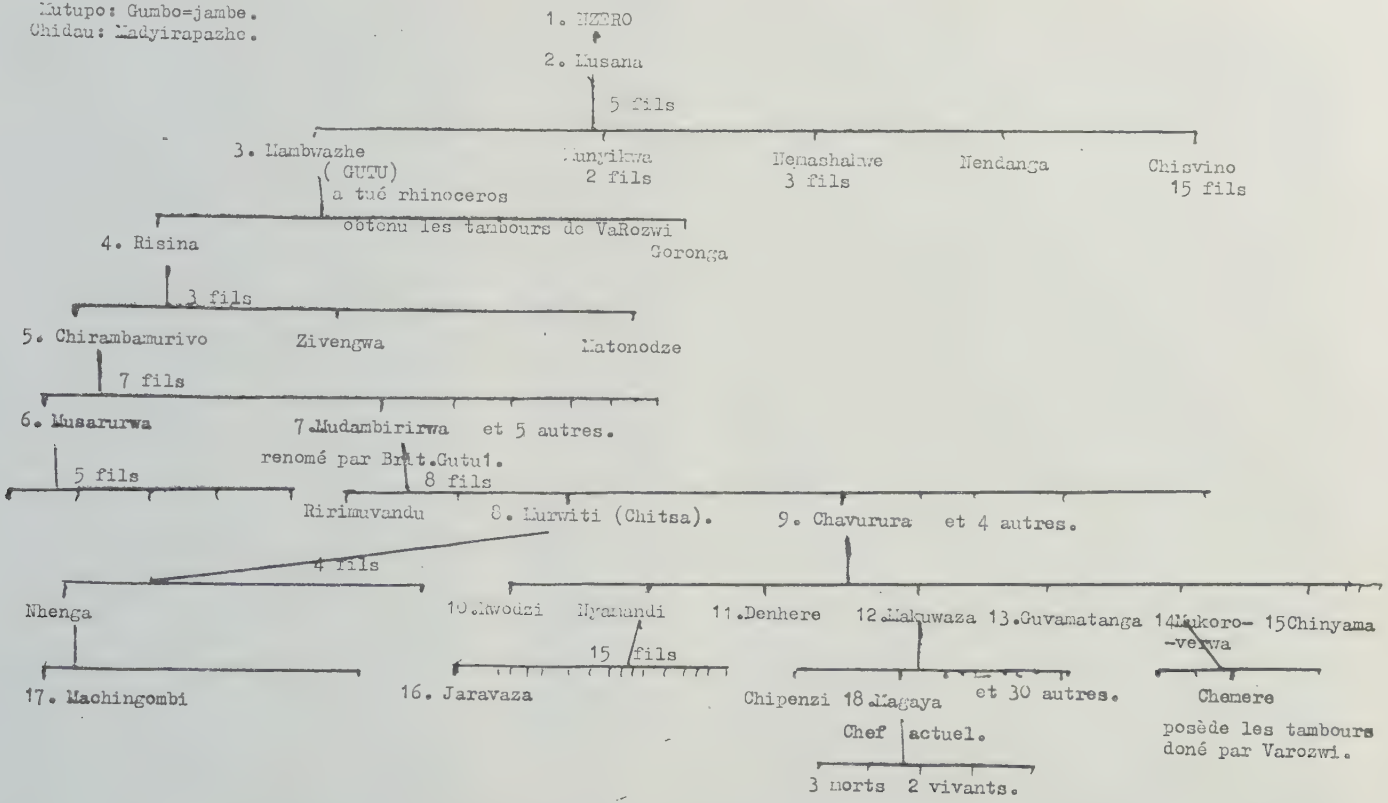
De là, il n'y eut plus d'incidents dans leur histoire.

---

2) Gutu : Poupulation pour la région 140 000. District Fort Victoria.
Mutupo : Gumbo = la jambe ; Chidau = Madyirapezhe = mange les repas au dehors comme les oiseaux.
Le Mutupo original était Mboro = Pinus, changé en Gumbo=jambe.
Stature : 67 inches (167,8cm); IN = 89 ; IC = 74.

Chef GUTU

Mutupo: Gumbo=jambe.
Chidau: Madyirapazhe.



Dynastie : Nzero, Niami, alis Musana, c'est à dire le dos, (puisqu'il avait des peines dans le dos), Chikari, Membwazhe, Risina, Chirambamurivo, Musarurwa, Mudambiririrwa, Murwite, alias Chitsa, Chavururra, Rwadzi, Denhere, Makuwaza, Guvamatanga, Mukoroverwa, Chingama, Jaravaza, Machingombi Magaya, le chef actuel très vieux.

Les peuples de Gutu sont sortis de la province du Nord-ESt, région appelée Mazumba, ensemble avec la partie de Nyashanu, il y a 8 ou 9 générations à la suite de la défaite de Kaparasine, quand l'ancêtre de Chibi, lui aussi en sortit. Le premier arrêt s'effectua dans la région actuelle entre Salisbury et Bendura, où s'établit Niami, alias Musana, le lieu appelé plus tard, réreve Musana. Quelques uns des fils de Musana sont restés avec leur père, mais d'autres, y compris Gutu, se déplacèrent plus loin vers le Sud, accompagnant la partie de Nyashanu jusou'à l'arrêt à Buhera.

Musana lui-même s'étendit dans le territoire du peuple de Varozwi de la province centrale, sous le chef local Tombe ou Gora, soit par chance, soit par lutte, la tradition est contradictoire sur ce point, et le titre de chef fut plus tard, assumé par sa première femme Nyerambi, qui fut abandonnée avec ses deux fils, son mari ayant disparu, probablement à cause d'une maladie dans son dos, d'où dérivait son nom de Musana. Le temps arriva pour la mère de décider, lequel de ses deux fils, deviendrait le chef, Madjhira l'aîné ou Chikare le plus jeune, sobriquet Humbamarawa, puisqu'il balayait la cour des huttes du chef Tombe.

Cependant, la mère décida que, pour la succession, on pratiquât la même épreuve que celle du chef Chirau, qui est venu directement de la province centrale à Karoi, ce qui montre une foir de plus la parenté de familles soutenant des coutumes semblables.

Les deux fils furent, donc, amenés à un étang, dans la rivière Poti, chacun portant de la farine de mïs ou rupoko, serrée dans leurs paumes ; ils furent plongés chacun à leur tour, deux fois : Madjhira, l'aîné, échoua dans ses deux tentatives de sortir de l'eau avec la farine sèche, mais le plus jeune fils Chikare réussit à sortir les deux fois de l'eau avec sa farine sèche.

De là, le fils aîné et ses descendants ne furent jamis choisis pour le titre subséquent de chef, qui reste presque toujours dans la maison de Chikare, le plus jeune fils.

Les cinq autres fils de Musana, Mambwazhe, Munyikwa, Nemashakwe, Nen-

Les deux tambours historique, jamais vus encore par les gens blancs. –

dange et Chisvino suivirent la partie de Vyashanu plus loin vers le Sud. Vyashanu traverse le fleuve Kabi, et s'établit dans le pays appelé Kuburu, où il reste jusqu'à nos jours, mais les cinq fils de Musana, après avoir séjourné quelques années avec leurs amis à Kuburu décidèrent de chercher de la terre pour eux-mêmes. Quatre d'entre eux, guidés par le premier-né Nambwazhe, se déplacèrent à l'Ouest, à travers la rivière Devur, un affluent du Kabi ; mais le cinquième, Nendenge, se tourne vers le Sud avec ses propres partenaires dans la région de Zaka, où il s'établit éventuellement, instituant son propre titre de chef, qui dure encore de nos jours.

Les quatre frères et leurs partenaires n'ont pas eu la tâche facile dans leur nouveau pays, puisqu'ils y ont rencontré d'autres habitants de la tribu de Chauswa sous leur chef Vairashiri, qu'ils ont chassé vers l'Ouest, à travers les montagnes du Gurupuru, au Nord de Kabi.

Ils se sont ensuite établis autour de la colline de Gonka, leur sanctuaire historique près du village du chef Gutu, et commencèrent à se multiplier très rapidement.

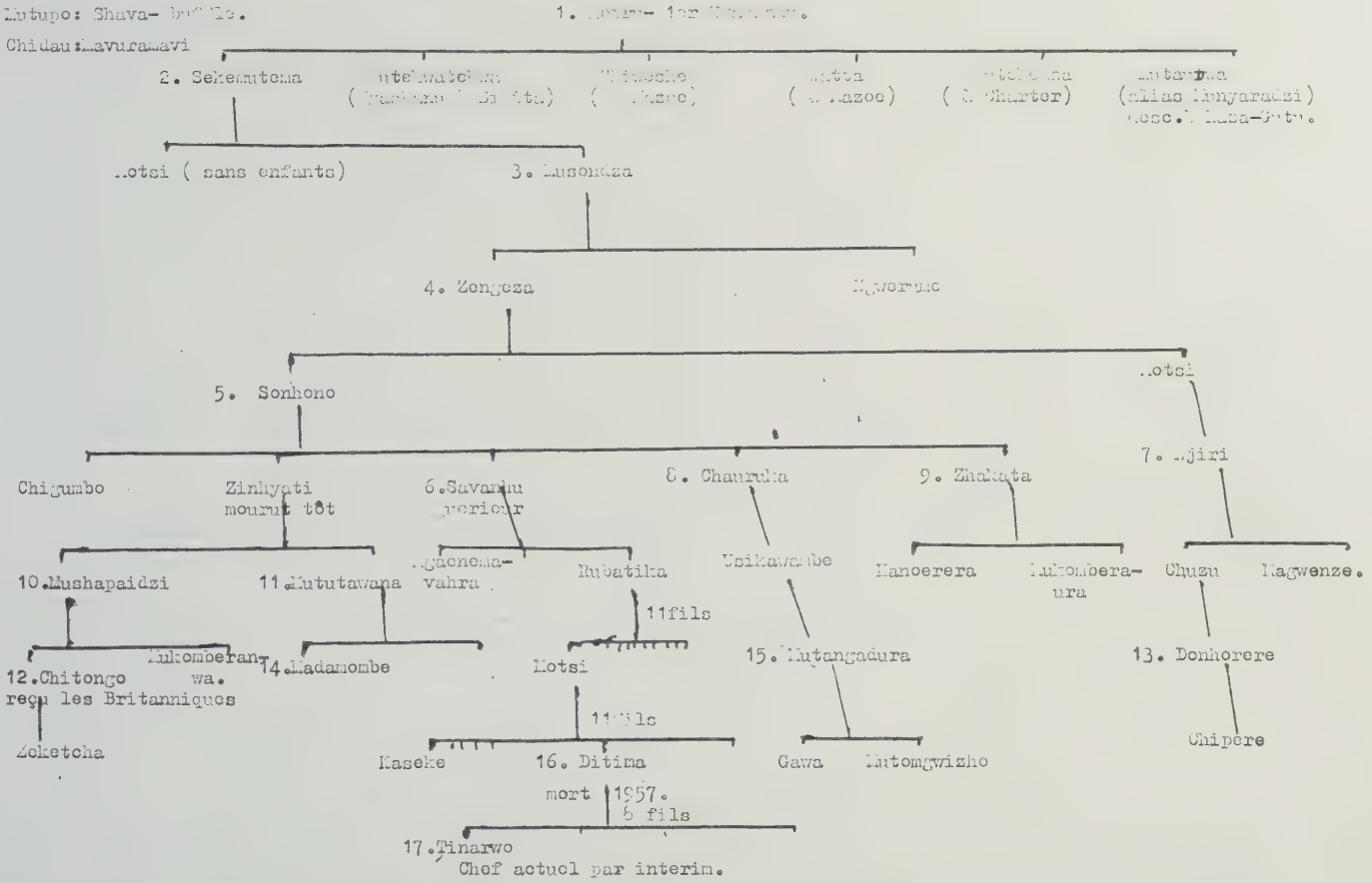
Nambwazhe prouva dans sa vie qu'il était un chasseur exceptionnel. Une fois, il réussit tout seul, à tuer un rhinocéros, ce qui lui valut l'autorité centrale (il y a quelques sept générations), accordée par le règne de Dhlembeu I, avec lequel il initia la [illegible] Nambwazhe Gutu, signifiant "Grand", alors à chaque [illegible], il l'avait récompensé avec deux jolis tambours bien sculptés, et qui restèrent dans [illegible] à ce temps, comme [illegible] l'héritage [illegible], et le troisième, le plus ancien, le nom de [illegible] "Mbeta", [illegible] dans la [illegible] hommes [illegible], qui [illegible] vraiment à la chose. Ces tambours étaient censés à chaque chef successeur, mais actuellement, ils sont en possession du Chimire, le fils du chef antérieur Fukazhera, qui pour certaines raisons [illegible] à son successeur. Nous sommes le premier homme blanc à les avoir vus et nous les avons photographiés (ils sont représentés ici). Nous avons pu voir du possesseur, la raison pour laquelle on les a retenus dans la famille. Ce fut à cause du refus du chef successeur de payer un nombre de bétail, selon la coutume, pour les posséder, mais le possesseur actuel était bien disposé à les passer au propriétaire légal, le chef actuel, sous prétexte de certaines bêtes.

Ces tambours ne sont montrés à personne, puisqu'on les regarde avec une grande déférence, et il y a toujours un rituel spécial, suivi par les pères des familles en question, avec le concours du sous chef de la région, quand on veut les sortir. Nous avons assisté à un rituel de jubilation de

Chef Seke - distr. Salisbury.

Mutupo: Shava- buffalo.

Chidau: Mavuramavi



tout le village, durant presque deux heures, avant qu'on puisse les mettre sur la terre pour les photographier. Nous espérons qu'un jour, ils seront restitués au teneur légal, le chef régnant, puisqu'ils sont, évidemment, une relique importante d'une valeur historique. On pourrait rappeler que tuer un rhinocéros dangereux dans le coeur d'Agisymba, est une preuve de plus que le pays pouvait être abondant en ces animaux, au début de l'ère chrétienne comme le disent Marin de Tyr et Ptolémée, ce qu'on a déjà discuté ailleurs.

Nous avons noté dans nos feuilles de recherche que le mariage entre gens du même peuple du Mutupo de Gumbo, n'est pas permis, ni en demeurant proche ou loin l'un de l'autre. Ceci n'est pas le cas avec les autres tribus, surtout les Vadumas ou les Vambires, qui pouvaient se marier entre eux sous le même Mutupo, tant qu'une partie contractante, demeurait dans une autre région, ou bien quand c'était contrôlé par un chef frère, ou un chef étranger.

Deux autres groupes de gens demeurent dans la même région. Le plus grand d'entre eux est le peuple des Va Dumas du Bikita dans le Sud, qui s'étend aussi loin que la réserve de Victoria , près de la forteresse centrale, et le district de Zaka ; et le second plus petit, se trouve à l'Ouest, près des rives de Devure et du Mont Raza, provenant de la souche de Nyashanu à travers le fleuve, qui s'établit ici, sous le nom de Munyaradzi, dont il y a une légende courante, notée ailleurs. Munyaradzi garde le titre traditionnel de sous-chef, sous le chef de Gutu.

---

3) Nyashanu : Population pour la région 140 000. Buhera - Sabi.
Mutupo : Nhava - Nhuka = Taurotragus oryx ; Chidau : Musehamwa (Museyama).
Stature : 68 inches (170,3cm); IN = 93 ; IC = 76.
Dynastie : Mbiru, Mbira, Gotwe, Gurueshanga, Beta, Mutekwatekwa (Dukuta), Dirikwi, Matema, Muradzikwa, Mundani, Makuwa, Mawire, Chikuwa, Murgwira, Mafuruse, Gotora Mabvuregudo, Pasi Chingombe, Gona, Makiwa, le chef actuel.

Comme il a déjà été dit, la partie guidée par Mbiru, quitta la Province de Nord-Est après la défaite de Kaparasine au milieu du 17ème siècle pour chercher refuge dans le Sud de la mère-patrie. Il y avait cinq frères de la même famille dans le groupe, mais sur la route, ils se sont séparés,

5 Freres = Nyashanu

Chef Nyashanu

Mutupo : Shava-Nuka

Chidau : Museyama.

Mutaurwa (alias Munyaradzy) desc. en Gutu

Mutekedza desc. Chart.

1 Mbiru

Chiweshe desc. en Mazoe.

Wata desc. Mazoe.

5 fils

2 Mbira

3 Gatwe

4 Guruneshanga

5 Beta

6 Mutekwatekwa (Dukuta)

7 Dzirikwi

3 fils

Mudanose (mourut tôt)

9 Muradzikwa Mundandi (1890)

8 Matena

3 fils

5 fils

11 Chikuwa (recu Brit.)

Marufu tue par lion

Bangure 4 fils

10 Makuwa

Mziligazi 4 fils

Gudo 5 fils

Marambanyika

12 Murgwiru (Mapfuma)

8 fils

3 fils

3 fils

G onzo

17 Gona

Taruwona

Chadzura

Chingombe

13 Mafuruse

14 Gotora

15 Mabvuregudo (1939)

Takawira

Mondiwa

18 Makiwa (Chef actuel)

16 Pasi Chingombe 1943

2 fils

2 fils

9 fils & 19 filles.

7 fils

2 fils

3 fils

Saul Solomon Jemsas Micnel & Baas

perdant ainsi leur identité.

On a dit avant, que les frères de Gutu suivaient dans la même partie, mais la tradition de Nyashanu, dit que ceux-ci suivirent un peu plus tard, avec leurs flèches, dans un sac "Mukutu", d'où dérivait leur nom, s'arrêtant dans la terre de Nyashanu, où ils marièrent leurs filles ; plus tard, après une querelle familiale, ils furent chassés à travers la rivière Devure, au delà des montagnes de Rosa, où ils se trouvent aujourd'hui.

Cette tradition ne contredit pas beaucoup celle déjà racontée de Gutu, mais confrontées ensemble, les deux traditions ne donnent que plus de facettes ou détails de la même histoire.

Cependant, Mbiru s'établit d'abord dans la colline de Gombe qu'il appela "Hama Ya Wa Here", apparenté ou ami de l'homme qui est venu ; plus tard, le lieu est devenu connu comme Buhera.

Il n'y avait pas d'habitants dans la région, seulement un peu au delà de la rivière de Devure, de la tribu de Veirashiri, sous le chef Gambiri. Bientôt, une famille de cette tribu est venue à Mbiru, où elle fut autorisée à s'établir, en échange de donner ses filles en mariage à ses hôtes.

Un épisode intéressant est arrivé en ce temps-là, qui pourrait bien jeter la lumière sur la vraie relation entre Nyashanu et Gutu. Une famille de Varozwi, y est passée sous Gwangwani, le fils d'un chef demeurant dans la province centrale dans un lieu appelé Zabvadziva (ruines de Khami). Les Varozwi demandèrent à Mbiru, s'il était tout seul ; il répondit : "Taiva Vashanu" - "nous sommes cinq". Gwangwani ne comprit pas l'implication complète de la phrase, et appela ensuite Mbiru "Nyashanu", ce qui est devenu le nom traditionnel de leur titre de chef. Le point intéressant de la conversation est le chiffre de cinq mentionné par Mbiru ; ce pourrait bien être les cinq frères dans la partie de Gutu, possiblement réduit pendant les conversations [illegible], y ajoutant [illegible] comme [illegible] personne, puisque le cinquième frère de Gutu, Mandanga, qui est allé tout seul plus loin vers le Sud à Zaka avait déjà quitté le lieu. Et si c'était correct, alors les frères de Gutu, pourraient bien être les frères réels de la famille de Nyashanu. Une telle possibilité n'est pas évidente dans la tradition de Nyashanu, et le fait que la partie comprenait cinq frères de Gutu, et un leader, Mbiru de la souche Nyashanu, fait un compte total de six, et non pas cinq, comme c'est mentionné dans la conversation, ce qui laisse la question problématique et confuse, mais néanmoins, elle mérite quelque considération, surtout que la tradition de Nyashanu dit que ses autres frères sont allés dans les régions de Nyajidzi (Gutu) et Mbi, la

route actuelle prise par les frères du Gutu.

Mbiru avait dix fils connus, dont cinq restèrent avec leur père et lui succédèrent au titre par ordre d'ancienneté : Mbira, Gatwe, Guruneshanga, Neta et Mutekwatekwa, et les cinq autres sortirent pour former leur propre clan : Seke, Watta, Chiveshe, dont les descendants demeurent, maintenant, dans les régions de Salisbury et de Mazoe, portant leur nom et titres traditionnels ; Mutekedza, dont les descendants demeurent dans le district de Charter, et Mutaurwa, alias Munyaradzi, déjà mentionné, dont les descendants demeurent à travers la rivière Devure au pied du Mont Moza en Gutu.

C'est de la famille de Mutekwatekwa, que la lignée de chefs successifs portant le nom traditionnel de Nyashanu est développé ici, à part d'autres familles bien connues de Marenke à travers le fleuve de Sabi, dans l'Est.

Ici, il y a un autre nom, celui de Dukuta, signifiant "le propriétaire de la terre" ou, "le fondateur du lieu" (le verbe dukuta signifie : pénétrer ou creuser comme une chenille), mais la tradition de Munyaradzi a une légende concernant une femme du même nom qui faisait la pluie,(voir dans la deuxième partie), et dont Nyashanu ne sait rien.

La tradition ne dit rien du règne de Mutekwatekwa, sauf la mention que son fils, Dirikwi, lui succéda. Celui-ci combattit avec Gutu ; ils s'attaquèrent probablement chacun dans le territoire de l'autre pour piller le bétail.

Dirikwi avait trois fils : Mudanose le premier-né, ensuite Muradzikwa Mudandi, et le plus jeune Matena. On décida ensuite que le titre soit passé d'un frère à l'autre, répétant le précédant établi par leur grand père Mbira, avec ses propres fils restés dans la région. Le fils aîné Mudanose, cependant, précéda son père dans la mort, laissant ainsi les deux autres assumer le titre successivement.

La réputation du Muradzikwa d'attaquer avec succès les terres de ses voisins pour le bétail, tandis que leur père était encore vivant, incita l'envie et la jalousie de son jeune frère, qui se mit en colère à la mort de leur père, ce qui occasionna une bataille pour le titre de chef. Personne ne fut tué dans ce combat, mais Matema creva les yeux de son adversaire, et ainsi devint le chef avant d'arriver à son tour ; mais comme si la providence le punissait de son péché, il mourut bientôt après et fut suivi au titre par son frère aveugle.

Entre temps, les familles se multipliaient rapidement avec l'acquisition de beaucoup de femmes, ce qui entraîna encore des troubles dans le

choix du chef. ce n'est que récemment, et avec l'aide diligente du Commissaire local du Gouvernement qu'un accord commun a été conclu, par lequel tous les chefs subséquents doivent être tirés alternativement des deux maisons de matema et Muradzikwa, pour pouvoir éviter les luttes familiales.

Sauf de fréquentes attaques de Changaani du Sud, il n'y eut pas d'autres incidents dans leur histoire.

Dans la même région, il y a des peuples du chef Makumbe, descendants d'un commerçant prospère, qui sortit de la région du Sena (portugaise), il y a cinq ou six générations, et s'établit ici. Son nom était Mroro du Mutupo Shiri (nom général pour un oiseau) qui portait des marchandises avec ses esclaves au chef Chirwa Gambiza de Nariva du district de Charter, où il tomba malade. Une fille du chef appelée Mashavashe l'avait soigné pendant sa maladie, et ceci provoqua leur mariage. Ils donnèrent naissance à trois fils : Gotowe, qui mourut bientôt, Masanga et Neshangwe.

Plus tard, le marchand retourna à Sena, emmenant son second fils avec lui, qui malheureusement se noya, quand il tenta de traverser le fleuve du Sabi qui avait débordé, mais laissa le dernier né derrière.

Entre temps, le jeune fils devint le favori du chef au grand déplaisir des autres, et ses services entraînèrent beaucoup de contacts avec les Varozwi, qui l'aimaient. A la mort du chef Chirwa, les Varozwi installèrent Neshangwe comme le chef de la région, encore au déplaisir des héritiers plus légaux, qui subirent des défaites et furent obligés de s'enfuir dans les alentours pour leur sécurité.

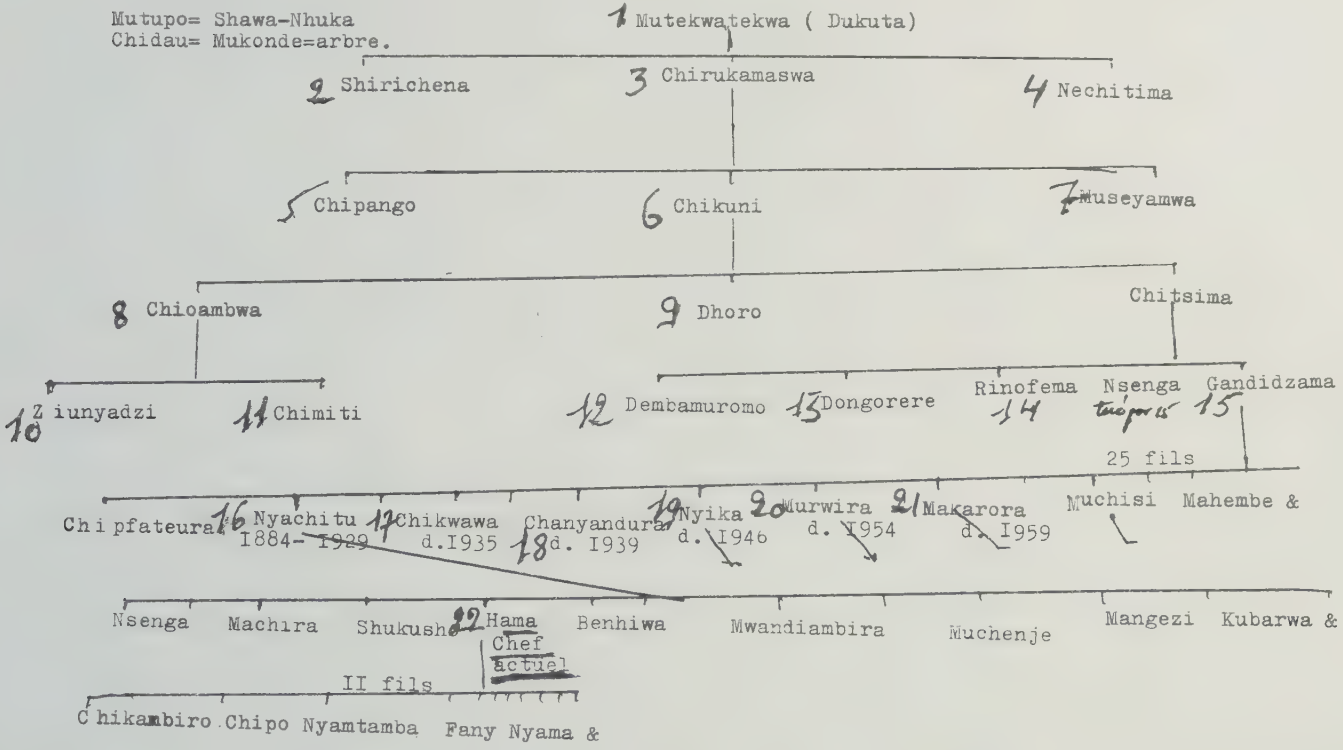
De là, Neshangwe assuma le nom traditionnel de Gambiza, épousa beaucoup de femmes et régna en paix. Ses descendants nombreux provenant de beaucoup de femmes, se sont répandus à travers le district de Charter (sept maisons), et Buhera.

---

4) Varanke : Population pour la région 35 000.
Mutupo : Shawa - Nhuka - Chidzu - Mukonde = arbre (enphorbia ingens)
Stature : 65 inches (162,8cm) ; IN = 91 ; IC = 76.
Dynastie : Mutekwatekwa (Dukuta), Civichena (ou Shivichena), Chirukamaswa, Nechitima, Chipango, Chikuni, Museuamwa, Chiaombwa, Dhoro, Ziuniydza, Chimiti, Demba Murhomo, Dongorere, Rinofema, Gandidzanwa, Nyachitu, Chikwawa, Chanyandura, Nyika, Murwira, Makarara, et Hama le chef actuel.

Chef Hama - Maramke.

Mutupo= Shawa-Nhuka
Chidau= Mukonde=arbre.



La tradition de Maranke est très faible, et a, en plus, une couche secrète dans la succession du titre autour Dembamurhomo, pas encore révélée. La parenté des chefs du premier jusqu'au IIème n'est pas connue, ou est tenu secrète à cause des intrigues fréquentes familiales, les meurtres ou les intrus, bien reflétés dans les temps récents. Heureusement, nous pouvions les placer au moins dans l'espace correct des générations, avec l'aide de la liste de Nyashanu, et en conséquence, les rapports de parenté qui figurent, maintenant, dans leur arbre généalogique, doivent être acceptés comme valable. Comme la tradition de Maranke avait retenu le nom de leur premier ancêtre, Mutekwatekwa, du Mutupo Shava, et demeurant dans les frontières de l'Est de Nyashanu du même ancêtre et Mutupo, alors, il est bien évident, qu'ils sont tous les deux de la même souche, en dépit du fait que la tradition de Maranke n'en dit rien.

Le mystère surgit avec le 12ème chef de la lignée Dembamurhomo, qui était, nous dit-on, le fils de Chitzina, qui n'était pas un chef, et en conséquence pourrait s'emparer de sa position par violence. D'ailleurs, par le témoignage d'un Svikiro rival, nous avons appris qu'il y avait un autre chef dans la lignée donnée, appelé Rumbawa, fils du Dongorère, avant son oncle Gandidzanwa, exclus de la tradition notée. Nzerga, qui est donné variablement comme le fils de Dongorère, Dembamurhomo et Gandidzanwa, fut tué par Chimite, et combattit antérieurement son frère aîné, Rumbawa, pour la même raison. Son frère Mafararikwa était un autre garçon ambitieux, qui contesta le titre contre Gandidzanwa et contre son fils Nyadutu, mais fut repoussé respectivement par tous les deux.

De nos jours, le Svikiro établi Muchabaya, qu'on croit être le porteur de l'esprit de Dongorère, dit que le titre du chef actuel Hama aurait dû être tenu, d'abord par ses deux frères aînés Shukushu et Benhiwa, en succession, avant de l'atteindre lui-même, afin de se conformer à la règle établie, de passage du frère à frère, strictement par ordre d'ancienneté. Quand on avait fini avec le frère plus jeune, alors le titre devait passer au premier-né du premier frère qui était le chef. Le fils d'un frère qui n'était pas le chef (par mort prématurée ou par meurtre), pouvait encore devenir chef si les autres étaient d'accord, quand le Svikiro jouait habituellemnt un rôle important dans le choix correct. La sélection formelle d'un chef est donnée par l'office héréditaire appelé "semukadzi" avec l'aide de quelques huit conseillers apparentés au chef passé. Il supplie aussi le chef, quand le siège est devenu vacant. L'office venait du fils de la soeur de Gandidzanwa, marié à Nyadezi Chingura. Il lui avait été donné

une région pour y régner lui-même.

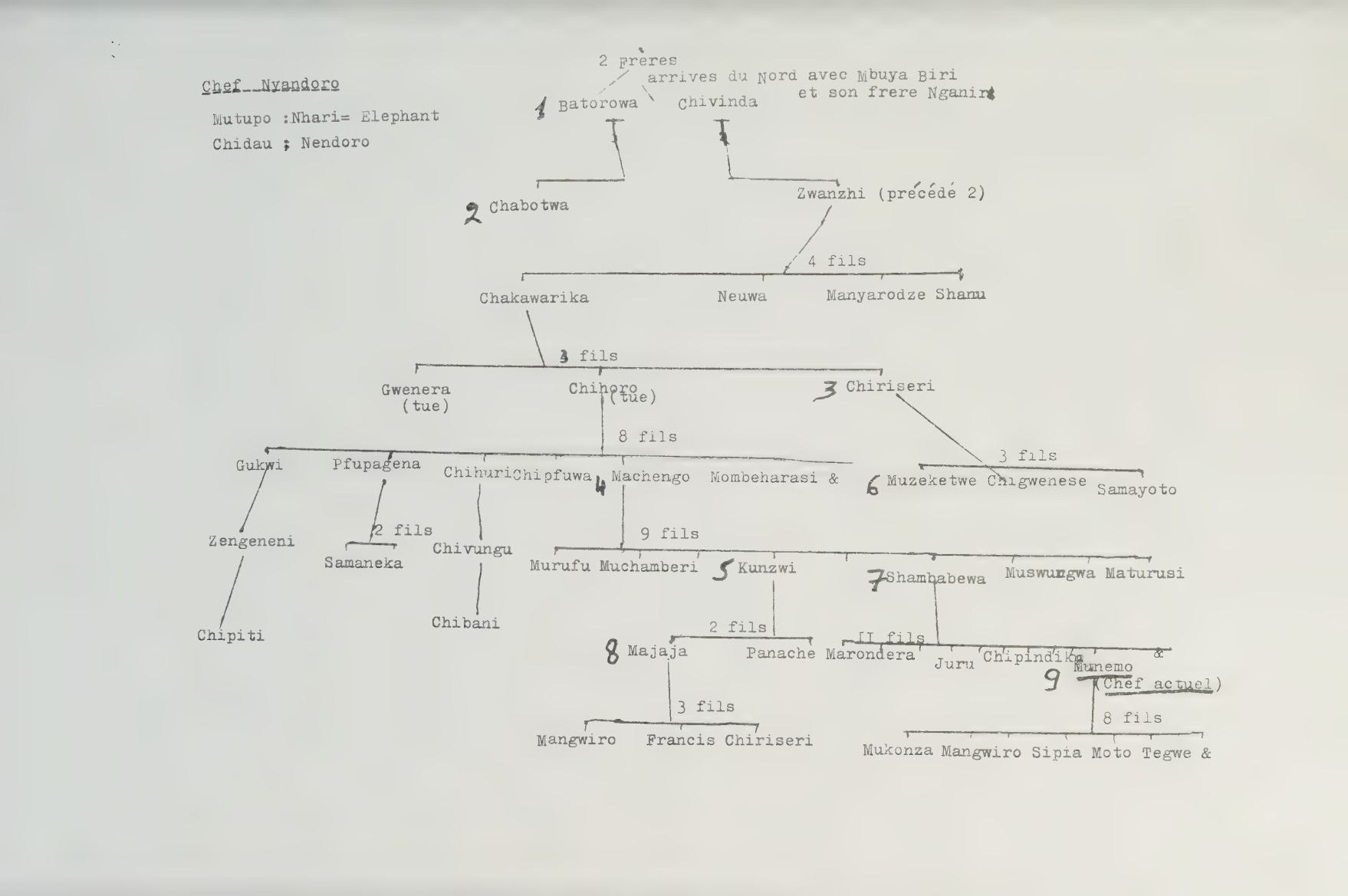
Le désaccord du Swikiro sur le choix d'élection du chef actuel, lui fit perdre son office, et un autre homme, appelé Mandiambira, mixxx mit fut alors nommé par le chef avec qui il s'était mis d'accord pour son élection. Cette action provoqua la moquerie de l'institution de Swikiro, qui était le porteur de l'esprit du fondateur de la tribu ou d'un autre chef renommé, dont le secret entier sera révélé au monde dans la dduxième partie de cet ouvrage. Cette moquerie fut en plus augmentée par le fait que l'esprit de l'ancêtre Dongorere enlevé à son porteur, le Swikiro officiel de la tribu, Muchaboya, et ensuite assigné à un autre Swikiro, par la volonté du chef régnant, comme si c'était une prérogative pour un chef régnant, d'assigner les esprits des morts pour leur possession, à son gré. D'ailleurs, quand nous avons entrevu le nouveau Swikiro Mandiambira, nommé par le chef, il nous a dit qu'il possédait actuellemnt l'esprit de Nzenga, et pas de Dongerere, qui n'avait jamais été le chef, mais avait seulement lutté pour le devenir, et avait été tué dans la tentative.

Cependant, les intrigues familiales ne cesseront jamais tant qu'il y aura beaucoup de candidats pour un siège. Tous les deux, Gandidzanwa et un de ses fils Nyashitu, ont eu beaucoup de femmes qui leur ont porté beaucoup de fils, 28 et 27, figurant respectivement dans l'arbre généalogique. Nyachitu, dit-on avait 24 femmes , qui avaient dû lui donner, par comparaison avec la multiplication de la famille de leur frère Nyashanu, discuté avant, au moins une centaine de fils, luttant tous entre eux et des centaines d'autres de leurs cousins, pour un siège.

On nous a dit, dans la tradition de Maranke, jamais entendue ailleurs dans Agisymba, que la plus ancienne coutume dans le choix du titre de chef, était établie par un conteste de combats ouverts, ou par la guerre civile, entre les fils de chefs, quand une bonne quantité de sang a été versé. Celui qui tuait le chef devenait à son tour le chef. Plus tard, la règle passa à la succession de frère à frère, comme c'est décrit ci-dessus.

Le nom de Maranke, fut donné par Varozwi, à l'époque, en Njenja près de Zimutu (la région de Fort Victoria, le siège original de la forteresse et du temple), qui signifia "la personne pour gouverner beaucoup de gens". Dans la langue de Shona ça a donné : "Kuranga Rwamwhe (Vamwe - nouvelle orthographie, signifiant beaucoup, c'est à dire, le gouverneur de beaudoup de gens.)

Les attaques de Shangaani n'étaient pas fréquentes dans la région. La tradition dit qu'ils sont arrivés, une fois, pendant le règne de Gandidzan-


Chef Nyandoro
Mutupo :Nhari= Elephant
Chidau ; Nendoro
2 Frères
arrives du Nord avec Mbuya Biri
et son frere Nganir
1 Batorowa
Chivinda
2 Chabotwa
Zwanzhi (précédé 2)
4 fils
Chakawarika
Neuwa
Manyarodze Shanu
3 fils
Gwenera (tue)
Chihoro (tue)
3 Chiriseri
8 fils
Gukwi
Pfupagena
Chihuri
Chipfuwa
4 Machengo
Mombeharasi &
3 fils
6 Muzeketwe
Chigwenese
Samayoto
Zengeneni
2 fils
Samaneka
Chivungu
9 fils
Murufu
Muchamberi
5 Kunzwi
7 Shambabewa
Muswungwa
Maturusi
Chipiti
Chibani
2 fils
8 Majaja
Panache
II fils
Marondera
Juru
Chipindika
&
9 Munemo
(Chef actuel)
3 fils
Mangwiro
Francis
Chiriseri
8 fils
Mukonza
Mangwiro
Sipia
Moto
Tegwe &

wa, quand le chef leur payait le tribut de quatre défenses d'éléphants. Les Matabèles sont venus aussi une fois, mais on leur a payé un tribut, ce qui évita la bataille.

Il n'y eut pas d'autres incidents dans leur histoire.

---

5) Nyandoro : Population pour la région 20 000 - Chiota - Marandellas.
Mutupo : Nhari = éléphant ; Chidau : Nendoro ou Wunendow.
Stature : 67 inches (167,8cm) ; IN = 87 ; IC = 72.
Dynastie : Bartorwa, Chabatwa, Chiriseri, Machengo, Kunzwi, Museketwe, Shambaleva, Majaja, et Munemo, le chef actuel.

Une vieille mbuya (grand mère), appelée Biri, et son frère Ngeniere, dont les esprits sont maintenant portés par une femme Swiriko, traditionnellement appelée Biringanieri, avait guidé une partie des peuples de Dande, dans le Nord, près de la rivière Lwanza, il y a quelque six générations, (ou au début du 18ème siècle vers 1720 AD), vers le Sud, pour un meilleur endroit. Ils se sont établis à Tsunga dans la région de Charter, sur les rives du Ngozi, où ils se trouvent encore aujourd'hui.

Le chef de la partie était Batorwa, dont l'origine était inconnue mais qui pouvait être le fils de la grand mère. La partie avait trouvé sur place les descendants de Neshangwe, mentionné avant, du Mutupo Vashiri, sous le chef Madamombe, son fils premier-né de sa première femme. La tradition de Nyandoro dit qu'ils se battirent avec leurs hôtes qui furent chassés de la région dans les alentours.

Le nom de Nyandoro signifie "la couronne", et on dit qu'il fut donné par la grand-mère Biri au premier chef; après on l'adopta traditionnellement pour tous les chefs subséquents.

Il n'y eut pas d'autres incidents dans leur histoire. Leurs voisins les peuples de Chiota seront discutés ailleurs.

---

6) Vambire de Zaka : population pour la région 20 000.
Mutupo : Shumba = lion ; Chidau : Chibwa = lion.
Stature : 67 inches (167,8cm) ; IN = 95 ; IC = 75.
Dynastie: Chamagwenjere, Donono, Nyakunuwa, Mutsvangwa, Mututuvari, Mochengambi, Madzivanyika, Murembura, Risingakasi, Dumbu, Mafuratidzi et Chivonivoni, le chef actuel.

Chimugwenjere guida sa partie de la province du Nord-Est, il y a quelque sept générations, ou approximativement au milieu du 17ème siècle, après la chute de Kaparasine comme les autres fugitifs, décrit dans ce chapitre. Le voyage se déroula comme d'habitude par étapes. Le premier arrêt prolongé s'effectua à mi-course, où se trouve actuellement la Capitale de Rhodésie, Salisbury ; ensuite, dans l'étape suivante, la famille se divisa en trois groupes : un, guidé par le premier-né fils de Donono, qui se déplaça droit au Sud, vers les montagnes dans la réserve de Ndanga du district de Zaka, un refuge sûr contre toutes les attaques extérieures ; un autre groupe, guidé par le second fils Sinamanè, se déplaça dans la direction du Sud-Ouest, atteignant la réserve actuelle de Victoria, dans le voisinage de la forteresse et du temple eux-mêmes ; et le troisième groupe guidé par un autre fils, Mabazure, se déplaça dans la même direction, mais s'arrêta plus loin dans le Sud, à Belingwe.

La section de Zaka a trouvé leurs voisins, les Vadumas, avec qui ils sont restés en bons termes, et qui ont même prêté leur assistance à deux sections de la même tribu combattant l'une contre l'autre.

Il n'y eut pas d'autres incidents dans leur histoire.

---

7) Chikwaka : Population pour la région 35 000, la région de Goromonzi
Mutupo : Mbanu = éléphant ; Chidau : Nématérere Nzou = grand éléphant.
Stature : 67 inches (167,8cm) ; IN = 85 ; 1N = 74.
Dynastie : Cheza, Benura, Karimobuti, Chimambo (une femme), Bungu, Mupakavire, Chidya, Mwauza, (un étranger - beau-fils), Shiri, Zwikarambe et Marufu le chef actuel.

La famille quitta la région du Mont Darwin, en même temps que les familles de Gutu et de Nyashanu, se déplaçant vers le Sud pour mieux vivre. Ils s'arrêtèrent dans la région actuelle au Nord de Salisbury, comme les voisins des peuples de Musana. Ils trouvèrent le même chef Gora, qui dans la tradition de Musana est aussi appelé Tambe, et qui, selon leur tradition, se déplaça, au Sud-Ouest de Salisbury à MŎndoro, étant mécontent des Varozwis, qui s'immiscait dans ses affaires, de la région de Wedza, sous leur chef Nerwande. C'était en raison de ce mouvement, que la femme de Musana a pris charge de cette région, avec ses deux fils, à l'époque occupé par eux et Benura, qui guida sa propre famille, et est devenu le beau fils de Gora, prenant la charge de sa propre section.

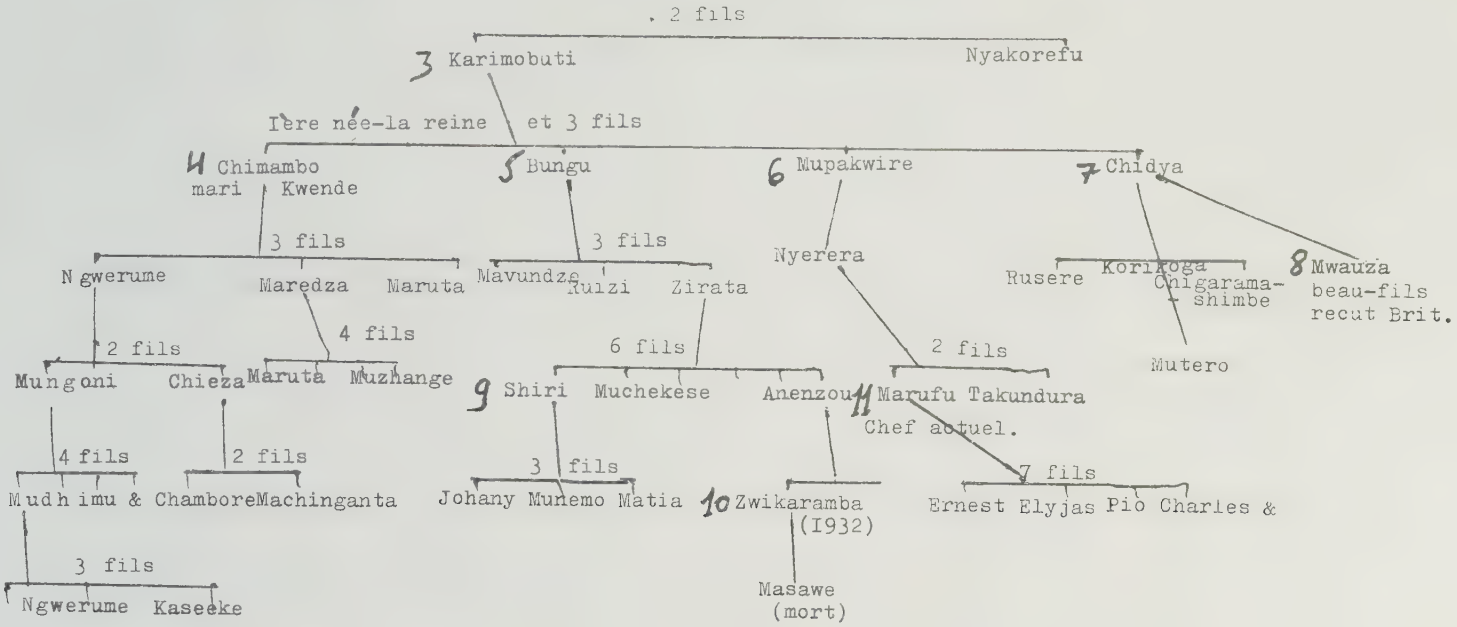
Chef Chikwaka

Mutupo=Mbanu= Elephant

Chidau= Newaterere Nzou
grand elephant.

1 Cheza

2 Benura



Il y a cependant une brèche dans la tradition de Chikwaka, puisque nous apprenons ici que les mêmes événements ont eu lieu, il y a 8 générations, selon la tradition de Musana - Gutu, tandis que la liste de Benure ne couvre que cinq générations. Dans les circonstances, on ne peut rien faire, qu'accepter ce qu'on pouvait se rappeler, et le noter en conséquence pour éviter d'autres brèches plus importantes.

Après s'être établi dans le terre du chef Gora, et s'être marié à une fille de son hôte, Benure retourna dans son foyer original pour y chercher son père Cheza, qui restait sous chef dans la région du Mont Darwin. Ils descendirent, alors, avec plus de partenaires, et le fils assuma le titre de chef dans sa section. A sa mort, son premier-né Karimbute est devenu le chef de sa section ; mais rien d'important n'est arrivé.

Sa première née, étant une fille, nommée Chimambo, a rempli le poste vacant, avec son mari Kwende, puisque ses fils étaient trop jeunes pour remplir cet office au moment de sa mort. Elle est alors devenue la reine Chimambo et exerça ses devoirs avec dignité, courronnée par la victoire glorieuse qu'elle gagna, dans la contestation avec ses voisins, les peuples de Washawasha, guidée par Chinamora, pour la possession des mines de Chrome (Mangura = le fer), trouvées à Mutenga, formant la frontière entre les deux tribus. C'était un actif précieux pour les propriétaires des mines, puisque le minerai trouvé était largement utilisé pour la fabrication des houes (badzas), outils essentiels dans la vie du peuple africain, depuis toujours.

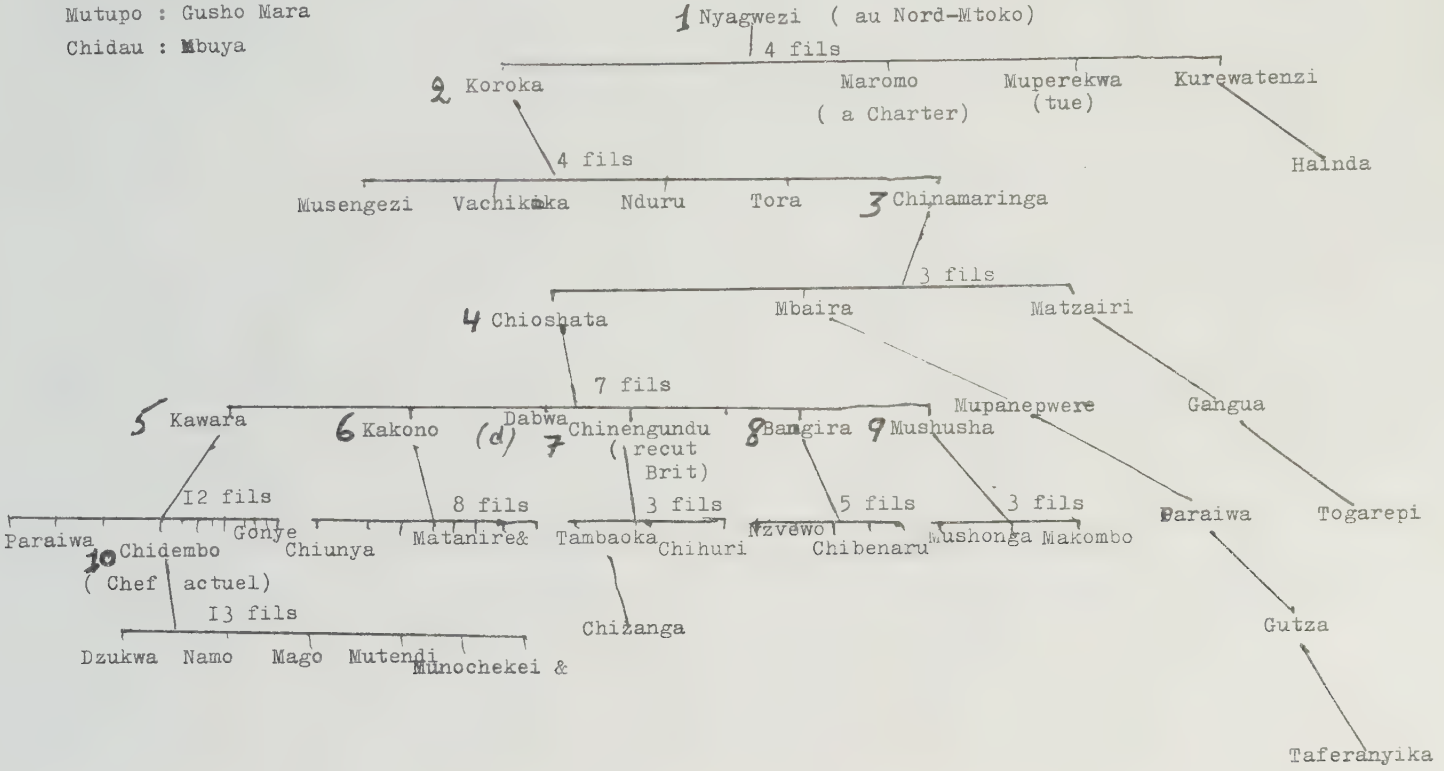
Leur fière Reine fut enterrée sur une colline, près du village de Huru, dans le voisinage de la petite ville actuelle de Bora.

Un autre événement important est arrivé, juste avant l'occupation britannique, puisqu'à l'époque, la plupart des peuples responsables avaient quitté la région, à cause de la famine dévastatrice qui tomba sur ces peuples, et qui leur ont fait chercher asile dans les régions des alentours de Buhera, Gutu, Mujanji et ailleurs, laissant sur place, un de leur beau fils, Mwauza, lui aussi, un réfugié de la province du Nord-Est, avec la charge des mourants et des malades. La situation s'est améliorée au temps de l'arrivée des Britanniques, quand la vie revint à la normale, et le titre de chef est revenu à Shiri de la maison de Bungu. De là, aucun autre incident n'est arrivé dans leur histoire. Leurs voisins sont le peuple de Musana que nous avons déjà montré, et Chinamora de Washawasha, qui seront encore discutés.

Chef Mashayamombe

Mutupo : Gusho Mara

Chidau : Mbuya



Le famille du chef Rusike : Population 3000, occupant une petite région de 80 km^2 environ, dans la réserve de Kunzwe, district de Goromonzi. Ils sont les descendants de la famille du chef Mtoko, dont les deux fils, guidés par Mushangwe, sont venus assez récemment dans une expédition de chasse de leur foyer original en Mzarabani, région du Mont Darwin, s'arrêtant à Kunzwe, les voisins de Chikweka, où le lieu leur avait plu. Le titre de chef fut divisé entre deux maisons :

- Mushangwe, Nerea, Mtutu, Chivuya ;
- Morovanyika, Chipkwère, Nyabangu et Mandère ; retournant encore dans la première maison à Chikowe, fils de Chivuya, au temps de l'administration britannique. Il fut alors assigné à Masenda, le fils de Chikowe, et est maintenant tenu par son fils Mchewa Baku (depuis 1950).

Il n'y eut pas d'autres incidents dans leur histoire.

---

8) Mashayamombe : Population pour la région 40 000.

Mutupo : Gusho - mara. Chidau - mbuya = une vieille femme.

Stature : 66 inches (165,3cm) ; IN = 93 ; IC = 75.

Dynastie : Nyagwesi, Koroke, Chinamavinga, Chioshata, Kavara, Kakono, Chineugundu, Bangira, Mushusha, Chidembo le chef actuel.

La famille est venue, comme les autres, de la région de Mtoko, il y a six générations ou approximativement au début du 16ème siècle, quand les Portugais ont été finalement chassés de la province du Nord-Est, laissant la région dévastée par les combats et la famine.

Ostensiblement, ils furent conduits à explorer le Sud, en pratiquant la chasse des éléphants, un commerce profitable à l'époque, porté par la vente des défenses aux Portugais. Nyagwezi guida sa famille avec ses deux fils aînés Koroke et Maromo. D'abord, ils s'arrêtèrent à Wuera, dans le district de Charter, où le fils de Nyashanu, appelé Mutekedza, était chef. Ils luttèrent contre leur hôte, et tandis qu'ils ne réussirent pas à prendre le titre de chef, la paix fut proclamée par l'allocation de la terre aux nouveaux venus. Quelque temps après, les deux fils se sont séparés. Maromo, le plus jeune fut laissé sur place, régnant sur sa terre, tandis que le premier-né, se déplaça vers la région actuelle de Mondoro (à l'Ouest de Salisbury), qui était déjà occupée par Chivero depuis cinq générations.

Ce fut le septième chef Chivero, Chitemamuskwe, qui reçut la famille en paix, et donna à leur guide Koroke sa fille en mariage.

Le successeur de Koroka, Chinamavinga, se battit avec un attaquant de bétail, nommé Matana, qui pourrait bien être le chef Nyasanu, associé à l'époque à son frère renommé, Murudzikwa, dans la même tâche, qui fut plus tard aveuglé, mais leur tradition dit que cet attaqueur était du Mutopo Dziva, et, qu'il est venu du Nord de la région de Sinoia, ce qui pourrait être correct.

Les attaques de bétail étaient en vogue à l'époque, puisque le chef suivant Chioshata devait les défendre fréquemment, contre des bandes provenant d'aussi loin que Sipolilo.

Ces peuples combattirent aussi contre les envahisseurs de Swazi sous Zwengendaba, qui, après avoir dévasté le pays, se déplacèrent vers le Nord à Nyasaland (Malawi), ce qu'on discutera plus loin.

Le nom de Mashayamombe signifie "un homme sans bétail", Koroka se nommant ainsi lui-même, puisqu'il fut incapable de soutenir le bétail, à cause de ses mouvements prolongés, et de son temps passé dans les combats.

La plupart de leurs chefs furent enterrés sur les collines de Chivenga. Ce fut leur septième chef, Chinaugudu, qui régna pendant l'occupation britannique, et figura dans la tradition, comme ayant pris partie dans la rebellion, ce qu'on discutera plus loin.

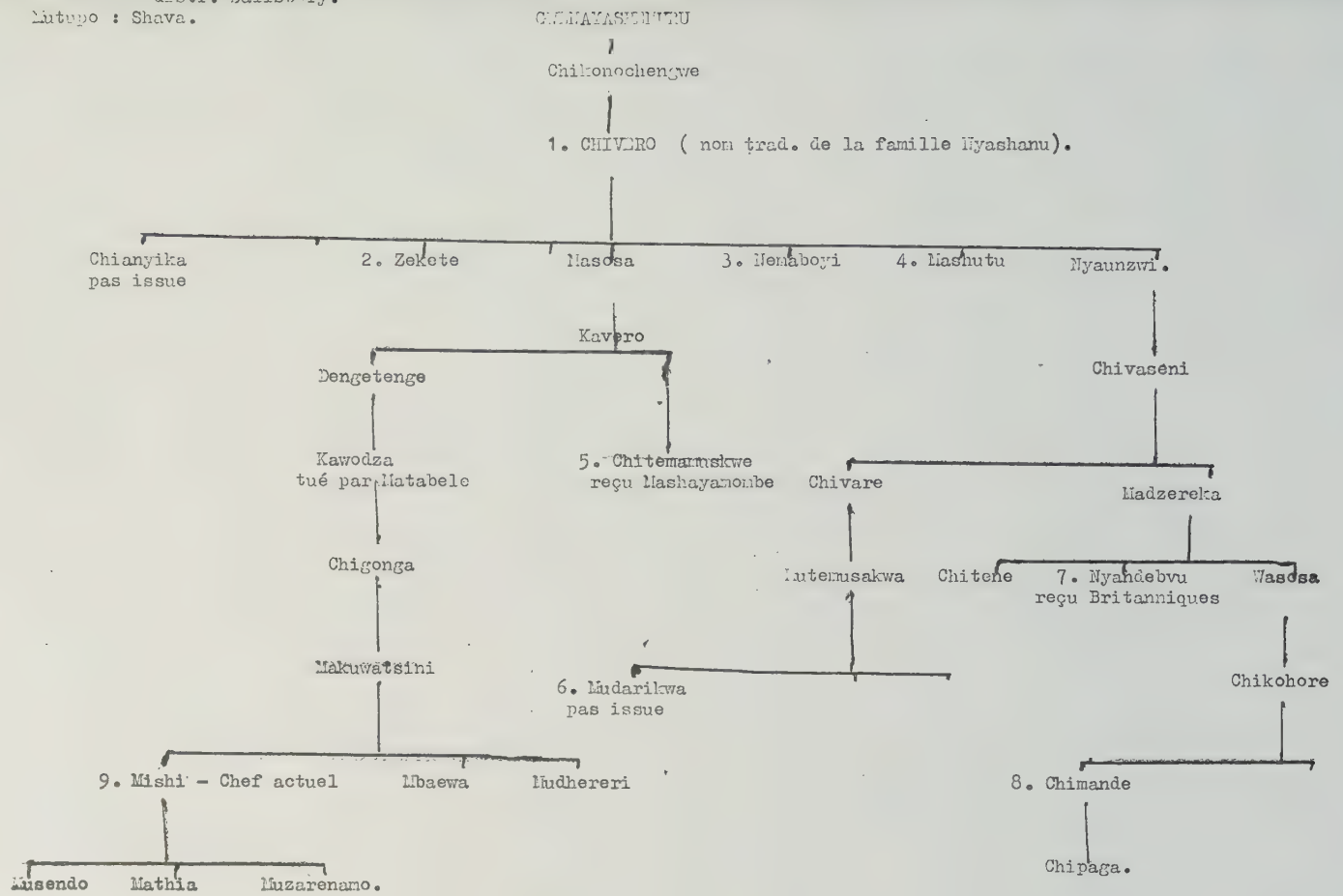
Il n'y eut pas d'autres incidents dans leur histoire.

Ceci conclut l'histoire des familles bien connues de la province du Nord-Est d'Agisymba, qui cherchèrent exile et prospérité dans leur mère patrie, à cause des revers subis par les ennemis étrangers, et à cause de la dévastation provoquée par la résistance de leurs hôtes. Il y eut beaucoup d'autres familles qui sortirent de la région, en des temps divers, telles que les autres de la souche de Nyashanu, déjà mentionné, qui ne seront jamais connues par leur identité, ni par l'endroit où elles se sont établies, puisque l'on n'a trouvé aucune trace d'elles, traditionnelles ou non ; il ne sera pas possible de les découvrir, dorénavant, puisqu'elles ont complètement perdu leur identité en se mélangeant avec leurs hôtes.

Cependant, cela ne fait aucune différence à l'histoire de ce pays et de son peuple qui proviennent tous de la même famille originale, laquelle s'est ramifiée, au cours des temps, dans beaucoup de branches, demeurant maintenant encore dans leur pays original d'Agi ymba, sous des noms ou Mutupos divers ; mais par les caractéristiques physiques, par la langue, les habitudes et les coutumes, on voit qu'elles sont toutes d'une seule et même famille originale de Muaranga, dernièrement connue comme Varozwi.

x x

Chef Chivero- Rez.Mondoro
distr. Salisbury.
Lutupo : Shava.



EM

CHAPITRE XI : LES DESCENDANTS DE VAROZWI DANS LES REGIONS DES ALENTOURS DE L'AUTORITE CENTRALE.

Chivero, Nyika, Soswe, Zymunia, Chinamore, Makoni avec apparentés, Mutema, Musikavahnu avec apparentés, Muvushu, Mutambara, et Savunyama avec apparentés.

Comme on l'a déjà dit, ce sont les mêmes peuples que ceux du reste du pays, mais qui sont plus bas dans la ligne de succession, les fils des deuxième, troisième, cinquième, dixième ou même vingtième femme du gouverneur de Varozwi, qui eurent l'initiative de sortir avec leurs propres familles, un peu plus loin du centre, pour trouver une terre nouvelle pour eux-mêmes et pour leur propre bétail.

Originalrment, ils se sont établis dans les lisières de leurs foyers originaux, s'étendant aux frontières des peuples étrangers comme les Batongas et les Shangaani, avec qui ils ont maintenu des relations commerciales et parfois de mariage. Ils ont subi, en quelque sorte, des influences, mais elles sont mineures et absolument non considérables.

Nous sommes arrivés maintenant, à l'illustration de leurs circonstances particulières subies, ou bien pendant leur mouvement, ou bien pendant leur existence, encore retenues dans leurs traditions orales, à laquelle ils se sont fiés, comme faisant partie de leur histoire individuelle.

I) Chivero : Population pour la région 45 000, dans la réserve de Mondoro à l'Ouest de Salisbury.

Mutupo : Shava : Chidau : Muendamberi.

Stature : 66,5 inches (166,5 cm) ; IN = 93 ; IC = 78.

Dynastie : Gwenyashenerw, Chikonochengwe, Chivero, Zekete, Nemaboyi, Mashutu, Chitemamuskwe, Muderikwa, Nyandobvu, Chimanda et Mishi, le chef actuel.

La tradition de Chivero est très faible. Il dit qu'ils sont venus de Guruuswa, au Nord du Zambèze, de la souche de Varozwi. Qu'ils soient venus de Guruuswa, et de la souche de Varozwi, c'est vrai, mais la localisation de leur foyer original au Nord du Zambèze est évidemment fausse. Il dit aussi qu'ils sont venus avec Mashayombe dans une expédition de chasse, ce qui est encore incorrect, , puisqu'ils demeuraient déjà dans cette région,

depuis au moins cinq générations, avant l'arrivée de Mashayamombe, qu'ils ont reçu paisiblement, et à qui ils ont donné leurs filles en mariage.

La vérité avait dû être que la famille sorit du centre de Guruuswa dans le centre du pays, vers la province du Nord-~st, pour la nouvelle terre, et changea son Mutupo de Mwoyo, de leur Mutupo original de Varozwi, en Mutupo de Shava, processus commun dans tous les mouvements semblables, pour leur permettre le mariage avec leurs voisins. Mais comme ils portent le même Mutupo, que celui de la famille de Nyashanu, et que leurs dimensions physiques sont presque identiques, alors nous soupçonnons que l'ancêtre de Chivero pourrait bien être un des quatre fils de Nyashanu perdu.

Ils eurent peu d'incidents dans leur histoire ; Chivero avait beaucoup de fils, et on avait fait la règle de sucession au titre de frère à frère. Ceci, on l'avait suivi strictement seulement parmi les fils directs du Chivero lui-même, mais, comme chacun d'entre eux avait multiplié, la même règle ne pouvait plus être appliquée. Un point à noter, est que le fils premier-né, Chienika, précéda son père dans la mort, mais le second, Taazikwa, fut banni de la succession, car il fut soupçonné d'avoir tué son père. Ses descendants furent aussi bannis de l'office, pour la même raison, comme on le voit dans la coutume biblique (Exode 20 v5).

Les Matabèles les ont souvent attaqué, tuant les hommes pour prendre le bétail, les femmes et les enfants. Comme le reste du pays, ils furent très heureux quand ces attaques furent arrêtées par l'occupation britannique.

A partir de là, rien d'important n'est arrivé.

---

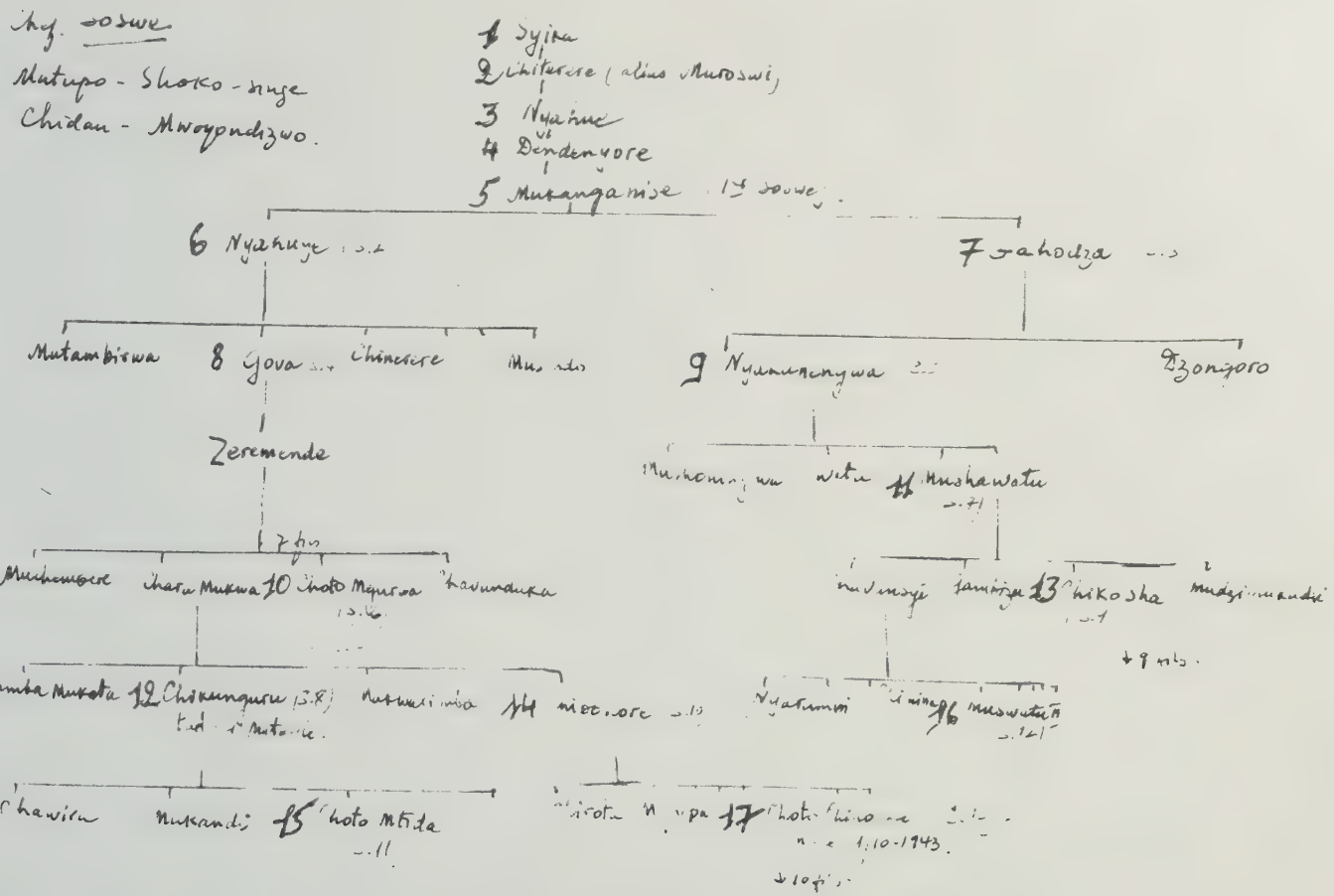
2) Nyika : Population pour la région 50 000. Nzezi - Mondoro.
Mutupo : Shoko = le singe ; chidau : mudjgenevana
Stature : 66 inches (165,3 cm) ; IN = 89 ; IC = 73.
Dynastie : Syika (Nyika), Murozwi (alias Chitere), Senuwe, Chikotoro, Chiripauru, Madzovera, Chingadza, Chivevoya II, Wakaraya, Gonotswenga, Kundehona, Kusapa (ou intrus), Denya, Mbaiwa, Mparowa, le chef actuel.

Ils ont ici une assez bonne tradition. Originalement, la famille demeurait à Mabweadziwa dans les montagnes de Matopo, sous le chef Tumbari du Mutupo Mwoyo (un Varozwi) et Syika un sous chef, qui portait son propre Mutupo de Shoko, probablement pour affirmer une certaine mesure d'in-

dépendance. Syika était un membre important dans la hiérarchie, dont l'office principal consistait en allocation de la terre au peuple. Ce fut, à partir de son nom, que le mot "Nyika" signifiant le pays, la terre ou la province, devint en usage dans la langue de Shona.

Les deux chefs sortirent vers l'Est pour chercher la nouvelle terre, et s'établirent en Wedza, dans la province originale et bien connue de Mbire, autour des montagnes du même nom, la plus haute de Mashona, riche en minerai de fer. Ici, ils se séparèrent, Tumbari se déplaçant plus loin, vers le Sud-Est, dans la région actuelle de Mutambara, où ses descendants demeurent à l'heure actuelle, tandis que Syika resta avec sa famille à Wedza, où il mourut, laissant le titre de chef dans les mains de son seul fils, rappelé sous le nom de Murozwi. On ne se souvient de rien sous son règne, puisqu'il n'y a pas eu d'incidents. Son premier enfant était une fille, Karewa, qui, selon la coutume, avait le droit d'héritage sur la terre. Cinq fils ont ensuite suivi : Magadza, Senuwa, Zemunya, Soswe et Chinamora. Quand ils grandirent ils se séparèrent sous le même Mutupo de Shoko, chacun obtenant sa propre terre et le commandement de ses partenaires. Ainsi, Magadza et Senuwa retournèrent à leur foyer original de Mabweudziwa, dans les montagnes de matopos, dans les parties de l'Ouest d'Agisymba (près de Bulawayo), où le plus jeune frère qui était plus original et plus pertinent, assuma paisiblement le titre de Chef sur ses peuples et sur ceux trouvés sur place. Soswe resta à Wedza où ses descendants demeurent encore. Zemunya se déplaça plus loin vers le Sud-Est, s'établissant dans le voisinage de Tumbari, dans la région d'Umtali, et Washawasha autour du fleuve de Sabi, une partie du vieux royaume de Sedanda, où leurs voisins, les Vadumas, sont déjà établis. Plus tard, lui et les descendants de Rutsambo se déplacèrent vers le Nord dans la région de Domboshava au nord de Salisbury, et les Rutsambos allèrent plus loin encore, aux lisières du Mtoko, où ils se trouvent à l'heure actuelle. Des trois derniers frères, Zemnuya, Soswe et Chinamora, nous parlerons plus loin, mais pour le moment, il nous faut suivre la fortune de Senuwa, l'ancêtre du chef actuel Nyika.

Senuwa fut assez content de retourner dans son foyer original, où il fut bien reçu, grâce à la popularité de son grand-père Syika, en raison de l'allocation de la terre aux peuples. L'idée de se délacer constamment lui avait plu et, prenant un groupe d'aventuriers, il atteignit les montagnes Hangaïwa près de la rivière de Mungati (ou Hummiati), leur région actuelle, dans la réserve de Ngezi où ils se sentirent bien soulagés de la surpopulation.



Chef. Soswe

Mutupo - Shoko - Singe

Chidau - Mwoyondizwo.

1 Syika

2 Chiterere (alias Muroswi)

3 Nyahue

4 Dendenyore

5 Mukanganise (1st Soswe).

6 Nyahuye

7 Gahodza

Mutambirwa

8 Gova

Chinerere

Mus...

9 Nyakunenywa

Dzongoro

Zeremende

Mushomanywa

Wetu

11 Mushawatu

Muchemoere

Chara Mukwa

10 Choto Mgurwa

Chavunduka

Chavunsye

Jambiza

13 Chikosha

Mudzimukudzi

+ 9 mts.

Shamba Mukota

12 Chikunguru (3.8)

Mukwarimba

14 Mioshore

Nyarumbi

Chinina

16 Muswatu

Chawira

Mukandi

15 Choto Mtida

Chirota

Mupa

17 Choto Chino...

1.10-1943.

+ 10 fi...

Mugidiwa, le frère cadet, reste derrière, comme le sous-chef à Mabvuradziva, sous le titre nominal de chef de son frère. Entre temps, Gerume éprouve de la nostalgie pour son pays natal, et projette de retourner là-bas, avec une grande pierre de Hangaiwa sur laquelle il pourrait s'asseoir. La pierre prouva qu'elle était trop grande et trop lourde pour être détachée des montagnes, et ainsi, toute idée de retourner chez lui fut abandonnée. Il envoya en ce lieu, des messagers pour appeler le restant de ses parents à le joindre, dans la nouvelle terre, ce qu'ils firent, et là, ses descendants restèrent jusqu'à nos jours. A chacune de ces familles avait été donné une portion de la terre innocurée, y compris aux deux filles Charwe qu'avait obtenu Mutombo et Sidzi qui avait été donné à Gavunga de Domboshawa. A son fils Chikotoro, qui succéda aussi au titre de chef, on avait donné Urufi.

Rien d'important ne s'est produit dans leur histoire, jusqu'à l'arrivée dans la région d'un intrus, un sorcier (Mfengi) de Chengwe ou Mirisa, qui tua le chef régnant, Murdzhena, avec un médicament, attisant la rouille parmi le peuple. Ceci a eut lieu pendant l'occupation britannique, mais on le garda secret de peur d'être encore victime des griffements de cet intrus. Il s'appelait Kusana, et à la mort de sa victime, il prenait le titre de chef. A sa propre mort, le titre est revenu au successeur légal, et après, il n'y eut plus d'incidents dans leur histoire.

La règle de leur titre de succession au chef était de frère à frère, mais si l'un des frères mourait avant le chef régnant, alors son fils premier-né était automatiquement fait chef.

---

2) Zezuru : population pour la région C. CCC.

Nature : Chaka = le singe ; chidzo : Mudzondiwa = le serviteur de Mbonga; adopté par Nyahuy , parce qu'il était né d'une fille de Mbonga.

Stature : 67 inches (167,8 cm) ; IF = 93 ; IC = 73,7.

Synonymie: Chaka, Mugari (alias Mitare), Dumbu, Gandidzera, Mubarwa-rwa (1er Soc e), Nyahuye II, Gabaza, Gava, Nyakunenga, Chato, Mugari, Mushawatu (2e mari), Mikumbi, Tajiyaka, Chibonora, Chato Mtuta, Mushawatu II, Chato Chibonora, le chef actuel octogénaire.

La tradition n'est pas claire sur les ancêtres originaux, mais ceci est justement déduit en conjonction avec les traditions apportées de Nyika

et Chinamora, les deux dernières étant plus exactes.

On peut maintenant dire que Murozwi, le fils de Syika avait un autre nom personnel, Chitère, puisque le premier est vraiment la forme singulière de Varozwi, qui pourrait être regardé comme un titre plutôt que comme un nom personnel. Un tel nom a été pris probablement comme le titre du chef, qui resta avec lui jusqu'à sa mort, mais son nom personnel qui était rarement utilisé, donc pas universellement connu, était Chitère, connu seulement dans sa famille et par ses proches parents.

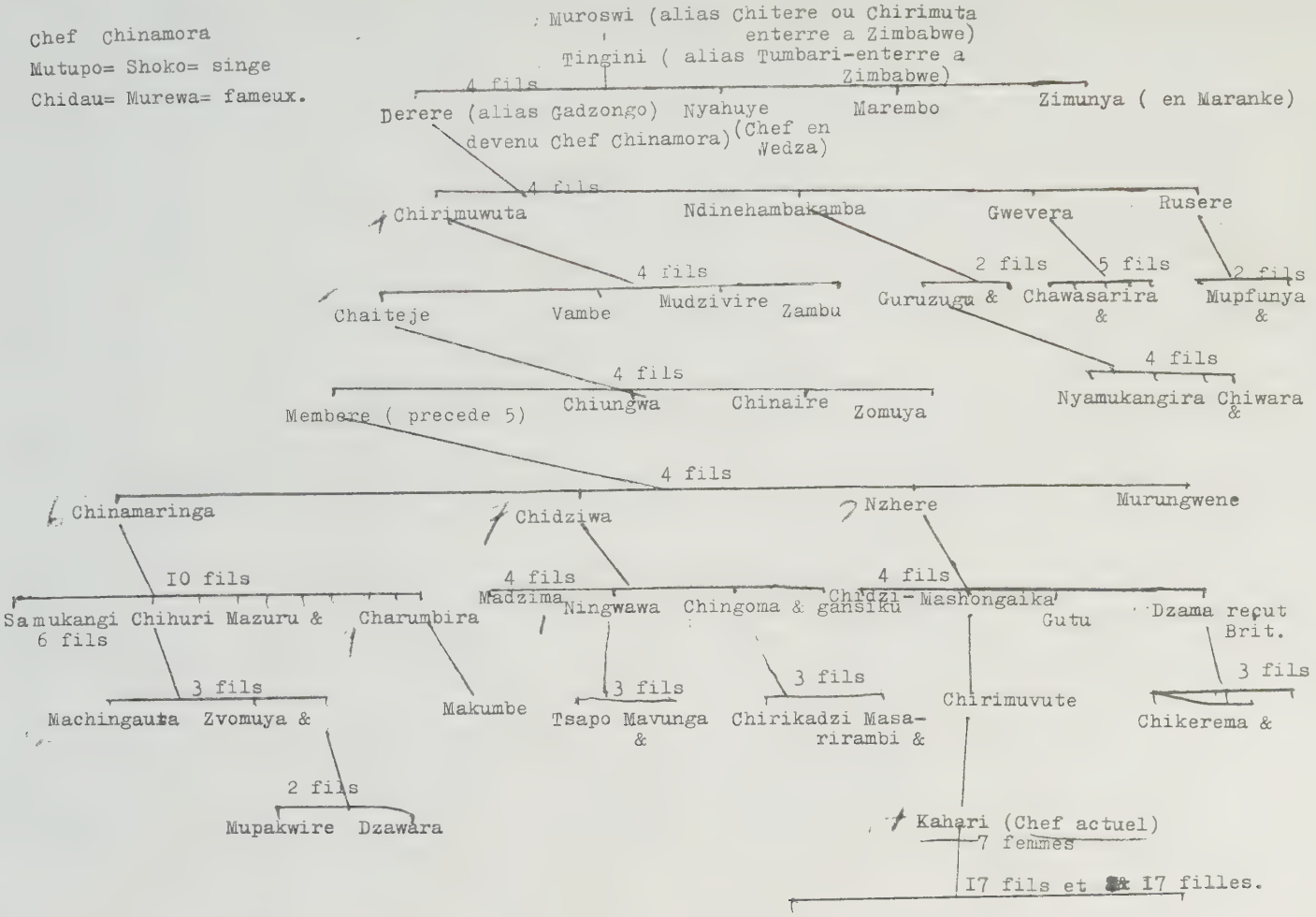
La tradition générale de Soswe, qui ne remonte qu'à la sixième génération, est définitivement fausse ; ils croient que leurs ancêtres sont venus originalement de la région de Mtoko, du Nord, tandis que nous y avons trouvé un brave informateur au nom de Gonzo Chiri qui le niait, y mettant sa propre version qui se conformait plutôt, aux traditions de Chinamora et Nyika, c'est à dire, que Nyahuye était là avec sa soeur Kurewa, et qu'il avait une mère de Varozwi, raison pour laquelle il adopta son Chidau de Mwoyondizwo, et finalement il vécut sous le titre du chef Murozwi et se maria à la mère de Dendenyoro.

Tous ces faits confrontés avec les autres traditions confirment la vérité finale : que Murozwi alias Chitère s'est marié avec une fille de Varozwi, probablement du nom de Mbirimgwe (connu de Swkiro Mavudzi), qui lui donna un fils nommé Nyahuye, qui est devenu l'ancêtre des chefs traditionnels de Soswe, succédé par son fils Dendenyore.

En faisant Nyahuye l'ancêtre de Dendenyore, on aurait dû lier la brèche entre les traditions ~~xxxxx~~ de Soswe et Nyika, et on aurait dû aussi se conformer avec une autre tradition courante dans la région de Soswe. Pareillement, personne n'avait empêché Dendenyore de sortir vers le Nord, après avoir passé le titre de chef à son fils Mukanganisi, nommé le Ier Soswe. Le mot "Soswe" signifie "le pays rempli de fourmis", description valable pour tous les pays d'Agisymba, pas seulement pour Wedza, mais la vérité ici, est que Mukanganisi avait beaucoup d'enfants qu'il se glorifia avoir été comme des fourmis. La tradition de Gonzo-shiri dit que Dondonyore est allé au Nord. Il pouvait aller, ou bien avec une partie de jeunes partenaires, tirés de sa propre souche, ou avec celles de Chinamora et Mutsambo, ou même il pouvait rester dans son foyer, puisque rien n'est, vraiment exact dans une tradition rappelée par une personne non en corrélation avec celle des autres.

Sauf les attaques des Matabèles, il n'y eut pas d'autres incidents importants dans leur histoire.

Chef Chinamora
Mutupo= Shoko= singe
Chidau= Murewa= fameux.



4) Chinamora : Population pour la région 30 000.
Mutupo : Shoko = le singe ; chidau : Murewa = fameuse.
Stature : 67 inches (167,8 cm) ; IN = 86 ; IC = 74.
Dynastie : Murozwi (alias Cuitere, ou Chirimuta, selon la tradition de Chinamora), Tingini (le frère de Nyahuye), Derere (Ier Chinamora), Chirimuvuta, Chaiteje, Nyamare Chinamaringa, Chidziwa, Nzhere, Charumbira, Chingoma, Chigbdora, Dzama, Shambare, Chigwendere (Zwamuya), Muchenje et Kahari le chef actuel.

La tradition réagit avec une certaine confusion en ce qui concerne la plus ancienne période, mais, comme il y a des facteurs communs avec la tradition de NYika, qui est plus claire du fait que les deux traditions nous donnent le même nombre de générations, nous avons combiné la généalogie des chefs de la manière la plus appropriée, qui, dans ces circonstances, doit être acceptée comme correcte.

Une histoire dans la tradition de Chinamora est définitivement en discordance avec les faits exacts : leur fierté d'avoir battu et chassé le chef de Varozwi, Mbava, un ancêtre de Rozani, à leur arrivée à Mbire est mal placée, puisque selon cette tradition Mbava régnait dans la région, il y a approximativement six générations à partir d'aujourd'hui, mais l'arrivée des ancêtres de Nyika-Chinamora, dans la même région, selon la tradition de Nyika, remonte à quelque dix générations.

Il est bien possible que l'incident de Mbava était lié au mouvement d'une branche de Chinamora, qui se déplaça vers le Sud-Est pour y chercher de la terre pour eux-mêmes qui fut éventuellement trouvée en Chishawasha, une région de l'ancien royaume de Sedanda autour du fleuve Sabi, où ils se sont établis. Ce mouvement remonta à six ou sept générations, coïncidant avec le règne du chef Mbava dans la même région, et c'était sans doute une rencontre qu'ils avaient dû avoir avec lui, à l'époque, sur leur route, qui devait être surmontée et qui s'imprima si bien dans leur mémoire. En tout cas ils n'ont pas chassé Mbava ailleurs, puisque lui et ses descendants sont restés sur place jusqu'à nos jours, mais ce fut le peuple de Chinamora qui s'est déplacé un peu plus loin vers le Sud, en laissant Mbava sur leur route. Mais il y avait dû y avoir quelques escarmouches pour obtenir le droit de passage sur le territoire de Mbava, escarmouches

qui furent bien surmontées et bien rappelées.

Derere avait reçu le titre de Chinamora qui signifie "la lance blanche pour tuer le peuple". On ne peut pas expliquer la raison de cette phrase.

La tradition dit aussi qu'ils rencontrèrent un autre groupe de Varozwi, sous le chef Gunguwo, du Mutupo Mwoyo, qu'ils chassèrent et dont ils prirent le bétail ; celui-ci n'est pas le même Gunguwo qui figure comme l'ancêtre de Maconi, un jeune garçon du même nom, descendant de Varozwi. Nous entendrons parler de lui à nouveau dans la tradition de Chiota (voir plus loin).

Il faut noter que le titre de chef est passé du père à son fils premier-né pendant six générations et ensuite passa de frère à frère (Chinamaringa, Chidziwa et Nzhire) pour la première fois, dès qu'ils commencèrent à se multiplier rapidement.

Chinamaringa qui régna pendant une génération avant l'occupation britannique, était un héros renommé. Il combattit contre les Portugais, et contre les trois chefs des alentours : Chikuaka, Masemburu et Musana, pour obtenir de la terre. Tous l'ont reconnu comme le chef.

L'arrivée de Chinamora dans la région actuelle au Nord de Salisbury est un événement récent qui date de l'occupation britannique.

Il n'y eut pas d'autres incidents dans leur histoire.

La tradition de Zimunya est pratiquement inexistante, puisqu'elle n'est rappelée que dans la tradition de ses frères, Chinamora et Nyika.

Il sortit en même temps que Chinamora mais il alla plus loin vers le Sud, vers la région d'Umtali, où il reste de nos jours. Il soutient son Mutupo original de Shoko, qui est commun à ceux de ses frères. Il dit que MUchakamuka guida ses peuples vers la région, après l'avoir visité dans une expédition pour les éléphants. La région était innoccupée et fut trouvée convenable pour leurs affaires. Les dimensions sont :

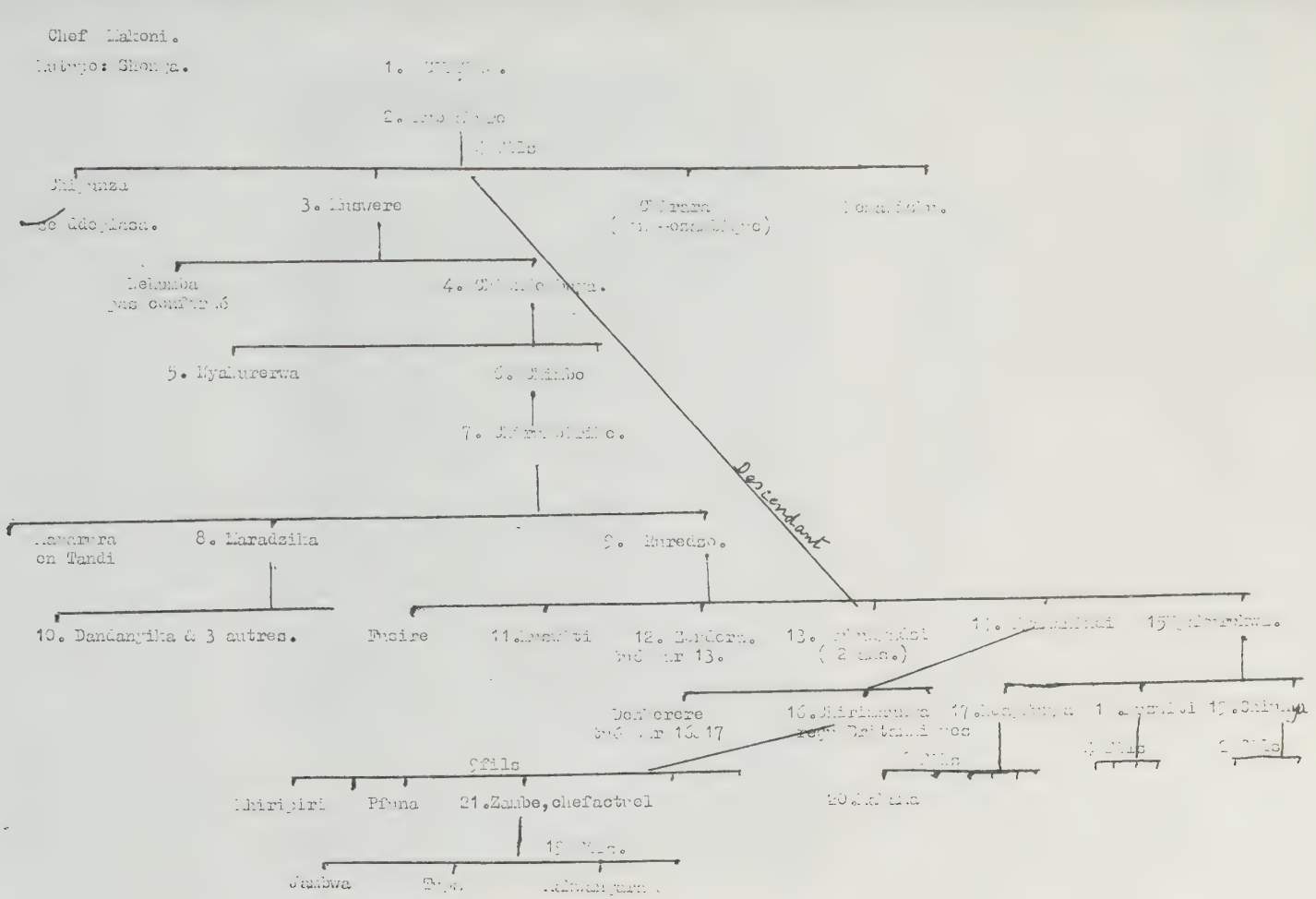
Stature : 65 inches (I62,8 cm) ; IN = 9I ; IC = 76.

La population compte jusqu'à 6 500 habitants avec beaucoup d'entre eux éparpillés dans les fermes de leurs maîtres européens.

---

5) Makoni : Population pour la région 80 000.
Mutupo : Shonga = le buffle ; chidau : Sewe Wari Chitsoso ; Warimatotwe ; Seke - Murenjekwe.
Stature : 67,5 inches (I69 cm) ; IN = 9I ; IC = 74.
Dynastie : Gungowo, Mubvakure, Chipunza, Muswere, Chiendanbuya, Nyakurerwa, Chimbo, Chirumbirike, Mandzika, Runedzo, Dandanyika,

Le Chef Makoni et ses Armes. –



Chef Makoni.

Lutupo: Shonga.

1. [illegible]

2. [illegible]

[illegible] fils

Chigunza

se ddeplasa.

3. Muswere

[illegible]

[illegible]

Lehumba

pas confirmé

4. [illegible]

5. Myakurerwa

6. Chimbo

7. [illegible]

Descendant

[illegible]

en Tandi

8. Maradzika

9. Ruredzo.

10. Dandanyika & 3 autres.

Fusire

11. [illegible]

12. [illegible]

tué par 13.

13. [illegible]

(2 ans.)

14. [illegible]

15. [illegible]

Denherere

tué par 16 17

16. [illegible]

17. [illegible]

18. [illegible]

19. [illegible]

9fils

Khiripiri

Pfuna

21. Zambe, chefactuel

20. [illegible]

19. [illegible]

Jambwa

[illegible]

[illegible]

Muswati, Zendere, Mukunyadzi, Nyamaninde, Nyakurukwa, Chirimaunga, Ndepfunia, Muzwite, Chiunya, Makamu et Zambe le chef actuel

---

Nous avons ici la tradition d'Agisymba qui remonte à l'origine correcte de leur peuple. On y dit que leurs ancêtres ont raconté traditionnellement leur histoire : ils sont descendus d'Egypte via la Tanzanie, et ont atteint un endroit appelé Gurunswa, signifiant l'herbe courte, sans arbres, les champs plats avec un peu de collines. L'explication du nom Gurunswa est dérivée sans doute de la racine du mot uswa ou uhwa signifiant l'herbe et la description du lieu, c'est à dire des champs plats, (la bonne terre cultivable), sans arbres, et peu de collines, peut bien répondre à la description originale d'Agisymba dans les alentours du centre, comme c'est déjà montré ailleurs.

Nos données du premier chapitre et des chapitres suivants correspondent bien avec la tradition de Mkoni. Mais la position du Guniuswa ou Gurunswa, au Sud-Ouest du lac Tanganyika, dans la tradition de Makoni, ainsi que la seconde région plus spécifique de Chenjiri juste au Nord de Lusaka, comme un corollaire de la première position sont toutes les deux incorrectes, puisque ces deux endroits formaient le coeur d'Agisymba. Mais nous sommes néanmoins très reconnaissant à la tradition de Makoni, d'avoir porté, en fin de compte, la vérité concernant l'origine de leur peuple. Une ou deux autres instances de tradition orale des peuples d'Agisymba ont été vaguement cités sur leur origine en Egypte, mais nulle part, on a été aussi spécifique que dans la tradition de Makoni : l'origine du peuple de la terre d'Egypte d'où l'on partit vers le Sud via la Tanzanie, et finalement pour arriver à un endroit appelé Gurunswa avec des champs plats et peu de collines.

La tradition de Makoni est aussi allée plus loin dans leur arbre généalogique des ancêtres, remontant à dix ou onze générations, que toutes les autres traditions notées ici, et a été également plus minutieuse et plus exacte, à part celle du Gutu.

Selon la tradition des voyages ultérieurs, il apparait que le lien original de la famille de Gurunswa avait dû être quelque part dans les plaines de Gokwe, entre les rivières de Sengwe et Umniati, et le Mambo du Varozwi, chez l'autorité centrale du Sud, avait été Togwa du Mutupo Mwoyo. La tradition de Makoni remonte à la fin du 16 ème siècle et au début du 17ème siècle. Comme on l'a déjà dit, nous avons déjà entendu parler, dans

les archives portugaises, d'un Togwa, de l'autorité centrale, régnant en 1494, et d'un autre de la tradition de Chiduku, régnant approximativement en 1700. Ce ne pouvait signifier que l'autorité centrale d'Agisymba était régie par les Mambos de Varozwi, portant le titre traditionnel de Togwa.

Ce fut aussi Togwa qui nomma le sous chef de la famille de Gunguwo, comme Makoni. Les circonstances sous lesquelles cela est arrivé sont bien préservées dans la tradition de Makoni. C'est arrivé dans une cérémonie de récoltes quand chaque sous chef devait apporté au grand Mambo, une quantité de provisions de la terre telles que rupoko, millet, mangues etc. Le mambo faisait ensuite de petits colis de ces cadeaux qui étaient placés en tas, et demandait à chacun dans son assemblée d'en choisir un pour lui-même. Parmi ces colis, il y en avait un qui ne contenait que de la terre. Ce jour là, tous les sous chefs se précipitèrent pour ramasser leurs petits cadeaux, mais le ~~pixx~~ grand chef voulut voir l'heureux, celui qui ramasserait le colis contenant de la terre. Le choix tomba sur le sous chef de la famille de Gunguwo; son vrai nom n'est pas rappelé, mais on soupçonne que c'est, ou bien Gunguwo lui-même, ou bien son père.

Ensuite, une exclamation sortit de la bouche de Togwa : "ndikona", qui signifie "il m'a battu". "Vous tous avez ramassé le grain, mais où est-ce qu'il pousse ? Au sol, bien sûr, et c'est lui qui vous a tous battu ainsi que moi-même", expliqua le Mambo. De là, la formation du nom de Makoni qui vient du verbe "ndikona" battre.

Gunguwo, alias Makoni, prit son fils aîné, Mukwakure, et ensemble, ils quittèrent leur lieu original de Ciruware à cause du manque de terre, se déplacant vers l'Est avec les étapes habituelles. Traversant la rivière d'Umniati, ils atteignirent une île plus convenable, entre les deux rivières, Umniati et Umfuli, appelée Chenjiri, qui forma leur prochain foyer pour de nombreuses années. C'est ici, que la tradition de Makoni se trompe, en localisant Chenjiri au Nord de Lusaka (la capitale actuelle de Zambie au Nord de Zambèze), tandis qu'en fait, nous sommes très heureux de le localiser correctement entre les deux rivières mentionnées, bien marquées dans la carte du pays de Rhodésie.

Ils y amenèrent le reste de leur famille, et s'y établirent pour beaucoup d'années. Ici aussi, la famille de Mukwakure commença à se multiplier. Quatre fils lui sont nés rappelés par la tradition : Chipunza l'aîné, Muswere, Chivara et Nemavizhu. Le deuxième fils, Muswere, en grandissant, devint un chasseur excellent et un aventurier pertinent. Les éléphants étaient sa tâche la plus profitable. Il les tuait avec une lance tirée d'un

arbre, après les avoir fait pousser dans une position particulière par ses partenaires.

Ses aventures de chasse l'emmenèrent dans toutes les régions des alentours et au delà. Suivant le cours d'Umniati, il arriva au plus grand fleuve, le Zambèze supérieur. Dans une telle expédition, il s'équipa correctement pour une grande exploration de l'inconnu qui lui prit cinq ans avant de retourner chez lui, sain et sauf. La tradition dit qu'il suivit le cours du Zambèze et au delà, jusqu'à son arrivée à la côte de l'Ouest d'Afrique, au bord de l'Atlantique, approximativement dans la région actuelle de Benguela en Angola. Ensuite, il circula autour de la côte du Sud, le premier africain à le faire à pied, jusqu'à son arrivée à l'embouchure du Zambèze (à la côte de l'Est), cours qu'il décida de suivre, espérant atteindre son point de départ. En arrivant à l'embouchure de Hunyani, il reconnut la région par ses explorations antérieures. Il se trouvait, maintenant, près de son foyer, mais il s'abstint encore de revoir ses peuples, puisque sa tâche principale de trouver une terre plus convenable pour la croissance de sa famille, n'était pas encore achevée. Suivant le contre-courant de Hunyani, il entra dans la région appelée Dande, à l'époque rarement occupée, et marcha plus loin vers le Sud : la vallée de Mazoe, les collines Harari, les montagnes de Mbire à Wedza, jusqu'à un grand arbre à Morandelles - muti usinzita - que l'on voit encore aujourd'hui ; ensuite il descendit vers les collines de Zenda et de là se déplaçant vers l'Est, il traverse la rivière du Mucheke, aux collines Chipadzi ; ensuite, se déplaçant vers le Sud, il arriva aux collines de Bvumba à Umtali, chassant les éléphants et d'autres animaux tout le temps pour vivre.. En cours de route, il ne vit pas de gens à cette époque là, et le vide infini rencontré partout, souvent comblé par des bêtes sauvages pour la chasse, lui a plu et lui parut être l'endroit le plus convenable pour s'y établir.

Il décida de faire le voyage de retour par la même route, avec quelques déviations. En atteignant les chutes de Rusape, il rencontre un vieil homme des cavernes, vivant nu dans une caverne et mangeant des poissons secs. Il ne pouvait pas comprendre sa langue, mais pour découvrir si c'était un chef d'un groupe ou non, il l'éprouva par la coutume africaine prévalente, en lui offrant une bête tuée en son honneur. S'il était un homme d'autorité, il devait instantanément utiliser les parties de la poitrine pour lui-même, laissant les cuisses et les parties postérieures, considérées comme de la viande pour les femmes et pour les peuples ordinaires.

Le vieil homme demanda la viande réservée d'habitude pour les femmes, d'où il déduisit qu'il était un homme ordinaire. Il passa quelque temps avec lui, lui enseignant à faire du feu puisqu'il mangeait sa viande crue, ainsi que le poisson séché sous le soleil. Le frottement des bâtons pour faire du feu était une lourde tâche pour lui, qu'il ne réussit pas à réaliser, mais enfin, dit la tradition, le jeune visiteur l'approvisionna en un grand nombre de bûches, lui disant de les rajouter dans le feu brûlant et de le garder sans jamais l'éteindre.

Musvere se dépêcha, ensuite, de rejoindre son foyer à Chenjiri avec la bonne nouvelle. Tous se réjouirent au cours de la réunion, quand il vit que même son grand père âgé, Gunguwo, était encore vivant. Il leur raconta que le pays était abondant en bêtes sauvages, sans gens aux alentours pour les tuer, et il incita sa famille à le suivre vers la terre nouvelle, dont la route avait été bien marquée. "Mais ton grand père est trop vieux pour marcher", lui dit son père Mubvakure. "Ce ne fait rien, moi je le porterai sur mon dos tout seul", répondit le chasseur vigoureux.

Ils se mirent d'accord. Un grand convoi se mit en route, les hommes de tous âges, les femmes, les enfants, le bétail, les chèvres, les moutons, les chiens et les poules, tous dans leurs propres groupes, avec les enfants prenant grand délice à mener les animaux, et à regrouper les poules éparpillées dans les troupeaux. Le regroupement des chèvres était peut-être la tâche la plus lourde, en raison de leur rapide mobilité, et de leur recherche gourmande pour du nouveau pâturage.

Comme on s'y attendait le voyage fut fatal pour le vieil homme. Gunguwo mourut sur la route, et le parti du s'arrêter quarante jours pour effectuer le rituel de son enterrement comme on le voit dans la coutume biblique : Gen. 50 v.3 . Son corps fut séché et embaumé dans la peau d'un animal, (comme dans la coutume égyptienne), et fut porté ensuite par ses fils jusqu'à ce qu'on trouvât une caverne appropriée pour l'enterrement, (Gen. 50 v.13 ; Isaï 22 v. 16).

La même route fut suivie, Harari, Marandellas, les montagnes de Mbiro, ensuite plus loin, vers les collines de Zenda, où ils atteignirent une caverne pour y enterrer leur ancêtre, provisoirement, jusqu'au moment où ils trouveraient un endroit plus approprié. On danse et chante devant le tombeau, comme on le voit encore dans la coutume biblique (Gen. 50 v.10 ; Isaïe 26 v.19), les pots de bière furent laissés sur la tombe pour l'âme (coutume égyptienne ouvrit[1]) : 2 Sam. 3 v.35 - Jer. 16 v.8°, et après le

1) Voir Sir Gardiner Wilkinson : The Egyptian in the Time of the Pharaons - London - 1857 - p 30.

festin, la partie se déplaça vers l'Est, traversant la rivière de Mucheche, ensuite les collines de Chipadze, où l'on trouva une caverne plus appropriée pour l'enterrement de tous leurs ancêtres, dans un seul et même endroit (Gen. 49 v.29). Les régions des alentours montraient de bonnes perspectives pour un arrêt prolongé.

La partie s'arrêta, donc, pour une longue étape. On envoya bientôt deux équipes de là, la première composée surtout des fils, comme on le trouve aussi dans la coutume biblique, pour apporter les os secs de leur ancêtre dans la nouvelle caverne préparée à Chipadze, pour un enterrement permanent, et la seconde, y compris le chasseur lui-même, alla retrouver le vieil homme de la chute de Rusape. Ils le trouvèrent au même endroit, avec le feu toujours brillant, et la tradition dit, qu'ils lui amenèrent aussi une jeune femme qui lui donna des enfants, d'où le peuple de Madziwa descend, avec leur propre MUtupo de Bonga, ajouté au titre de Makoni. Sa première fille fut mariée à Muswere, quand il devint chef Makoni, encore comme un signe de vasselage. Il est bien possible que le vieil homme n'était pas entièrement tout seul à mener une vie de troglodyte, mais qu'il avait une famille éparpillée dans la brousse, mais si petite en nombre que ce ne valait pas la peine de la considérer. Et que le peuple de Madziwa, qui est descendu autour de la colline de Chipunda, pour habiter comme une communauté séparée, avec son propre sous-chef portant le nom traditionnel de Madziwa, vassal de Makoni, ait été là comme les premiers colonisateurs ou comme les descendants d'une femme de la famille de Makoni, cela ne fait aucune différence dans une société patrilinaire. Ils étaient là, à l'époque, comme ils sont là aujourd'hui, préservant encore leur propre identité et vivant en bonne relation de voisinage avec les nouveaux-venus. Aussi il est important de rappeler que la même région avait été mentionné dans les archives portugaises, par Antonio Boccarro, dans sa liste de 23 royaumes connus de lui à l'époque (vers I635), sous le nom de Maungwe, sous les chefs héréditaires de Makoni.

Le nom original de Maungwe était pris, sans doute, de la colline du même nom dans la région, selon la coutume habituelle africaine, tel qu'on peut le voir dans les autres endroits : le royaume de Mbire, porte le nom de Montagnes de Mbire, la province de Inyanga provient des montagnes d'Inyanga ; la vallée ou province de Dande provient de la rivière de Dande etc...

La partie principale de la famille resta à Chipadze, où le second Makoni, Mubvakure mourut aussi, et fut enterré dans la même colline avec son

père, comme dans la coutume biblique (Gen. 49 v.29). Mais le vigoureux Muswere décida, quand son père était encore vivant, de quitter la région puisqu'il ne pouvait pas espérer raisonnablement gagner le titre de chef qui devait tomber aux mains de son frère aîné Chipunza, à moins de commettre un crime pour supprimer cet obstacle.

Muswere fit alors sa propre partie, y compris, sans doute, tous ses aventuriers. Ils entourèrent ensemble la côte d'Afrique méridionale, et ils se déplacèrent plus loin vers le Sud, dans la région Chitsoso - la colline Sangano, où ils se sont établis. Ce fut en ce temps là qu'ils rencontrèrent un des cinq frères Nyashanu réfugié, Chiundura, (du Mutupo Shangwa - antilope) emportant sa propre partie au dehors des événements terribles du Nord, vers un endroit plus paisible, et plus prospère. La tradition de Makoni dit qu'il se tourna à l'Ouest vers Bulawayo, mais la tradition de Nyashanu, comme on l'a déjà vu, ne sait rien de leur identité, sauf le nombre de cinq fils.

Muswere établit son propre règne à Sangano, et parut être assez heureux dans son propre coin, même si le titre principal de Chipadze était perdu pour lui, puisque ce fut vraisemblablement le cas, quand le titre devint vacant, à la mort de son frère aîné de Chipunza. On lui avait envoyé des messagers avec la nouvelle effroyante, lui demandant de prendre sa juste place dans la hiérarchie de la tribu, comme le successeur de Chipadze, mais il avait décliné l'offre, disant que l'héritier de Chipunza devait lui succéder.

Ensuite, la famille de Makoni, jusqu'ici avec un titre de chef, se divise en deux maisons ; la maison de Chipunza, avec ses descendants tenant un rôle subsidiaire, parce que les plus jeunes, et la maison de leur oncle Muswere, qui avait retenu le titre de Makoni, en raison de l'ancienneté. ~~la ancio-nité~~. Le titre traditionnel de Chipunza, ajouté au Makoni, fut préservé jusqu'à nos jours.

La tradition dit que Muswere avait établi de bonnes relations avec tous ses voisins et vécut en paix jusqu'à sa mort. Il fut enterré dans la colline de Musère (appelée ainsi après lui) ou Matowe.

Les archives portugaises disent en plus, que les Maures ont effectué un commerce intense dans son territoire.

A sa mort, l'office de chef devait aller, selon la coutume établie, au prochain frère disponible, mais des deux frères encore vivants, l'un Chirava, se trouvait en dehors du foyer, et l'autre Nemavizhu, décline l'office. Les Macindas, les plus âgés de la tribu, (Exode 18 v.12) choisirent alors Nehumba, le premier-né de Masweru, (Deut. 25 v.5 - Gen. 21 v.

3 - 4), mais ceci demanda la confirmation du titre par le plus proche chef de Varozwi des parties centrales.

Son demi-frère, Chiendambuya (né de la fille de Madziwa) fut alors envoyé à Varozwi, comme messager spécial pour obtenir la confirmation de l'élection. Mais les Varozwi refusèrent de sanctionner la nomination, pour la raison que le chef aurait dû venir lui-même leur payer l'hommage coutumier. Ils accordèrent à la place, le stimbo (le sceptre) et Chiremba (une couronne de peaux), les deux symboles de l'autorité tenue de Varozwi, au messager lui-même, Chiendembuya, et envoyèrent une escorte pour voir s'il serait réellemnt couronné.

L'électeur légitime Nehumba, alors, s'enfuit dans la terre des alentours et son demi-frère, Chiendembuya fut couronné chef avec le rituel coutumier de la cérémonie, qui consiste dans le fait : d'avoir des relations sexuelles avec Hansvadzi, une des filles du frère de son père, c'est à dire sa soeur, par parenté, d'allumer le feu, ce dont on parlera ailleurs, et d'être porté sur le dos de madziwa, comme un symbole de sa loyauté. Tout cela n'est plus tout à fait respecté depuis l'occupation britannique.

Rien d'important n'est arrivé dans leur histoire, après, jusqu'au règne de Zendera dans la génération précédant l'occupation britannique, quand un intrus du nom de Mukunyadzi, un descendant de la première maison Mubwakure, tua le chef et retint le titre pour deux années, dans Makute près de la colline Chipadze.

L'héritier légal Nyamanindi, le jeune frère de la victime, s'enfuit instantanément dans le territoire portugais, où il obtint quelques munitions, et à son retour ramassa une armée, avec laquelle il entra dans la résidence de l'intrus, et ainsi vengea le sang de son frère, comme on dit aussi dans la coutume biblique : oeil pour oeil ... (Exode 2I v 23-24), ainsi que pour exécuter le prétendant au trône (I Rois 2 v. 24-25).

Davantage de meutres suivirent bientôt, pendant le règne du plus jeune frère, Nyakurukwa, appelé en abrégé Muruko, en raison des successions au titre de l'office.

La règle de succession était de frère à frère, mais ceux-ci n'étaient pas nés de la première femme Vahosi, mais des femmes plus jeunes, choisies généralement par le chef régnant, quand il était vieux et malade. La raison de cette règle étant que dans la plupart des cas, quand un chef était nommé, il devait être un homme d'âge moyen et en ce cas ses fils par sa première femme devaient être nés quand il était encore une personne privée, et considérée alors d'un rang inférieur, en comparaison de ses fils nés

d'une jeune femme, pendant son règne. Autrement dit, on considère, irraisonnablement, qu'un fils né d'un père étant dans sa capacité privée, n'aurait pas pu être du même sang bleu, que celui de son frère, né du même père, en sa capacité de chef, qui devait être alors regardé comme de vrai sang bleu royal.

La coutume était que le chef régnant, s'il était le dernier de la lignée des frères, se sentant malade, devait passer sa canne de marche à son propre choix, généralement à un de ses neveux, né d'un de ses derniers frères, quand il était le chef ; dans ce cas particulier, le chef malade était Mutuku, et son choix se porta sur Denhere, le fils du dernier chef Nyamanindi, qui n'était pas né de Vahosi, mais d'une de ses femmes plus jeunes.

Les deux cousins premiers nés de Vahosi, Chirimaunga et Ndapfunia, les fils des derniers chefs successifs Nyamanindi et Muruko respectivement, conspirèrent de changer la règle établie en leur propre faveur. Les premiers nés des premières femmes vivaient, généralement, avec leurs pères, puisqu'ils étaient les héritiers légaux des propriétés personnelles de leurs pères, mais les fils des femmes plus jeunes, quand ils grandissaient devenaient les têtes de leurs propres familles et vivaient à part, soignant leurs propres intérêts. Les deux premiers-nés, Chirimaunga et Ndapfunia, vivaient dans les foyers de leurs pères, mais Denhere, le demi-frère de Chirimaunga, choisi par son oncle régnant Muruko comme chef suivant, vivait dans une région éloignée, appelée Vegerwa, dans la réserve de Chiduku. Ceci rendit la tâche des conspirateurs plus facile à accomplir, puisque une rencontre entre eux nécessitait de passer une ou deux nuits ensemble.

Une soirée fut arrangée par les conspirateurs : quand on tua une chèvre, pour cette occasion, où un nombre de gens importants furent invités, y compris l'héritier désigné à l'office de chef, Denhere. Tous y allèrent joyeux, comme d'habitude intoxiqués par la bière, et on honora Denhere, au cours du repas, avec un morceau de foie empoisonné. Il mourut bientôt, et les deux meurtriers eurent l'occasion de présenter à l'assemblée obéissante, un cas favorisant la succession au premier né de Vahosi, et pas celui né d'une femme plus jeune. Tous furent d'accord et le nouveau siège créé passa automatiquement à Chirimaunga et plus tard à son complice Ndapfunia.

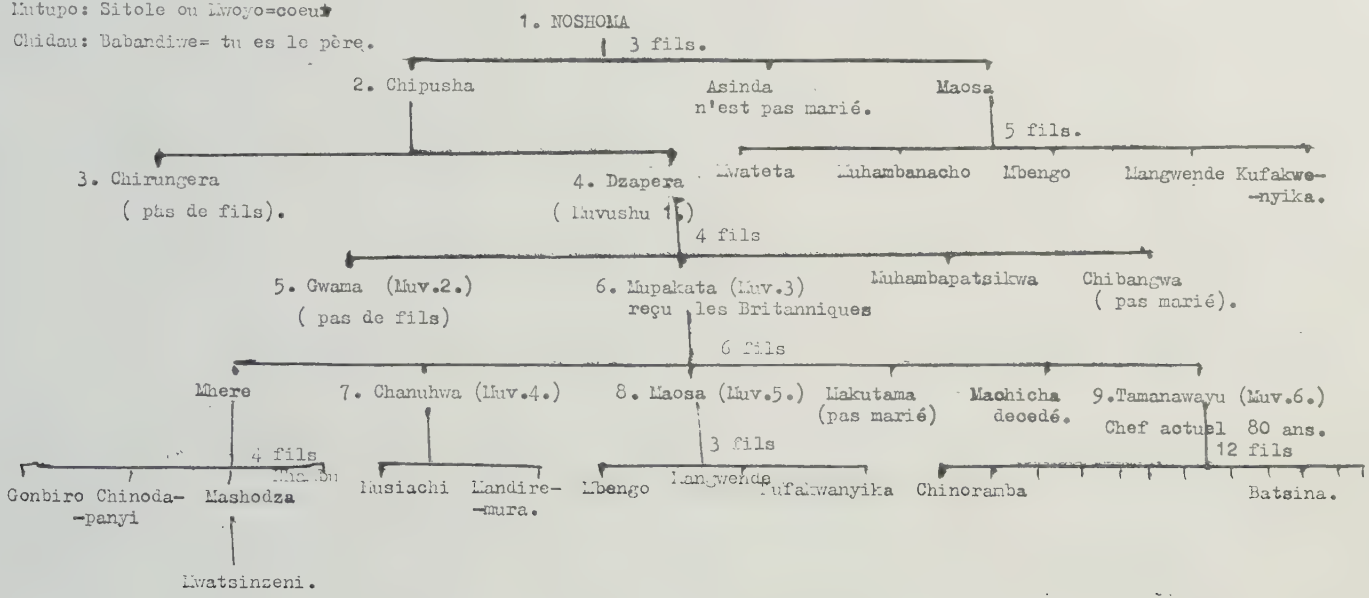
Chirimaunga devint alors chef quand Muruko mourut, et lui aussi fut l'homme qui reçut les Britanniques, et qui plus tard guida la rebellion. Pendant la rebellion, Chirimaunga tomba en pleine bataille, surtout à

Chef Muvushu – Tribu Mwanazhe

Distr. Melsetter.

Mutupo: Sitole ou Mwoyo=coeur

Chidau: Babandiwe= tu es le père.



cause de la trahison de son cousin Ndapfunia, qui jouait aux mains des Britanniques pour gagner le titre de son office, en raison du droit établi précedemment, comme étant le premier-né d'une Vahosi, ainsi que par les faveurs obtenues de ses nouveaux maîtres. Ndapfunia succeda éventuellement dans son affaire perfide et devint le premier chef Makoni nommé par les Britanniques mais son règne lui porta malheur, puisqu'il tomba bientôt, victime de la poliomyelite et mourut prématurément, comme si c'était justice divine pour son double meurtre.

Son frère Muzwite lui succéda, alors, et après, jusqu'à nos jours, il n'y eut pas d'autres incidents dans leur histoire.

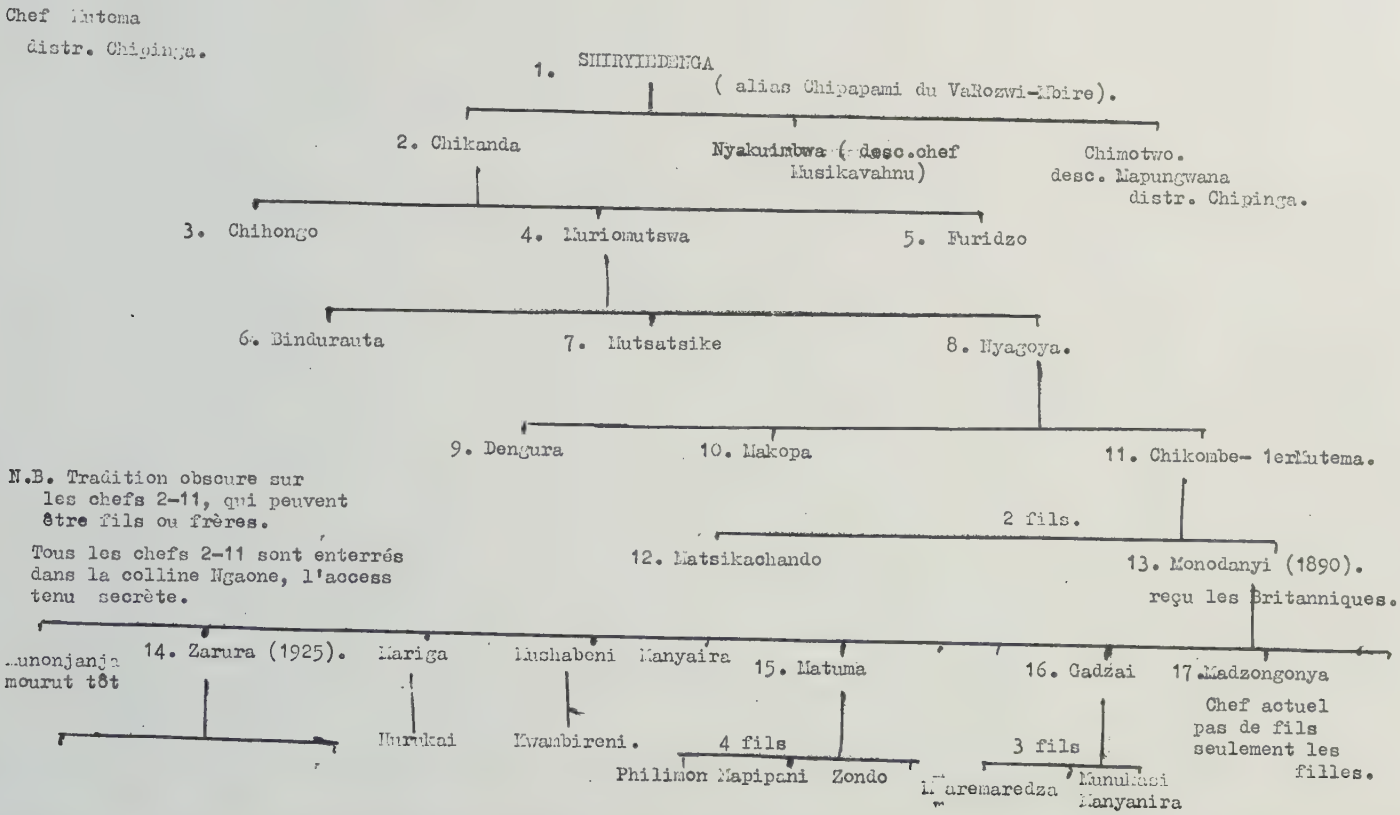
Dans la même région se trouvèrent des familles apparentées ; sous les chefs Chiduku, Tandi, Chipunza, Chandabuya et Chikore. On a déjà parlé des trois premiers mais, les deux derniers sont d'une création récente et en même temps trop petits pour nous permettre un traitement séparé. En tous cas, ils sont tous de la même souche.

---

6) Muvushu : Population pour la région 30 000.
Mutupo : Stole = le coeur et les poumons du bétail ; ou Mwoyo = le coeur ; chidau : Babendiwe = tu es le père.
Stature : 65 inches (162,8 cm) ; IN = 89 ; IC = 75.
Dynastie : Noshoma, Chipusha, Chirungera, Dzapera (Muvushu I), Gwama, Munakata, Chenuhwa, Maosa, Tamanawayu, le chef actuel, un octogénaire.

La famille vivait à Mbire en Wedza, la province centrale d'Agisymba, mais elle en serait sortie quand il y eut de la surpopulation, il y a quelque cinq générations, dans la deuxième partie du 18ème siècle. Quand en route sous Noshoma, ils retinrent leur Mutupo original de Mwoyo - le coeur, mais ils le transformèrent par le synonyme de Stole, pour obtenir leur propre identité et leur permettre le mariage avec les filles du nom original.

Le nom traditionnel de "Muvushu" provient du mot Zulu "Vusa" - verbe : gouverner, alternativement "Wusha", du même sens, qui est interprété aujourd'hui comme : "il soigne ses peuples". Ceci était premièrement donné au chef Dzapera qui régnait au temps de l'infiltration Shangaanaise du Sud. Dans leurs proches contacts non interrompus avec eux, ils influencèrent profondemment les Zulus sur leur langue et sur leurs coutumes. En consé-


Chef Mutema
distr. Chipinga.
1. SHIRIYEDENGA
(alias Chipapami du VaRozwi-Mbire).
2. Chikanda
Nyakurimbwa (desc.chef Musikavahnu)
Chimotwo. desc. Mapungwana distr. Chipinga.
3. Chihongo
4. Muriomutswa
5. Furidzo
6. Bindurauta
7. Mutsatsike
8. Nyagoya.
9. Dengura
10. Makopa
11. Chikombe- 1erMutema.
N.B. Tradition obscure sur les chefs 2-11, qui peuvent être fils ou frères.
Tous les chefs 2-11 sont enterrés dans la colline Ngaone, l'access tenu secrète.
2 fils.
12. Matsikachando
13. Monodanyi (1890). reçu les Britanniques.
Munonjanja mourut tôt
14. Zarura (1925).
Mariga
Mushabeni
Manyaira
15. Matuma
16. Gadzai
17. Madzongonya
Chef actuel pas de fils seulement les filles.
Murukai
Kwambireni.
4 fils
Philimon Mapipani Zondo
3 fils
Maremaredza
Manukasi Manyanira

quence, notre interprète d'Umtali avait éprouvé quelques difficultés à suivre leur parole, à cause de l'injection dans la langue locale de beaucoup de mots shangannais (ou Zulu), mais comme on l'a dit avant, cette influence n'était pas radicale, et ne le sera pas davantage à l'avenir, d'autant plus que des proches contacts avec leur langue maternelle sont maintenus.

C'est aussi pour cette raison qu'un bon nombre de familles, dans ce coin le plus méridionnal du pays, ont été appelées les Vandau, mot sans signification qui venait d'une réponse à des salutations de peuples parlant la langue des Batongas. Quand les nouveaux venus saluaient leurs hôtes, ils devaient recevoir une réponse comme celle-ci : "ndauue", sans sens, mais servant de but à une réponse comme dans notre appel téléphonique "Allo!" De là, la référence à ces peuples ou à leurs voisins nous a apporté la dénomination de "Udau", vandaun ou "chindau".

La famille était accompagnée par les peuples de [illegible], d'où le nom de tribu Nyamasha est dérivé.

Ils luttèrent contre les envahisseurs shangaans, à plusieurs reprises, avant l'occupation britannique, [illegible] par leurs frères [illegible].

Il n'y eut pas d'autres incidents [illegible].

---

7) Mutema : population pour la région 15.000.
Mutupo : Mvera Mombe = le coeur du bétail ; chidau : Ngangama = lion.
Stature : 66 inches (165,3 cm) ; IL = 91 ; IC = 74.
Dynastie : Shiriyedanga (alias Chipamami), Chikanda, Chihonga, Muriomutswa, Furidzo, Bindurenta, Mutsaoka, [illegible], [illegible], Makopa, Chikomba, Matsikachando, Monodanga, Zunura, [illegible], Gadzai, Madzongarya, le chef actuel.

La famille de Shiriyedenya (alias Chipamami) vivait à Mbire, Wedza, du peuple de Varozwi, mais à cause de sa surpopulation, elle eut en sortir, pour aller vers le Sud-Est, il y a six ou sept générations, ou au milieu du 17ème siècle.

Le père lui-même était trop âgé et resta derrière, mais ses trois fils : Chikanda (Mutema), Nyakuimba (Musikavahnu), et Chimotwo (Mapungawana), guidèrent leurs propres familles et leurs partenaires sur la route en même temps. L'aîné Chikanda s'établit le premier, ayant choisi le premier, le

district actuel de Melsetter, dans le territoire du chef du pays Manyikaland, portant le nom traditionnel de Chitsanga et figurent amplement dans les archives portugaises, (avec le nom personnel rappelé dans la tradition de Musikavahnu, comme Manyakudzivuta). Les deux jeunes frères se déplacèrent plus loin vers le Sud, comme on le verra ci-dessous.

Chikanda changea son Mutupo de Mwoyo (l'original de Varozwi), contre celui de Mvera Kombe (lecoeur du basil), comme son parent Muvushu le fera, quand il se déplacera plus loin, deux générations plus tard. Les deux frères ont fait pareillement, pour permettre l'intermariage.

Comme Chikanda s'établit à Madzadza, sur la terre de Chitsanga qui demeurait plus loin dans la région portugaise, il assigna le nom de son hôte à ses peuples comme Vatsanga, la même procédure ayant été adoptée par d'autres familles qui s'établirent dans des lieux déjà habités.

La tradition de Chikanda (ou Mutema) est trop faible. Elle rappelle les noms des chefs successifs, mais elle ne rappelle rien de leurs relations de parénté, et elle n'a aucune connaissance des collatéraux. Les chefs de Chihongo (N 3) à Chikomba (N II), ne sont pas connus s'ils étaient les frères, ou les pères ou les fils.

Ce n'était qu'en conjonction avec la tradition de son frère plus jeune Musikavahnu que nous avons réussi à les placer dans la limite correcte des générations, allouant 3 chefs à une génération, avec approximation, mais leur relation d'affinité, dans les circonstances, doit être prise comme on la trouve dans l'arbre généalogique établi.

La régalia du chef consiste en une petite hache dont la lame est pointue comme une lance. Personne ne doit la toucher, et celui qui la possède est le chef. La peau d'un boeuf noir lui servait de vêtement traditionnel. Aujourd'hui on l'a remplacé par un tissu noir.

Le nom de Mutema provient du verbe "Kutana" - couper - signifiant qu'ils étaient des peuples guerriers aimant les armes à lames.

Les lieux traditionnels pour l'enterrement des chefs se trouvent dans la montagne Ngaone, soigné par un des frères du chef. Le soigneur actuel est Chamakabona. Nous avons essayé de le voir, mais on nous a refusé l'accès de la montagne.

Pendant l'invasion de Zwasi, Mutena lui-même, et sa plus proche cour ont cherché asile auprès de Va Dumas dans la région de Gutu. Quand les envahisseurs ont quitté le pays, il s'en retourna chez lui. Cette action ne correspond donc pas avec le nom traditionnel de Mutena expliqué ci-dessus.

Il n'y eut pas d'autres incidents dans leur histoire.

8) Musikavahnu : Population pour la région 40 000. District de Chipinga.
Mutupo : Myambo = hippopotame ; Chidau : Mabota = un des chefs.
Stature : 66,5 inches (166,5 cm) ; IN = 91 ; IC = 74 .
Dynastie : Shiriyedenga, Nyakuimba, Zemuzamaka, Mabota, Munyepi, Muchenkenja, Makusa, Mboneya, Tuzuka, et Mutumabwi, le chef actuel.

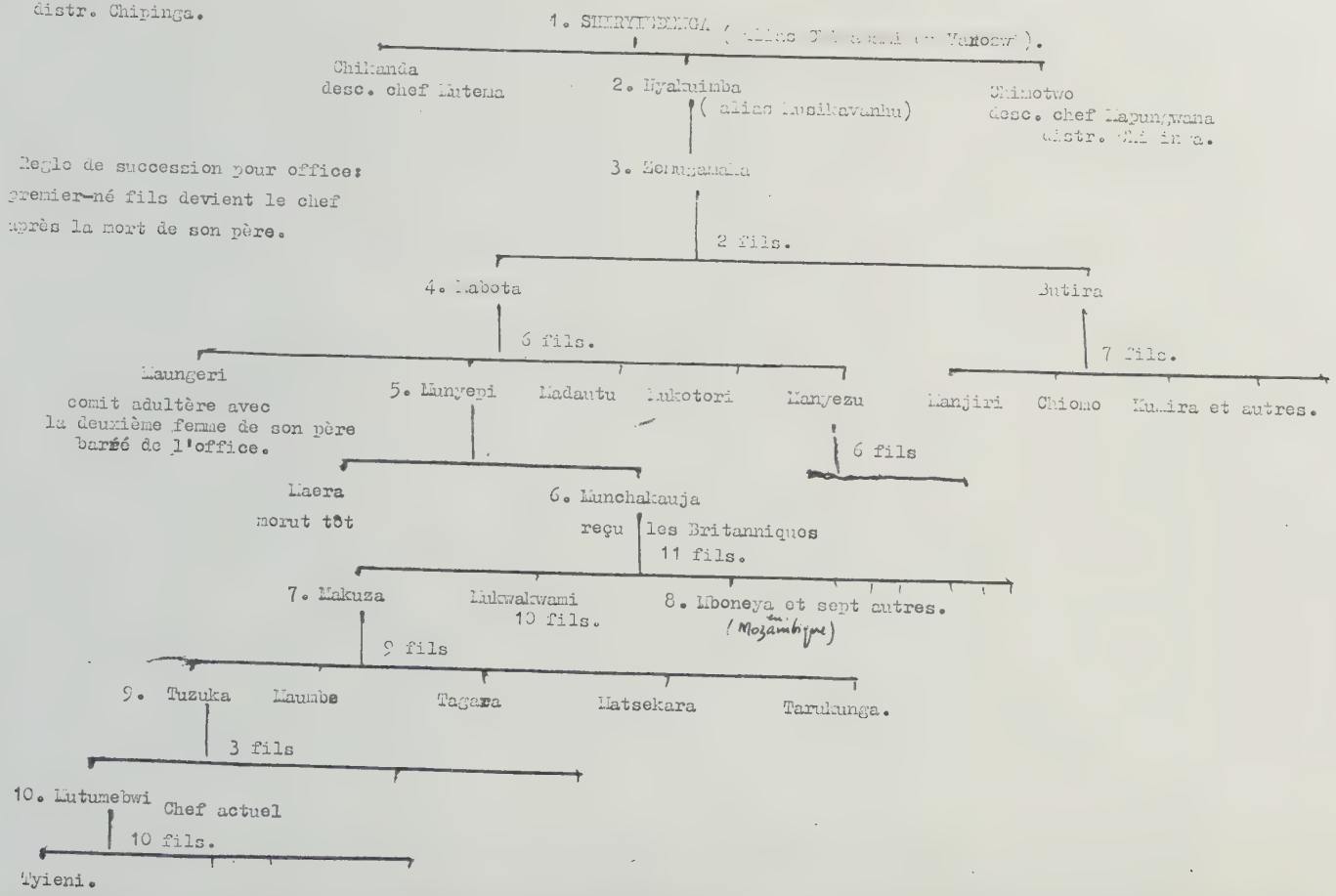
Le prochain choix de la terre tomba à Nyakuimba, par ordre d'ancienneté. Il s'établit à Mhungura, un peu plus loin sur la même route vers le Sud-Est, s'étendant sur la lisière de son frère aîné, établi à Madzadza. On y trouvait quelques Batongas éparpillés, appelés du nom général de Vandau. De là, la famille adopta ce nom pour sa propre tribu, mais leur Mutupo était Myambo - l'hippopotame - pour la seule raison de permettre les mariages avec les familles des frères de chaque côté.

A l'époque, le peuple de Vandau pria pour la pluie un dieu qu'il appelait Musikavahnu. Ils étendirent ce même titre de courtoisie au chef des nouveaux-venus, qu'ils regardèrent comme le plus sage et le plus puissant homme, comme Dieu, Musikavahnu. De là, le nom traditionnel de leur chef.

Ils établirent la règle pour le titre de l'office en faveur du fils premier-né (comme la coutume biblique), du chef régnant. Mais ce privilège fut nié à Maungeri, le premier né du chef régnant Mabota, puisqu'il commit l'adultère avec la seconde femme de son père Vanyamashingo. Le chef Mutema, leur frère aîné, jugea le procès, et prononça un verdict semblable à ceux de la coutume biblique (Gen. 49 v.3-4), le privant du titre de l'office en faveur du deuxième fils Munyepi. Commença ensuite une bataille entre les deux frères, et les peuples prirent partie. Maungeri amena une armée par surprise, et porta un coup sérieux à son frère Mhunguva, qui fut forcé de s'enfuir chez son oncle Chimoto. Plus tard il rassembla force plus grande et réussit à chasser son ennemi.

De même que son frère aîné, Musikavahnu chercha lui aussi [illegible] ses conseillers âgés, à Mpungura Mukanganu en Bikita, à travers le fleuve de Sabi, en face des envahisseurs étrangers venus du Sud. L'ennemi le poursuivit, beaucoup furent tués. Plus tard, ils retournèrent, quand les envahisseurs descendirent dans le territoire portugais, après deux ans de famine. Les attaques subséquentes furent minimisées, grâce à une entente avec Musikavahnu, qui donna une de ses filles en mariage au chef des intrus,

Chef Musikavanhu
distr. Chipinga.



Mzila, en paiement d'une seule couverture bleue.

Il n'y eut pas d'autres incidents dans leur histoire.

Le troisième frère Chimotwa n'avait pas d'autre choix que celui de se déplacer plus loin, dans la même direction vers le Sud, à partir de la lisière de Musikavahnu. Il prit le Mutupo de Mevzi = un zèbre (ou Mhlanga), et sortit comme une famille indépendante. Lui et son peuple s'arrêtèrent plus loin sur une colline, nommée Chimotwe. Leur famille est la troisième en nombre dans la région (avec une population de 9 000 habitants) après celles des deux autres frères. Leur tradition est presque inexistante, mais ils préservèrent la coutume du sacrifice annuel d'un boeuf, ou d'un mouton ou même d'une chèvre, si le premier n'était pas disponible, comme offrande aux esprits - en action de grâce, comme on le voit dans la Bible et chez les Egyptiens[1] (Nombre 7 v.17 ; Nom. 19 v.2 ; Lev. 7 v.15-16). Ils l'appelèrent la cérémonie de Mokoto, qui se déroulait chaque fois, dans la résidence du chef, où le boeuf était tué sans verser le sang, rôti et mangé.

Leur chef porte le nom traditionnel de Mapingwona.

Il n'y eut pas d'autres incidents dans leur histoire.

L'autre famille apparentée dans la région est dirigée par le chef Gwenzi. Leur tradition dit que le premier ancêtre était le fils du Mutumbandora, un cousin du chef Mutema, qui vivait à Mbire et quitta la région pour chercher une terre nouvelle, avec une partie guidée par Chikanda. Il s'établit dans la région non habitée près de la rivière Manvurawashwa, et renvoya les messagers pour ramener le reste de la famille. Leur ligne de succession rappelée est la suivante : Kucherangendahua, Muchema, Swanta, Zmunda, Mativa, Chimedzi, Mutengebasha, Mubango, Capuna, Mozwidzo, Munodayi, Muboya et Hlonzi. Leur Mutupo est Nkomo - bétail (dont le coeur et les poumons ne sont pas mangés), et la population est de 4 000 habitants.

Un autre groupe, sortant à la même époque, sous le chef Mutema (Chikanda) fut guidé par Dheruko, l'ancêtre du chef actuel Garawha, population 5 500 habitants, du même Mutupo que son frère aîné - Mwere, Mombe le coeur du bétail. Etant les plus jeunes, ils furent presque les derniers à se trouver une terre convenable dans le Sud.

Le dernier groupe apparenté à la famille, descendu plus tard, fut guidé par les deux frères Mafuse et Ndima. Leur Mutupo était emprunté de

---

I) Voir Sir J. Gardner Wilkinson (F.R.S.) - The Egyptians in the Time of the Pharaons - London, 1857 - p 77-79.-

à leur frère plus âgé Musikavahnu, Nyambo - hippopotame.

Le point interressant à noter, est que la régalia de tous ces chefs dans cette région, comprenait une oreillef de bois, une coutume ancienne, prévenant de leurs ancêtres éthiopiens, déjà mentionné.

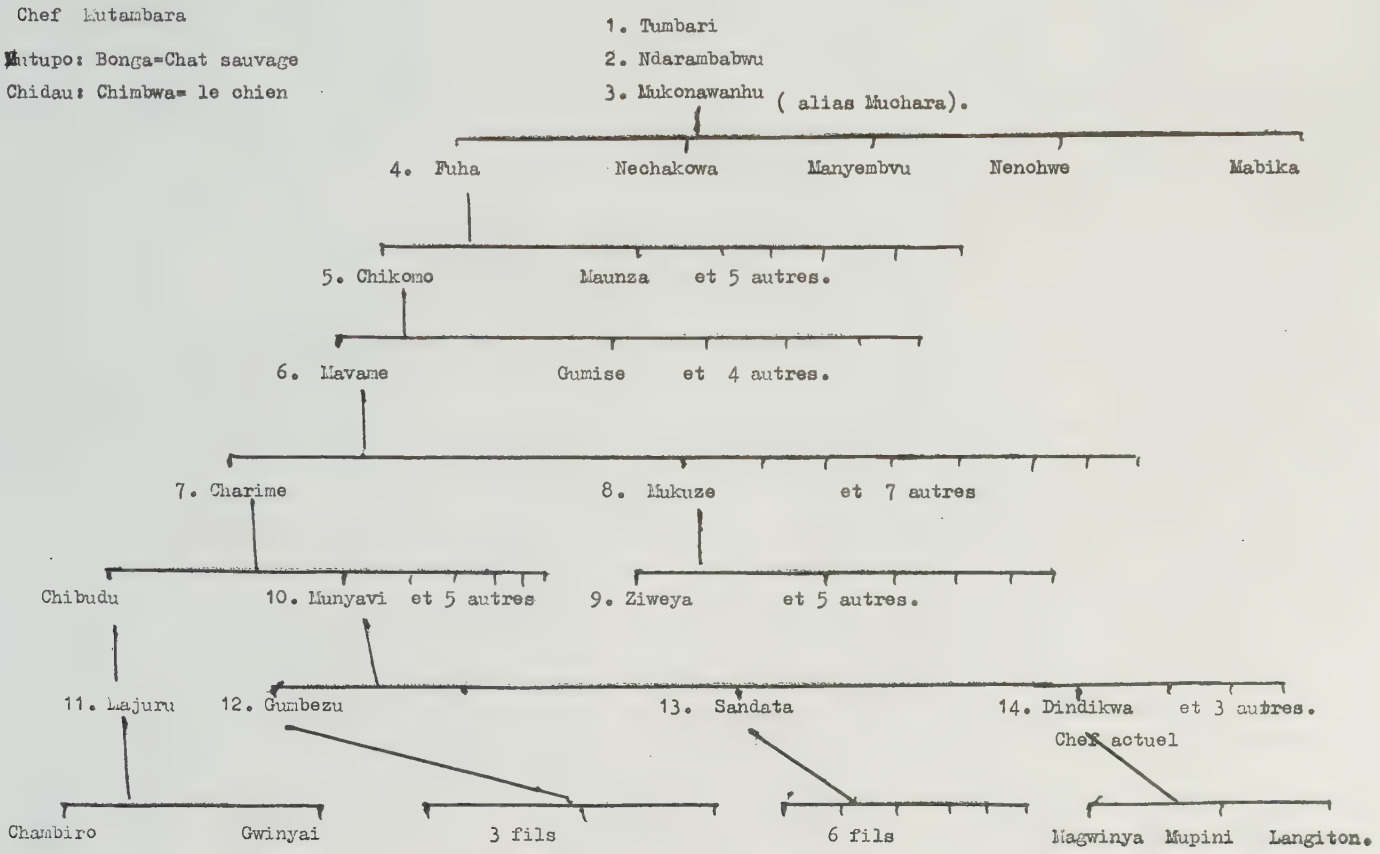
Les deux autres groupes dans la même région, sont des étrangers : les descendants des envahisseurs de Zwazi. Ce sont les suivants :

- L'un sous le chef actuel Mpungu - tribu de Nguni - population 2 000 habitants. Leur chef Mzila attaqua avec succès toute cette région, et au delà, à l'intérieur aussi loin que la lisière du Gutu, jusqu'au moment où il épousa une fille de Musikavanhu. Ses deux fils Gungunyawa et Mpungu, n'aimèrent pas le pays et pour cette raison sortirent plus loin vers le Sud, où ils tombèrent aux mains des Portugais.
  Mpungu s'échappa de sa captivité et retourna au Mont Selinda, son ancien foyer. Ses descendants y sont encore de nos jours.
- Le second groupe est sous le chef actuel Mayenya. Leur ancêtre Makokwe ramena ses peuples ici du Bieni en Afrique portugaise. Leur population n'excède pas 2 000 habitants.
  Une écoutume intéressante est le rituel de la cérémonie annuelle : il s'agit d'attraper des poissons dans les étangs du fleuve de Sabi. Leur Swikiro, Tuzuka, met du tabac à priser sur une feuille, et la laisse flotter sur l'eau, croyant que le poisson sera attrapé en abobdance, et que les hommes seront protégés des crocodiles. Des palissades de roseaux d'une hauteur de deux mètres sont alors faites, étendues à travers l'étang sur toute la surface, et portés par le courant de l'eau. Des nageurs suivent cet "écopant" au fond. Un paravent est ainsi formé pour le pousser vers les parties de l'eau en bas au fond, où le poisson est ainsi attrapé, et jeté sur le bord. La cérémonie n'est pas effectuée dans la période de sécheresse, quand l'eau de Sabi se confine dans les étangs, où on trouve beaucoup d'hippopotames, dont ils ont peur ; mais à une époque où on n'en voit pas.
  Ils sont aussi les seuls peuples dans le pays d'Agisymba, où l'on trouve des traces de cérémonie de puberté, pratiquées intensivement ailleurs, en Afrique. Il n'y a pas de telles cérémonies pour les garçons, mais une fille passe par un rituel prescrit, en atteignant la puberté. Elle quitte son foyer pendant un mois, pour demeurer avec une femme plus âgée, où elle effectue un nombre d'actes de rou-

Chef Mutambara

Mutupo: Bonga=Chat sauvage

Chidau: Chimbwa= le chien



tine. D'abord, elle est amenée à un étang par son hôte, où elle est plongée et on lui dit : "maintenant tu es une femme". Après ça, elle se baigne secrètement chaque matin, avant le lever du soleil, et retourne à la hutte pour le restant de la journée, où elle se cache. On croit que l'homme qui la verra se baigner sera aveuglé. Ses parents n'ont pas la permission de la voir pendant ce temps, jusqu'à son retour au foyer, comme une femme à maturité, prête pour le mariage.

---

9) Mutambara : Population pour la région 25 000.
Mutupo : Bonga = le chat sauvage ; chidau = Chimbwa = un chien.
Stature : 65 inches (162,8 cm) ; IN = 95 ; IC = 75 .
Dynastie : Tumbari, Ndarambabvu, Mukanowanhu (alias Muchava), Fuha, Chikomo, Mavame, Charima, Mukuse, Ziwenya, Munyavi (alias Bapiro, Mutambara I), Majuru, Gumhezu, Sandata, et Dindikwa, le chef actuel.

La famille est descendue de la région de Mbire guidée par Tumbari, il y a quelque neuf générations, à la fin du 16ème siècle, quand il se sépara de son ami Syika (déjà noté). La terre avait un bon pâturage et était abondante en animaux sauvages pour la chasse. On avait trouvé ici un peu de gens éparpillés, arrivés plus tôt, de la même souche, appelé Garwe du Mutupo Bonga. Le mot Garwe, selon le dictionnaire, signifie un crocodile, mais dans l'explication de la tradition, il signifie : une région avec de l'herbe rase, où un chien ou un renard se cache et aboie. On n'a pas donné une autre explication de ce mot.

Les nouveaux-venus ont adopté le nom de la région et le mutupo des premiers habitants pour eux-mêmes, ce qu'on faisait habituellement dans toutes les parties du pays.

Leur titre de l'office du chef s'étendait sur leurs hôtes, et la famille s'établit pour une vie normale.

Pour quelques générations, quand le nombre de mâles de la tribu fut encore moins grand, la règle de succession se déroula, pour l'office de chef, du père régnant à son fils premier-né. Une fois, la tribu souffrit de grandes privations causées par la famine pendant les dernières années du règne de Mavame. Beaucoup moururent, et les autres s'enfuirent dans les régions des alentours où ils perdirent leur identité, mais le chef lui-

même resta sur place avec sa forte détermination de surmonter toutes les privations. Dans la tradition on s'en souvient et on l'admire pour cette détermination, tout le temps, puisque ses peuples préparaient un repas de millet et le placaient sur son tombeau, dans la colline Ndyawanwa, chaque année, jusqu'à maintenant (une coutume biblique : Isaïe 26 v.19).

Les familles se sont multipliées rapidement, et l'ordre est venu dans la tête des responsables, que la règle de succession à l'office du chef du père à son fils premier-né, ne pouvait plus satisfaire les besoins des peuples. On a dû changer la méthode ancienne.

Mavame, qui a gagné l'amour et l'admiration de ses peuples, fut encore élu paisiblement par cette méthode. Mais il avait neuf fils, garçons très ambitieux, ayant soif de pouvoir, qui avaient dû bouleverser la règle ancienne. Son premier-né Charima succéda encore au siège, mais son deuxième fils, Mukuse, corrompit un gang de guerriers de la tribu voisine Maranke, pour venir tuer son frère. Ils accomplirent cette tâche avec succès, quand les enfants de la victime réussirent à s'échapper chez leur oncle, le chef Ngorima, plus loin vers le Sud.

Mukuse s'établit ensuite dans le siège vacant, et de là, la règle de succession à l'office est passée de frère à frère. Mais le trouble attisé ne s'éteignit pas. Quand Chidubu, le premier-né du père tué grandit, il organisa une armée, avec l'aide de son oncle Ngorima, et marcha sur l'intrus qui fut capturé. Ce qui est étrange, c'est qu'on lui pardonna, puisqu' il fut exilé dans le territoire portugais, où il obtint de la terre pour lui-même. Le siège de l'office fut passé alors au premier-né du Mukuse Ziwaya, comme si on avait déjà établi la règle ancienne de succession, mais les fils du chef tué, gardèrent encore la régalia, appelée "Sopo", consistant en un sceptre et une lance, ce qui provoqua au nouveau chef une inquiétude considérable, puisqu'il ne se considérait pas, sans régalia, bien établi dans le siège vacant. La querelle continua. Le chef exilé, Mukuse conspira de nouveau pour regagner son pouvoir, en tuant son bienfaiteur Chibudu, cette fois, avec l'aide des envahisseurs, les féroces guerriers Shangannas, qui l'avaient déjà dépossédé de sa terre dans le territoire portugais. Il leur promit une quantité d'ivoire comme récompense pour la tâche assignée.

Son projet ne réussit pas, puisque la famille s'enfuit juste à temps d'une place à l'autre, d'abord, chez leur oncle Ngorima, ensuite, à Makoni, à Mutassa, et finalement à Zimunya, où on ne put pas retrouver leur trace. Le troisième fils réfugié, appelé Munyavi, portait avec lui le

Bapo et ceci lui assura le prochain siège de l'office. Son sobriquet était "Bapiro", signifiant une aile, c'est à dire passant d'une place à une autre, comme un oiseau volant. Une fois, il voulut partir pour suivre le deuil de son oncle, mais le chef régnant Ziweya refusa.

Cependant, tous les exilés ne sont pas permanents. Il arrive un moment où tout s'achève en faveur des victimes. A l'âge de cinquante cinq ans, le réfugié "Bapiro" bâtit une armée avec l'aide de son hôte voisin Zimunya, et attaqua son ennemi régnant, qui fut assez heureux de s'échapper vivant. Le vainqueur s'établit alors sur la colline Dunhu, dans la région actuelle Mutamba, se bâtit une Guta (large résidence d'un chef), au pied de la colline GUnhe, et commença à régner en paix, restaurant la règle de succession de frère à frère. Il fut couronné avec la cérémonie traditionnelle, effectuée par un homme, appelé Chieza - tenant office traditionnel au rang d'un chef, à qui il lui fallut payer huit bêtes. On le plongea dans l'étang et on lui oignit la tête avec une préparation appelée "mhamba", qui n'était rien d'autre, qu'un mélange de farine de millet avec de l'eau, versé sur sa tête quand il fut assis sur son trône de pierre sous un arbre, au bord de l'étang. Ainsi se termina la cérémonie du couronnement.

A Bapiro on avait donné un nouveau nom "Mutambara" - signifiant : s'asseoir jambes étendues, symbole de la liberté, mais on ne choisit pas ce nom sans penser à leur premier ancêtre, Tumbali, le fondateur de la région Tambara, où ils étaient revenus.

Bapiro était aussi le chef régnant pendant l'occupation britannique, quand on y établit une mission méthodiste, qui apporta la lumière à ses enfants.

Une vieille coutume du sacrifice humain, qu'on avait pratiqué ici, vaut la peine d'être notée, sans doute, la trace du sacrifice égyptien et biblique (Deut. 12 v.31 ; 2 Rois 3 v.27 ; 2 Rois 21 v.6 etc..)Puisque jusqu'à l'arrivée des Britanniques, leurs Rois, comme le Roi e Quitève, montré dans les archives portugaises, étaient enterrés avec des sacrifices humains qui les accompagnaient. Une jeune fille fut enterré vivante sous le corps du chef, pour lui servir de mol oreiller, et on enterra aussi quelques une de ses femmes vivantes pour le servir dans l'autre monde.

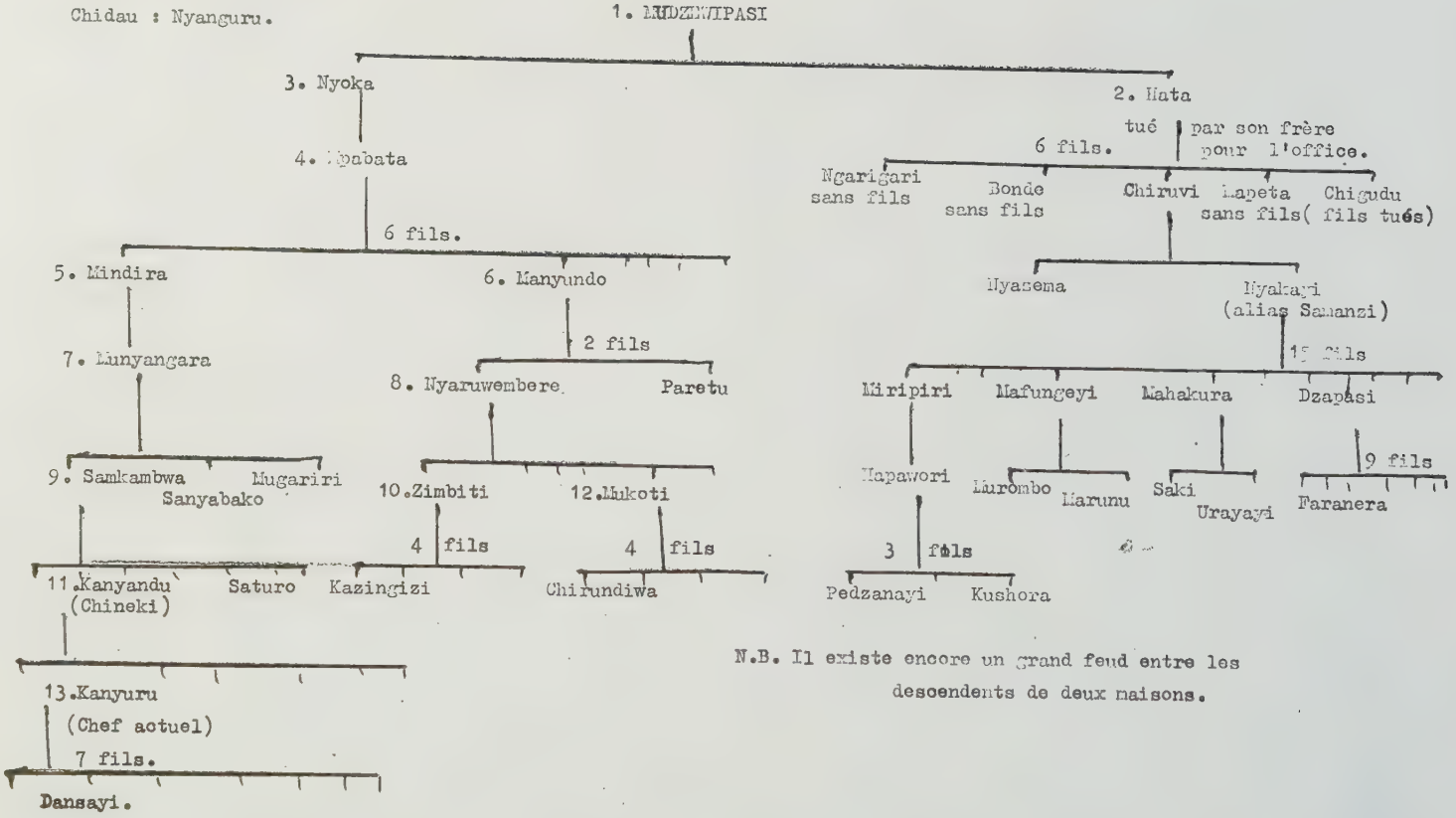
Il n'y eut pas d'autres incidents dans leur histoire.

Une famille apparentée demeure plus loin vers la lisière de Chipinge, sous leur chef Ngorima avec une population de 4 000 hommes. Ils sont du même Mutupo, comme leurs voisins sous le chef Muvushu, de Sitole ou le

Chef Sawunyama - Inyanga

Lutupo: Mheta=python

Chidau : Nyanguru.



N.B. Il existe encore un grand feud entre les descendents de deux maisons.

coeur et les poumons de bétail qu'on ne mange pas.

---

10) Savunyana : Population pour la région 40 000. Inyanga district.
Mutupo : Mheta ; python ; Chidau : Nyangüru = Python.
Stature : 66 inches (I65,3 cm) ; IN = 93 ; IC = 75 .
Dynastie : Mudzewipasi, Hata, Nyoka, Mpabata, Mindiva, Manyundo, Munyengera, Nyaruwembere, Samkambwa, Zimbiti, Kanyuru, le chef actuel.

La famille est venue de Mbire pour accuérir une terre nouvelle, il y a sept générations ou à la fin du I7 ème siècle. Elle était guidée par Mudzewipasi, qui s'arrêta à Zimbiti dans les collines d'Inyanga, où il y avait peu d'ingérence portugaise. La région était alors rarement peuplée par la famille du chef traditionnel Chikanga du pays de Manyika.

Le fondateur avait deux fils, Hata qui avait succédé, le premier, et ensuite Nyoka, qui tua son frère pour obtenir l'office du chef. De là, la querelle entre les descendants n'avait jamais cessé, et l'office du chef avait toujours été soutenu par la maison de Nyoka jusqu'ici. Les descendants de Hata n'avaient réussi qu'à maintenir la position de sous chef.

La tradition de Savunyama est faible, mais on se souvient bien de la liste des chefs. La règle établie pour la succession est de passer, soit au fils premier-né, soit au frère aîné. Cela signifie que si le chef mourait, et que son fils aîné était plus jeune que son plus jeune frère, alors ce dernier était élu à l'office.

Le chef actuel et ses conseillers nous ont donné une version intéressante sur l'origine des puits dans la région d'Inyanga. Ils disent que ces puits étaient le travail des peuples appelés Vakare (qui signifie vraiment les habitants les plus anciens du pays) et leur servaient de foyer. Quelques autres dans le même groupe nous ont dit qu'ils avaient un usage alternatif : ils servaient à attraper et les éléphants et les lions qui abondaient dans la région. Les murs intérieurs furent bâtis pour empêcher leur évasion, et le passage étroit, pour faciliter la communication après la trappe.

Ces deux explications sont possibles, la seule question qu'on pouvait se poser sur l'habitation, était l'absence de puits semblables ailleurs dans le pays, puisque les hommes des cavernes, si on les prend pour les Vakares, existaient ailleurs dans le pays, et étaient des troglodytes,

plutôt que des habitants des plaines, où l'on ne demandait aucun autre travail pour leur foyer que celui fait par les mains de Dieu. La deuxième explication de la trappe est peut-être plus probable surtout que les montagnes d'Inyanga étaient infestées d'animaux sauvages, principalement des éléphants, beaucoup plus qu'ailleurs en Agisymba, ce qui leur permettait d'obtenir de l'ivoire et de la viande. Les dimensions de ces puits convenaient facilement à la capture d'un éléphant-mère, avec ses deux ou trois petits l'accompagnant pour une promenade à travers la forêt. Ils étaient bien camouflés avec de la verdure attirante jusqu'à la chute au fond, la mère au milieu, et ses petits de chaque côté.

A part les attaques de Shankambura sur les descendants de leur frère Haka, qui fut tué, avec l'aide de Mutasa, pendant lesquelles la plupart des victimes se sont enfuies dans les montagnes, il n'y eut pas d'autres incidents dans leur histoire. Il y eut aussi quelques attaques shangaanas, xxx précédant le règne de Munyangara, mais elles furent rares et non efficaces, à cause de la distance prolongée de la base et des montagnes dans la région.

Le titre de Savuyama est dérivé de la terre qu'ils ont occupée.

Nyoko était le premier Savunyama.

Les familles apparentées dans la même région sont les peuples dirigés par le chef Katerere du Mutupo Chiwambo, guidés par leurs ancêtres Nkhoto de Mbire, presque en même temps que la partie de Savunyama, qui partit plus loin dans les collines encore non habitées à l'époque. Leur population compte maintenant quelque IO 000 habitants.

Ensuite, il y a le groupe de peuples mélangés sous le chef Tamgwena du Mutupo Nhewa (léopard), et chidau Simboti. Ils comptent I 000 hommes et sont des colonisateurs récents.

Leurs grands voisins sont bien sûr les peuples de Mutasa, la plupart d'entre eux étant les descendants de Chikanda, dans le pays de Manyika, sur lesquels les Portugais ont effectué quelques projets vains, déjà montré, mais l'histoire locale de ces peuples sera racontée dans le chapitre suivant.

x

x x

CHAPITRE XII : LES VADUMA ET LES MUTASA.

Les Vaduma et les Mutasa sont les deux dernières familles à considérer pour leur histoire locale. Elles sont mises dans ce chapitre, toutes les deux, seules, pour un certain nombre de raisons. D'abord, chacun de ces groupes ont habité les deux royaumes du 16 ème siècle, celui de Sedanda et de Manyika (du Chikanga) respectivement, discuté par les archives portugaises.

Ensuite, les deux familles ont eu des contacts prolongés avec les peuples étrangers, et tandis que leur langue et leurs coutumes n'ont pas été substantiellement affectées, ils avaient dû acquérir du sang étranger en plus grande proportion que tous les autres, ce qui est bien évident dans leurs physionomies faciales, surtout chez les Vaduma et les Chiota.

Les Vaduma ont le nez plat bien prononcé, tandis que leur indice nasal est identique à tous les autres membres de la famille d'Agisymba, et les peuples de Chiota ont des peaux plus noires que les autres.

Finalement, il est très significatif que ces deux groupes ont émigré de la même manière, c'est à dire, les Vaduma se sont déplacés en masse directement à Sedanda de la province centrale, sans aucune étape de repos, retenant leur Mutupo parental de Mwoyo, et les Mutasa ou Manyika, ont été pareillement les migrateurs directs de la province du Nord-Est, de Mwène Mutasa, sans arrêt, retenant leur propre Mutupo parental de Tembo Zebra. Le dernier cas, concorde aussi avec les sources portugaises, disant que les peuples de Manyika étaient les descendants du groupe de Mwène (appelé Chikanga), mais les mêmes sources sont variables concernant le gouverneur de SEdanda, qui était définitivement du clan direct de Mwoyo, retenant son identité jusqu'à nos jours, et non pas un fils de Mwène, puisqu'il aurait dû retenir son Mutupo parental de Tempo, comme son frère de l'Est l'avait fait.

I) Les Vaduma : Population pour toutes les familles 245 000, dans toutes les régions.

Mutupo : Mwoyo = le coeur ; Chidau : Gundiro ou Mafusi, Gunishori ou Chirandu.

Stature : 66 inches (165,3 cm) ; IN = 73 ; IC = 74 .

Chef Mazungunye
Tribu VaDuma- Bikita
Autupo: Mwoyo.

1. Dzivanuvanda
2. [illegible]
3. Chimanya
4. Chikosha
5. Mtonhodza habitait le Basin du Sabi

Mutindi

6. Pfupajena (Mazungunye 1=a secoué les peuple) traversa Sabi au pays Duma-Bikita.

7. Sanguvi chef en Reserve Victoria

8. Gundiro hab. Karawe F.Victoria Mazung. 2.

Murinye desc. Res.Victoria

Chikwanda desc.res. Chikwanda

Jaricha

Dikwindi

Chibwi

Mushawasha desc. res.Mushawasha

9. Chivizhe. Maz.3.

10. Chisowa Maz.4.

11. Gutusa Maz.5. (usurpeur)

Chiwambe

Chadembo

Marairi

12. Bakiwa Maz.6.

Mabvuma

Chagurunga

Murira

[illegible]

13. Nema Maz.7.

14. Chiwawa Mazung.8.

17. Rutsati Maz. 11 (un an.)

Tumbura

Zinowawa (Gutusa).

15. Masikati Maz. 9.

Matsika

Machina

16. Matswangi Maz.10. médium d'esprit.

18. Mfundisi (Mfusirwa) Chef actuel dep.1931. Mazungunye 12.

Bengura

Maipisi et 8 autres.

2 fils

Turagi

Tunou

5 fils.

Chiwawa

Jere

Murewa

Mukai.

Dynastie : Dzivamuvanda, Chikaramukwede, Chimanya, Chikosha, Mtonhodza, Pfugagena (alias Mazungunyi), Sanguvi, Gundiro, Chivizhe, Chisowa, Gutasa (l'intrus), Bakiwa, Nema, Chiwama, Masikati, Matswange, Rutsati, Mfundisi (alias Mfursirwa), le chef actuel.

La tradition ne sait rien de la période la plus ancienne de leur histoire, sauf le nom des chefs du premier au cinquième successeur du père, au fils premier né qui vivait dans le pays de Sabia ou Sedanda, sur les bords du fleuve Sabi. Ils ont été ici, en longs contacts avec leurs voisins Varemba. Le premier nom rappelé pourrait bien être dérivé d'une légende, comme le nom de Dzivaguru, déjà mentionné, puisque le mot composé de "Dziva", et "Muvanda", peut signifier une des choses suivantes :

- l'étang caché
- un sentier de l'étang
- un nénuphar.

C'est avec le deuxième fils du 5ème chef Mtonhodza, appelé Pfupagena, qui traversa le fleuve de Sabi, et se déplaça vers l'Ouest, s'établissant dans la région actuelle de Bikita, appelée à l'époque Duma, que leur histoire orale commence vraiment. Ceci est arrivé, il y a quelque sept générations ou, approximativement, dans la deuxième partie du 17 ème siècle. Son nom apparaît dans l'hymne national, et son sobriquet était Mazungunyi, signifiant qu'il avait secoué ses peuples. Il y a huit fils rappelés, mais c'est le deuxième né, appelé "Gundiro", qui est l'ancêtre de toutes les familles principales de Vaduma dans les parties méridionales d'Agisymba, du fleuve de Sabi, jusqu'à la forteresse elle-même, dont le nombre approche le quart de million de gens, et se multiplie encore rapidement.

Ainsi, de son fils Chivezhe sont descendues des milliers de familles centralisées en Bikita, leur première colonisation, à l'époque nommée Duma, d'où vient leur nom ; du fils Mushowasha sont descendus aussi beaucoup de milliers de familles dans la même région, s'étendant jusqu'au fleuve de Limpopo ; du fils Chijwenda sont descendues de nombreuses familles dans les réserves de Gutu du Sud du même nom ; et finalement du fils Murinye sont descendus tous les Vaduma qui se trouvent au coeur d'Agisymba, autour de la forteresse ; ils sont revenus, pour ainsi dire, dans leur foyer original, après avoir circulé dans le sens des aiguilles d'une montre, pendant quelques générations, dans les régions des alentours, sous des noms

Chef Shumba
Tribu VaDuna- Res.Victoria
Mutupo : [illegible], Chidam : Gundiro.

1. Dzivamuvanda
2. Chikaramukwede
3. Chimanya
4. Chikosha
5. Mtonhodza - Rukwedza.

Mutindi — 6. Pfupajena (alias Mazungunye) — Marecha

7. Sanguvi (alias Osave) — 8. Gundiro — Gudo — & 5 autres.

9. Murinye — Chikwanda — et 7 frères — Chivizhe desc. en Bikita & Zaka.

10. Shumba — Mugabe (21 fils) — Mutanyi (9 fils) — et 11 autres.

Mapudzi — 11. Zezai (appr. 1870-1890) — Manunure — 12. Chimbundi — Huku — et 4 autres.

13. Makumbe

4 fils sans issue — Mutoda — et 8 autres fils

Mudzingwa — 16. Kadmiel Mutoda Zezai
Chef actuel depuis 5 Dec. 1951.

14. Chekai Huku (1900- 1922)

15. Chikawa (1922- 1951).

différents, comme des étrangers, mais dans leur coeur, ils savent que leurs ancêtres ont bâti la forteresse, et ils sont ainsi heureux de revenir au foyer original.

La lignée des chefs de Pfupajena, remontant à sept générations du chef actuel Mfundisi, un nonagénaire (âge de 95 ans), vivant encore dans la région de Duma (en Bikita), ont retenu leur nom traditionnel de Mazungunyi ; le chef actuel est le I2 ème ainsi appelé. Pour cette raison ils sont considérés comme les chefs Paramount sur tous les autres chefs des Vaduma ailleurs.

Gundiro, lui-même, le grand ancêtre, vivait sur la colline de Harawe, près de la mission religieuse actuelle Chitzidza, à environ 40km au Sud-Est de Fort Victoria (le foyer de la forteresse et du temple), et fut enterré dans la:colline proche, appelée Mafusi. La tradition dit qu'il y eut un certain chef appelé Neharawe, qui donna trois de ses filles à Gundiro. Quand sa famille grandit, ils tuèrent le vieux beau-père et tous les hommes, ne laissant vivantes que les femmes, après quoi, toute la région devint leur. Quand les gens se rencontraient, ils se saluaient par un claquement des mains en disant doucement, un des deux mots : "Gundiro" ou "Mafusi", qui en ce cas signifiait que la phrase de salutations, ou la phrase de chidau, rappelait : ou bien, un de leur grand ancêtre, ou l'endroit de son tombeau.

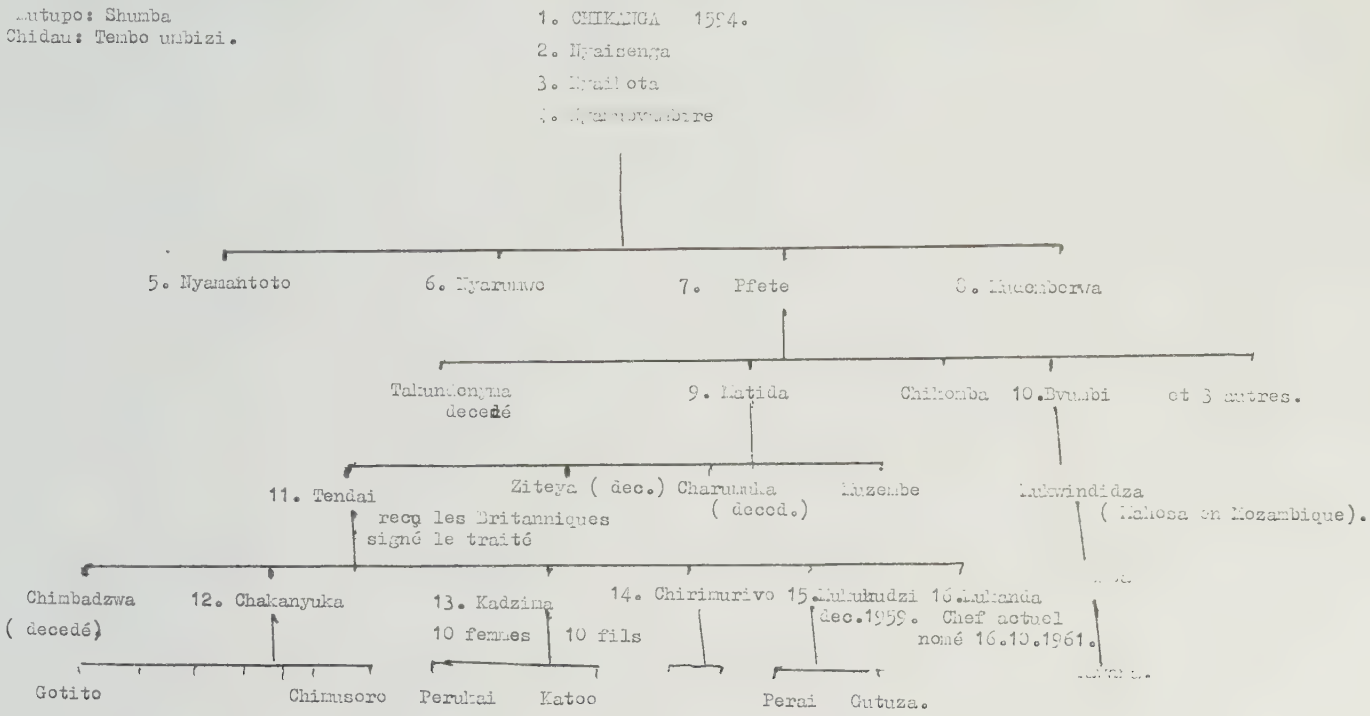
La tradition Vaduma du chef Shumba, demeurant autour de la forteresse historique, dit que le grand Mambo de Varozwi au centre d'Agisymba, s'habituait à allumer le feu une fois par an, et le distribuait à tous ses sujets dans les provinces centrales du pays, comme un signal de pouvoir du Roi, et la loyauté de ses sujets, une sorte de variation du feu biblique du ciel (2 Chron. 7 v.I ; Lev. 9 v.24).

Les Vaduma ont introduit un nouvel élément dans la succession au titre de l'office, c'est à dire, ils ont maintenu la règle de frère à frère, mais si une maison perdait sa chance, pendant deux ou trois tours, alors elle était rejetée complètement de la lignée. La raison de cette innovation était de permettre aux gens âgés d'agir plus effectivement, malgré les grandes complications arrivées par les multiplications rapides des familles, puisque les Vaduma sont le plus grand groupe de familles de toutes les régions d'Agisymba.

Les Vaduma ont une légende sur l'origine de leur Mutupo de Mwoyo, qui n'a pas, bien sûr, de base. On dit que leur premier pionnier fut, probablement Dzivamuvanda ; il serait arrivé sur place, seulement avec sa soeur,

Chef Mutasa- pays de Manyika.

Mutupo: Shumba
Chidau: Tembo umbizi.



et tous deux se seraient établis dans l'endroit où se trouve la source du fleuve de Sabi. Ensuite, la soeur tomba malade et mourut, avant la sortie du fleuve. Son frère l'enterra sur place, et bientôt après, dit-on, quand son corps se fut décomposé, le fleuve commença à couler. C'est pourquoi le pionnier et sa famille ont pris après le coeur pour Mutupo, signifiant le centre, ou la source de vie - la vie de la tribu. Le fleuve était la source de vie, sortant du coeur d'une femme, et la tribu de Vaduma construisit sa vie autour de ce fleuve, le royaume de Sedanda, suivant la coutume des ancêtres les plus anciens, vivant et adorant la source de leur propre vie, le Nil d'Ethiopie.

Le frère de Shumba, le chef Nyajena, plus loin vers le Sud de la même région, fut rejeté après par les vieillards du centre de Vaduma, pour avoir épousé sa soeur, privilège qui n'est accordé qu'au chef. Nyajena ensuite se réfugia loin de la tribu, tout en retenant le même Mutupo de Mvoyo, mais il changea son Chidau (la phrase de salutations) en Murambwi, signifiant "une personne rejetée par ses peuples".

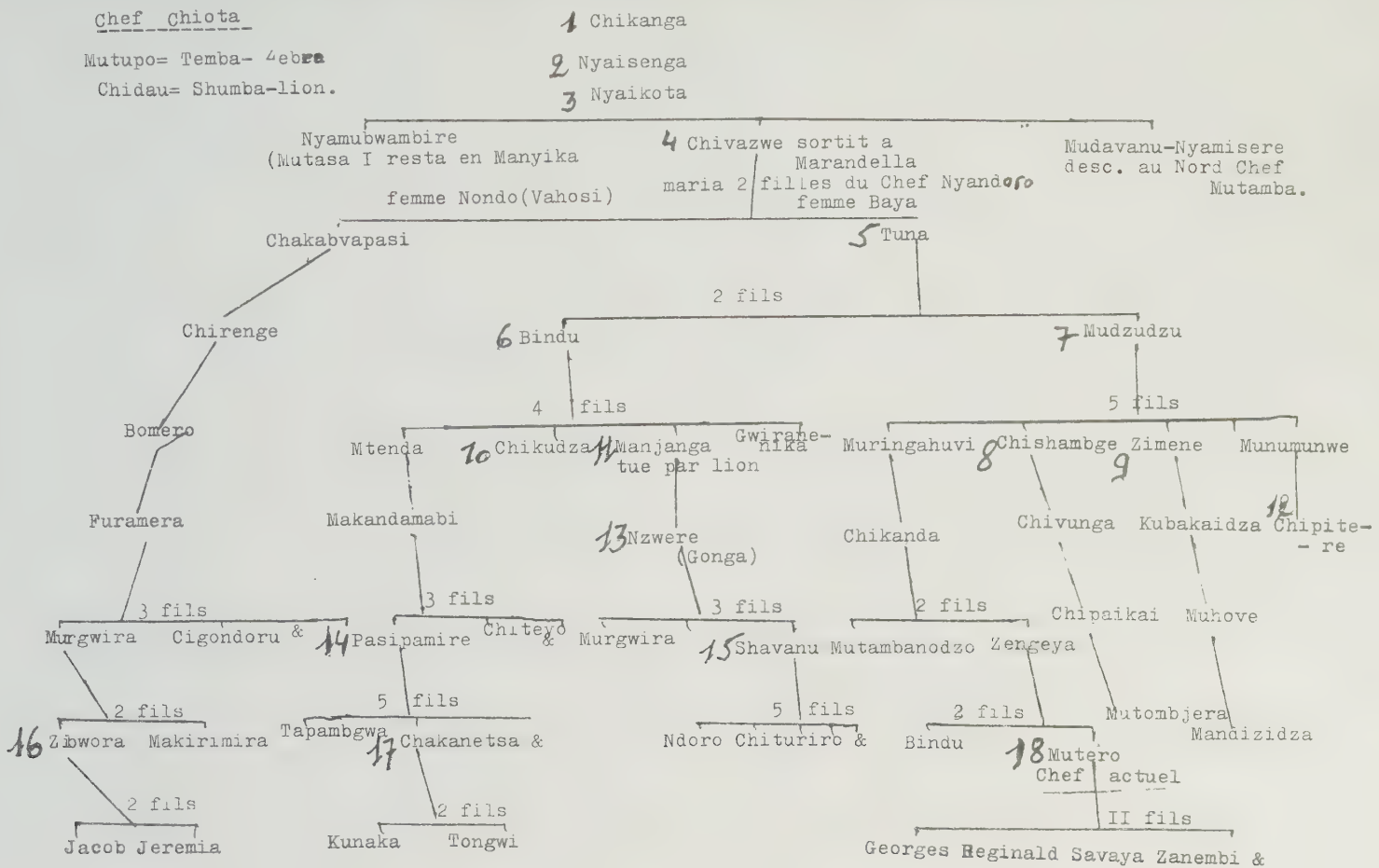
Il n'y eut pas d'autres incidents dans leur histoire.

---

2) Les Mutasa : Population 85 000, même famille dans toutes les régions.
Mutupo : Temba = Zèbre ; chidau : Tembo Samrito - shumba = lion.
Stature : 6' inches (165,3 cm) ; IF = 93 ; IC = 75 .
Dynastie : Chikanga, Nyarsenga, Nyaikota, Nyamubviro, Nyamantoto, Nyarumwe, Pfete, Mudenberwa, Matida, Nyumbi, Mendai, Chakanyuka, Kadzima, Chimuviro, Mukukudzi, et Mukanda, le chef actuel depuis octobre 1961.

Dynastie de Chiota : Chikanga, Nyarsenga, Nyaikota, Chivozwe, Tuna, Bindu, Mudzudzu, Chishambge, Zimèno, Chikundza, Manjanga, Chipitwe, Nzwere (Conga), Pasipamire (Mtenda), Savami, Chakanetza (Pasipamire), Mutero, le chef actuel.

Au contraire des Vaduma qui sont restés fidèles pendant toute leur histoire à l'autorité centrale de la forteresse, en acceptant leur feu allumé, le Gouverneur de Manyika, Chikanga, s'écarte de sa mère-patrie, la province de Mwène Mutata, à la fin du 15ème siècle, et resta indépendant pendant une centaine d'années, en dépit de l'ingérance portugaise dans ses affaires, pour regagner leur emprise. Ses successeurs sont devenus complè-


Chef Chiota
Mutupo= Temba- Zebra
Chidau= Shumba-lion.
1 Chikanga
2 Nyaisenga
3 Nyaikota
Nyamubwambire
(Mutasa I resta en Manyika
femme Nondo(Vahosi)
4 Chivazwe sortit a Marandella
maria 2 filles du Chef Nyandoro
femme Baya
Mudavanu-Nyamisere
desc. au Nord Chef Mutamba.
Chakabvapasi
5 Tuna
2 fils
Chirenge
6 Bindu
7 Mudzudzu
4 fils
5 fils
Bomero
Mtenda
10 Chikudza
11 Manjanga tue par lion
Gwirahe-nika
Muringahuvi
8 Chishambge
9 Zimene
Munumunwe
Furamera
Makandamabi
13 Nzwere (Gonga)
Chikanda
Chivunga
Kubakaidza
12 Chipite-re
3 fils
3 fils
3 fils
2 fils
Murgwira
Cigondoru &
14 Pasipamire
Chitey &
Murgwira
15 Shavanu
Mutambanodzo
Zengeya
Chipaikai
Muhove
2 fils
5 fils
5 fils
2 fils
16 Zibwora
Makirimira
Tapambgwa
17 Chakanetsa &
Ndoro
Chituriro &
Bindu
18 Mutero
Chef actuel
Mutombjera
Mandizidza
2 fils
2 fils
II fils
Jacob
Jeremia
Kunaka
Tongwi
Georges
Reginald
Savaya
Zanembi &

tement indépendants après l'effondrement total des Portugais, à la fin du I7ème siècle.

La tradition de Mutasa est très faible, même fausse, en disant que le premier ancêtre rappelé, Nyamubvambire, qui ne remontait qu'à cinq générations ou approximativement au milieu du Ième siècle, est venu originalement de mbire (Wedza). Avec l'aide de la tradition de son frère Chiota, qui est plus sûre, et remonte à trois générations plus loin, nous étions en position d'établir la continuité dans l'administration du pays de Manyika, même depuis l'effondrement de Kaparasine dans la province du Nord-Est, aux mains des Portugais.

Les archives portugaises disent que le nouveau Capitaine de Mozambique, Sousa de Ménezes, essaya de restaurer en I635, la position que les Portugais avaient perdue sur les rivières, conséquence de la coupe finale de Kaparasine contre leur protégée, Mavura, et qu'il commença sa tâche, en allant d'abord au pays de Manyika, où il tua le chef régnant Chikanga, et mit un de ses parents sur le trône, l'obligeant ensuite à être vassal du Roi du Portugal.

Ceci concorde avec la tradition de Chiota, qui dit que leur premier ancêtre rappelé Nyaisenga, était le plus jeune fils de Chikanga, qui est devenu le chef de la région ; mais elle ne dit pas en quelles circonstances ceci est arrivé. Cependant, en considérant que nous avons une période identique dans les deux sources, il est raisonnable de suggérer que l'homme nommé par les Portugais dans le pays de Manyika, était Nyaisenga, l'ancêtre rappelé dans la tradition de Chiota, qui était aussi l'ancêtre commun de Mutasa.

De là, les Portugais avaient très peu de bénéfices pratiques obtenus sur le papier dans le pays de Manyika. Les mines d'or étaient vraiment ouvertes au commerce portugais, mais les conditions de leur exploitation n'étaient donc pas changées, depuis l'expédition de Honen, quelque 60 années auparavant, quand il était totalement déçu des perspectives de la richesse du pays. D'ailleurs la lutte constante des familles africaines individuelles pendant le reste du I7 ème siècle, dont le point culminant fut une rebellion générale vers la fin du siècle, mena à l'effondrement total sur la terre portugaise dans les deux provinces, quand ils ont été repoussés plus loin vers l'Est, dans les régions qu'ils tiennent encore aujourd'hui (le triangle entre le Zambèze, la côte et la ligne droite de Chikova sur le Zambèze à Sofala sur la côte).

Ceci avait libéré à son tour, le pays de Manyika de l'ingérence étran-

gère, et permit à leur peuple de façonner leur propre destin, recevant plus de migrateurs de leurs frères de l'Ouest, autour des montagnes de Mbire, déjà mentionné.

La famille de Nyaisanga se développait paisiblement dorénavant. Dans la troisième génération suivante, elle grandit dans de telles proportions que cela demanda une division et un éparpillement ailleurs.

Nyaikota avait beaucoup de fils qui demandèrent de la terre pour leurs propres familles grandissantes. L'aîné, comme d'habitude, Nyambwanbire, étant l'héritier du trône, aurait dû rester sur place, mais un de ses frères Chivazwe a pris un large groupe de partenaires et se déplaça vers le Nord-Ouest, jusqu'à l'arrivée dans la région actuelle de Marandellas, où il s'établit. En route il leur fallut se battre avec un groupe de Varozwi, sous le commandement de Gunguo, dont la tradition de Chiota dit qu'il était chassé à l'Ouest vers BUlawayo, la région de Chombe. Chinamora aussi, avait dû se battre avec lui, déjà cité.

En arrivant à Marandellas, Chivazwe s'établit à la lisière de Nyandoro déjà installé quelques décades auparavant, avec qui il développa des relations amicales, qui culminèrent quand il maria ses deux filles Nondo et Boya. C'était des descendants de ces deux maisons que les chefs subséquents de Chiota ont été tirés.

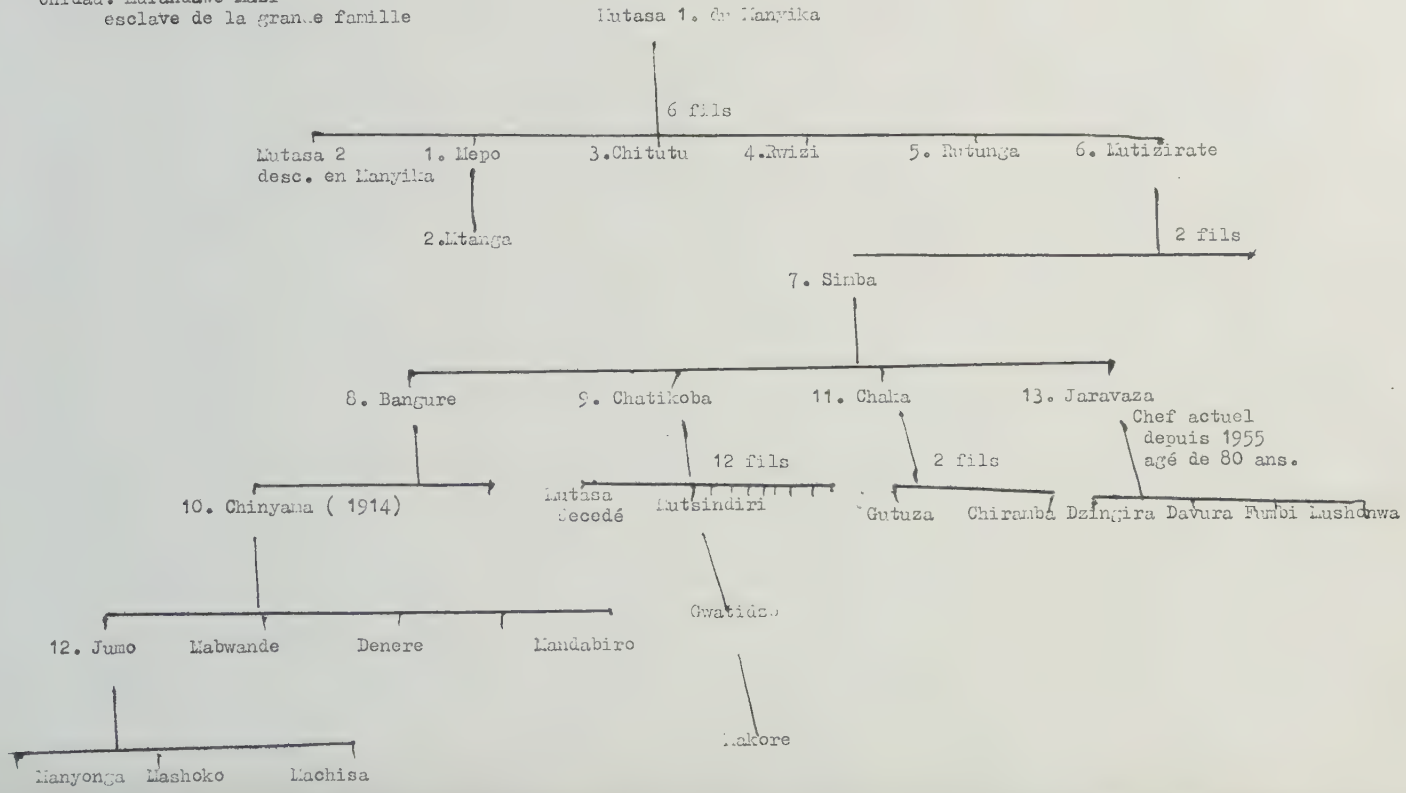
Le nom de Chiota provient de "Hota", la racine sauvage d'un arbuste appelé tsenga que le groupe de Chivazwe mangeait quand il était affamé et incapable de chasser les animaux sauvages. Leur beau-père Nyandoro leur a donné le sobriquet de Chihota, qui est resté jusqu'à nos jours. Les racines de Tsenga sont comestibles et sont encore utilisées par les peuples de Chiota à l'heure actuelle.

Les chefs de Chiota ont, eux aussi, beaucoup verser leur sang. Ainsi, le chef Zimene fut tué par son neveu Mushaje (le fils de sa soeur), dans une dispute pour le bétail. Le chef Manjanga fut tué par un lion, seulement après un an d'office, quand les peuples se précipitèrent pour dire qu'il n'était pas accepté par les esprits. Son successeur CHipitwe fut tué par Chivunga, le fils du chef Chishambge, pour le titre de l'office. Son cousin Chikanda, l'héritier de l'office, refusa le poste après cela. Ses fils étaient trop jeunes pour l'élection, alors, le titre passa à Nzwère (Gonga), le fils de la victime du lion. De là, la paix comparative prévalut parmi les Chiotas.

Dans le groupe de Chivazwe, il y eut deux de ses frères plus jeunes, Kudavanu et Nyamusere, qui s'établirent aussi à Marandellas, mais un peu

Chef Chilimanzi

Mutupo :Shumba
Chidau: Murandawe Mazi=
esclave de la grande famille



plus tard, l'un d'entre eux, (Mudavanu), se déplaça vers le Nord avec sa propre famillle, et éventuellement s'arrêta à mi-chemin, entre Bindura et le Mont Darwin , où ses descendants tiennent le titre de chef sous le nom traditionnel de Mutamba. Leur Mutupo et Chidau sont semblables à ceux de leur frère, Chista-tembo Samaita et Majimbakupa - le généreux.

Sur le front du foyer original du pays de Manyika, quelques dizaines d'années après le départ de Chiota, une vague de violence déferla sur la famille régnante pour le titre de l'office et pour d'autres affaires. Ainsi, Matida le deuxième fils de Pféte, au siège de l'office, instruisit son neveu Mparutsa I de tuer son frère plus jeune Chikomba, qui menaçait le siège. Son troisième frère Bvumbi, ayant peur d'avoir le même destin, tua Matida, et, ensuite, assuma le titre lui-même, alors que de toute façon il lui aurait succédé, par droit de succession. Un peu plus tard, il tua aussi son plus jeune frère Juru. Mais une telle violence ne pouvait pas se dérouler sans arrêt et sans châtiment, puisque le tueur régnant, Bvumi lui-même, tomba, victime du fils de matida, Tendai qui vengea son père, (dent pour dent ...).

Tout de suite après, Tendai signa un traité permettant l'occupation britannique à la suite de laquelle une telle violence ne fut plus enregistrée dans leur histoire.

Avant cela, un évènement arriva, par accident, ce qui amena un nouveau titre de Chilimanzi, dans la famille. En 1820, Mepo, le frère du chef régnant Mutasa tua, par accident, son neveu, le fils du chef, dans une expédition de chasse, et pour éviter de graves conséquences après une telle action, il prit quatre de ses plus jeunes frères et sortit, pendant la nuit, vers l'Ouest, changeant son Mutupo original pour Shumba = lion, et chidau en Murendawe Mazi = l'esclave de la plus grande famille , pour rester incognito.

Ils entrèrent dans la forêt de Mtoxo, près de Umvuma, la terre de Varozwi de la région centrale (Lupengo), où on leur permit de s'établir. Mepo était habillé d'une chemise colorée, et se présenta au chef avec une chemise pareille, comme un symbole de soumission. Le chef de Varozwi, l'appela ensuite Chirimuhazu - signifiant "l'homme dans une chemise" (hazu = la chemise ; chimiru = vêtu d'une chemise). De là, les Européens l'ont corrompu en Chilimanzi.

Il n'y eut pas d'autres incidents dans leur histoire.

Le chiffre présenté (1962) de 3 650 000 Africains, habitant le pays original d'Agisymba (aujourd'hui Rhodésie) pourrait être raisonnablement départagé comme suit :

750 000	Matabeles et étrangers (principalement les Nyassas).	
650 000	originaires de Kuaranga, habitant	les régions spéciales et achetées.
375 000	" " " "	les régions urbaines et industrielles.
1 875 000	" " " "	les régions rurales sous les chefs traditionnels ici discutés.
3 650 000	au total.	

Il faut rappeler que les peuples demeurant aujourd'hui dans les régions urbaines spéciales et achetées, proviennent tous de leurs foyers ruraux, sous l'autorité de leurs chefs traditionnels, avec qui ils sont encore continuellement en contact. Un jeune quitte ses parents sur place, dans la région rurale, et vient en ville pour chercher du travail, où on lui donne un foyer temporaire. S'il est marié, alors, très souvent, il laisse sa femme et ses enfants sur place, et les rejoint en fin de semaine, si l'endroit est proche de son lieu de travail, ou pendant les jours fériés prolongés, ou les vacances annuelles, prises habituellement pendant la saison des récoltes, si l'endroit est loin de son lieu de travail. Ses filles, une fois qu'elles sont éduquées, vont aussi chercher du travail dans les villes, et feront leur foyer temporaire avec leurs parents déjà sur place, jusqu'à leur mariage, quand elle s'efforceront de s'établir dans la ville d'une façon plus permanente.

Le point à rappeler est que la vie urbaine et industrielle du peuple d'Agisymba, n'est pas qu'un sous produit de la civilisation occidentale apportée par l'occupation britannique en 1890, et sera discutée plus loin.

Originalement, il n'y avait qu'une vie rurale principalement pastorale, émanent d'une seule large famille, appelée les Kuaras, les adorateurs du Soleil, qui avaient leur foyer original, comme nous l'avons déjà vu en Ethiopie, dans les parties supérieures du Nil, et se répandait graduellement, au cours de milliers d'années, jusqu'à son arrivée au milieu du deuxième millénaire avant J.C., à son foyer actuel d'Agisymba (aujourd'hui

Rhodésie du Sud) préservant encore son identité originale jusqu'à nos jours.

Aux temps modernes, cette famille s'est aggrandie et s'est divisée en fractions plus petites, se donnant des noms et des identités différentes pendant sa recherche d'une terre nouvelle dans les alentours, et finalement s'est établie dans des régions bien définies pour y vivre en paix ou lutter avec les groupes apparentés du voisinage.

Ici, nous avons rendu compte, dans cet ouvrage, de 30 groupes majeurs, et de 52 fractions encore plus petites. Leurs descendants anciens ou récents, sont tous apparentés, les uns aux autres, mais dans la plupart des cas, ils n'en savent rien, eux-mêmes ; ils demeurent maintenant en paix, et vivent dans une prospérité comparativement meilleure, sous l'influence occidentale.

A part les mêmes langues et coutumes, qui les lient tous ensemble et prouvent leurs ancêtres communs, nous présentons ci-joint, leurs dimensions morphologiques, qui confirment, en plus, cette vérité .

Les modèles internationaux acceptés pour de telles dimensions sont les suivants :

- Stature

Pygmée	Court	Milieu	Haut	Très haut
Sous 150 cm " 59 inches	150-160 cm 59-63 inch.	160-170 cm 63-67 inch.	170-180 cm 67-71 inch.	180 cm et plus 71 inch. et plus

- Indices nasals

Le nez étroit ou Leptorhine sous 70	Le nez moyen ou Mésorhine 70-80	Le nez large ou Platyrhine 85 et au dessus

- Indices céphaliques

Longue ou dolichocéphalique sous 75	Moyen ou mésocéphalique 75-80	Ronde ou brachycéphalique 80 et au dessus

Un tableau des dimensions des groupes majeurs du peuple d'Agisymba est donné ci-dessous, qui les place tous ou bien grands par la taille, ou faute d'un centimètre, ou même de millimètres au dessous du modèle accepté pour la hauteur, ce qui vraiment signifie qu'ils sont tous de la même catégorie de hauteur. Pareillement, ils ont tous des nez larges et des têtes longues, ce qui ne serait pas le cas, si les groupes étaient d'origines diverses.

Nom de la tribu	Nom traditionnel du chef	Population pour la région	Stature en inch.	Stature en Cm	Ind. Nas.	Ind. Céph.	Observations
Va Budja	Mtoko	45 000	67,5	169	93	75	Haut,nez large, Tête moyenne.
Va Nyombe	Dotito	50 000	66	165,2	93	74	Haut-moyen, nez large, tête long
Vanhova	Sipolilo	75 000	66,5	166,5	93	74	Haut-moyen, nez large, tête long
Vagowa	Nematombo	75 000	68	170,3	93	67	Haut, nez large tête moyenne
Verozwi	Chirau	50 000	71	177,8	89	74,6	Très haut,nez large,tête long.
Vanoe	Mangwende	100 000	67	167,8	93	77	Haut,nez large tête moyenne
Verozwi	Chiduku	85 000	66,5	166,5	90	73	Haut-moyen,nez large,tête long.
"	Jiri	45 000	67	167,8	88	73,9	Haut , nez large, tête longue.
"	Rozani	20 000	67	167,8	88	74	Haut , nez large, tête longue.
Va Mahri	Chibi	125 000	66,4	166,3	100	73,7	Haut-moyen,nez large,tête long.
Makonekore	Gutu	140 000	67	167,8	89	74	Haut, nez large tête longue.
Va Hera	Nyashanu	140 000	68	170,3	93	76	Haut, nez large tête moyenne.
Va Bocha	Maranke	35 000	65	162,8	91	76	Haut-moyen. nez large,têtmoy.

Nom de la tribu	Nom traditionnel du chef	Population pour la région	Stature en inch	Stature en Cm	Ind. Nas.	Ind. Céph.	Observations
Mutsenga	Nyandoro	20 000	67	167,8	87	72	Haut, nez large, tête longue
Vambiri (Zeka)	Nyakunuwa	20 000	67	167,8	95	75	Haut, nez large, tête moyenne.
Vadzimwe	Chikwaka	35 000	67	167,8	85	74	Haut, nez large tête longue.
Varozwi	Mashayamande	40 000	66	165,3	93	75	Haut, moy. nez large, tête moy.
"	Chivero	45 000	66,5	166,5	93	78	Haut, moy. nez large, tête moy.
"	Ngika	50 000	66	165,3	89	73	Haut, nez large tête longue.
Vambire	Sosve	60 000	67	167,8	93	73,7	Haut, nez large tête longue.
Weshawesha	Chinamora	30 000	67	167,8	86	74	Haut, nez large tête longue.
Mawungwe	Makoni	80 000	67,5	169.	91	74	Haut, nez large tête longue.
Nyamazha	Muvushu	30 000	65	162,8	91	74	Haut-moy. nez large, tête moy.
Vatsenga	Mutema	45 000	66	165,3	91	74	Haut-moy. Nez large, tête long.
Vandau	Musikavehnu	40 000	66,5	166,5	91	74	Haut-moy. Nez large, tête long.
Vagarwe	Mutembera	25 000	65	162,8	95	75	Haut-moy. Nez large, tête moy.
Vaunyama	Savunyama	40 000	66	165,3	93	75	Haut-moy. Nez large, tête moy.
Vaduma	Masungunyi	245 000	66	165,3	93	73	Haut-moy. Nez large, tête long.
Va Manyika	Mutasa	85 000	66	165,3	93	75	Haut-moy. Nez large, tête moy.
	Total	1 875 000	Haut ou Haut-moy.		nez larg.	long. tête	

Les caractéristiques morphologiques du peuple d'Agisymba que nous avons noté sont communs à tous les autres peuples africains de notre connaissance sur le continent. Les hommes sont beaux et les femmes sont agréables, quelques une sont jolies et romantiques.

Tous les peuples sont hospitaliers, gentils, intelligents, et dignes de confiance. La societé d'Agisymba semble être la plus ancienne d'Afrique méridionale et ses anciens palais témoignent d'une civilisation fort avancée. Nous avons trouvé leur hospitalité, leur gentillesse, et des modèles dans leur caractère et comportement égales à n'importe quelle nation d'Europe, et ils sont toujours aptes à révéler ces qualités, quelquefois cachées, à n'importe quel européen les traitant d'égal à égal. Malheureusement, l'arrogance de base de quelques Européens dépasse leur finesse naturelle et, dans ce cas-là, ils ont tendance à regarder tout blanc avec une certain méfiance, jusqu'à la preuve du contraire par la connaissance intime.-

****

Ce chapitre achève la tradition historique des familles d'Agisymba des temps modernes. Il y aura sans doute quelques erreurs, incontestablement communes à toutes les traditions de ce genre, mais elles ne sont pas nos erreurs, et d'ailleurs, ce ne sont pas de graves erreurs, au point de défigurer totalement la forme structurale d'un édifice. Ce ne sont que des erreurs de détail qui ne doivent pas trop compter, si l'on considère la grandeur de l'édifice.

La tradition orale comme elle est présentée ci-jointe, avec des erreurs et des omissions quelles qu'elles soient, doit être encore aimée de fond du coeur par tous ceux qu'elle concerne, puisqu'on n'en avait jusqu'ici rien enregistré, et maintenant, elle est là, sauvée enfin, pour le bénéfice de ses enfants ! Et nous sommes très fier d'en avoir été le sauveur, quoiqu'une telle entreprise ait été fort difficile et fort coûteuse.-

****

CHAPITRE XIII : LES INVASIONS ET LES OCCUPATIONS ETRANGERES

1) Ngoni 2) Matabele 3) Les Britanniques

Les deux invasions d'Agisymba provenant du Sud, par les Ngoni en 1827 et les Matabèle en 1835 ont causé tant de destruction en vies humaines, et de dévastation en terres cultivables, que c'est un miracle de voir, maintenant, une telle survie saine, de la race originale de Kuaranga avec leur récupération économique si rapide. Un tel miracle est dû, en très grande partie à la troisième force étrangère, l'occupation britannique, qui a finalement arrêté l'attaque humaine mais qui n'a pas été appréciée par tout le monde.

L'histoire nous donne maintenant son verdict. Tandis qu'il est vrai, que les Britanniques sont venus pour chercher leur propre fortune, il est également vrai qu'en faisant ainsi, ils ont sauvé les restes fracassés et éparpillés d'une race presqu'en extinction, qui était livrée aux coups, et était la proie constante de ses ennemis successifs, dans les 70 années qui avaient précédé. La famille des Kuara devrait porter aux britanniques une gratitude éternelle pour lui avoir sauvé la vie, ainsi que pour avoir apporté la civilisation occidentale dans une brousse primitive. Puisque la même vieille race brave, avec une histoire de trois milliers d'années à son crédit, rencontrant avec succès, autour de sa digne forteresse toutes les attaques anciennes et médiévales, avait maintenant son pouvoir totalement écrasé par la faute, sans doute, d'une autorité saine tout à fait inexistante et d'une force militaire totalement absente, conséquence de leur expérience administrative dans le gouvernement super-démocratique, épreuve fatale dans un monde de force.

Leur survie des circonstances périlleuses pendant leur pratique d'une excellente démocratie, n'a jamais été connue dans une telle mesure ailleurs dans le monde, elle pourrait être une action de Dieu, car il y a encore chose à envier, à apprendre, à chercher et à poursuivre pour tous les autres pays du monde. Car le monde des alentours leur offrait la force, mais, ils l'ont rencontré par la paix totale. Commencèrent-ils, alors, à changer leur ancienne coutume "oeil pour oeil, dent pour dent" en faveur de la nouvelle doctrine de la paix qui nous est parvenue à nous par le Christianisme, mais à eux par la perfection de leurs qualités innées ?

Ils devraient s'apercevoir dans leur longue histoire, que si l'on ajoute la force à la force, on obtient encore davantage de force, et que

la réponse au problème ainsi créé, pourrait bien être la rencontre de la force avec la paix, ce qui permettrait d'éviter ainsi d'augmenter la force. Les vieillards d'Agisymba, ~~en faillirent~~ mettant à l'écart en 1750 l'autorité centrale antérieure, avec sa grande force militaire en faveur d'une libre confédérations de familles (l'autocratie absolue ~~en~~ devenue démocratie absolue), auraient dû faire cette expérimentation dictée par ces hautes considérations. C'était un acte très courageux à faire, pour lequel l'histoire doit leur donner plein crédit, mais c'était également une affaire très risquée, qui pouvait les amener à l'extinction totale. C'est une bonne chance et une bonne fortune pour eux d'avoir été capables de montrer au monde le sens d'une bonne démocratie qui n'a pas été totalement détruite malgré des conditions périlleuse.

Il est aussi significatif que nous avons dû écrire ces lignes dans la matinée de Noël 1962, avec en arrière plan le festival du Chant exécuté par la "Société Royale de Chor le" (sous la direction de Sir Malcom Sargent), dans la salle de l'Albert Hall, et des leçons de Noël avec le festival du chant à la Chapelle du Collège Royal à Cambridge, tous les deux nous donnant le même message de rencontrer la force par la paix, le Don chrétien de Dieu.

Nous en arrivons maintenant à l'illustration en détail de ces invasions, avec les ravages conséquents qu'ils ont apportés.

I) L'invasion de Ngoni en 1827.

Les nations africaines dans les parties méridionales du continent avaient dû se développer à partir de la souche originale des Zulus qui se sont séparés de leurs frères de Kurrange vers 200 av. J.C., comme nous l'avons déjà vu, avec, peut-être, un mélange de nouveaux venus pendant notre ère.

Elles ont été récemment distinguées en trois groupes principaux : les Amalala, les Alambo, et les Aba-nguni, le dernier étant le plus grand et comprenant les Xosa et beaucoup d'autres factions occupant le pays de Natal, Swaziland et Transky.

C'est de Nguni que trois nations importantes sortirent au cours de la deuxième partie du 18ème siècle : les Ngoni, les Swazi et les Zulu, qui étaient vraiment une nation ethnographique subdivisée en trois factions, portant des noms différents.

En 1810, trois royaumes importants se sont révélés, chacun comprenant des peuples des trois groupes : Umthethwa[I], sous leur Roi Dingiswayo, le

I) On peut noter un "um".

plus fort, embrassant tout le natal et le bassin du fleuve Limpopo, aussi loin que la baie Delagoa ; Ndandwe, sous le Roi Zwinde, s'étendant sur le territoire au Nord du pays de Zulu et le plus petit des trois, Qwabe ; tous les trois, luttant l'un contre l'autre, pour la suprématie complète.

En 1818 Zwinde tua Dingiswayo et est devenu nominalement la tête de deux royaumes plus grands, mais sa tâche était rendue plus difficile par le pouvoir croissant du Général Tschaka (ou Shaka) du Royaume vaincu Umthethwa, dont les victoires, sur les tribus des alentours et surtout sur le royaume de Qwabe, alors conquis, analogues à celles de Jules César, lui ont apporté gloire et adoration chez lui. La tâche de Zwinde était encore compliquée par les insubordinations de l'un de ses sous-chefs renommés, Zwangendaba, qui luttait avec son chef pour le pouvoir. Une fois, le sous chef l'avait capturé et l'avait envoyé chez lui avec un cadeau de bétail. Il se préparait à lui donner un deuxième coup, mais sa mère, Ntombazi, posa nue devant son armée, et cria qu'ils n'auraient pas attaqué en vain leurs propres frères. Elle avait réussi, puisque la tentative ne se poursuivit pas, et plus tard on conclut une alliance ouverte entre les deux têtes contre leur ennemi croissant, Tschaka. Mais ceci n'a pas réussi, puisque Tschaka, déjà grand général était aussi un grand dictateur politique. Il avait employé une bande d'espions qui réussirent à acheter un grand général important dans le camp de l'ennemi, Noloju, dont la trahison mena à la défection de la force vitale dans la communauté de Zwinde. Ceci résulta dans la victoire de Tschaka sur ses ennemis, qui culmina avec l'exécution de Zwinde, en 1819. Tschaka est ensuite devenu la tête légale de son grand royaume, et son règne était bientôt couronné avec les exécutions sans pitié de tous les suspects dans son domaine. Dans ses meurtres en masse les femmes et les enfants étaient compris, puisque la pitié envers eux aurait été une folle action : elle aurait permis au grain de germer pour des rebellions futures ; les meurtres en masse et sans pitié lui paraissaient être si exaltants qu'une fois, dit-on, il aurait sacrifié 700 hommes comme des offrandes brûlantes pour commémorer la mort de sa mère.

Naturellemnt, ceux de ses ennemis en perspective qui pouvaient s'échapper, l'ont fait le plus tôt possible. Trois de telles évasions ont porté des conséquences directes sur le destin d'Agisymba. Celle de Soshangane, alias Manukuza, un neveu de Zwinde qui sortit le premier ; celle de Zwangendaba, l'ancien sous-chef de Zwinde, qui est sortit ensuite et

Umzilikazi[1], un sous chef héréditaire de son propre clan Kumalo, sous Tsachaka, et le beau fils de Zwinde, est sorti le dernier.

On va raconter très brièvement chacune de ces évasions.

Soshangane, accompagné par Nxaba, un autre sous chef inférieur, sous Zwinde, guida son groupe le long de la côte de l'Est, vers le Zambèze inférieur et s'arrêta dans le pays appelé Gaza Aba Kwa Gaza[2], d'où il dirigea les attaques continues dans les territoires voisins habités par les peuples de Tonga. Quelques années plus tard, il était rejoint par Zwangendaba, qui se déplaçat dans la même direction plus loin par la voie de l'intérieur. Zwangendaba commenca par la côte, près de la Baie de Sainte Lucia, et marcha d'abord au Nord du Natal, où la plupart de ses propres peuples demeuraient. De là, ils se tournèrent vers le pays de Swazi, où la plupart des hommes valides furent incorporés dans l'armée en marche, et les femmes de Swazi prises en mariage. Ceci indiquait que la politique de Zwangendaba visait à l'absorbtion de ses victimes plutôt qu'à leur destruction, et par cette méthode, il réussit à enregistrer un succès initial. Plus tard, quand il atteignit le pays d'Agisymba, la politique d'absorbtion fut remplacée par la destruction totale, ce qui eut pour résultat sa propre défaite, dont on parlera plus loin.

Avec l'armée augmentée de Swazi, ils se mirent en route de nouveau, jusqu'à Tongas le long de la côte, où l'absorbtion des habitants continuait. Ensuite, ils joignirent les armées avec la bande de Soshangane déjà sur place. Ensemble ils continuèrent à subsister par les attaques et les dévastations des terres des alentours dont le Caitaine Owen parle, à l'époque à Delagoa Bay (1823), négociant avec les Portugais, pour la cession du territoire aux Britanniques. Le Capitaine Owen se réfère au chef Sookundava, qui ne pouvait être personne d'autre que Zwangendaba, avec une orthographe différente. Les Portugais, eux aussi, ont eu de sévères défaites à Lourenço Marques, aux mains des forces combinées des deux alliés. Leur alliance, cependant, ne dura pas, puisqu'il était habituel, pour deux personnalités assez fortes, de s'entrechoquer. Les deux dirigeants se querellèrent et se séparèrent en 1826-27.

Soshangane, avec son petit allié Nxaba, se consolida à Gaza d'où beaucoup d'attaques se déroulèrent pendants plusieurs décades d'années. En 1833, ils ont attaqué les Portugais à Inhambane, mais ils ont été repoussés avec

---

1) On voit ici un autre "um"

2) Il y a un autre Gaza en Egypte.

Chef Towani

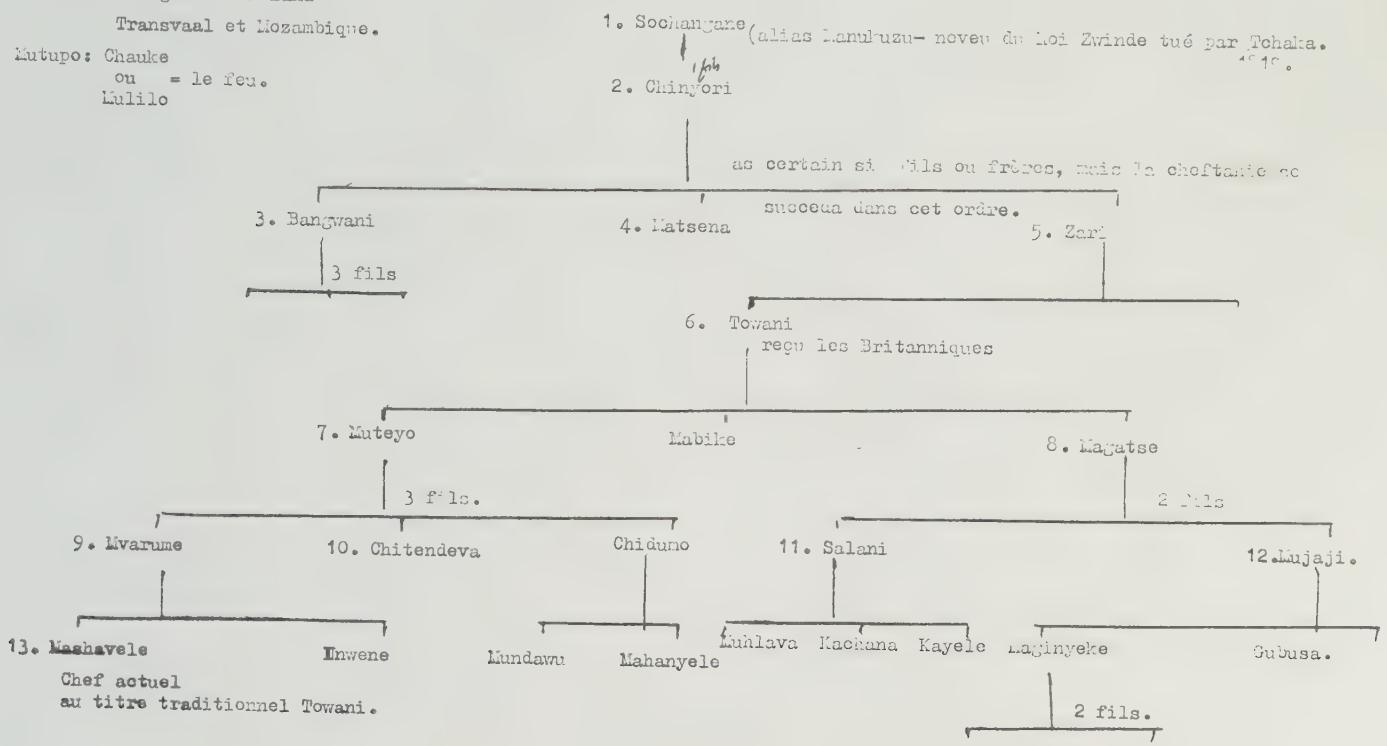
Tribu Shangaan - en Zaka-

Transvaal et Mozambique.

Mutupo: Chauke

ou = le feu.

Mulilo



des pertes sévères des deux côtés. Les Portugais n'avaient pas de paix avec Manukosi, comme ils l'ont appelé pour le restant du siècle, pendant lequel les deux dirigeants successifs Umzila et Gungunyana avaient causé des dégâts continus.

A cette époque aussi, les Soshangaan avaient attaqué les parties méridionales d'Agisymba, aussi loin vers le Nord que Gutu, Mutasa et même Mangwende, effectué simultanément avec les attaques des Matabèle à l'Oueest, comme on le verra plus loin. Trois groupes descendants de Soshangane, connus comme Shangaan ont fait leur foyer permanent dans le Bassin inférieur de Sabi à l'intérieur d'Agisymba, dont les descendants sont encore là à l'heure actuelle, sous leurs propres chefs : l'un sous le chef Towani, administré du Zaka, et deux autres sous le chef Mpungu (fils de Umzila) et Mahenye, respectivement de la même souche, tous les deux administrés du Chipinga, dont on a déjà parlé.

Enfin les ravages de Shangaan dans Agisymba ont été arrêtés par l'occupation britannique en 1890, et dans les territoires portugais, par la capture du Gungunyana en 1896, quand la paix comparative avait été établie dans le Sud.

Beaucoup plus de conséquences endommageantes et une partie fatale ont été subies par les peuples d'Agisymba avec l'invasion de la bande de Zwangendaba, à l'époque, appelé Ngoni, qui a traversé le fleuve Limpopo et entra dans le pays en 1827. Les Ngoni y sont restés pendant huit années (jusqu'au 19 Novembre 1835), tuant la plupart des mâles et utilisant leurs femmes, leurs enfants et leur bétail. En entrant dans le coeur du pays, ils ont démoli d'abord toutes les habitations dans la vallée des ruines de la forteresse. Cela signifie aussi l'abandon total de toutes les habitations de Zimbabwé.

Beaucoup de dégâts ont été faits à l'intérieur du temple, mais dans la forteresse sur la colline, les structures principales des bâtiments n'ont pas été gravement affectées. Ensuite, les Ngoni se précipitèrent à Dhlodhlo, où ils ont assiégé pendant quelques jours le Mambo régnant, Rupengo et sa vaste famille. La plupart de la famille de Rupengo s'échappa, mais le Mambo lui-même refusa de s'enfuir, jusqu'à la victoire ou la défaite. Enfin il fut attrapé et écorché vif. Le balaiement du pays continuait, épongeant toutes les poches de varozwi que l'on trouvait qui étaient connus pour être grands et beaux. En fait, tous les peuples du pays étaient des Varozwi, comme nous l'avons déjà montré, mais cela n'était pas universellement connu. C'était de cette manière aussi, que Chiduku, un chef renommé

de Varozwi, dans la région de Wedza, étant petit de taille, ce à quoi il devait son nom, fut capable d'échapper à la mort en disant aux intrus, qu'il n'était qu'un homme petit et que les grands Varozwi qui se trouvaient sur place, s'étaient déjà enfuis ailleurs.

Les attaques de Ngoni sur les peuples d'Agisymba avaient été précédées par un autre grand malheur : trois années de sécheresse apportèrent une grande famine et la mort de tous les hommes valides, ce qui affaiblit leur résistance aux envahisseurs. Si cela n'avait pas été le cas, le cours des événements aurait pu être bien différent ; mais comme c'est souvent le cas, un malheur engendre un autre malheur avec l'inévitable résultat d'une catastrophe qui marque, chez les Varowzi la rupture dans le système courant de gouvernement.

Zwangendaba n'abordait, maintenant, que les femmes et les enfants qui, en état de dévastation, formaient une responsabilité plutôt qu'une action pour lui. De son commandement dans l'Ouest du pays, dû à la pression de ses anciens alliés, les Shangaan, avec qui il luttait constament pour le bétail et d'autres possessions, il dirigea ses attaques sur les familles tranquilles d'Agisymba, s'étendant vers le Nord, au bord du Zambèze, tuant encore leurs hommes et utilisant leurs femmes et leur bétail. D'ici, il effectuait aussi des attaques vers le Sud pour soulager la pression de la famine sur ses propres bandes, vers la terre du Transvaal, où s'établirent des bandes d' Umzilikazi, un autre groupe de réfugiés de la terreur de Tschaka, poussé, à l'époque, par l'armée blanche des Boers d'Afrique du Sud.

Zwangendaba était, maintenant, lui-même sous la pression de trois quartiers :

- Les Shangaan du Sud, qui, dit-on, l'avaient une fois battu lourdement après trois jours de bataille ;
- La répression des bandes d'Umzilikazi du Sud-Ouest ;
- Probablement, la plus forte de toutes, la pression de rareté et la famine parmi ses propres foyers ; tout cela causé par sa politique ineffective de tuer les hommes aptes, dont il pouvait se servir en luttant contre ses ennemis, en y ajoutant la responsabilité des familles affamées, dans une terre totalement dévastée. Il était évident que son destin coulait vers le pire, à moins qu'un changement intervint pour le meilleur.

Le changement est enfin arrivé, après sa dernière défaite devant les Shangaan, quand il commanda à sa nation trop secouée de se mettre en marche de nouveau au Nord, vers la fin de l'année 1835. Heureusement, il

n'était pas souvent poursuivi par ses ennemis, et ceci lui servit bien, puisqu'on ne put pas traverser le fleuve qui avait débordé, dans la saison lourde des pluies, car si ses ennemis s'étaient aperçu de l'événement, l'histoire d'Agisymba aurait dû avoir un cours différent.

Cependant, son désespoir fugitif le guida à suivre le cours de l'eau, espérant y trouver un point de passage convenable. C'est ce qui arriva, après une marche épuisante de quelques semaines, dans les marais boueux, infestés d'insectes, portant des maladies fatales à l'embouchure du fleuve Luangwa, tombant dans le Zambèze de l'autre côté qui lui présentait des moyens de suivre son cours plus loin à l'intérieur.

Après de longues et paisibles préparations, la horde fut capable de traverser le grand fleuve, le 19 Novembre 1835, laissant une terre déjà bien dévastée, avec quelques îlots de peuples affamés, pour être la proie du maraudage suivant, aux mains des féroces guerriers d'Umzilikazi.

De l'autre côté du Zambèze, la partie de Zwangedaba, maintenant composée de Zwasi, Tonga, Suto et quelques Kuaranga, s'établit dans le pays de Nesenga pendant cinq années pour se donner du répit, et ensuite, se mit en marche, le long de la rive de l'Est, dans le bassin de Luangwa, jusqu'à son arrivée vers 1842 à Ufipa, la côte de l'Est du lac Tanganyika. La famille de Kuaranga de quelques milliers d'âmes trouvées sur place de nos jours est originaire de ce groupe. Elle se détacha du soi-disant état roulant de Ngoni, enveloppée là, dans son foyer original d'Agisymba (1827-1835), mais a réussi à préserver son identité, grâce à la débandade de cet état dans de petites factions qui se dispersèrent dans toutes les directions, sous leurs nouveaux dirigeants, après la mort de Zwangendaba en 1845, un parallèle de l'Empire d'Alexandre. Le groupe de Kuaranga avait dû oublier la vieille tradition de sa mère-patrie, puisqu'il était tiré de la souche plus jeune et s'était, d'ailleurs, mélangé avec des groupes cosmopolites.

Une section sous Ntobeni, le jeune frère de Zwangendaba se déplaça vers l'Ouest, et s'établit à côté de l'ouest du lac Tanganyika, s'étendant plus loin vers l'Ouest, en Zambie. Un autre groupe du sous chef Ntuta, s'établit à côté de l'Est du même lac et est devenu comme le peuple de watuta. Le reste du groupe, sous un autre frère de Zwangendaba resta à Ufipa jusqu'au moment où leur nouveau chef Mombera se branche encore et pousse vers le Sud, en deux groupes de chaque côté du lac Nyasa, dont quelques uns se sont mélangés avec les habitants locaux, pour devenir un peuple connu sous le nom de la nation de Nyasa (Malawi) avec une section s'étendant plus loin vers l'Ouest à Zambie.

Les huit années d'attaques de Ngoni sur le peuple d'Agisymba et la dévastation de leur terre avaient un parallèle dans la façon de faire des bandes combinées de Zwimba Macabires et Ambros sur les bords du Zambèze en 1570, moins le cannibalisme, déjà décrit ailleurs. Il y avit aussi, le meurtre des hommes mais les victimes étaient rôties et mangées après; pour compenser l'insuffisance du bétail, provisions nécessaires pour les familles croissantes, d'autant plus que venaient s'ajouter les femmes et les enfants des vaincus. Les vieillards de leur propre souche ont été mangés aussi, pour soulager le fardeau croissant.

Zwangendaba n'avait pas besoin de faire de même car sa nation resta stationnaire pour longtemps, puisqu'on utilisait les femmes pour travailler la terre, et que les hommes divertissaient leurs occupations par la chasse des animaux sauvages très abondants dans les régions. Et quand ils quittèrent l'endroit, la dévastation était complète.

Les attaques Shangaan visaient surtout à voler le bétail, mais la dévastation de la récolte était évitée ; le meurtre des hommes était limité aux gardiens des propriétés, plutôt que le meurtres en masse des hommes, la politique délibérée de Zwangendaba. Ces attaques étaient en fait celles du vol, plutôt que des attaques guerrières, où l'on éxécutait les deux en même temps : le meurtre et le vol.

2) <u>L'occupation du coin du Sud-Ouest du pays d'Agisymba - Bilamayo - par les Matabèle en 1837</u>.

Quand Umzilikazi échappa à Tschaka, il prit la route à travers les montagnes de Drakensberg jusqu'à ce qu'il atteignit le clan de Suto, dans le pays de l'Est d'Orange qu'il pilla, comme les Shangaan l'avaient fait chez les Tonga. De son poste de commande établi dans la vallée de Mariko, il envoyait de puissants guerriers au pays de Suto, et repoussait aussi les attaques du Nord, provenant des bandes de Zwangendaba, pillant les familles des deux côtés, et emportant les hommes jeunes, éligibles pour son armée, les jeunes filles, pour les marier avec ses Capitaines, et saisissait le bétail pour ses provisions. Umzilikazi fut visité par le Rév. Père R. Moffat, de la Société Missionnaire de Londres, stationné à Kuruman. Ils sont devenus amis, et en l'honneur du visiteur, Umzilikazi renomma son fils aîné, après la station de la mission, Kulumane, substituant le "l" pour le "r", qui n'est pas trouvé en Zulu.

Ensuite, ils ont eu un engagement avec les Boers blancs à Vechtkop, ce qui ne forma qu'un prélude à un nombre d'autres batailles en 1837, qui

eut pour résultat la dislocation d'Umzilikazi de la vallée de Mariko, et leur poursuite par les vainqueurs vers le NOrd. L'engagement à Vechtkog était un succès partiel pour les guerriers où tout le bétail des Boers tomba entre leurs mains, ainsi que deux jeunes filles, ce qui incita l'appétit d'Umzilikasi pour les attaquer davantage, en dépit de sa lourde perte en hommes, (I/IO de sa force de 5 000 hommes tomba sur le champ de bataille), ce qui ne pouvait pas se répeter fréquemment. De petites escarmouches ont suivi.

Les plus larges préparations ont été, cependant, devancées à mi-janvier I837, par une visite surprise au retour des Boers à Mariko, où tous les guerriers ont été chassés dans les bois, pour la plupart dans la journée, et la bataille s'acheva avec la mise en feu de la résidence d'Umzilikazi. Les Boers dirigés par Potgierer et Moritz sont retournés chez eux avec 6 000 têtes de bétail, et ont aussi retrouvé quelques wagons perdus antérieurement. Ce fut un grand coup pour des guerriers non battus jusqu'ici, ce qui atteignit leur moral. Les tactiques militaires d'Umzilikazi, en chargeant en avant dans la formation serrée servait une méthode ancienne, et n'étaient bonnes que dans les batailles avec des armes primitives, mais contre les armes automatiques modernes, elle/sétaient vraiment les meilleures et les plus profitables cibles pour l'ennemi. Sa position au milieu d'un ennemi supérieur est devenu donc insupportable et insoutenable.

Ensuite, son moral déjà brisé, fut encore secoué par une autre visite surprise, quelques mois plus tard, de l'extérieur, mais cette fois, c'était de leurs frères du pays de Zulu, dirigés par Dingaan, qui avait, à l'époque, tué son frère Tschaka, et donné l'opportunité à ses guerriers assoiffés de laver leurs lances dans le sang ennemi, à l'accession du sommet de son empire féroce.

L'attaque fut sévère puisque des milliers d'hommes sont tombés des deux côtés, et beaucoup de bétail fut emporté par les visiteurs. Mais Umzilikazi reste encore en sécurité dans son poste.

Finalement, la deuxième attaque des Boers en Novembre de la même année, dirigée par les guerriers généreux Potgieter et Uys, annihila presque les ennemis en fuite au Nord. Ils furent alors connus sous le nom de Matabèle, du nom "Matevere" - le vagabond, et le verbe "Ku-tevera" = errer. Dans le même mois, les fugitifs décimés ont traversé le fleuve Limpopo; et ensuite, se sont divisés en deux bandes : les guerriers sous le commandement de leur chef se tournèrent dans la direction de l'Ouest à travers les plaines du pays de Bechuana, tandis que la bande civile, avec la

plupart des provisions et du bétail, sous les ordres du conseiller principal Gundawana, visait droit au Nord, jusqu'aux montagnes Matapo dans le coin du Sud-Ouest du pays d'Agisymba, où ils ont décidé de s'arrêter. Cette région avait déjà été dévastée par les bandes de Zwangendaba, deux années auparavant restant sans habitants, mais seulement vivante par la vie sauvage qui s'y trouvait encore un peu.

Gundawana pensait que l'endroit pourrait être une région favorable pour l ur colonisation permanente, et en conséquence, envoya des messagers pour intercepter la colonne de l'Ouest avec la bonne nouvelle. Umzilikazi se soumit à la requête en changeant son cours, vers les montagnes de Matopo à l'Est. Il y est arrivé, surveilla la région, et en tira une impression indécise. Les montagnes y présentaient un bon abri contre les ennemis noirs ou blancs, mais tandis qu'il lui semblait voir de bonnes perspectives pour la chasse de la vie sauvage, il n'y avait peu d'ouverture dans la voie de la vie humaine et du bétail, sur la grande dévastation vide. Les guerriers accoutumés à laver leurs lances si souvent dans le sang de leurs parents plus faibles, auraient dû être pourvus avec les opportunités nouvelles, de peur que toute la structure de leur existence soit menacée.

C'était pour ses considérations qu'il décida d'avancer avec la même colonne de guerriers, mais laissant les autres déjà établis sur place, en leur complaisance. Ils prirent la direction du Nord qui les mena au bord du Zambèze, dans la région de Wankie, où ils restèrent 18 mois sans communication avec le foyer derrière. Leur activité sur place n'était pas connue, mais comme c'était une terre de chasse, profitable à Selous une trentaine d'années plus tard, surtout en éléphants, on peut penser qu'ils s'en étaient occupés de la même façon, avec peut être en plus, le maraudage dans le pays de Barotse à travers le grand fleuve.

Cependant, comme on n'en avait pas de nouvelles, les conseillers du foyer dans le Matopo les considérèrent comme morts, et on prit des mesures pour remplir la brèche ainsi créée dans la hiérarchie de la nation. Kulumana, le premier-né, laissé derrière sur place, fut alors proclamé par les Induna (ou les conseillers âgés) le nouveau chef, et plusieurs nominations suivirent, quand les femmes d'Umzilikazi, elles aussi furent assignées à leurs nouveaux maîtres.

Au milieu de ce remaniement, le mort présumé revint au foyer, vivant, et trouvant une telle déloyauté de la part de ses proches amis, ordonna tout de suite leur exécution en masse. Son fils Kulumana fut condamné à

être tué tout de suite, mais on prétendit pendant longtemps qu'il s'était caché, et s'était enfui ensuite vers le Sud. Cette possibilité causa une marche prolongée sur la prochaine succession, dont on parlera plus loin. Mais les Induna instigateurs du coup abortif, ont été tous percés et jetés ensuite au bas d'une colline, dans un précipice appelé depuis "Tabas Induna", la montagne d'Induna.

Il était évident que l'expédition au Zambèze n'avait pas produit des résultats satisfaisants, autrement, on aurait donné ordre aux gens de l'arrière de les suivre. Il n'y avait pas d'emplacements favorables pour la défense contre les attaques des ennemis. Et puisque la terre des alentours offrait une chasse abondante, pas trop loin de la base dans les montagnes, alors on n'avait pas besoin de chercher d'autres lieux, au moins pour quelques temps. C'était pour ses considérations que Umzilikazi décida de faire un foyer pour sa nation dans les montagnes de Matopo, où la faible récupération de maraudage antérieur des familles de Kuaranga à l'Est, constitua en plus des cibles pour ses guerriers.

Umzilikazi s'installa, donc, dans une vie prisible et prospère dans le coin du Sud-Ouest d'Agisymba, infesté d'animaux sauvages, puisque la population originale des Kuaranga avait été auparavant exterminée par les hordes de Zwangendaba.

Comme les familles se sont multipliées, elles ont suivi le modèle habituel d'expansion africaine dans les terres des alentours, pour la subsistance des femmes et des enfants surtout, puisque les hommes ont été maintenus au centre, sous la forme d'une force militaire puissante, toujours prête pour l'attaque ou pour la défense.

Umzilikazi se bâtit une caserne dans un lieu appelé : Mahlahlandlela, dans le voisinage de Bulawayo, où stationna son armée centrale. La nouvelle de sa féroce réputatio, se répandit, bientôt, à quelques familles isolées de Kuaranga, vivant plus loin, vers l'Est; il commença d'ailleurs à aller y marauder, mais ces pillages initiaux se faisaient encore rarement, puisqu'on avait presque rien à emporter, si tôt après la dévastation totale effectuée par Zwangendaba. C'était pendant le règne de son fils Lobengula une trentaine d'années plus tard, que des attaques plus vigoureuses et plus profitables commencèrent, au moment où les Kuarangas décimés montraient des signes de récupération, ce dont on parlera plus loin.

En 1855, Robert Moffat fit une autre visite à Umzilikazi, dans son nouveau pays et ils furent heureux tous les deux de renouveler leur amitié. Il était désolé d'apprendre le malheur qui s'était abattu sur le fils

Kulumana, mais évita le sujet avec tact, pour préserver les faveurs de son hôte. Deux années plus tard, il y est revenu dans un but spécifique, puisque leur amitié avait grandi à un stade où l'on pouvait attendre de bons résultats pour tout le monde. Il y retourna donc deux années plus tard, avec un groupe de missionnaires pour y répandre l'Evangile dans le pays de Matabèle. On choisit un emplacement à quelque 20 miles (32 Km) au Nord de Bulawayo, à l'endroit appelé Inyiati, et au jour de Noël 1859, la première mission s'y établit, sous les auspices de la Société Missionnaire de Londres.

Ensuite, le grand chef mourut en 1868, et la nouvelle du triste événement fut gardé secrète, selon la coutume. Sa mort n'était connue que des principaux induna, et par peu de ses femmes principales, qu'il possédait au nombre de 300. Les autres savaient seulement sa maladie, mais on attendait que l'événement suprême arrivât. Son corps fut déposé dans l'une de ses huttes originales, dans la caserne Malahlandhlela où on le garda deux mois sous la surveillance de douze de ses femmes, jusqu'à sa décomposition. Les os secs, et ses biens personnels furent alors mis dans deux wagons et roulés dans une procession solennelle, jusqu'aux montagnes de Matopo, où on les enterra dans la caverne d'Entumbane, et les wagons dans la cave adjointe. Les deux cavernes furent alors scellées par des pierres. Au premier anniversaire de sa mort, on tua une cinquantaine de boeufs noirs pour être consommés par toute sa nation, pendant la cérémonie pour rapporter son esprit, soi-disant dans la famille. Tous se sont réjouis, selon la coutume, et on regretta sa perte puisqu'il avait gagné l'amour et le dévouement de ses peuples dont il dirigea bien les actes.

Comme d'habitude, à la mort d'un chef, un de ses conseillers principaux, généralement un parent, peut-être son jeune frère, ou le fils de sa soeur, quelquefois appelé ailleurs "Somukadzi", agissait comme le Régent ou comme le chef, jusqu'à la nomination d'une nouvelle tête par le Conseil d'Etat.

Dans ce cas, c'était l'induna Umcumbata[I], qui tenait le poste héréditaire d'un Régent, quand la sélection de la succession avit dû s'effectuer.

Le fils premier-né était le choix habituel chez les Matabèle, mais dans ce cas le choix n'était pas simple, puisque certains disaient qu'il était encore vivant, quelque part dans son foyer original du pays de Zulu, et que d'autres insistaient disent qu'il était mort. Il était mort, disait-on,

---

I) On voit un autre UM

étranglé par un certain exécuteur, appelé Mwabai, mais l'affirmation n'était pas acceptée par tous. La majorité était en faveur de la nomination de son deuxième fils Lohengula, mais, la décision finale fut reportée jusqu'au retour des investigateurs partis dans le Sud pour connaître le destin de Kulumana. Ceci fut sans succès, et finalement, Lohengula fut placé sur le trône de son père en Mars 1870. La même année, il déplaça sa résidence à la lisière du Nord-Est du Sanerdale, se séparant de trois kilomètres de la résidence de son père, et la ville qui grandissait fut connue sous le nom de Bulawayo, deuxième cité en grandeur de Rhodésie.

Le premier acte de Lohengula fut de se faire le maître suprême de ses peuples. Le groupe recherchant son frère aîné retourna sans succès, mais la flamme allumée pour l'occasion n'était pas éteinte. Puisque l'un des Induna assez puissant appelé Mbigo, qui avait un grand nombre de ses partenaires, s'opposa à la nomination de Lohengula, en faveur de son frère qu'il croyait être encore vivant.

Mbigo vivait auprès de la rivière Bembezi à au moins 65 km au Nord de la capitale. Ayant sa propre force puissante, composée principalement de jeunes fanatiques, il était en position de défier son maître, mais seulement temporairement. Mais Lohengula ne voulut rien sentir dans son corps, même quelquechose pas plus grand qu'une épingle. Il envoya ses propres guerriers se battre avec leurs frères dans le Nord, et après une bataille de deux heures, quand un grand nombre d'assiégés furent poussés par les coeurs de l'un à l'autre, les parents du Nord bientôt se dispersèrent dans les forêts de Bembezi pour se protéger.

Son ennemi de l'intérieur ainsi dispersé, il se lança dans les attaques habituelles contre les familles de Kuaranga du voisinage appelées Mashona, pour voler les céréales et le bétail. C'était des guerres de vol, accompagnées du meurtre féroce des hommes, plus intense et plus endommageant que celui subi par leurs frères les Shangaan effectué simultanément dans les parties du Sud. Tout le bétail ainsi volé, était considéré nominalement comme étant la propriété du Roi, mais aux yeux des guerriers, il a été considéré comme la propriété de la tribu ou de la famille représentées par le Roi.

Très souvent, le meurtre des hommes s'effectuait en plus par la pratique perverse des sorciers, où le Roi lui-même était un adhérent. Pas un jour passait sans l'exécution de gens innocents, faussement accusés pour des phénomènes naturels ou humains. Ils étaient décapités sous la divination d'un sorcier. Quelquefois, tout le village devait être exécuté, pour

vindication à l'influence des sorciers, qui trichaient toujours avec leur art psychologique, comme on le verra plus loin, ayant en plus, une bonne connaissance des herbes, ce qui les élevait à une position très haute dans la société de la tribu. Si un enfant de Lobengula tombait malade, ou mourait, et que le sorcier disait que c'était la faute d'un village de Mashona, alors ce village était bientôt exterminé.

Les actions de ces trois descendants de Zulu sur les peuples de Kuaranga en Agisymba ont été si dévastatrices que le chasseur britannique Frédérick Selous, qui explora cette terre en 1872, dit ceci : "Si l'on n'avait pas constamment détruit les races indigènes du pays de Mashona pendant les 70 ou 80 années passées, aux mains d'envahisseurs Zulu, alors, il n'y aurait pas de place pour l'immigration européenne aujourd'hui. Il est évident que l'occupation du pays par la Compagnie Britannique d'Afrique du Sud ne s'est pas effectuée seulement sans faire de tort aux races indigènes mais elle en a probablement aussi sauvé quelques unes de la de la destruction absolue aux mains des Matabèle[I]."

Le point important à rappeler est que Zwangendaba était le seul du trio à avoir connuis et occupé toute la terre originale d'Agisymba, en la dévastant d'un bout à l'autre, pendant une période ininterrompue de 8 années, ce qui pourrait être considéré comme une occupation étrangère, semblable à l'occupation britannique, comme on le verra plus loin. La même chose n'a pas été faite par les deux maraudeurs, les Shangaan et les Matabèle, puisque les Shangaan, comme on l'a déjà dit, ont eu leur propre base en dehors des frontières d'Agisymba, dans le pays de Gaza, d'où ils maraudaient les tribus du voisinage des Tonga ou des Kuaranga, sous la forme de vols périodiques de bétail et de grains, retournant toujours à leur foyer, avec la proie ainsi obtenue.

Les Matabèle ont fait exactement la même chose, mais ils ont occupé un coin de la terre d'Agisymba, à l'époque dévastée par les envahisseurs précédents, et non habitée, qui fut faite leur par leur droit d'occupation, et de là, (Bulawayo, ils effectuèrent des attaques perpétuelles dans les parties de l'Ouest du peuple de Kuaranga, mais ils n'ont jamais tenté de les vaincre afin de les gouverner, ou d'annexer même une partie de leur territoire. Les tribus de Kuaranga ont été regardées simplement comme leurs voisins, et comme des cibles profitables pour leurs attaques de vol. En somme, ils ont été une nation et un pays de voisinage, indépendants de

---

I) "Travels and Adventures" - 1893 - p 345-46.-

l'influence étrangère, et sujets aux attaques pour le vol des Matabèle, et rien d'autre. Ni Mzilikazi, ni son fils Lobengula, ni vraiment Shangaan n'ont jamais demandé le territoire de Shona (ou Agisymba) ont désiré s'immiscer dans leur organisation politique. A tous les deux, et vraiment à tout le monde de l'extérieur, les peuples de Muaranga, demeurant dans les provinces maintenant connues comme la terre de Mashona, ont été après le départ de Zwangendaba une nation indépendante de leurs familles, façonnant leurs propres destins, sans aucun pouvoir souverain de l'extérieur. On ne pourrait soutenir non plus que les Matabèle avaient chassé les envahisseurs antérieurs du pays puisque, comme on l'a déjà montré, les Matabèle ont été seulement un agent parmi d'autres pour contribuer à la défaite de Zwangendaba, et, d'ailleurs, leur arrivée dans le pays s'effectua environ deux années après le départ du dernier.

Cependant, il semble qu'un acte illégal avait été accompli par la soi-disant Rudd Commission de Concession de la Compagnie britannique d'Afrique du Sud, et par Lobengula lui-même, pour avoir négocié et cédé respectivement les droits minéraux, partout dans le pays des Matabèle et des Mashona, aux agents de Rhodes. Puisque ni la Commission Rudd n'avait le droit de demander à Lobengula la concession des mines dans un territoire en dehors de son gouvernement, ni ce dernier n'avait le pouvoir de les céder. La Commission avait dû obtenir les concessions de Lobengula seulement dans les régions sous son contrôle, dans le pays de Matabèle, et si elle voulait obtenir davantage de mines au delà de son contrôle dans les régions de Mashona, alors elle aurait dû contacter les chefs respectifs, indépendants dans chaque région, et négocier avec eux séparément, pour tout ce qu'elles voulaient obtenir. En ignorant les droits souverains de chefs et en faisant une affaire commerciale, affectant leur propre territoire, avec un pouvoir du dehors, l'acte de concession obtenu pouvait être considéré comme illégal, et en conséquence, l'occupation subséquente britannique des régions de Mashona, pour implanter un tel acte, pouvait être regardée aux yeux du droit international, comme un acte d'agression sur la confédération des familles indépendantes. C'est un coup heureux que Rudd, ne soit pas allé aux Shangaan pour signer avec eux une concession pareille sur le pays de Manyika. La position de Manyika se présenta un peu mieux, puisque là, le Docteur Jameson, chargé dela tâche d'obtenir des concessions minérales, n'est pas allé à Gungunyana (le chef Shangaan), qui y maraudait le terre, mais il est allé directement au chef Mutasa pour signer le traité. Mais ici aussi, cette action n'était que partielle,

puisqu'il y avait au moins six autres chefs indépendants dans la région, sur lesquels Mutasa ne portait aucune autorité, et ils auraient dû être contactés séparément.

Il semble que la commission de Rudd était habituée à agir avec un pays qui avait une autorité centrale, à l'époque, en vogue dans le monde, ne sachant pas que les familles de Kuaranga d'Agisymba avaient pratiquées une nouvelle forme de gouvernement démocratique plus avancée, peut-être qu'ailleurs dans le monde, qui, pour un peuple de commerçants, signifiait peu ; et, sachant bien que Lobengula avait perpétuellement pillé ces familles paisibles et indépendantes, ils ont probablement mal interprété son maraudage sur le pays : ils ont cru qu'il le régissait, ce qui est, vraiment, un non sens en soi... Ainsi, il peut sembler à beaucoup de libéraux que la concession Rudd, était vraiment un accord entre un étrange voleur et un étrange homme d'affaires, par lequel les deux étrangers se sont mis d'accord pour opérer sur la terre d'une tierce personne, chacun dans sa propre sphère, le voleur pour y maraude, et l'homme d'affaires pour y exploiter les mines. C'était vraiment le sens de la concession Rudd au voleur, mais qui restait un peu énigmatique à la deuxième partie en opération. Puisqu'après l'occupation britannique des provinces de Mashona, Lobengula continuait imperturbablement ses attaques pour voler, ce qui bouleversa, à son tour, les opérations minières et ce qui provoqua une bataille entre les deux parties contractantes, où l'homme d'affaires surmonta son ennemi, (voir plus loin).

Les motifs de Lobengula pour céder les droits minéraux dans un pays étrangers ont été évidents. Le qui/proquo pour la concession lui fut le paiement de 100 livres par mois, comme un droit permanent qu'il reçut jusqu'à sa fuite en 1893, ainsi que 1 000 carabines et 100 000 munitions diverses, ce qui donna au Matabèle un pouvoir dominant en Afrique Centrale, ainsi qu'un bateau à vapeur sur le Zambèze qui aurait dû écraser les pirogues de Barotse dans la région.

La subvention était très petite, comparée à la valeur des minéraux connus aujourd'hui, mais à l'époque, où la richesse souterraine était encore inconnue, c'était considéré comme suffisant pour satisfaire les demandes de la vie primitive en pleile brousse. D'ailleurs, il aurait dû obtenir très peu, si les activités de la commission s'étaient limitées dans le coin sous son contrôle. Comme il se doit, la commission réagit en bonne foi et lui apporta une subvention appropriée aux droits obtenus. Lobengula était connu pour être gentil et courtois envers les hommes blancs, probablement par peur de leur pouvoir, dont il avait appris l'histoire passée

de ses peuples. Il était mineur quand les Boers avaient infligé un coup mortel à ses peuples, mais l'écho de ce coup avait dû résonner dans ses oreilles toute sa jeunesse et même au delà. D'ailleurs les missionnaires, les chasseurs et les prospecteurs de mines qui sont arrivés du Sud auraient dû être regardés comme un prélude à des troubles beaucoup plus grands. AU moins, ces peuples, au contraire des Boers qui ne parlaient avec lui qu'avec des fusils, lui ont rendu un juste hommage dans sa position et lui ont offert de bons marchés. Quelques uns de ces guerriers n'ont pas favorisé les affaires avec les blancs, dont ils se méfièrent, en raison de leur expérience amère dans le Sud, mais leur Roi avait des visées plus hautes, qui montrèrent un monde en mouvement où il aurait pris sa propre part.

Les négociations lourdres conduites par la confédération Rudd, amenèrent à la signature le 30 Octobre 1888 de la concession minière dans les pays Matabèle et Mashona. A partir de là, les événements dans la région se passèrent très vite, mais ceci tombe dans le sujet du troisième paragraphe ci-dessous :

3) L'occupation britannique du pays de Mashona (Agisymba), en 1890.

Regardant plus loin, nous voyons que l'occupation britannique du pays de Mashona et au delà, faisait partie de la mêlée générale pour l'Afrique, arrangée par le congrès de Berlin, en 1884. La Commission Rudd n'était que la suite locale d'un plan général.

En 1875, les seules parties de l'Afrique connues au monde étaient les pistes de la côte tout autour : ainsi, l'Egypte et le Sudan, Cyrénaique, Tripoli, Tunis, l'Algérie et le Maroc étaient connus sur la côte du Nord ; Gambie, Sierra Leone et la côte de l'or étaient connues à l'Ouest, et ensuite, Angola, la colonie de Cap avec Natal, l'Etat d'Orange, Transvaal et Mozambique, autour de la côte méridionale et la côte de l'Est dans mains musulmans. C'était tout, puisque le reste de ce vaste continent était aux mains des indigènes africains. Dans la deuxième partie du dernier siècle, les pouvoirs européens se sont activés pour acquérir la possession de l'Afrique inconnue. Le Roi Léopold II des belges, un des plus riches monarques du monde, forma en 1876, la soi-disant Compagnie Internationale pour l'Exploration de l'Afrique, dans laquelle la plupart du capital souscrit était son propre argent. Le Congo fut choisi pour le travail de la Compagnie, où beaucoup de stations de commerce avaient été établies. Ensuite, en 1884, un Etat libre du Congo fut reconnu par les Etats Unis, et quelques pouvoirs européens, avec Léopold,

comme Roi. A la même période les intérêts britanniques et français augmentèrent en Afrique. La France passait des traités avec les indigènes, étendant son influence, liant l'Algérie à ses possessions sur la côte de Guinée et le Soudan de l'Ouest, qui ont été appelées plus tard : Afrique Occidentale Française et Afrique Equatoriale Française. Après la mêlée franco-britannique sur l'Egypte, le gain tomba aux mains des Britanniques en 1882. La France annexa Tunis en 1881, et deux ans après, attaqua Madagascar qui tomba ensuite entre ses mains. Quelques petites possessions, sur la côte de l'Ouest, tombèrent entre les mains des Espagnols.

Ce renouvellement du cours, d'établir des Empires coloniaux n'était pas chose nouvelle, mais seulement une nouvelle phase. Il se déroulait au début du 16ème siècle déjà mentionné, où l'Espagne et le Portugal établirent des Empires coloniaux, en Amérique, en Afrique et en ASie. Ensuite l'Angleterre, la France et la Hollande s'efforcèrent de leur mieux pour en faire autant au cours du 17ème siècle, ce qui provoqua un bon nombre de guerres le siècle suivant, principalement à cause des rivalités dans le champ colonial. Mais maintenant, au 19ème siècle, une nouvelle impulsion pour les possessions coloniales se développait par le pouvoir croissant de la révolution industrielle, qui commença en Grande Bretagne au siècle précédent et s'etendait aux autres puissances. Les machines dans les usines des grandes nations européennes avaient besoin de deux choses : de matières premières qui étaient transformées ou bien manufacturées et de marchés pour en disposer afin de continuer l'industrie, sa croissance et son expansion. On avait rapidement trouvé que de telles matières (coton, caoutchouc et huiles) ne pouvaient se trouver que dans des pays tropicaux et sub-tropicaux, qui procuraient aussi des produits d'alimentation, tels que le riz, le sucre, le thé, le cacao, le café et des fruits tropicaux non obtenus ailleurs.

La plupart des connaissances européennes sur l'intérieur de l'Afrique sont parvenues par les voyages intensifs de l'explorateur britannique David Livingstone, entre 1851 et 1872. Ses découvertes ont été bien diffusées. On s'aperçut que ces pays pouvaient bien absorber les marchés de biens industrialisés, et pour faciliter ces deux besoins vitaux, l'approvisionnement en matières premières et l'expansion du marché pour les produits finis, on avait besoin de la colonisation par les pouvoirs industriels européens.

De là, la mêlée britannique et française pour les possessions africaines, à laquelle se joignirent l'Allemagne et l'Italie, après leur propre unité intérieure en 1871. Les petites nations ont suivi le cours, selon

leurs propres besoins.

Comme l'Allemagne est arrivée en piste un peu trop tard, le Comte de Bismarck, son chancelier, après quelques mouvements diplomatiques, appela une conférence de 14 nations intéressées par l'Afrique, tenue à Berlin pendant l'hiver 1884, pour résoudre des problèmes non réglés, quand la mêlée commença.

Là, l'Allemagne et l'Italie établirent tout de suite leurs besoins, pour une place au soleil, qui était dûment reconnue par les membres présents, en conséquence de quoi, Bismarck s'empara pour une trentaine d'années de la possession allemande de l'Afrique de l'Est (Tanganyika), de l'Afrique du Sud-Ouest et du Togo, avec le Cameroun sur la côte de l'Ouest, tandis que l'Italie s'emparait de l'Erythrée aux dépens de l'Ethiopie et d'une partie de la Somalie.

L'Afrique n'a pas été divisée à la conférence de Berlin, mais elle laissait ses membres libres ~~libres~~ d'acquérir ses propres possessions dans une compétition libre de pouvoir, de capacités et de ressources, en observant certains principes établis, que voici :

- Les pouvoirs coloniaux doivent abolir l'esclavage et la traite des noirs en leurs possessions ainsi que le cannibalisme et les sacrifices humains.
- Quand il y avait une nouvelle colonisation, les autres membres de la Conférence devaient en être avisés.
- Les nouvelles colonisations devaient être effectives avant d'être reconnues par les autres ; et finalement, le principe peut être le plus significatif) était le suivant :
- La terre de l'intérieur, au delà d'une colonisation, tombait dans la sphère d'influence du pouvoir colonisateur, les frontières exactes à déterminer, selon les circonstances.

Ce dernier principe accorda les pouvoirs illimités aux nations colonisatrices de s'étendre à l'intérieur de l'Afrique, autant qu'ils pouvaient y aller. La même Conférence reconnu officiellement l'établissement de l'Etat libre du Congo, avec Léopold II comme Roi, qui aurait dû rester neutre et dont le commerce aurait dû être ouvert à toutes les nations.

Après ce billet, en quelque sorte, d'entrée libre dans l'arène, la mêlée réelle commença, et graduellement tout l'intérieur de l'Afrique tomba aux mains des Européens. La main large de l'Allemagne dura jusqu'à la première guerre mondiale, quand à la suite de sa défaite les possessions de l'Afrique de l'Est, ont été prises par les Britanniques, l'Afrique du

Sud-Ouest par le général Smuts d'Afrique du Sud, et celles de la côte de l'Ouest ont été partagées entre la Grande Bretagne et la France.

Maintenant, la Grande Bretagne avait déjà les colonisation effectives, pendant la Conférence de Berlin, dans les deux parties extrêmes du continent. Dans le Nord elle possédait déjà l'Egypte et le Soudan, jusqu'au tropique du Cancer, et dans le Sud sa colonie du Cap, s'étendait jusqu'au tropique du Capricorne, ces deux colonies ont été dûment reconnues par les pouvoirs à la Conférence. C'est peut-être grâce à l'effort britannique que le quatrième principe - la sphère d'influence sur l'intérieur - s'est établi, puisque l'intérieur du continent aurait dû être britannique, comme les régions suivantes : Uganda et Kenya, à partir du Soudan, où la Compagnie des lacs africains opérait déjà ; et le pays de Bechuana, la Rhodésie avec Nyasa, à partir du Cap ; toutes ces régions auraient dû être étendues très vite jusqu'à la rencontre de l'intérieur des autres pouvoirs de l'Est et de l'Ouest, quand un accord pour la délimitation des frontières aurait dû être conclu, en raison du même principe.

Le pays de Nyasa et les deux Rhodésies pourraient tomber aussi sous l'influence de l'intérieur aux trois autres pouvoirs :

- aux Portugais avec leurs possessions bien établies, en Mozambique et Angola ;
- aux Belges avec leur possession du Congo ; et
- aux Allemands avec leur possession en Afrique de l'Est (Tanganyika).

La Grande Bretagne n'avait pas à s'inquiéter du petit pays, presque épuisé, le Portugal, qui était incapable de prendre quelque avantage du grain qui lui était offert à la Conférence de Berlin, et il y avait aussi une chance pour elle de surmonter les demandes identiques de l'Allemagne, à partir de leur allocation sur son flanc de l'Est, ainsi que les demandes belges à partir de son flanc de l'Ouest, ces pays auraient dû s'occuper d'abord de leurs fronts internes, avant de penser à étendre leurs frontières au delà à l'intérieur.

De là, les Britanniques auraient dû réagir très vite pour étendre leurs intérieurs jusqu'à la rencontre des frontières de leurs rivaux.

C'était en ces circonstances que l'accord de la Concession de Rudd fut conclu très hâtivement, pour les droits minéraux dans le pays de Matabèle, Mashona et Manyika pour devancer les concessions identiques accordées aux autres puissances, quand leur occupation suivait encore très hâtivement pour servir de tremplin pour l'expansion à l'intérieur, au delà du Zambèze jusqu'aux frontières du Congo belge et Tanganyika allemand.

C'était un coup ~~malheureux~~ de grâce pour la Compagnie de Rhodes d'avoir rencontré ses rivaux belges juste au milieu de riches dépôts de cuivre, où ses frontières ont été dûment définies, puisque si l'un d'entre eux était retardé par quelque circonstance hasardeuse dans sa poussée en avant, alors, la possession extrêmement précieuse de cuivre aurait dû tomber entièrement aux mains de l'autre. En ce qui concerne le pays de Nyasa, étant à l'intérieur du domaine allemand, le gouvernement britannique régit lui-même pour son annexion directe à la couronne britannique entre 1889 et 1891, contre l'opposition des partis libéraux unis.

Le point important à rappeler, est que la Grande Bretagne, le plus grand et le plus expérimenté pouvoir colonial, montra, parfois, de la répugnance à étendre dans certains endroits ses possessions d'Outre-Mer, comme si elle pensait en avoir assez, et dans la plupart des cas, comme on le verra ici avec les Rhodésies, ses possessions n'étaient pas étroitement annexées par le Gouvernement britannique, chose effectuée habituellement par les autres pouvoirs, mais simplement occupées par des Compagnies commerciales, licenciées pour accomplir leur tâche commerciale, avec des responsabilités administratives complètes. Quand la position d'une telle compagnie était bien établie, alors, le gouvernement britannique, ou bien accorda à la colonie l'Administration autonome, ou bien la convertit sous la couronne britannique, en lui accordant les statuts d'un Protectorat, avec une bonne mesure d'autonomie administrative intérieure, pour le bénéfice de tous les intéressés.

D'ailleurs, le gouvernement britannique adopte la politique commerciale de "laisser faire", en Angleterre, ainsi que dans toutes les possessions d'Outre-Mer. Ceci signifie que tous les marchands du monde étaient libres de conduire leurs transactions des affaires, partout dans l'Empire Colonial Britannique en termes égaux. Ceci aussi, signifia que le vaste empire Colonial Britannique, surtout depuis la répulsion aux lois de navigation, était à jamais une menace aux intérêts économiques des autres pays, et si une telle politique était aussi adoptée par d'autres pouvoirs, alors le développement de l'Afrique aurait dû être plus humain, pour le bénéfice de tous, et les causes vitales des guerres éliminées.

Cependant, l'Europe est maintenant sur la route de l'expulsion d'Afrique. Ceci est sans doute dû au réveil du peuple africain sous les gouvernements étrangers et par les efforts russes. La Russie Soviétique enseignait dans le monde, sans cesse, depuis une cinquantaine d'années, et surtout aux peuples sous administration coloniale, de se débarasser du joug

étranger, en faveur de leur propre émancipation. La littérature soviétique, ses journaux, la Radio, les contacts personnels et les bourses libres aux milliers d'étudiants coloniaux dans le monde entier pour ses universités, avaient tous travaillé dans le même but : l'émancipation du faible par rapport au puissant, et l'élimination du pauvre aux dépens du riche. La doctrine avait, sans doute, graduellement attiré la masse de prédominants faibles et pauvres et s'enracinait dans leurs coeurs au cours de ces quelques dernières dizaines d'années. Elle s'enracina si bien que toute l'Afrique, balayée par la vague vive du nationalisme, demanda le départ du colonisateur de leur terre, et l'égalité totale de ses peuples. Ceci amena la formation des Etats africains indépendants, en quelques décennies.

Plus loin, en campagne, l'effort communiste était aussi bien accusé. Puisque les gouvernements de gauche ont été formés dans beaucoup de coins sur la terre, qui avaient également le but de changer le vieux système du capitalisme conservateur, en faveur de la distribution de la richesse commune, plus largement, atteignant en quelques parties la forme d'un socialisme léger. Le progrès du changement devait été maintenu, et ce serait une bonne prédiction de dire que, dans une cinquantaine d'années, un nouveau monde surgira du parent capitaliste âgé et du communisme encore jeune, qui va hériter des meilleures qualités des deux systèmes, par évolution pacifique.

Après cette excursion préliminaire dans les politiques de pouvoirs européens en Afrique, nous arrivons maintenant à l'illustration de l'occupation britannique du pays de Mashona (la masse principale du terrain d'Agisymba), en détail, qui est le sujet de cet ouvrage.

Comme il est déjà dit, le gouvernement britannique accorde souvent le travail pionnier pour l'occupation étrangère, à une compagnie commerciale, pleinement reconnu par un décret royal, qui avait le pouvoir de prendre la responsabilité totale dans toutes les sphères de l'entreprise.

Dans ce cas, de l'occupation des deux Rhodésies, la tâche tombe sur la Compagnie Britannique d'Afrique du Sud, une association commerciale puissante, guidée par le financier Cécil Rhodes, qui était aussi, à l'époque, un politicien responsable dans la colonie britannique du Cap. Dès qu'il obtint la concession d'exploitation des minéraux en Mashona et Matabélé, il demanda au gouvernement britannique de lui accorder le décret royal autorisant sa Compagnie à assumer l'autorité gouvernante dans les territoires en question, en vue de leur exploitation minière. Cela lui fut

accordé en 1889, et l'année suivante, quand il devint premier ministre de la colonie du Cap, il envoya au pays de Mashona, une colonne de pionniers de 200 hommes bien armés, recrutés de divers commerces et professions, en plus de 500 policiers pour implanter l'accord de la concession Rudd avec Lobengula. Les deux armées ont été placées sous le commandement du Lieutenant-Colonel Pennefather de la Police, et le convoi se mit en marche, qui dura plusieurs jours, avec 62 wagons remplis de provisions pour deux mois. Ils entrèrent au pays de Mashona par le Sud, à Tuli, le II Juillet 1890, visant Fort Victoria, guidés par Frédéric Selous, familier de l'endroit par ses expéditions de chasse antérieures. La colonne coupa les voies de communication et sélectionna un nombre des centres pour la colonisation. On avait garanti à chaque homme de la colonne de la terre et des droits minéraux.

Après Fort Victoria, l'emplacement de Salisbury a été choisi le 13 Septembre 1890, où l'on a élevé le drapeau britannique, et bientôt après, les membres de la colonne pionnière s'éparpillèrent pour chercher leur propre fortune. Beaucoup d'entre eux ont acquis des fermes et commencèrent à les exploiter avec la main d'oeuvre africaine. Ils commencèrent aussi à prospecter la richesse minérale. Les experts de la compagnie s'engagèrent également dans la tâche colossale de prospection, qui était l'objet principal de l'occupation.

Sur le plan politique, des émissaires ont été envoyés dans la même année pour conclure un traité avec Mutasa et Gungunyana, avec qui des négociations séparées ont été entamées, puisque ces deux chefs tenaient les territoires s'étendant aux frontières portugaises.

Ensuite, une troisième mission fut envoyée au chef Mtoko pour la même raison. Le marché qui suivait alors entre les représentants britanniques et portugais pour régler leurs affaires selon le quatrième principe de la conférence de Berlin, mena à la rédition de Gungunyana et de son pays de Gaza aux Portugais, et à la délimitation des frontières de l'Est, dans lesquelles Mtoko et Mutasa ont été compris, à la satisfaction des besoins de la compagnie.

Aussi, dans la même année, des émissaires ont été envoyés du pays de Mashona aux provinces du Nord du Zambèze, pour y conclure des accords pour la concession minérale avec les chefs Lozwi, et le Roi de Barotse, pour que l'intérieur britannique puisse être universellement reconnu par les signataires de la Conférence de Berlin. Comme déjà mentionné, les Belges faisaient la même chose au Katanga, l'intérieur de l'Etat libre du

Congo, la partie du Nord des dépôts de cuivre. Quelques semaines plus tard, la ceinture de Rhodésie septentrionnale de cuivre pourrait être tombée aux négociateurs en Katenga, ou vice et versa ; mais il est arrivé que le pillage était divisé par la sagesse salomonienne.

On avait ici, défini dûment les frontières entre les deux négociateurs selon le principe établi à Berlin, et on avait fait la même chose à l'Est avec l'intérieur de l'Allemagne, au delà de Tanganiyka, suivant l'annexion de Nyasa par le gouvernement britannique en 1891. De cette manière, l'occupation du pays de Mashona, du point de vue de la Compagnie commerciale, signifia aussi l'extension de leurs intérêts territoriaux, tout en haut, aux frontières du Congo et de la Tanzanie, au Nord et au Nord-Est, ainsi que jusqu'aux frontières portugaises de l'Est, Sud-Est et Sud. Cette région devint connue sous le nom de la Rhodésie. A la suite de cette opération, le haut commissaire de sa majesté à Cap, a émis une proclamation le 13 Avril 1891, que tout le champ d'opération de la Compagnie était sous l'influence britannique et devait être respecté par les étrangers. La couronne britannique exerçait la juridiction à l'intérieur de cette sphère, selon les lois de juridiction à l'étranger.

Ayant ainsi obtenu le statut international de leur terre bien définie, la Compagnie se mit à son exploitation paisible et prospère, mais il est arrivé que son effort passait loin de l'un et loin de l'autre, au moins dans le restant de la même décade.

Q) - La guerre avec Matabèle : l'accord de la concession Rudd dans le pays de Mashona, comme déjà mentionné, signifia à Lobengula, en tout cas, la sanction officielle de la Compagnie, sur son droit indiscuté d'habituelles attaques pour obtenir le bétail et les femmes dans le même pays. Pour lui, c'était vraiment un marché complémentaire en dehors d'autres droits bien définis dans l'accord, puisque, au contraire, on n'avait rien indiqué dans le document.

Les attaques se poursuivaient donc, comme d'habitude. Une armée de guerriers se précipitaient à travers la frontière une journée ou deux, atteignait un village de Chona comme un typhon, et poignardait à mort les gens âgés des deux sexes. Les jeunes devaient s'enfuir dans les cavernes des alentours, mais les femmes et les enfants ont été pris par les guerriers, pour les garder en activité et leur absorption dans la nation de Matabèle, ensemble, avec le bétail et tout le grain disponible, laissant derrière eux le village en flammes. Pour les Matabèle, c'était un sport profitable, qui formait la partie intégrale de leur organisation sociale

et militaire. Et si cela pouvait continuer sans verser une goutte de leur sang, alors, il n'y avait pas de raison de s'arrêter. Une attitude apparemment lâche qui était aussi évidente dans leur action antérieure dans le Sud. Puisque là, ils pillèrent les clans faibles de Guto, sans défense, jusqu'au moment où ils tombèrent sur un bon groupe de Boers, qui les mirent en fuite au Nord, jusqu'à ce qu'ils atteignent une autre communauté faible et secouée, les Kuarenga. Quelques unes des familles marginales se sont mises d'accord pour leur payer un tribut annuel de têtes de bétail, pour être en paix sans perte additionnelle de vies et sans dévastation. Lobengula prit alors, comme droit, d'avoir pour sa propriété personnelle tout le bétail de la région. C'est pour cette raison qu'il devait être fâché avec Jameson, l'Administrateur de la Compagnie, quand celui-ci imposa une amende de quelques têtes de bétail à Gomalla, un sous chef de Shona, pour avoir volé 500 mètres de ligne téléphonique. L'incident fut mal compris par quelques journalistes qui dirent que Lobengula avait beaucoup de bétail et qu'il n'avait pas de place pour le garder chez lui, et qu'il était donc forcé de le faire garder chez le sous chef voisin de Mashona. Une telle version ne figure pas dans la tradition de la famille Shona.

Cependant, les prospecteurs originaux et les fermiers rencontraient une grande difficulté à obtenir de la main d'oeuvre africaine dans les meilleurs temps, puisque les peuples de Kuarenga dans les provinces centrales n'avaient jamais eu affaire avec des hommes blancs de type européen, et ils étaient peu disposer à se vendre pour du travail à un autre homme, pour de l'argent, chose inconnue chez eux, sauf dans le cas d'un mariage de service. Travailler dur dans une mine pour un homme blanc toute la journée et subir des ordres rudes et des humiliations très souvent, était quelque chose de nouveau dont ils se méfiaient et qu'ils ne voulaient pas subir. De là, les difficultés de recrutement dans la main d'oeuvre africaine en temps normal. Mais la position est devenue désepérée, quand les Africains fidèles ont accepté le travail et se sont éparpillés soudainement, dans les cavernes des alentours, dès que la nouvelle que les guerriers matabèle approchaient, fut connue.

Certes les guerriers n'auraient pas harassé les employeurs, mais auraient-ils pu différencier en leurs victimes présumées ceux qui étaient employés par les Européens de ceux qui ne l'étaient pas ? Ils ont tué leurs victimes où ils les ont trouvées, sur la terre des fermes européennes, ou dans leur propre village, d'autant qu'ils étaient de la souche des

Mashona et avient des femmes, du grain et du bétail à leur offrir. Très souvent ils sont entrés dans les foyers originaux européens et les ont pillé aussi si les occupants n'étaient pas sur place. D'ailleurs, les victimes ont perdu confiance en leurs maitres blancs qui ne pouvaient les protéger et qui quelquefois même ne pouvaient protéger leurs propres biens.

Cet état de choses ne pouvait, bien sûr, pas continuer. Les fermiers et les prospecteurs si molestés et volés par les guerriers Matabèle, commencèrent à protester auprès de l'administration de la Compagnie et ont demandé une sévère punition contre Lobengula. Ils ne pouvaient travailler sous la menace constante d'un ennemi bien armé qui causait des massacres brutaux parmi les familles paisibles, qui intervenait dans l'acquisition de leur main-d'oeuvre, et qui empêchait le progrès économique de la nouvelle aventure. Ils ne pouvaient tolérer le vol de leurs propres biens et des mesure devait être prises pour l'arrêter, de peur que toute la structure de leur aventure soit menacée.

Les autorités militaires britanniques ont conseillé qu'une action de leur part devrait être précipitée par une action offensive des Matabèle. Ensuite, quelqu'un tira d'un buisson une balle contre un policier en patrouille, et ce fut un autre Sarajevo. Deux colonnes britanniques furent formées, l'une à Fort Victoria et l'autre à Salisbury et se sont mises en marche vers Bulawayo. Ils se sont joint à Gwelo à mi-chemin. Quand ils entrèrent chez les Matabèle, deux engagements eurent lieu, et on mit les guerriers de Zuba en fuite. Bientôt, l'armée impériale britannique, stationnée au pays de Bechuana rejoignit les colonnes de pionniers, et le 3 Novembre 1893, l'armée des blancs entra à Bulawayo qui fut mise en feu la veille par les guerriers qui se retiraient. Le pays de Matabèle était alors proclamé comme faisant partie de l'Empire Britannique.

Le Docteur Jameson, l'administrateur de la Compagnie et Commandant en chef des armées britanniques activa la capture de Lobengula pour reconnaître sa défaite. Ainsi, l'armée du Major Forbes l'avait poursuivi de la direction du Nord, jusqu'au bord de la rivière Mangani, où la patrouille du Major A. Wilson subit une annihilation. Les pluies de Novembre avaient gêné leur poursuite, ce qui les avait contraint à l'abandonner et à retourner à Bulawayo. Ce fut à ce moment là que Lobengula envoya à Forbes un message de capitulation avec 1 000 livres (...), qui ne l'ont jamais atteint. Les deux messagers étant trop effrayés pour s'approcher du quartier du Commandant, donnèrent l'or et le message aux deux premiers soldats de la Police de Bechuana qu'ils rencontrèrent, Daniels et Wilson, et s'en-

fuirent ensuite dans la brousse. Les deux coquins supprimèrent l'offre de reddition et partagèrent l'argent. Ils furent découverts plus tard, jugés et emprisonnés. S'il n'y avait eu cet acte méchant et criminel, l'histoire des Matabèle aurait pris un tout autre tour.

Ensuite, Lobengula, malade et désespéré, dit à son armée loyale de se disperser dans ses foyers et au Commandant en Chef Mjou d'aller à Bulawayo pour demander la paix. On dit que le roi mourut peu après de la petite vérole, sur les bords de la rivière Shangani, et fut enterré en Janvier 1894, dans une caverne proche de la région de Wankie. Ainsi se termina le chapitre des guerriers Zulu en tant que nation indépendante, quoique leur lutte finale ne cessa que trois années plus tard.

b) - L'attaque de Jameson : entre temps, les événements qui se sont déroulés dans le Sud du Continent ont eu des effets désastreux sur les politiques rhodésiennes. Libérés de la menace intérieure des guerriers de Zulu, tous deux, Rhodes et son administrateur Rhodésien Jameson, les deux britanniques les plus impérialistes, complotèrent de renverser l'administration indépendante des Boers (d'origine hollandaise), dans la province du Transvaal pour que toutes les possessions du Cap à Tanganyika soient unies sous le drapeau britannique.

Il était arrangé, qu'à une date précise (le 28 Décembre 1895), les colonisateurs britanniques à Johannesbourg se révolteraient contre le président hollandais de la province, Paul Krüger, tandis qu'une colonne de l'armée britannique, sous le commandement du Docteur Jameson, marcherait pour leur apporter assistance et pour déposer le Président. Jameson leva donc une petite force de colons britanniques de Mashona et marcha vers Johannesbourg pour rendre l'assistance arrangée aux persécutés dans le pays de l'or, qui est devenue plus tard connue comme l'attaque avortée de Jameson.

Les Boers ont découvert le piège et ont réuni une force tellement grande que Jameson ne pourrait jamais la maîtriser, et ils se sont mis sur les collines appelées Doornkop pour intercepter la colonne en marche vers le Nord.

Les armées se rencontrèrent et la bataille s'engagea ; il y eut chez les attaquants une trentaine de tués et de nombreux blessés, en face d'une armée ennemie plus grande. La révolte à Johannesbourg fut aussi devancée et les attaquants durent se soumettre à la reddition.

La nouvelle de cette malencontreuse aventure atteignit bientôt les guerriers Matebèle, ce qui était gênant pour la compagnie. Rhodes perdit

sa carrière de politicien, après 5 années à l'Office de Premier Ministre à Cap, et fut aussi forcé de démissionner de son poste de directeur de la compagnie. On a rappelé Jameson en Angleterre où il fut jugé et emprisonné pendant I5 mois.

Les consécuences les plus sévères subies par la Compagnie, furent le contrôle strict du gouvernement britannique sur son pouvoir politique et l'expansion. Deux mois après le désastre, la proclamation britannique cédant le pays de Bechuana à la Compagnie, était retirée, et son administration reversée au Haut Commissaire britannique du Cap. Pareille chose est arrivée aux territoires du Nord de Zambèze. La police britannique avait dû exercer un contrôle sur toutes les affaires de la compagnie.

- Les rebellions : Les mauvaises conséquences de l'attaque du Sud, ont été senties à nouveau dans la brousse. Les Matabèle n'ont pas rendu leurs fusils après leur départ, mais les ont cachés pour les jours noirs. Jamesón voulait confisquer tout leur armement, mais son ordre fut renversé par le gouvernement britannique. D'ailleurs, la Compagnie a recruté un nombre substantiel de policiers indigènes, tiré des jeunes guerriers Matabèle qui semblent avoir fait deux choses :
-ils ont utilisé leur arrogante jeunesse pour se sentir importants ;
-ils ont appris les techniques modernes de guerre pour servir leur propre cause, si nécessaire.

La jeune arrogance au service des blancs, n'a fait qu'agraver davantage la répugnance cachée des anciens dirigeants. Il était encore trop tôt pour les puissants induna et capitaines d'armées d'oublier leur gloire splendide et leurs escitantes expériences, quand ils étaient encore les maîtres de leur propre destin. Le rêve pour le retour au pouvoir, était encore là, et les divinations des sorciers et les oracles des femmes et des hommes familiers avec les esprits indiquèrent que le pouvoir se trouverait là, si l'on prenait les armes de nouveau.

Deux autre phénomènes naturels qui avaient apporté le désastre économique aux deux races en I895, ont fortifié la croyance des Matabèle dans le "tapage dans les montagnes de matopo" :
-une sécheresse sévère qui décima la plupart des récoltes dans le pays ; il faut ajouter à cela des bandes de sauterelles qui s'abattaient sur la terre de temps en temps et qui ravagèrent finalement les malheureuses récoltes qui avaient survécu.
-une épidémie de peste bovine, maladie qui soumit ce bétail à la mort, par milliers chaque jour.

Les mesures de la compagnie d'abattre le bétail malade pour éviter la propagation de l'épidémie était mal comprise dans le raisonnement africain et ils étaient convaincus que les esprits étaient fâchés avec leur peuple, pour permettre aux hommes blancs de s'installer sur leur terre. Les prêtres dans le Matopo décrétèrent que leur salut consistait en la révolte contre le blanc, en le tuant ou en le jetant au dehors. Leur Roi Lobengula était dit-on au Nord, avec sa grande armée, attendant l'occasion pour descendre les aider.

Ce fut dans ces circonstances que la rébellion de Matabèle se déroula en Mars 1896 ; le succès fut prédit en raison de la faiblesse des blancs et de leur défaite dans l'attaque récente de Jameson. On projeta de tuer les familles blanches dans les régions des alentours, pendant la nuit. Dans la plupart des cas, les domestiques fidèles ont accompli cette tâche désagréable, eux-mêmes, mais s'ils étaient trop fidèles à leurs maîtres particuliers, alors ils échangeaient avec leurs amis d'à côté leurs tâches respectives, pour que cette délicate opération paraisse avoir été faite de sang froid. Ainsi, dans la première semaine de la rébellion, quelques 130 victimes ont été comptées, surtout dans les régions de Filabusi et Inziza. Pillage et incendie accompagnèrent le massacre partout.

Entre temps, les agents des Matabèle se répandirent dans les régions marginales de Mashona, les pressant de faire pareil. La nouvelle se répandit par la parole et les événements se déroulèrent avec succès dans le camp de leurs ennemis traditionnels, mais la flamme ne s'alluma dans le pays de Mashona que 3 mois plus tard.

La situation sur le front blanc dans le Matabèle était désespérée, puisqu'on avait guère d'armée pour opposer une résistance, en face d'un ennemi fort et massif. La position nous fait faire un parallèle avec la lutte des Portugais contre l'héroïsme de Kaparasine, dans la première partie du 17ème siècle, déjà discuté ; et si les Mashona avaient pris les armes simultanément avec les Matabèle, l'histoire de leur pays serait peut-être un peu différente ; comme c'était la rebellion qui se déroulait par étapes, elle était plus supportable pour leurs victimes, ce qui leur donna davantage de temps pour reprendre des forces.

Les Matabèle connaissaient bien leur supériorité en effectif, et croyaient en une victoire rapide, où les blancs pourraient être mis en fuite. Ils ont même laissé pour les Blancs une voie libre d'évasion - le passage de Mangwe - espérant s'en emparer à cette occasion, mais les blancs n'avaient pas la tactique et la mentalité de leurs ennemis. Ils se sont

rassemblés dans une caserne fortifiée sous le commandement du Colonel Napier, et ont envoyé des patrouilles dans les régions des alentours, pour intercepter les réfugiés de districts voisins, tandis que la route libre du passage Mangwe était utilisée pour amener les armées de réserve et ~~et~~ les provisions. Bientôt une force de réserve sous le Colonel Beal est arrivée de Salisbury, où il y avait encore la paix. En entendant la nouvelle de la rébellion, Cecil Rhodes lui aussi est arrivé à Salisbury via Beira, comme un citoyen privé, espérant utiliser son influence, quand il lui serait possible.

Avec l'arrivée des réserves de Salisbury la garnison de Bulawayo était capable de soutenir l'attaque et portait des patrouilles effectives dans les régions des alentours ; elle était encore incapable d'ouvrir une offensive, il lui fallait attendre l'arrivée des renforts de la force impériale, stationnée en Bechuana, conséquence d'un appel de la Compagnie au gouvernement britannique.

Le premier détachement des forces impériales est arrivé dix jours après l'appel, et dans le mois une force de 800 hommes était sur le champ, sous le commandement temporaire de Sir Richard Martin, en attendant l'arrivée, un peu plus tard, de Sir Frédérick Corrington.

La victoire pour les blancs était maintenant assurée, mais des complications sont arrivées avec une rebellion semblable dans le pays de Mashona, inattendue pour leurs nouveaux maîtres. L'exemple de tuer les mineurs et les fermiers dans les districts des alentours fut répété, et en une semaine, on trouva à cet endroit aussi une centaine de morts.

Les colons de Mashona ont aussi répété l'exemple de Bulawayo dans leur défense en élevant une garnison à Salisbury et en formant des patrouilles dans les alentours pour aider les réfugiés en fuite. Ils ont été bientôt aidés par les réserves de volontaires venus du Natal. La colonne de Salisbury au travail à Bulawayo retourna chez elle où la situation paraissait plus aigue.

L'infanterie montée est aussi arrivée d'Angleterre en août. Ce flux continu d'une force bien armée, contraire aux maigres efforts portugais dans la province du Nord-Est, trois siècles auparavant, aurait dû produire des résultats rapides.

Il y avait deux cours d'action militaire différents, dans les deux territoires de Matabèle et de Mashona. Tandis que les Matabèle étaient une nation cohérente, encore habituée à la soumission d'une autorité centrale, avec un commandement militaire unifié, les Mashona étaient une

nation de familles indépendantes dirigées démocratiquement par la tête, et les plus âgés de chaque famille. Ceci signifiait que, dans le premier cas, la victoire ou le départ de l'armée, affectait tout de suite toute la nation tandis que dans l'autre cas, la victoire ou le départ d'une famille, laissait les autres familles physiquement inaffectées, le chagrin et la joie ne se partageaient que sur le plan spirituel par les liens apparentés de la confédération. Dans le deuxième cas on pouvait s'attendre aussi à une lutte beaucoup plus prolongée jusqu'au moment où la dernière famille subirait la défaite ou la reddition.

Néanmoins, même les Matabèle, avec une armée cohérente, pouvaient encore prolonger la campagne en s'enfuyant dans les montagnes, et en conduisant de là, la guerrilla. C'est ce qu'ils ont fait à l'arrivée des renforts supérieurs de leur ennemi. Mais comme les perspectives d'une telle lutte semblaient coûteuse, puisque les frais de toutes les opérations étaient supportés par la Compagnie, Rhodes conçut l'idée d'arriver à une solution satisfaisante par des moyens diplomatiques, au moins avec les Matabèle, l'ennemi le plus potentiel à l'époque.

Il arrangea, donc, avec l'aide du commissionnaire pour les Africains J. Richardson, une Indaba, ou conférence, avec tous les chefs de Matabèle dans les montagnes de Matopo, où il utilisait aussi le service d'une seule veuve survivante de Umzilikazi, appelée Ny[illegible], qui n'était pas la mère de Lobengula, mais encore respectée par les induna d'influence. Il y avait deux autres femmes blanches : Madame Colenbrander et sa soeur, tenant le rôle d'interprètes.

Ils se sont rencontrés d'abord, le 28 Août : tous les griefs furent exposés, puis suivirent d'autres rencontres jusqu'au 13 Octobre 1896, où la paix, clôturant la rebellion de Matabèle, fut signée.

La rebellion de Mashona continua une autre année, jusqu'au moment où leur dernier chef se soumit .

Les écrivains des futurs romans historiques parmi les Mashona auraient dû s'inspirer de la richesse colossale, de l'héroïsme individuel de leurs ancêtres, assez bien notés dans le procédé et les poursuites de la Compagnie, ainsi que dans les autres réminiscences publiées. De telles inspirations avaient approvisionné la littérature dans tous les coins du monde, tout le temps, et la même source de richesse attend les artistes d'Agisymba qui pourront l'utiliser dès leur arrivée, quand ils seront prêts.

X

X X

CHAPITRE XIV : LES CONSEQUENCES DE L'OCCUPATION BRITANNIQUE-PROGRES DU PAYS .

Les occupations étrangères de la terre, appartenant à un autre homme ou à une autre nation se sont, en effet, effectuées depuis des milliers d'années, dès que l'homme a appris à utiliser les armes destructives. Nous ne connaissons aucun pays au monde qui ne fut pas occupé par un pouvoir étranger, au moins une fois dans son histoire. Quelques-uns de ces pays ont été occupé une demi-douzaine de fois, même davantage. L'Angleterre, par exemple, elle aussi eut des occupations étrangères sur son sol. Les Romains pendant environ 410 ans, les Danois (ou Vikings), les Germains (Saxons), les Français (Normands au IIème siècle) pour ne mentionner que les occupations majeures, mais il y en eut d'autres moins fréquentes. L'Egypte était peut-être la plus attirante victime des envahisseurs étrangers : la conquête babylonienne en 2700 av.J.C., les Hykses pendant la 18ème dynastie, les dynasties libyennes, les dynasties éthiopiennes, les Perses 671-522 B.C., la période d'Alexandre 332 av.J.C., la période ptoléméenne 323 av.J.C., la période romaine 139 A.D., la période arabe, turque, française et finalement britannique, tandis que sa propre indépendance ne date que de 1947.

Ces deux exemples de l'Angleterre et de l'Egypte, qui sont très liés avec l'histoire d'Agisymba devraient suffire pour nous indiquer le mouvement naturel des peuples sur la terr, à toutes les époques, comme s'ils suivaient des lois divines. On peut apprendre quelque chose de sûr de ces mouvements : ils ne restent pas de façon permanente dans leur forme originale : l'envahisseur peut rester pour une période indéfinie et se retirer ensuite ou se faire renvoyer, pour des raisons bien définies, en préservant son identité originale, comme c'était le cas de l'occupation romaine en Angleterre ; ou bien l'envahisseur est absorbé par la population indigène (comme c'était le cas des occupations danoise, saxonne et normande encore en Angleterre), et il devient, alors, totalement assimilé, ce qui donne pour résultat la perte totale de son identité originale.

Dans le cas d'Agisymba, nous avons vu que leur premier envahisseur Mwenendaba s'est retiré, et a même été renvoyé, par la combinaison de trois agences, déjà montré, après une courte période de séjour. Les deuxièmes envahisseurs, les Matabèlé, n'étaient pas les envahisseurs au sens même du pays tout entier, mais d'un coin dévasté, qui n'était pas étendu,

mais seulement confié à la même région. L'occupant réel de tout le pays était la Compagnie Sud-Africaine Britannique, sanctionnée par la couronne.

La guerre de libération, que l'on appelait généralement la rebellion de 1896/97 contre le pouvoir d'occupation, prouva l'échec, et les Kuaranga d'Agisymba auraient dû réaliser avec leurs frères d'armes (antérieurement leurs ennemis, les Matabèle) que les blancs étaient arrivés avec l'intention d'y rester pour toujours, ce qui ne pouvait pas les amener à l'assimilation totale dans la population indigène, mais qui devait donner pour résultats, au cours des siècles, la perte totale de leur identité originale, comme c'était le cas avec les Vikings, les Saxons et les Normands en Angleterre.

La tentative de rebellion avait montré aux occupants que les peuples des pays, faussement décrits comme sauvages, avaient des lois et des institutions basées sur le plus haut sens moral qui dépassait la compréhension d'un homme blanc, et, qu'ils étaient en fait, les membres de la même race humaine, égaux à tous, devant Dieu, ayant droit au traitement humain en termes égaux.

I) Le progrès général

Après la rebellion, les dirigeants de la Compagnie ont pris en main l'organisation politique et la prospérité du pays. Le pays était divisé en régions réservées pour les habitants africains, et en régions pour l'occupation des peuples européens. Les régions africaines devenues "les réserves africaines" étaient comme nous les avons vues, de qualité inférieure pour la culture, toujours dans les collines, montagnes ou terrains de brousse, en besoin d'exploitation. Des commissaires locaux ou régionaux ont été nommés pour l'administration de ces régions, avec des chefs locaux, tenant une certaine mesure d'autorité sur leurs peuples soumis au contrôle d'un commissaire des Affaires indigènes. Quand le siège d'un office de chef est devenu vacant, le Commissaire local laisse l'élection au siège de l'office, dans la plupart des cas, se conduire selon la coutume de la tribu. En cas d'un désaccord, il exerçait alors, son autorité pour un choix meilleur.

La population blanche, elle aussi, se développait rapidement sur son propre terrain. Beaucoup plus de colonisateurs arrivèrent, surtout d'Angleterre et d'Afrique du Sud. Entre 1891 et 1911, elle passa de 1 500 à 23 000. En 1962, elle comptait 300 000 habitants.

Le gouvernement du pays est entre les mains des blancs. En 1898, une

nouvelle constitution était donnée au pays de Rhodésie du Sud (le pays original d'Agisymba), qui instituait un conseil législatif présidé par un administrateur, dirigeant aussi le Conseil Exécutif. Il nommait les juges et le Commissaire pour les Africains qui devaient être approuver par le Haut Commissaire et le Secrétaire d'Etat britanniques. L'Administrateur était aussi le Ministre des Affaires Africaines.

A la fin du siècle, la population d'Agisymba (Rhodésie) n'était pas encore touchée par l'introduction de la civilisation occidentale dans le pays, encore au stade infantile. Un Africain vivait une vie simple, pastorale, gouverné par la foi et les coutumes tribales, qui seront discutées dans la deuxième partie de cet ouvrage.

La population africaine du pays était estimée en 1901 à 487 212 habitants et à 43 926 têtes de bétail (presque 7 personnes pour une bête). Le recensement africain de 1961 portait le chiffre à 3 616 600 habitants et 1 988 116 têtes de bétail, presque deux personnes pour un animal, ce qui est une amélioration sur le chiffre donné 60 années auparavant, mais pas à la satisfaction du peuple qui attendait un meilleur progrès.

Le bétail et la terre, les deux sources capitales de la vie du peuple africain, qui provoquèrent les mécontentements les plus aigus, la méfiance, la défiance, les griefs et la haine, tout le temps, ont paradoxalement reçu la moindre considération par l'administration blanche, autrement très soucieuse dans son cours pour l'avancement et l'éducation africaine.

En 1922, la Rhodésie avait le choix soit d'obtenir un gouvernement autonome, soit de joindre l'Afrique du Sud Unifiée. Un référendum se déroula le 27 Octobre 1922 qui obtint 8774 voix pour un gouvernement responsable autonome, et 5989 voix pour rejoindre l'Union de l'Afrique du Sud.

Une nouvelle constitution était, donc, établie en 1923, permettant au pays d'être gouverné par un gouvernement autonome, avec un peu de réserves maintenues par le gouvernement britannique, ayant le pouvoir de veto, jamais utilisé. La plus importante de ces réserves était la suivante : toute loi, sauf le respect des provisions d'armes, de munitions ou d'alcool aux indigènes, faite responsable pour toutes les conditions ou restrictions auxquelles les personnes de la descendance européenne ne sont pas faites responsables, ne peut recevoir l'assentiment du Gouverneur, sans que celui-ci ait reçu pour ce cas les instructions du Secrétaire d'Etat. Ceci signifiait vraiment que le gouvernement britannique se réservait le droit de veiller à ce que la législation du gouvernement rhodésien ne diminuât pas les intérêts africains. Si elle faisait le contraire, alors, le Gouverneur,

représentant de la Reine, ne donnerait pas l'accord royal à une telle législation, et en conséquence, elle ne pourrait devenir loi.

Les chemins de fer, les routes, les mines et l'agriculture fleurirent dans le pays pendant toute la période d'occupation.

Une autre étape franchie par le Gouvernement de Rhodésie du Sud était son amalgamation avec les deux autres territoires britanniques du Nord : la Rhodésie du Nord, maintenant appelée Zambie, et Nyasaland, maintenant appelé Malawi, dans un arrangement bizarre d'une fédération avec un gouvernement et une législation fédérale. L'arrangement semblait être simplement une affaire locale, sans y avoir un statut international, et sans être internationalement reconnu. L'organisation nous laisse beaucoup plus perplexe puisque les deux partenaires du Nord ont été administrés directement par l'Office colonial de Londres, tandis que la Rhodésie du Sud s'administrait elle-même. En tout cas, la voix fédérale n'était pas entendue en matière de législation affectant chaque territoire, mais le gouvernement fédéral semblait avoir assumé un certain soin, pour certains services locaux affectant les trois pays, tels que le chemin de fer, l'aviation, les postes, le télégraphe, la santé, la défense, l'importation, l'exportation, le contrôle et l'éducation des Européens. Les matières les plus spécifiques affectant chaque région, telles que le logement, l'irrigation, les mines y compris l'administration et le développement de la population africaine tombe dans le sphère des gouvernments territoriaux. C'était en effet une division inutile des responsabilités, qui pouvaient être effectivement portées par chaque partenaire. L'expérience fédérale fut dissoute dix ans plus tard, à la fin de 1963, quand chaque territoire reprit son propre gouvernement.

2) Le progrès africain

Nous arrivons maintenant au progrès énorme fait par le gouvernement de Rhodésie du Sud, dans le développement de la population africaine sous ses soins.

- Education : Avant l'occupation britannique, la population africaine du pays était totalement illéttrée ; il n'y avait pas d'école du tout. La seule éducation que les enfants recevaient, était celle de leurs parents, dans le mode élémentaire de la vie. Les garçons apprenaient à labourer, bâtir des huttes, couper les champs et tendre des pièges pour les animaux ou les chasser. Les filles apprenaient à nettoyer les huttes et la cour, laver la vaisselle, faire la cuisine, et soigner leurs petits frères et

soeurs. Quand elles grandissaient, elles aidaient leurs mères à fabriquer les pots et les paillassons. Les enfants apprenaient tout cela pour aider leurs parents, jusqu'à leur vie d'adulte quand ils fondaient leurs propres foyers et enseignaient tout de la même manière à leurs enfants. C'était la seule éducation qu'on recevait. Avec cela, bien sûr, sont venues les bonnes manières, la bonne conduite, le respect pour les personnes âgées, la peur des esprits ancestraux et la préservation des lois coutumières.

Avec l'avance des Européens, la civilisation occidentale fut graduellement et effectivement apportée dans les foyers africains, ce qui changea leur mode de vie antérieur montré ci-dessus. Vers 1901, il n'y avait que trois écoles aidées par le gouvernement avec 265 élèves. £180 livres étaient allouées pour l'éducation africaine, dont 133 étaient payées en subsides pour aider les écoles. En 1930, il y avait 1422 écoles avec 107 000 élèves. Vers 1953, il y avait 1095 élèves dans les écoles secondaires, et six années plus tard, le chiffre s'élevait à 3 300 aux 18 écoles secondaires. On avait estimé en 1959 que quelque 80% de tous les enfants africains en âge d'aller à l'école primaire (de 7 à 15 ans) y étaient réellement. Vers 1962, il y avait 3326 écoles, 593 126 élèves inscrits, et 15 670 instituteurs. Le vote gouvernemental pour l'éducation africaine des années 1962/63 atteignit £5, 155, 000 livres. Ensuite, il y avait des cours régionaux d'agriculture avec 7 354 travailleurs propriétaires inscrits pour les cours. Finalement, il y avait des cours de commerce en 1961 avec 350 étudiants.

Ces chiffres dans le domaine de l'éducation africaine, peuvent être comparé favorablement avec n'importe quelle autre partie de l'Education en Afrique ou en ASie.

L'impact de l'éducation sur la vie africaine était remarquable dans les dernières 60 années. Les hommes sont devenus plus confiants et ont gagné des responsabilités plus grandes. Le désir d'initiative et d'acquisition de possessions individuelles, a fait un bond remarquable avec la vie létargique de la brousse du passé, quand les femmes faisaient la plupart du travail de subsistance. L'homme est aussi devenu plus conscient sur la valeur de l'éducation, en s'efforçant d'obtenir les qualifications les plus hautes pour son fils, s'il donne la preuve d'être capable et soucieux.

Les chiffres que nous donnons ci-dessus, montrent une croissance progressive dans la soi-disant "classe moyenne" de la population africaine, surtout comme le résultat du développement dans les pouvoirs intellectuels

dûs à l'éducation.

Les commerçants individuels dans les régions rurales ont poussé dans le pays comme des champignons. Il y a à cette heure 2 798 épiciers, 1095 meuniers, 829 charpentiers, 579 bouchers et 517 cafés hôtels. Les gens occupants ces positions sont respectés et enviés. Ils attisent l'ambition des autres pour obtenir la même situation. Mais la position peut-être la plus enviée est de posséder un véhicule, car le propriétaire se sent être de la classe du peuple riche. En 1963, il y avait 2 875 propriétaires de voitures ; 339 propriétaires de taxis et d'autobus ; 2 239 propriétaires de camions, 194 propriétaires de grands camions ; 1 025 propriétaires de motocyclettes et 258 propriétaires de tracteurs.

Les familles de ces peuples mènent une vie civilisée de modèle occidental, leurs fils et filles forment l'intelligentzia africaine, obtenant les professions utiles comme docteur, professeur, instituteur, infirmière, fonctionnaire de bureau, démonstrateur d'agriculture, expert artisan, etc...

La position des femmes change aussi sous l'influence occidentale. Tandis que l'industrialisation dans les régions urbaines a le plus grand impact sur les hommes, le Christianisme des missions apporte sa contre partie dans les régions rurales, sur les femmes et leurs enfants.

La polygamie encore permise par la loi européenne est maintenant en régression et aura probablement totalement disparu dans la génération à venir, non pas par la législation, mais par le changement du mode de vie et des conditions de la vie moderne. Déjà les femmes éduquées se posent devant leurs politiciens de "un homme, un vote", avec leur propre cliché de "un homme, une femme". L'institution de la polygamie est encore bien favorisée parmi les hommes surtout pour deux raisons : son désir d'atavisme, pour son plaisir et sa supériorité sur les femmes, assumant le rôle d'un coq fier parmi les poules, et deuxièmement, son désir d'accroître sa semence. Il y a aussi un élément de variété dans sa vie ressemante de la brousse, et dans l'absence totale de suppression ou l'inconvénient qu'offre la monogamie dans une descendance continue.

La demande des femmes en ce cas, est substancié par l'absence de guerriers inter-tribu, depuis l'occupation britannique. Jusque là, la politique d'ennemi en temps de guerre, ou simplement, au temps des attaques de vol, avait été de tuer les hommes, de prendre les meilleures et les plus jeunes femmes comme captives, pour leur faire porter des enfants. Ceci avait causé une disproportion des sexes, quand les femmes restèrent

sans partenaires et la survie de la race avait été menacée. De là, l'institution d'un bon remède de polygamie pour surmonter le malheur. Aujourd'hui, ce n'est pas le cas, de là, la demande de changer un vieux remède en faveur de buts nouveaux.

La femme avait appris à demander l'égalité avec son mari. Dans le passé, comme on le verra dans la deuxième partie, chaque femme d'un foyer polygame préparait la nourriture pour son mari, l'apportait à son "dare" (endroit où il passait la plus grande partie de son temps et recevait ses amis), tombait à ses genoux en signe de respect, plaçait l'assiette de bois ou d'argile dans le coin habituel, et se retirait dans sa hutte sans parler, même sans oser le regarder. Nous avons trouvé un exemple, même aujourd'hui, dans la région d'Umteli, d'une femme qui tombait aux genoux de son mari pour lui parler, les yeux baissés vers le sol. Dans de tels cas nous ne savons, il ne pouvait pas y avoir d'amour entre les partenaires, ni respect réel, mais seulement de la peur.

Toutes les autres femmes du même foyer plygame faisaient la même chose, en apportant leur repas, et si le mari ne mangeait pas de chaque assiette, mais en laissait une ou deux intouchées, alors c'était un signe sûr de mécontentement, même de troubles. Toute sorte de pensées effrayantes se déroulaient dans l'esprit de la femme affectée, pour le reste de la journée, et pendant la nuit suivante, une sorte d'auto-torture qui la laissait dans une dépression assez morne.

Aujourd'hui, dans la plupart des cas, la femme mange à côté de son mari, et devient sa partenaire dans la vie, elle partage ses joies et ses chagrins. Ceci est dû à l'immersion de la civilisation occidentale partielle dans leur foyer. La femme est devenue libre.

Elle ne doit plus être donnée en héritage à l'un de son mari ou frère de celui-ci, contre sa propre volonté, comme c'était le cas dans la coutume biblique (Deut. 25 v.5).

Les femmes font aussi partie de la vie publique. En général, la femme africaine s'aperçoit maintenant de son rôle dans sa propre famille et dans la société à qui elle appartient, quand elle est la mère et l'institutrice de ses enfants, l'amante et la partenaire de son mari, et l'aide volontaire de sa communauté ; tous ces attributs sont des qualités montrées de l'impact de la civilisation chrétienne.

- Le développement rural : Un progrès considérable a été fait dans les parties rurales du pays. Tandis qu'avant, le réseau de communication d'une place à l'autre, ne consistait qu'en un sentier, souvent infesté de ser-

pents venimeux, et les rues, s'il y en avit, n'étaient que les simples traces d'une hutte vers les champs de laboureurs, le gouvernement blanc de Rhodésie du Sud a bâti et maintenu jusqu'ici 23 843 miles (38 37Ikm) de chemins dans les régions rurales africaines, liant ainsi les centres importants du pays, comme l'établissement du commerce, des écoles et de santé.

En plus, les moyens directs, pour combattre les désastres de la sécheresse, ont été construits en parité, dans toutes les régions du pays : 2 508 barrages, 3 477 trous, 1162 puits et 2 263 autres points d'eau profonde, pour obtenir de l'eau toute l'année, et aussi I I74 caisses à eau pour le bétail.

Le développement rural comprenait aussi 52 Sociétés coopératives et I23 dépôts d'achat. Il y a en plus 6I conseils ruraux africains et un conseil de 2I chefs, pour maintenir la liaison avec le gouvernement, sur les besoins de leur peuple.

- Santé : Finalement, le gouvernement blanc a fait un énorme pas dans la fourniture de services excellents de santé pour tous les peuples africains sous leurs soins.

Avant l'occupation britannique, le taux de mortalité africaine était très élevé, un peu juste au dessous du taux des naissances, ce qui permettait leur survie. Ceci peut se voir d'après les chiffres de la population, au dessous d'I/2 million à la fin du siècle dernier, ce qui est extrêmement bas, pour une durée de 3 milliers d'années de leur existence. D'autre part, comme c'est mentionné avant, le chiffre pourrait être dix ou vingt fois plus élevé, si l'on considère la trouvaille de Selous, en I870, qui aurait dû être plus commensurable à leur longue histoire. Mais puisque nous savons maintenant qu'ils avaient été massacrés par Zwengendaba pendant 8 années, et que les plus forts avaient rejoint son état en marche, tandis que les hommes décrépis laissés derrière avaient encore été soumis continuellement au massacre, durant un demi-siècle par leurs ennemis les Matabèle, alors, c'est un miracle de voir même, ce maigre chiffre encore vivant. Cependant, quelque soit la vérité de leur nombre antérieur, la croissance sous l'occupation britannique est devenue phénoménale, plus que sept fois, à 3 6I6 000 âmes, dans une période ne dépassant pas une génération et demi. Une telle croissance n'aurait pas pu se produire dans le passé. Elle est due à la construction de 19I hôpitaux, avec I2 562 lits, où 490 880 malades ont été admis. Il y a un hôpital psychiatrique avec 575 lits, et I2 59 admissions ; trois sanatoriums pour tuberculeux avec 380

lits et 1273 admis et deux centres de convalescents tuberculeux, 2 hôpitaux de lépreux avec 600 patients dans chaque. L'hôpital des lépreux de Mtoka avait à lui tout seul guéri et libéré 5256 hommes.

En conclusion, tous ces chiffres prouvent que l'occupation britannique du pays a avancé les peuples africains à un niveau beaucoup plus élevé que celui qu'ils auraient pu atteindre eux mêmes dans une période de temps beaucoup plus longue.

Mais dans les deux cas les plus importants et les plus vitaux, le gouvernement blanc a totalement échoué, sans avoir réalisé la grandeur de sa folie. Ce sont les politiques de la terre et du bétail. Et ce sont uniquement elles qui provoquèrent toute la friction et les ennuis entre les deux races.

Comme nous l'avons déjà dit, la terre était regardée comme la propriété commune de la tribu, et le bétail, la richesse unique d'un individu de la tribu. Sans ces deux conditions, ni la tribu, ni l'individu ne pouvaient subsister et leur vie ne valait pas la peine d'être vécue. ~~Malheureusement~~ plus tôt, le gouvernement ~~s'était aperçu~~ s'aperçoit de ce problème et lui ~~avait~~ donne une attention prioritaire tout le temps, ~~pour cela très~~ le plus vite, la paix, la prospérité et l'harmonie entre les races ~~s'établissent~~ seront établies. La moindre négligeance de cette question au détriment du peuple africain mènera toujours à la disharmonie totale entre les deux races, avec des conséquences fatales.

Des plaintes très souvent requises sur ces deux issues vitales, dans tous les quartiers africains visités, nous avons tiré la conclusion, qu'un Africain préfererait plutôt vivre sans l'éducation occidentale de ses enfants et sans le service de santé, plutôt que d'être privé de sa terre et de son bétail, puisque après tout, il vit depuis trois milliers d'années sans ces bénéfices occidentaux merveilleux, et est parfaitement heureux dans son entourage avec une terre abondante et un bétail bien fourni, alors que maintenant ces deux nécessités lui sont niées par l'oppresseur blanc. Il aurait dû renoncer à toutes les affabilités occidentales, afin de regagner sa terre illimitée et son bétail dans sa clôture. L'éducation ? à quoi peut-elle servir si son estomac est endolori par la famine, ses poches vides, et en plus, s'il est incapable d'acheter avec quelques têtes de bétail une partenaire pour l'aider dans sa lutte pour la vie ? Une valeur positive de son éducation, en ce cas, était de lui permettre de crier plus haut, pour proclamer ses plaintes plus efficacement, contre l'oppresseur ; le gouvernement blanc ne s'est, apparemment, pas encore aperçu de

cet aspect de l'avancement africain. La position est la suivante : en 1901, la population africaine du pays comptait 467 212 sujets qui labouraient 634 000 arpents, ou 1,35 arpent par tête de la population. En 1961, la population africaine dans les réserves comptait 1 789 032 habitants et labouraient 3 440 500 arpents ou 1,8 arpent par tête, ce qui représente une amélioration de 0,45 arpent en 70 années. Si un chiffre total était pris, comprenant aussi des régions urbaines, alors on n'y verrait qu'une régression totale, dans cette issue la plus vitale de son existence. La position du bétail était un peu meilleure, mais, en aucun cas, elle ne correspondait à un progrès rapide. Les chiffres du bétail sont les suivants: 43 926 en 1901 ; ou 10,64 de gens pour une bête, et 1 988 116 bêtes en 1961 ; ou 1,8 de gens pour une tête de bétail.

Il y avait sans doute une grande réduction de onze à deux personnes selon les chiffres montrés, mais on ne doit pas oublier que tout le bétail avait été détruit par Zwangendaba, et celui élevé après son départ avait été tous les jours volé par deux bandes de maraudeurs pendant un demi-siècle, simultanément, du sud et de l'Ouest, partout dans le pays ; en ce cas, on ne peut pas dire, si les chiffres donnés étaient en progression ou en regression.

Un arpent de terre est alloué à chaque homme, surtout un arpent rocheux, dans lequel il doit faire sa pauvre culture pour se nourrir, lui-même et sa croissante famille, avec peut-être une ou deux bêtes. Deux personnes ont la permission d'élever une bête, ce qui n'est pas assez dans aucune norme considérée comme civilisée. Un politicien éduqué noir n'aurait qu'à dire : "Cela ne va pas, Monsieur le Gouverneur Blanc; il faut que tu nous rendes ce qui est à nous, en paix, ou sinon, nous le reprendrons en désespoir de cause, par la force."

La population blanche du pays ne s'aperçoit pas de cette grave erreur, que leur gouvernement exerce depuis ces soixante dernières années, et nous doutons même que le gouvernement lui-même réalise la grandeur de ces irréparables dégâts faits sur une section de ses peuples, sous ses soins. On ne peut qu'espérer que ces lignes attireront l'attention des responsables dans le gouvernement pour remédier à ces issues fatales et vitales avant qu'il ne soit trop tard.

Les politiques africaines de griefs ne proviennent que de ces deux issues. S'il n'y avait pas de reproches de ce genre, il n'y aurait pas de politique africaine dans le pays. On ne remédie pas du tout à leur insatisfaction, en leur distribuant d'autres affabilités ; et ça a le même

effet que d'essayer de guérir un patient souffrant de tuberculose, avec des doses continuelles d'aspirine!

Pour un Africain éduqué, il serait totalement absurde de penser qu'un pays d'une superficie totale de quelques 150 333 miles carrés (241 933km^2), plus qu'une fois et demi la superficie du Royaume Uni, et d'une population africaine de 4millions d'âmes, de 300 000 Européens et de 20 000 sujets d'autres races, seraient incapables de pourvoir affectivement aux besoins de tous ses habitants.

Qu'il y ait un grand problème de la terre et du bétail dans l'administration de la population africaine dans un pays si grand avec une si petite population, ceci ne peut montrer aux victimes que deux choses :

- L'échec total et l'inefficacité dans l'administration des Blancs de la population africaine.
- L'avidité totale de la part des colonisateurs blancs, en grapillant la plupart de la terre pour eux mêmes, aux dépens de la population indigène qui aurait dû en avoir la priorité.

De là, les mauvaises politiques qui ont alarmé le monde, et l'abominable vague de crimes commis par les Africains dans les régions urbaines dûs au chômage, à l'insécurité, et au manque [illegible] habitations minimale. Nous étions stupéfaits, un jour, de voir le nombre de délinquants africains, emplissant complètement les cours juridiques également nombreuses dans une ville aussi petite que Salisbury.

En 1953, le pays de Rhodésie du Sud (ancien Africanb) était officiellement incorporé dans une fédération avec les deux autres territoires britanniques - Rhodésie du Nord et Nyasaland. Dans le préambule de la constitution de la Fédération, on trouve un mot important "l'association" entre les races demeurant dans les trois territoires. Par ce mot, le gouvernement blanc avait promis d'implanter une véritable association de toutes les races dans toutes les activités de la vie publique. Malheureusement, la promesse ne restait que sur le papier pour les neuf premières années de la vie de la Fédération mais commença à voir le jour dans la dernière année de son existence, quand le premier ministre de la Rhodésie du Sud, Sir Edgar Whitehead, s'était compromis à un apaisement hystérique, toute une année, due à la pression lorde de l'intérieur et de l'extérieur.

Faire une promesse en 1953, et ne pas la tenir, ceci créa une méfiance totale de la part des autres races contre le gouvernement blanc. Neuf années plus tard, en introduisant un apaisement massif, pour rattraper les occasions perdues dans les années précédentes, on avait créé une autre

méfiance dans le gouvernement blanc, de la part de ses compatriotes qui ont cherché à le renverser.

Voici quelques lois introduites au cours de 1962, qui ont causé des entraves et une grande surprise aux électeurs.

1) L'altération majeure de la loi de répartition de la terre permettant l'occupation de grandes régions par les peuples, sans distinction de races.

2) La porte ouverte des services publics à tous les peuples de n'importe quelle race, avec la promotion à tous les échelons basée seulement sur le mérite et l'ancienneté, liés à l'échelle de rémunération.

3) La loi de l'alcool était amendée, de sorte qu'il n'était plus défendu de livrer aux Africains de la bière, du vin et des alcools.

4) Les lois de laisser- passer étaient amendées, de sorte que le seul document demandé à un africain, consistait en sa carte d'identité ou un certificat de résidence.

5) Les lois de conciliation industrielle étaient amendées pour permettre l'établissement des syndicats de toutes races.

6) Les lois de paris (tiercés) ont été amendées pour permettre la participation des africains au même terme que les autres peuples.

7) Les hôtels, les restaurants et les cinémas étaient ouverts à toutes les races.

8) Quelques discriminations existent encore dans le champ de l'éducation, où les enfants africains reçoivent leur éducation primaire en stage maternel, dans leur langue maternelle. La loi du mariage permet aux Africains de pratiquer le polygamie, et de se marier selon leur coutume. Les lois de l'héritage étaient applicables aussi aux Africains, ou leur propriété pouvait se diviser selon la coutume traditionnelle. Il y a encore séparation de races dans les écoles, sauf celles des écoles techniques, où on a commencé l'intégration.

Toutes ces lois avaient accablé les électeurs. Elles ont aussi surpris les Africains qui les ont trouvées trop bonnes pour être vraies, et en conséquence se méfiaent du gouvernement.

L'erreur était faite, bien sûr, en oubliant de tenir la promesse faite en 1953. L'avancement politique du peuple africain, ainsi que l'assimilation des races aurait dû se faire par étapes progressives, par petites doses. Si une mesure législative sur dix avait été prise chaque année, pendant les dix années successives, alors les deux races auraient pu les avaler, sans noter leur mauvais goût. En ce cas, la tempête du nationalisme

africain aurait pu s'éloigner des frontières du pays et le soulèvement des politiciens africains ne serait pas arrivé. Sir Edgar était si convaincu qu'il faisait de son mieux, qu'il était sûr que les électeurs le porteraient en triomphe, puisque dans tous ses discours électoraux, il leur avait même donné l'horaire de la transformation du pouvoir aux mains des Africains, qui devait se dérouler en quinze ans, ce qu'il considérait comme sa victoire. Mais les électeurs n'ont pas pu avaler cette prédiction des 15 ans, et ont chassé Sir Edgar du pouvoir. En conséquence, l'électorat mis son choix sur une autre tête, dont le leitmotiv était "l'Evolution et pas la Révolution."

L'évolution est la forme la plus naturelle du progrès dans toutes les activités de l'homme. Le seul point de son objection pouvait parvenir dans le temps de sa représentation. La phrase célèbre de Lénine "un pas en avant et deux pas en arrière" apporterait évidemment le mépris parmi les spectateurs bien éduqués ; tandis que l'autre extrême de deux pas en avant, et un pas en arrière, pouvait libeller le spectacle d'une étiquette de mala dresse. Une oreille fine aurait dû entendre la doctrine de la sagesse aristotélicienne, aller pas à pas, de façon plus plausible et plus lucrative. C'était le temps de l'évolution progressive, la meilleure voie naturelle d'avancement que la nouvelle tête du Gouvernement, celle de Winston Field aurait dû avoir dans sa pensée, quand il prononça ses trois mots historiques "Evolution et pas Révolution", le jour où il prit ce lourd fardeau sur ses épaules. Que Dieu le bénisse et le guide dans sa tâche colossale.

Ceci nous amène à la fin de la partie historique du pays d'Agisymba, de sa naissance vers 1400 av. J.C. jusqu'à la dissolution de la Fédération rhodésienne en Décembre 1963, représentant une période de quelque 3400 années d'une vie riche, glorieuse, excitante et souvent périlleuse, mais dont l'héritage est resté intégralement conservé tout le temps. Ses enfants devraient être très heureux d'avoir leur passé dévoiler ici par nous, intégralement pour la première fois. D'ailleurs, il faut qu'ils reprennent eux mêmes ces travaux, du but de notre arrêt pour les porter dorénavant à la postérité, car nous ne serons plus là.

Qu'ils soient extrèmement fiers de leur héritage riche et merveilleux.

Fin de la première partie

L'HERITAGE DE ZIMBABWE

DEUXIÈME PARTIE.

Livre 1 : les lois Coutumières.

Deuxième Partie- Les Lois Coutumières et articles divers.

Livre 1. - Les Lois Coutumières. Page.

Introduction..... 330.
Chapitre I.- Totem africain expliqué..... 332.
Chapitre II.- Le system de parenté dans les familles d'AgiSymba.... 345.
Chapitre III.- Les Lois du mariage..... 351.
1) La préparation de jeunes pour l'état de maturité... 352.
2) Les contacts personnels entre les fiançailles..... 356.
3) Les arrangements du mariage et le contract final... 358.
4) Une varieté d'autres formes de mariage..... 370.
a) L'enlevement sans le concours de parents.... 370.
b) Mariage de fuite..... 373.
c) Le mariage d'enfant..... 373.
d) Mariage de succession..... 375.
e) Mariage d'esclavage..... 375.
f) Mariage de service..... 375.
g) Le mariage civil..... 377.
5) Les cadeaux du mari aux beaux-parents..... 378.
a) Masungiro (le rituel de purification).... 379.
b) Ngombe-Umai (la vache de la mère)..... 381.
c) Nhunzwi ambuya (la chèvre de grand-mère).. 382.
6) La dissolution du mariage..... 383.
a) Sorcellerie..... 386.
b) La sterilité de la femme..... 388.
c) La sterilité du mari..... 390.
d) L'adultère de la femme..... 390.
e) Le refus de payer rovoro.... 392.
f) Les querelles et les mauvais traitements.. 393.
g) La mort de la femme..... 394.
h) Conclusions..... 395.
Chapitre IV. La Naissance..... 397.
1) La naissance anormale..... 403.
2) Accouchement par le siège..... 403.
3) Les jumeaux..... 403.
4) L'arrivée de dents prematurement..... 404.

Page.

5) La responsabilité des parents..... 404.
6) Les droits des enfants legitimes et illegitimes. 406.

Chapitre V.- La vie quotidienne d'une famille..... 407.
1) L'acquisition d'autres femmes..... 408.
2) L'éducation des enfants..... 414.

Chapitre VI.- Décès et Enterrement..... 418.
1) La cause de la mort-la cérémonie de Bira.... 421.
2) La cérémonie pour le retour de l'esprit.... 423.
3) La succession..... [illegible]
4) Les lois de succession..... [illegible]
5) La mort et l'enterrement d'[illegible]..... [illegible]

Chapitre VII.- La religion du peuple [illegible]..... [illegible]
1) L'adoration des esprits tribaux..... [illegible]
2) Le phénomène de possession de l'esprit.... [illegible]
3) La liste des Swihiros confirmant possession [illegible]... [illegible]
4) L'adoration de l'esprit de famille..... [illegible]
5) L'esprit de Shave..... [illegible]

Chapitre VIII.- Les devins [illegible]..... [illegible]
1) La divination sur l'origine de la maladie... [illegible]
2) La divination sur le choix de la médicine... [illegible]
3) Divination sur la cause de [illegible]..... [illegible]
4) Divination pour sentir une sorcière..... 485.
5) La liste de Nganga qui ont révélé le secret. 492.

Chapitre IX.- La Justice d'AgiSymba..... [illegible]
1) Les cas civiles..... [illegible]

Livre 2.- Articles divers.

Chapitre I.- La médicine d'AgiSymba..... 502.

Chapitre II.- Le brassage de la bière chez Kuaranga..... 529.

Chapitre III.- La musique d'AgiSymba..... 533.

Chapitre IV.- Le folklore d'AgiSymba..... 535.
1) Le lapin et la hyène..... [illegible]
2) L'homme et sa femme frappés par la faim.... 537.
3) Le lapin et le babouin qui ont volé une chèvre. 537.

Page.

4) Dumbujena était un garçon sot..... 538.
5) Vakufambira et ses filles..... 539.
6) Le lapin et le babouin..... 540.
7) La legende de la rivière Nyavasikana..... 542.
8) La legende historique du mélange du peuple de Munyaradzi avec du peuple de Gutu..... 543.
9) La fille et le serpent..... 548.
10) Il n'est pas toujours sage de jouer avec une soeur. 550.
11) Les deux orphelins qui se sont aidés..... 551.
12) Deux fous qui se sont moqués l'un de l'autre... 552.
13) Toridо et sa soeur..... 552.
14) Karinge et Tigere..... 553.
15) Le lapin et la fontaine..... 554.

+
+ +
+

Epilogue..... 556.

+

+ +

+

Ier LIVRE - LES LOIS COMMUNIÈRES

Les lois présentées ici étaient pratiquées parmi les familles d'Agi-Symba avant l'arrivée des Européens et elles sont encore aujourd'hui en vigueur, quoique l'influence occidentale soit déjà bien ressentie.

De nos jours la jeunesse du pays est sur le point de les abandonner entièrement, sous l'influence de la violence et de l'immoralité apportées par le cinéma occidental, mais les rênes sont encore aux mains des vieillards qui les gardent jalousement sans les confier aisément aux cochers turbulents.

Beaucoup d'idées anciennes ont été déjà effacées par les générations plus jeunes, en faveur de la vie moderne, quelques unes sont déjà oubliées ou mal pratiquées, mais la colonne vertébrale du système de laquelle dépendait la vie tribale depuis des milliers d'années est encore non cassée et pourrait même y rester ainsi à l'avenir, si le problème de la terre africaine est bien résolu, pour permettre aux vieillards de porter leurs traditions paisiblement sans autres [illegible].

La nécessité de préserver la vie traditionnelle est de plus impérative puisqu'elle est fondée sur les principes moraux [illegible] la vie moderne ne peut pas offrir d'équivalents.

Ces principes sont basés sur les coutumes de leurs aïeux égypto-éthiopiens, hautement influencés par des anciennes coutumes bibliques provenant, ou bien de leurs voisins les Falashas (Juifs) éthiopiens, ou bien de leur contract direct avec les Israélites.

Les vieillards se plaignent toujours des abus de la vie moderne qui mènent leurs enfants aux exigences perverses et immorales. Un père avait deux filles en âge d'être mariées et deux petits garçons. Il considérait les filles comme la richesse de sa famille (Gen.31, v.12 ; 24,v.53), parce que le bétail qu'il devait recevoir à leur mariage devrait aussi payer les femmes de ses garçons.

Les usages en vigueur dans ce peuple depuis des milliers d'années s'amenuisent et disparaissent peu à peu, de par l'influence étrangère. Un garçon d'un village voisin s'était mis en servitude depuis déjà quelque temps dans une entreprise de ville chez des blancs, ce qui n'était pas concevable dans leur vie jusque là, sauf la servitude au père, quand on était trop pauvre pour obtenir sa fille comme femme ;

ce jeune homme parla largement d'une autre vie à son retour, pendant ses vacances chez ses parents, une vie plus attirante pour les jeunes que celle dans les confins sombres de la brousse. D'autres jeunes prêtèrent l'oreille à sa parole et commencèrent peu à peu à le rejoindre.

Parmi les pionniers de ce village, de la nouvelle aventure se trouvaient aussi les deux filles du père qui comptait sur leur richesse. Elles l'ont quitté, d'abord une, puis l'autre et, après un an de vie relâchée, l'un est revenue avec un enfant dont le père était inconnu, et l'autre infectée d'une maladie vénérienne. Pauvre père ! Sa richesse est perdue et ses obligations augmentées par la naissance d'un garçon bâtard, pour ne rien dire de la catastrophe d'une maladie contagieuse dans la famille.

A quoi sert une telle vie moderne dans une société gouvernée jusqu'ici par des hauts principes religieux et moraux, dans la brousse ? Les vieillards dirigeant leur société, ainsi que les parents eux-mêmes ne veulent rien de cette vie qui menace leur survie même. Ils veulent rester dans leur vie patriarchale et pastorale, améliorée, s'il est possible, par le progrès de la connaissance de l'homme, mais pure et saine, bien ordonnée et morale, comme c'était le cas jusqu'ici.

Nous exposerons maintenant en détail les lois coutumières par lesquelles les peuples de Kuaranga d'Agi'Eyuba ont guidé leur destin pendant ces trois mille dernières années de leur existence.

CHAPITRE I - TOTEM AFRICAIN EXPLIQUÉ

MUTUPO et CHIDAU. Ces deux mots ont été mal compris par la pensée occidentale et leurs diverses interprétations ont compliqué davantage l'issue (1).

Le Mutupo ou totem n'est rien d'autre que le nom d'une famille africaine, ou même pareillement de n'importe quelle autre famille née dans la brousse des autres parties du monde. A la pensée occidentale, ceci apparaît incompréhensible, quand l'on s'accoutume aux principes bien établis et très éloignés de sa propre vie primitive.

Pour mieux comprendre cette issue, examinons un peu les noms donnés à nos propres familles. Quand un garçon naît dans une famille occidentale, on lui donne un prénom comme Jean, Pierre, Paul etc..., et on l'appelle ainsi pendant toute sa vie. Mais dans la colonne suivante, à l'enregistrement de l'état-civil, on y ajoutera le nom de famille, tel que Dickson, Charpentier, Portier ou Lovemore, selon le cas, puisque le père porte le même nom. Mais quand on cherche le moyen par lequel son père a acquis ce nom de famille propre, nous arrivons éventuellement au stade de notre vie primitive où l'on avait acquis ce nom. Pour l'instant, nous pensons aux quatre voies par lesquelles nous avons reçu nos noms de famille, et ceci se [illegible] à illustrer ici ce point.

Ainsi un Dickson, un Harrison, ou seulement Harris tout court, un Thomson, un Johnson, un Peterson, ou simplement Peters, et centaines d'autres noms pareils signifiaient : les fils de Dick, Tom, Harry, John, Peter etc., et c'est ainsi que ces noms ont été universellement acquis et connus.

Ensuite, dans chaque village où une communauté particulière aurait eu certaines personnes qui se seraient spécialisées dans un métier, une profession particulière. De là, leurs voisins ou amis les avaient appelés Charpentier, Portier, Cuisinier, Jardinier, Poissonnier, Meunier et, avec l'arrivée de la civilisation plus avancée, d'autres noms sont apparus comme Driver ou Conducteur, Maître Tailleur et beaucoup d'autres.

Ensuite l'influence biblique avait dû s'exercer assez largement,

---

(1) Un extrait de ce chapitre a été publié en NADA, 1970.

donnant les noms d'Abrahamson (Abraham), Davidson, Salmonson, Jourdan, Timothée, Mathieu, et des centaines d'autres.

Finalement, puisque ceci nous suffira, nous aurions désiré un nombre de noms abstraits, Chambers, Duvelle, Dubois, Dumond, Lovemore, Hillary, Boissier, et des centaines d'autres.

Si l'on considère la population anglaise ou française, on y trouvera des millions d'âmes appartenant à une famille ou à une autre dérivant tous de quelques noms qui vécurent une vie primitive quelques milliers d'années auparavant.

Il serait difficile d'attribuer leurs origines à un seul ancêtre, puisque dans la vie primitive il avait existé plusieurs villages ou petites communautés, chacune avec un charpentier, un meunier, un schmidt, un johnson, etc.. et leurs descendants avaient dû porter les mêmes noms ; ils n'auraient pas, pour autant, été apparentés.

Un autre point à rappeler est que les descendants éloignés d'un artisan, disons d'un charpentier ou d'un cuisinier, pouvaient ou non embrasser par la suite la même profession ou le même métier que leurs parents. On pourrait trouver ainsi de par le monde un homme portant le nom du "Cook" dans la position plus digne d'un juge, d'un professeur et même d'un secrétaire d'Etat. Ce qui montre ce que le progrès naturel a fait de l'humble position originale.

BOGOMAS, notre nom propre d'origine russe signifie le "Peintre de Dieu" et, alors que nous ne savons pas tenir un pinceau ou mélanger les couleurs, nous essayons tout de même de peindre la vie avec les mots. Notre ancêtre a dû être un grand peintre de Jésus ou d'autres saints pour avoir acquis la réputation si honorable de "Peintre de Dieu". S'il nous arrivait de rencontrer un homme portant ce nom, nous le considérerions comme un frère éloigné. Ceci ne pourra s'appliquer que dans des professions très rares et distinguées, inaccessibles à beaucoup de gens, puisque si l'on arrive aux noms de Charpentier ou de Forgeron le degré de parenté serait presque inexistant.

En bref, l'acquisition de noms dans le monde primitif occidental avait dû s'effectuer par des moyens différents. Nous en avons mentionné quatre : 1) le fils du père ; 2) la profession ou le métier ; 3) la source biblique ; 4) les noms abstraits. Le moyen le plus commun provenait de l'activité que les hommes exerçaient dans leur vie quotidienne : archers, barbiers, porteurs, combattants, poissonniers,

[illegible] de leur vie, puisque c'était l'agent le plus important de leur existence.

Regardons maintenant la vie primitive du peuple dans la brousse. On y voit que l'agent le plus important de son existence s'est borné au royaume des animaux - le lion, l'éléphant, le zèbre, l'antilope, la panthère, le singe et des dizaines d'autres. Dans la brousse, il y avait aussi les oiseaux, les arbres, les plante médicinales, les étangs, dont tous étaient la source de leur vie, de leurs amis et de leurs plaisirs.

Si la pensée primitive occidentale avait tiré si aisément des noms de leurs propres sources de vie, alors pourquoi ne pas laisser l'homme indigène de la brousse faire pareillement ?

A part les noms tirés de leur entourage naturel, ils se sont aussi donné des noms liés à leur ancien culte de procréation, tels que Uboro, signifiant "le pénis", le Mutupo original du chef Gutu, changé plus tard en Gumbo, signifiant "la jambe", terme moins honteux, ensuite Igonya, signifiant "le vagin", le Mutupo du chef Zvimba, et d'autres.

Les noms de famille les plus communs étaient tirés des animaux qui ont fait la plus grande impression sur l'homme de la brousse. Le lion (Shumba), était utilisé le plus fréquemment. Cet animal étant le roi des animaux avait dû les inspirer considérablement, car il n'y a rien de plus satisfaisant que de sentir son propre pouvoir sur les autres, justement comme le fait le lion. L'éléphant suivait dans la lignée, surtout si nous tenons compte de sa grande taille et de la popularité de sa chasse. "Je suis aussi grand qu'un éléphant", ou"aussi fort qu'un lion" ont été les principales considérations qui orientaient leur choix. On choisit ensuite le zèbre, le singe, occasionnellement un poisson, un oiseau, un arbre et même un étang. Tous ces noms faisaient partie de la vie quotidienne.

Ceci est donc l'explication de leur Totem, ou Mutupo dans leur propre langue, simplement leur nom de famille, ou comme nous l'appelons dans notre langue, le surnom, que chacun de nous doit avoir pour son identification individuelle. Ce nom n'a pas de signification religieuse ou sexuelle, comme d'autres écrivains l'ont si avidement suggéré. Sa fonction primaire était de montrer l'identité et la personnalité idépendante d'une famille.

Quelques quatre vingt deux familles ont été mentionnées dans cet ouvrage, ce qui est un nombre très petit par rapport à une nation qui a déjà vécu au moins trois milliers d'années. Si l'on comparait l'acquisition de noms de ces familles avec l'acquisition de noms des anciennes familles occidentales concernant leur source d'origine, il n'y aurait guère de différence, sauf dans l'énorme répétition de mêmes noms dans l'Occident. Puisque, si l'on devait faire un recensement de tous les noms en Angleterre, par exemple, alors le nombre des Archers dans tout le pays pourrait bien atteindre le chiffre de quelques milliers, des Carters, le chiffre de dizaines de milliers, des Porters, centaines de milliers et des Smith, le chiffre de quelques millions pourrait être atteint. Ici, dans la brousse, d'autre part il n'y a qu'un seul nom ou surnom, composant une grande famille ou un groupe de familles habituellement connu comme une tribu, descendant d'un ancêtre commun, demeurant dans une région compacte et exerçant leurs lois enseignées par leurs parents.

Une deuxième raison d'avoir un nom pour une famille qui s'est séparée du centre était de légaliser les intermariages entre les frères et soeurs éloignés. Ce point a été totalement incompris par tous ceux qui ont touché le sujet. Puisque ce n'est pas la fonction du Totem de le lier avec exogamie. Un nouveau nom pour notre frère, par exemple, différent du nôtre, peut lui permettre librement d'épouser notre fille, mais s'il porte le même nom que le nôtre, alors notre coutume l'empêcherait de faire un tel mariage.

Il y a des dizaines de familles de Shona, comme l'on a déjà vu dans la première partie, pour ne citer qu'un exemple, celui de Mutema et de son frère d'à côté, Musikavahnu, (deux frères dans la région d'Umtali), qui ont quitté leur foyer original ensemble, mais se sont séparés en route, adoptant chacun un nom différent, premièrement pour raison d'identité indépendante l'une de l'autre et, deuxièmement, pour permettre le intermariage entre leurs deux familles, ce qu'ils n'auraient jamais pu faire s'ils avaient gardé leur nom original, puisque leur relation de sang aurait été trop évidente.

Nous avons aussi trouvé les cas de familles portant le même mutopo (Totem), dérivées du même ancêtre, mais permettant encore le intermariage par raisons de séparations géographiques entre leurs régions de position respectives, puisqu'on avait à juste titre pensé que leur sang était écarté davantage par contact avec d'autres voisins. De tels

exemples ont été trouvés dans la tribu de Vambire, dans le district de Zaka, du Mutupo Shumba, dont des fractions habitaient dans les régions éloignées. La même chose est permise dans la tribu Va Duma du même Mutupo de Mwoyo, car les parties contractantes étaient éloignées l'une de l'autre, mais la famille du Gutu ne permet pas le mariage parmi les membres du même Mutupo, vivant ensemble ou éloignés. Nous pouvons voir, alors, que la raison secondaire pour obtenir un nom différent est de s'en servir comme d'une couverture légale, derrière laquelle les membres de la même famille sont autorisés à se marier.

Un autre raison que l'on nous avait citée dans diverses traditions orales pour avoir un patronyme séparé est encore liée avec l'identité propre, dans des cas spéciaux, c'est-à-dire pour déguiser une personne ou un groupe fugitif, s'il lui arrive de quitter le foyer originel, à la suite d'une querelle ou de circonstances imprévues, pour échapper au danger, dont un exemple classique, déjà raconté, se déroulait dans le cas du Chilimanzi, quand il quitta le foyer de Mutasa avec ses amis, après avoir tué, par accident, l'héritier du trône. Il prit le nom du Shumba (lion) et disparut pendant la nuit. Il était alors certain qu'en voyageant sous un autre nom, fait si souvent pratiqué par les vilains occidentaux, on ne retrouverait pas sa trace si des poursuites étaient engagées.

En conclusion, il nous faut affirmer que l'objet principal d'avoir un nom pour une nouvelle famille était le même que celui que nous trouvons partout dans le monde ancien ou moderne : l'identification. La personnalité stricte, ni plus ni moins que partout ailleurs, était désirée par toute famille africaine. Le nom d'une famille africaine, comme celui de toutes les familles vivant dans les conditions primitives de la brousse, était dérivé du monde alentour, du royaume des animaux, des plantes, des oiseaux, étant leurs très proches associés dans la vie, de la même manière que les noms d'artisans ont été choisis dans le monde occidental ; il est lié à leur propre vie.

Ces mêmes noms ont joué des rôles décisifs dans deux autres occasions:

1°) Ils ont abrité le mariage entre les membres d'une même famille, pour donner l'impression au monde que de telles unions étaient légales

2°) Ils ont caché l'identité des fugitifs pour raison de sécurité.

Toute autre interprétation, ou spéculation, sur le Totem, partant du"Golden Bough"de Frazer, jusqu'aux"Mashona Laws and Customs"par Bullock, semble avoir manqué la véritable nature de l'issue et la véritable compréhension en la matière.

Avant de terminer ce sujet, il est nécessaire de clarifier un autre nom de la tribu, pour éviter ainsi une incompréhension.

En temps modernes, lorsque les familles sont devenues trop nombreuses et la migration dans les alentours devenue nécessaire pour soulager la congestion du foyer original, il était important de nommer ces régions, pour éviter la confusion. Notre connaissance géographique du monde nous donne les noms de tous les pays sur la terre. Ces noms proviennent ou bien des explorateurs fameux, ou simplement des peuples indigènes sur place, qui portent habituellement les mêmes noms que ces pays. Par exemple, les habitants d'Australie sont appelés le peuple d'Australie, ou simplement les Australiens, de Russie, les Russes, de France, les Français, d'Angleterre, les Anglais, de Yorkshire, les hommes d'York, de Cornwal, les Cornais, d'Ecosse, les Ecossais, de Bretagne, les Bretons, de Normandie, les Normands, etc...

La même chose se produisit avec les peuples du Shona ou d'Agi-Symba. Quand une famille partait pour un nouvel endroit, elle trouvait quelque chose de frappant ou de caractéristique, spécifiquement attribué à ce lieu, et en utilisant,comme nous avons déjà vu,souvent les mêmes noms de leur foyer original d'Ethiopie, elle le nommait donc ainsi. En outre, la famille trouvait parfois, sur place, un petit nombre d'habitants, les descendants d'une colonisation antérieure d'une même famille ~~plus ancienne~~, dont la tradition n'était que vaguement rappelée. Elle devait apprendre le nom de ce lieu, de ces ancetres, s'intégrer à leur mode de vie, ~~qui devenait alors leur propre vie~~, et les nouveaux colonisateurs durent s'appeler les peuples du Va Duma, dérivé du nom de la région de Duma, Va Bocha, Va Budja, Va Manyka, Va Gova, et dizaines d'autres noms des tribus géographiques, exactement comme les peuples du Sussex, de l'Essex, du Dorset, du Devon, les Bretons, les Basques, etc...

En conclusion, le peuple appelé aujourd'hui Mashona du pays original d'Agi-Symba, a subi la nomenclature métamorphique au cours de leur longue histoire ~~comme celle~~ qui suit :

Les peuples du Kuara éthiopien sont descendus au sud de Zambèze, où ils ont préservé leur identité sous le même nom géographique original avec un suffix de nga, signifiant en langue locale "j'étais ", ce qui donne "Kuarangá" : j'étais Kuara. Mais dans le groupe de ces descendants il y avait une grande lignée familiale dirigeante, de la souche égypto-éthiopienne, et au moins une autre lignée, plus petite, de la souche égypto-hébraïque, au nom familial de Malasha.

C'était apparemment la lignée dirigeante qui avait donné un nouveau nom familial, ou Mutupo, celui du Doeur, ou Mwoyo, dans leur langue, suggéré évidemment par le Doeur, ou le centre de l'activité quotidienne investie dans leur temple et leur forteresse, en elle en langue locale : Imba.

C'est ainsi sur la base de l'impressionnante [illegible] de la forteresse sacrée que le géographe Marin de Tyr a élaboré le nouveau pays Himyar, combinant le mot roc "Arios" : Saint, et le mot indigène "Dymba" pour la forteresse, donnant Arimyma.

Ils s'en sont alors tenus à leur ancien nom géographique de Kuaranga et y ont ajouté le nom familial (ou Mutupo) de Doeur ou Mwoyo, et sont restés sous ces deux noms (géographique et familial) sous les Incas, jusqu'à nos jours, dans ces deux noms que [illegible] en ont appelé leur pays et leur [illegible], et qui [illegible] l'ont [illegible] et [illegible].

Ensuite, pendant le [illegible], la [illegible] dirigeante eut une plus grande extension autour de sa forteresse, et alors elle [illegible] -phique de Gurunswa - qui signifie en vieux local - la grande famille, qui par l'usage répété [illegible] [illegible] avec la région géographique aux alentours de la forteresse d'origine.

Du nom de Gurunswa dérivera, en temps plus moderne, le nom de ses derniers dirigeants, par des prononciations régionales : Rowa, Rowi et finalement, au pluriel, Va Roswi, de la même souche originelle : Kuaranga égypto-éthiopien, et du même nom ou Mutupo familial du Doeur ou Mwoyo.

Nous avons déjà vu dans la première partie que, pendant leur longue histoire, beaucoup de [illegible] ont vu leurs intérêts d'exploitations et de migrations dans les régions du Zambèze, et nous avons tracé leurs grands groupes, celui du Kongo et du Zulu, mais les histoires traditionnelles de tels mouvements n'ont pas été retenues.

Dans les derniers siècles du Moyen-Age, très rarement rappelé dans leurs traditions et s'étendant à travers les temps modernes (à partir de 1500 AD), beaucoup plus de sorties, bien organisées, se sont effectuées du centre du pays - de la grande famille de Guruuswa, pour les régions d'alentour, et chaque groupe de telles migrations était contraint d'acquérir un nouveau nom pour raison d'identité et pour faciliter et légaliser de nouveaux mariages. De telles familles définies se sont alors acquis un nom collectif pour leur groupe, appelé Mutupo ou Totem, dérivé des animaux sauvages, leurs plus proches associés dans la vie : Shumba = lion, Mzou (avec une variété de dialectes locaux désignant le même animal) - l'éléphant ; Tembo = Zèbre ; Shoko, le singe, et les autres. Ces groupes de familles collectives dénommés par les écrivains occidentaux : clans ou tribus, se sont éventuellement établis dans diverses régions géographiques bien définies, où ils se sont répandus et ont acquis le nom régional de tribu, pour chacun d'entre eux, dérivé du nom géographique de la région : Va Gauna, Va Mera, Va Govera, Va Budja, Va Bocha, Va Mari, etc... Nous avons ainsi quelques quatre vingt deux grandes familles, ou clans-tribus, dans le pays d'[illegible] (maintenant Rhodésie), dérivées d'une seule famille de Kuara d'Ethiopie, [illegible] par les mutations décrites ci-[illegible]. Ceci devrait [illegible] lentendu tenu jusqu'ici, de Mutupo ou Totem, au moins comme il est [illegible] tribu [illegible] ou [illegible]. Le [illegible] dénomination récente, provenant peut-être du verbe shona = parler de, ou du peuple avec mépris. Il est bien possible que leurs attaquants, les Matabeles de l'ouest et les Shanganis du sud, ne [illegible] seulement attaqués, mais aussi méprisés pour avoir mené une vie [illegible]sible, civilisée et morale, qui semblait assez étrange aux attaquants barbares.

LE CHIDAU : la notion et la fonction de ce mot est encore incomprise par la pensée occidentale. Quelques uns disent que c'est un sous-nom du clan et c'est aussi défini dans ce sens par le dictionnaire; les autres le définissent comme le synonyme du Mutupo ou nom du clan, mélangeant et confondant les deux ;d'autres encore l'appellent la phrase cérémoniale,ce qui est plus proche de sa signification,mais n'est pas en-

tièrement expliquée ou comprise. Dans son vrai sens, le Chidau, n'a rien à voir avec les explications citées ci-dessus, mais est simplement un mot de salutation inventé pour et appliqué par les membres d'une même famille. Chaque famille a sa manière de salutation, connue seulement par les membres de cette même famille et inconnue aux étrangers ; dès que ces gens se rencontrent, ils se le disent l'un à l'autre, claquant des mains en même temps.

Il n'y a rien d'étrange ou d'anormal dans tout cela. Nous la trouvons pratiquée dans les nations occidentales, chacune ayant sa propre manière. Ainsi quand un Anglais rencontre, ou est introduit chez un de ses concitoyens, il le salue avec ces mots : "How do you do ?" (comment vas-tu ?). La phrase de salutation française est simplement : "Bonjour monsieur, bonjour madame" et s'il arrive que les deux personnes se connaissent bien, on y ajoute :"ça va ?". Nous avons aussi entendu deux jeunes Anglaises se saluant réciproquement par un mot incompréhensible : "Hi".

Les Russes se saluent comme les Français : "Bonjour", suivi par l'autre phrase habituelle : "Comment vas-tu ?", qui indique une certaine intimité entre les deux personnes rencontrées. Sans doute, chaque nation évoque sa phrase de salutation en usage, selon sa propre coutume, et nous voulons ajouter que chaque département en Angleterre a sa phrase locale pour s'adresser à ses membres.

La position est exactement la même avec le peuple d'Agi5yamba, mais seulement, ils échangent leur phrase de salutation avec une certaine révérence, totalement absente dans l'usage occidental, ce qui pour nous aboutit à l'incompréhension ; quand un homme de Va Duma, de la région de Fort Victoria, rencontre un homme de sa région, il claque des mains et prononce doucement et cérémonieusement le mot : "Gundiro" - c'est le nom de leur ancêtre qui les amena dans cette région. L'autre continue, faisant de même, et donne sa réponse beaucoup plus doucement et même avec davantage de cérémonie:"Mafuse" - qui est le nom de la colline où se trouve la tombe de Gundiro. Nous avons donc ici un exemple classique de la façon d'exprimer un Chidau.

D'autre part, cette phrase était inconnue des membres d'une autre famille et si le même Va Duma rencontre un étranger sur la route du Chef afin d'être admis dans sa tribu, la pratique habituelle avec les peuples

d'AgiSymba, (Lev.19, v.33-34) et le salue de la même manière, l'étranger répondra qu'il ne fait pas partie du même peuple et demandera, alors, la direction au Chef. Dans ce cas, l'étranger est admis dans la tribu, pour fonder un nouveau foyer dans sa nouvelle patrie, où il apprend les lois locales principales et se soumet à leur obéissance. Ce sont les procédures de naturalisation dans le monde occidental. Il devient ensuite un des leurs et va saluer ses amis de la même manière qu'ils le saluent eux-mêmes.

Prenons ~~maintenant~~ un autre exemple de Chidau, celui du Chef Chibi. Leurs phrases de salutation est "Kurambwi", signifiant refusé, ou rejeté, ce qui fait partie de leur histoire. Puisque les ancêtres du Chibi, comme nous l'avons déjà dit, furent une bande renommée de voleurs de bétail, pillant les régions du voisinage, ils avaient dû s'enfuir, poursuivis par les Varozwis. De là, ils ont adopté le mot de "Kurambwi". Le même Chidau de Kurambwi se trouve chez une famille de Va Duma, Nyajena, maintenant dans la région de Fort Victoria, dont l'ancêtre épousa sa soeur et pour cette raison fut rejeté par sa famille. Il prit ses affaires, sa nouvelle femme, et s'enfuit de son foyer, s'établissant dans la région actuelle où sa famille grandit et se multiplia, se rappelant l'évènement dans leur phrase de salutation.

Il est inutile et superflu d'en dire plus ; rappelons que le Chidau, ou phrase de salutation propre à AgiSymba, est une expression intime utilisée strictement entre les membres d'une même famille seulement applicable à cette famille, par laquelle ils se reconnaissent et qui est dérivée d'un incident particulier propre à chacun, dans les débuts de son histoire généalogique.

Une analogie pourrait être tirée avec la poignée de mains entre les membres de la Secte Maçonnique. Leur "Chidau" consiste à se serrer la main d'une certaine façon, chaque fois qu'ils se rencontrent, pouvant par ce moyen se reconnaître dans la lumière ou dans le noir. Un Franc-maçon pratique toujours cette manière de rencontre avec un étranger et si le contact est établi ils deviennent alors des frères. S'il n'y a pas de réaction, ils resteront étrangers l'un à l'autre, car ils ne sont pas de la même secte...

Tous ces exemples devraient, maintenant, clarifier le problème jusqu'ici énigmatique du Mutupo (Totem) et du Chidau, qui ont été vraisemblablement incompris de tous ceux qui ont essayé de l'expliquer.

Quand une [illegible] par les délimitations naturelles des [illegible], [illegible] s'organise alors dans une unité politique autonome, [illegible] de la langue locale : lilzi (race, tribu ou [illegible]), sous l'autorité du chef qui l'a guidée sur place. Elle se donne un nom familial, ou mutupo, généralement le nom d'un animal qui lui plaît, comme lion (shumba), ou éléphant (nzou) et se crée une phrase de salutation (ohidau), tirée d'un incident de son histoire digne d'être rappelé par ses membres. La [illegible] où elle [illegible] pourrait avoir un nom géographique [illegible] comme [illegible] rencontrés sur [illegible], ou, sinon, elle la nomme selon son propre gré. Ainsi tous les habitants de la région sont devenus connus de leurs voisins, comme les peuples de telle ou telle [illegible], avec tel ou tel nom familial, ou mutupo.

Dans le langage des observateurs européens, [illegible] toujours péjoratif, et leur [illegible] l'idée [illegible] [illegible] [illegible]

L'évidence d'un pouvoir central dans la grande famille originelle de Kuaranga se manifeste dans la construction de la forteresse, ou Simba en langue locale, et semble avoir prédominé pendant toute l'époque ancienne pré-chrétienne, évidemment le legs de leurs aïeux égyptiens.

Avec la propagation progressive de ses descendants dans les alentours pendant le premier millénaire de notre ère, l'autorité centrale semble leur avoir accordé une certaine mesure d'autonomie. Ceci est évident d'abord par l'inscription adulienne, dont nous avons déjà parlé dans la première partie, sur l'existence d'un pays de Sasou, dans ces régions d'où le Roi d'Axum obtint son or, et ensuite par l'existence de petites ruines éparpillées presque partout en AgiDymba, où évidemment demeuraient leurs chefs. Et au début du temps moderne, il y avait déjà, selon l'évidence portugaise, quatre royaumes distincts sur place, dont nous avons déjà parlé.

Au début du temps moderne aussi, l'autorité centrale manifesta encore sa suzeraineté sur les familles périphériques pendant le règne de gouverneurs dits Va Rozwi, mais ce n'était qu'une simple formalité, selon la tradition orale, bornée seulement à la confirmation d'une succession à la tête d'une famille locale.

Le chef de sa famille exerce alors ses fonctions selon les coutumes traditionnelles rappelées par les vieillards du groupe, généralement ses frères ou ses oncles, qui deviennent aussi ses conseillers, ou Pachindas, dans leur langue locale. Sa résidence, presque toujours, est bâtie sur une colline, composée d'un nombre de huttes rondes en bois et argile, comme toute autre hutte d'un Africain ordinaire. Et sa cour judiciaire, ou tribunal, se tient en plein air (Job.29, v.7), pour juger les délits et disputes de ses peuples, et il fait aussi l'office de prêtre, comme c'était le cas chez ses aïeux égyptiens (1) et chez les Hébreux (Gen.14, v.18) (2).

Le revenu du Chef provient de sources diverses. D'abord il devait avoir une ou deux chèvres payées par chaque partie en litige devant son tribunal, même une ou deux têtes de bétail dans les cas plus graves. Ensuite, il obtient un tribut de chasse, en qualité de propriétaire de la terre de ses peuples, surtout des chasses profitable comme celle

---

(1) Voir Alexandre Moret - Le Rituel du Culte Divin journalier en Egypte - Annales du Musée Guimet, 1907, pp.15-40.

(2) Nous parlerons de sa Cour judiciaire plus loin (voir chapitre IX).

des éléphants ou rhinocéros. Les peuples l'aident à labourer son propre champ - appelé zunde - mais la récolte qui y est ramassée sert pour aider ses sujets en difficultés, et surtout pour l'apaisement des esprits dans les malheurs plus graves, comme la famine totale, la sécheresse, l'invasion de sauterelles, épidémies, maladies et autres calamités.

Son office devient héréditaire et le nouveau chef est désigné par les vieillards, selon les règles établies, avec le concours d'un Swikiro, possesseur de l'esprit d'un des ancêtres, dont nous parlerons plus loin.

Au fur et à mesure de l'accroissement de sa famille, quelques uns de ses fils auraient été assignés à un district du territoire de la même région, appelé en langue locale dunhu, d'une superficie moyenne de quelques 30 km^2., encore bien délimité par les rivières et les collines, pour les administrer en qualité de sous-chef responsable envers personne que de lui-même. Il est aidé par ses apparentés pour conseiller [illegible]

Dunhu devient alors une deuxième unité politique de la même famille, ou clan, ou tribu, au sens européen, qui est administré par un sous-chef souvent héréditaire. Il y a généralement trois ou quatre dunhu [illegible]

En élément important concernant dunhu est que sa terre est une propriété communale et son chef est toujours responsable du soutien de ce droit communal pour tous ses peuples. Quand une famille individuelle demande une extension aux alentours, c'est le chef du dunhu qui lui assignera la portion de la terre en y enfonçant une perche là où la hutte de la première femme du chef du village sera bâtie. Il y marque [illegible]

Le village, ou musha (en langue locale), est alors la troisième unité [illegible] sa famille. Il consiste en quelques cinq à dix huttes avec une population moyenne de quinze personnes.

Un village est bâti par tous les membres de sa famille, toujours aidés par les voisins qui sont récompensés par la consommation de la bière durant leur travail. Quand tout est prêt, son occupation est [illegible]

CHAPITRE II - LE SYSTÈME DE PARENTÉ DANS LES FAMILLES d'AGISYMBA.

La parenté dans les familles d'AgiSymba est établie strictement selon la coutume ancienne égypto-éthiopienne du culte de fécondité pour assurer leur procréation. Tandis qu'elle est basée sur la lignée du père légal [1], c'est vraiment la lignée de la mère qui apporte le rapport le plus intime entre ses membres et c'est sa lignée qui se trouve en position de supériorité vis-à-vis de la famille recevant ses filles en mariage, parce qu'elle assure la procréation de la race. Ce sera l'évidence du système de parenté à l'intérieur d'une famille, ainsi qu'entre les familles unies par mariage.

Il faut tout d'abord noter qu'à l'intérieur d'une famille, ou tribu, il y a autant de lignées paternelles qu'il y a de pères mariés avec leurs descendants, y compris bien sûr les lignées maternelles. Et toutes ces lignées d'une même tribu, autant qu'elles maintiennent le même nom familial ou mutupo, se sont toujours considéré liées par le même sang, parce qu'elles proviennent du même ancêtre ; en conséquence, leur intermariage est tabou. Ces lignées sont alors obligées de se marier avec les lignées d'un autre mutupo, pour assurer leur procréation.

Nous voulons signaler que les principes de base du système de parenté d'une seule lignée à l'intérieur d'une tribu sont absolument pareils à toutes les autres lignées de toutes les autres tribus du pays, avec, bien sûr, quelques variations locales, mais ces variations, en aucun cas, ne changent la structure générale du système traditionnel.

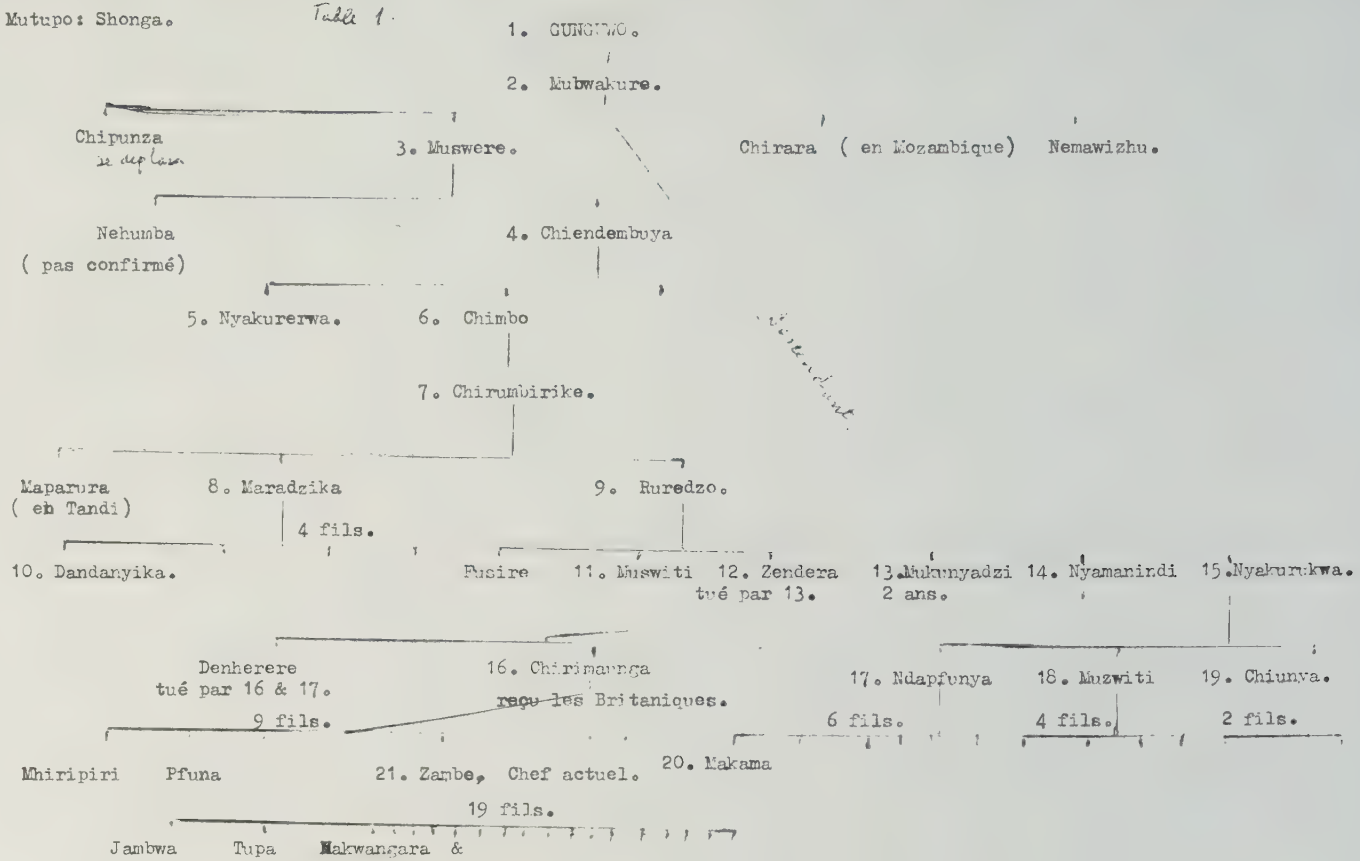
Regardons maintenant la généalogie du chef Makoni du mutupo Shonga (le buffle), pour y voir comment sa famille s'est ramifiée en multiples lignées paternelles qui se sont considérées apparentées par le sang, parce qu'elles proviennent du même ancêtre commun : Gunguwo, et tout mariage entre leurs membres n'est pas permis autant qu'on porte le même mutupo, quoiqu'ils soient éloignés à l'heure actuelle de leur aïeul par quelques neuf générations. Ce sont seulement les lignées principales, mais il y a encore des centaines d'autres lignées nées d'autres femmes de chefs et de leurs frères.

---

(1) Un garçon prend le mutupo de sa mère si le père n'est pas connu.

Chef Makoni.

Mutupo: Shonga. Table 1.

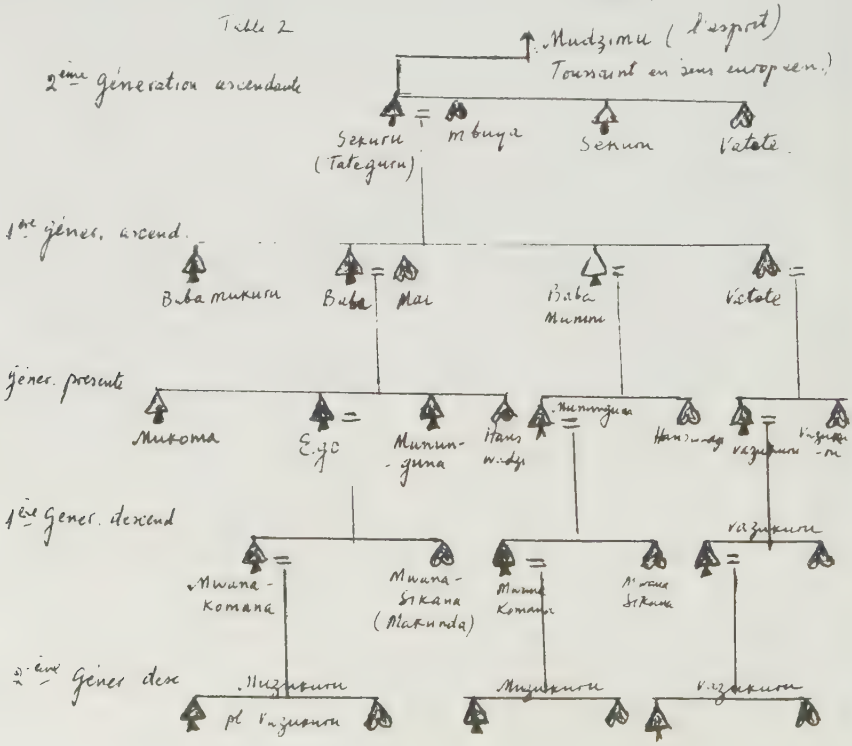


Il faut noter que la tradition orale n'a rappelé que les chefs successifs et quelques uns de leurs fils principaux, pendant les générations plus anciennes. Dans les époques plus récentes, beaucoup plus de fils ont été bien rappelés.

Bien entendu, chacun des chefs avaient plusieurs femmes qui leur donnaient des centaines d'autres fils et filles, qui ne sont pas rappelés entièrement par la tradition orale. Chacun de ces fils a formé, sans doute, sa propre lignée de descendants qui demeurent encore au sein de la tribu sous le même mutupo de Chonga. La preuve d'une telle lignée se voit ici dans la descendance de diverses maisons, parmi lesquelles se répartissait le fils principal de succession au titre de chef, élu à chaque époque par les vieillards de la famille (ou tribu). Les lignées sont multiples et longues, mais ce sont seulement les quatre générations, deux ascendants et deux descendants qui comptent la plus proche parenté entre leurs membres, hautement respectée par chacun d'entre eux.

Nous voyons ici que seulement le mâle compte pour le rang d'ancienneté dans la lignée. Voici un modèle de parenté d'une lignée de quatre générations qui détermine le rang de ses membres :

Table 2



Un mâle de la génération courante va toujours appeler ses deux frères de chaque côté comme le frère aîné et le frère cadet. La même chose arrive dans la première génération ascendante avec son oncle aîné, par rapport à son père, ou oncle cadet, et son grand-père de la deuxième génération ascendante est la personne la plus respectée de la lignée vivante par tous ses descendants, car il est, vraiment, la tête de la famille et sa parole est la loi dans toutes les affaires de la famille. Mais le père du grand-père, toujours mort et dont l'esprit, appelé mudzimu de la famille, veille de près sur les affaires de famille et sur le comportement de chacun de ses membres et les afflige de maladies corporelles, en cas de mauvaise conduite ou quelque injustice commise envers d'autres membres de la tribu. C'est pourquoi le père de la famille ainsi affligée s'efforce toujours, sous le conseil du nganga (généralement appelé par les Européens le sorcier) , d'apaiser l'esprit du mudzimu enragé, par le sacrifice d'une chèvre, ou simplement un festin : de la bière, partagé par tous les membres.

Mais la position d'un mâle par rapport à sa soeur est exclue du fil de rang. Elle n'est ni supérieure, ni inférieure à lui, mais se trouve dans une position neutre et chacun appelle l'autre par le même mot : hanzvanzi (c'est-à-dire, frère de la soeur, ou soeur du frère).

Toutes les tantes de la première génération ascendante, pareillement, sont appelées par les mâles du seul mot de Vatete, et parfois Mukadzi (littéralement : une grande fille), quand elle exerce la fonction de gardienne des effets d'un membre décédé de la famille.

Les filles de la même famille se sont, elles aussi, soumises au rang d'ancienneté l'une par rapport à l'autre, mais c'est une affaire plutôt personnelle, parce qu'on attend d'une fille aînée le mieux savoir faire le ménage de la famille, le soigner ses frères ou soeurs cadets, d'aider sa mère à la cuisine, et ce sera toujours la fille aînée qui sera donnée la première en mariage ; et la priorité du mariage de fils sera prise par ancienneté.

Le rang d'ancienneté ainsi établi entre les membres d'une même lignée est toujours respecté, en pratique, dans le comportement journalier, par tout le monde, même dans la succession au titre de chef, comme on le voit dans la généalogie du chef Makoni, avec exceptions à la succession bien justifiée.

Puisque les deux lignées du même mutupo ne peuvent se marier, elles sont alors obligées de marier leurs fils et filles avec les lignées d'autres mutupos qui se trouvent dans la même situation, à cause de leur système de parenté, afin d'assurer leur survie.

Pour qu'une lignée soit une unité toujours vivante ou organique, elle doit alors à tout prix recevoir les filles d'une lignée d'autre mutupo comme les femmes pour ses garçons et donner ses propres filles en mariage aux garçons des autres lignées. Et la méthode la plus simple pour effectuer une telle opération serait, bien sûr, de faire un échange entre les lignées de Shonga avec les lignées de Temba (zèbre).

Mais une telle opération d'échange direct de filles ne peut pas s'effectuer, parce qu'elle va se heurter au système de parenté de deux familles unies par mariage. Puisque c'est la famille qui pourvoit des filles qui se trouve toujours en position de supériorité vis-à-vis de la famille qui reçoit les filles, et un échange direct de filles va totalement bouleverser le système de rang en vigueur pendant des milliers d'années.

Cette supériorité de rang entre les deux familles unies par mariage est exprimée comme suit :

Tous les mâles de n'importe quelle génération (du père au petit- ils) d'une lignée de Shonga pourvoyant une fille en mariage à un mari de la lignée de Temba, sont considérés par lui comme ses beaux-pères et toutes les femmes de la même lignée de Shonga, de n'importe quelle génération (de la grand'mère à la petite-fille) sont considérées par le même mari comme ses femmes.

Dans ce cas, un échange direct de filles entre les deux lignées de deux familles de Shonga et Temba ne pourrait donc pas s'effectuer. Il faut alors chercher une troisième famille pour effectuer des relations de mariage.

Une lignée de Shonga doit alors donner ses filles en mariage à une lignée de Temba, leurs voisins de l'est, et obtenir des filles pour ses propres garçons d'une lignée de Nhari (éléphant), leurs voisins de l'ouest. Et puisque les filles ne sont pas échangeables directement entre les deux lignées, les législateurs traditionnels ont conçu leur échange par d'autres moyens, les biens les plus précieux de leur vie, le bétail.

Une lignée de Shonga va alors obtenir pour ses filles un nombre de bétail de la lignée de Temba, et ce même bétail va permettre de se procurer les femmes pour ses fils d'une lignée de Nhari. Un tel payement

de mariage s'appelle rovoro (quelquefois appelé lobola dans diverses autres régions). C'est pourquoi les filles sont considérées comme la richesse de la famille (Gen.34, v.12), et un père est plus heureux de voir le nombre des filles dépasser le nombre de ses garçons, que vice versa.

Nous avons alors trois lignées de trois familles différentes, Nhari - Shonga - et Temba, ou simplement N - S - T, où seulement la lignée de S est une unité procréatrice complète parce qu'elle donne ses filles en mariage à T et reçoit les filles de N pour ses garçons. Mais le rang de base existe tout de même entre toutes les trois lignées, puisque les mâles de N se trouvent comme les pères à S et comme les grands-pères à T, parce que le T est considéré comme l'enfant vis-à-vis du S. Dans ce cas-là la parenté entre N et T n'est pas réelle, mais fictive, par l'intermédiaire de S, et elles ne peuvent pas se marier, sauf si elles demeurent très éloignées l'une de l'autre, évitant ainsi des contacts personnels.

Il faut signaler que toutes les lignées du mutupo Shonga ne sont pas obligées de donner toutes leurs filles en mariage aux lignées du mutupo Pembo, et d'obtenir forcément toutes les femmes de lignées de Nhari pour eux-mêmes, mais que chaque lignée d'un mutupo est libre de se lier par mariage à son gré avec n'importe quelle autre lignée d'un autre mutupo en même temps. Mais si nous considérons le fait que dans les société polygames où le mâle peut acquérir autant de femmes pour lui-même qu'il en peut échanger par son bétail disponible, et compte tenu du fait que le système de parenté opère toujours parmi les quatre générations (surtout les trois toujours vivantes : père, fils, grand fils), alors le rang entre les membres de plusieurs lignées ainsi unies peut atteindre vraiment une situation complètement confuse.

Mais en réalité, ce n'est pas le cas, puisqu'une lignée de S peut, en fait, avoir des femmes en nombre illimité de la lignée de N pour chacune de ses générations successives et, en conséquence, leur ordre de parenté est toujours strictement maintenu. On va voir dans le chapitre suivant quels membres de chaque lignée peuvent se marier ~~entre elles~~ sans bouleverser le système établi, mais ici il nous reste à clarifier les rangs entre les membres des deux lignées unies par mariage sur quatre générations, ainsi que d'autres points concluants.

Table 3

Lignée Shonga - pourvoyant les filles | Lignée Temba - recevant les filles

S.

Les males

Tous les males de la lignée Shonga sont les beaux-pères aux générations 1 a 2 de la lignée Temba, par mariage; et grand-pères aux génér. 3 a 4 - par le sang -

Les femmes

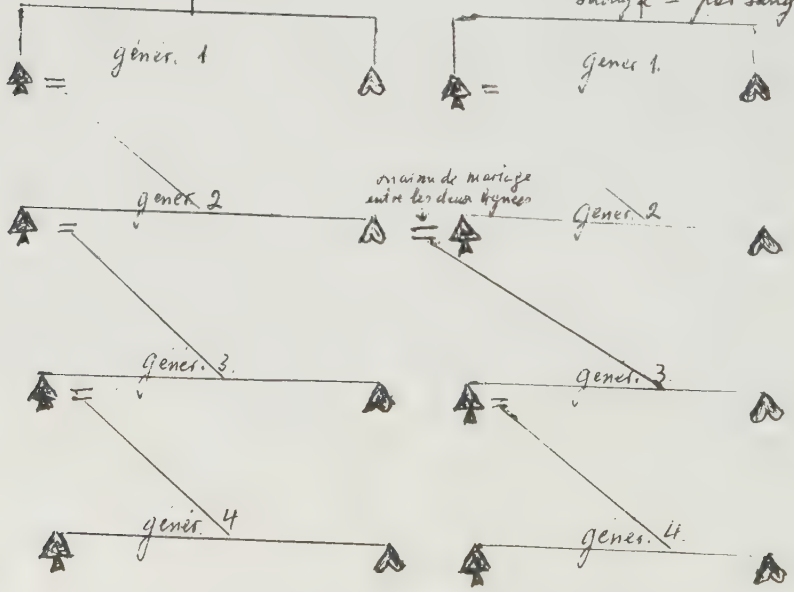
Toutes les femmes de la lignée Shonga sont femmes pour les hommes 1 a 2 de Temba. mères pour la génération 3 de Temba, et grand-mères pour la génération 4 de Temba

T.

males | femelles

a) Générations 1 a 2 sont les beaux-enfants de la lignée Shonga - par mariage;

b) générations 3 a 4 sont les petits-enfants de la lignée Shonga - par sang. -



Ce sont les principes de parenté de base suivis par toutes les lignées des familles d'AgiSymba.

Il est évident qu'il y a deux sortes de parenté dans les familles d'AgiSymba, la parenté réelle par le sang et la parenté fictive par le mariage, opérant au même niveau, comme si c'était une parenté réelle dont le comportement entre ses membres est toujours pareil. Toutes les deux ont pour but principal la survie de la race où la femme est à la fois la créatrice de la vie et le moyen pour l'homme de maintenir un niveau social plus élevé.

Ce n'est pas seulement une fille qui devient la femme d'un homme, mais toutes les femmes de sa lignée sont, au moins en théorie, ses femmes et peuvent, en fait, devenir ses femmes réelles. Et si l'une d'entre elles n'est pas capable de lui donner des enfants, alors son père est obligé de lui en fournir une autre, sans compensation. D'où la fonction primaire de la femme qui est de perpétuer la race, la coutume ancienne égypto-éthiopienne de fécondité.

Ce but primaire de la femme est aussi évident du fait que toutes les mères fictives d'un fils ne restent pas inutilisées, au moins pendant leurs périodes de fécondité. Puisque leur fils fictif va toujours les considérer au même niveau que celui de sa mère réelle durant toute la vie de son père, autrement il se trouverait en position d'égalité avec son père, ce qui serait inconcevable dans le système de rang établi; la position change dès que le père meurt. Car le fils héritier est, alors, obligé de prendre toutes ses mères fictives comme ses propres femmes, pour lui donner des enfants, ou de les assigner, s'il en a déjà assez, à ses frères ou ses oncles, (Deut.25,v.5), pour éviter tout gaspillage de la semence dans la famille. Elles sont aussi bien soignées et respectées par leurs enfants, même au retour d'âge, parce que c'est à elles que tout le monde doit la vie.

Dans le chapitre suivant nous évoquerons, alors, les principes de base du mariage et les lois coutumières réglant cette institution la plus vitale de l'existence d'une famille d'AgiSymba.

CHAPITRE III - LES LOIS DU MARIAGE

Le mariage dans les familles d'AgiSymba, comme le système de parenté est le résultat direct de l'ancien culte de fécondité et pour cette raison la virginité de la fille, ainsi que l'union de jeunes couples, ont été structement surveillés par les parents concernés, afin d'assurer d'une part un bon remboursement en bétail et, d'autre part de sauvegarder la procréation de la lignée. Une perte de la virginité impliquait, ou bien le refus de conclure l'union, ou, si le mari lui pardonnait, il réduirait le rovoro.

Une fille refusée retournait chez son père qui ne s'arrêtait pas là. Il se renseignait auprès de sa fille sur le séducteur pour pouvoir prendre contact en vue d'un mariage, ou le cas échéant, d'une compensation (muripo), qui pouvait atteindre une ou deux têtes de bétail, selon les moyens du séducteur.

Mais si la fille devient enceinte, l'affaire n'en reste pas là. Tout d'abord c'est un devoir et une coutume pour l'homme de payer aux parents de la fille enceinte une redevance appelée masungiro, de deux chèvres (un bouc et une chèvre souvent avec un chevreau), le bouc destiné au père et la chèvre à la mère, s'il y a mariage ou non. C'est la faute de payement du bouc destiné au père pour le rituel de purification (Nombres 7, v.17) qui représente un danger immédiat, selon la coutume, à l'annonce de la grossesse qui menace les beaux-parents.

La fille est alors obligée de disparaître de la vue de ses parents jusqu'à l'accomplissement de ce rite, et ceci se déroule assez facilement dans le cas d'une grossesse provenant d'un mariage normal, mais dans le cas d'une séduction le problème devient assez grave, parce qu'il arrive souvent que le séducteur n'est pas là pour prendre ses responsabilités.

Le séducteur est contacté tout de suite par la fille même qui se présente à son village pour faire le nécessaire. La famille aide la pauvre désespérée pour arriver à une solution favorable, menant au mariage sans compensation pour la séduction. Mais s'il y a un refus total de la part du séducteur, alors il est amené à la cour de son dunh dunhu, ou même du chef de la tribu, qui va d'abord l'obliger à payer au préalable le dû du masungiro pour le rituel de purification, qui, en ce cas-là s'appelle mavunwa (du verbe : vuna -

[illegible], parfois [illegible] ille [illegible] matrons, et [illegible] l'amende (muripo) pour la séduction. L'enfant né restera la propriété du père de la fille, à moins que le vrai père ne paye le bétail suffisant pour obtenir le droit de garde.

C'est pour éviter de tels troubles que la virginité était si strictement surveillée par les femmes de la famille, surtout par la jeune tante maternelle de la fille dont le devoir consistait toujours à initier sa pupille à tous les secrets intimes de la vie.

Le système de parenté dans les familles d'[illegible] permet alors l'union du mariage dans les trois sources principales :

1) entre un homme et [illegible] femmes de la lignée de sa propre femme ;
2) entre un homme et les [illegible] de la lignée des femmes de son frère ;
3) entre [illegible] et les femmes de la lignée de sa mère, apparentées par mariage, [illegible] de la lignée des femmes de son oncle maternel.

Ensuite, nous avons déjà vu le cas de mariage de succession entre un homme et ses mères fictives, c'est-à-dire [illegible] successives de son père, [illegible] son décès, [illegible] la procréation de la lignée [illegible].

La procédure générale d[illegible] toutes les familles d'[illegible], avec quelques variations [illegible], ne peuvent modifier le modèle général traditionnel.

[illegible] le sujet [illegible] des formes, il est utile de le diviser [illegible] :

1) la préparation de jeunes pour l'état de maturité ;
2) le contact de fiançailles en vue d'un mariage ;
3) le contrat de mariage ;
4) la dissolution du mariage.

Passons en revue des quatre parties, en détail :

1) <u>La préparation de jeunes pour l'état de maturité</u>.

Il n'y a pas de circoncision dans les familles d'[illegible], ni ~~d'étapes~~ classes de l'âge, comme on les voit ailleurs en Afrique, qui sont sans doute les instruments les plus utiles dans un régime politique totalitaire, quand un dictateur prend en mains la jeunesse de son pays. La tradition orale confirme qu'on y pratiquait la circoncision dans les temps les plus anciens, correspondant sans doute à la prise absolue de l'autorité centrale, mais la pratique s'effondra progressivement jusqu'à la disparition totale, sans aucune trace du vestige des temps immémoriaux.

[illegible] pratiques génitales selon la coutume de l'excision, pour assurer la continuité de la race.

La préparation d'une fille à l'état de femme. Dès que la poitrine d'une fille commençait à apparaître, sa tante lui enseignait deux lois fondamentales : l'une liée à sa poitrine, l'autre liée à son vagin, pour la rendre plus apte à se donner à son mari. Toutes les deux sont strictement suivies dans les réserves et même dans les habitations des villes, jusqu'à nos jours.

La pratique concernant le développement de la poitrine prend le caractère d'un jeu d'amusement en groupe de deux ou trois filles qui s'assemblent dans l'eau des étangs pour y ramasser des sangsues qu'elles appliquent sur leurs poitrines afin d'étirer leurs seins. On pratique cette méthode une ou deux fois par [illegible], de façon à développer leur poitrine en vue de bien nourrir leurs enfants.

Ensuite, à peu près à la même époque, surtout les jours de fêtes, elles s'assemblent autour de l'arbre aubvee, qui porte de longs fruits de quelques 18 pouces (46 cm.) ; chacune s'empare d'un de ces fruits, coupe un morceau, puis le frotte sur ses mamelons en donnant et en chantant : "je veux que mes seins soient aussi longs que ce fruit". Elles feront ainsi jusqu'au mariage. L'objet de cette coutume est d'avoir des seins très longs pour leur permettre d'allaiter leurs bébés, même portés sur leur dos. Cette façon d'allaiter en passant par dessus les épaules est sans doute un héritage de leur foyer originel en Ethiopie, où on le faisait encore à l'époque du voyage de James Bruce :"Une jeune femme de dix ou onze ans, portant un ou deux bébés, a la poitrine si tombante qu'il n'est pas rare qu'elle touche ses genoux. Ceci est arrivé par la façon de porter les enfants sur le dos, comme les mendiants le font, puis de donner à l'enfant le sein par-dessus l'épaule. Elles sont mères très tôt, à partir de 10 ans, même avant quelquefois, et n'ont plus d'enfants après vingt-deux ans en général". (1).

---

(1) James Bruce. Vol.IV, pp.41-42.

La seconde coutume consiste à allonger les labia minora (labia vaginae), appelé matinji en Shona et amalewe en langue Ndebele ou Zulu. Ceci est suivi même plus rigoureusement que la pratique de la poitrine par toutes les filles du pays jusqu'à nos jours. On la commence à la même époque que le rituel des seins, mais a un sens de continuité obligatoire, jusqu'au but recherché.

Les sédatifs pour faciliter cette pratique sont tirés : 1°) d'une plante appelée Kufandicimuka en apparence comme la bruyère, mais possédant la propriété de se sécher complètement et de revivre quand on la plonge dans l'eau. Son nom en Shona est dérivé de cette propriété : c'est-à-dire : meurt et revit à nouveau. Cette plante pousse en abondance sur les rochers.
2°) des ailes d'une chauve souris, attrapée pendant la nuit quand elle entre dans la hutte. L'un ou l'autre de ces produits est brûlé et réduit en poudre recueillie ensuite dans une petite calebasse, ou un bocal, pour n'en prendre que quelques pincées à la fois. La poudre est ensuite malaxée avec de la matière grasse animal ou de l'huile d'arachides cultivées dans leurs jardins, appliquée ensuite sur les doigts (index et pouce) pour masser et tirer les parties des lèvres du vagin pendant un quart d'heure chaque matinée (quelque part dans les fourrés), ceci pendant six mois, parfois même un an, jusqu'à la longueur désirée, soit 4 cm. Nous avons entendu dire que les femmes de Shangani enseignaient à leurs filles à continuer cette pratique pendant trois ou quatre années, jusqu'à ce que cette longueur atteigne 10 cm, mais nous n'avons pas eu le moyen de vérifier cette information. Le fait qu'on la pratique chez les Zulu du Sud corrobore les calculs logarithmiques sur leur origine commune.

La fille est initiée à ceci, dans la plupart des cas, par sa tante maternelle, vivant généralement aux alentours. Elle attrape la première chauve-souris et prépare la poudre, en présence de la patiente qui est ensuite amenée dans la brousse où on lui montre la manière de faire et le temps nécessaire à la bonne exécution. Après cette initiation, la fille doit le faire elle-même, y compris d'attraper les chauves-souris, si c'est nécessaire. On insiste sur la nécessité d'obtenir la longueur voulue, sans laquelle elle ne pourrait trouver à se marier et, s'il y avait négligence, l'union ne pourrait pas durer, car elle serait considérée, en tout cas, comme une personne stupide, attribut qui ne pouvait être toléré par un Africain. La tante lui enseignait l'art d'aimer et de se faire désirer, d'être attirante, lui donnant des détails sans

trop de ménagements, avec pour but d'aimer son mari et de procréer. Dans ces conditions, la fille s'apercevait alors de l'importance de sa tâche et mettait beaucoup d'ardeur au "Enda Kunotanya" (va et tire) répété sans cesse par la tante, qui venait de temps en temps se rendre compte du progrès réalisé. C'est seulement dans le cas exceptionnel où il n'y a pas une tante disponible que la mère de la fille est contrainte d'entreprendre son éducation. La deuxième fille est toujours initiée par sa soeur aînée. Dans ce cas sa tante ne pouvant intervenir que pour déterminer la période du commencement et pour obliger sa petite nièce à se conformer strictement aux instructions de sa soeur aînée, puis, vérifier de temps en temps le progrès réalisé. De nos jours, les jeunes filles de la ville n'ont pas les facilités de leurs soeurs de la campagne, en l'absence des plantes et des chauve-souris. Mais elles le font tout de même avec du caoutchouc brûlé et la tâche s'exécute dans la soirée plutôt que dans la matinée, dans un endroit peu fréquenté, au fond d'un jardin, ou d'un hangar disponible. Les jeunes filles dans les pensionnats arrivent à avoir des chauve-souris attrapées dans la campagne et s'en occupent ainsi chaque soir avant de se coucher.

Quand ses matinjis ont atteint la longueur voulue, sa poitrine s'est bien agrandie, la période menstruelle a commencé (entre 11 et 13 ans), on lui dit alors qu'elle peut devenir mère. L'importance de sa virginité lui a été enseignée par sa tante, on la met en garde et on l'invite à ne plus s'amuser avec les jeunes gens. Son père serait gravement offensé si elle avait perdu sa virginité ~~une telle chose lui arrivait~~. De nos jours, les parents ont très peu de contrôle sur leurs enfants. Les fréquentations à l'école, le comportement relâché, où les instituteurs, on nous le dit, sont eux-mêmes très souvent les coupables, ont apporté une conduite confuse dans la jeunesse. Au moment de son temps de mariage la fille passe par un autre enseignement, toujours guidée par sa tante (comme on le verra plus loin).

La maturité du garçon. Le signe de la maturité d'un garçon arrive quand il fait son premier rêve érotique. Il ne sait pas ce qui lui est arrivé, mais en racontant l'évènement à ses amis plus âgés il apprend la réalité de la vie. Cette histoire n'en reste pas là ; on l'incite à raconter "l'évènement" rapidement, à son oncle, généralement frère cadet de son père, qui, à son tour, serait chargé d'en discuter au niveau au-dessus. Mais tout d'abord, pour assurer sa fécondité, son

oncle lui donne, selon la coutume, deux plantes à mâcher - Chivunabadza - ayant la propriété d'élargir son pénis, qu'il doit mâcher pendant un mois, et chikodzera, qui confirmait son état d'homme. Ensuite l'oncle porte la bonne $ nouvelle au niveau le plus élevé, de son père. Son père reçoit la bonne nouvelle toujours avec un sentiment mélangé : d'une part il est fort heureux de voir son premier-né atteindre l'âge de la maturité, car ceci va en premier lieu assurer ma sucession de son nom et de sa lignée ; mais avec la joie arrive aussi le souci de s'approvisionner en bétail pour la première femme de son fils ; c'est toujours le devoir d'un père d'assurer une femme pour chacun de ses fils et c'est pourquoi son état d'esprit ne sera en paix que s'il a dans sa famille autant de filles que de garçons pour égaliser l'issue capitale de sa lignée. Et s'il arrive que les garçons soient en surnombre sur les filles dans une famille, alors l'aide provient du patrimoine de la propriété personnelle de la mère et de sa lignée, dont on parlera plus loin.

Le père appelle alors en sa présence la victime et d'une manière extrêmement sévère, du moins en apparence, il examine ses jambes ; le pauvre garçon tremble de peur de voir son père ainsi fâché.

"Ca va mon fils, tu peux aller te laver, mais si ça t'arrive à nouveau, ne te montre pas à tes aînés avant de t'être lavé". -"D'accord, père", et il court à la rivière la plus proche.

Dans la région d'Inyanga (Manyika) on donnait au garçon un extrait du jus de l'arbre de Muramanyama à boire, un aphrodisiaque puissant, pris au coucher, par lequel on apprenait s'il était déjà à maturité ou non.

2) Les contacts personnels entre les fiançailles.

Il faut tout d'abord noter qu'un mariage conclu entre un homme et une femme qui sont encore sous dépendance de leurs familles respectives n'est pas valable s'il n'est pas sanctionné par leurs familles. Ceci signifie, en effet, que le contrat de mariage s'effectue vraiment entre les deux familles plutôt qu'entre les deux êtres, quoique les voeux des époux sont dans la plupart des cas entièrement respectés. Si leurs voeux ne sont pas respectés, alors la fille, le plus souvent, avec le concours de son amant se donnera à lui pendant la nuit (kutizisa) et en ce cas là les parents se trouvent devant le fait accompli qui dpit implicitement mener à de nouvelles négociations de mariage et à l'abandon des négociations précédentes, commencées au mépris de ses voeux.

Quoique la loi coutumière ne sanctionne le mariage qu'entre les familles, les premiers contacts personnels pour un tel mariage sont en effet pris entre les fiancés eux-mêmes par l'intermédiaire d'une troisième personne, souvent un ami du garçon, qui va contacter une amie de la fille et cette troisième personne est variablement appelée, selon la région, munyai, dombo, samuscuru, samutume, gwevedzeri, ndumidzi, etc.

Le gaçon va envoyer son ami à la fille qu'il aime avec un petit cadeau d'un fil de perles de verre (chuma), ou un bracelet, rundarira (Gen.24, v.22-23), comme une marque de sa sincérité pour constater si son amour est réciproque. Si la fille accepte le cadeau, elle va manifester son affection avec un morceau de peau coupé de son front, tablier (Shashiko, Lev.7, v.8), ou une boucle d'oreil (chichi) et un tel échange peut être considéré comme une alliance officieuse. (Psaume 15, v.17 ; Gen.9, v.[illegible]).

Cet échange de marques personnelles n'a vraiment [illegible] force légale de fiançailles au sens européen, mais la fille peut demander le retour de sa marque et on la lui accorde, en cas de rupture de relations, sans, ou avec la sanction de la cour la chef, parce qu'on pensait qu'elle serait [illegible] de devenir enceinte par son mari, tant que sa marque d'amour restait en possession d'un autre mâle.

L'échange des marques d'amour [illegible] la voie pour les relations plus intimes entre les deux amants. Au temps ancien, les relations sexuelles ont été totalement défendues, mais de nos jours, tandis que la même loi prévaut, il y a des cas où l'intimité devient incontrôlable et la fille, la plus [illegible], [illegible] propre mariage, avec les conséquences graves [illegible] de fiançailles, pour le rituel de purification et de compensation déjà mentionnés.

En cas normal, l'initiative pour [illegible] restait toujours au garçon. La bonne nouvelle d'échange de marques d'amour était portée à la connaissance de son oncle, qui devait la transmettre au père. L'oncle n'allait pas avec une [illegible] voir le père les mains vides, et c'était le garçon qui [illegible].

"Tu m'as dit ta nouvelle", disait l'oncle, "mais tu as aussi ton père à qui on doit porter un témoignage. [illegible] pour lui porter la nouvelle". Alors, le gaçon s'efforçait de trouver un chèvre, généralement donnée par sa mère, s'il n'en avait pas encore gagné une lui-même, laquelle était menée à son oncle. Cet égard au père s'appelait "makuku".

La nouvelle était généralement acceptée par le père et, à la suite, les discussions préliminaires se dérouleraient avec les investigations plus serrées de la part de la famille du garçon sur le caractère et le comportement de l'autre famille. Peut-être y avait-il un voleur de bétail, une sorcière dans la famille, une maladie "honteuse", telle que la lèpre, ou un signe de chatiment des esprits de la famille. C'était dans les cas comme ceux-ci que le mariage n'aboutissait pas et la rupture de fiançailles suivait; mais si tout était normal, alors le père du garçon prenait les mesures nécessaires pour enlever la jeune fille, procédure générale de mariage dans la plupart des régions - ce processus étant appelé "kutizisa", du verbe tiza : s'enfuir, contraire à un mariage d'enlèvement arrangé sans le concours du père, dont on parlera plus loin.

3) Les arrangements du mariage et le contrat final.

Les arrangements pour un tel enlèvement sont faits assez secrètement, n'étant connus du côté de la fille que par elle-même, sa soeur, une femme qui servait d'intermédiaire (ndunivdzi) et sa tante, celle qui l'avait initiée aux secrets de fécondité et aux rituels prénuptiaux. C'était une équipe de femmes, car c'était vraiment le destin final de la femme pour procréer la race de la nation.

Un lieu de rencontre pendant la soirée est défini quelque part en dehors du village de la fille et dans l'attente de l'évènement tout semblait calme et normal dans le foyer de ses parents, et le secret bien préservé.

Généralement la date d'enlèvement n'excédait pas un mois à la suite des fiançailles. Un groupe de 5 personnes et le mari lui-même formaient l'équipe officielle pour l'enlèvement, composée de ses deux soeurs, ses deux frères cadets et un neveu. Chaque membre de l'équipe devait avoir sa part de cadeaux, afin d'inciter la mariée à ne pas s'arrêter en route et à arriver au plus vite au lieu de destination. L'équipe quitterait le village du garçon très tôt dans la soirée, guidée par ndumidzi, arriverait à l'endroit indiquée, s'y mettrait à l'affût, tandis que le guide contacterait la fille, lui annonçant leur arrivée et vérifiant si toutes les précautions étaient prises pour la fuite.

Cette visite se faisait assez tôt dans la soirée, au moment où tout le monde se bousculait, le père mangeait, peut-être, son repas du soir avec un ami dans un endroit spécial de son jardin où il

recevait ses invités, appelé dare, la mère nourrissait les enfants et la fille elle-même jetterait quelques miettes aux poules en dehors et laverait les assiettes d'argile. La visiteuse ne pouvait échanger avec elle que des signes secrets, un clin d'oeil ou un sourire. Elle savait d'avance ce qu'elle aurait à faire. La visiteuse que l'on n'attendait pas va parler et rire dans l'intérêt commun et ensuite partir pour l'endroit de la rencontre, le coeur de la fille bat un peu plus vite et le rouge lui monte aux joues, mais, bien sûr, personne ne doit le voir.

Quand tous sont allés se coucher, la jeune fille ramasse ses vêtements personnels, ouvre la porte de la hutte et, doucement, pour ne pas réveiller ses frères et soeurs endormis dans cette même hutte, elle disparaît, allant rejoindre sa soeur ; ensuite, toutes deux arrivent chez leur tante. Elles prennent quelques victuailles préparées à l'avance pour subsister quelque temps dans le nouveau foyer.

Avant de quitter la hutte pour le lieu de rencontre, la tante a un rôle important à jouer dans la préparation finale de la fille. Des pots et des récipients sont ramassés et portés à l'endroit de la rencontre.

A l'arrivée, le "ndumidzi" les reçoit et fait l'introduction nécessaire. Elle donne alors à la tante de la fille un bracelet, ou autre colifichet, et la remercie pour le service rendu. La tante remet alors à la mariée ses dons personnels, comme : un récipient "chimbiya", qui doit être porté par la soeur du garçon, dans lequel on mettra tous les cadeaux qu'on lui donnera sur la route ; un autre plus grand, "rongo" qui sera porté par la mariée elle-même, pour bouillir l'eau à son nouveau foyer. Ensuite, un récipient contenant de la matière grasse animale ou de l'huile de noix - appelée chimi - (1 Sam.16, v.1), avec laquelle elle va enduire le corps de ses beaux-parents, après les avoir lavés avec l'eau chaude (ceci pour recevoir à son tour son cadeau), et deux autres récipients plus grands pour la cuisine et pour porter de l'eau.

Arrive le moment de la séparation. La tante et la soeur de la mariée s'en retournent chez elles et la mariée,avec "ndumidzi", rejoint l'équipe chargée de l'enlèvement pour la mener à son mari.

Chemin faisant la mariée va s'arrêter régulièrement et ne repartira qu'après avoir reçu un cadeau, qu'elle va placer dans son "chimbiya" porté par la soeur de son mari. Plus le chemin est long, plus elle s'arrêtera, le passage d'une rivière, une bifurcation, la proximité d'un village, tout est prétexte pour recevoir un cadeau et, ainsi de

suite, jusqu'à ce que les récipients soient plein.

L'équipe s'arrête hors du village du marié, tandis que "ndumidzi" et le marié vont à la hutte du père l'informer de leur arrivée. Maintenant, le père peut annoncer à ses amis et voisins, qui sont autour du feu dans son "dare", que son fils a amené une femme. Les hommes et les femmes manifestent bruyamment en entendant la bonne nouvelle. Tous vont alors à la rencontre de la jeune mariée, en chantant et en dansant. Personne ne peut, bien sûr, encore voir la mariée recouverte d'un voile (Gen.24, v.65). En effet, la procédure du mariage du peuple d'AgiSymba n'est qu'une variation de l'histoire du mariage biblique d'Isaac avec Rébecca (voir tout le chapitre 24 de la Genèse).

Ils entourent la mariée et l'équipe qui a procédé à l'enlèvement et les emmènent à la hutte de la mère du marié. Comme d'habitude, elle s'arrête sur la route, persuadée de recevoir des cadeaux de la nouvelle escorte. Quelques pas, elle s'arrête près de l'arbre, jouxtant la hutte de sa future belle-mère, ensuite à l'entrée du jardin, en face de la hutte, où on lui a placé une natte pour s'y asseoir, comme l'on faisait dans l'Egypte ancienne.(1) Des parents et des amis lui donnent alors d'autres cadeaux, évidemment pour voir la mariée dans la lumière du feu qui pétille à l'intérieur de la hutte. Ensuite, la soeur aînée du marié, celle qui était dans l'équipe, découvre ce nouveau trésor pour que tous le voit. Les femmes crient et tous se réjouissent, surtout si elle est jolie, comme toutes les femmes le sont à cette occasion. Puis on l'amène à l'intérieur de la hutte près du feu brillant, quelqu'un lui portant la natte sur laquelle elle s'assied devant le feu. On la regarde de plus près, les femmes criant à nouveau, chantant et dansant, très excitées.

Quand le chahut cesse, on donne à la mariée un peu de nourriture (de la viande et du millet), partagée par l'escorte d'enlèvement. Ils mangent avec leurs doigts (Prov.19, v.24) (2). Après cela, l'escorte se disperse et la mariée dort dans la hutte avec sa belle-mère. La mariée y restera trois jours.

Le lendemain, elle se réveille de bonne heure, apporte de l'eau appelée "mativo", qui est alors chauffée, puis la versera dans les mains de chacun des parents de son mari (2 Rois, 3, v.11). Ils lui donnent après un cadeau appelé "Yokudizvamvura", qui peut être n'importe quel objet pour enrichir son foyer, des récipients, des assiettes en bois, des vêtements, les perles, des bracelets, une volaille etc...

---

(1) (2) voir Sir J.Gardner Wilkinson, op.cit., p.34.

Durant la journée, elle restera assise sur une peau de chèvre, tuée pour l'occasion appelée "nhumburamasoso" et la viande cuite est alors mangée par tous. (Lev.7, v.15).

Ceci pour le premier jour, les deux autres jours, la mariée les passe à balayer la cour, ramassant de petites tasses qui seront nettoyées au fur et à mesure des cadeaux reçus. Elle va ensuite ramasser du bois qu'elle apporte au foyer, mais elle ne le laissera tomber qu'après avoir reçu un cadeau. Elle va aussi puiser de l'eau et avant d'entrer dans la hutte avec le pot plein, elle recevra un autre cadeau. De nos jours, ces services sont rendus par sa soeur, sa domestique personnelle, l'accompagnant.

Entre temps, le foyer de ses parents va être bouleversé par l'évènement. Le père sachant maintenant ce qui est arrivé va désigner tout de suite quelques jeunes guerriers, portant seulement des bâtons, pour aller chercher la fugitive. Entre temps un messager du père du marié, appelé munyai, celui qui a déjà joué son rôle d'intermédiaire aux fiançailles, apparaîtra aux alentours, jettera un houe dans le jardin en signe d'amitié et rendra son message : "Je suis la personne qui l'a prise"; et s'en retournera bien vite chez lui, suivi des jeunes guerriers sur ses talons l'utilisant ainsi comme guide. Eventuellement ils entrent au village du marié et commencent à se battre avec n'importe qui. Même la mariée recevait sa mesure de coups sur la croupe, c'était la seule occasion pour de telles escarmouches, sans heurts graves. Les jeunes guerriers s'en retourneront chez eux ramenant la fille chez ses parents et, ainsi, les préliminaires touchaient à leur fin. La jeune fille devait alors dire si elle acceptait ou non le mariage, ceci dans le but de faire constater aux parents les deux parties les vrais sentiments du jeune couple. Si la jeune fille aime vraiment son mari, elle va chercher l'occasion pour retourner chez lui dans la même semaine, seule cette fois. Cet intervalle permet à sa famille de se renseigner réciproquement sur le caractère de l'autre. Peut-être que les tares qu'on avait cherchées auparavant apparaîtront du côté du marié et, en ce cas, on inviterait expressément la jeune fille à rompre, sans égard pour ses propres sentiments. Mais si les renseignements donnaient entière satisfaction, le pas suivant restait aux mains de la mariée. Elle choisissait le moment opportun pour quitter le foyer de ses parents et retourner au sein de cette famille qui l'avait si bien accueillie et honorée la première fois.

Cette fois, cependant, les choses n'allaient pas si brillamment pour elle. Ils ont tous réalisé qu'il y avait une liaison spirituelle entre les deux amants, ce qui mérite la reconnaissance et la joie. Le père tua une chèvre et la donna à la mariée - son cadeau personnel "yokufunda". Un cuissot était mis à part et le reste cuit. Quand ce fut prêt, toute la famille le mangea, la marié partageant son endroit avec la soeur du marié et son oncle. Ce même jour elle retournait chez elle, accompagnée de sa belle soeur, pour porter à son père le cuissot, preuve qu'une chèvre avait bien été tuée pour elle, ce qui voulait dire aussi que la bonne entente régnait entre les deux familles. Le lendemain elle repartait vers son mari. Il faut bien rappeler que pendant tout ce temps elle dort dans la hutte de sa belle soeur et ne communique en aucun cas avec son mari.

Quelque temps après, le messager entre les deux familles - "munyai" - apparait de nouveau à l'horizon du foyer des parents de la mariée. Il leur dit que la jeune fille se trouve de nouveau chez son mari, signifiant qu'une action plus positive aurait dû être entreprise pour conclure, enfin, le contrat de mariage. Le père de la jeune fille déclare alors que l'association des familles est désirée et, pour conclure, il demande encore deux cadeaux : 1° "mbere

2° Nwanyanusha, qui peuvent être, ou bien deux chèvres, ou deux houes, ou un de chaque, ce geste signifiant le respect dû au père de la fille qui se trouve en position supérieure, selon leur système de parenté déjà montré. En même temps, le munyai était informé de la quantité de rovoro, (lobola), le prix pour la mariée, après quoi il retournait chez lui. Le deuxième cadeau, de nwanyanusha ou chèvre/houe, s'il n'agissait d'une bête, est considéré comme une partie du rovoro.

Entre temps, la mariée est soumise à ce qu'on appelle un test, un temps [illegible], qui [illegible] l'accompagne, quand la virginité était jugée (Isr. Gn v.5), il n'y avait ni pour ni démenti pour elle.

Quelque temps avant son enlèvement, sa tante s'assurait de la bonne conduite de leur fille par l'examen minutieux de sa virginité. Dans la plupart des cas, la jeune fille était vierge. Sa tante l'avait suffisamment mise en garde et surveillée pour qu'elle ne se laisse approcher par personne. Quand la fille était faible, ce qui était

assez rare, son père était averti de ce cas pendant l'enlèvement pour qu'il soit plus prudent dans sa demande de roboro. Si c'était une fille qui avait eu une mauvaise conduite, elle pouvait donc être aussi bien déjà enceinte, le mariage ne serait pas accepté par l'autre partie. Alors on aurait recours au rituel "kuvuna musana" et d'autres compensations déjà montrées. Le père aurait fait de beaux projets, mais l'inconduite de sa fille l'obligerait à reconsidérer sa demande de bétail. Ce paiement de la dot n'était bien honoré que lorsque la virginité de la jeune fille était reconnue.

En tout cas, des mesures ont été prises par les femmes du foyer du mari pour vérifier l'état actuel de la mariée. Il y avait divers moyens pour prouver la virginité de la jeune fille. En premier lieu, on lui donnait un bébé à faire têter. Si elle refusait, on savait qu'elle n'était plus vierge, si elle acceptait l'enfant, tout était normal, elle recevait en échange un cadeau pour cette épreuve (une petite bête). La croyance était que si elle donnait le sein à un bébé n'étant plus vierge l'enfant tomberait malade et pour éviter ceci, généralement elle refusait l'épreuve.

Les vieilles femmes savaient bien reconnaître l'état de la fille ! Quelques signes ne trompaient pas, la poitrine devenait molle et tombante, des salières se formaient à la base du cou, souvent une mauvaise mine, des cernes aux yeux étaient les signes évidents d'une fatigue anormale. Les mères veillaient surtout à l'apparence du cou. Autre chose encore pour les mères, le pouvoir de résistance au froid de l'hiver. Une fille vierge avait les membres inférieurs exposés tout le temps et ne le sentait pas.

La méthode la plus connue consistait à un examen approfondi dans la rivière par les vieilles femmes. La mariée était amenée par au moins deux femmes de la famille de son mari, examinée et ramenée au foyer dans la liesse, avec l'indifférence, une grande feuille pleine ou trouée portée dans la main, ou avec un récipient plein d'eau - ou à demi vide, selon le cas. Dans d'autres endroits, la nouvelle n'était communiquée qu'à la mère du fils qui en informait les autres en leur montrant un morceau de viande : rôti, si la fille était vierge, cru si la fille ne l'était plus.

Maintenant, si la feuille n'était pas trouée et le récipient plein, il y avait une joie générale dans le village, les femmes criaient et le mari, bien sûr, était très heureux ; ainsi la procédure de mariage se poursuivait normalement jusqu'à la fin. Mais si la feuille était

trouée, voilà ce qui pouvait arriver :

1°) La mariée était renvoyée directement dans son foyer et la procédure de mariage terminée, ou, si l'on jugeait trop honteux de la renvoyer directement chez elle, eu égard à son père, elle pouvait rester, mais ignorée de toute l'assemblée, ce qui signifiait qu'elle n'avait pas de place dans leurs coeurs, et en conséquence elle devait les quitter pour revenir chez elle.

2°) Si la mariée était aimée de tout le monde, y compris le mari, elle pouvait être acceptée en dépît de sa condition.

Diverses actions étaient entreprises, au cas où elle était acceptée en dépît de sa mauvaise condition. Celle qui convenait le mieux était d'ignorer le fait et de faire procéder au mariage comme si rien n'était arrivé. C'était valable que, s'il n'y avait pas de complications de grossesse, la mariée pouvait s'amender en aimant davantage son mari. Mais, s'il y avait une liaison plus évidente et si cette liaison amenait une grossesse, alors le problème n'était pas si facile à résoudre, au moins du côté de la mariée. Dans ce cas là, l'issue de discorde était inévitable et l'entente impossible entre les deux parties.

Le mari et sa famille pouvaient pardonner à la fille et conclure, mais l'épreuve du temps menait souvent au désastre du mariage ainsi formé. Ce n'était que dans l'absence totale d'une liaison avec le premier amant, qu'il y ait grossesse ou non, que le mariage pouvait être mené à bien et une action légale restait alors entre les mains du mari. Il pouvait accepter cette femme, avec un rovoro réduit, appelé "pfumabenzi". L'instance close et l'enfant né de cette liaison était considéré comme la possession du mari légal. Il n'en restait cependant pas là et parfois se conduisait irrespectueusement envers son beau-père. Ceci signifiait que le "masungiro" rituel ne pouvait à jamais être demandé de lui et, en conséquence, ses beaux-parents ne devaient pas recevoir les deux cadeaux : le bouc et la chèvre, ce qui n'aurait qu'aggravé les choses (voir plus loin).

Une autre action pouvait avoir lieu quand la mariée, bien que pardonnée et déjà mariée, devait subir l'épreuve du procès-verbal dans la cour du chef, avec présent son premier amant, face à face. Dans ce cas là, l'amende imposée allait au mari, au lieu du père de la fille et la légalisation de l'enfant était aussitôt décidée. Tout cela pouvait même mener au mariage, avec très peu de rovoro, simplement parce que la fille avait perdu sa virginité et, de plus, les complications

d'une grossesse ne faisaient pas forcément d'elle une bonne épouse et une bonne mère de famille.

La procédure du mariage dans les circonstances normales se déroulait ainsi. Le "munyai" était informé du nombre de bêtes à donner et une date était fixée pour l'arrivée d'une équipe désignée par le beau-père, pour voir le rovoro. Il arrivait que le père du marié était incapable d'élever le nombre de bêtes demandées et alors, des arrangements intervenaient - le plus commun étant un mariage de service pour un nombre limité d'années. Une autre procédure, dans d'autres endroits, consistait dans la consigne d'une ou deux filles issues du mariage ainsi contracté, avec l'obligation de lui remettre le "rovoro" quand elle serait en âge de se marier. Nous avons entendu parler d'une consigne de grains, au lieu de bétail (Osée 3, v.2), mais c'était rare avec un article si vital et sujet à trop de fluctuations.

Quelquefois, avant l'arrivée de l'escorte venue pour voir le rovoro, la mariée s'en retournait chez son père où elle devait attendre pour être emmenée chez son mari, après le paiement de son prix. La procédure ici est variable d'un endroit à l'autre. Elle pouvait aussi rester au foyer de son mari, avec ses soeurs, en attendant la transaction finale.

Les membres de l'escorte venus pour voir le "rovoro", varient encore de-ci, de-là. Ils pouvaient être guidés par le beau-père, ou par son frère cadet (l'oncle de la mariée). Deux ou trois autres pouvaient assister, souvent les frères et les cousins de la mariée.

Ils arrivent généralement au coucher du soleil ; on les reçoit avec la courtoisie dûe au rang de supériorité par le système de parenté déjà montré, de la nourriture leur est donnée et une hutte pour y passer la nuit, avec une natte qui, après, est emportée chez lui par le chef de la délégation. Le lendemain, le chef de cette délégation appelle le munyai pour lui dire qu'ils sont prêts à voir le bétail. Le munyai avertit l'oncle du marié qui, à son tour, avertit le père. En principe, ils devaient tous aller voir ces bêtes. Ils ne le faisaient qu'après avoir reçu quatre cadeaux spéciaux :

1°/"whiradanga" - une petite marque - pouvant être un couteau ou un bracelet, qui leur permettait de monter le mur de la clôture du bétail.

2°/"messo" - une autre marque - une houe qui leur donne des yeux pour voir le bétail.

3°/"shamu" - une canne - avec laquelle on conduit le bétail. Et :

4°/"chitovo" - la peau de chèvre - ou la natte sur laquelle ils avaient dormi la nuit précédente, ou cela pouvait encore être une houe.

Le bétail inspecté, ils retournaient à leur hutte et demandaient un bouc, qui confirmait l'inspection officielle du bétail - le bouc s'appelle "tsinhe". Il est tué et mangé par tous. On donne à munyai une épaule pour l'emporter chez lui ; le cuissot et la peau sont donnés aux parents de la mariée, comme une preuve de satisfaction.

Puis ils retournent chez eux, laissant le bétail. Si l'escorte est guidée par l'oncle de la jeune fille, alors un rapport détaillé est fait au père sur les conditions de rovoro, le cuissot et la peau lui sont donnés comme preuve de leur visite.

Aussitôt, le père de la mariée ordonne à ses femmes de préparer la bière. Il faut dix jours pour faire la bière. Une description détaillée de la fabrication de la bière africaine apparaîtra plus loin.

Quand tout est prêt, l'oncle de la mariée va au munyai pour lui dire d'amener le bétail au futur beau-père. Des garçons nommés par le beau-père aident l'équipe du côté du mari (son oncle et quelques amis) à conduire le bétail, à la date fixée par l'arrangement initial. Le bétail arrive à destination, tard dans la nuit, il est mis dans un pâturage clos, puis les hommes l'ayant amené vont manger et boire, une hutte leur est donnée pour la nuit.

Le lendemain, la coutume veut qu'ils demandent de la viande appelée "tsvusadanga". A cette occasion, on tue une chèvre - la contrepartie du "tsinhe" faite par le beau-père, lors de l'inspection du bétail. Le cuissot et la peau sont une fois encore réservés au père du mari, tandis que le reste est cuit et mangé par tous. La bière est bue, preuve de la continuation de la procédure du mariage.

Avec le paiement de rovoro, le contrat de mariage est considéré honoré, suivi bientôt par le transfert de la mariée. Si elle se trouve déjà chez les parents de son mari, on lui donne des perles - ("rokupa" - à donner" -, qui signifie une invitation à se rendre à la hutte de son mari). "Avec cette chose, je te dis qu'il t'est permis maintenant d'aller te coucher dans la hutte avec ton mari", dit le beau-père. Peu après, dans la soirée, la mariée est amenée à la hutte de son mari - l'action étant appelée "kuswitsa" - (avoir donné) - par la soeur du mari - avec laquelle elle dormait jusqu'ici, qui la donne à son mari, quand le contrat formel de mariage est achevé. Dans le cas où la mariée est encore auprès de ses parents, son père envoie un message, par l'intermédiaire de son frère (l'oncle de la mariée), chargé d'informer le père du marié, via munyai, que la fille est prête et peut

être amenée chez son époux. Quand la confirmation du message était obtenue par le retour de l'oncle, le père de la mariée demandait à son frère de choisir l'escorte accompagnant la mariée. Elle se composait généralement des deux tantes paternelles, guidée par l'oncle, jusqu'au moment où il passerait ses pouvoirs à munyai. L'escorte quittait la hutte paternelle dans la soirée, portant les affaires personnelles de la mariée - sa dot - y compris quelques chèvres chargées d'un panier de grain rupoko attaché par une corde à ses couvertures. Le munyai guide l'escorte jusqu'à son arrivée au village du mari, le même processus que la première fois, les laisse hors du village, tandis qu'il rentre tout seul pour informer le père de leur arrivée. Les femmes vont à leur rencontre et les conduisent à l'intérieur avec excitation et joie. Les deux tantes dorment dans une hutte séparée, tandis que la mariée prend sa place auprès de sa belle-mère, ou belle-soeur. La mariée est maintenant considérée comme faisant partie du patrimoine de son beau-père. Lorsqu'elle va vers son mari son beau-père lui donne un gage, signifiant qu'elle est libérée de sa tutelle, "sunungurwa", et qu'il lui est maintenant permis de se coucher avec son mari. Le lendemain on tuerait encore une chèvre pour les invités, mais les deux cuissots et la peau sont apportés au père de la mariée, à leur retour, soit deux jours après. Dans d'autres lieux, une des tantes du mari conduit la mariée dans la même soirée à son mari. On entend sa voix au dehors : la femme tape des mains. "Qui est là ?" et le mari ouvre la porte. La tante donne des perles à la mariée et dit "hoyo mukadziwako" (voilà ta femme). Il la remercie et lui donne comme signe de gratitude un ustensile de cuisine, un couteau ou une cuillère. La tante se retire et laisse, enfin, les deux amants seuls.

La nuit de noces.

C'est un moment important pour les deux époux, si la mariée est vraiment vierge. Elle doit être gagnée doucement par son mari, avec des cadeaux avant qu'elle ne se soumette à ses exigences. Les cadeaux (perles, bracelets, vêtements) étaient exigés par la mariée à chacune des demandes du mari pendant la nuit de noces :

1° : pour ôter ses vêtements;

2° : pour s'asseoir sur la natte ;

3° : un autre cadeau, appelé "rufukajira", pour qu'elle couche sous la couverture, mais sa tante lui avait dit [illegible] le nom à son mari ;

4° : un autre pour se [illegible] vers lui, [illegible] et la poitrine couverte par ses mains croisées;

5° : un autre cadeau pour laisser son corps libre et abandonné ; ce cadeau est appelé "vatele", du verbe tera - se soumettre. Dans d'autres régions on l'appelle "matingi marembwe-tele", c'est-à-dire pour laver son pénis avec les lèvres de son vagin ;

6° : un autre cadeau pour se laisser embrasser et caresser ;

7° : un autre pour lui montrer que ses caresses lui sont agréables ;

8° : un autre pour appeler le mutupo (ou nom de famille) de son mari au moment suprême (que ce soit réel ou non) ;

9° : un autre cadeau pour le nettoyer après l'acte sexuel, avec un morceau de peau, spécialement préparé par la mariée (en fait donné par sa tante) - c'était un morceau de fine peau de chèvre appelé "chitembwe" (on utilise de nos jours un tissu), et :

10°, le dernier, plus grand que tous les autres, est un cadeau spécial appelé "gomwe) (pl. makomwe = uterus), qui, sur l'assurance du mari, est conditionné par deux choses :

1) que la mariée soit vierge et
2) que la longueur de ses "matinjes" (les lèvres de son vagin) le satisfasse.

Ce dernier cadeau est vraiment la fierté de la mariée et il consiste généralement en une chèvre qu'elle conduit orgueilleusement elle-même et qu'elle donne à sa mère, un ou deux jours après la nuit de noces. Elle ne reçoit [illegible] le "gomwe" si elle a perdu sa virginité, quoique ses "labia minora" [illegible] suffisante pour la satisfaction du [illegible]. Elle reçoit un cadeau [illegible] virginité, même si "ses labia minora" n'est pas ce que l'on attendait, surtout si elle a fait de son mieux dans la tentative. La virginité est donc prépondérante [illegible] nous avons trouvé des hommes de la ville [illegible] de [illegible] jours, lorsqu'ils [illegible] des filles [illegible]. Il n'en est [illegible] avec les filles de la ville, qui [illegible] avec [illegible], sans aucune intention de [illegible].

Mécontentement évident du côté de la jeune fille si elle ne reçoit pas son cadeau de gomwe. Tous savent alors qu'elle n'était pas vierge. Il [illegible] de [illegible] voir [illegible], [illegible].

Ceci nous montre une fois de plus l'importance de la virginité que tout le monde attendait (Isa. 62, v. 5).

Il arrivait aussi un mécontentement entre les deux époux, à ce sujet, surtout quand la mariée sait que l'attente de sa mère n'a pas été achevée. Les maris font des promesses sur le moment, qui ne sont pas tenues par la suite. De là, un mariage consommé normalement débute mal et aboutit souvent à un désastre.

Si "gomwe" est donné à juste titre, alors la joie et le bonheur prévalent partout. La mariée conduit sa chèvre accompagnée de ses tantes et de ses soeurs, avec les deux cuisseots et la peau destinés à son père, ce qui prouvait que le mariage était bien consommé et la chèvre montrait à la mère que le mariage était heureux. Partant, on ne pouvait que se réjouir d'une union aussi complète.

Toute l'instruction pour la conduite à tenir dans sa nuit de noces et après est donnée par la tante dans la période entre son premier enlèvement et son entrée dans la hutte de son beau-père, après le paiement du rovoro, ("waka sungwa na baba"). La mariée a comme obligation sa vie durant de veiller à l'hygiène intime de son mari, selon leur ancienne coutume d'adoration du soleil et de fécondité. Ceci est encore strictement observé de nos jours dans toutes les régions rurales, mais se perd dans la jeunesse des régions urbaines, sous l'influence occidentale. Dans les endroits plus conservateurs, ceci consiste en un récipient spécial rempli d'eau fraîche et propre, préparé chaque soir, avec le secret espoir de rencontrer intimement son mari, qu'ils soient encore unis ou pas, le récipient est toujours là, prêt pour l'occasion, recouvert d'une fine peau de chèvre, appelée "chitehwe", qui est lavée chaque matin et mise à sécher dans un endroit secret et inaccessible. Après chaque ébat amoureux la femme fait la toilette intime du mari avec beaucoup d'attention et très tendrement, remplaçant l'eau à nouveau pour un éventuel usage. Dans d'autres endroits, la coutume a quelque peu dégénéré, mais se maintient quand même, avec un tissu sec, gardé pour l'occasion sous l'oreiller de la mariée, lavé et séché le matin suivant, gardé de nouveau pour une prochaine fois. Je n'ai jamais entendu aucune autre version dans la même et on la trouve dans presque tous endroit inaccessible [illegible]

[illegible] onela, [illegible] de mon premier rêve amoureux et qui, depuis ce temps-là, est devenu son confident, celui qui a pris une part active pour son mariage. Pour bien faire il devrait prendre chez lui son élève, une semaine environ, et vérifier la capacité de celui-ci dans son rôle de futur mari ayant charge de famille, voir s'il est capable d'assumer

cette responsabilité familiale et sa place, juste titre, dans la société communale. Dans les divers devoirs du ménage l'oncle devait aborder les sujets les plus intimes de sa vie. On conseillait au jeune garçon de se conformer à toutes les demandes de sa femme la nuit de noces, et veiller à ce que trois de ses demandes reçoivent un traitement spécial : lorsqu'elle appelle son mutupo pendant l'extase; elle devait intimement le garder propre, comme s'il était une partie de son propre corps et elle ne devait recevoir "gomwe" que pour deux choses : sa virginité ; sa "labia minora". La variation du dernier point restait à la discrétion du jeune homme. Tous les aspects de la vie de ménage (à voir plus loin), avaient comme base principale : sur son autorité dans sa maison (Deut.21, v.18), le respect dû par ses enfants (Prov.17, v.6), l'obéissance paternelle (Prov.1, v.8 ; 13, v.24 ; 19, v.18 ; 20, v.7 ; 29, v.15) ; honorer et obéir les anciens (Exod. [illegible], v.[illegible]), son droit de polygamie (1 Rois 11, v.3 ; [illegible] Fam.[illegible], v.8) ; la position de la femme principale (Gen.21, v.10) et des autres.

Après une semaine à cette école, le jeune homme sortait formé d'un tas d'idées nouvelles, qui lui tournaient quelque peu dans la tête, y créant ainsi le noyau du modèle de sa vie et l'individualité. Lorsque l'unité de la famille serait complète, il mettrait toutes ces idées en pratique.

Une variété d'autres formes de mariage. Il y avait toujours d'autres formes de mariage dans les familles d'Agidymba, se conformant au nombre de conditions créées par les hasards de la vie humaine qui ne pouvait pas être accomplie par la procédure de mariage ordinaire, tel que le mariage d'enlèvement arrangé sans le concours de parents, le mariage de fuite, le mariage même d'enfant, de succession, d'esclavage, de service, et le dernier, le mariage selon les loix coloniales (civil). Nous allons résumer ces formes pour compléter l'ensemble du système de mariage, sans évoquer les détails inutiles, n'ayant aucune signification.

L'enlèvement sans le concours de parents; dans la procédure générale du mariage, nous avons vu que c'était le père du marié qui avait pris les mesures nécessaires pour l'enlèvement de la fille, à l'aide de ses deux ou trois proches confidentes, mais sans la connaissance de ses parents, qui menait à la conclusion du contrat final. C'était en effet un effort des deux époux continu avec l'aide de la famille du marié. Mais il y avait une autre variante d'enlèvement arrangé, où c'était une affaire exclusive des deux jeunes décidés à se marier,

sans la connaissance au préalable de leurs parents. Bien sûr, un tel mariage sans la sanction finale de leurs parents serait toujours nul et non avenu. Mais c'était, en effet, une arme effective des deux jeunes pour forcer la main de leurs parents à accéder à leurs propres voeux. Ce prélude de mariage est, bien sûr, une affaire moderne, car dans le passé lointain il était tout à fait inconcevable pour les jeunes de passer outre, sans se conformer aux voeux des parents.

L'enlèvement "kutizisa" (du verbe tiza : s'enfuir), affaire des deux jeunes amants, était alors un cas anormal, et pas si fréquent de nos jours. Ceci pouvait se produire, même si la jeune fille était déjà fiancée à un autre mâle sur l'initiative de ses parents. Son père aurait dû la réclamer, mais le fait que la fille s'enfuit chez un autre amant amenait la rupture des arrangements précédents et la conclusion rapide du mariage des deux amants à une compensation minime de rovoro, surtout si la fille était déjà enceinte, avec un accord pour une livraison à une date ultérieure, ce qui menait souvent les parties en justice.

Au cas où il y avait un amour sincère entre les deux jeunes, de bons antécédents, alors l'enlèvement se déroulait exactement de la manière que l'on a déjà décrite, avec les deux équipes se rencontrant dans un endroit en dehors du village de la jeune fille et la ramenant au village du marié, l'attirant toujours en route avec des cadeaux à chaque obstacle rencontré, jusqu'à sa destination.

Personne ne l'attendait, bien sûr, à sa destination, mais elle était guidée secrètement à la hutte de la mère du marié et y était prise en charge.

Le lendemain une dispute officielle avait lieu entre le père et son fils. Il était alors convenu qu'une amende (une chèvre) serait payée. Le garçon devrait payer cette amende à son père pour avoir enlevé une fille sans sa permission. D'habitude, la chèvre était donnée par l'oncle pour l'occasion, mais s'il n'en avait pas, alors le garçon devrait chercher aux alentours pour s'en procurer une sur la base d'un troc, avant de rencontrer son père.

La chèvre en main, le garçon et son amante attendaient pour comparaître à la cour de jugement constituée par son père et son oncle. Son père se renseignait d'abord auprès de son frère sur la nature exacte de la dispute, et plus tard dans la matinée, les deux jeunes comparaîtraient devant les deux juges à l'ombre d'un arbre dans le jardin, pour exposer leur cas. Le père demanderait à son fils la vérité sur l'enlèvement, pour apprendre de lui la confirmation de

l'évènement. Le cas serait largement exposé, le gaçon demanderait pardon à son père et lui présenterait la chèvre comme un moyen de pacification. Tout de suite après, les deux amants se retireraient afin de permettre au juge et à son conseiller de délibérer sur le caractère de la nouvelle famille. Très souvent, ce conseil ne pouvait qu'admettre la jeune fille et procéder au mariage. Le père retournait alors à son dare, suivi de son fils, de la fille tirant la chèvre et de l'oncle.

Le père du garçon cherchait alors un munyai pour l'envoyer avec une houe aux futurs beaux-parents. Le munyai était libre d'exercer sa mission comme il l'entendait. Il pouvait ruser et se présenter à la résidence du père de la fille comme un visiteur occasionnel pour s'informer de leur état matériel ; ensuite, il laisserait la houe quelque part en les quittant et crierait d'assez loin, "tov-a-rikai-vuno", j'ai ta fille... (mentionnant son nom). Un autre munyai n'aurait pas osé paraître devant le père en colère, mais aurait jeté la houe dans le jardin en criant les mêmes mots. En voyant la houe dans son jardin, le père de la fille désignerait deux fils ou frères, pour suivre le munyai, portant le message de la quantité de rovoro demandé et ils suiveraient le munyai à la trace sans jamais lui parler. En arrivant à destination, ils ne voulaient pas voir le jeune homme, mais seulement leur soeur. Le père apparaissait en scène avec l'assurance que leur soeur était avec lui et que toute la famille l'aimait. "Dites-nous ce que vous voulez", leur demandait-il.

Les émissaires rapportaient le message de leur père et la quantité de rovoro : autant de bétail (en moyenne 4) autant de chèvres (2 ou 3) et la vache pour la mère "ngombe umai" - (ce dernier cadeau à discuter plus loin). De nos jours, le nombre de bétail est en moyenne à 10, plus quelques livres sterlings, une exigence moderne.

Ensuite les émissaires partaient, sans revoir leur soeur, ni le bétail sus-mentionné, mais le père du garçon faisait appeler ses futurs beaux-parents quand la bière, ainsi que le rovoro, étaient prêts.

Quelques jours plus tard, les beaux-parents se rendaient à l'invitation pour voir le rovoro, "munyai" les amenait au village. On leur donnait des cadeaux, "musafuri" ou "rusumudzo", signifiant l'invitation d'entrer chez eux et le désir de relations amicales. Ils revoyaient les jeunes amants pour la première fois ; ceux-ci les saluaient quand ils avaient bu et mangé. Un peu plus tard, ils demandaient à voir le bétail du rovoro et, ensuite, la procédure du mariage intervenait sur le modèle déjà mentionné.

Mariage de fuite. C'est une autre variation d'enlèvement "kutizira mukumbo" qui s'effectuait seulement sur la propre initiative de la fille, qui "tombait comme un cheveu sur la soupe", à la grande surprise de la famille. La fille se présentait simplement toute seule, à un personnage du village de son amant, sans même le connaître. Ceci était généralement considéré comme un acte de désespoir, dans le but de trouver une solution à son problème :

- 1°. La fille étant enceinte et son amant l'ayant quittée, ou bien absent temporairement de chez lui ;
- 2°- la fille voulant échapper à un mariage arrangé par ses parents pendant son enfance, à un homme qu'elle n'aimait pas, ou arrangé récemment contre son gré ;
- 3°- elle est déjà mariée, mais son mari est intolérable et son amant pas encore décidé au mariage. Cet acte de désespoir était toujours bien compris par tous ceux qui étaient concernés. Si l'amant était absent, on prenait des mesures pour les réunir très vite, ou des contacts suivaient pour son approbation au mariage, en cas d'absence prolongée. Si l'amant était indécis, ou peu disposé, on le pressait de changer d'avis.

L'hôte de la jeune fille cherchait alors un munyai pour informer sa famille, après quoi des négociations officielles suivaient, pour achever le contrat. Si la fille était déjà fiancée à un autre homme, ou si elle avait quitté son mari, des complications se produisaient, comme le retour de "rovoro" et la compensation nécessaire qui, dans la plupart des cas, s'effectuait avec l'aide des nouveaux hôtes. Toute l'affaire se déroulait rapidement, de sorte qu'elle menait souvent à un deuxième mariage avant la dissolution du premier. L'issue finale était le jugement du Chef, ce qui était parfois assez long.

Le mariage d'enfant. Cette forme de mariage était conclue par le père de la fillette encore bébé (dans certains cas, elle n'était même pas née), avec un homme adulte la désirant pour lui ou pour son fils. C'était le résultat d'une situation économique désespérée. La famille étant ruinée, pas d'espoir d'amélioration sans l'acquisition de bétail ou de nourriture. Alors, on échangeait la promesse que le créditeur marierait une de ses filles ou la donnerait à un membre de sa famille. Un tel mariage s'appelait "kuswarira". C'était une sorte de sécurité pour contracter du crédit (une livre de viande vivante), quand la victime n'était pas, ou ne pouvait pas être con-

sultée, mais cette procédure était souvent le fait d'une grande sécheresse ou d'une période de famine. Alors on voyait ~~la multiplicité de~~ se multiplier ces contrats.

La proposition d'un tel mariage venait du père de la fille, sans aucune autre formalité, sans cadeau, sans l'intermédiaire du "manuyai". C'était la demande d'une bouche affamée demandant satisfaction. Parfois, sans que la disette soit en cause, un homme s'amourachait d'une petite et il venait faire sa demande au père, en lui apportant une bûche sèche - appelée "mutanda". Souvent, on acceptait la proposition et l'amitié entre les deux familles ne faisait que croître pendant la croissance de la fille. A l'âge défini, lors de la demande, on faisait des arrangements plus concrets avec les paiements en bétail et cadeaux.

Revenons au premier cas ; le créditeur acceptait la proposition en donnant généralement une houe - "rutendo" -marque de gratitude - donnée ensuite à la fille. Ceci équivalait à un accord définitif entre les deux familles, suivi par des relations amicales et le paiement partiel en bétail. De là, le mari futur devait apporter des petits cadeaux, chaque fois qu'il venait la voir.

Quand la fille atteignait sa maturité, on faisait des arrangements sur le nombre total de bêtes à fournir. La fille savait déjà si elle aimait son mari ou non. Très souvent une ou deux soeurs du mari venaient et séjournaient chez la mariée pour quelques jours, afin d'assurer les charges du ménage. C'était une indication, pour bien lui montrer ce qu'on attendait d'elle une fois mariée. En arrivant les soeurs posaient des perles sur les épaules de la jeune fille "kukanda gosi" ; si elle les acceptait elle était consentante, mais si elle les refusait, les complications commençaient ! Pour la fille, la solution souvent adoptée en cas de refus était l'enlèvement par un autre, ou la fuite ~~au~~ dans le village d'un amant.

Le nombre de bêtes demandées lors du premier accord était toujours inférieur à celui du mariage ordinaire, puisqu'on envisageait leur élevage assez convenable au cours des années suivantes. Il n'était plus question de les rendre en cas de rupture du mariage. D'autre part, des liens d'amitié unissaient ces deux familles, alors, pour ne pas tout perdre autant d'un côté comme de l'autre, on proposait le fils du créditeur, ou son frère cadet plus proche de l'âge de la fillette, puisqu'un mariage d'enfant ne différenciait pas tellement d'un mariage ordinaire, et les chances de succès étaient bonnes et

la solution honorable, à la satisfaction de la mariée. Le mariage d'enfant fût défendu par l'administration britannique et n'est plus pratiqué.

Mariage de succession. Si le mariage d'enfant était conclu par un homme adulte qui avait déjà une grande famille et qu'il venait à mourir avant la maturité de sa nouvelle femme, son fils aîné héritait de ce mariage, en même temps que de la fortune et du nom de son père. La cérémonie du transfert s'effectuait avec la cérémonie de succession de biens - (comme on le verra plus loin) -. On remplissait un récipient avec de l'eau, la mariée devait la verser sur les mains du jeune homme (2 Rois.3, v.11), reconnaissant ainsi son nouveau maître; l'âge qu'elle avait à ce moment-là n'avait pas d'importance. Elle restait chez son père, tant qu'elle n'avait pas atteint l'âge de la formation. Au moment voulu, on l'emmenait chez son mari, et la procédure était celle du mariage d'enfance.

Mariage d'esclavage. C'était un des mariages les plus anciens. Le maître donnait sa fille en mariage à un domestique, parce qu'il le jugeait bon, très utile et brave. L'institution s'appelle "uranda" (servitude ou esclavage), comme l'on voit dans la coutume biblique (1 Chron.2, v.34-35). Un esclave acquis, par une conquête ou par un malheureux hasard, recherchait protection et subsistance chez l'homme responsable. Il échangeait sa vie pour le service de la sienne. Il devenait, en effet, l'esclave de son maître et sa position avantageait les deux parties contractantes. Quand il avait fait preuve de grand mérite, on lui donnait une fille en mariage, bien que sa position ne changeât point, même si plus tard il donnait le rovoro pour sa femme. Ses enfants ne lui appartenaient pas, à moins que son beau-père ne l'exigeât.

La réalisation de ce mariage était très simple. La proposition émanait du maître, qui recevait alors un cadeau de son esclave, d'ordinaire une chèvre, "rutendo", ou gratitude, et un cadeau à la fille, son "signe d'amour". Le transfert final de la mariée suivait le processus habituel. Le père donnait un petit cadeau à sa fille,"rokupa", des perles ou un bracelet, en lui disant d'aller dans la hutte de son mari et, à partir de ce moment-là, elle devenait elle aussi définitivement l'esclave de son père.

Mariage de service. Une des variantes du mariage d'esclavage était celui de service, pour un temps limité, pas comme dans le premier cas,

servitude pour toute la vie. L'objet primaire d'un mariage de service était d'obtenir une femme, non pas par le paiement d'un rovoro, mais par le service effectif rendu au père de la fille.-(Exod.21,v.1-4). L'initiative d'un tel mariage venait, dans la plupart des cas, de la fille. Elle s'amourachait d'un garçon très pauvre et persuadait son père de commencer les négociations afin que son amant vienne habiter dans une de ses huttes et rende service à la famille, visant au mariage de la fille. Parfois le père n'avait que des filles dans sa famille. Il était alors très content d'avoir un compagnon mâle dans son entourage et lui offrait le mariage de service. Les exemples courants d'un mariage de service s'achevaient après un enlèvement, surtout en cas d'amour sincère, sans espoir de voir un aboutissement à leur union, faute de moyens matériels.

Le garçon allait voir son futur beau-père, pour proposer ses services comme domestique. Un peu plus tard, environ un mois, le père donnait à sa fille, comme le veut la coutume, le cadeau "rokupa", en lui disant d'aller dans la hutte de son mari.

Quand la fille était enceinte, elle disait à son mari qu'elle était une bonne "ndanaka", c'est-à-dire qu'elle attendait un enfant. Le mari la ramenait tout de suite à son village pour la remettre aux bons soins de sa mère, sa soeur, ou de parents, même d'un ami, s'il était étranger à la région, pour éviter le contact avec ses propres parents jusqu'à la cérémonie mythique rituelle de "masungiro" (décrit plus loin). Elle retournait chez elle après cette cérémonie.

Le résultat de cette naissance déterminait la position du père "mugariri" - (le domestique). Si c'était un garçon, le père continuait à servir pendant huit années, puis son fils considéré comme capable à cet âge prenait la suite, et le père pouvait déménager. Ce fils était alors considéré comme le fils de son grand-père (du côté de sa mère) et le rovoro était payé par lui (Exod.21, v.4).

Maintenant, considérant que le deuxième enfant était une fille, le bébé devenait la propriété des parents de sa mère et le "mugariri", avec son premier fils, pouvaient ainsi déménager à leur gré, quand ils le voulaient. Le bétail obtenu au mariage de la petite-fille passait aux grands-parents. Son père et son grand-père pouvaient aller le voir. La présence de son père était la preuve qu'il était un homme libre et capable de conseiller son ancien maître.

Le mariage civil. L'administration britannique a reconnu les lois coutumières de mariage dans toutes les formes, y compris le mariage de succession, sauf celui d'enfance qui était défendu. La polygamie est aussi expressément reconnue (1) en dehors d'un mariage civil contracté selon la loi coloniale (chrétienne).

La loi coloniale introduit aussi (chap.79,sec.4) l'obligation du consentement libre et volontaire de la fille ou femme dans toutes formes de mariage, ce qui était dans la loi coutumière "de facto", mais pas "de jure".

La section 4 (2) du chapitre 73 spécifie aussi expressément que les lois coutumières qui interdisent le mariage indigène conformément à leur système de parenté du sang ou affiliation par mariage, auraient dû prévaloir sur la loi coloniale, mais si un mariage était conclu par les indigènes selon les prévisions de la loi coloniale, alors cette dernière prévalait, dans ce cas-là, sur les lois coutumières.

Tous les mariages indigènes devraient être enregistrés et la section 12 de la loi coloniale permet le mariage civil selon le rituel chrétien, conduit devant un officier de mariage sur la présentation d'un certificat donné par l'officier d'enregistrement témoignant que les deux parties ne sont pas apparentées (selon la norme européenne), que chaque membre n'est pas déjà marié à une autre personne et que les deux parties consentent au mariage librement et volontairement.

Un mariage civil n'était pas incompatible avec le payement d'un rovoro qui, généralement, atteignait un maximum de 4 bêtes ou £.20.

Toutes ces mesures coloniales n'ont pas été accueillies chaleureusement, ni par les parties contractantes, ni par les porteurs de la tradition orale. Nos informateurs nous disent que seulement très peu de mariages civils ont été conclus, surtout parmi les parties plus pauvres. Chaque mâle aspire, suivant l'orgueil masculin, à obtenir une femme demeurant dans les réserves régies par les lois coutumières, en payant au moins six bêtes et £.80 en espèces, le prix actuel d'un rovoro, et à laisser le mariage civil aux pauvres.

Mais pour arriver à un chiffre exact, il est nécessaire d'entreprendre une recherche sur place, ce qui serait un champ utile de travail pour les chercheurs locaux.

---

(1).Statute Law-Section 10 Native Mariages.Act.1918, chap.79, sect.4 (1).

Les cadeaux du mari aux beaux-parents.

Nous arrivons maintenant aux trois cadeaux importants qui sont des obligations pour le mari envers ses beaux-parents, coutume bien enracinée dans le culte ancien de fécondité.

Ces cadeaux sont, en effet, l'hommage du mari au pouvoir de fécondité de sa femme, hérité de sa mère et de la lignée de ses ancêtres, qui, on le croyait, vont continuer à assumer la protection de leurs enfants.

Ces cadeaux ne font pas partie du "rovoro". Ils ne sont que des cadeaux personnels, complètement détachés de l'aspect légal du mariage et sont, en effet, donnés, s'il y a mariage ou non, tant que l'homme a une femme qui lui porte son enfant. Il sent qu'il a le devoir de remercier la mère de sa femme et la grand'mère de lui avoir donné une partenaire qui porte ses enfants. Il craint, en négligeant ce devoir, les esprits de ces femmes qui se vengeraient de lui et de sa famille, semant le malheur : la maladie, la stérilité de sa femme, la pauvreté, la famine et enfin la mort. Un phénomène naturel, tel qu'un fort orage frappant un arbre aux alentours, ne pourrait être qu'un avertissement signifiant que l'esprit de la grand'mère de sa femme est en colère et que des ennuis beaucoup plus graves pourraient arriver s'il négligeait ce devoir pour quelque raison.

Puisque ces cadeaux n'étaient pas une condition sine qua non au mariage, mais seulement son produit, ou simplement l'union d'un homme et d'une femme, et puisque leur sanction n'était pas une sanction humaine immédiate, qui pouvait bouleverser cette union, la nature ingrate de l'homme tentait de les négliger, surtout dans les moments de tension, vue la difficulté de vivre, résultant de l'approvisionnement du "rovoro". Une telle négligence n'était pas forcément intentionnelle, mais tendait à se généraliser, tant que la difficulté matérielle persistait et il n'y avait pas de signe de colères diverses. Il y a, bien sûr , une limite à tout cela. Un enfant pouvait tomber malade et mourir. Puis une autre maladie arrivait dans la famille. Le mari allait naturellement au "nganga", le sorcier, pour ausculter les os (hakata). Le nganga alors tirait au sort (Esther.3, v.7 ; Osée.4, v.12) et lui demandait habituellement s'il avait payé "nhunzwi ambuya" (la chèvre pour la grand'mère). "Non, il ne l'a pas fait" ; une explication suivait : il lui fallait aller au service pendant quatre années, pour payer sa femme, jusqu'à

la naissance d'une fille, qu'il donnerait à son beau-père. Les deux chèvres pour le "masungiro", qu'il lui avait fallu payer, avaient été achetées en échange de tous les biens disponibles, ainsi que les vêtements du foyer et, maintenant, il n'avait absolument plus rien pour acheter une chèvre à sa belle-mère et à la grand'mère de celle-ci.

"Alors", lui dirait le nganga, "tu as offensé la grand'mère de ta femme et la maladie restera chez toi, jusqu'à l'apaisement des esprits. Va chez toi et brasse lui de la bière, en lui demandant son pardon et sa protection, et lui dire en même temps que la chèvre que tu lui dois lui sera donnée dès que tu seras capable de le faire". L'homme revenait chez lui et annonçait la mauvaise nouvelle à sa femme. Celle-ci demandait alors à ses parents et à des vieilles femmes de brasser la bière, très inquiète, priant sa grand'mère tout le temps par la pensée, pour apaiser ainsi les griefs de son mari et en lui disant que son mari ferait bientôt son devoir. Entre temps le malade pouvait recouvrer suffisamment de forces pour lutter contre la maladie.

C'était cette façon de penser qui avait contraint tout mari d'Agi-Symba d'honorer la coutume ancienne de fécondité, et il n'est pas question, même aujourd'hui, dans les régions rurales en tout cas, de s'en débarrasser, quelque soit la grande influence occidentale.

"Masungiro" - (le rituel de purification). Le premier de ces cadeaux, au contraire des deux autres, faisait partie intégrale de la première grossesse. Quoiqu'il soit l'aspect légal du mariage, une fois la grossesse arrivée, le cadeau devait être fait presque simultanément avec l'annonce de l'évènement heureux, aux parents de la mariée. Cette fonction pouvait être reportée de quelques jours, voire même quelques semaines, mais elle ne pouvait en aucun cas être oubliée, de peur que la seule vue de leur fille enceinte "ne leur casse le dos".

Dans les premiers mois du mariage, le couple attendait la nouvelle de la grossesse. La femme gardait toujours secrète la première absence de règles. Quand ceci se répétait le mois suivant, elle se confiait à son mari. S'il arrivait qu'ils habitassent avec ses parents (cas du mariage de service de son mari), alors on l'amenait tout de suite chez des parents ou des amis de son mari, jusqu'à l'achèvement du rituel de masungiro par son mari. S'ils habitaient au foyer du mari, alors elle ne cherchait pas à voir ses parents avant le rituel de masungiro. En tout cas, il y avait toujours peu de dispositions de la part des jeunes mariés à rendre visite aux parents de la femme dans les premiers mois de sa nouvelle vie (tant qu'il n'avait pas fait son cadeau), de peur qu'un mauvais sort ne leur soit jeté.

Cependant, la bonne nouvelle était suivie de suite par le rituel coutumier, que le père de la mariée partageait, mais non pas dans les deux autres rituels subséquents. Le cadeau de masungiro consistait en deux chèvres : un bouc (nhongo) à l'intention du père (Lévit.7, v.15-16) qui était mangé par les parents avec leurs enfants, (pendant la cuisson on y avait mélangé une mixture d'herbes, appelée dans la région de Gutu : hazwiyera) et d'une chèvre, à destination de la mère, souvent avec un chevreau - appelé "magaro amai"- la croupe de la mère. Une variété d'autres herbes sont utilisées dans d'autres régions, telles que "mupomboshori" (en Lelsetter) - "Matenyene" (les racines), en Wedza et "mubika", en Chibi.

Habituellement, la nouvelle de la grossesse était donnée à ses parents par le "munyai", qui apportait un hoeu, comme une preuve de la part du mari. Bientôt après, le même homme ramenait les chèvres de "masungiro" et les donnait au père. La livraison des chèvres devait faire cesser le danger qui planait sur eux, même avant de manger le bouc sacrifié avec la mixture d'herbes. Ceci est évident du fait que le bouc était sacrifié et mangé après la confrontation des parents avec leur fille enceinte, au jour fixé pour le rituel.

La cérémonie rituelle se déroulait strictement. Le mari, sa femme enceinte, le munyai et quelques amis arrivaient, à la date fixée, à la résidence du beau-père. Les parents restaient assis seuls dans leur hutte, avant l'arrivée des invités. Le mari et sa femme venaient dans la hutte de leurs parents. Avant d'y entrer, la femme ôtait ses perles, portées autour de sa taille("mutumwe"), les plaçaient sur le seuil et sautait par dessus pour entrer dans la hutte. Tous deux entraient aussi dans la hutte de leurs parents, sans les saluer, et les parents sortaient, sautant eux aussi sur les perles (ramassées ensuite par la jeune femme).

Ainsi s'achève la première partie du rituel. Les parents reviennent maintenant dans la hutte. La mère voudrait bien parler librement à sa fille, mais le beau-père ordonne alors au mari de tuer le bouc. Dès qu'il avait accompli sa tâche, il envoyait à son beau-père le foie et la rate, comme "mushumo", une forme de témoignage que le bouc était tué. Quand la bière était tirée, on lui en faisait parvenir un peu, "mushumo", ce qui voulait dire que la bière était prête. Ensuite, une vieille femme, au retour d'âge, entrait pour chercher une portion de viande maigre, la coupait en petits morceaux et la faisait cuire dans un récipient à part, mélangée à la mixture d'herbes. Le restant de la viande était cuit dans un autre récipient.

Quand tout était prêt, la viande et la mixture étaient apportées au père de la mariée avec du maïs (sadza), qui les partageait alors avec sa femme, son gendre et sa fille. Les autres membres de la famille et les invités mangeaient les restes. La bière était largement répartie. Après cela, les relations normales étaient rétablies entre les deux familles. On ne faisait plus de rituel pour les grossesses suivantes de la même femme, mais le rituel était dû à chaque fille lors de sa première grossesse.

Si l'un des beaux-parents était mort, le rituel était exécuté en présence d'un suppléant, un des frères, ou demi-frères, représentant le père et une soeur, ou demi-soeur, pour la mère. La soeur prenait la chèvre, à moins qu'il n'y eut une autre femme qui ait élevé la mariée pendant son enfance et qui avait alors le droit de suppléer la mère pour le rituel de masungiro. Si les deux parents étaient morts, on exécutait encore le rituel avec leurs représentants, la femme la plus proche parente de la mère recevait la chèvre. Parfois l'oncle maternel se substituait à la mère décédée et recevait la chèvre. Ce qui prévalait être la chèvre dans la propriété matrimoniale.

La chèvre de la mère était sa propriété personnelle. Considérée comme son bien, qui se multipliait et ensuite utilisée pour deux choses :

1°) Le but le plus important était le sacrifice rituel pour l'apaisement de l'esprit de sa propre mère, en cas de maladie dans la famille, pour qu'elle puisse soigner ses arrières petits-enfants.

2°)Elle pouvait utiliser l'excédent pour les besoins des personnes de sa lignée.

A sa mort, toutes les chèvres données par ses filles passaient à ses parents par le sang, qui les gardaient eux aussi pour les mêmes buts.

Si la jeune fille avait perdu sa virginité avant le mariage, le futur mari devait jeter une houe percée dans la hutte de son beau-père, signifiant qu'il ne devait pas attendre le rituel de masungiro de lui. Si la mère avouait à la naissance que l'enfant n'était pas de lui, le mari pouvait réclamer la compensation du rituel de masungiro en plus de ce qui lui était dû. Dans la dissolution d'un mariage le masungiro n'était pas rendu.

"Ngombe umai" - (la vache de la mère). A l'origine ce cadeau était de deux à quatre chèvres et était donné à la mère, parce qu'elle avait nourri la femme dans son sein, toujours la même coutume ancienne égypto éthiopienne de fécondité. Avec le temps on avait changé ce cadeau en une

vache ou une génisse. Et c'est pour cela qu'on dit : "la vache de la mère pour avoir nourri une femme dans son sein". Le caractère important du cadeau, qui indique l'idée de fécondité, était qu'il ne s'effectuait qu'après que la femme ait donné naissance à un enfant. Une femme stérile, si l'on n'avait pas obtenu pour elle une suppléante, était cause de la dissolution du mariage, de même, on ne donnait pas de vache à la mère. Mais au cas où l'on eût déjà donné la vache en même temps que le paiement du rovori, ce qui se faisait parfois, et que le mariage fût rompu, le mari n'osait pas demander le retour de cette vache, alors que le rovoro lui était remis, de peur de s'exposer à la vindicte des esprits ancestraux de la mère. Puisque toujours la mère, en recevant la vache, la dédiait à sa mère morte afin qu'elle veille sur le bien-être de ses enfants, une ingérence en la matière pouvait bien apporter le désastre sur tous. Pour cette raison, dès que la vache était donnée à la mère, personne, pas même le beau-père n'avait de droit dessus.

Comme dans le cas de la chèvre du masungiro, la vache était aussi donnée à la personne ayant élevé la jeune femme dans son enfance, si sa mère était morte très tôt, ou bien à sa naissance.

La vache de la mère était utilisée pour les mêmes raisons que dans le cas de masungiro. D'abord elle se multipliait, après quoi deux génisses étaient réservées pour la reproduction et le sacrifice aux ancêtres maternels, ou à son propre esprit après sa mort, quand la famille avait subi un désastre et que le nganga avait prié pour son apaisement ; tandis que le restant disponible était utilisé pour aider les parents de sa propre lignée, peut-être pour obtenir une femme pour le fils de son frère ou de sa soeur, ou pour d'autres aides.

Quand la mère mourait, le cheptel bien augmenté, avec en plus l'apport de masungiro, était entièrement pris par les parents de sa lignée pour le garder en toute bonne foi, toujours dan le même sens, en consultation avec le swikiro (le médium d'esprit) - nous en discuterons plus loin.

"Nhunzwi ambuya" - la chèvre de grand'mère. C'était le troisième et dernier cadeau donné par le mari aux parents de la lignée de sa femme, ses deux grands-mères maternelle et paternelle. Le principal étant donné à la grand'mère maternelle (pour les raisons que nous avons énumérées plus haut). Elle recevait une chèvre, tandis que la grand-mère paternelle ne recevait qu'un morceau de tissu noir, ou une peau

de chèvre, pour son usage personnel, une couverture quelquefois. Actuellement, une couverture est donnée à chaque grand'mère, encore vivantes. Si elles sont décédées, les chèvres sont données à leurs parents proches pour les offrir en sacrifice au moment venu. Quand les grands-mères mouraient, leurs bêtes étaient partagées entre les parents de même sang, dans la plupart des cas entre les frères, qui devaient en sacrifier après l'héritage, pour apaiser les esprits.

Avec ces trois cadeaux de masungiro, la vache de la mère et les chèvres des grands-mères, le mari pouvait être assuré que rien de grave ne toucherait sa famille, que le bonheur et le bien-être de son ménage seraient certains. Mais si on négligeait quoi que ce fût, il avait la menace toujours présente dans la tête, , ce qui le minait progressivement, au fur et à mesure que le temps passait. Une maladie soudaine était généralement attribuée à cette négligence et la divination d'un nganga ne faisait qu'accroître sa peur ; il ne lui restait plus alors qu'à faire la bière !

La dissolution du mariage.

Aux temps anciens, il y avait très peu de dissolution du mariage, puisqu'il n'y avait pas de raison d'en faire. La femme jouait son rôle prédominant en donnant naissance à des enfants en toute connaissance et obéissance de son destin naturel, et le mari, s'il ne pouvait pas procurer rovoro pour sa femme, se mettait au service de son beau-père et l'association des deux familles se déroulait ainsi sans aucune difficulté. Et s'il arrivait qu'un des époux fût stérile, alors il y avait toujours un suppléant, produit par la famille de l'époux en faute, pour permettre à la société de se reproduire selon les normes naturelles.

C'est seulement en temps récents, surtout depuis l'arrivée des Européens sur le sol d'Afrique avec leur industrie croissante, que furent apportés les bouleversements de certains concepts des modes traditionnels de la vie dans la brousse. Puisque la vie industrialisée ouvrit la voie pour la séparation des familles complaisantes d'une région et pour l'agglomération de contacts humains anormaux dans d'autres régions, avec les résultats pernicieux de privations, de misère, et un certain libertinage de chaque côté.

La femme avait donc une chance de goûter du fruit défendu, ce qui était inconcevable auparavant, et d'ailleurs elle se donnait à la pratique excitante de la sorcellerie, les deux causes fréquentes de divorces, et en conséquence le mari devenait plus harcelant envers

sa femme, souvent plus disposé à la maltraiter et, finalement à la rejeter ; une autre cause de dissolution du mariage.

Même sous les conditions de tension de la vie moderne, la dissolution du mariage chez les habitants d'AgiSymba, dans les réserves, est encore très rare, n'atteignant guère que 2 % de cas, selon les estimations qu'on pourrait déduire des informateurs sur le terrain, dans la plupart des régions plus éloignées des civilisations étrangères, montant peut-être à 4 % dans les alentours des centres industriels. Le mal progressait tout de même, mais pas encore d'une façon alarmante.

La raison du lent progrès dans la dissolution du mariage est due, sans doute, à la procédure de la dissolution elle-même. Dans un mariage, le jeune couple demeurait sous le toit des parents du mari pour une année, au moins, avant d'être considéré comme une famille séparée et économiquement indépendante. On leur donnait alors une hutte séparée pour dormir, avec un petit jardin, mais la jeune femme servait toujours comme apprentie chez la mère de son mari et vaquait aux soins du ménage. La nourriture était préparée et cuite par la mère, assistée de la jeune femme. Ils mangeaient ensemble. On travaillait en commun, mais le produit de leur propre terre était mis pour eux dans un grenier bâti par le mari, aux alentours de son lot.

Après la naissance du premier enfant (décrite au chapitre suivant), le jeune couple déménageait et prenait ses quartiers pour former à son tour une autre famille ; il menait une vie indépendante.

La dissolution du mariage se produisait alors quelques années plus tard dans la vie quotidienne, mais n'était jamais prise comme l'action unilatérale d'une famille ou d'un époux.

De même que les Kuaranga d'AgiSymba conclurent leurs mariages comme nous l'avons vu par un accord ou contrat entre les deux familles, de même les deux familles pouvaient terminer leur association d'affinité, si elles le voulaient, par la liquidation des actifs du mariage. C'était une affaire plutôt économique que personnelle, décidée par les deux familles, qui sont plus souvent déterminées à maintenir leur statu quo que de le rompre. C'est pourquoi elles ont peine à arriver à un accord de dissolution de leur union et, plus souvent que le contraire, recourent à l'opinion de la cour de leur chef (toujours le non obligatoire dans ce cas-là), pour savoir si elles doivent dissoudre leur mariage ou non, et voir comment les actifs d'un tel mariage, c'est-à-dire le bétail et les enfants seront divisés. Dans

le cas des actifs, la décision de la cour du Chef est obligatoire pour les deux familles.

Là où le mariage était conclu par le payement d'un rovoro, il fallait pour les deux familles arriver à un accord afin de dissoudre leur mariage par le remboursement du rovoro qui se faisait en proportion du nombre d'enfants nés de l'union. Il est généralement accepté dans la plupart des régions que le mari n'osera pas demander le remboursement du rovoro, en cas de dissolution de son mariage si la femme lui a donné cinq enfants, mais il pourrait demander et facilement obtenir le remboursement de la moitié du rovoro payé si elle lui a donné seulement deux enfants, restant encore jeune.

Mais s'il arrive que le mari ait un arriéré prolongé du payement de son rovoro - ou qu'il n'en ait encore rien payé - son beau-père a le droit de reprendre sa fille avec tous ses enfants et de dissoudre le mariage.

Egalement, si la femme a été reconnue coupable au début de leur mariage, dès que cela mène à la dissolution de l'union, le mari a le droit de récupérer tout ce qu'il a payé pour le mariage.

Si une troisième personne est la cause d'une dissolution du mariage, alors, il n'est plus question du retour du rovoro en proportion des enfants nés du mariage, mais les deux familles originelles doivent bénéficier ensemble de la dissolution de leur mariage, aux dépens de la troisième personne coupable, en ce sens que le père de la femme retiendrait tout le rovoro payé pour sa fille et le mari de la femme retiendrait les enfants du mariage, plus le droit de recevoir entièrement un autre rovoro demandé pour sa femme à la troisième personne, souvent exagérément élevé. Sur le payement du rovoro à son mari, le premier mariage est alors dissous et le deuxième mariage établi, mais la femme contracterait un adultère si elle allait vivre avec son amant avant le payement entier du rovoro à son mari.

Il y a plusieurs raisons à la dissolution d'un mariage ; les plus connues étant : la sorcellerie, la stérilité de la femme (si l'on n'avait pas pris de suppléante), l'adultère de la femme, la stérilité du mari, le refus de paiement du rovoro, les querelles du couple (exemple : la paresse de la femme), ou par la mort d'un des époux. Examinons-les maintenant chacune à leur tour.

Sorcellerie : La sorcellerie n'est pas un monopole africain. C'était un désir diabolique chez les hommes et les femmes atteints par des maladies nerveuses de commettre un meurtre. On peut supposer que la vague des meurtres modernes dans le monde occidental n'est que le processus d'évolution du crime original de sorcellerie, prévalant au Moyen-Age, supprimé par la législation.

La sorcellerie existait depuis la nuit des temps. Dans la Bible on la cite sous des formes variées : astrologie, chômeur des arts curieux, enchanteurs, familiers avec les esprits, magiciens, nécromanciens et sorciers. Tous étaient considérés comme des criminels (1 Sam. 15 v.13) et punis de mort (Exode 22 v.17-18). Il y eut aussi des personnalités célèbres dans l'histoire juive qui sont devenues des sorciers : Jezebel (2 Rois 9 v.22) et, plus particulièrement, le roi Manassé (2 Chron. 33 v.1-6), qui régna à Jerusalem pendant 55 années, vers 710 av.J.C., ramenant l'adoration du Baal(le soleil) et "fécondité" dans son Royaume, comme on l'a déjà vu dans la première partie.

La sorcellerie était aussi pratiquée dans les familles d'Agisymba, surtout par les femmes dérangées.

La plus connue, parce que la plus fréquente, était le meurtre d'innocents par le poison des herbes. C'était tout un art enseigné aux jeunes femmes par de vieilles sorcières. Les sorcières tenaient leurs réunions pendant la nuit alors que leurs mauvais coups contre les individus avaient été commis

Un mari devait s'apercevoir que sa femme était devenue sorcière par les signes suivants :

I°) La présence de racines d'herbes dans la hutte, souvent trouvées dans la nourriture. Il devait lui dire : "Je vois ces racines-là, de quoi s'agit-il, pourquoi en as-tu besoin ?" Il craignait cependant de poursuivre. En tout cas elle ne lui répondait rien, mais instinctivement elle se rendait compte qu'il le savait. Le mari portait alors la nouvelle à sa famille ainsi qu'au sous chef le plus proche, ou au chef lui-même.

2°) Elle s'absentait souvent pendant la nuit. Il attendait son retour et lui demandait où elle était allée. Rien d'autre n'était dit !

3°) Des femmes de mauvaise réputation lui tenaient compagnie, l'aidant aux travaux de routine.

4°) Il l'entendait parler dans son sommeil, et dire des choses horribles ; et finalement,

5°) elle était soupçonnée d'avoir empoisonné une voisine, son ennemie, qui mourait après avoir mangé en sa compagnie.

La personne chargée de trouver une sorcière parmi les femmes soupçonnées de l'être était le docteur africain de médecine herboriste, qui avait aussi la tâche de deviner tous les ennuis du corps humain ; il s'appelait "nganga", surnommé par les Européens : le ~~sorcier-docteur~~. Ce terme européen est erroné puisqu'il signifiait en effet que l'homme lui-même était un sorcier, ce qui n'était pas vrai. Donc le "nganga" pouvait découvrir une sorcière par le moyen de ses os, ou "hakata" et même pouvait la guérir de ses maux par une autre médecine de sa connaissance et connue de lui seul. C'est en ce sens qu'il faut que les Européens le comprennent, pas autrement.

La méthode de ses investigations pour trouver la sorcière sera discutée ailleurs, où la vérité de divination par hakata sera aussi démontrée pour la première fois au monde !

Pour le moment, il nous faut poursuivre l'accusation, comme le motif pour la dissolution du mariage.

Après une mort subite, les femmes soupçonnées étaient amenées par le sous-chef de la région au "nganga" (docteur), sa tâche étant de découvrir la personne coupable.

Son crime établi, le mari avait le choix de divorcer ou de garder sa femme.

1) Dans le premier cas, il lui disait de partir et il allait par la suite chez son père pour lui demander la restitution de son rovoro intégralement, si elle ne lui donnait pas d'enfants, ou considérablement réduit s'il y en avait. La sorcière était renvoyée à son père "nue". C'est elle qui lui annonçait la nouvelle et elle restait chez lui jusqu'à son remariage. Elle pouvait aussi partir dans une aurtre région pour y continuer son métier.
2) Dans le deuxième cas, s'il l'aimait, il la gardait.

Il y avait des méthodes variées, adoptées par les ngangas pour guérir une sorcière. Voici l'une, bien connue dans les provinces centrales. La sorcière était amenée à l'étang le jour même par le nganga, dénudée par lui et mise dans l'eau devant tout le monde. L'occasion était très excitante pour tous les spectateurs. Le nganga était habillé de ses vêtements de cérémonie.Il l'emmenait alors dans l'eau, de l'autre côté ses assistants faisaient du feu. Elle sortait de l'eau pour se sécher,tandis que le nganga lui préparait un repas à base de millet. On lui donnait ce repas à manger avec un assortiment de ra-

cines médicamenteuses, appelées "magom-bote", pour la faire dormir pendant la nuit, plutôt que de vagabonder. Il lui donnait aussi un médicament liquide, visant à lui faire oublier les faits passés.

Ensuite elle était fouettée légèrement par nganga avec une queue de zèbre (à plusieurs reprises sur son corps nu). On lui apportait alors ses vêtements pour s'habiller, puis elle était menée au foyer de son mari, considérée comme guérie. Avant qu'elle n'entre, le nganga saupoudrait la hutte avec un produit de sa composition. Ainsi, tout rentrait dans l'ordre. S'il le fallait, on la traiterait à nouveau avec la médecine. Mais d'ordinaire le premier traitement suffisait.

Nous constatons que la sorcellerie était la cause de la dissolution du mariage, mais l'issue finale dépendait de l'attitude du mari. S'il aimait sa femme, en dépit de ses malheurs, il tentait de la guérir ; s'il ne l'aimait pas, et ceci semble avoir été la procédure généralé, alors le divorce était prononcé et son rovoro rendu complètement ou partiellement, en considération du nombre d'enfants résultant de cette union.

La stérilité de la femme -("ngomwa"). Nous avons vu que l'élément essentiel dans le mariage d'une femme était d'élever les enfants. Ainsi faisant elle exécutait le devoir primaire dû à son peuple, "la loi ancienne de fécondité", ainsi qu'un devoir à son mari, corollaire du devoir primaire, de lui donner beaucoup de filles qui lui rapporteront plus tard le bétail destiné à procurer les femmes pour ses fils, afin d'assurer la procréation de sa lignée.

Il y a toujours deux partenaires, également responsables, pour élever un descendant. En son absence, la faute devait être localisée dans chaque partie.

Ainsi, l'empressement de l'homme à prendre plusieurs femmes, après avoir eu un descendant, avait pour but de le délier de sa culpabilité, quoiqu'en réalité, il pouvait en être la cause par faiblesse ou maladie. Le blâme primaire se bornait donc sur la femme, qu'elle soit la première ou la dernière partenaire.

Dans la première année de la vie maritale, l'inquiètude était partagée par tous les deux, mais secrètement, c'était toujours la femme qui portait en premier le blâme. On ne faisait rien dans la plupart des cas avant deux ou trois années.

Ensuite, le mari envoyait à son beau-père le même munyai qui avait servi pour la demande en mariage, avec une plainte. "Hamura chiedza bva munerima" : "il n'y pas de lumière dans ma hutte", disait le

premier message. On pouvait faire alors les arrangements pour consulter nganga. Il tirait un lot et, le plus souvent, se bornait à blâmer un les ancêtres. On brassait de la bière pour apaiser l'esprit en colère. Rien de concret dans tout cela, et comme d'habitude les ténèbres persistaient dans la hutte. On considérait alors la femme stérile.

Si le mari n'aimait pas sa femme, il pouvait ju tement envoyer une houe avec le munyai à son beau-père, signifiant qu'il voulait le divorce. La femme retournait au foyer de son père et le rovoro lui était rendu. Mais s'il y avait de "l'harmonie" dans la famille, une suppléante pouvait être offerte et acceptée (Gen.16, v.1), appelée "huyo", généralement la soeur plus jeune. Elle pouvait être très jeune, même un bébé - "rushiye" - qui serait gardée par son père pour quelque temps, puis envoyée au beau-fils encore enfant, mais le mari ne pouvait l'approcher que lorsqu'elle atteignait ses 10 ans, quand on l'appelait alors "bunha", le mot égyptien pour un enfant adolescent, ou une personne jeune.

On n'était pas obligé de payer un rovoro pour la suppléante, mais le mari donnait volontiers une ou deux bêtes à son beau-père en gratitude. La suppléante restait au foyer du mari sa vie durant et ses enfants étaient considérés de la même façon que les premiers nés.

La position n'en restait pas là si l'on savait que celle ne provenait pas non plus de la deuxième femme. On essayait alors une alternative, simultanément ou séparément, se bornant aux pouvoirs de fécondité des deux époux. Les femmes avaient une méthode, le père tentait la sienne.

Sur l'instigation de vieilles femmes, l'épouse devait avant de l'acte sexuel s'arranger pour que l'éjaculation ne fasse extérieurement, sur un tissu prévu à cet effet. Puis la femme le lavait, et l'examinait avec attention. Si ce dernier, si le matière était pleine, elle prouvait qu'elle était prête et éveillé, sinon, elle était stérile. Le père, de son côté, lavait son fil à la rivière et procédait à la seconde épreuve. Il mettait le tube bien propre dans l'eau et s'il constatait que il était vide, de toute façon, mais s'il flottait à la surface, alors il était prêt.

Un intérêt particulier s'attachait à la pénétration notamment le fait que "rovoro" était payable entièrement pour la suppléante s'il était prouvé que le mari était stérile. Des arrangements étaient pris pour qu'un élévateur de semence soit nommé et les enfants nés de cet arrangement étaient considérés légalement, comme appartenant au père "stérile".

La stérilité du mari - ("ngomwa"). Contrairement à la stérilité de la femme, ce problème entraînait deux issues importantes : premièrement, on craignait le danger potentiel pour la procréation de la race et, deuxièmement, on admettait que la femme ait le désir naturel d'avoir des enfants. La dissolution du mariage intervenait si la femme le désirait, puisque, dans l'arrangement pour un élévateur permanent de la semence, elle devait donner son accord. Le destin d'un mariage était donc entre ses mains.

L'élévateur de la semence était toujours sélectionné par la famille du mari et en secret. Deux actions légales pouvaient résulter de cet arrangement : 1°) c'était un adultère potentiel, en admettant que la femme amenait son mari à accepter l'élévateur de la semence, surtout un homme de son choix qui pouvait bien être son amant précédent, au cas où personne du côté de son mari n'était demandé, ses frères étant trop jeunes et les oncles trop vieux, comme il arrivait souvent ; 2°) une dispute pouvait arriver sur la légalité des enfants.

Pour éviter de genre d'ennuis, on n'acceptait que très rarement le choix de la femme pour un élévateur de la semence et, même alors, il devait être tiré du côté du mari, parmi ses cousins ou ses neveux, si les frères et les oncles faisaient défaut. Mais le projet pouvait être entièrement contesté par l'attitude de la femme.

L'élévateur de semence accepté par les deux partenaires obtenait alors un cadeau de la part du mari, et donné en présence de sa femme, (une houe, une flèche ou un écu), qui resterait comme preuve de leur accord dans le cas où une action en adultère serait menée contre lui. L'élévateur de la semence devait donner l'assurance qu'il ne revendiquerait pas ses droits sur les enfants nés de cette union, qui devaient être reconnus par le mari légal. Il n'était pas rétribué pour le service ainsi rendu, mais la femme lui apportait toujours une bonne nourriture et restait aimable, pourvu que son affection ne dépassat pas les limites de "tabou", sous peine d'ennuis. A notre connaissance, il n'y aurait pas eu d'abus. La fonction de cet homme cessait dès que le nombre d'enfants désirés dans la famille avait été atteint.

L'adultère de la femme. Ceci était une grave offense des temps immémoriaux. La loi de Moïse imposait la mort pour les deux partenaires (Lev.20,v.10), on leur crevait les yeux (Job.24,v.15), [redacted], ou on leur arrachait les cheveux. Ce sont les peines appliquées dans la société d'AgiSymba de tous les temps - et, en plus, on leur coupait aussi les deux mains. Le mari ou, en son

absence, un parent avait le droit de tuer le coupable pris en flagrant délit, (mais pas la femme), une cassation de l'épisode tolstoyen dans la Sonate à Kreuzer, où les amants auraient dû être châtiés selon le destin biblique, si l'homme ne s'était lâchement échappé.

Avec l'arrivée de l'influence occidentale, l'homme étant souvent écarté de son foyer par la pression économique, l'adultère de la femme est devenu une ~~occurrence~~ pratique commune dans la société tribale. Elle se règlait dans la cour du chef par le paiement d'une amende de 3 ou 4 bêtes "muripo" et pour prix de la tranquillité, habituellement une chèvre "nhemerameso" - qui était tuée et mangée par toute la famille (sauf l'amant).

Il y avait trois manières distinctes de ~~sortir~~ soupçonner l'adultère :

1) le premier signe évident était la maladie mystique d'un enfant. Le mari demandait à sa femme si elle connaissait quelqu'un, c'est-à-dire : "as-tu des relations intimes avec un autre homme", ce qu'on regardait toujours comme une cause principale de maladie dans la famille ;
2) par la méthode classique, comme on l'expose dans la Sonate à Kreuzer (le mari simulant un voyage prolongé et revenant inopinément pendant la nuit pour trouver les amants au lit.)
3) Des voisins les ayant vus souvent ensemble dans des endroits privés.

La punition commune de l'amant (en temps modernes) se bornait à lui crever les yeux, ou à lui couper les mains. Notre informateur du Gutu a certifié avoir assisté à deux de "ces punitions". Un de ses voisins, de la famille Muchineripi, est mort l'an dernier, à l'âge de quatre-vingt quinze ans, ayant été aveuglé auparavant par le chef Gutu lui-même (Rwodzi), pour avoir enlevé une de ses femmes. Ce supplice se déroulait ainsi, d'après ce que l'on nous a raconté : la tête du supplicié était mise dans la fente d'une branche d'arbre, afin qu'il ne bouge pas, tandis qu'on creusait les yeux à la surface avec une barre de fer pointue (fabriquée sur place), qui était enfoncée dans l'oeil, pour permettre à une lame finement aiguisée de couper les filaments. Les yeux étaient alors séchés, les filaments blancs retirés et les paupières fermées. Ce supplice était, dans la plupart des cas, exécuté par le chef lui-même, accompagné de ses assistants et en présence de la tribu rassemblée.

Le supplice des mains était moins dramatique ; celui-ci était exécuté dans la plupart des cas par les conseillers du Chef. On amenait

un billot, presque pareil en taille à celui vu à Tower Hill de Londres, sur lequel étaient placées les deux mains du coupable. Un des conseillers les frappait alors avec une "humbwa" aigüe (une hache spéciale avec une longue poignée, qu'on voit toujours avec les vêtements de cérémonie d'un nganga - décrit ailleurs), à plusieurs reprises, si le premier coup n'avait pas porté. Les mains tombaient du billot, comme les sabots d'un boeuf à la boucherie. Les deux moignons étaient entourés avec de l'écorce d'arbre trouvée sur place, mutondo (Julbernardia globifora), mupfuti (Brachystegia bohemii), ou muvuzhe, pour empêcher l'hémorragie. Les parents du coupable allaient chercher le "nganga" pour soigner ses blessures.

La femme n'était pas punie, parce que l'on croyait que l'homme avait abusé d'elle. En tout cas, le mari bénéficiait souvent, en conséquence de cet acte, d'une compensation en bêtes, ce dont il lui était reconnaissant.

Si elle récidivait, on la traitait de "chifeve" (équivalent à "fille de rue" pour nous Occidentaux). Puis venait la dissolution du mariage. On lui rendait le "rovoro", en considération des enfants qu'elle avait donnés et de l'augmentation du cheptel.

Avec l'arrivée des Occidentaux, de telles punitions furent défendues, mais l'amende habituelle en bétail fut respectée, comme une compensation au pauvre mari. Il ne pouvait pas demander la dissolution du mariage et en même temps la compensation de l'amant, puisqu'une telle procédure était étrangère à la conception de base de la société d'AgiSymba. Il pouvait recevoir plusieurs compensations, jusqu'à l'étiquette d'une "chifeve", menant à la dissolution du mariage.

L'adultère du fils avec la femme la plus jeune du père était assez courant dans les familles d'AgiSymba, un rappel des temps bibliques (Gen.49, v.3-4), également avec la femme d'un frère, où l'affaire se règlait en famille. Si c'était le fils aîné qui était coupable d'adultère, il [illegible] arrivé, au temps biblique, de ses droits de succession et la même mesure était prise dans les familles d'AgiSymba, comme on l'a vu dans le cas du chef musikavahnu. Un peu de bétail [illegible] en dehors de l'amende spéciale [illegible] - [illegible] sacrifice d'une chèvre mangée par toute [illegible] coupables de s'abstenir à l'avenir.

Le refus de payer "rovoro". En principe, il n'y avait pas de dissolution du mariage si le mari ne donnait pas le "rovoro" à la date

fixée . Il pouvait donner au beau-père un rovoro partiel, disons du bétail, même du grain (Osée,3,v.2), pour minimiser la menace de dissolution du mariage et, ensuite, on pouvait se mettre d'accord sur l'allocation d'une fille issue du mariage, qui apporterait à son mariage le "rovoro" à son grand-père. La fille grandirait chez sa grand' mère et serait regardée comme sa propre fille. La dissolution du mariage suivrait si l'on n'arrivait pas à un accord, mais la cause réelle du divorce serait cachée, on ne parlerait pas du rovoro impayé, mais de la mauvaise conduite de la femme, de son incapacité à donner d'autres enfants, de sa paresse, etc...

Les querelles et les mauvais traitements. Le mari, dans la société d'AgiSymba, comme on le verra plus loin, était le maître à la maison et avait le droit de battre sa femme si elle négligeait ses devoirs. Mais s'il en abusait, on l'accusait de brimades indues ("rushusho"), de surcroît si elle s'enfuyait chez ses parents pour demander leur protection. Le "rushusho" répété menait au divorce.

Le premier signe de désaccord entre époux se voyait au moment des repas, quand le mari refusait de toucher à la nourriture que sa femme lui apportait, suivi de son refus de dormir près d'elle. La femme aussi pouvait avoir quelques griefs à son encontre, qui l'amenaient à se refuser à lui, plus d'autres négligences dans le ménage. Si la dispute était légère, une simple intervention de la part d'un membre de la famille, surtout d'une soeur dont l'influence était considérable, car c'était le bétail obtenu pour elle qui avait procuré la femme de son frère, ou d'une tante, informées de la querelle, suffirait pour l'amender et les relations redevenaient normales ; mais si la dispute était grave et avait tendance à devenir chronique, alors on tentait la réconciliation au niveau le plus élevé de la famille, le fils de la soeur "muzukuru", si le père du mari était mort, présidait au conseil familial, arbitrait et essayait de trouver la solution appropriée. Le conseil réussissait souvent à les réunir, en finissant par une petite compensation ("munyo") à la partie offensée, une volaille ou une chèvre, que l'on tuait et partageait entre tous. Si la dispute était trop grave, on allait à la cour de justice locale, qui prononçait souvent le divorce et décidait de la division des actifs du mariage.

Le sort du mari. Il n'y avait pas de déshonneur pour le mari à être divorcé. Sa femme était simplement donnée à l'héritier, qui prenait le nom et la propriété du mari - qu'il ait ou non fils, né d'une précédente union, ou s'il était trop jeune pour être

(Deut.25, v.5), afin de lui permettre de continuer la procréation de la famille, où elle aurait déjà éprouvé sa capacité.

S'il y avait plusieurs femmes, elles ne pouvaient toutes aller à l'héritier, alors elles étaient distribuées aux frères du défunt, avec l'entière liberté du choix, surtout si le rovoro payé pour ces femmes provenait du patrimoine paternel.

Le jour de succession (à voir plus loin), chaque femme apportait son pot d'eau à l'homme à qui elle était assignée par la loi de succession ; mais au cas de refus total, comme c'est arrivé bien des fois, la dissolution du mariage suivait.

Le gardien de la propriété du défunt était traditionnellement appelé "samukadzi", et ce pouvait être n'importe quelle autre personne de la famille de son mari : un oncle, le fils d'une tante, le fils d'une soeur, principalement les descendants de la soeur du père, ou les descendants de la grande soeur. Le même nom traditionnel s'appliquait, parfois, (par exemple en Laranke) au régent, ou au chef suppléant le gardien de l'office, jusqu'à la nomination du Chef titulaire. Le Samukadzi gardait tous les effets personnels du défunt, jusqu'à la cérémonie "du retour de l'esprit dans la famille" (voir plus loin), quand la succession de nom, de la propriété du bétail, des femmes et des enfants était décidée. Comme ceci n'arrivait que six mois ou un an après le décès, il n'était pas rare qu'une infidélité fut commise par une femme - appelée "pisa-guva" (brouillant le tombeau du défunt), considérée comme un adultère. Si elle était commise avec un homme en dehors de la famille du mari, alors le divorce et une compensation suivaient. Dans l'autre cas, l'infidélité commise avec un homme de la même famille, alors on demandait le sacrifice d'un boeuf ("masunganta") pour l'apaisement de l'esprit. Le nettoyage de ses armes ("vuta") serait aussi demandé (voir plus loin). La femme n'était pas punie, mais on la regardait avec dégoût.

La mort de la femme. Quand une femme décédait ses parents par le sang avaient une plus grande part à son enterrement que dans celui de son mari. Elle était enterrée dans la région de son mari, mais le choix de l'endroit et le creusage de la tombe imputaient au père, et à ses frères. Ses effets personnels et les ustensiles de cuisine, y compris le grain, étaient partagés par ses proches parents, dans sa lignée, à la cérémonie de succession. La coupure des perles qu'elle

portait autour de la taille "mutimwe" (pour libérer son esprit), serait aussi faite par un de ses parents, une soeur ou un frère.

Au moment de la succession, le mari pouvait demander au père de la défunte une suppléante, jugeant que sa femme était morte trop jeune. Généralement on la lui accordait, la restitution du rovoro pouvait être aussi accordée, toujours en proportion du nombre d'enfants. Si elle mourait plus âgée et qu'elle ait donné suffisamment d'enfants, on ne pouvait rien demander ; la cérémonie de succession restait seulement une formalité de routine.

La dissolution du mariage de service.

En cas de décès prématuré de la femme, le mari avait la permission, ou bien de quitter le service de son beau-père, ou de recevoir une suppléante. S'il voulait quitter le service et qu'il y eut trois ou quatre enfants du mariage, il ne pouvait les prendre que sur le payement de quatre ou cinq bêtes, ce qui était considéré comme les frais de leur maintenance "butiro".

Dans le cas d'un mariage d'esclavage, le décès, ou la désertion de la femme ne changeaient pas la relation d'esclavage entre le serviteur et son maître. Le serviteur resterait esclave jusqu'à sa mort et pourrait même obtenir une autre femme, au gré de son maître.

La dissolution des mariages civils se faisait devant la Cour du Commissaire d'administration locale et les actifs du mariage étaient généralement divisés selon les lois coutumières, mais il apparaît que l'Administration britannique tend à imposer, par le dernier acte de mariage de 1950, un règlement selon lequel un mariage civil ou coutumier ne pourrait être dissous que sur l'ordre d'un tribunal européen.

Conclusion.

On voit par les coutumes énumérées jusqu'ici que le caractère fondamental du mariage dans les familles de Kuaranga était profondément enraciné dans le culte de fécondité, dérivé de son foyer originel égypto-éthiopien. Ceci résulte de chaque étape de croissance physique féminine, de la première apparition d'un bourgeon rond sur la poitrine d'une petite fille, jusqu'à la naissance d'un bébé (à discuter encore dans le chapitre suivant). Et toutes les étapes d'un mariage sain et heureux étaient centrées sur les parties génitales de chaque époux, à partir de la virginité de la fille, en passant par la viri-

lité du garçon, par la nuit de noces et, finalement, par la production individuelle ou communale, s'il fallait, des enfants, comme si c'était la fabrication de saucissons dans une usine alimentaire. Un défaut irréparable trouvé quelque part dans le processus de cette procréation menait à la fermeture de l'entreprise, et la réouverture tout de suite d'une autre, avec le changement d'aménagement.

On ne pourrait être ni ironique dans le jugement de ce processus parfaitement naturel, ni ignorant de l'ampleur de son but capital. C'est la raison d'être de toute société de Kuaranga, investie même dans son nom, comme c'est la raison d'être d'un chasseur, d'un peintre ou d'un écrivain, dans l'exercice de son gagne-pain.

De ce tronc égyptien vital de fécondité poussent des petits rameaux tout autour, comme les rayons d'une roue, ayant la nuance tantôt éthiopienne, tantôt hébraïque. Il s'agit ici de similitudes avec les coutumes sémitiques, à cause de l'influence de leurs frères du foyer originel éthiopien, les Falashas, ou bien à cause de l'influence directe du peuple d'Israël.

Il serait impossible de déterminer la proportion exacte de l'influence de l'un par rapport à l'autre, parce que la plupart des coutumes majeures se trouvent dans le Pentateuque, les lois de Falasha ainsi que d'Hebreu, mais on y trouve aussi la similitude avec les coutumes d'autres livres de l'Ancien Testament, sans références correspondantes au Pentateuque qui est le domaine exclusif des Falashas. Ce qui est assez évident c'est que les Hébreux ont eu une influence directe sur les Kuaranga sans l'intermédiaire des Falashas, comme on l'a déjà vu dans l'évidence linguistique, et comme il devient aussi évident maintenant que le nombreuses coutumes se trouvent dans d'autres livres de l'Ancien Testament que le Pentateuque.

Tout ceci nous démontre clairement que les coutumes des Kuarangas analysées jusqu'ici sont en complète correspondance avec leur développement historique, déjà établi dans la première partie de ce récit.

X

X X

CHAPITRE IV - LA NAISSANCE.

La naissance d'un enfant était, bien sûr, le but principal du mariage et l'annonce d'un espoir de maternité faisait la joie des époux, surtout de la mère.

C'est quand la femme n'a pas ses deuxièmes règles qu'on la considère comme enceinte, appelée en langue locale "murwere" (conçue), ou "ndaguta murivo", lourde avec grossesse. Tout de suite, le mari s'efforçait d'exécuter le rituel de masungiro.

La nouvelle était donnée au beau-père par le munyai apportant une houe, tandis que le mari essayait de trouver dans le village deux chèvres. De là le rituel de masungiro suivait, comme nous l'avons déjà décrit.

Rien de spécial ne se faisait jusqu'au septième mois de la grossesse, mais le mari exigeait, sous l'instruction de son oncle, d'avoir autant de relations sexuelles avec sa femme enceinte que possible, puisqu'on croyait, selon la coutume de fécondité, que son sperme constituait la nourriture essentielle pour l'embryon. En cas d'absence forcée de son mari, la femme mangeait une bonne quantité d'une herbe appelée derere (Papowia obovata), ainsi qu'une variété de cette plante cultivée, appelée "renhama", qui produisait une sorte de gelée noire. Elle prenait en plus les racines de Chupa (Cucurbita moliepo) avec sa nourriture, son régime fortifiant.

La tante de la mère enceinte arrivait avec ses propres exigences. Elle devait s'abstenir de manger ou de boire de choses amères ou aigres, car ceci empêcherait la croissance du bébé dans son sein. Elle devait éviter de regarder des êtres difformes, de peur que l'enfant n'en porte les séquelles. Cette superstition, cependant, n'était pas le monopole du peuple de Kuaranga, elle avait cours en Europe. Elle ne devait pas passer la clôture du bétail, une précaution assez raisonnable puisque ceci pouvait gêner sa condition, et elle ne devait pas aller aux champs à l'approche de la récolte.

Ensuite, au cours du septième mois, les parents de la fille rendaient visite aux parents du mari, pour leur demander le retour de leur fille chez eux, jusqu'à la fin de sa grossesse. La permission était accordée et, quelques jours après, elle partait chez ses pa-

rents, escortée par une femme apparentée au mari. De là, le mari pouvait visiter sa femme, mais ils ne couchaient pas ensemble, puisqu'elle subissait un cours délicat d'élargissement du vagin, en conformité avec leur ancienne coutume de fécondité, strictement suivi dans toutes les régions d'Agidymba, avec des méthodes différentes, et par une médecine herbale variable.

La médecine la plus usitée pour l'élargissement s'appelle "nhandzwa" (Pouzolzia Hypoleucha), les feuilles ou la racine, qui trempées dans l'eau deviennent très gluantes. On emploie deux méthodes avec cette plante : On fait de petites boules qui sont, après, mises très serrées dans le vagin, par la mère, augmentées chaque jour par l'addition d'une autre feuille, jusqu'à ce qu'elles atteignent la taille du poing de la mère : après quoi, on s'arrête. Mais si l'on utilise les racines, on les trempe, alors la mère plonge ses doigts dans l'eau gluante et manipule le vagin en le massant régulièrement chaque soir, jusqu'à l'élargissement complet. Les plantes soso, ou feso (Pretrea Zanguebarica - appelé ailleurs ruredzo), les feuilles du pfuta (Ricinus Communis), l'herbe gungira, les racines de mupuri (selero carya caffra), mutohwa (diplorhynchus condylo carpon mosambicinsis), demvaphangwe, mushenji (cussonia spicata), muvraniyma, wema nuwo, mukarata (burkea africana), et les feuilles de muchecheni (ziziphus mauritania mucronata) et muembe, sont ainsi utilisées dans diverses régions; ou bien mangées avec la nourriture, ou bues, ou utilisées pour s'enduire avec les doigts.

La durée du temps utilisé pour l'élargissement est aussi variable d'une place à l'autre, selon l'effet de chaque médecine. Le temps minimum noté est de deux semaines, dans quelques régions, effectué graduellement jusqu'à la fin de la [illegible] d'une région.

Près du terme, on appelait une sage-femme, "mbuyé", si la mère n'était pas capable de faire l'accouchement. La mère pouvait servir comme deuxième femme, appelée "wabanda", servant comme un support au dos de la mère pendant la délivrance. Très souvent on se dispensait de la deuxième femme, puisque la jeune mère pouvait s'appuyer contre le mur de la hutte, avec un oreiller de bois pareil aux oreillers égyptiens et éthiopiens (1), recouvert de couvertures, servant comme support.

---

(1) Voir in Gardner Wilkinson, op.cit., p.30.

Au terme, la sage-femme recevait le bébé dans son giron, comme on le voyait dans la coutume biblique (Job.3,v.12). Dans une naissance difficile, elle lavait ses mains dans l'eau médicinale gluante mentionnée ci-dessus, et par manipulation aidait l'accouchée. Parfois son savon ne suffisait pas, alors un messager était envoyé en panique au plus proche nganga, pour consulter "hakatu". Le nganga disait, comme d'habitude, que la mère tenait quelques secrets qui devaient être avoués si l'on voulait que l'enfant vienne au monde en sécurité. La "mbuya" lui posait lors ces deux questions :

1° était-elle une sorcière ?

2° avait-elle eu un amant secret ?

La réponse pouvait être négative aux deux questions, mais si les doutes persistaient, alors on lui appliquait des tortures plus fortes. On lui attachait une latte de bois ou de roseau ("mbariri") autour de la tête et le bout tapé plusieurs fois comme le tic-tac d'une horloge, jusqu'à la confession de ses péchés. Très souvent la malheureuse victime était forcée de mentir, afin d'être soulagée de la double torture, mais souvent elle supportait l'épreuve jusqu'à la fin, et l'enfant naissait sain et sauf malgré tout.

Dans toute naissance, normale ou difficile, la joie était là et l'aveu du péché, s'il y en avait un, était souvent gardé secret par les femmes ; on le confessait plus tard au mari, si le bébé tombait malade, croyant que ceci lui sauverait la vie. Une naissance difficile et longue s'appelait "rupfumbira".

A sa naissance le bébé était lavé et on disait à la mère qu'elle avait un "chikwangwere" pour un garçon, ou "chupunha" pour une fille. Des cris accompagnaient l'annonce, deux pour le garçon et un pour la fille. Les hommes, au dehors, entendaient la nouvelle, mais il ne leur était pas permis de rentrer à l'intérieur de la hutte. Le mari ne venait pas voir sa femme jusqu'à la tombée du cordon ombilical ("guvu"), quand il aurait ses propres moyens de vérifier la fidélité de sa femme et la paternité de l'enfant (comme marqué ci-dessous).

La mbuya coupait le cordon ombilical et le serrait avec une fibre ("rungoi") faite de l'arbre de mufuti (brachystegia bohemü). La coupure était faite par une lame aigue de roseau, puisqu'on n'avait pas de couteau dans ce temps là.

Le placenta était enterré dans un trou en dehors de la hutte, couvert après avec des cendres et une pierre, pour le protéger contre les fourmis. La houe utilisée pour cette opération était gardée dans

la hutte jusqu'à l'arrivée du mari, sur laquelle il s'appuierait quand il rentrerait pour voir son enfant et sa femme.

Le bébé était lavé et mis sur une natte à côté de la mère. Une ficelle faite de l'arbre mukangazi lui était accrochée autour de la taille et y resterait jusqu'à sa puberté, toujours renouvelée si elle était cassée, afin que l'enfant soit en bonne santé. Une autre coutume de fécondité était d'enduire les fesses du bébé avec le lait de la mère.

Et, puisque nous sommes sur le sujet de la fécondité, de nouveau, le pénis du bébé (si c'était un garçon) était soigneusement beurré et son prépuce ouvert par une manipulation douce et répétée, un peu chaque fois, pendant quelques jours, après avoir été mouillé avec du lait de la mère versé directement de son mamelon. Le lait de la mère était la pratique universelle dans ce but, mais dans la région Rwambara, du district du Kelsetter, on utilisait les racines du mupotanzou, fondues en poudre, ensuite mises à l'intérieur du prépuce, quand le bébé avait une semaine, puis on manipulait l'autre semaine.

On envoyait la nouvelle au père, annonçant la naissance de son enfant comme c'était dans la coutume biblique (Jer.20, v.15) avec grande joie, surtout si le premier-né était un fils (Gen.4,v.4 ; Luc.6, v.7).

Le mari n'arrivait pas à voir l'enfant et sa mère jusqu'à la guérison du nombril. Pendant ce temps, la mère donnait le nom de son enfant (Gen.29, V.32), à mbuya, qui le proclamait officiellement à tous les autres, après avoir craché de la salive sur l'enfant. De tels noms étaient toujours donnés, comme dans la coutume biblique (Gen.29,v.6), sur les incidents de la vie, et même du bétail (déjà exposé).

Probablement que le dernier acte de mbuya était son souci aigu de laisser l'enfant qu'elle avait mené au monde, fort et en bonne santé. Ceci consistait à enduire le petit corps avec un mélange de gras d'animal ou d'huile de noix, avec de la poudre d'écorce de l'arbre <u>charogwe</u>, appelé parfois différemment dans d'autres régions.

Ensuite, on entendait à l'extérieur de la hutte un grand coup qui faisait trembler la terre et le bruit assourdissait les personnes à l'intérieur. Tout était tranquille dans la hutte : la mbuya se retournait, la mère levait la tête vers son enfant et vers la porte, mais sans un cri ne sortait.

C'était le mari en dehors qui venait voir son premier-né. Si la

fille était vierge dans la nuit de noces, alors il n'aurait aucun soupçon sur sa fidélité. Au contraire, il portait une lourde bûche de la forêt d'alentour et quelques herbes mâchées dans sa bouche. Tous les deux visaient à prouver la fidélité de sa femme et la paternité du nouveau-né. Quand il jetait la bûche à terre et si l'on n'entendait pas de cris, il remerciait alors son "mudzimu", l'esprit de son grand-père, qui soignait son bien-être. Si l'enfant criait, ceci le mettait en colère, puisque c'était le signe de l'infidélité de sa femme avant le mariage et l'enfant n'était, bien sûr, pas de lui, mais de son amant. Mais le mudzimu était gentil avec lui et tout semblait bien aller dans sa première épreuve.

Il donnait un cadeau à mbuya appelé chioneso (du verbe ona = voir) pour la permission de voir son enfant et, ensuite, il entrait dans la hutte, s'appuyant sur une canne, mâchant encore les herbes et s'approchait de l'enfant. La femme prenait la canne et la mettait à côté, alors le mari lançait un peu de jus de sa bouche sur la figure de l'enfant. Le bébé se tournait de côté, vers une protection invisible, sans crier. La deuxième épreuve était aussi gagnée. Ensuite, il prenait la petite main droite de l'enfant avec sa main gauche massive et confrontait sa paume droite avec celle de l'enfant. Oui, elles étaient absolument identiques, la meilleure preuve traditionnelle d'identité paternelle parui les peuples de Kuaranga et ses yeux le saluaient pour la première fois, il exultait, les lèvres ouvertes. La femme lui donnait le plus grand de tous les cadeaux sur la terre : un fils et un héritier, qui porterait le nom de sa famille à la postérité.

Elle serait aussi percée avec le don du Dieu, et la joie de son mari serait partagée par elle-même, entièrement. La "mbuya" mettait quelque chose devant ses pieds. Oh oui ! , c'était la houe avec laquelle elle avait enterré le placenta, encore brillante avec le gras. C'était pour la lui passer afin que la femme puisse enduire ses pieds avec le gras de leur propre corps, une coutume de fécondité, avec une touche de joie biblique : "t'enduire avec l'huile de la joie" (Psalm.45, v.8). Ensuite, le mari aurait sa propre joie en recevant son enfant, comme dans la coutume biblique, sur ses genoux (Gen.50, v.23). La mbuya lui ordonnait de s'asseoir par terre dans la hutte, de se croiser les jambes et de recevoir le bébé sur ses genoux, de ses mains.

La mbuya les quittait, son devoir étant terminé. Elle s'emparait de tout ce qui se trouvait dans la hutte, sauf le bébé : l'oreiller,

les couvertures, les vêtements de la jeune femme, et tout ce qu'elle avait touché quand elle était là, même les récipients et les ustensiles de la cuisine, et même un petit sac de maïs s'il s'en trouvait un. La coutume lui permettait de prendre tout, puisque c'était bon pour la mère et son enfant. En plus, elle obtenait sa note de frais régulière : une chèvre et peut-être en plus une volaille. Le mari l'aidait à porter le paquet assez loin si c'était nécessaire. La plus jeune soeur de la femme aidait aussi à transporter le fardeau et son petit frère conduisait la chèvre derrière eux, recherchant de frais pâturages quand c'était possible.

Le mari revenait ensuite vers la hutte et partageait avec sa femme de la nourriture apportée par la mère. Maïs et poulet étaient le traitement habituel pour une telle occasion, le couple heureux mangeait dans la même assiette, avec leurs doigts, en regardant leur rejeton, comme c'était dans la coutume égyptienne (1).

Quelques jours après, la mère retournait au foyer de son mari avec l'enfant sur son dos (Isaiah.6C, v.4). La cohabitation n'aurait pas lieu avant un an après la naissance, même dans ce temps là on demandait la permission de l'ubuya qui assistait à l'accouchement, pour éviter de causer son ire. En cas de polygamie, c'était le cours naturel à suivre, mais maintenant, avec les conditions économiques reprimant de telles extravagances, la période d'abstinence a été réduite à six mois, ce qui est encore trop long comparé au modèle européen. Les maris étaient autorisés à commettre l'adultère tacite jusqu'à leur remariage avec une deuxième femme.

La mère allait, avec l'enfant sur son dos, demander la permission de cohabiter avec son mari. On lui demandait si son abstinence avait été entière et, s'il y avait un doute, ubuya mélangeait le jus d'une plante avec du lait de la mère et le lançait dans les yeux de l'enfant. L'enfant était, bien sûr, aveuglé si l'abstention totale n'avait pas été observée et, pour cette raison, la coutume était strictement observée. Ubuya recevait une volaille pour accorder la permission, après avoir fortifié son lait avec des herbes nécessaires.

Les épouses devaient consommer les feuilles de umwatu (variablement appelé ailleurs), avant de partager leur lit, afin que l'enfant ne soit pas excité.

---

(1) voir Sir Gardner Wilkinson, op.cit., pp.34 -35.

On prenait des précautions pour éviter une deuxième conception, tant que l'enfant têtait le sein maternel, jusqu'à la periode du sevrage, à l'âge de 2 ans. Eviter de laisser tomber la semence à l'intérieur était la règle habituelle, mais un malheur arrive et quand la deuxième conception était découverte la mère allait à l'arbre mupwenzenga avec son bébé pour y mâcher quelques unes de ses feuilles et mettait le jus dans la bouche du petit pour y laver le poison accumulé de son lait. Le bébé était alors sevré et nourri avec la farine de maïs mixée avec du lait de vache, ou de chèvre, ou avec des herbes appelées "derere" (popowia obovata). Toutes les naissances subséquentes ont été traitées seulement avec les formalités essentielles.

La naissance anormale. Il y avait trois catégories de naissances considérées comme anormales, où la survie n'était pas permise. La peur de phénomènes surnaturels, de diverses superstititons et terreurs de sorcellerie ont été responsables de mesures dramatiques dirigées contre tout ce qui était dénaturé. Ils ont appris, comme c'était le cas aussi chez les Hébreux, que tout ce qui était parfaitement naturel devait être aimé et adoré, mais tout ce qui était vil et répugnant devait être abhorré.

Accouchement par le siège. Un tel phénomène était évidemment hors nature et, en conséquence, n'était pas désiré. La mbuya mettait le bébé né ainsi dans un pot - appelé "gambi" - le portait à la rivière, y faisait un trou près d'un étang, fermait le pot avec une pierre et enterrait le monstre vivant. Dans d'autres régions, l'enfant était d'abord étouffé dans ce même pot, ou bien par de la cendre brûlante, ou bien avec de l'eau bouillante Plusieurs témoins nonagénaires ont témoigné avoir vu de tels cas.

Les jumeaux. Ceci aussi était considéré comme anormal. Leur similitude de figures était effrayante à regarder par tout le monde et, surtout par les parents. Dès qu'ils naissaient, personne ne voulait les toucher et la première chose que faisait mbuya était de contacter le mari avec l'horrible nouvelle. "Tu sais ce qu'il faut faire !" était sa réponse et c'était tout ce qu'il voulait savoir. Mbuya plaçait les bébés dans le même "gambi", fait expréssément pour eux, et, ou bien on les enterrait vivants, ou on les tuait d'abord avec la cendre ou l'eau bouillante, selon le cas ; puis on les enterrait près d'un égang, dans un endroit humide afin d'être emportés par l'eau.

On croyait que la pluie ne tomberait pas si on les enterrait dans la terre sèche. Ils devaient donc être enterrés sans cérémonie, dans un endroit froid, où l'on pouvait boire de l'eau froide "donhodzo" - signifiant l'offrande de boisson froide. "Donhodzo" avait aussi un autre sens dans la région du Gutu - signifiant un cauchemar qui se matérialisait si on se réveillait quand il faisait sec, ou le contraire quand il pleuvait.

L'arrivée de dents prématurément. L'enfant qui commençait à percer des dents quand il était encore dans son berceau était traité différamment suivant les régions. D'habitude, il était tué comme les autres, mais dans d'autres régions on consultait "hakata" qui lui permettait de vivre, à la condition que ses dents soient extraites avec un fer chaud, sur les instructions de nganga.

La naissance prématurée : se terminait toujours de la même manière.

La responsabilité des parents. La naissance des enfants imposa la responsabilité des parents en ce qui concerne leur soutien et protection, leurs actions coupables, le droit de recevoir une compensation pour la fille donnée en mariage et le devoir de procurer au moins la première femme pour chaque fils.

Tous ces droits et devoirs ne posaient aucun problème dans une naissance légitime, c'est-à-dire dans une naissance de mariage normal, achevé ou bien par le payement total de rovoro, ou par un mariage de service, ce qui se déroulait paisiblement durant les siècles des temps anciens.

Mais en temps modernes, on avait des problèmes, parfois assez graves, concernant la légitimité et la responsabilité paternelles d'un enfant né en dehors d'un mariage normal et c'est ici que nous voulons éclaircir quelques points de repère importants.

Si un mâle avait séduit une femme non mariée et l'avait rendue enceinte, il pouvait obtenir son droit paternel sur l'enfant par une de ces deux voies : épouser la femme, ou s'il refusait, payer la compensation à son père. La procédure la plus souhaitable pour tout le monde concerné était de normaliser la situation ainsi créée, par un mariage, même avec un rovoro réduit.

Mais ce n'était pas souvent exécuté. Alors le séducteur était obligé de payer deux amendes : une première (muripo), pour avoir illégalement rendue une femme enceinte, montant à deux ou trois bêtes, et une deuxième amende : un bouc castré pour le rituel de masungiro, si c'était la première grossesse de la femme. Si c'était la deuxième grossesse, le séducteur avait à payer seulement la première amende.

Mais si le même séducteur voulait aussi acquérir son droit paternel sur l'enfant, il devait alors payer une troisième amende, appelée butiro, s'élevant aussi à deux ou trois bêtes. En général, cette amende n'était pas payée tout de suite, mais reportée pour plusieurs années - parfois jusqu'au temps du mariage de l'enfant, ou jamais.

Il arrivait souvent que le séducteur soit moins disposé à règler la paternité de son enfant par le payement de butiro si c'était un garçon plutôt qu'une fille, puisque dans le premier cas il devait procurer du bétail au mariage de son fils et, dans le deuxième cas, il obtiendrait du bétail au mariage de sa fille.

C'était toujours le père de la femme enceinte qui soignait l'enfant illégitime jusqu'à son indépendance, et restait ignorant des vraies intentions du séducteur jusqu'au dernier moment. Il était parfois obligé de demander l'arbitrage du chef, en cas d'indécision comme celle là et c'était alors cette décision ultime du chef qui assignerait la paternité finale d'un tel enfant. Dans la plupart des cas, la paternité d'enfant, en cas de refus de son père naturel, était assignée, finalement, au père de la femme enceinte.

Si la fille avant d'être mariée avait été engrossée par un amant, alors son mari, s'il l'épousait, était considéré comme le père légal de l'enfant et recevait l'amende (muripo) de l'amant pour avoir rendue enceinte sa future femme ; l'affaire était alors conclue, si la femme ne revoyait plus son amant et restait fidèle à son mari.

Mais si le mari refusait d'épouser sa fiancée, rendue enceinte par un amant, alors il pouvait demander le retour du rovoro ~~comme il~~ fût qui avait ~~été~~ payé et l'affaire pouvait être considérée comme close pour lui. Il restait alors pour le père de la fille enceinte à poursuivre son action contre le séducteur, selon la norme déja montrée au-dessus. La paternité d'un enfant issu de l'adultère de la femme qui habitait avec son mari n'était pas en général disputée. C'était le mari légal de la femme qui devenait aussi le père légal de l'enfant adultérin, et l'amant était habituellement tué, dans les temps anciens, mais de nos jours il paye la compensation au mari, de trois ou quatre bêtes et l'affaire est considérée comme close si la femme promet de rester fidèle à son mari. L'administration britannique prévoit une amende de 100 livres st. pour un adultère, ou une peine de prison n'excédant pas une année, à cause du lourd travail.

Les droits des enfants légitimes et illégitimes.

Puisque les femmes n'ont pas de position héréditaire dans la lignée de leur père, elles ne peuvent pas non plus participer à la distribution de sa propriété. On va parler ici seulement des droits des garçons.

Tout d'abord, les garçons nés d'une famille légitime deviennent les membres de la lignée de leur père et ils succèdent à son nom de famille et à la distribution de sa propriété. Tous les enfants, garçons et filles, ont le droit de soutien parental jusqu'à leur mariage ou leur indépendance. Les garçons et les filles forment aussi une unité familiale, en sens que le bétail obtenu au mariage d'une fille peut être utilisé pour l'approvisionnement de femmes pour les garçons et ainsi la famille se multiplie normalement.

Ensuite, si l'enfant est né illégitime d'une femme non mariée, il sera tout de même considéré comme membre de la lignée de son père naturel, avec le droit de succession à son nom et à sa propriété, mais son contrôle parental sera toujours investi dans le père maternel, jusqu'au temps de payement de compensation, "butiro, au père maternel par son père naturel.

Mais si l'enfant est né d'une fille fiancée ou mariée à un autre homme que le père naturel, son contrôle parental sera investi dans le mari de la femme, et le père naturel n'aura pas de droit sui generis de le demander, mais son père légal pourra, s'il le veut, transférer le droit paternel au père naturel par le payement d'une compensation.

Finalement, l'enfant né d'une mère non mariée, ou divorcée, qui n'est reconnu, ni par le père naturel, ni par le mari de la femme, sera toujours élevé par les parents de la mère qui exerceront leur plein contrôle parental sur lui jusqu'à son indépendance, mais il ne pourra pas succéder, ni à la lignée de sa mère, ni au nom familial. Il est en effet enfant d'un amant inconnu, mwana chikámba, mais dans le langage usuel on l'appelle du terme général de muzukuru, le même terme qui est applicable à tous les petits enfants.

CHAPITRE V - LA VIE QUOTIDIENNE D'UNE FAMILLE.

Dans la société Kuaranga un homme marié avait un rang plus élevé qu'un ~~bachelier~~ célibataire. Il rejoignait la compagnie des autres hommes mariés, à niveau égal ; mais un jeune ~~bachelier~~ célibataire ne pouvait y aller qu'invité, et sa parole se bornait simplement à la réponse aux questions, comme dans l'étiquette Royale Occidentale.

Néanmoins, la position sociale d'un homme marié ne se rehaussait que graduellement. Pendant la première période, de une ou deux années, il était sous le contrôle complet de son père, tandis que sa femme était sous la domination de sa belle-mère. Son importance grandissait en proportion de l'autorité décroissante de son père, ou quand il avait acquis un nombre d'enfants suffisant. Ou bien s'il se séparait de son père, ou bien encore si son père mourait. Il atteignait alors la position élevée d'une famille responsable dans la hiérarchie de la société de Kuaranga.

Tandis qu'il était toujours soumis au rang d'ancienneté à l'intérieur de sa propre lignée, il passait en rang égal avec chacun d'eux dans la hiérarchie de la Nation d'AgiSymba.

La position légale de sa femme n'était jamais rehaussée par le mariage, car elle restait toujours sous l'autorité de son mari. Mais sa position sociale devenait supérieure à celle d'une femme non mariée, et beaucoup plus rehaussée quand elle deviendrait mère. Jusqu'à ce moment là on l'appelait toujours par son nom, mais à la naissance de son enfant ses parents et amis l'appelaient "la mère de tel ou tel enfant" (indiquant le nom de l'enfant), et ceux qui ne connaissaient pas le nom de l'enfant l'appelaient avec le préfix honorifique de va-mai, ou madzi-mai. Finalement, elle atteignait en proportion de sa capacité de fécondité le titre honorifique général de "mbuya" - la mère de la Nation, entièrement respectée par tous, jeunes et vieux.

Egalement à partir de ce moment là son mari était toujours nommé et salué comme "le père de tel ou tel enfant", ce qui s'accorde bien avec l'ancien culte de fécondité, ainsi qu'avec l'usage biblique.

L'autorité du père (Deut.21,v.18-21) était complète sur tous les membres de sa famille,y compris sur ses femmes et était subordonnée

Une famille africaine

seulement aux dirigeants du village où il habite, jusqu'au déménagement vers un nouveau village bâti pour sa propre famille, habituellement près de l'eau (Isa. 33, v.21). Alors, il devenait la tête de son village, responsable socialement et politiquement devant le sous-chef d'un district ; son autonomie fut respectée.

La femme, ou les femmes, montraient toujours humilité et obéissance à leur mari. En parlant à son mari, elle tombe à ses genoux, en regardant à terre avec un sentiment de culpabilité, alors qu'en fait, ce ne fut qu'une étiquette établie de serviabilité. Lors d'une réunion, ou en privé, elles apportaient à leur mari de l'eau pour se laver les mains et de la nourriture, elles s'agenouillaient et plaçaient les ustensiles à l'endroit habituel, dans le "dare" (un espace libre dans son jardin, abrité par un mur circulaire pour se protéger du vent, au milieu : un foyer alluné en permanence, où il recevait ses amis) ; ensuite, elles repartaient sans lui parler, sans le regarder. Elles ne mangeaient jamais avec lui, seulement avec ses enfants dans la hutte servant de cuisine. Quand les garçons atteignaient la position de meneurs du troupeau il leur était permis de s'asseoir et de manger avec leur père, dans son "dare", mais seulement lorsque celui-ci était seul, jamais devant une personne invitée à partager le repas. Le visiteur tapait des mains (Isal.47, v.1 ; Job 27, v.23), quand il était invité à partager le repas, ce qui signifiait : "je vous remercie", puis, regardait son assiette comme s'il remerciait la nourriture plutôt que son hôte.

En cas d'insubordination ou de négligence à ses devoirs, le mari avait le pouvoir de battre sa femme avec une canne ou ses mains, mais s'il abusait, elle se plaignait alors à son père. Quand une dispute avait lieu, elle se règlait ou dans la famille, ou dans la cour du Chef.

Avant d'acquérir d'autres femmes, il dormait avec sa première épouse dans leur première hutte, sous une couverture, selon leur ancienne coutume de fécondité.

La femme a le droit de demander la cour du Chef si son mari a des défaillances. Son adultère, ou la preuve d'une inconduite menaient à la dissolution du mariage, mais l'adultère du mari fut permis ou accepté comme normal, pourvu qu'il ne négligeat pas ses devoirs envers sa femme. Si oui, elle peut alors demander un jugement afin de règler ses différends.

L'acquisition des autres femmes. Lorsqu'il avait envie de prendre une deuxième femme, il bâtissait d'abord une hutte séparée pour elle,

conservant une cuisine commune pour toutes les deux, si possible. La deuxième femme s'installait dans cette deuxième hutte et le mari divisait ses devoirs conjugaux en se couchant dans chaque hutte à tour de rôle, avec un temps bien déterminé, jusqu'à l'abstention de l'une, dans la phase de grossesse, ou post-natale. Le Chef, seul, avait sa propre hutte, appelée "nhumba" où, à l'inverse, c'était les femmes qui venaient la partager, chacune à leur tour.

Il n'y avait pas de rang strictement subordonné parmi les femmes de la famille de Kuaranga, comme on le voit par exemple dans l'étélage de Ngoni, au sud. Chaque femme avait un nom généralement différent : "Vahosi", la première femme mariée, "Murongo", la seconde et "Mukaranga", la troisième, tandis que les femmes suivantes étaient prénommées "Vakaranga" - la forme pluriel de la troisième femme. Seule la première femme "Vahosi" (Gen.21,v.10) avait un rang supérieur et toutes les autres étaient sous sa gouverne dans toutes les affaires domestiques, simplement parce qu'elle était la plus âgée dans le village, avec, le plus souvent, le plus grand nombre d'enfants ; il n'y avait pas d'autre différence de rang. En fait, il est souvent arrivé que la plus jeune femme devienne la favorite ; ceci se faisait avec beaucoup de discrétion, afin d'éviter les dissensions, de minimiser la jalousie et la friction dans la famille. Le favoritisme se manifestait par des cadeaux, tels qu'un oiseau tué dans la chasse, un tissu pour un tablier ou un vêtement, donnés en secret, pour éviter les tiraillements parmi les autres femmes.

La femme Vahosi pouvait avoir une suppléante pour porter les enfants, mais, à sa mort, la suppléante, habituellement sa plus jeune soeur, pouvait prendre sa place et son rang dans la famille, bien qu'elle soit plus jeune que toutes les autres femmes.

La Vahosi avait quelques responsabilités déterminées. Elle distribuait les ordres du mari à toutes les autres femmes et elle était la gardienne de ses effets personnels, de ses armes. Quand il attrapait du gibier, il le donnait à sa Vahosi qui le divisait entre les autres femmes, selon leur besoin. Mais il se réservait toujours une partie qu'il donnait en cachette à sa favorite.

Dans n'importe quelle dispute domestique entre les co-femmes, on allait à Vahosi qui arbitrait et dont la décision était respectée; elle était alors prénommée "Va Koma", signifiant "La soeur âgée" avec le préfix honorifique "Va".

Les femmes africaines.

Chaque femme préparait la nourriture pour sa propre famille et pour le mari. Il devait avoir devant lui autant de repas, autant de mets, qu'il avait de femmes et son devoir consistait à goûter à chaque plat, autant qu'il le pouvait, puisque, si l'un d'entre eux n'était pas touché, c'était le signe d'un trouble dans la famille. Et si par hasard le plat était celui fait par la femme qu'il négligeait ce soir-là, alors le trouble était bien enraciné, ce qui demandait l'attention immédiate. La femme sachant en elle-même si c'était la cause d'une dispute allait voir tout de suite la soeur de son mari avec une plainte, qui se poursuivait jusqu'au règlement, déjà mentionné.

Chaque femme avait son propre champ qu'elle ensemençait à son gré, pour sa propre famille et pour son mari, ensuite elle emmagasinait dans un grenier "dura" des alentours, bâti sur un rocher pour éviter les termites (comme chez les Egyptiens)(1). Le mari avait aussi son propre champ, appelé "zunga", dont les produits n'étaient utilisés principalement que pour les rituels spirituels (nous en parlerons plus loin), ou pour les reunions tenues avec des amis discutant du travail communal dans divers projets, comme bâtir une hutte, moissonner, et même ramasser la récolte, réunions où l'on buvait de la bière. Ces produits pouvaient aussi être utilisés en cas d'urgence et remplir les greniers des femmes ; impérativement, la même quantité était distribuée à toutes les femmes ; cette distribution était surveillée et assurée, qu'elles en aient besoin ou pas. Un prêt entre femmes devait toujours être restitué au mieux de leur possibilité.

Chaque femme cultivait son champ et avait le droit à l'assistance égale de son mari, mais le champ du mari était cultivé par toutes les femmes, en rotation ou collectivement, supervisé par Vahosi. Le mari y travaillait aussi, peut-être plus volontiers qu'ailleurs !.

Chaque femme avait la liberté complète pour la culture de son champ qui formait presque une unité économique indépendante, sous sa propre direction et contrôle[2]. Elle y élevait aussi un petit nombre d'animaux qui formait sa propriété matrimoniale, héritée par ses propres relations du sang.

Il y avait une stricte division du travail, au temps jadis, le mari tenant la responsabilité pour les charges physiques à l'intérieur et à l'extérieur de son village, et la femme était responsable de la production de la nourriture et des enfants. Le mari était maçon de

---

(1) Voir Sir Gardner Wilkinson, op.cit. p.74.
(2) Ceci doit être le legs, encore très vivant chez peuple d'AgiSymba, des temps anciens de la dominion matrialcale.-Voir : Les Femmes avant le Patriarcat, de Françoise d'Eaubonne.- Payot, 1976, 244p.

tout ce qui était nécessaire afin de mener à bien la vie du village : des huttes pour le logement, habituellement bâties sur les collines ou sur le rocher (Juges 15,v.8), des cuisines, des greniers, des clôtures pour le bétail, la basse-cour, des huttes pour emmagasiner le bois, des étangs. Il était souvent assisté de ses amis à qui l'on apportait force bière.

Il devait aussi défricher de nouveaux champs pour chacune de ses femmes, dans les broussailles aux alentours. En premier lieu, il marquait la terre de chaque côté avec deux sillons, coupait quelques branches de bois pour les entasser tout autour, afin de le signaler aux voisins. Il faut aussi noter qu'aucune famille de Kuaranga ne pouvait réclamer la propriété de la terre, pour la simple raison que celle-ci avait été souvent abandonnée dans le passé, le bétail faisant de gros ravages, en faveur d'un pâturage frais, prochainement libre. La terre était, cependant, considérée comme la propriété communale de la tribu ou du peuple, investie par le Chef, comme son représentant, que l'on venait souvent consulter, lui évitant de se déplacer. C'était aussi l'occasion d'apporter au Chef des objets importants, dérivés d'une bonne chasse aux animaux sauvages, tels que la peau du lion, la défense d'éléphant, puisque le gibier se trouvait sur la partie de la terre appartenant au Chef. Ceci équivalait, en quelque sorte, aux paiements des taxes et impôts sur les revenus de la terre.

Pour de lourdes tâches, comme le déssouchage des arbres, il demandait l'aide de ses amis, de ses fils adultes et de leurs amis.

Il couvrait alors en chaume tous les bâtiments du village et effectuait des réparations.

Les champs sont labourés de nos jours avec un attelage de boeufs, mais dans les temps anciens lorsque la charrue n'existait pas le sol était labouré avec une houe, par les femmes, comme chez les Egyptiens (1).

En plus de ces travaux essentiels, le mari s'occupait un peu des charges domestiques, telles que la fabrication des paniers en vannerie appelés "misero", faits des racines de l'arbre "misambasi" ou "mipwezha", ou de l'arbre banbou "mishengeve", de même que d'autres paniers, comme chez les Egyptiens (2). Il faisait des perches à frapper "maturi" et des blocs à frapper "musi" ; un tambour d'un bloc de bois recouvert d'une peau de chèvre "gonagandira" ;"mouto" - un soufflet avec de la peau de chèvre ; "makudza" - des couvertures d'écorces

(1) Voir Sir Gardner Wilkinson, op.cit. p.72.
(2) Voir Sir Gardner Wilkinson, op.cit. p.115.

L'art africain. (La femme du chef Mungaradzi à Gutu)

d'un arbre appelé "muvuzhi" ; des sacs de même provenance ; des nattes en roseau ou cannes pour dormir ; des oreillers ou des supports pour la tête, des bancs de bois ; des poignées pour la houe, des assiettes en bois, des bâtonnets servant d'ustensiles culinaires et divers, toujours pour la maison.

Ses fils l'accompagnaient en tout lieu, afin de profiter de l'expérience de l'aîné (Deut.6, v.7), pour continuer la tradition d'un bon ménage. Avec ses fils et peut-être aussi avec ses voisins, il s'engageait dans une expédition de chasse avec des flèches empoisonnées (Job.6, v.4) ; il creusait des fosses recouvertes de bûches, des puits pour le gibier (Isaïe 24, v.17) ; on attrapait du poisson avec des filets faits chez lui avec l'écorce des arbres (cité plus haut). Et s'il lui arrivait de tuer un éléphant, tout le village se le partageait et festoyait allègrement ; les défenses, plus une portion de viande, étaient la part du Chef.

Le travail de la femme était ordinaire et en tout cas sans spécialité. Sa mission principale était d'obéir aux lois anciennes de fécondité et c'était le but suprême de son existence. D'abord, elle veillait à ce que son mari ne la négligeât point, quoiqu'il ait eu des favorites dans le village, ou d'autres coeurs aimables au dehors, et que son tour soit entièrement respecté, surtout dans les périodes probables de conception.

Pour attirer son mari, elle décorait sa hutte avec des emblèmes phalliques, des modèles d'argile d'inspiration personnelle, que l'on qualifierait aujourd'hui "d'osé" et pornographique, attisant la passion sexuelle, qui formait tout un art de décoration, ainsi que l'acte même du désir humain, dans la perpétuation de leur culte originel de fécondité. Pour compléter ses emblèmes phalliques, elle se paraît avec une variété d'ornements, comme dans la coutume biblique : boucles d'oreilles (Exod.32,v.2), décorations sur ses cheveux (Is.3, v.22), épingles à cheveux, diadème, ~~ornant~~ bracelet pour ses pieds, ~~de bracelets~~ (Isaïe 3, v.16), pour terminer par les tatouages (Ezek.9, v.4). Tout cela est encore vrai aujourd'hui. L'enfant, l'enfant et l'enfant une fois de plus, était sa vie et l'âme de sa propre nature.

Sans un tel cadeau elle n'était rien, puisque même une chèvre lui était supérieure, pourvu qu'elle soit suivie par un chevreau. L'art phallique de sa hutte et les ornements de son corps avaient pour but unique de faire vivre en elle une autre vie.

Le deuxième objet de sa vie était encore dirigé vers le même but.

Se nourrir elle-même, ses enfants et son mari, afin qu'ils vivent et se multiplient. C'était pour cela que la récolte dans les champs était son domaine. Elle y travaillait avec toute l'énergie que forme l'espoir sans égard pour l'aide qu'elle pouvait obtenir de son mari. Il y avait un jardin de légumes près de sa hutte et un plus grand champ ensemencé plus loin, pour satisfaire à tous ses besoins jusqu'à la prochaine récolte.

Elle portait aussi l'eau dans des pots d'argile (Rois.17, v.12 ; Juges.7, v.16) des rivières, pour l'approvisionnement d'une journée et lavait le linge de sa famille à la rivière (Gen.24,v.11-13).

Elle faisait des pots d'argile pour l'eau, la bière et la cuisine, cuits dans un four chauffé avec de la bouse de vache (Lam.4,v.5) (1). La plupart des pots que l'on voit aujourd'hui portent comme emblême : "le chevron", la décoration ancienne égyptienne trouvée sur le mur situé à l'est de leur temple dédié au culte du soleil (déjà discuté dans la première partie). Pareillement, elle faisait ces décorations artistiques de chevrons, en perles, sur des tabliers de peau (Lev.7, v.8), encore un autre emblème lié à son culte de "fécondité".

Il y avait aussi un plafond pour fouetter le grain.

La partie importante de la nourriture consistait à faire de la bière extraite du rupoko ou munga, et la femme était "le brasseur". Elle faisait aussi les filtres de bière faits de plantes poussées sur l'eau, appelés "mhokwe", les paillassons de cette même herbe portant souvent l'emblème du chevron, les vêtements (Prov.31, v.22), et les paniers appelés "makwindi". Elle les tressait si serrés que la plupart d'entre eux devenaient, avec le temps, imperméables, surtout après que les interstices eussent été remplis par la poussière et la saleté.

Très souvent elle tapissait sa hutte et sa cuisine avec de la bouse de vache, un désinfectant très agréable. Elle compartimentait sa cuisine : 1) d'un parapet où son mari s'asseyait, 2) d'un autre pour ses pots et assiettes, 3) d'une cheminée, foyer de trois pierres, au milieu de la hutte.

Elle frappait le grain dans les blocs de bois amenés par son mari et le concassait après sur une pierre plate fixée au dehors de sa hutte, avec une autre petite pierre manipulée avec les mains. Ce travail était lent, monotone et souvent fatigant, mais elle l'acceptait comme une nécessité impérative.

---

(1) Comme c'était aussi dans la coutume égyptienne - voir Sir Gardner Wilkinson, p.cit.p.54.

Le ménage se faisait, soit le matin de bonne heure (Exod.32, v.6 ; Chron.36, v.15), soit dans la soirée, puisque la plupart de la journée était occupée par le jardinage autour de la hutte, ou plus loin dans le champ, généralement assez grand. A la fin de la journée, après un labeur acharné, elle rejoignait sa hutte beaucoup plus fatiguée que les autres membres de sa famille. Même son mari ne travaillait pas autant qu'elle.

L'éducation des enfants.

Jusqu'au sevrage du bébé, généralement après deux saisons de récoltes et lorsque le bébé avait percé les incisives, il n'était toujours pas considéré comme un être humain, mais simplement une créature sans esprit. Le père pouvait le tuer sans en rendre compte à personne et, s'il succombait d'une mort naturelle, on plaçait son corps dans une urne que l'on enterrait près d'une rivière, sans consulter "hakata" sur la cause de cette mort.

Alors qu'elle allaitait, la mère portant son enfant sur son dos faisait un voyage à mbuya, si l'on n'avait pas encore conçu un autre enfant, afin d'obtenir sa bénédiction (coutume toujours en rapport avec la fécondité), pour résumer : cohabitation sexuelle avec son mari.

Nous arrivons maintenant au temps du sevrage. La mbuya lui intimait l'ordre de reprendre ses occupations ménagères et autres, pour quoi elle recevait alors en cadeau une volaille et un peu de grains. Le bébé était nourri avec du maïs, des légumes et des termites. L'enfant, trop jeune pour se nourrir, était aidé par sa mère pendant quelques mois en poussant "sadza", c'est-à-dire des boulettes de maïs qu'elle confectionnait. Elle poussait les boulettes dans la petite bouche presque mécaniquement : la première boulette étant poussée à l'intérieur par la masse suivante, ce, avec une feuille verte ou, peut-être, une fourmi volante insérée entre les deux parties. Arrivait le moment où l'enfant se nourrissait seul ; sa mère vaquait à ses devoirs et autres affaires pressantes.

Pendant les quatre premières années, l'enfant dépendait entièrement de sa mère. Elle le nourrissait, le lavait et nettoyait ses excréments dans la hutte, jusqu'à ce qu'il apprenne à se comporter humainement. L'enfant jouait nu, portant souvent un bâton ou un pot trouvés sur sa route qui, par un tortillement du pied, pouvaient le frapper sur le sol. Le pot étant trop fort ne se cassait pas, mais ses bords ébrèchés mettaient parfois le petit aventurier mal à l'aise, ce qu'il manifestait à grands renforts de cris. Très souvent ses mains rentraient dans ce pot et ne pouvaient pas sortir, ce qui le faisait crier de plus belle.

La mère, toujours très proche, venait pour le consoler et pour arrêter ce tintamarre, instinctivement elle mettait son sein entre les lèvres nouées par les larmes."Mais non, qu'est-ce que je fais" ? Elle se rappelait que ce n'était pas la meilleure manière d'agir. Elle serrait contre elle ce petit être et le dorlotait comme toute maman en a le pouvoir. Ces mots de consolation le calmaient pour un temps et le calme règnait à nouveau pour l'enfant, sa petite tête enfoncée dans le chaud sein maternel. Elle l'emportait à l'intérieur de la hutte, le mettait sur ses genoux et, ensuite, poussait des morceaux de sadza froid (la réserve du matin) dans sa bouche. La paix revenue, elle examinait soigneusement l'enfant, ne trouvant généralement rien de conséquent. L'enfant était ensuite réinstallé dehors où il pouvait à nouveau se manifester et goûter à d'autres aventures.

Bien des incidents l'attendaient au cours de ces quatre années, courir dans le jardin, etc..., mais chaque fois la mère était là pour lui offrir le réconfort nécessaire. Il n'était pas rare qu'elle ait eu un autre bébé, toujours porté sur son dos, se reposant ou travaillant, puisqu'elle n'avait pas d'autres moyens pour le soigner.

Le premier-né ayant appris les rudiments d'une hygiène de base commençait à faire ses besoins à l'extérieur, habituellement près de la porte.

Grandissant un peu plus, il s'en allait vers le champ pas très éloigné et se soulageait près d'un arbre, mais la mère n'en était pas partisante, considérant que son père l'utiliserait aux travaux manuels, trouvant quelques plaisirs à se reposer à l'ombre d'un arbre. Par la suite, il apprenait que de telles choses se font plus loin, dans la brousse, puisque, après tout, il ne voyait pas sa mère ni son père en faire autant près de la hutte.

Si c'était un garçon, à l'âge de six ans, il atteignait la première étape du rang humain - soigner les chèvres - qui étaient marquées par une mèche de ses cheveux. Il s'écartait doucement du sein maternel, même pour dormir dans la hutte des garçons,plus loin dans le village de son grand-père. Ensemble, ils exploraient les bois et les vallées et mettaient des trappes et des pièces pour attraper des lapins ou des oiseaux, quelquefois une jeune antilope se faisait prendre. Les adolescents se joignaient aux hommes lors des réjouissances.

En d'autres temps, ils apprenaient les noms et les propriétés des arbres et devaient reconnaître tel ou tel animal. Ils acquéraient une certaine connaissance de la conduite morale vis-à-vis de leurs aînés qu'il fallait en tout lieu respecter.

De soigneur de chèvres, il serait graduellement promu au rang de soigneur de troupeau, ce qui demandait plus de responsabilités. Il fallait en prendre grand soin, éviter la destruction de la récolte, ce qui entraînait toujours des dommages considérables (Exod.22,v.5).

Adolescent, le garçon ~~serait~~ devenait le premier assistant de son père, dans tous les travaux ménagers, bâtir, moissonner, faire des peaux de tambours et tous les autres devoirs décrits plus haut. C'était son éducation pour le rang de l'homme et pour la vie. Le bon usage de ses mains, de son cerveau, dans tous les instants d'une vie saine.

Il n'y avait pas d'éducation littéraire, puisqu'on n'en avait pas besoin, le sol apportait tout ce qu'il fallait pour une bonne vie et le garçon était éduqué de manière à exploiter au mieux ses dons naturels. Quand il avait le temps, et lorsqu'il estimait en savoir assez, se joignant souvent aux festivités, il demandait à son père la permission de se marier, de porter la semence de procréation. On la lui donnait bien vite, comme on l'a déjà vu, ainsi s'ajoutait une jeune famille à celle vieillissante, et la vie continuait.

L'éducation de la fille ne variait pas de celle de sa mère ; sa vocation était de cuire la nourriture et porter les enfants. Au contraire du garçon, elle sortait toujours en compagnie de sa mère, ou tante, ou grand'mère, apprenant tout le temps son rôle dans la vie, celui d'une bonne épouse et d'une bonne mère. Sa contre-partie du soigneur de chèvres consistait à laver les ustensiles de cuisine, au nettoyage de la hutte et à ramasser du bois. Un peu plus tard, elle lavait aussi le linge et apportait de l'eau. Cuire la "sazda" était une tâche simple, mais apprise par étape. La préparation, la manière de la faire bouillir, etc...

Devenue une femme en miniature (sans contact sexuel), elle était initiée, à partir de 10 ans, d'abord au développement de ses seins, ensuite à la manipulation de son "matinji", et puis ~~dans le~~ au culte de la fécondité, manifesté par les emblèmes dans la hutte de sa mère. La pleine réalité de son rôle lui venait naturellement en s'essayant aux jeux de la maison - "mahumbgwe" - plusieurs garçons et filles, statuettes miniatures, se comportant comme maris et femmes dans les activités de la vie quotidienne. La division du travail, pour les jeunes époux, se déroulait suivant les lignes naturelles de la vie et un tel jeu prolongé était un pas vers la vie réelle, ce qui, bien sûr, était approuvé par les anciens. Ceci ne se fait plus actuellement, et c'est dû sans doute à l'influence occidentale dans

les écoles. Là, les garçons et les filles expérimentent l'association libre beaucoup plus grandement, ce qui les amène souvent aux graves crises de moralité.

Avant de conclure ce chapitre, il faut souligner que la vie quotidienne d'une famille de Kuaranga se déroulait strictement selon l'ancienne coutume de fécondité, ayant pour but la production infinie des enfants.

La femme considérait son droit légitime d'avoir régulièrement des relations sexuelles avec son mari et, s'il la négligeait, la famille était dissoute.

Les trois périodes de sa vie pendant lesquelles elle devait complètement s'abstenir de ses demandes, étaient : durant le temps des règles ([illegible]), de peur que son mari ne soit malade de l'estomac ([illegible]) : [illegible] sa mère pour l'élargissement de son vagin, [illegible] [illegible] la naissance de l'enfant, en ayant obtenu d'abord [illegible] [illegible].

[illegible] ces périodes, elle était toujours en droit de ne pas être négligée par son mari, au moins pendant toute sa vie de procréation, et s'il arrivait qu'il devenait stérile, alors il lui fallait obtenir de sa famille un élévateur de semence, comme nous l'avons déjà démontré ailleurs.

En cas de décès prématuré de son mari, elle devenait souvent le plus important actif dans la succession de sa propriété, si elle était encore jeune et capable de porter des enfants, comme on le verra plus loin.

Ainsi se déroulait la vie quotidienne d'un village individuel, qui n'était qu'une image fidèle de la vie générale de toute la nation de Kuaranga.

CHAPITRE VI - DÉCÈS ET ENTERREMENT.

Quand un homme tombait malade, les "anciens" cherchaient les signes visibles indiquant s'il allait vivre ou mourir. Ces signes, les hoquets, les vomissements, le refus de nourriture et, surtout, l'aplatissement du pénis, étaient toujours examinés par un ancien, en de telles occasions.

La présence d'un de ces symptômes mettait la famille en état d'alerte et on appelait à son chevet tous les parents proches ou lointains, parce que la coutume disait qu'il ne s'en irait pas en paix s'ils ne les avaient pas tous vus.

Généralement il était amené dans la hutte de Vahosi qui le soignait pendant toute sa maladie. Les autres femmes continuaient à lui préparer sa nourriture qu'elles apportaient dans la hutte de Vahosi. Quand le malade mourait on lui fermait les yeux (Gen.46, v.4), on lui pliait les pieds et les mains (2 Sam.3, v.34) qui étaient ramenés sous la mâchoire et le corps ainsi plié était lié avec les fibres de l'arbre du mupluti (Brachystegia bohemii), afin qu'il restât en cette position pour son enterrement. Les hommes présents devaient faire tout cela et ils devaient aussi laver son corps ; parfois il arrivait que ce soit la Vahosi qui le fasse, tandis que les autres femmes apportaient de l'eau. La mort s'annonçait par des lamentations qui duraient jusqu'à l'enterrement (Gen.50, v.10).

Selon les lois de succession, le frère cadet du défunt, ou son beau-fils marié à la fille aînée, ou, en leur absence, son fils premier-né, assumait la tâche de maître des funérailles. Ce maître enverrait alors les fils et les beaux-fils du défunt pour creuser la tombe ou bien sur une colline, ou dans une cave, ou même sur une fourmilière, cette dernière destinée à servir de protection contre l'érosion.

En même temps, on sacrifiait une génisse sans tare (Nombr.19, v.7), dont la peau servirait à envelopper le corps du défunt et dont la viande serait mangée après les funérailles par les parents présents (2 Sam.3, v.35). Le corps du défunt était porté par quatre beaux-fils, ou d'autres hommes apparentés, sur une litière faite de bois de muvuzhe mutondo (Julbernardia Globifora), ou mupfuti (Kigelia Africana)(2 Sam.3, v31

couverte par une natte, appelée gudza, faite d'un de ces bois.

Le cortège était formé par tous les parents, quelques uns marchant devant, les autres derrière, avec une petite fille (dans quelques régions), d'habitude la fille de l'héritier, portant un petit récipient, dende, fait du fruit de l'arbre mupudzi (Cucurbita melipepo), rempli de l'eau et du repas de millet - la nourriture du défunt - qui sera placé auprès de sa bouche dans la tombe.

Le corps sera enterré par le beau-fils - le moins apparenté, nétant pas du même sang. On le posait sur le flanc gauche, dans quelques régions, ou droit dans d'autres, toujours orienté, ou bien vers l'est - au levant du soleil, selon ~~leur~~ l'ancienne coutume de fécondité, ou vers le nord, en mémoire de ~~leur~~ foyer originel.

Au fond de la tombe, d'une profondeur d'un mètre cinquante si c'était sur une fourmilière, un mètre dans une cave, il y avait des coupures concaves pour accommoder les jambes pliées et la tête, avec un trou près de la bouche où l'on déposait "dende". La petite fille le portant était descendue dans le tombeau, afin d'y placer "dende" dans le trou, personne n'étant autorisé à la toucher. Elle plaçait alors à côté de la "dende" un morceau de bâton (de l'arbre mubvangodzi) déjà utilisé pour mesurer le corps et le tombeau, en position droite, verticale, l'autre bout atteignant la surface afin de permettre d'établir un canal direct (quand le tombeau serait refermé) entre la bouche du défunt et la surface du tombeau, afin d'y verser de la bière pour étancher la soif et la faim de l'âme solitaire. On mettait aussi un peu de grain de maïs près de la bouche, sur une assiette, comme c'était le cas chez leurs ancêtres égyptiens (1).

Quand la petite fille avait déposé la "dende" près de la bouche, le maître de cérémonie priait et, en guise d'oraison funèbre, disait : "nous t'enterrons frère (ou père), avec cette nourriture, afin que tu puisses l'utiliser jusqu'au retour de ton esprit chez nous". Le claquement de mains reprenait, mais ensuite on n'entendait ni ululement ni chant, mais des lamentations. On plaçait sur le tombeau le même pot qu'on utilisait pour laver le corps du défunt, contenant de l'eau, et sa tasse à boire. Sur le tombeau d'une femme, on plaçait ses ustensiles de cuisine, ses cruches et ses cuillères.

Quelques six à huit bâtons de l'arbre mubvangodzi étaient placés sur son corps pour le protéger contre la pression du sol. Après les avoir

(1) Voir E.-A. Wallis Budge - The Dwelbos on the Nile. London 1885, p.147.

rangés, le maître de cérémonie disait ces mots : "nous venons de te placer à cet endroit, sans savoir la cause de ta mort. Tu te soigneras maintenant toi-même".

On refermait le tombeau, on nivelait la surface, tirant le bâton de correspondance à son corps un peu plus haut pour préserver la communication. Quand le tombeau était refermé, le maître de cérémonie touchait le bâton et, ensuite, invitait le reste de la famille à en faire autant, avec les mots suivants : "Venez plus près, c'est le bâton portant l'esprit". Tous le touchaient et la dernière était la petite fille. Ensuite, chacun devait mettre deux pierres à chaque extrémité pour fermer le tombeau, les grandes pierres sur la tête et les plus petites sur les pieds.

Quand la tombe était recouverte, la petite fille retirait le bâton et restait immobile, tandis que le maître de cérémonie versait de l'eau pour l'esprit assoiffé. Ensuite il enterrait le bâton, au pied du tombeau.

Dans d'autres régions, un peu de branches épineuses de l'arbuste chizhuzhu (Kobus ellipsiprymnus) étaient placées sur le tombeau pour empêcher son exhumation par les sorcières, "vilaines", ou les "méchants ngangas", de les sècher en morceaux pour leurs propres décoctions. Les tombeaux dans les caves étaient en plus entourés de murs. Les malades souffrant de maladies incurables, comme la lèpre, la tuberculose et la poliomyélite, étaient enterrés vivants dans ces caves, généralement par des étrangers, les plus proches parents craignant la contamination.

Après l'enterrement, les personnes en deuil retournaient au foyer pour le festin. Dans beaucoup de régions on effectuait la purification de la hutte du défunt et de ses affaires personnelles (Nomb.31, v.20). Toutes ses affaires étaient entassées dans un paquet et arrosées avec le jus de la feuille de l'arbre penazi, pressées et rincées à l'eau claire.

D'abord le maître de cérémonie aspergeait la hutte et les affaires, suivi après par tous les parents. Ils trempaient leurs mains dans l'eau médicinale et, ensuite, ils les secouaient sur le paquet. Ainsi faisant, ils se considéraient comme eux-mêmes purifiés. Le paquet était alors lié et accroché au toit de la hutte, toujours par la petite fille que l'on élevait à hauteur. L'échec dans le rituel de la purification pouvait contaminer les autres et futurs occupants de la hutte.

La cause de la mort - La cérémonie de Bira.

Deux cérémonies importantes étaient toujours effectuées dans la première année de la mort, quand on demandait le sacrifice d'un animal. La première, et la moindre des deux, la cérémonie de bira, était faite trois mois après l'enterrement, pour rechercher la cause de la mort, en plein accord avec nganga.

Il y avait généralement deux causes majeures à une mort. La première cause était le meurtre par sorcellerie et la deuxième cause était naturelle : les maladies ou la sénilité, attribuées à l'intervention des esprits anciens de la famille considérés en colère contre la mauvaise conduite de leurs enfants sur la terre et, pour cette raison, leur ont enlève la vie.

Une telle colère des esprits devait être apaisée par le sacrifice d'une bête, de peur qu'il n'y ait encore d'autre mort dans la même famille, par suite de négligence à cet égard.

Ces deux causes étaient déterminées par nganga, après avoir consulté les os - hakata. Mais nous verrons plus tard que ce n'était pas la divination des os qui déterminait la cause d'une mort, mais la sagesse de nganga lui-même, qui, après avoir écouté tous les "potins", exerçait sa bonne connaissance de la psychologie.

Il y avait des variations locales sur la procédure à suivre. D'abord le maître de cérémonie annonçait : "ramassons les flèches "miseve", signifiant qu'une quantité de cadeaux devait être ramassée pour les frais de nganga. Quand on avait fait la collecte une date était fixée pour la consultation, quand tous les membres de la famille étaient présents. Ils allaient tous au foyer de nganga, ou bien ce dernier se rendait à la hutte du défunt, selon la pratique locale, mais la procédure générale était la même.

S'assurant que nganga arrivait à la hutte du défunt où tous les parents étaient rassemblés, il annonçait son arrivée par les sons prolongés de "hungwi" -l'imitation du cri d'une bête sauvage, telle que la hyène -, suivait une litanie effrayante de menaces, telle que : "si j'attrape celui qui a ensorcelé le défunt, il mourra". Tous les parents sortaient alors avec de la nourriture et de la boisson à la rencontre de nganga, en tête le maître de cérémonie. Ils pouvaient tous entrer dans la hutte, ou rester au dehors. Le nganga était habillé en vêtements traditionnels de cérémonie, une grande coiffure faite de plumes d'autruche (ngundu), un nombre impressionnant de colifichets autour du cou, lui barrant la poitrine, une queue de zèbre attachée à la taille, et peut-être le plus effrayant de tout était

une "humbwe" (une hache aigue), avec un long manche qu'il manipulait toujours menaçant devant les gens ébahis, afin de constater leur culpabilité avant de tirer les lots. Suivait un nombre d'assistants portant ses sacs de médecine, des os (hakata), des cornes, un fouillet et un tissu noir, peut-être rouge pour augmenter sa dignité. Ils mangeaient tous la nourriture apportée et buvaient la bière.

Tout le monde s'asseyait pour le repas ou pour boire. Puis le nganga disait au maître de cérémonie qu'il était prêt à tirer les sorts (hakata).

On donnait l'ordre aux hommes et aux femmes de s'aligner en deux rangées séparées. Nganga se promenait d'abord devant la lignée des hommes, fixant chacun à tour de rôle pour prouver sa culpabilité et, à chaque personne présumée innocente, il disait : "Uyu buda", signifiant "vas en dehors de la ligne". Quand tous les hommes étaient ainsi renvoyés, il se dirigeait vers la lignée des femmes. Là, très souvent, il trouvait une femme frissonnante et regardant par terre, tandis que ses complices montraient aussi un visage ravagé par la peur. Il savait par là qui était la coupable et, en la fixant durement, il disait : "wangu uyo", signifiant "la mienne est celle-là", le répétant à chacune des personnes soupçonnées.

Il leur ordonnait de sortir de la lignée et aux autres de s'asseoir par terre, tandis qu'il tirait les lots pour les femmes soupçonnées. De ces trois ou quatre personnes appréhendées, la coupable ne cessait de frissonner, tandis que ses complices montraient moins de craintes sur leurs visages. Il tirait les lots plusieurs fois répétant les mêmes paroles "wangu uyo", la mienne est celle-là et, finalement, indiquait la personne coupable. A la consternation qui suivait, il y avait ensuite les demandes qui lui étaient adressées pour tuer la personne coupable avec du poison, mais d'une manière générale il refusait. Deux solutions s'imposaient alors : elle était renvoyée chez ses parents et le rovoro retourné, ou elle quittait définitivement la région.

Dans d'autres régions, nganga indiquait l'innocence du peuple avec la pâte de millet versée sur les fronts et, si c'était le "mudzimu" (l'esprit des ancêtres) qui avait tué le défunt, alors tout le monde avait de la pâte sur le front, tandis que le maître de cérémonie était marqué aux deux tempes.

Le nganga devait connaître l'état de santé du malade avant sa mort, son âge, afin d'être capable de dire à ces gens avec une certitude absolue si la mort était naturelle ou non, surtout s'il n'y avait pas des signes de culpabilité montrés sur les visages des personnes

alignées.

Quand il avait proclamé que c'était le mudzimu (l'esprit des ancêtres) qui avait causé cette mort, il prescrivait le remède habituel, le sacrifice d'un boeuf et, si la famille était pauvre, le sacrifice d'une chèvre. Le "mudzimu" devait alors être adoré, de peur qu'un autre membre de la famille ne meurt. La bière était alors brassée et une génisse choisie, pour l'apaisement de "mudzimu", dans la cérémonie appelée "bira".

Le brassage de la bière en cette occasion était fait par un nombre de vieilles femmes (Lev.26, v.26), au retour de l'âge, qui étaient considérées comme les servantes les plus pures pour le "mudzimu" et, en fait, c'était la même manière de faire pour toutes les cérémonies d'apaisement des esprits. Quand la bière était prête, tous les parents s'assemblaient dans la hutte du défunt pour le festin. La génisse était menée à cet endroit, vivante, et mise de façon à ce que la main de chaque personne présente puisse la toucher. Puis ils disaient : "voici la bière et le boeuf pour adorer notre mudzimu". La bière était alors consommée, tandis qu'on tuait la génisse, lui assénant un coup à la tête (Lev.3, v.2), avec une hache, puis cuite sans sel. Dans d'autres régions la bête était tuée par étouffement, ou bien en lui mettant dans la gueule de la bouse de vache, ou bien encore on la noyait.

La cuisson de la viande, non salée, était apparemment en contradiction avec la coutume biblique (Lev.2, v.13), où l'on ajoutait du sel à toutes les offrandes de viande, à moins que ce fut fait, selon la douce saveur, au Dieu de troupeau (Nomb.15, v.3) ou (Lev.3,v.16), signifiant qu'une addition de sel aurait changé la douce saveur du boeuf.

Cuite, la viande était mangée par les parents présents (Lev.7, v.15-16) et la bière bue. Le maître de la cérémonie rappelait alors qu'ils s'étaient acquittés de leurs devoirs envers le mudzimu et qu'il ne devrait pas y avoir d'autre mort dans la famille. Ceci terminait le festin et la famille se dispersait.

La cérémonie pour le retour de l'esprit dans la famille et la Succession.

Les peuples de Kuaranga croyaient que l'esprit du défunt restait avec le corps dans le tombeau, jusqu'au moment opportun où on le ramènerait à son foyer au village, pour rejoindre tous les autres esprits de la famille qui, de là-haut, veillaient déjà sur eux.

L'esprit du défunt était donc ramené au foyer, généralement un an après le décès, quand son nom passait à l'héritier de la famille, au cours de la cérémonie de succession.

Le festin était organisé par l'héritier, dans son propre village, habituellement le foyer du défunt.

La bière était brassée, toujours par les vieilles femmes, et, une fois prête, les parents se rassemblaient au foyer de l'héritier, généralement dans la soirée. Un pot de bière était porté par l'héritier et sa femme au tombeau, au cours de cette même soirée, pour le mudzimu, et laissé pour la nuit. Une partie de la bière était consommée par les parents au foyer. Ensuite les plus proches parents s'assemblaient à la hutte de l'héritier, au lever du soleil, le lendemain, pour faire le rituel du retour de l'esprit.

A quelque temps de là, ils formaient un cortège et allaient au tombeau, chantant et, en temps modernes, tirant des coups de fusil. En atteignant le tombeau, le précédent maître de cérémonie prenait la commande du procédé. La cérémonie varie d'une région à l'autre, mais pas le principe. La procédure générale était la suivante : un peu de la bière laissée pendant la nuit était versée sur le tombeau et le restant goûté par tous. Le maître de cérémonie disait : "Aujourd'hui nous voulons ramener ton fils au foyer". Tout le monde chantait alors la chanson suivante : "Baya wabaya mukono uno baya dzose : Uchengete vana mwana wako wedangwe fishamupa mukadzi" - "Nous nous sommes battu avec les autres tribus, mais ton esprit peut nous aider. Soigne tes enfants, ton premier-né a reçu une femme". Tous regardaient alors le tombeau.

Après cela, ils reformaient une procession pour le retour à la hutte de l'héritier.

Un boeuf était tué et égorgé pour permettre au Swikiro - (le médium de l'esprit) de sucer le sang. Les femmes s'égaillaient et dansaient pendant toute la durée du sacrifice. Ensuite, les beaux-frères le dépouillait et les vieilles femmes faisaient cuire la viande, toujours non salée. Quand la viande et le repas fait de millet étaient cuits, le maître de cérémonie faisait l'offre suivante aux esprits ancestraux : "Voici la nourriture et la boisson pour vos pères, donnez-les à votre fils, (l'esprit du défunt), puisque nous l'avons maintenant ramené au foyer". Quelques rituels sexuels étaient pratiqués en cette occasion, dans des temps plus anciens, selon le culte ancien de la fécondité, mais ceci a cessé parmi les peuples modernes de Kuaranga.

Ensuite, la tante ou la soeur du défunt apparaissait sur la scène pour la distribution de biens, selon les directives du maître de cérémonie.

La succession. La conception de Kuaranga sur la richesse et la propriété différait des idées occidentales. La terre était toujours là, à la disposition du peuple pour une utilité illimitée. Ils pouvaient la prendre ou l'abandonner, à leur gré, telle qu'une partie commune du don de Dieu, comme l'air, les bois, les animaux sauvages, les fleuves, les étangs et d'autres. Tout le monde en avait l'accès également, et même la tribu d'origine, quoiqu'elle ait acquis de la terre avec des frontières géographiques bien définies, pour l'usage sans contrainte de son peuple. Elle pouvait encore déménager à sa guise, comme les essaims des locustes ou d'abeilles, et s'établir dans les alentours ou ailleurs. La tribu pouvait retourner à sa terre d'origine, si le nouvel endroit ne lui plaisait pas. On pouvait faire l'analogie du libre mouvement et du libre choix de la terre avec les mouvements anciens des Hébreux - les voyageurs - d'où vient leur nom.

Ce n'était que le bétail et l'élevage en général, ainsi que les femmes et les filles pour lesquelles on obtenait du bétail, qui constituaient, comme dans la coutume biblique, la richesse d'une famille (Gen.34, v.12). Le bétail procurait des femmes pour une famille[1]; les femmes à leur tour engendraient des fils et des filles, nécessaires pour la survie de la race.

Le bétail, les femmes et les filles étaient, donc, la Sainte Trinité pour la procréation de la race de Kuaranga et sa pleine richesse. Et, dans chaque cérémonie de succession dans une famille d'AgiSymba, cette richesse se distribuait à toutes les unités familiales les plus proches apparentées, comme c'était dans la coutume biblique, d'abord au premier-né (Deut.25, v.6), ensuite aux autres apparentés : les frères et les oncles (Deut.25, v.5 ; 2 Sam.12, v.8). Les filles ne pouvaient hériter que des effets personnels de leur mère.

Il y avait chez les familles de Kuaranga deux patrimoines de succession : le patrimoine paternel et le patrimoine maternel.

Le patrimoine paternel était acquis par les hommes et les femmes de la lignée paternelle, comme le bétail provenant du mariage de filles, ou des efforts personnels de membres de la famille dont les actifs devraient servir les intérêts de tous les membres de la lignée, selon les lois de succession.

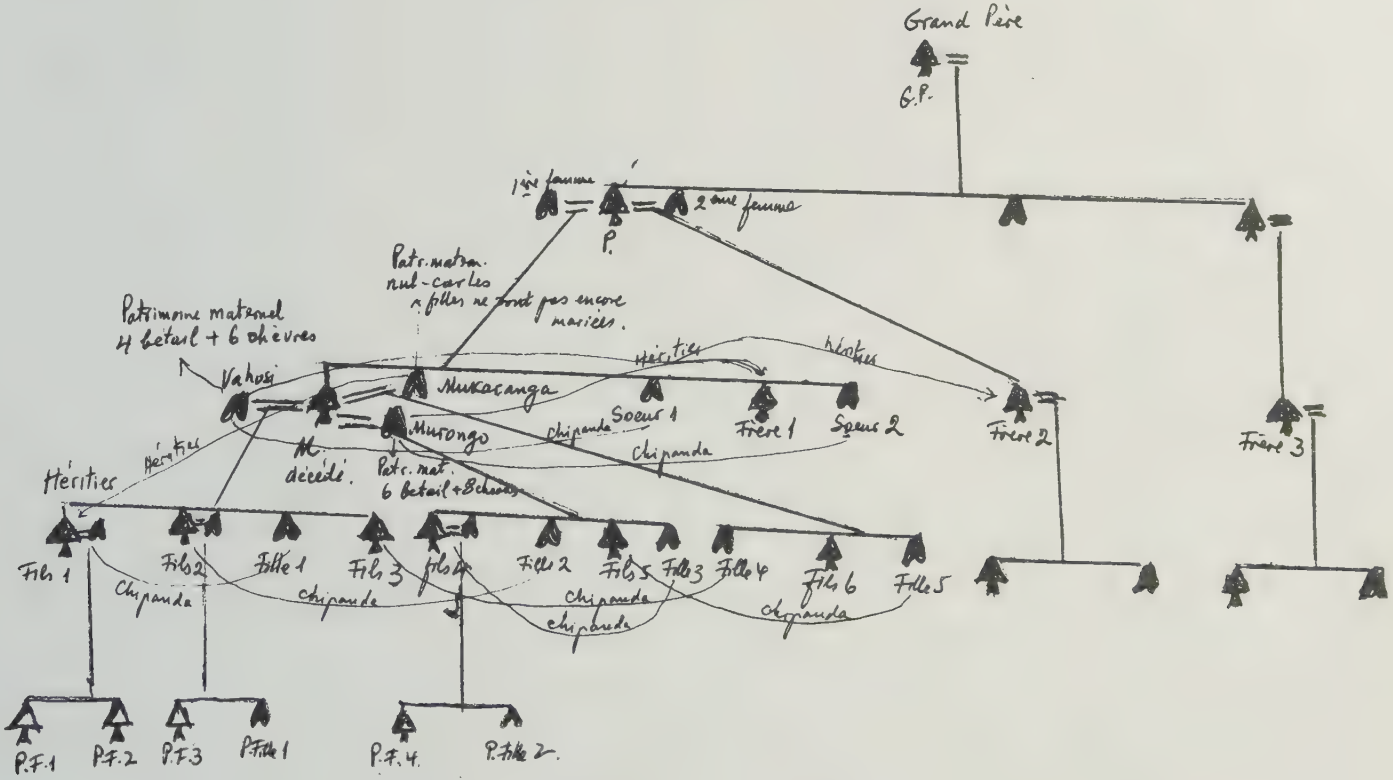
1. Réminiscent de la dot Balgaienne : voir Mémoires de deux jeunes mariées.

Le patrimoine maternel était acquis par une femme mariée, il provenait de deux sources : 1) les cadeaux de ses beaux-fils, comme la chèvre de masungiro et la vache de la mère (dont nous avons déjà parlé) ; 2) de ses propres efforts personnels durant sa vie. Les efforts maternels étaient destinés d'abord à servir les membres de sa propre lignée, mais nous avons connu des cas où le patrimoine de la mère avait aussi procuré des femmes pour ses propres fils. Dans ces cas-là, le patrimoine de ses fils, à leur décès, devait revenir à la lignée de leur mère, à moins que pendant leur vie ils aient déjà rendu ce qu'on avait emprunté auparavant.

Dans une succession de décès, il y avait, à strictement parler, deux successions ou distributions de biens dans le patrimoine paternel et autant de successions ou distributions de biens dans le patrimoine maternel que le décédé avait de femmes mariées, puisque les actifs à distribuer appartenaient à plusieurs unités familiales.

Nous avons déjà vu dans le système de parenté que c'était toujours les quatre générations, deux ascendantes et deux descendantes, qui comptaient la plus proche parenté, déterminant la position de rang entre ses membres dans le comportement familial, et ce sont les mêmes générations qui sont aussi les plus intéressées dans la succession d'un patrimoine paternel.

Pour mieux suivre les lois de succession, illustrons le système, d'abord par un diagrame : voir page contre


Grand Père
G.P.
1ère femme
2 ème femme
P.
Patr. matern. - car les 2 filles ne sont pas encore mariées.
Patrimoine maternel
4 bétail + 6 chèvres
Vahosi
Mukacanga
Murongo
Soeur 1
Frère 1
Soeur 2
Frère 2
Frère 3
Héritiers
M. décédé.
Patr. mat. 6 bétail + 8 chèvres
Fils 1
Fils 2
Fille 1
Fils 3
Fils 4
Fille 2
Fils 5
Fille 3
Fille 4
Fils 6
Fille 5
chipanda
P.F.1
P.F.2
P.F.3
P.Fille 1
P.F.4.
P.Fille 2.

Les lois de succession. Le décédé M avait trois femmes, la première Vahosi, la deuxième Murongo et la troisième Mukaranga : les dénominations coutumières dans toutes les familles de Kuaranga.

Vahosi lui a donné trois fils et une fille, murongo deux fils et deux filles et la plus jeune, mukaranga, deux filles et un fils.

Il y avait la loi fondamentale de mariage dans les familles de Kuaranga, selon leur coutume de fécondité, qui donnait le droit à un fils d'obtenir de son patrimoine la quantité d'un rovoro, c'est-à-dire un nombre suffisant de bétail, danga, pour épouser une femme.

Le père de famille, ou son héritier, était donc obligé de trouver autant de bétail qu'il était besoin pour procurer une femme à chacun de ses fils nés.

Pendant sa vie, M avait donc assigné toutes ses cinq filles comme chipanda à ses cinq fils, c'est-à-dire le bétail qu'il avait dû obtenir pour chacune de ses filles procurerait une femme pour chacun de ses cinq fils. Mais il y avait un sixième fils qui n'avait pas de chipanda, ce qui était assez normal parce qu'on attendait encore de nouvelles naissances des trois femmes encore en pleine capacité de lui donner au moins trois ou quatre enfants chacune.

Deux de ses fils, de Vahosi, et un de Murongo, ont été déjà [illegible] pendans sa vie et avaient apporté déjà au monde leurs propres descendants et les trois derniers étaient encore trop [illegible] être mariés.

Il est mort prématurément de la morsure du serpent [illegible] et le nganga a décrété que c'était dû à la colère [illegible].

C'est son frère I qui a pris le contrôle de la cérémonie de succession, laquelle sera maintenant expliquée.

M, le fils de I, a épousé sa première femme Vahosi avec le rovoro provenant de sa soeur I, et sa deuxième femme, murongo, avec le rovoro provenant de sa soeur [illegible]. Le bétail de ces [illegible] est donc [illegible] [illegible] troisième [illegible] bétail provenant de ses propres efforts, du trou effectué avec ses fabrications expertes de paniers, de tambours et quelque chasse de fauve.

Ce fut pendant la chasse d'un rhinocéros noir, [illegible] bicornis), qu'il piétina ~~sur~~ un mamba dans la brousse et mourut [illegible]

être avalé par le monstre affreux.

Pendant que M vivait ses deux premières femmes acquises par le rovoro provenant du patrimoine paternel de P , faisaient pendant sa vie partie intégrale de son propre patrimoine paternel, ensemble avec leurs filles et d'autres actifs respectifs acquis par lui-même et les membres de sa famille.

Mais dès que M meurt, ses deux premières femmes ne peuvent plus faire partie de son propre patrimoine paternel, à cause de leur acquisition par le rovoro provenant du patrimoine de P.

Leur puissance reproductive, désormais, devrait alors retourné au patrimoine original paternel de P, qui avait originairement approvisionné leur rovoro, et devrait être réparti aux frères 1 et 2, les deux principaux actionnaires vivant de ce patrimoine.

Tous les autres actifs acquis par M, ou les membres de sa famille pendant sa vie, y compris le bétail obtenu comme rovoro pour ses filles, ainsi que sa troisième femme mukaranga, resteront comme son propre patrimoine et passeront à son décès, à son fils premier-né, l'héritier de son nom et de sa famille. C'est pourquoi nous avons dit plus haut que, dans la succession d'un décès, il y avait, en effet, deux successions, l'une revenant aux membres du patrimoine paternel du père du défunt et l'autre passant au premier né du défunt.

Le fils héritier aura la tâche de trouver la chipanda pour tous les fils de son nouveau patrimoine, et même pour les fils de ses frères qui pourraient mourir entre temps.

Mais sa tâche sera soulagée par son mariage de sucession avec la troisième femme de son père, qui était auparavant sa mère fictive et, maintenant, sera sa deuxième femme, encore jeune et capable de produire beaucoup d'enfants.

Nous avons dit, ci-dessus, que c'était le frère I qui contrôlait la succession, parce que c'était lui qui était le principal survivant du patrimoine paternel de P , et les deux femmes du décédé sont revenues à ce patrimoine.

C'était pour des raisons de lois de succession que le frère I était devenu le principal héritier du patrimoine paternel de P, suivant la règle de succession de frère à frère, comme c'était d'ailleurs le cas dans la coutume biblique (Deut. 25 v.5 ; Deut. 17 v.15, etc.). Au décès de P , le nom et la position généalogique étaient passé à son premier-né M . Mais quand M mourait, son nom et la position généalogique passaient encore à son fils premier-né ; mais en même temps, son frère le plus

âgé, ou s'il est mort, son demi-frère 2 avait obtenu le nom et la position généalogique de P, et c'est pour cette raison d'ancienneté que le frère 1 était resté au contrôle de la succession. Mais si ni le frère 1, ni le frère 2 n'étaient vivants, alors quelqu'un de leurs premiers-nés descendants devrait prendre le nom et la position de P. Mais, s'il arrivait encore qu'il n'y eut aucun mâle descendant survivant du patrimoine paternel de P, alors le contrôle de la succession passerait au patrimoine suprême de la lignée de GP qui était représentée par le frère 3 collatéral (voir le diagramme), en qualité de descendant direct du patrimoine paternel du grand-père GP ; et les deux femmes du décédé M devraient revenir à sa succession, à lui.

Ce sont les lois de succession de base. Il y avait toujours des complications, surtout dans les familles trop polygames, où le nombre de filles ne pouvait souvent égaliser celui des fils, mais où il était impératif de procurer une femme pour chaque fils né, ce qui entraînait plutôt des emprunts de chipanda et de bétail parmi les autres unités familiales d'un grand patrimoine paternel, et de tels emprunts et conflits individuels devraient être règlés paisiblement dans chaque succession d'un défunt. C'est toujours la sagesse des vieillards qui, dans tous les conflits individuels, ramène l'harmonie parfaite pour le but principal de la grande lignée paternelle:la survie de la race.

La succession d'un domaine maternel était toujours un processus simple. Toutes ses possessions personnelles et son élevage se répartissaient entre ses plus proches parents maternels qui gardaient son domaine pour deux raisons :

1°) Propitiation de l'esprit ancestral maternel.

2°) Pour aider, avec le surplus d'élevage, à procurer la femme au fils en besoin, de sa propre lignée maternelle.

C'est la succession du patrimoine paternel qui va maintenant occuper un peu notre attention en détail.

D'abord, le paquet des affaires personnelles du défunt était descendu du toit de la hutte où il fut suspendu durant toute l'année, et était invariablement donné à l'héritier qui portait le nom du père. Mais les femmes du défunt devaient d'abord sauter sur les armes "vuta", pour prouver leur fidélité à leur défunt mari. On disait de celles qui avaient été infidèles "qu'elles avaient brûlé le tombeau de leur mari". Leur infidélité commise avec une autre personne que leur héritier imposait une amende de trois bêtes, dont une devrait être sacrifiée pour la propitiation de l'esprit du défunt. Et si une des femmes infidèles avait sauté sur la "vuta", alors ces

armes étaient jetées dans l'étang, puisque leur valeur intégrale avait disparu. Mais dans les circonstances normales elles étaient données par la tante à l'héritier assis sur une natte en dehors de la hutte pour les recevoir.

La procédure de succession variait sur les détails d'une région à l'autre, mais le principe général était le même pour toutes les régions.

Dans d'autres lieux, la cérémonie de succession s'achevait par étapes. Tout de suite après le retour de l'esprit au foyer, par exemple le nom de famille était donné à l'héritier, ainsi que la plus jeune femme du défunt, "murongo", si elle était acquise par ses propres moyens ; elle s'asseyait sur le paillasson à côté de son nouveau maître. La tante lui disait que l'héritier était son mari, et si elle acceptait l'augure elle apportait de l'eau dans un petit pot appelé "ndiro", avec une petite assiette de bois et l'offrait à son nouveau mari pour s'y laver les mains. Elle refusait très rarement, mais si c'était le cas, alors on la renvoyait à son foyer d'origine et le rovoro était retourné en proportion des enfants nés. Dans le premier cas, le couple entrait dans la hutte et la première partie de la cérémonie serait achevée, mais résumée le lendemain. Dans les autres régions, la cérémonie continuait jusqu'à la fin de la répartition du domaine paternel par toute la famille.

La succession continuait avec le partage de toutes les autres femmes du défunt, de ses filles et du bétail, au cas où il y avait des emprunts individuels.

La tante, sous la direction de son frère au contrôle de la succession continuait à faire son office de distribution.

Les autres femmes du défunt, acquises par le rovoro provenant du patrimoine de son père, passaient en héritage aux frères du défunt (Deut.25, v.5), y compris la mère de l'héritier, mais elle pouvait aussi rester chez son fils, si elle était au retour d'âge, jusqu'à sa mort. Tous les autres actifs passaient à l'héritier qui avait la responsabilité de tout le domaine paternel pour le bien-être de sa famille et pour l'approvisionnement de femmes à chaque fils de la famille.

Il arrivait parfois que les femmes de défunt refusassent de porter de l'eau aux frères héritiers, à cause d'un amant secret. Celle qui le refusait était alors renvoyée à son foyer d'origine et une partie du rovoro, en proportion des enfants produits, était retournée, et la

liaison entre les deux familles dissoutes. Souvent son père, incapable de retourner le rovoro, la persuadait d'accepter volontiers son successeur, et même la forçait à coup de bâton, mais c'était très rare.

La tante avait le droit de recevoir une bête pour son propre fils, après la distribution équitable de la richesse parmi les successeurs légaux (les descendants directs du défunt). S'il n'y en avait pas assez pour les principaux bénéficiaires, alors elle serait satisfaite avec l'élevage mineur, par exemple une chèvre, ou peut-être un jeune boeuf d'un an.

Dès que l'esprit défunt était ramené dans la famille des esprits ancestraux, il était adoré et apaisé par l'héritier chaque fois qu'une maladie arrivait dans la famille, en cas de désastres, de sécheresse ou de mauvaise récolte.

La mort et l'enterrement d'un chef.

Il y avait autant de variations locales dans le processus concernant la mort, l'enterrement et la sucession, au nom familial ou au titre de l'office, qu'il y avait de chefs indépendants. Les principes généraux étaient, cependant, pareils dans tous les cas,car ils suivaient strictement leurs anciennes coutumes du foyer originel égypto-éthiopien, enrichies par des influences extérieures de provenance sémitique.

La mort d'un chef était gardée secrète dans la plupart des cas pendant près de deux mois, bien après l'embaumement et enterrement, mais dans d'autres cas on l'annonçait immédiatement par la frappe continue du tambour, au rythme très solennel,(qui sera enregistré dans l'ouvrage sur la musique); après quoi le peuple prenait le deuil, ou bien en se rasant la tête (Job 1,v.20)(2 Sam.1, v.12), ou bien en ne travaillant pas dans les champs, même au temps de la récolte.

Un grand nombre des familles ordinaires embaumaient les corps de leurs pères à la manière d'un chef de tribu (Gen 50, v.3), telle que Va Dumas dans les temps plus anciens et le travail était fait par des hommes de métier, en sèchant le corps sur des clayettes, dans la cave même où on l'enterrait. Le corps se déssèchait ainsi lentement, après lui avoir percé les entrailles gonflées, pour laisser s'écouler les matières dans des récipients placés au-dessous.

La mort du chef n'était apprise qu'aux Macindas (les conseillers), tandis qu'on disait au peuple qu'il se portait bien et qu'il était parti pour un long voyage.

Tombe du Chef Gutu.

Tombe d'un autre chef.

Le chef d'une tribu était souvent enterré dans la même case où reposait déjà son père, comme c'était le cas dans la coutume biblique (Gen.49, v.29). S'il n'y avait plus assez de place, à tel endroit, on en choisissait un autre qui pouvait contenir deux ou trois tombes, que l'on changeait par la suite. Depuis l'occupation européenne, la plupart des tombeaux ont été choisis dans la région de chaque chef règnant, ou bien dans une cave des alentours, ou même dans son propre village, dans la hutte de sa résidence antérieure.

Embaumé ou non son corps était plié comme dans les cas ordinaires et enterré sur le côté gauche, ou droit, toujours orienté, ou bien vers l'est, ou vers le nord, selon leur ancien culte d'adoration du soleil. On l'entourait d'une peau de lion, ou simplement de vache et l'oreiller de bois, appelé "mutsago", utilisé pendant sa vie était placé sous sa tête. Le chant des funérailles "Kunyarima,wee, ou Baya mabaya" accompagnait la procession.

Après l'enterrement, le peuple retournait au village du Chef, où l'on y servait le festin habituel. Un nombre de bêtes suffisant pour les personnes présentes était sacrifié.

La cérémonie de "Bira" pour découvrir la cause de la mort était suivie ici, comme dans les cas ordinaires, quand nganga, généralement un étranger, accompagné par un nombre de ngangas locaux, tiraient les lots de hakata, pour découvrir la personne coupable, s'il y en avait une. Jalousies et intrigues pouvaient avoir causé la mort prématurée. On découvrait ainsi une fois de plus la personne coupable par les investigations psychologiques de nganga.

Le destin de la personne coupable variait. S'il était puissant, avec un grand nombre de complices, il succédait au trône, mais une personnalité obscure était tuée ou s'enfuyait pendant la nuit.

La cérémonie pour ramener l'esprit et la succession du domaine familial se déroulait comme dans le cas ordinaire, mais ici on annonçait aussi la nomination d'un nouveau Chef, surtout si la succession suivait la règle du père au fils aîné, comme dans les cas ordinaires.

La règle générale de succession se faisait comme dans la coutume biblique, du père au premier-né (Deut.25, v.6), mais dans certains cas allait aux fils plus jeunes (selon les voeux du père), aussi suivant la coutume de David et Salomon (Rois 1, v.30) et les prétendants, même les frères ou les oncles, étaient tués par la méthode du roi Salomon (Rois 2, v.24-25).

Avec la multiplication des familles, il y avait aussi beaucoup de prétendants à l'office, où l'intrigue et les meurtres prévalaient.

Pour minimiser l'effet désastreux de ces méthodes, de nouvelles règles de succession du Chef furent créées. Ainsi, la règle du père au premier-né fut remplacée par la succession du frère au frère (Deut.17, v.15), qui était adoptée par presque toute la famille, mais ceci ne marcha bien que durant deux ou trois générations, quand la multiplicité des prétendants capables rendait à nouveau la situation sans issue. Le choix d'un nouveau Chef tombait alors sur le plus fort et le plus influent, ou sur celui qui était le plus capable de corrompre le médium de l'esprit (swikiro), parce qu'on pensait qu'il parlait par la voix d'ancêtres morts (décrit plus loin).

Dans les circonstances normales, les vieillards, toujours, veillaient sur les qualités impeccables d'un nouvel élu. Le Chef devait être parfait, au-dessus de tous (1 Sam.10, v.24 ; 2 Chron.26,v.21), invulnérable et surtout il devait engendrer. Ce fut pour cette raison que le chef du Sedanda (le bassin du Sabi), atteint de la lèpre, se suicida, se faisant piquer par un serpent (Théal VII, p.93), et le roi de Kiteve, de la région de Nanyika, en fit autant parce que diminué physiquement, (Théal VII, p.94), il était incapable d'accomplir l'office, au sens biblique (2 Chron.16, v.12 ; Lev.13,46).

La cérémonie de couronnement variait d'une région à l'autre. Dans la plupart des cas, le chef était immergé dans un étang par un homme tenant à l'office traditionnel du couronnement du chef, appelé variablement "Moro-Kadzi, Mbieza, ou même Samukadzi", qui se faisait payer en têtes de bétail. Il lui mettait une couronne en tissu rouge enrichie d'herbe, de l'eau sur sa tête (Psaumes 132, v.18), l'asseyait sur une pierre près de l'étang, en disant au peuple qu'ils avaient enfin un nouveau chef, qu'il fallait lui obéir. Un grand nombre de bêtes étaient sacrifiées et la bière à nouveau brassée pour les fêtes nationales. Ensuite il fallait payer l'hommage au nouveau chef par les peuples et les sous-chefs de région (Psalm.72,v.10 ; 2 Chron.9, v.24 ; 1 Sam.9, v.7), portant de petits cadeaux. Les femmes venaient à la rencontre de leur roi en chantant et en dansant (1 Sam.18,v.6) et s'inclinaient très bas avec leurs visages baissés (Isaiah 49,v.23).

Quand la liesse populaire s'apaisait, le nouveau chef s'apprêtait à diriger son peuple avec l'aide de ses conseillers (Nomb.11,v.16-17), choisis parmi les plus proches parents. Les oncles et les frères étaient faits capitaines (2 Sam.23,v.8) ou sous-chefs de région, jus-

qu'à la prochaine succession, suivant le même processus.

La confirmation des nouvelles élections dans les provinces marginales, en temps modernes, était faite par les dirigeants de VaRozwis des provinces centrales, avec la présentation d'un sceptre et d'une coiffure d'autruche, comme leur régalia officielle, et parfois deux tambours.

Le nouveau chef ne manquait jamais d'offrir le sacrifice aux esprits tribals considérés alors comme ayant veillé de très près aux affaires de la tribu (Exod.34, v.15 ; Lev.7, v.15-16, etc.), pour autres ~~en cas~~ ~~de~~ un désastre national, comme la sécheresse, la dévastation par des locustes, les maladies du bétail, ou d'autres malheurs nationaux. La vie d'une tribu continuait alors normalement, en observant ses rituels religieux, et le pouvoir magique du tirage aux lots, investi dans les deux plus importantes personnalités de la société de Kuaranga : le medium d'esprit (ou swikiro) et le docteur, ou nganga, à discuter dans les deux chapitres suivants.

CHAPITRE VII - LA RELIGION DU PEUPLE DE KUARANGA

Les peuples d'AgiSymba ont été promptement appelés païens par les missionnaires chrétiens, mais ce n'est ni juste, ni correct.

Leur religion, comme toutes leurs lois coutumières, suivait exactement le modèle de leur développement historique, comme on l'a montré dans les pages précédentes. Dans les temps les plus arriérés, quand, encore sur les rives du Nil, ils étaient les peuples hamitiques ils adoraient les corps célestes, dont le soleil, avec ses attributs de la vie et fécondité, leur étaient prédominants.

Parallèlement, surtout depuis l'ère de Salomon, les nouvelles idées du Judaïsme s'infiltrèrent graduellement, comme on l'a déjà vu, dans leur foyer d'origine, au nord, ainsi que dans leur colonie, au sud de Zambèze, par les contacts intimes avec les Juifs, dûs aux exploitations minières dans tout le pays. Cette double source originelle est la base de toute la religion et du comportement du peuple de Kuaranga et se déroula pendant des millénaires d'années jusqu'à nos jours. Nous allons tenter d'élucider ce sujet en détail.

L'idée chrétienne du Dieu est la conception hébraïque d'un être suprême, éternel, omniprésent, Créateur de toutes les choses visibles et invisibles. Les peuples d'AgiSymba, eux aussi, croient au même Créateur omniprésent, qu'ils appellent "Mwari", ou "Yahwe", le nom biblique[1]. Les Chrétiens croient et s'adressent par leurs prières à la communion des saints qui sont assis à la droite de Dieu, pour qu'ils interviennent à leur compte auprès du Dieu Tout Puissant. Quelques chrétiens attachent une si grande importance à ces saints que, dans leurs prières, ils s'adressent beaucoup plus à eux qu'à Dieu le père lui-même et, il est bien connu que Marie la mère de Jésus est la figure prédominante de la foi catholique, dépassant toutes les autres. Les peuples d'AgiSymba en font autant, sauf qu'ils adorent les esprits des défunts avec beaucoup plus de respect que nous ne le faisons. Aux esprits de leur tribu, c'est-à-dire les âmes de leurs bons Rois ou Chefs, qui sont l'équivalent de nos saints, ils ont ajouté l'adoration des esprits de leurs grands-pères, grands-mères, pères et mères, qui sont leurs parents par le sang. Ceci n'est pas étranger à la foi du christianisme, puisque ce que nous avons vu par la voie d'adoration ancestrale dans le pays de Kuaranga était exac -

1. Voir page 699 du dictionnaire.

tement pratiqué - à peu près de la même manière - dans la foi orthodoxe russe, dans laquelle nous avons grandi, joignant notre famille dans l'adoration en masse des esprits ancestraux, deux fois par an, le lundi de Pâques et pendant la fête de la récolte, fin août, au cimetière de notre village natal de Komarovo près du fleuve Dniestre, ce qui reste un des moments inoubliables de notre jeunesse. En particulier, nous aimions entendre la récitation des prêtres près de chaque tombeau, lisant les noms des défunts dans les livrets familiaux, ainsi que les offrandes données ensuite aux étrangers et aux mendiants au nom de chaque "esprit", puis le grand partage communal de nourriture et de boisson pour tous les gens du village, rangés en deux lignes, face à face, après avoir été bénis et apergés d'eau sainte par le prêtre.

L'adoration ancestrale par le peuple de Kuaranga est faite exactement de la même manière, sur le plan national ainsi que sur le plan familial, et si on dit que c'est une pratique païenne, alors les Orthodoxes russes sont aussi des Païens. Nous n'avons aucun droit d'ingérence dans une telle pratique, pas plus que nous osons intervenir dans la pratique d'adoration juive, où les prêtres sont regardés avec le même respect que les nôtres. Il nous faut considérer de la même manière l'adoration du peuple d'AgiSymba, dont la source originale de la foi est la même que la nôtre.

Regardons maintenant cette adoration ~~dans quelques~~ en détails. Les jours de nouvelle lune (Nomb.10,v.10 ; 28,v.11 ; Psaum.81,v.3) étaient toujours les jours du festin pour le seigneur "Mwari-Yahwe" et ~~de~~ chaque mois lunaire, le dixième jour était le jour de repos comme chez les Falashas ; c'était le septième jour des Hébreux (Gen.2, v.3 ; Exod.20, v.8-11 ; 31, v.13-17), quand les festins du seigneur "Mwari-Yahwe" avaient été menés (Lev.23,v.2-3) avec la danse. La fête de dix jours de la lune chez Falasha, s'appelait ruchenje chez les Kuaranga. Le festin du mois lunaire avant la saison des pluies était dédié à l'adoration des esprits ancestraux, que ce soit de la tribu ou de la famille, afin de demander au seigneur "Yahwe-Mwari" d'intercéder pour leur propre compte et faire pleuvoir pendant la pleine lune de ce mois, où on semait le grain mélangé avec le fertilisateur magique "diwisi", pour assurer une bonne récolte. Cette préparation était faite des testicules de jeunes moutons et des ovaires de chèvre et, parfois, de jeunes enfants, attrapés errant dans la brousse, pulvérisés et mélangés avec des racines de plantes grandies dans la terre fertile. On la dépose ensuite dans

le puits de la hutte, où demeuraient les esprits ancestraux de la famille. La préparation était généralement faite par les "ngangas", mais la dernière tâche incombait aux sous-chefs, ou simplement aux têtes des familles, agissant comme les prêtres dans l'adoration des esprits familiaux (voir plus loin), et utilisée un peu chaque fois dans la saison de semence.

Le festin le plus important du Seigneur était celui de la fête de la récolte, largement célébrée par toutes les familles d'AgiSymba, pendant la pleine lune, en juin, quand les premiers épis commençaient à mûrir, les agneaux, veaux, chèvres et le bétail d'un an, étaient sacrifiés (Gen.4,v.3-4 ; Exod.23,v.16) (Numb.28,v.11).

Toutes les fêtes du Seigneur ont été célébrées pendant des milliers d'années sur le plan national au temple de la forteresse, mais quelques temps ~~avant~~ vers la fin de la période médiévale et au début des temps modernes, le centre d'activités religieuses d'AgiSymba avait été transféré dans les caves aux alentours des montagnes de Matopos, sans doute pour des raisons de sécurité (1.Sam.24,v.1-2 ; Isaiah.2, v.19), où, malheureusement, toute l'adoration initiale avait dégénéré en une entreprise de profit, comme nous le verrons plus loin.

La cérémonie pour la pluie, faite soit au temple de la forteresse, soit dans les caves de Matopos (à Njalelé), ou même dans la résidence d'un Chef, n'était rien d'autre que l'adoration du Seigneur, où l'on demandait toujours l'aide des esprits ancestraux de la tribu, afin qu'ils interviennent auprès du Seigneur, en même temps qu'on sacrifiait habituellement une bête comme une offrande à Dieu et que tous ceux présents mangeaient (Lev.7, v.15-16).

Il serait incorrect de dire que les prêtres du temple ou des caves de Matopos étaient les enfants de Dieu ("Vana vu mhari") puisque, en fait, tous les élus du peuple étaient les enfants du Dieu ; de même il n'est pas vrai de suggérer qu'il y avait une hiérarchie des prêtres parmi les familles d'AgiSymba, comme c'est souvent le cas dans le monde occidental.

Voici la description d'une cérémonie pour la pluie comme on la pratiquait pendant des siècles dans les provinces centrales du pays, avant l'arrivée des Européens. Dans quelques cas une telle cérémonie n'était qu'une affaire annuelle coutumière d'une tribu, pratiquée par un chef local, même un sous-chef. On l'appelait la cérémonie de "chipwa" (variablement nommée ailleurs), quand on faisait brasser la

bière par les vieilles femmes (Lev.26, v.26), du grain de rupoco étant donné par chaque ménage de la tribu. La bière fermentait généralement dans un endroit sous toit appelé "rushanga", fait d'écorces de l'arbre mupfuti, autour d'un grand arbre muhache, avec une entrée orientée vers l'est (une ancienne coutume de prière au soleil). Quand elle était prête, tout le monde s'assemblait et la buvait, après une ovation faite par le chef, ou son conseiller, qui, habituellement dirigeait le service. Il allait à l'intérieur avec une calebasse qu'il remplissait et il versait un peu de bière sur le tronc de l'arbre en faisant une courte prière à ses ancêtres, en leur disant que leurs enfants souffraient de la sécheresse. Il s'adressait aussi aux dieux de la pluie et du ciel (encore une réplique d'adoration ancienne du Ciel), pour donner à ses enfants de la pluie et avoir pitié, si par mégarde ils les avaient offensés.

De là le peuple se partageait la boisson jusqu'à la dernière goutte et, ensuite, ~~ils~~ chacun rentrai~~ent~~ chez soi. On ~~y~~ dansait et ~~y~~ chantait si la pluie arrivait, comme c'était souvent le cas puisque la cérémonie se déroulait toujours à la veille de la saison des pluies, alors, au lieu de se disperser, ils continuaient à danser dans la pluie plus joyeusement encore, réalisant que leurs prières avaient été entendues.

Deux centres régionaux se sont développés dans des institutions annuelles pour le service de la pluie, qu'il y ait de la pluie ou non, suivant simplement la loi coutumière de prier les dieux du Ciel de leur envoyer les nuages de pluie. Ces centres étaient situés à l'est et à l'ouest du pays, servant les besoins des peuples régionaux. Comme ces centres étaient en dehors du temple central d'AgiSymba, on pourrait maintenant dire qu'ils sont les produits des temps médiévaux, quand les prêtres du centre auraient dû se diviser et dégénérer dans les affaires pécuniaires, ce qui était le grand motif caché derrière la prière ~~g~~sincère pour la pluie.

Le centre de l'est n'avait pas une résidence fixée, mais itinérante, selon la résidence du médium possédant l'esprit du prêtre original, variablement appelé "Musikavahnu", "Chanimuka", ou "Goronga" - ces trois noms disaient la même chose : créateur de la pluie - les gouttes disloquées - la fosse de l'eau. Chronologiquement ces noms semblent avoir été en vogue en cet ordre, le dernier étant "Goronga" dont le médium vivait dans la réserve du Lomagundi, sous-chef Nemakovda (mort en 1960). Quelques décades avant, un autre médium, Bute, possédait

le même esprit sous un nom différent, celui du Chandmuka, qui avait été tué par les Matabiles.

La procédure de prière pour la pluie, dans les parties de l'est du pays, avec le concours du Goronga, se déroulait encore en 1960 et 1961.

Un office héréditaire appelé "Mavudzi", étant tenu par un homme de la famille du chef Chikudu (Varozwi) du Makoni Reserve, avait le but de maintenir le contact direct avec le médium du Goronga, chaque année au début de la saison de pluie (généralement en octobre).

Plusieurs chefs dans les régions d'Salentoun se servaient de l'office de Mavudzi pour ramasser des cadeaux, du tissu noir, de l'argent, même des bêtes, pour la transmission de ces prières à Goronga (ou le Dieu de la pluie ou le Créateur).

Quand on avait ramassé les cadeaux des chefs d'Salentoun, ou plutôt quand les chefs avaient envoyé quantité de cadeaux à Mavudzi pendant le mois de septembre, ce dernier les convoyait au médium de Goronga, demeurant dans les réserves de Lomagundi. Si l'on avait parmi les cadeaux des bêtes, en temps modernes, on les vendait d'habitude plutôt que de les amener vivantes et on prenait l'argent avec d'autres biens. Dans les temps plus anciens, les bêtes étaient conduites vivantes au foyer du médium ; il les gardait comme sa richesse personnelle et, étant déjà assez riche, il les sacrifiait pour le bénéfice de sa famille et des visiteurs, de temps en temps.

Mavudzi lui-même n'était ni le créateur de la pluie, ni le médium d'esprit, mais seulement le "nyamai", c'est-à-dire un intermédiaire entre les peuples qu'il représentait et le médium de l'esprit du Goronga. Il était plutôt un prêtre de famille qui, plus tard, guidait la famille dans les prières pour la pluie, comme ci-dessous. Tandis qu'on l'appelait populairement "le créateur de la pluie", il n'avait aucun pouvoir pour faire venir la pluie, mais il priait pour la pluie, selon la coutume. On n'utilisait pas l'office de Mavudzi pour d'autres buts que la cérémonie annuelle de la prière pour la pluie. Il n'avait pas d'autres fonctions dans la tribu. Pour cette unique fonction il portait des vêtements spéciaux - la régalia de son office héréditaire, un habit noir - un vêtement imposant dans toutes les adorations religieuses, une canne de "bambou" (exactement comme la crosse d'un évêque) et la coiffure de plumes d'autruche - les trois articles obtenus du médium de Goronga à sa nomination. Ainsi vêtu, il guidait la procession à l'endroit d'adoration, de la même manière qu'une procession chrétienne était guidée par un prélat ou un évêque vêtu en satin noir avec une mitre sur sa tête et la crosse dans sa main gauche.

Suivons d'abord ce qui se passait dans la hutte du médium du Goronga, à qui l'on apportait les offrandes des représentants des régions d'alentour. Comme c'était une fonction annuelle, concernant la pluie qui tombait dans la période définie, demandée par tout le monde en même temps, il était bien naturel qu'il y ait deux ou trois représentations au même temps pour demander la même chose. L'aide du médium appelé "Mutapi" les accueillait et leur offrait une hutte pour la nuit. Il leur disait qu'on les appellerait pour voir le médium - appelé "Swikiro" - au premier chant du coq. Ils gardaient les cadeaux avec eux jusqu'à ce moment-là.

On ne faisait aucune préparation spéciale pendant cette soirée, sauf de prendre le soin de ne pas manquer l'évènement désiré. Le Swikiro lui-même devait se coucher tôt après son dîner, surtout s'il était vieux, ou malade. Sa femme dormait à côté de lui et c'était son devoir de dormir légèrement, à la rigueur de se tenir éveillée pour l'heure prévue, puisqu'elle était habituellement plus jeune et plus forte que son maître. Mutapi, lui aussi, dormait dans la hutte la plus proche, pour veiller à être prêt au bon moment et à amener les visiteurs à l'heure fixée, en présence du Saint. Une lumière faible provenant du feu de bois, entretenu pendant tout la nuit, aidait à la veillée, ainsi qu'à servir les nouveaux venus.

Ensuite, on attendait le premier chant du coq. Si le Swikiro n'entendait pas lui-même, sa femme le réveillait et Mutapi apparaissait aussitôt pour avertir son maître de l'arrivée imminente des visiteurs. Tout étant fixé pour la possession de l'esprit de Goronga, et pour l'entrée des visiteurs, il attendait les instructions. Le médium devait émettre quelques gémissements, toussoter légèrement, ronfler bruyamment et aussi cracher sur la natte. Ses jambes devaient trembloter, ou faire semblant, et ses yeux partiellement clos. Il était, ou bien assis, ou étendu si trop âgé et sa femme toujours à ses côtés, aux petits soins, couvrant les parties de son corps exposé nu, ou déplaçant son oreiller de bois dans une position plus agréable, marmottant quelques mots respectueusement.

Les visiteurs devaient entrer en se tapant les mains durement et s'asseoir par terre près de la porte, témoignant la scène Sainte. Ils n'étaient pas, alors, en présence du Swikiro, mais de l'esprit du Goronga, le créateur de la pluie, qui était entré dans le corps du Swikiro, puisqu'il se manifestait frissonnant et ronflant. Quelquefois la scène n'était pas aussi dramatique que celle-là et le Swikiro pou-

vait les recevoir très calmement, leur parler tranquillement, comme s'il était une personne normale, d'autres fois il apparaissait impressionnant, même terrifiant. Cela dépendait du tempérament du Swikiro.

Les visiteurs devaient donner leurs cadeaux à "Mutapi", qui les passait à son tour à la femme du Swikiro tenant l'assiette en disant: "Mavudzi est venue pour prier avec ce cadeau". Le Swikiro répondait : "D'accord je l'ai vu". La femme plaçait ensuite l'assiette offerte sur un muret à côté, appelé "chikua", où l'on mettait des pots. Ensuite, l'esprit de Goronga, parlant par la bouche du possédé Swikiro, disait quelque chose comme ceci "retournez et invitez tous les chefs pour adorer le Dieu de la pluie, sous l'arbre Muchakata (Parinari curatellaeffolia) ou Musara (Colophospermum mopane) - (le chêne) (Isaiah.1, v.29) - la pluie alors arrivera". On ne disait et ne faisait rien d'autre. Les visiteurs quittaient alors le Swikiro et retournaient à la hutte afin d'attendre le lever du jour, puis ils s'en retournaient.

A son retour, Mavudzi envoyait des messages à tous les chefs représentés, les invitant à son foyer pour le service religieux de la prière pour la pluie. Ce service était habituellement tenu pendant le mois de novembre, au début de la saison de la pluie, quand ils étaient assurés que leur prière serait entendue. Et, dans la plupart des cas, la pluie tombait, ou bien le jour même, ou bien tout de suite après, mais dans certains cas exceptionnels de sécheresse, dans le souvenir de l'informateur, il n'y eut pas de pluie en dépit des prières rendues. Néanmoins, ils ont survécu grâce aux fruits de l'arbre "Muchakata", qui poussait alors en abondance et ils appelaient l'évènement "gorere Shakata", signifiant "l'année de Shakata" - leur seule récolte.

La plupart des chefs invités, étant déjà chrétiens, n'ont pas assisté au service dans les dernières années, mais ils n'ont jamais manqué d'envoyer leurs représentants. Dependant, le chef Chiduku, le patron de la région où se trouvait l'office de Mavudzi, était présent dans toutes les processions.

A la date fixée par Mavudzi, sans doute en consultation avec le chef Chiduku, tous les représentants des chefs alentour se rassemblaient dans son village, pour la prière religieuse, comme instruit par Goronga. Les femmes du village brassaient de la bière pour leurs vieux amis, afin de rendre l'occasion plus mémorable, proposant aux visiteurs venus de loin le gîte et le couvert pour la nuit.

Ensuite, on formait une procession dans la matinée de très bonne heure, parfois dans l'après midi, s'il arrivait que des visiteurs importants se fissent attendre ; en tête venait Mavudzi, vêtu de ses vêtements de cérémonie, qui marchait jusqu'au plus proche arbre "le muchakata" habituellement sur une colline, chantant tous ensemble sur la route la chanson bien connue : "Mbawarira yakada wane dare", signifiant en traduction intégrale : "Allons ensemble l'adorer".

De telles processions pour la pluie avaient été organisées par l'Eglise orthodoxe russe, auxquelles nous avons assisté étant jeunes dans notre village. Ces cérémonies sont restées gravées dans notre mémoire. Il nous arrivait de porter une de ces multiples images religieuses représentant les saints sur les champs secs autour de notre village natal (Komarovo) près du fleuve Dniester supérieur, avec la foule du village nous suivant et chantant des chants religieux, et le prêtre lançait de l'eau bénite par ici et par là. Une telle procession durait presque toute une journée, souvent le samedi. Elle se terminait toujours avec un repas fait par la commune sur le parvis verdoyant de l'église, préparé et apporté sur place par les vieilles femmes restées au village, parce qu'elles n'avaient pas assez de forces pour suivre la procession vers les champs secs dans la chaleur du soleil. On voit ici la similitude avec la prière pour la pluie chez les familles de Kuaranga.

Quand la procession atteignait l'arbre, tous devaient l'entourer et s'asseoir par terre, les hommes en tête et les femmes avec leurs enfants en arrière. Mavudzi, dont le nom personnel était à l'époque Kapara, appelait tous les noms propres de ceux qui tenaient son office avant lui, devant la foule silencieuse (cela lui était d'autant plus facile qu'il avait officié l'année précédente), pour plaider auprès de Goronga - le créateur de la pluie - de leur envoyer de la pluie. La prière que l'on nous a donnée dans la teneur actuelle de l'office de Mavudzi-Kapara est la suivante : "Toi Muzambi, dis à Chipfumati, et Chipfumati doit dire à son père Kadimura qui doit dire à son père Pfute et Pfute à Dukiduvu, vous tous, je vous en prie informez Goronga que les enfants souffrent du manque d'eau". Rien d'autre n'était dit, en fait, par le prêtre, mais la foule présente devait se manifester : les hommes tapaient dans leurs mains, bien qu'encore assis, et les femmes criaient, les plus jeunes sautant, dansant et chantant. On tirait aussi des coups de fusil en l'air, si on en avait. La foule se mettait à chanter par groupes la chanson : Pasipaenda mambo waenda, la mélodie qui figure dans notre ouvrage en préparation sur la musique d'AgiSymba. Un peu plus tard, la foule se dispersait tranquillement

vers leurs foyers ; le chef et les visiteurs s'assemblaient dans le village de Mavudzi pour partager la boisson traditionnelle qu'était la bière africaine brassée par les vieilles femmes.

Les noms invoqués dans la prière étaient ceux des personnes tenant l'office de Mavudzi auparavant. Ils étaient tous de la même famille, puisque l'office était héréditaire, Le tenant actuel, Kapara, l'a hérité de son oncle, puisque son père était mort. Ils ont fait la règle de succession à l'office du frère au neveu puisque le père ne l'avait pas tenu. Ils décidèrent de ce choix entre eux et le candidat allait alors à Swikiro du Goronga pour obtenir les trois pièces de régalia d'office et la nomination était habituellement confirmée par son sous-chef sur place.

C'était alors la procédure habituelle coutumière de prière communale pour la pluie dans les régions de l'est du pays, du fait que les Swikiros du Goronga, alias Chaminuka, Musikavahnu, avaient une vie bien remplie.

Le Swikiro de l'esprit de Dzivaguru, le nom signifiant "grand étang", qui était sans doute synonyme de Goronga, signifiant le fossé de l'eau originaire du nord de Zambèze dans la région de Batongas, sous-chef Karuwa, qui s'était noyé dans un étang : on disait alors que son esprit était devenu Dzivaguru ; c'était un autre centre de prière pour la pluie desservant les régions du nord du pays, province du nord-est de Muvene Mutata et passait à travers les Batongas,au nord de Zambèze.

Cette décentralisation du service de la pluie était dûe, sans doute, à l'expansion des familles d'AgiSymba, qui demandait une organisation locale dont la nécessité était devenue impérative avec l'effondrement de l'Etat central et de l'autorité religieuse. Il est important de noter que le service religieux central au temple, après son démembrement, avait simplifié l'activité des trois services régionaux, en un seul,"le service de la pluie", essentiel pour la fertilité de la vie végétale, animale et humaine. A part ce seul office, on ne devait jamais consulter ces médiums, ou Swikiros, pour tous les autres problèmes affectant la vie humaine, qui restait pratiquement inconnue à la majorité des gens ayant leurs propres Swikiros dans la tribu, et quelquefois des Swikiros de famille, que l'on consultait à toutes les occasions.

Ce n'était que dans une crise nationale majeure, telle que l'occupation européenne, qu'on avait consulté les dieux dans les caves de Matopos, sur la meilleure attitude à prendre afin de réagir contre l'attaque étrangère, mais il n'y eut pas d'autres cas dans la tradition d'AgiSymba, où le service régional de la pluie ait engagé

politiquement ou militairement le peuple.

Le centre de l'Ouest pour la prière de la pluie est encore exercé dans les deux villages de Mashwabi et de Chikoto, dans les montagnes de Matopos. Ces deux hommes ont été les lanceurs de l'affaire et ils eurent une bonne et excitante vie. Leurs endroits respectifs sont à quelque dostance l'un de l'autre, dans le voisinage du Gwanda et chacun d'entre eux désservait des peuples d'une région bien définie. Ainsi Mashawabi servait toutes les tribus de Matabèle ainsi que les plus proches familles de Mashona, avec son centre d'adoration, la cave de Kubutu, à quelques 40 miles de Bulawayo (64,373 km) ; tandis que Chikoto, avec son centre d'adoration dans la cave de Matunjene (à 80 miles = 128,746 km) plus loin de Kubutu, desservait les tribus des provinces centrales (la région du Fort Victoria) ainsi plus loin à l'Est que le chef Gutu.

Le chef Gutu nous a dit que lui et ses prédecesseurs envoyaient des messagers dans les caves de Matunjene, le village de Chikoto, une fois par an, entre Septembre et Janvier, avec des cadeaux et des biens de la valeur d'une bête (maintenant 10 livres st.) pour demander de la pluie, selon la loi coutumière. Le messager actuel, appelé Mukozho-Vundu, a exécuté cette fonction depuis 17 ans. Son partenaire était Kandirai, maintenant décédé. Ils prenaient avec eux dix livres st. et les donnaient à Chikito qui avait sacrifié une bête et préparé de la bière pour le festin des habitants locaux et des réprésentaux d'autres régions, qui arrivaient et s'en retournaient chez eux, sans cesse, dans cette même période. Les autres chefs du pays de Nuaranga (Fort Victoria) avaient eux aussi envoyé leurs représentants avec des cadeaux pour le même service de la pluie. De cette façon, les deux villages de Matopos passaient leur temps à boire abondamment et à danser. Tous les médiums des esprits locaux partageaient la liesse générale.

Dans le village de Chikoto, le médium est une femme, une Swikiro sur place, en permanence, qui balbutiait quelques mots quand elle était complètement ivre aux spectateurs intoxiqués, pendant la nuit, leur faisant croire que l'esprit ancestral s'efforçait de faire pleuvoir.

L'information obtenue à Chibi sur la méthode employée au ramassage de l'argent dans ce village et les services offerts , dévoila une duperie totale de toutes les affaires à Matopos.

Ainsi, le Swikiro, ou le médium d'esprit, Madigijaka du Chibi, a dévoilé de bonne foi qu'il avait acheté son pouvoir de médium d'esprit dans le Matopos pour la somme de 6 livres 50 et son beau-fils, Chovugede Mavirigwa, avait acheté pour lui-même le pouvoir d'un nganga au même prix.

Voici comment le Swikiro obtint son pouvoir. Il ramassa 6 livres 50 et ensuite alla au village de Chikoto dans le Matopos. Comme d'habitude, il y avait d'autrea amateurs du pays, avec leurs propres demandes. Chacun avait donné au promoteur des affaires sa devise et avait montré les cadeaux offerts au Dieu, ou "Mwari", surtout de l'argent, comme une récompense pour le travail du Dieu. On leur donnait une hutte pour se reposer et on leur disait d'être prêts pour une visite à la Cave de Matunjene aux alentours, au coucher du soleil.

A l'heure fixée, Chikoto les amenait sur la colline et leur disait de s'asseoir au pied du rocher circulaire, appuyant leurs dos contre la pierre, ce qui les rendaient incapables de voir l'entrée de la cave où Chikoto demeurait.

Ils lui avaient tous donné l'argent, puis à son tour il le passait à des mains invisibles provenant de la Cave. Il est évident que les mains étaient invisibles aux donneurs assis autour du rocher convexe, mais l'informateur a ~~aurait~~ dit qu'on entendait le tintement des monnaies et la voix les comptant. Après quoi, distinctement, une voix les remerciait : "Mes neveux, je vous remercie beaucoup pour l'argent que vous m'avez donné". Evidemment les gens assemblés ne savaient pas qu'il y avait quelqu'un d'autre à l'intérieur que le Dieu lui-même. La même voix leur disait de se disperser, de rentrer chez eux et de suivre ses instructions.

Ainsi, on avait dit à Madigijaka d'aller chez lui, de faire la bière, d'assembler le voisinage et qu'il serait, alors, possédé par l'esprit d'un ancêtre en présence de tous. Il avait fait tout cela et, partant de là, on l'avait considéré comme le médium de la région. Son beau-fils Chovugede s'était fait reconnaître Nganga dans sa région, de la même manière.

L'offrande du Chef Chibi pour la pluie s'élevait à 6 livres 50 en espèces, d'une ou deux couvertures, plus une quantité de tissu noir qui étaient utilisés par Chikoto et son Swikiro.

Les pratiques à la cave Kubutu étaient quelquefois différentes, certainement parce que l'élément de Matabéles était présent. A cet endroit (nous a dit le promoteur Jackson ou Sineyu), le premier-né

du Mashwabi, qui avait hérité de cette affaire, à la mort de son père, en 1948, il n'y avait pas, en tout, un seul Swikiro, mais un grand nombre de Swikiro de toutes les régions des alentours qui se joignaient aux festivités de la bière dès qu'ils en entendaient parler et qui, totalement ivres, se mettaient à parler tous ensemble. Chacun avait son idée, ne sachant plus ce qu'on disait, mais à la fin on pouvait entendre qu'il était vaguement question de la pluie ! Le promoteur avait admis, en riant, que le phénomène de possession par les esprits n'était simplement qu'une coutume, et que les Swikiros n'avaient, dans l'exécution de leurs devoirs coutumiers d'autres plaisirs que celui de boire.

Les festins commençaient, habituellemnt, en Octobre avec des prières, sincères celles-là, pour la pluie, dans chaque cave respective, approchée avec révérence par la procession ordonnée par les représentants locaux et étrangers, où on lançait de la bière d'un pot spécial. De là on servait de la bière à tout le monde, dans des pots apportés par des femmes ; dans l'euphorie générale tous dansaient, chantaient et buvaient ; cela durait toute la nuit. Les Swikiros, ensuite, promettaient à la foule de la pluie pour bientôt. Ils représentaient tous l'esprit appelé Madjukwa, qui était vraiment l'esprit de Mashave, totalement incompris par les écrivains, dont on parlera plus loin ; leur exubérance, à cet endroit précis, n'était qu'un legs de l'adoration du Basl.

Le promoteur de l'entreprise de Mashwabi nous a dit que sa cave avait été fermée en 1961 par les officiers au développement de la terre, mais le festin continuait encore sous un arbre aux alentours : Mutondo (julbernardia globiflora, en langue Sindebele : Igondi), et l'on versait de la bière sur le trône, car on ne pouvait pas détruire une coutume ancienne si facilement, quoique le nombre d'offrandes de nos jours, soit d'un tiers en moins, comparées à celles du temps de son père.

Au retour des messagers, Gutu nous a dit qu'on brassait encore davantage de bière pour le festin d'action de grâces, en entendant le message du Matopo qui annonçait la pluie pour bientôt. Et si elle était retardée, et que la sécheresse menaçait, alors on arrangeait un deuxième voyage au Matopo, mais l'offrande cette fois n'excédait pas la valeur d'une livre st. De toute manière, la pluie ne tardait pas à tomber puisque la saison était bien avancée.

Les caves de Matopo ont joué une partie décisive dans l'organisation des rébellions de Matabèle et de Mashona, déjà décrites ailleurs.

Ici, dans la cave de Matunjene, le Swikiro Kaguwe, tenant un cône de paraffine qu'on battait pour simuler la voix de Dieu à ses auditeurs du dehors, les incitait à se lever en masse contre l'ennemi blanc qui serait aveuglé ou transformé en lapin des montagnes grâce à ses pouvoirs. Son influence et la voix d'autres Swikiros, ayant fait chorus, ont amené ces peuples à se rebeller contre l'occupation britannique qui se résumait par la consolidation de "Pax Britanica", déjà vue.

Après cette courte illustration de l'adoration directe du Créateur pour la pluie, nous arrivons maintenant au côté plus intime de la religion d'AgiSymba, l'adoration des esprits ancestraux sur deux niveaux : 1) pour les affaires générales, affectant toute la communauté ou la tribu, on cherchait et adorait les esprits ancestraux des chefs de ces tribus.

2) Pour les affaires personnelles concernant un individu ou sa famille dans la tribu, on cherchait et apaisait les esprits des défunts (grand-père, grand'mère, père et mère), de cette famille.

Quelques détails pour nous montrer, maintenant les principes de cette adoration bipartiste :

L'adoration des esprits tribaux. Dans la plupart des cas, c'était le fondateur de la tribu, c'est-à-dire l'homme qui menait ses corréligionnaires vers une nouvelle région, émigration due à la surpopulation au centre, qui dominait les affaires de sa communauté et les générations à suivre, et c'était lui qu'on priait pour toutes les affaires affectant la tribu : la pluie, la sécheresse, les pertes de récolte (par les sauterelles) ou les pertes d'animaux (par la peste du bétail), les épidémies (du choléra ou de la variole) ; les inondations détruisant la récolte et la vie, les attaques des bandes de brigands et les vents ou typhons dévastateurs. Dans nombre de ces catastrophes, le chef règnant ordonnait à son peuple de faire de la bière et lui-même offrirait en sacrifice un boeuf, pour apaiser les esprits de tous les chefs décédés (la communion des Saints), afin qu'ils puissent à nouveau, et dans leur grande bonté, calmer les éléments.

Dans de tels festins, la présence de l'esprit de la tribu était toujours ressentie en la personne de son médium, appelé, ou bien Mondoro, ou simplement Swikiro, qui était possédé par l'esprit en cette occasion, et sa présence était ressentie également par toute la foule de la même manière que l'on sent la présence de Jésus-Christ sur l'autel pendant la consécration de la sainte communion, au moment le plus solennel du service. Sans empiéter sur la présence de Jésus-Christ dans

la foi chrétienne, nous montrerons plus loin, pour la première fois au monde, que le phénomène de possession par ces esprits n'a jamais existé dans la vie réelle et que ce n'était simplement que la foi universelle d'une telle possession, établie par une loi coutumière ancienne.

Avant d'aborder le sujet, il est nécessaire de décrire d'abord l'anatomie de l'adoration de l'esprit de la tribu dans une circonstance particulière, disons dans la prière de la pluie. Celle-ci pouvait prendre la forme d'une adoration collective de plusieurs tribus, envoyant des délégués, comme par exemple c'était le cas de Mavudzi dans la région du Chuduku qui guidait le service, avec les instructions du Goronga (déjà montré) ; où il pouvait, simplement, être initié par chaque tribu séparément, sur les instructions de leurs propres chefs en consultation avec le Swikiro ou Mondoro de la tribu, lesquels parleraient bien entendu au nom d'un de leur ancêtre.

Voici la description d'un tel service auquel nous avons assisté au début de notre travail, sur le terrain, en 1960, dans la région de Fort Victoria.

L'imminence d'un tel service était annoncée par le chef ou son principal conseiller, quand les vieilles femmes brassaient la bière. Le jour même, le conseiller guidant le procédé remplissait un petit récipient, une calebasse appelée "Mukombe", avec de la bière tirée d'un pot destiné à être le pot de famille de la tribu et procédait de bonne heure, avant le lever du soleil, à sa hutte, accompagné par ses frères ou ses fils, parmi lesquels était aussi le Swikiro de la tribu, où il exécutait la première partie des prières coutumières. Ils entraient dans la hutte et le conseiller versait la bière à terre disant la prière suivante : "Mon Mudzimu" (signifiant l'esprit ancestral de la tribu), donne-nous de la pluie, puisque notre récolte périclite avec la sécheresse. Comment peut-on vivre si la récolte ne vient pas". Ses compagnons étaient assis par terre en silence. Ensuite, il offrait le reste de la bière dans le "Mukombe" à partager par ses compagnons.

Plus tard dans la même matinée (vers 10 heures du matin), le conseiller prenait le pot de la tribu dans la hutte et le déposait sur la terre très proche de l'arbre de Muchakata, où l'on avait aussi fait du feu puisque le temps était assez froid, en attendant l'arrivée des gens Malenton.

Bientôt les peuples commençaient à s'assembler, les femmes apportaient les pots de bière sur leurs têtes (ordonnés par le chef une

semaine auparavant). Quand tous étaient assemblés, le conseiller passait le même "Mukombe", avec la bière tirée du pot de famille de la tribu, et la partageait avec les hommes les plus proches par le sang. Ni les autres hommes, ni les femmes n'avaient droit à la bière à ce moment-là, en dehors de la famille du chef.

A quelques temps de là, le chef ordonnait aux autres hommes de partager la boisson du pot de la tribu et ils s'alignaient à la queue pour boire du même Mukombe, chacun à leur tour.

Bientôt le Swikiro apparaissait, avec sa femme faisant office d'assistante, portant deux fils de crécelles à l'intention des chevilles de son mari, pour sonoriser le rythme de la danse qu'il ne tarderait pas à exécuter.

Comme c'était notre première rencontre avec une telle cérémonie, avec l'apparition du Swikiro et son phénomène de possession, nous avons décidé de suivre minutieusement et nous avons demandé à notre interprète d'écrire chaque mot émis par le Swikiro au cours de ses actions.

D'abord, nous avons noté que le Swikiro s'asseyait sur un rocher, au-dessus de la foule assemblée, tranquille et plutôt isolé. Il était habillé d'un manteau ordinaire et tenait un petit bâton dans sa main. Quelqu'un lui avait passé deux "mukombes" de bière, à intervalle régulier, qu'il avait bue. A ce moment là, le pot de la tribu était presque vidé par les hommes et le conseiller exigea que d'autres pots pouvant être utilisés soient apportés par les femmes ; les femmes commencèrent à se partager aussi la bière.

Tandis que la "boisson partie" se déroulait, le conseiller remplissait son "mukombe" avec de la bière tirée d'un pot, au hasard, et se déplaçait vers l'arbre de muchaka à côté pour exécuter la deuxième partie de son service religieux.

Là il versa de la bière sur le tronc et répéta la prière qu'il avait dite dans la hutte. Les femmes assises aux alentours commencèrent à pousser les ululements faisant partie de la cérémonie.

Quelque temps plus tard, quand la bière était presque consommée et que tout le monde en semblait imprégné, le Swikiro, lui aussi intoxiqué, se leva et cria à la foule de se préparer pour la danse et la joie. Ensuite, on apporta trois tambours de bois (couverts de peau) de quelques 25 centimètres chacun.

Les femmes se mettaient à danser au son des tambours, suivies par le Swikiro qui dansait seul, rythmant la musique avec son bâton.

Il fut vite gêné par ses lourds vêtements et pour faire mieux, il était obligé de les ôter un par un, d'abord son manteau, ensuite son chapeau, puis sa chemise noire, laissant son corps nu, n'ayant que la taille entourée avec des fils de peau et une queue suspendue derrière.

Il commença à danser sur un temps allegro, jusqu'à complet épuisement, en nage, les paupières lourdes, ivre, créant ainsi la transformation physique de son corps, ce qui était considéré par les spectateurs comme nécessaire à la réception de l'esprit ancestral. Les femmes, ses partenaires de danse saisirent le moment opportun pour commencer à étayer la cause avec les modulations exotiques de leurs corps et par leurs chansons. La chanson favorite de guerre "ndozofa hazaranani gore wenèe" recevait le soutien universel parmi les femmes, dansant allègrement, aiguisant les sens par les attitudes suggestives de leurs corps, se posant devant le Swikiro alangui. Il était maintenant complètement épuisé et, s'arrêtant de danser, il se trouvait une voie de sortie à travers la foule vers un espace plus libre à côté, où il devait se mettre à quatre pattes et gratter le sol, en tournoyant, s'esquivant, gémissant et hurlant, les signes extérieurs de sa possession. Dès qu'il s'arrêtait pour sortir de la foule, les femmes commençaient à crier et les hommes tapaient dans leurs mains, mais l'artiste ne répondait pas tout de suite à leurs exigences. Il s'arrêtait comme pour prendre son souffle et afin de déterminer l'intensité dramatique. Non, il faut les faire patienter un peu plus, et il reprenait la danse dans le cercle formé, avec une force plus élevée. Mais alors, une des vieilles femmes dansant saisissait le moment pour un solo de représentation et, toute courbaturée qu'elle fût, excitait son partenaire mâle à la possession de l'esprit. Ses efforts avaient apparemment de l'effet, puisque, un moment plus tard, il sortait de la foule dense, qui lui faisait le passage et, toujours dansant avec la même femme sortie des rangs, elle sautant devant lui, exhibait une excitation vigoureuse, pour aider à l'exaltation du grand moment.

Subitement le Swikiro commençait à tournoyer ; un moment après, il se mettait à quatre pattes, grattant le sol comme une bête sauvage, projetant de la terre et se relevant très vite pour danser à nouveau. C'était le signe de sa possession par l'esprit. Il s'arrêtait complètement possédé par l'esprit d'un ancêtre et commençait à parler dans

la langue locale, disant : "Je suis chassé par le Dieu, Je suis descendu chez vous qui m'avez appelé à cette cérémonie. Chantez-moi la chanson du Dieu de pierre (ou Dieu des caves de Matopo)".

Le Swikiro encore possédé revenait alors près de son tambour, où le peuple chantait et dansait la chanson demandée : "Vari njereri vasi matobohwe hihe hihe hihe. Zenda misewa romwise - Wangwe" - Les Dieux du ciel sont dans le Matopo,"hihe"(sans sens) - .

Bientôt les chanteurs changeaient de mélodie. Pendant ce temps, le Swikiro émettait des gémissements, manifestant la lutte intérieure de son corps, afin de lutter contre l'esprit étranger, appelé jukwa, essayant d'entrer en lui, pour rejeter l'esprit ancestral déjà là. Pendant cette lutte, les femmes dansant et chantant s'approchaient de lui avec la chanson nationale de l'esprit de leur ancêtre, rappelant le nom de Zezai plusieurs fois, l'esprit du grand-père du chef actuel, visant à retenir la présence de son esprit dans le Swikiro et, ainsi, barrant l'entrée à l'esprit étranger. "Zezai, ta place est dans le tombeau, nous, nous luttons pour le pays". Ils continuaient à chanter cette chanson intensivement pour repousser l'intrus et pour garder l'esprit du Mudzimu à l'intérieur du Swikiro. Pendant ce temps là, le Swikiro restait immobile, courbé en avant, montrant la grande intensité musculaire de son corps nu. Les yeux fermés, témoin d'une grande lutte intérieure, pour retenir la possession. En même temps, une vieille femme lui tapait sur le dos pour le soulager au mieux de cette lutte intérieure.

Enfin, il était capable de se lever ; il secouait la tête et ouvrait les yeux, puis versait quelques larmes, signe que sa lutte s'achevait et que l'intrus s'était enfui, et l'esprit original de l'ancêtre bien en lui.

On dansait et chantait à nouveau, jusqu'à l'épuisement total, quand le Swikiro demandait le silence. Tous s'asseyaient par terre, autour du Swikiro, lui-même sur un tambour. Il commençait à s'adresser aux hommes, individuellement, sur leurs mauvaises actions. Un homme cria que leur bétail était pris par les Européens et l'esprit ancestral répondait par la bouche du Swikiro que c'était de leur faute. Ensuite, l'esprit montrait son mécontentement sur le mixage du grain dans la manière de brasser la bière. Un des auditeurs demandait de nommer la personne coupable dans le mixage du grain, mais l'esprit ne répondait pas.

L'esprit ensuite commençait à donner des instructions au peuple - quelques unes adressées aux individus - :"Le soleil ôt il très chaud. Vous avez brassé de la bière pour moi. Je suis descendu du Dieu pour vous voir ici. Donnez-moi de la bière à boire et ensuite je m'en irai lui en reporter. La pluie viendra, mais quelques-uns d'entre vous seront punis puisqu'ils travaillent pendant les jours défendus - "Jiri" - le jour du chef, qui devrait être le jour de repos. Moi, je n'irai pas le dire au Dieu, mais je lui enverrai mes messagers Muvenje, Mhurai et Muchadzinga. Ils demanderont au Dieu de la pluie après la récolte".

Le Swikiro donnait ensuite un grande nombre d'instructions : "Pourquoi vendez-vous du grain aux magasins européens ?" et il disait: "Il est mieux de préparer la bière pour vos festins dans vos jardins".

Il demanda ensuite davantage de bière et menaça de retenir la pluie si l'on n'en brassait pas tout de suite.

"Si je m'en retourne avant d'avoir davantage de bière, il n'y aura pas de pluie pendant cinq jours". Lorsqu'un pot était mis à ses pieds, il le partageait entre tous. Ensuite le Swikiro criait : "Murineye-e-e-e Mendei. "Murinye... allons-y", et il commençait à ramper un peu plus loin, il tombait sur le ventre, étendant son corps en position de dormeur. Il restait dans cette position deux ou trois minutes, après quoi il s'essuyait les yeux, se levait et paraissait à nouveau normal.

L'esprit de Murinye, le fils aîné du grand Gundiro, et ancêtre de la tribu Va Duma dans la région de Fort Victoria, où la possession venait ~~vient~~ de s'achever, ~~puis~~ l'ayant quitté, l'homme était redevenu normal. Les autres noms mentionnés comme les messagers de Dieu ne figurent pas dans la liste traditionnelle de l'arbre généalogique de la famille du Chef, mais ils pouvaient être n'importe quels autres noms, au gré de Swikiro, même ses propres ancêtres.

Bientôt la foule se dispersait, regagnant ses foyers, accompagnée d'une bruine qui s'était mise à tomber au moment opportun, à la grande joie de tous. C'était la preuve que leur mudzimun - l'esprit ancestral de la tribu, les avait exaucés, en dépit du facteur géographique, qu'un tel bouleversement faisait à l'encontre de la loi naturelle de la saison de pluie, la date de l'évènement ôt nt le 21 février 1960.

C'était la cérémonie d'une tribu pour la pluie, où les peuples croyaient que le médium de l'esprit, le Swikiro ou Nordoro, avait été possédé par l'esprit d'un de leurs grands chefs, à qui les peuples se plaignaient ~~de~~ avant tous les ennuis affectant la tribu, mais qui les avait réconfortés lors de leur grande détresse, par l'intermédiaire ~~la bouche~~ de son médium.

Nous sommes heureux d'avoir assisté à une autre possession privée, qui n'entrait pas dans la catégorie d'une fonction de la tribu, ni dans une affaire familiale, mais qui occupait une position intermédiaire entre ces deux exemples. Le Swikiro, en la matière, était une sorte de médecin spécialiste tel qu'on en trouve dans la fameuse rue de Harley à Londres - occupant une position intermédiaire entre le physicien de l'hôpital et le docteur de famille, à qui tout le monde peut s'adresser en consultation. Il vivait dans les parties méridionales du Bikita et sa clientèle se composait, pour la plupart, des personnes des régions des alentours, dans un rayon de quelques 200 miles (322 km). Les frais de consultation s'élevait à 2 livres 50 pour les Africains et 3 livres 5o pour les Indiens ; nous n'avons pas entendu dire qu'il y ait eu des Européens parmi sa clientèle, sauf dans des cas très exceptionnels. A un Africain, évidemment très pauvre, il donnait sa consultation pour 0 livre 50, mais sa grande réputation avait perdu des hommes pauvres qui cherchaient son assistance gratuitement, de peur qu'on leur ferme la porte au nez.

Comme nous nous proposons de discuter plus bas le phénomène de la possession de l'esprit, il serait utile, pour mieux comprendre le sujet, de noter aussi l'anatomie de cette possession privée avec tous les détails, ce qui sera aussi à valeur égal, une matière de référence.

Le praticuant est relativement jeune, il approche la cinquantaine. Il avait appris la profession de son grand-père, qui était lui-même un grand Swikiro, au début de l'occupation britannique. C'était l'esprit de son grand père qu'il appelait "Sekuru", qui lui était d'abord apparu dans son rêve et qui lui avait dit de brasser de la bière et d'appeler les peuples pour assister à sa possession - la procédure habituelle dans tous les cas pour un nouveau Swikiro de se faire connaître dans l'acte de possession.

Ensuite, le jeune médium devenait possédé à chaque partie de bière où il assistait, après avoir bu trois "mukombes" de bière, et sa réputation se répandait graduellement.

Comme il était devenu populaire, son père avait une autre idée, peut-être basée sur la pratique antérieure de son grand père, c'est à dire de tenir des séances de possession régulièrement tous les dimanches matins dans sa hutte, où les peuples affligés pourraient chercher le réconfort spirituel du Sekuru, par la bouche de son petit fils.

La procédure était assez simple. Il y avait des gens avec beaucoup de problèmes, parfois assez graves, dans leurs foyers, comme : un enfant malade, ou le désir d'un fils dans la famille ; une querelle grave concernant du bétail, et d'autres ennuis de ce genre qui demandaient une solution immédiate, par le pouvoir surnaturel. Le pétitionnaire venait au foyer du Swikiro pendant la semaine, lui expliquait le cas en détail et, après avoir écouté avec sympathie la cause de cette détresse, le Swikiro l'invitait à revenir le dimanche suivant dans la matinée dans la hutte de son père, où le cas serait expliqué à nouveau devant l'esprit du "Sekuru", qui offrirait ensuite des paroles réconfortantes par sa bouche, à chaque personne présente.

Le pétitionnaire obéissait alors aux instructions données, apportait la somme de 2 livres 50 pendant la séance de possession dans la hutte et la donnait à son père qui plaçait l'argent dans un panier posé devant le Swikiro possédé. L'esprit demandait alors la nature de la plainte et donnait le réconfort approprié.

C'est pendant une de ces sessions que nous fûmes témoin des huit demandes enregistrées ici.

Lorsque nous nous sommes approché de la hutte, nous entendîmes ces mots sortant de la bouche du Swikiro : "Hiya ! Toto - Toto !". Ces mots insensés accentuaient néanmoins aux auditeurs assemblés le pouvoir de l'esprit du "Sekuru".

Notre interprète et nous-même avons eu la permission d'entrer à l'intérieur pour témoigner du procédé, puisqu'il n'y avait rien de secret ou d'illégal dans cet évènement. Nous nous assîmes près de la porte, derrière beaucoup d'autres personnes présentes, et écoutâmes, stylos et papiers en mains, afin de décrire la scène.

Le Swikiro était assis par terre, sur une peau de léopard, au fond de la hutte, appuyant son dos contre le mur, son père assis devant lui. Son panier pour l'argent posé devant eux débordait de livres sterlings.

Le corps du Swikiro était couvert d'un tissu noir et blanc, coupé en deux, ses yeux embués, à demi-clos, le front ridé et sa jambe droite nue tremblant tout le temps. Nous avons essayé chez nous de rester assis dans cette même position pour déterminer la nature du tremblement de la jambe et nous avons trouvé que l'on pouvait trembler sans cesse toute une matinée sans aucune fatigue, puisque la position de la jambe levée sur la pointe du pied, avec le talon soutenu par la main, met les muscles automatiquement en mouvement, ce tremblement peut continuer indéfiniment. Nous avons fait trembler notre jambe ainsi pendant une heure et nous aurions pu continuer toute la matinée si le temps nous l'avait permis, mais cette expérience nous a convaincu que le mécanisme humain est un moyen extrêmement probant pour

les spectateurs d'y voir la présence d'un pouvoir surnaturel derrière un tel tremblement.

Nous n'avons pas compté le nombre de spectateurs dans la hutte, mais il y en avait au moins une vingtaine et il y en avait un nombre égal dehors, principalement des femmes. Ceux à l'intérieur étaient assis en rangées bien serrées, avec un passage au milieu pour aller jusqu'à la porte.

Lorsqu'un pétitionnaire s'asseyait auprès du père, le Swikiro lui demandait : "uno reveyi" - "Qu'est-ce que tu veux de moi" ? Le cas était alors présenté en détail. Le Swikiro entendait ces mots, mais la demande lui était répétée par le père à qui le Swikiro répondait et le père, alors, répétait le commandement de l'esprit, ou la direction, au pétitionnaire. Si un enfant était malade, très souvent le pétitionnaire était dirigé ou bien à nganga pour la médecine de l'herbe, ou à la clinique européenne la plus proche, ou encore à l'hôpital, en cas de maladie très grave. En d'autres cas, le Swikiro affirmait simplement qu'une telle plainte serait entendue et exaucée par le "Sekuru".

Voici les huit cas qui ont été exposés devant nous, dans la matinée d'un dimanche de juillet 1960 :

Le premier et le second cas n'étaient que simplement des expressions de gratitude verbale pour les plaintes antérieures qui s'étaient résolues de manière satisfaisante : l'une étant une dispute pour du bétail, l'autre une lutte entre le pétitionnaire et ses parents.

Le troisième consistait en trois demandes : que l'esprit vienne en aide à des yeux endoloris, que l'esprit lui permette d'obtenir un plus grand rendement dans une récolte et qu'il fasse que son enfant, qui s'était enfui de l'école, y retourna. Le Swikiro répondit : "Je t'aiderai afin de règler toutes les bêtises rapportées ici, va chez toi et "sekuru" t'aidera.

Le quatrième cas était une demande présentée par une femme qui, en première instance, n'avait eu que des filles et, étant à nouveau enceinte, désirait un garçon. Le Swikiro répondait qu'il fallait espérer afin d'avoir un bébé mâle dans sa grossesse actuelle. Elle demandait aussi à l'esprit si son mari était en bon terme avec son employeur ou ses collègues de travail ; le Swikiro répondait par l'affirmative. Il ajoutait alors qu'elle ne devait pas s'inquiéter, puisque le "Sekuru" ferait en sorte que son mari soit aimé davantage par son maître et ses collègues. La même personne demanda au "Sekuru" si elle allait gagner à la loterie de l'Etat le Swikiro répondit que si elle essayait chaque fois qu'il y avait une loterie, le Sekuru l'aiderait à bien choisir. Et la dernière question posée

au Swikiro était de savoir comment les voisins réagiraient envers sa famille. "Il n'y a pas une bonne entente dans les familles", répondit le Swikiro, et il ajouta : "mais je vous aiderai en ce point".

Le cinquième cas était présenté par une jeune femme, qui demandait l'aide de l'esprit pour rechercher son fiancé, qui lui donna 0 livre, 50 comme marque d'amour et s'enfuit ensuite. Elle voulait le retrouver afin de pouvoir se marier. Le Swikiro lui dit d'aller chez elle, que le "Sekuru" ferait changer cet homme d'avis.

Le sixième cas était la demande d'un mari qui avait quitté sa famille il y a longtemps, afin de savoir comme elle se portait et ce qu'on pensait de lui, surtout sa femme. Le Swikiro répondit que tout allait bien chez lui et que tout le monde souhaitait son retour. Il veillerait, cependant, sur sa famille, même s'il ne revenait pas.

Les deux derniers cas étaient, sans doute, les plus importants du point de vue du vrai caractère de la possession. Ces demandes étaient présentées par deux Indiens, probablement amis, ou apparentés, venant d'un endroit éloigné de quelques 150 miles (241 km.397) (du Shabani).

Quand le premier s'assit par terre pour exprimer ses troubles, le Swikiro lui demanda directement, son père répétant la demande, la somme de 3 livres 50, avant même d'écouter sa requête. L'Indien était plutôt peu enclin à poser son argent dans le panier, mais il s'aperçut qu'on ne l'entendrait pas sans le paiement à l'avance. Il tira de sa poche un billet de 5 livres, qui était cause de tous ces arguments puisque le Swikiro ne voulait pas donner de consultation avant d'avoir eu ses frais payés, et l'Indien ne voulait pas donner son argent sans recevoir la différence qu'on ne voulait pas donner tout de suite. Enfin, le père du Swikiro lui dit que la monnaie lui serait bientôt rendue, puisqu'ils approchaient de la fin de la session. L'Indien donna son accord et, après avoir remis le billet de 5 livres, il soumit au Swikiro sa demande en quatre parties distinctes :

1°) Je voudrais que mes possessions volées me soient rendues.

2°) Je voudrais que l'esprit m'aide pour vendre mes trois voitures, afin d'obtenir le plus d'argent possible.

3°) Je voudrais que mes voisins ne soient plus jaloux de mes biens; et finalement,

4°) je voudrais que le gouvernement fasse un chemin menant à ma propriété, après avoir renouvelé ma demande refusée auparavant.

A ces demandes, le Swikiro dit au pétitionnaire de retourner chez lui et que le Sekuru ferait de son mieux pour la réalisation de ses désirs, peut-être dans la semaine.

Le deuxième Indien s'assit, émettant une plainte que ses jambes lui occasionnaient beaucoup de douleurs, surtout le matin et le soir, mais avant de lui indiquer le remède le Swikiro lui demanda 3 £.,50 qu'il ne put pas donner. Il s'assit là, attendant un instant, se tortillant dans tous les sens dans l'espoir d'obtenir une réponse, mais ce fut en vain. Le père intervint alors, en lui disant de s'en aller s'il n'avait pas d'argent ; ainsi ce dernier client se leva et quitta la hutte.

L'Indien étant évidemment le dernier client, et puisque personne d'autre ne s'approchait en dépit du fait que la hutte était encore pleine de spectateurs, - probablement des admirateurs de l'évènement sacré - la session se termina.

Le Swikiro émit alors son cri habituel "Aiya ! Aiya !" répété plusieurs fois, tandis que les hommes présents commencèrent à taper dans leurs mains, mais quand les femmes au-dehors crièrent, il répondit par une autre exclamation de "Hayi ! Hayi !", répété aussi plusieurs fois de suite, puis se leva et sortit de la hutte. Son père le suivit avec un petit pot rempli d'eau qu'il verait sur le front moite de son fils pour rafraîchir son cerveau, apparemment fatigué. Après lui avoir essuyé la figure, le Swikiro réintégra sa hutte avec son père et échangea des salutations avec les spectateurs présents, comme s'il les voyait pour la première fois, d'une manière apparemment normale. Il s'était ensuite enquis de notre présence et notre interprète l'informa du but de notre visite. Bientôt, il ordonna aux spectateurs de quitter la hutte ; lui et son père restèrent à l'intérieur pour compter et partager l'argent qu'ils avaient ramassé dans la matinée. Quelque temps après, nous nous retrouvâmes discutant avec lui sur la nature de sa profession, à l'ombre d'un arbre dans son jardin, mais ce n'est qu'après nos deux visite successives et des interrogations prolongées, strictement privées, sans l'interprète et sans son père, qu'il nous a révèlé la vérité sur la réalité du phénomène de possession, ce que nous allons dévoiler ci-dessous.

Le phénomène de possession de l'esprit (1).

La profession de médium d'un esprit était largement pratiquée chez les peuples anciens du Moyen-Orient et en Grèce. Chez les Hébreux (1 Sam.28, v.7), nous apprenons comment le roi Saül, ayant détruit ceux qui étaient familiers avec les esprits et sorciers dans la terre d'Israël, avait cherché la femme familière des esprits (normalement appelée par les translateurs : la sorcière), à Endor, pour consulter

(1) Un extrait de cette partie a été publié en NADA - 1963.

l'esprit de son précédent roi et prophète Samuel pour qu'il lui prédise le destin de son peuple dans la bataille imminente avec les Philistins retranchés à Shunem. La femme était possédée par l'esprit de Samuel et révèla à Saül qu'il serait battu par les Philistins, ce qui fut vrai.

La consultation par oracle était aussi en vogue au temps biblique, comme il est évident dans Amos (5 v.26-27), et aussi dans (Lev.7,v.8), où les prêtres de ces endroits prenaient les peaux des offrandes brûlées pour eux-mêmes.

Les oracles et les possédés figuraient aussi dans l'Odyssée (XI) d'Homère, en Hérodote, en Platon (Phaedrus) et dans plusieurs autres. On les a pratiqués extensivement en Grèce, surtout dans les trois oracles fameux de Delphes, Thèbes et Dodone.

En fait, ni les possessions des esprits ou les divinations spirituelles bibliques, pas plus que grecques, ou celles d'AgiSymba, n'ont été réelles ou de véritables divinations. Si elles avaient été vraies, alors les oracles grecs auraient dû graduellement embraser le monde entier et auraient dû sans doute arriver jusqu'à nous. Comme ce ne fût pas le cas, ils ont disparu avec l'arrivée de la civilisation chrétienne, et la divination par l'esprit chez Kwaranga est aujourd'hui en voie de disparition aussi, dans les régions où l'influence chrétienne est la plus forte, mais encore persistante dans les régions plus éloignées où l'influence occidentale est plus faible.

La divination par l'esprit remonte probablement au temps très ancien, en commun avec les autres activités religieuses visant à employer les pouvoirs surnaturels, pour avertir des désastres naturels tombant sur les races primitives. Un homme ou une femme qui proclamaient connaître le remède à un désastre était universellement reconnu comme une personne de grand savoir à laquelle tout le monde se ralliait pour l'aider.

Quelques uns de ces devins avaient exercé leur profession d'une manière profonde et scientifique ; les autres ont été capricieux et extatiques. Platon les a classés en deux groupes :

1°) Les devins sains qui utilisaient des méthodes scientifiques et

2°) les devins malhonnêtes qui utilisaient des méthodes extatiques.

Au premier groupe, dans la société d'AgiSymba, appartenaient les docteurs de sorcellerie, ou "nganga" (en leur langue) qui devinaient en tirant les lots des os, "hakata" (en leur langue) ; au deuxième groupe appartenaient les médiums des esprits, ou Swikiros (dans leur langue), dont la contrepartie biblique était la femme d'Endor, et,

dans la Grèce ancienne, les prêtres de l'oracle à Delphes.

Les devins sains seront discutés dans le chapitre suivant et leur profession principale avait vraiment développé la guérison de toutes les afflictions physiques de l'homme, de la même manière que celle d'un docteur occidental, et n'avait qu'une capacité secondaire liée aux pratiques religieuses - surtout dans la divination de la maladie familiale dûe à la colère des esprits ancestraux -. Mais les divinateurs malhonnêtes ou les médiums extatiques d'esprits (les Swikiros) vont être examinés maintenant en détail ainsi que la véritable nature de leur possession.

Comme dans le monde de divinations extatiques, biblique ou grec, ainsi dans la société d'AgiSymba de nombreux prophètes, ou médiums de l'esprit, ont été regardés comme ayant été vaincus et possédés par la déité ou les esprits des morts et, dans un délire temporaire, ils avaient émis des paroles mystiques, sous la suggestion spirituelle.

Nous n'avons pas trouvé de parallèle, parmi les Swikiros de Kuaranga, avec la Pythie de Delphes, assise sur un trépied dans les vapeurs mystiques qui s'élevaient d'une fissure de la terre (très probablement la fumée du fronkincense), brûlant sous le trépied, mais les interprètes des mots parlés par la personne possédée à Delphes se trouvaient aussi à AgiSymba. A Delphes, c'était les membres des familles dirigeantes qui étaient assis autour du trépied et qui répondaient aux questions posées avant (par voie orale ou par écrit), des pétitionnaires assemblés, exactement de la même manière que celle pratiquée dans les caves de Matopo (que nous avons déjà exposée) - ou dans les consultations données les dimanches par le Swikiro à Bikita (voir ci-dessus), ou dans les cas des régions au nord du pays où chaque Swikiro avait un ou deux assistants interprétant ses paroles.

La méthode de possession chez Kuaranga est cependant plus proche de la possession de la femme à Endor que de l'autre méthode connue par nous, et ceci est en complet accord avec la similitude des autres coutumes bibliques pratiquées dans le pays.

De boire le sang de l'agneau, comme le prophète d'Appolon à Argos et de boire sans discontinuer du sang de boeuf, comme la prophétesse de Ge à Aegæ en Achaca, ont leurs parallèles parmi les Swikiros individuels de Kuaranga, mais la coutume était aussi biblique (Gen.9, v.3-5 ; 1 Sam.15, v.33). Nous avons aussi rencontré plusieurs cas de divination dans la nuit, déjà cités, quand on croyait que le Swikiro était possédé au premier chant du coq et présentait le

remède au pétitionnaire, de la même manière qu'on l'avait fait au Temple d'Epidaurus, ou même à Delphes au temps de Ge, en période pré-Appolon.

La distribution de Swikiro aujourd'hui parmi les familles de Kuaranga varie selon l'influence occidentale sur leur peuple. Les régions proches des villes et des parties méridionales du pays n'ont eu que peu de médiums, dont l'office a maintenant dégénéré dans la seule exhibition de danse, après quelques calebasses de bière, dans une joyeuse partie, suivie par le balbutiement de quelques mots considérés par les autres, déjà ivres, comme provenant d'un de leurs chefs ancestraux, en matière d'intérêt commun, pour apporter quelque nouveauté et excitation dans une assemblée d'ivrognes, bien monotone autrement. Ceci est généralement la région comprenant le coeur de la colonisation initiale, où l'on avait achevé la maturité politique et la stabilité beaucoup plus tôt qu'ailleurs. La disparition graduelle, ici, de Swikiros, plus rapidement qu'ailleurs, était donnée en accord avec l'avance progressive de la civilisation au centre.

Dans les régions de l'est du pays, la profession est un peu plus importante, surtout parce qu'elle est plus associée avec les désirs des tribus individuelles d'acquérir leurs positions d'indépendance, où le rôle d'un Swikiro d'une tribu était très similaire avec les rôles des Eglises occidentales aidant leur propre Etat, ou comme l'Eglise de Russie pré-révolutionnaire, regardée comme le partenaire du lit de l'Etat Impérial.

Dans les régions au nord du pays, la position de la profession est la plus forte, pour deux raisons : l'une est la même que ci-dessus, c'est-à-dire aidant les tribus individuelles à arriver à une position plus haute d'indépendance, et l'autre est l'éloignement des régions du centre de la civilisation occidentale grandissant dans le sud.

Ce fût une grande chance pour nous d'avoir commencé notre travail sur le terrain, dans le sud, où la profession était la plus faible, puisque ceci nous a permis de découvrir sa vraie nature. Si nous avions commencé notre travail dans le nord, où l'institution du Swikiro était plus forte, nous aurions certainement échoué, faute de pénétrer dans sa profondeur intérieure et, en conséquence, le phénomène de possession par l'esprit demeurerait un mystère pour nous, comme c'en est encore un aux autres écrivains, et pour longtemps. Ainsi, nous avons trouvé sa vraie nature au début de nos études, quand nous avons assisté pour la première fois à la représentation étrange décrite ci-dessus. Deux dimanches consécutifs ont été exprimés dans l'interroga-

tion de faits de la possession témoignée, où notre formation initiale de juriste avait amené le héros à révèler qu'il n'avait jamais été possédé par l'esprit dans cette représentation mais qu'il lui fallait s'exhiber de telle manière conformément à la coutume traditionnelle. ~~Aussitôt après avoir~~ Ayant entendu une telle confession aussitôt dans notre travail sur le terrain, nous avons vraiment crû avoir découvert le monde, et ceci nous a incité à poursuivre cette tâche colossale, à n'importe quel prix et jusqu'au bout.

Il est très remarquable d'avoir été témoin de cette réelle et convaincante représentation de possession, quand une foule respectable d'individus, avec le chef et conseillers qui ont aussi manifesté le plus profond respect à la présence de l'esprit d'un de leur chef renommé, en dépit du fait que ces gens étaient déjà chrétiens ; et ensuite, deux dimanches suivants, d'apprendre par la confession de l'acteur que sa représentation n'était qu'une moquerie burlesque pour satisfaire à la foi traditionnelle du peuple. La phase particulière, ou l'idée qui amena à sa confession, était sa commande, ou la plainte à ses spectateurs, quand on l'avait crû possédé, sur le mixage de grains dans le brassage de la bière, que cet esprit n'aimait pas - (rupoko avec mhunga). "Comment avez-vous su que la bière était mixée ?", lui avons-nous demandé, quoique de notre connaissance ultérieure avec la bière faite de chaque grain séparé, ou d'un mixage des deux, on pouvait le déterminer par le goût ainsi que par les sédiments au fond. Le Swikiro, cependant, avait fait ici un faux pas, probablement parce qu'il était déjà totalement épuisé après quelques six heures d'intense interrogation présentant un piège à chaque bout. "Je l'ai vu moi-même, quand on brassait la bière il y a quelques jours dans un village", nous répondit-il, et ceci était le piège final et le plus dangereux d'où il essayait de sortir lourdement depuis les ~~Des~~ deux dernières heures, mais où il échoua tout le temps. Enfin, en riant et en nous serrant la main, il nous a dit:"Je n'étais pas possédé par l'esprit dimanche dernier". Nous demurâmes très étonnés et ensuite nous avons tous ri : lui-même, sa femme (son assistante officielle), notre interprète et nous-même.

Le deuxième voyage exécuté le dimanche suivant était fait chez lui pour mieux clarifier toutes ces matières. Le Swikiro exerçait sa profession depuis vingt six années, il nous a avoué n'avoir jamais été possédé par aucun esprit, puisqu'une telle possession n'existait pas en réalité. Il nous a dit aussi que tous les Swikiros du pays faisaien la même chose - Ils représentaient leurs possession surtout à l'assem-

blée de bière, après avoir eu trois ou quatre "mukombes" de bière, pour créer l'ambiance dans l'assemblée où tout le monde l'attendait, et la capacité de l'artiste devait les convaincre de l'évènement solennel et grave et assurait les spectateurs de la pleine réalité de possession. Il finissait en accentuant, qu'il lui fallait simplement exécuter sa tâche, puisque les peuples croyaient vraiment en la présence des esprits ancestraux dans les assemblées, lorsque la possession se déroulait. Et d'ailleurs, la profession lui était assez profitable, puisqu'on lui demandait d'assister à toutes les parties de bière, ce qui lui faisait une vie légère et confortable.

Après le succès initial, nous avons éprouvé le besoin de découvrir la vérité réelle du phénomène de possession, auprès de tous les autres Swikiros des pays examinés ; ce fut assez facile. D'abord, comme l'on pouvait s'y attendre, ils nous ont tous raconté la même histoire : qu'ils sont tous au début tombés malades et pendant cette maladie ils ont entendu des voix de là-haut (une expression biblique), ou ont eu des rêves les informant de la présence de tel ou tel esprit dans leurs corps. Cet esprit venait souvent dans leurs corps aux parties de bière, quand ils avaient absorbé trois ou quatre "mukombes" de bière - (la quantité d'un mukombe équivaut à peu près à 3/4 de litre) -. Et, une fois à l'intérieur, l'esprit disait des mots qu'on ne se rappelait plus jamais, mais les parents les mettaient au courant après. Quelques uns ont dit qu'ils étaient parvenus de là-bas rampant sur leurs pieds pour arriver et se fixer dans leurs poitrines. Les autres ont dit qu'il était arrivé par derrière, à travers leurs épaules, où il demeurait à présent. Les uns ont dit qu'ils ressentaient des douleurs partout dans leurs corps ; les autres qu'ils ne sentaient absolument rien et, immédiatement, ont ajouté que les Swikiros qui disaient qu'ils sentaient des douleurs n'étaient pas de vrais Swikiros. Nous avons d'ailleurs exploité chacune de leurs contradictions en détail pour arriver à la vraie vérité et nous sommes très heureux d'avoir réussi, puisqu'à la fin de ce chapitre nous présentons une liste de quelques deux douzaines de Swikiros les mieux connus du pays de Mashona (le centre originel d'AgiSymba), admettant que le phénomène de possession n'existe pas, en réalité, mais que ce n'est qu'une coutume traditionnelle, se conformant à la foi traditionnelle du peuple.

Trois des pratiquants de cette liste ont refusé d'admettre la vérité jusqu'à la fin amère, deux hommes et une femme, mais leurs réponses

à nos questions ont été si contradictoires, qu'ils manquaient évidemment de sincérité. Une fois, on nous a dit avoir senti des douleurs dans tout le corps, mais dès que l'on entendait notre explication que l'esprit était immatériel et ne pouvait infliger aucune douleur aux corps matérialisés, ils se contredisaient en disant qu'ils ne sentaient jamais de douleurs. Ensuite, on disait qu'on n'était possédé qu'en état d'ivresse, accompagné de vertige. Nous leur avons précisé que de tels vertiges n'étaient dûs qu'à l'intoxication de la bière, mais on ne nous croyait pas. Un autre homme nous a dit qu'il fallait que ce fût vrai puisque les gens le croyaient. L'homme refusant d'admettre la vérité était trop jeune dans sa profession, quoiqu'assez âgé. On l'avait acheté dans le Katopo pour 6 K.,50 (déjà démontré).

La jeune Swikiro qui refusait d'admettre la vérité était simplement trop effrayée pour en parler et, en conséquence, ses attestations pour ou contre n'avaient aucune valeur. Ceux refusant d'admettre la vérité croyaient généralement à la possession des esprits ancestraux, exactement de la même manière que les chrétiens croient en la possession de Dieu : "Celui qui a l'Esprit Saint est possédé par Dieu", ce qu'on entend généralement au service religieux de Pentecôte.

Il n'y a bien sûr rien de gênant dans une telle foi, sans manifestation physique.

Un point important à rappeler est que, dans presque tous les cas, la profession du Swikiro se déroulait dans la même famille pendant des générations : ou bien il y avait le grand-père, la grand'mère ou une tante, un oncle, le père, ou même le frère aîné, qui avait pratiqué la profession durant une partie de sa vie, avec lequel le pratiquant actuel avait eu des contacts quotidiens pendant sa jeunesse et d'où il avait tiré tous les secrets et toute la technique de la profession. Et, par déduction mathématique, on peut véritablement dire que si les pratiquants actuels ne faisaient qu'exercer la moquerie burlesque de la possession, alors tous les prédécesseurs, leurs professeurs de la ruse, en faisaient autant, ce qui remontait jusqu'à l'inventeur originel.

Nous avons rencontré trois agents importants sur notre terrain de travail qui auraient vraiment fait un objet de risée de la profession du swikiro, même si nous n'avons pas pu obtenir leur confession. Un de ces agents, nous l'avons déjà mentionné, quand un chef avait licencié un pratiquant de longue durée de sa tribu parce qu'il avait refusé de confirmer sa nomination et avait nommé un autre homme pour le poste qui avait sanctionné sa nomination, justement comme le roi

Henry VIII avait fait avec le Pape qui s'opposait à son remariage, en s'écartant de la foi catholique et en créant la nouvelle Eglise d'Angleterre avec l'archevêque de Cantorbéry qui avait sanctionné ses méfaits.

Le deuxième agent est peut-être même plus grave, puisqu'il s'agit d'une moquerie qui est pratiquée dans la région où la profession est la plus forte. On y trouve par exemple deux pratiquants de longue durée, ayant été possédés par le même esprit ancestral, et nous avons entendu qu'il y avait un troisième pratiquant vivant à Kakonde, près de Tête, en territoire portugais, ayant le même esprit, mais nous n'avons pas pu le vérifier. Ceci est totalement ridicule, puisque, même le plus fidèle des hommes dans la profession a toujours admis qu'un esprit particulier ne descend que sur un hôte et reste avec lui jusqu'à son départ dans le monde des esprits. L'esprit était donc indivisible, ce qui semble être une assertion sensible.

Voici les trois hommes pratiquant la profession de Swikiro dans trois districts des régions du nord du pays, qui soutiennent posséder le même esprit de Nyanehwe, qui portait deux autres synonymes, celui de Katehwe et Nyamapa - tous les trois signifiant la même chose : la peau - puisque l'homme portant le nom propre de Nosenga - l'ancêtre du chef Dottito et frère du Chingowo à Sipolilo - portait des peaux autour de la taille, ce qui le qualifiait de ce sobriquet.

Son esprit, sous le nom de Nyanehwe, que l'on pensait avoir été dans la même famille des Sikiros, vivait dans la région de Dottito, près du Mont Darwin, depuis plusieurs générations. Le premier Swikiro appelé ainsi était Hoodze, suivi par Makoro, ensuite par Dendaaumera et le porteur actuel, un octogénaire, est Hore, chez qui nous avons vu son fils de vingt ans apprendre la profession pour la suivre à la mort du père.

Le même esprit, connu sous le nom de Katehwe (alias Nyanehwe), on dit qu'il est porté par une autre famille dans les régions du nord-ouest du pays, Urungwe réserve (l'office de Karoi). Et le premier Swikiro nommé là était Chimati, suivi par le Swikiro actuel, James Mutukura - sous-chef Nematombo - qui exerce la profession depuis dix ans. Nous avons aussi entendu parler d'un troisième Swikiro portant le même esprit, à Kakonde, en territoire portugais. Le fait important dans ce cas là est que l'un des porteurs dit toujours que l'autre n'est pas le Swikiro véritable, mais un truqueur.

Le troisième agent qui prouve la moquerie de la profession consiste en son achat sous forme d'escroquerie, comme on l'a déjà montré.

Comme l'oracle de Delphes, les Swikiros d'AgiSymba ont eu une grande influence politique sur les affaires de leurstribus, surtout dans le cas de nomination de chefs, où leurs voix étaient décisives. Les prêtres, à Delphes, ont eu aussi de grands pouvoirs, mais ils ne les ont pas utilisés. Homère faisait allusion, dans l'Odyssée, au dirigeant de l'Oracle qui pouvait renverser les dirigeants du pays, mais qui en réalité se contentait d'amasser une fortune et restait en dehors d'intrigues politiques intérieures. Dans l'expansion coloniale de la Grèce, l'oracle jouait un rôle décisif et dans la législation du pays les dirigeants demandaient toujours leur avis aux sains hommes de Delphes.

Dans la société d'AgiSymba, le Swikiro de la tribu était le dirigeant spirituel du peuple, puisqu'on le regardait comme le porteur de la voix d'un de leurs chefs ancestraux qui soignait leurs enfants. Les gens ordinaires avaient aussi dérivé les conforts spirituels provenant de là-haut dans un grand nombre de détresses nationales et, pour cela, il fallait être reconnaissants et payer le respect au porteur des messages rassurants. Comme les familles s'étaient multipliées et que les demandes pour l'office de chef s'étaient accrues, le Swikiro,agissant sur le conseil des vieillards, ou, dans quelques cas, par la corruption d'un puissant prétendant, avait le pouvoir d'écarter les demandes illégitimes, ce qui avait diminué l'homicide si librement pratiqué dans tous les cas de la communauté fortement polygame. Il disait simplement à un prétendant indigne que les esprits de la tribu l'avaient refusé et que s'il forçait l'issue contre leurs voeux, alors son règne ne durerait pas longtemps. Il serait mangé par un lion ou un léopard, mordu par un serpent venimeux, frappé par l'éclair ou tué par ses ennemis pendant son sommeil. De tels avertissements, dans les occurences fréquentes de ce genre, ont écarté beaucoup de prétendants aux trônes, dans la lutte croissante de pouvoir des temps modernes.

La position de l'office du Swikiro d'aujourd'hui peut être résumée ainsi :

1°) dans la plupart des cas, l'institution n'est devenue maintenant rien d'autre qu'une affaire profitable ;

2°) dans les autres cas, elle est devenue une épice et un stimulant pour les parties de bière et son porteur se réjouit à loisir dans une atmosphère de gaieté et de libre consommation de la bière.

3°) Dans les autres cas, la profession a maintenu un certain orgueil

chez son pratiquant qui réussit à maintenir la tribu sous son autorité avec une poigne de fer.

4°) Dans la plupart des cas, son porteur a gagné le respect de son peuple par sa capacité à lui offrir le réconfort spirituel nécessaire en temps de détresse nationale.

Toutes ces instances prouvent la nécessité pour l'institution de continuer son office, en dépit de nouvelles idées apportées par l'influence occidentale.

Le professeur Gelfant qui avait fait des recherches sur l'anatomie de la religion de Mashona semble avoir été mal informé sur la hiérarchie de Swikiro ou Mondora dans le pays. Il dit dans son livre "Medecine et Magic of the Mashona" (Juta-Joahhesburg 1956, p.34), qu'il y avait quatre Mondoros principaux en Mashona, avec chacun un territoire mal défini, maintenant les Swikiros mineurs sous leur autorité. 1°) Nahanda - dans la Mashona centrale,

2°) Chaminuka - dans la région de Beke et Makoni (encore la Mashona centrale)

3°) Dzivaguru - dans la région de Urungwe ; et

4°) Koruwa - dans les régions de nord-est (Mont Darwin).

Maintenant, ces deux derniers ont incarné la même personne, comme on l'a déjà noté dans la section historique de cet ouvrage, dans la tradition orale du chef Dottito. Et le fait qu'il y avait et ~~encore~~ qu'il y ait encore deux Swikiros principaux, ou Mondoros portant l'esprit de la même personne, on arrive exactement dans la même position que celle des deux Swikiros, ~~mêmes~~ de la même région, qui portaient le même esprit de Nyanehwe déjà discuté, ce qui est totalement ridicule.

Le Swikiro de l'esprit du Chaminuka, demeurant dans la région de Makoni (soit N.2), est encore une figure doublée puisque, comme on l'a déjà vu, son dernier Swikiro, Bute, fut dépouillé vivant par les Matabiles avant l'occupation britannique et, depuis ce temps-là, l'esprit de Chaminuka est ainsi connu sous le nom de Goronga, localisé dans un nouveau médium vivant dans la région de Mazoe (Lomagundi). Le fait qu'un autre homme, vivant dans la région de Mazoe, portait le même esprit de Chaminuka alias Goronga, nous donne ici un troisième cas de deux Swikiros partageant le même esprit, ce qui nous prouve une fois de plus la turpitude de toute l'affaire.

Le Mondoro ou Swikiro portant l'esprit de Nehanda (N.1), ~~avait~~ était encore passé par une transformation, puisque Nehanda était, en fait, une femme, la fille du premier Mutata, qui sortit du centre avec sa

famille, pour la province du nord-est, plus tard faussement appelée par les Portugais, l'Empire de Monomotapa - déjà discuté -, et son esprit aurait dû descendre sur une femme et non pas sur un homme.

En dehors du service de la pluie, où deux centres importants ont été établis pour servir les besoins de la nation croissante (le centre de l'ouest à Matopo et le centre de l'est à Mozoe-Goxonga - déjà expliqué), il serait incorrect de parler de la hiérarchie de Swikiro dans Mashona, comparable à la hiérarchie ecclésiastique du modèle occidental - le Pape ou l'archevêque, les évêques, les canons, les prêtres et les curés, comme les autres avaient essagé de les assimiler. Une telle hiérarchie n'existait pas parmi les familles de Kuaranga, en tout cas aux temps modernes, pour la simple raison que chaque famille était politiquement une unité indépendante, ne portant aucune obéissance à un pouvoir étranger, ni à ses voisins, et la même chose s'appliquait dans l'organisation religieuse. Chaque chef avait eu le Swikiro de sa tribu, qui exécutait tout le nécessaire affectant sa tribu : de la prière pour la pluie à la sélection du chef, et il n'y avait aucune autre autorité au-dessus de lui qui sanctionnerait ou rejeterait ses services.

La confusion créée pour un chercheur européen par l'existence des Swikiros majeurs ou mineurs dans une tribu ou région, et l'absence totale d'un Swikiro dans d'autres régions dont les besoins spirituels ont été néanmoins exécutés par les Swikiros des alentours, avait davantage compliqué l'issue, parce que toute cette matière avait été traitée comme une unité séparée, complètement détachée de l'histoire de la nation. De là la fausse hiérarchie de Swikiro ou Mondoro, l'ignorance sur l'existence de deux ou trois Swikiros professionnels d'avoir porté un et même esprit et l'incompréhension générale du sujet, avec le problème jusqu'ici non résolu du phénomène de la possession.

L'existence d'un Swikiro majeur et de deux ou trois Swikiros mineurs dans une région ou tribu pouvait donc être correctement expliquée à la lumière du développement historique. Habituellement le premier ancêtre qui guidait sa famille pour une autre région où elle s'établissait et se multipliait avait été regardé respectueusement par toutes les générations suivantes ; et son esprit descendant sur les hôtes vivants, dans chaque génération, était regardé comme le plus grand de tous les autres esprits d'une même tribu. Maintenant, avec la multiplication des familles et la division de ces familles dans les maisons rivale, chacun demandant le droit égal au titre de chef

de tribu, il s'est créé des opportunités pour la création des Swikiros séparés, comme les porteurs des esprits de têtes, les plus importantes de ces maisons.

Ceci serait mieux compris si nous l'illustrions avec l'arbre généalogique d'un chef, disons, dans la région du nord où l'institution du Swikiro est encore la plus forte du pays, par exemple la famille du chef Chingowo, dernièrement connue comme Sipolilo.

Le fondateur de la famille était Chingowo et son esprit était encore regardé comme le plus grand, étant réincarné dans un vieil homme qui n'avait quasiment pas vu d'homme blanc. Le titre de chef passait alors en succession directe à Chikopa, puis à Gwembere, sans autre prétendant digne de remplir l'office. Gwembere avait cependant deux fils, Nyasoka et Dumbu, qui ont partagé le titre de l'office, chacun à son tour. A leur mort, chacun avait un nombre de fils, et le titre du chef était ultérieurement partagé entre les descendants des deux maisons principales de Nyasoka et de Dumbu. La nécessité est venue, selon la coutume traditionnelle que les esprits de Nyasoka et de Dumbu aussi aient dû veiller de près sur les affaires de leurs descendants et, de là, on avait créé deux Swikiros, l'un portant l'esprit de Nyasoka et l'autre celui de Dumbu, chacun servant les intérêts des deux maisons rivales.

Chacun de ces deux Swikiros a été regardé comme le Swikiro d'une tribu pendant le temps où le descendant respectif tenait l'office de chef, mais en ce même temps ces deux Swikiros ont été regardés comme les jeune , ou cadets, ou grands Swikiros du Chingowo, le fondateur de la tribu. Ainsi l'office de grand homme n'était pas demandé, puisque tout ce qui était nécessaire pour une tribu était fait par l'un des jeunes Swikiros, pendant leur règne respectif. Parfois, en matière d'importance capitale, comme l'élection d'un chef, ou un cas de famine, alors le vieux Swikiro représentant le grand homme était aussi consulté, ou bien par les veillards de la maison au pouvoir, ou bien par les jeunes Swikiros respectifs et, en cours de générations, une telle pratique établissait inévitablement la grandeur et la réputation d'un Swikiro initial dans une région particulière. De là, la hiérarchie apparente, qui ne doit être considérée que sous la lumière de l'arbre généalogique d'une tribu. Et cette sorte d'arrangement appliqué à tout le pays d'Agi-Gyaba avait dû apporter une confusion colossale et l'incompréhension totale ~~de toute issue~~, à tous ceux qui s'apprêtaient à une investigation partielle, complètement détachée de la perspective historique.

Pareillement, l'absence d'un Swikiro d'une région ne faisait qu'augmenter la dignité et la réputation d'un autre dans le voisinage, qui serait appelé à rendre des services spirituels. Un tel cas se situe dans la région de Marandella, où nous n'avons pas trouvé de Swikiro dans la réserve du chef Chiota, mais les besoins spirituels du peuple ont été satisfaits par la femme Swikiro de Biringanine du chef voisin Nyondoro. Comme un prêté pour un rendu, les peuples du chef Nyondoro utilisaient les services du fameux "nganga" Gandidzanwa vivant dans la région de Chiota, puisqu'ils n'en avaient pas chez eux.

C'était de cette manière que la réputation, ou la grandeur d'un Swikiro ou d'un nganga, avait, aucours des temps, augmenté et si on la prend détachée de la perspective historique, alors toute ~~l'énigme~~ la solution de l'énigme sera à jamais incomprise et plus confuse encore.

Tout ceci devrait maintenant clarifier l'aspect du sujet, et surtout le mystère mondial du phénomène de possession, qui doit être regardé comme résolu ici pour la première fois.

Voici la liste des Swikiros du Mashona les plus connus, qui ont admis que le phénomène de possession n'existait pas en réalité, mais était seulement une exhibition simulée, exécutée selon la coutume traditionnelle.

NOM	SEXE	AGE	DURÉE DANS LA Profession	RÉGION	OBSERVATIONS
1) Gonodema-Makuse	masculin	60 ans	28 ans	Fort-Victoria	possession simulée
2) Modigi-jaka	"	70 "	8 "	Chibi	profession achetée à Matopo
3) Magenwa Triboi alias Vangavutse alias Machanjanja	"	70 "	15 "	Zaka	possession simulée
4) Zinyanduko-Mukange	"	48 "	28 "	Bikita (Kasai)	possession simulée
5) Mutimbe Mwashu	"	85 "	32 "	Mutambara (Umtali)	refusa d'admettre la vérité, mais il était en contradiction
6) Manditsungira - la femme du Sanyabako	féminin	65 "	42 "	Inganga	possession simulée

7) Ngonta - la femme du Masanga, la soeur du chef	féminin	62 ans	42 ans	Ingonga	possession simulée
8) Muchatsungwezi - femme de Zuwawn	"	60 "	35 "	Inyanga	possession simulée
Ces trois femmes ont remplacé les trois autres femmes tenant la même position (contre). Mhama, Ifumuremembe et Makatandika					
9) Saget Mundariva	féminin	65 ans	8 ans	Umtali	possession simulée
10) Marupfudza-Chive (avait pris sa profession de la tante Matekenya)	"	75 "	42 "	Makoni-Musapi	possession simulée
11) Mandisasa Tetenu-chivetu	"	70 ans	5 ans	Tandi-Musapi	" "
12) Mushosho Marance	"	50 "	12 "	Maranka Umtali	" "
13) Makonye Mboko	"	50 "	35 "	Soswe Wedza	" " imposée par son père
14) Majiziwa	"	70 "	?	Nyashanu Buhera	trop effrayée pour en parler
15) Mandiambira	masculin	80 "	65 "	Maranka (Umtali)	possession simulée
16) Muchabaya	"	70 "	28 "	"	" "
17) Maritenga	féminin	80 "	45 "	Seke Goromonzi	" "
18) Mafu	"	45 "	5 "	Chinamora	indécise
19) Hamadzewawa Masiko	mascul.	50 "	8 "	Chikwaka	possession simulée
20) Barange	"	50 "	20 "	Sipolito	" "
21) Mahwahwa	"	85 "	60 "	Karoi	" "
22) Tawengwa	"	50 "	22 "	Zwimba Sonvia	" "
23) Chikoto	"			Matopos	" "
24) Mashwabi	"			"	" "

L'adoration de l'esprit de famille.

Comme on l'a déjà dit, les peuples d'AgiSymba croyaient à la communion des esprits ancestraux, dominant des êtres vivants. Chaque famille de Kuaranga comprend ses membres vivants, et tous ses membres morts remontant au moins à deux générations, et parmi les morts, le grand-père "Sekuru" est le plus important. Les membres vivants d'une famille croyaient qu'une maladie entre eux était toujours causée par les êtres du monde spirituel de leur famille, surtout le grand-père, qui veille constamment sur les affaires de ses enfants vivants, et que, s'il voit quelques méfaits de leur part, il provoque une maladie et en dernière extrêmité la mort.

La maladie n'est pas le seul malheur causé par les esprits. La destruction de la récolte, par les sauterelles, la maladie et la mort des animaux, un enfant tué par une bête, la sécheresse et tous les autres malheurs peuvent être attribués à l'esprit de la famille - le Mudzimu (pluriel : Vadzimu).

Il est donc toujours nécessaire d'être en bons termes avec le Mudzimu, ou bien par un bon comportement général, puisqu'il est le gardien de la conduite morale des vivants, ou, si l'on a échoué quelque part, alors l'esprit de la famille doit être averti très vite, de peur qu'il ne soit cause d'une maladie, ou de la mort, ou qu'il n'apporte d'autres malheurs.

Ce n'est qu'en des cas très rares qu'on trouve un Swikiro portant l'esprit de la famille regardé collectivement, c'est-à-dire comprenant tous les esprits de tous les morts dans la famille, ou simplement l'esprit du grand-père, ou de la grand'mère, ou du père, singulièrement. Ceci dépendait entièrement de la fantaisie du Swikiro. Dans la plupart des cas, s'il y avait un Swikiro du Mudzimu d'une famille, il choisirait certainement d'être possédé par l'esprit du grand-père, dont on a toujours peur et qui est respecté. Et si ce Swikiro mourait, avec l'esprit de son propre grand-père, alors son office, au contraire de l'office d'un Swikiro d'une tribu, serait éteint à sa mort, puisque la nouvelle génération i.e., la troisième génération de ce grand-père aurait dû adorer leur propre grand-père, c'est à dire le fils du premier ; alors un nouveau Swikiro devait être trouvé.

Le Swikiro de la famille est donc, par comparaison avec le Swikiro permanent de la tribu, d'une durée assez courte, ne remontant pas au-delà de la troisième génération et, pour cette raison, son office doit être renouvelé à chaque génération pour respecter l'esprit du grand-père.

La procédure pour choisir le Swikiro d'une famille est simple. Quelqu'un dans la famille pouvait tomber malade, même simuler la maladie. Il aurait déjà été garni pour l'office par une personne âgée de la famille et, par une auto-suggestion d'une indisposition physique dans un climat chaud, avec les insectes porteurs de maladies, il était assez facile d'imaginer la présence d'un esprit dans ce corps affligé. On consultait alors le nganga sur la cause de la maladie. Il devait donner son diagnostic, après s'être renseigné sur le cas, que c'était l'esprit de la famille, peut-être l'esprit du grand-père, qui essayait de posséder la personne affligée. La personne âgée de la famille prenait alors un peu de grain comme une offrande à l'esprit de la famille avec la promesse de sacrifice d'une chèvre, et de la bière pour le "Mudzimu", si le patient récupérait ses forces. Le patient guéri passait aux actions de grâces, cérémonie qui suivait, et quand la chèvre était tuée, il se précipitait pour sucer le sang de la bête égorgée, pour voir s'il était accepté comme l'hôte de l'esprit familial, puisque si l'on vomissait le sang, le prétendant serait un imposteur qui serait écarté, mais s'il gardait le sang, alors toute la famille savait que le nouveau Swikiro était le porteur réel de l'esprit de la famille. On le guidait dans la hutte, où, assis sur une natte, il dévoilait son identité comme étant l'esprit de tel ou tel ancêtre, dans la plupart des cas, l'esprit de son grand-père répondait par son nom quand les hommes battaient des mains et les femmes criaient. Il offrait à ses auditeurs des réconforts spirituels, les assurant de meilleurs moments dans l'avenir et que tous seraient heureux. Le nouveau Swikiro, alors, secouait sa tête, étirait son corps s'allongeait sur le ventre pour faire quelques mouvements convulsifs afin de signifier la fin de sa possession. Tout le monde le regardait alors comme une personne normale, jusqu'à la prochaine fois.

Quelque temps plus tard, dans la même famille, on dédiait à cet esprit un boeuf qui n'avait jamais été utilisé pour labourer (Nomb.19p. v.2), jusqu'au sacrifice à la cérémonie d'actions de grâces, ou bien pour une bonne récolte, ou pour la pluie en juin ou en octobre respectivement, quand le Swikiro était certain de partager son sang.

De nos jours, le Swikiro familial diminue considérablement, atteignant parfois la position surannée, dûe à trois faits :

1°) L'existence du Swikiro d'une tribu, dont on se sert dans toutes les affaires affectant la tribu entière qui, naturellement, embrasse les affaires des familles individuelles.

2°) le sacrifice des bêtes est devenu plus difficile par la pression économique, et

3°) dernièrement, toutes ses fonctions étaient exécutées par une personne âgée de la famille, surtout dans les prières familiales.

Pour ces raisons, la plupart des familles de Kuaranga n'ont pas leur propre Swikiro et les maladies subies par leurs membres sont aussitôt règlées par l'office d'un nganga qui leur prescrit un double remède : 1) l'apaisement d'un Mudzimu particulier - dans tous les cas- et 2° si la maladie est grave, alors en supplément, toujours par la divination de hakata, la médecine d'herbes, assez efficace dans toutes les affections de l'homme, comme on le verra plus loin.

L'apaisement de l'esprit familial était un fait très simple. On brassait de la bière dans tous les cas (par les femmes en retour d'âge) et on sacrifiait une petite bête, une chèvre, ou simplement une volaille qui était cuite et mangée par toute la famille. On faisait une petite prière en même temps à l'esprit familial, par la personne âgée, en lui demandant son aide pour la personne souffrante et pour toute la famille, considérée comme ses enfants. On lavait la nourriture avec de la bière. Si l'on avait fait quelque chose de grand, alors on dansait et chantait toute la nuit. De là, l'affection pouvait, ou ne pouvait pas, quitter la famille qui demeurait quand même bien satisfaite, puisque l'on avait fait son devoir envers l'esprit. Le plus souvent, le malade guérissait, surtout avec l'aide du médicament à base d'herbes procuré par nganga.

L'esprit de Shave (pl.Mashavi).

Le culte de l'esprit de Shave est encore pratiqué dans les régions centrales et de l'est du pays, mais il tend à s'éteindre progressivement sous la pression occidentale.

Les deux chercheurs missionnaires, le Rév. A.Burbridge (NADA 1924) et le Rév. H.-C.Hugo (NADA 1925), le définissent comme un esprit inoffensif provenant d'une personne étrangère qui mourut peut-être sur le champ du bétail sans avoir reçu le rituel d'enterrement et qui erre sans repos jusqu'à son attelage sur un homme ou une femme. Il ne demeure pas sur cette personne en permanence, mais la possède en des occasions et lui apporte l'habileté dans son métier, si on lui donne de la bière, des vêtements colorés et de la musique.

C.Bullock, dans son livre de Mashona, dit (p.141), par contre, que le

culte était un sort d'adoration diabolique à l'influence malfaisante ; il n'était pas sincère, mais plutôt un masque pour la débauche générale. Et comme Bullock faisait partie de l'administration britannique de la colonie, ses impressions menèrent à la pénalité du culte par les autorités et à sa persécution par l'église missionnaire.

Hugh Tracey (NADA 1934, pp.39-52), dans sa recherche plus approfondie du sujet en liaison avec la musique traditionnelle dans les régions de l'est du pays, croyait que la condamnation du culte avait détruit la civilisation locale plus que toute autre influence occidentale, tandis que la fonction de l'esprit, selon lui, restait obscure ; il lui apparaît qu'il se bornait dans une motivation du sous-conscient lié à la création artistique, qui devrait être étudié sous l'aspect psychologique plutôt que de l'avoir étouffé.

Notre analyse du sujet nous mène à penser que le culte n'est, en effet, que simplement une manifestation excessive d'une personne individuelle (que ce soit l'homme, la femme ou un jeune), mais d'un égo personnel. La plus proche explication populaire de cet esprit pouvait être trouvée dans l'expression : "lui, il possède un diable", souvent attribuée à une personne exubérante. C'est tout.

Une étude plus sérieuse de ce sujet, cependant, aurait dû révéler à un familier de l'histoire du peuple que c'était un reliquat de leur ancien culte de fécondité.

Ceci est évident dans la nomenclature du soi-disant esprit des différentes parties du pays et les noms à notre disposition pourraient être classés en quatre catégories, dont chacune a sa racine dans le culte de fécondité.

Ainsi, dans le premier groupe, pourrait se classer l'esprit appelé Sangano qui devait descendre sur les parents dans la période de fécondité et les pousser à procréer. Le mot "Sangano", dans la langue de Shona, signifie : s'attirer mutuellement, ou l'association ; qui pourrait être pris comme l'union de l'homme et de la femme pour produire une issue. Un autre nom de cet esprit, qui pourrait tomber dans ce groupe, est Nagwene, ou Zwigwene, du mot à la racine "gweme" signifiant le bouc non castré, et on disait à l'origine, les femmes de ces groupes étaient la propriété commune des mâles.

Les esprits appelés : Swipuna et Zwipenzi (se plier enragé) sont aussi dans ce groupe.

Dans le deuxième groupe tombent les esprits, ou les individus exubérants, inclinés à s'écarter de toutes les conventions et à aller sur les collines ou sous les arbres, se perdre dans des orgies libres

de l'adoration ancienne biblique de Baal (fécondité). Les noms des esprits de ce groupe sont : Gudo (pluriel Magudo), signifiant "pour casser", Mapfeni", de la racine "Mapfu", signifiant "casser" ; Dzisina - racine "dzisa - laisser tomber", Zhingwema - l'esprit de la femme qui protège sa procréation ; - l'esprit de Mumuke (du Mumira, signifiant fécondité) excite les danseurs à l'extase sexuelle.

Dans le troisième groupe tombent les esprits, ou les égocentriques, qui assurent une confiance exagéré dans tout ce qu'ils entreprennent, et ceci concerne surtout les mâles, puisqu'ils sont les têtes de leur famille. Les esprits tombant dans cette catégorie sont : Mozenda, du mot "mazhembwe", signifiant confiance en soi exagérée. Madzimba, du mot "dzimba" - tuer les animaux sauvages, en général montrant leur capacité de bon chasseur ; Mavimi, du mot "Vima", chasser ; et ainsi de suite.

Finalement, il y a des centaines de noms locaux, tous associés à la danse exubérante dans la jeunesse ; qui ont eu encore leur origine dans le culte de fécondité, puisque le tortillement et la courbe de deux corps opposés, surtout nus, dans les temps anciens, ont mené implicitement à la fécondité. Les esprits, où les égos qui tombent dans ce groupe, ont été variablement appelés dans le pays : Magwingwindo, de la racine "gwengwendere", signifiant le son d'un objet léger, ou le vacarme d'une chose tombant à terre, qui n'était rien d'autre que les clochettes attachées aux pieds des danseurs ; Madanda, de la racine "dandan", signifiant sauter sur les deux jambes ; Majukwa, de la racine "dzukwa" signifiant danser, ou "Zuka", dépouillé de feuilles, aussi pour la danse; Vangoma - de la racine "ngoma", le tambour (battre le tambour pour danser) ; Makose, de la racine "Kosa", signifiant s'enlacer, très proche de "twist" américain, sous le charme de la gomme à mâcher ; une autre racine pourrait se dériver du "Kosha", signifiant être important ; Kwengare, de la racine "Kwangura", signifiant communier (dans la danse, bien sûr), et encore d'autres.

Une personne de n'importe quel groupe montrant un entrain exubérant, surtout parmi les jeunes pleins de virilité sexuelle, ou une habileté hors du commun, dans un métier habituel ou artistique, possède d'ailleurs cet esprit dans tous les coins du monde, de tous les temps, mais les Africains lui ont donné un nom plus révérencieux, collectivement appelé Shave, quoiqu'il porte multiples synonymes locaux dans diverses régions, parce qu'il provient de leur culte originel de fécondité, la base même de leur existence.

Ceci achève le chapitre sur la religion du peuple de Kuaranga, qui se déroulait strictement selon leur développement historique.

X X

CHAPITRE VIII : LES DEVINS SAINTS - LES NGANGAS

La définition platonique de devins sains est ici adoptée, parce que les pratiquants ont été, et sont encore, des savants psychologues depuis des milliers d'années, même avant la première notion aristotélicienne de psychologie.[1]

La profession de divination chez les peuples de Kuaranga a le parallèle dans les coutumes bibliques. Puisque là, on voit tirage du lot (Esther 3 v.7), devination par terre (Nomb. 26 v.55), devination des os (Osée 4 v.12); devination par les souris (Isaïe 66 v.17) ; devination par la tasse (Gen. 44 v.5) ; les esprits mauvais (I Sam. 16 V.23 ; Ezek. 33 v.26) ; la sorcellerie (Exode 22 v.17) ; jugement par la preuve (NOmb. 5 v. 17-18) et la guérison du malheur (Zach. II v.8).

Toutes ces activités sont aussi du domaine du nganga d'Agisymba ; elles se déroulaient dans le pays depuis leur descendance sur place.

En Grèce, les méthodes de divination ont été aussi très variées, ce qui a dû déterminer Platon à les classer en deux catégories, des formes saines et des formes malsaines. Dans la dernière catégorie tombe la femme sur le trépied à Delphes, et d'autres méthodes concernant le phénomène de possessions, y compris la femme biblique de Endor, déjà discutée. Dans le premier groupe tombent encore tous les cas bibliques mentionnés ci-dessus et toutes les méthodes grecques tirées du monde animé et non-animé, ainsi que le tirage au sort.

En Grèce, la méthode la plus commune de devination saine, tirée du monde animé, était animale, c'est à dire l'inspection des entrailles des animaux offerts sur l'autel en sacrifice, et l'interprétation de certaines marques trouvées, selon un code conventionnel.

La méthode de devination du monde inanimé était dérivé du bouillonnement des roseaux, ou la parole des chênes, mais la devination par le tirage au sort était pareille à celle de la coutume biblique, ainsi qu'à celle utilisée par les ngangas de Kuaranga jusqu'à nos jours ; c'est à dire tirage de petits morceaux de bois, de cailloux de mer, de petits os, même de dés, avec certaines marques inscrites et leur position à terre interprétée selon un code établi.

De toutes les méthodes de devination, c'est le tirage au sort qui est devenu le plus populaire parmi les ngangas de Kuaranga, passant

---

1) Un extrait de ce chapitre a été publié en NADA, 1966.

par certaines transformations chez les plus habiles pratiquants, afin de soutenir leur prise profitable sur les prescriptions à base d'herbes, qui seront ici discutées. La divination biblique par la tasse fût notée dans deux cas pendant notre travail sur le terrain, où nous avons aussi trouvé deux cas de divination par les rêves. Toutes ces divinations n'étaient que les exhibitions simulées, exécutées selon la coutume traditionnelle, comme dans le cas du phénomène de possession.

Dans la plupart des cas du nganga, parmi les familles de Kuaranga, la profession resta toujours dans la même famille. Un père praticien enseignait la méthode toujours à l'un de ses fils favori susceptible de prendre le poste à sa mort et, très souvent, ses autres fils apprenaient la ruse du tirage au sort et utilisaient l'herbe toujours quand ils s'apprêtaient à porter la profession dans des régions plus éloignées.

Parfois, un nganga praticien n'avait que des filles et, dans ce cas, il enseignait le secret à un de ses neveux favori qui vivait à côté de lui, comme son aide de camp, pour maintenir la profession dans la même famille.

Un nganga de Kuaranga était toujours enseigné dans sa profession sur deux niveaux : 1) l'usage de hakata - tirage au sort ; 2) l'usage des médicaments à base d'herbes.

Tirer les sorts, ou "hakata" en langue de "Kono", ou de morceaux de bois où l'on coupait une variété de signes (surtout les figures des lézards, ou modèles de chevrons), s'effectuait principalement pour quatre catégories de divinations :

1) sur l'origine de la maladie
2) sur la nature de la maladie et la médecine à base d'herbes correctes pour sa guérison;
3) sur la cause de la mort et, finalement peut-être la plus importante :
4) pour découvrir une sorcière, d'où dérivait son nom du "docteur de sorcière".

Il nous faut indiquer au début que toutes les divinations du nganga de Kuaranga n'étaient jamais interprétées selon un code scientifiquement établi et obligatoire sur tous les praticiens, mais étaient simplement les fantaisies individuelles, à leur gré, qui, au cours des temps d'une pratique prolongée, pouvaient s'étendre à certains modèles dans des situations particulières s'il le voulait, ou aux modèles différents pour chaque situation, puisque en tout cas, ces modèles ne

leur indiquaient absolument rien. Tout cela [illegible] une vingtaine de ngangas principaux du pays, [illegible] de ce chapitre et qui avaient toujours ri, méprisants, quand on discutait de la réalité de la divination, nous disant qu'ils faisaient simplement là leurs devoirs coutumiers, en accord avec les voeux et la foi du peuple.

Nous arrivons maintenant aux quatre genres de divinations qui tenaient les ngangas toujours pris dans leur profession très profitable:

1°) La divination sur l'origine de la maladie. Les peuples de Kuaranga croyaient toujours au pouvoir des esprits de leurs ancêtres, infligeant des maladies et, parfois, la mort sur leurs descendants, pour des raisons diverses. La tête de la famille vivante avait, peut-être négligé de rendre les actions de grâces au grand-père, pour une bonne pluie qui donnait une récolte particulièrement profitable, ou pour la prospérité générale arrivée par la multiplication rapide du bétail, ou pour un bon marché qu'il avait frappé d'une quelconque transaction économique, ou pour le mariage d'une de ses filles. Pareillement, il était peut-être plus bas dans le sacrifice d'une fête, ou en brassant la quantité nécessaire de bière, pour une cérémonie suivant la mort de son père, [illegible] ce [illegible] retour de l'esprit dans la famille.

Ensuite, il avait peut-être négligé le [illegible] pour la mère, ou la chèvre pour la grand'mère, les cadeaux traditionnels à ses beaux-parents, pour lui avoir donné "un sein pour porter ses enfants". Puis, il avait peut-être utilisé, dans un état de détresse, le beoeuf déjà dédié à l'esprit de son grand-père pour labourer les champs, puisqu'il était contraint d'utiliser le cheptel ailleurs.

Ensuite, il avait peut-être pensé du mal d'un vieux parent, maintenant dans le monde des esprits, qui ne s'était pas amendé avant sa mort et, en ce cas, l'esprit restait affligé avec ses parents vivants, et il préparait maintenant une vengeance en provoquant une maladie dans la famille. Une telle vengeance pouvait aussi arriver de l'esprit affligé d'un voisin ou, en fait, de n'importe qui, s'il était mort en colère. De tels esprits ont été appelé "ngozi" par le peuple de Kuaranga et on avait toujours peur d'un voisin mort en colère, avant qu'il soit apaisé dans le monde vivant.

Cette peur de l'esprit d'un voisin est une sorte de sanction indirecte, ou disons, la peine invisible contre celui qui a violé la bonne conduite morale, et elle a prévalu dans le peuple de Kuaranga pendant leur longue histoire jusqu'à nos jours.

Il y avait un grand nombre d'autres inconduites visibles ou invisibles de la part des vivants envers leurs parents morts, et tous ces méfaits conduisaient, comme l'on pouvait s'y attendre, aux blâmes de la part des esprits familiaux, comme s'ils étaient les juges d'une cour terrestre.

Un enfant pouvait tomber malade pour des causes multiples, dans un climat chaud, à cause des insectes, de l'eau d'une rivière polluée, des variations de température, de la nourriture empoisonnée et de diverses autres causes communes. Le plus souvent, il guérissait avec le temps, grâce à une bonne constitution, mais souvent aussi il pouvait mourir, faute de résistance suffisante et s'il n'y avait pas de remède.

Le père d'un enfant malade s'apercevait tout de suite de la cause spirituelle de la maladie, avant d'avoir vu un spécialiste - le nganga -.

Pour cela, il prenait une volaille (avant, une houe, ou un grand panier de grains) et la donnait à l'homme qui résoudrait ses problèmes. En arrivant chez l'expert il commençait ainsi :

"Je suis venu à vous, nganga. J'ai un trouble qui m'ennuie".

"Qu'est-ce que tu as ?", demandait le nganga.

"Mon enfant est malade", répondait le client.

"Qu'est-ce que tu veux de moi ?"

"Je voudrais que vous trouviez la cause par la divination".

On ne disait rien, pour le moment. Le nganga rentrait dans sa hutte pour ramasser son sac avec une vingtaine de petits morceaux de bois passés par son père ou son oncle, desquels il avait appris la profession ; quelques uns avaient été taillés par lui-même, d'un bois sec ordinaire, et patinés pour donner l'impression d'être vieux et déjà utilisés. Il appelait alors son client qui le suivait à l'ombre d'un arbre aux alentours, là où il rencontrait habituellement le peuple. Les morceaux de bois (hakata), ou les os comme on les appelait habituellement, sont trouvés chez les praticiens dans la région de Fort Victoria, la première colonisation du peuple de Kuaranga, et dans les régions centrales de Mashona. Mais dans les districts de l'est, ainsi que du nord du pays, elles sont faites des noyaux d'abricots et de pêches, les cailloux de l'arbre Ruma-Ruma, ou les noyaux du fruit de l'arbre Mugomu, ainsi que les morceaux des vrais os secs de serpent, les ongles de lion, quelques cailloux de mer, des fragments d'os d'animaux, ou même un copeau d'une défense

d'éléphant et diverses autres paraphernalies qu'on avait ramassées dans les détritus, ou dans la broussaille. Ils mettaient une bonne poignée, étant portée dans un sac de caneves. Quand on en a besoin, on les sort avec les deux mains et on les jette par terre devant le pétitionnaire. Naturellement ils se répandent sur une superficie de quelques 40 cm² et c'est celon leur position par terre, ou bien à pile ou face, la proximité de l'un à l'autre, qu'on pense que nganga va deviner la cause demandée. En fait, ils nous ont tout dit qu'ils suivaient simplement la coutume établie, puisque personne sur terre ne pouvait jamais rien deviner d'un jet d'une poignée de petits morceaux d'os ou de bois. Bien sûr, disaient-ils, les peuples en voulaient et nous étions là pour leur en donner, puisqu'ils nous apportaient "une meilleure vie" ; voici les mots d'un nganga.

Continuons avec le procédé. Ils s'asseyaient sous un arbre, avec nganga appuyé de dos contre le tronc et son client en face de lui, en attendant le moment sacré. La volaille, on s'en souvient, devait être remise dans les mains d'un membre de la famille de nganga : sa femme ou son enfant, au moment de la rencontre.

Le nganga, ensuite, ouvrait son sac, en sortait au moins huit morceaux de bois (ou une poignée de cailloux) et les jetait par terre, en regardant leur disposition, avec un halètement pour intensifier le moment dramatique.

"As-tu fait de la bière pour adzimu ?" - l'esprit de la famille,- demandait-il à son client.

"Non je ne l'ai pas fait", lui disait celui-ci. C'était généralement la question posée à tout client venu avec une plainte similaire. Et, puisque la réponse était négative, ceci instruisait le nganga de tout ce qu'il voulait savoir sur le plan spirituel. De nombreuses questions suivaient : il voulait connaître la raison pour laquelle, dans ce cas particulier, il n'avait pas fait de bière pour le mudzimu puis il lui recommandait de réparer sa faute tout de suite, s'il voulait que son enfant soit bien portant.

Si la réponse était affirmative, c'est-à-dire qu'il avait fait la bière pour le mudzimu en son temps, alors d'autres questions étaient posées pour découvrir la cause de son échec, dans les cas énumérés ci-dessus, et on était certain d'en trouver une puisqu'il n'y avait absolument personne en complet accord avec les esprits sur tout ce qu'on leur devait, et ainsi le client était invité à la réparer tout de suite.

En dehors des informations sur le plan spirituel, le nganga se renseignait pour déterminer la gravité de la maladie, sa localisation et peut-être sa vraie cause par des questions d'aspect biologique, et si dans son estimation le cas n'était pas grave, il n'en parlait plus, en espérant que par le temps ses instructions pour l'obligation spirituelle seraient achevées (puisque le brassage de la bière à lui seul demandait un intervalle de dix jours), l'enfant malade aurait récupéré par sa résistance naturelle. Mais si la nature de la maladie était à son avis plus grave, alors il donnait à son client des racines appropriées (voir plus loin, la liste des médicaments), avec les instructions pour leur consommation, par lesquelles le malade, dans la plupart des cas, guérissait rapidement. Il expliquait à son client que "hakata" ou les os lui ont prescrit la médecine correcte, sur les voeux du mudzimu et qu'il pouvait être assuré qu'après l'obligation nécessaire à mudzimu son enfant récupérerait, et la maladie ne reviendrait plus dans la famille, jusqu'au prochain échec.

Sans doute, il y avait des cas où ni la bière pour le "mudzimu", ni le médicament prescrit n'étaient efficaces et le malade mourait. Le malheureux père revenait à nouveau à nganga pour lui faire part de la grande perte. Le nganga n'était pas plus responsable de son diagnostic de maladie qu'un docteur européen. Le mudzimu avait rappelé l'enfant à lui-même, lui disait-on et on ne pouvait rien faire dans ce cas là.

2)) La divination sur le choix de la médecine. La réputation d'un nganga n'est pas venue par sa seule divination sur la cause de la maladie, déjà universellement reconnue de provenir du mudzimu, ou du monde spirituel, alors que lui-même avait de rares contacts avec le patient, mais elle est arrivée par sa divination sur son choix correct de la médecine et, peut-être, d'une guérison quand il avait un contact direct avec le patient, ainsi que par la découverte de la sorcière, l'élevant ainsi au sommet de l'échelle de la société de Kuaranga. En donnant des médicaments efficaces aux personnes malades, ce qui, dans la plupart des cas, préservait leurs vies et en découvrant la sorcière qui était, comme au temps biblique, le fléau des peuples, le nganga s'était gagné une position enviable consistant à être craint et honoré par les chefs ainsi que par le peuple, puisque pour beaucoup d'entre eux il tenait leur vie et leur mort dans ses mains

Si un adulte tombait malade, et ceci arrivait souvent pour cette latitude sans le service moderne de santé, il se tournait vers le plus proche nganga pour guérison. Le nganga devait pour cette occasion tirer hakata, pour voir si le mudzimu avait sa main dans la maladie, mais comme on pensait que ceci était réservé le plus souvent aux enfants des jeunes filles qui tombaient [illegible] par négligence (Exod.20,v.5), il disait tout de suite que l'affliction provenait d'une cause naturelle, comme de la [illegible] alors la maladie comme s'il la lisait de la disposition de hakata, en racontant les faits déjà établis des questions posées sur la nature de la maladie.

"Alors", disait-il, "tirons hakata de nouveau pour essayer de trouver la meilleure médecine", et il reprenait sa tâche.

"Hum" ! disait-il, regardant les morceaux éparpillés et, un moment plus tard, en changeant l'humeur, il disait : "oui, [illegible], je vois, tu veux les racines de.. ", il cite il l' [illegible] qui guérissait sa maladie, [illegible] et puis ramassait sa hakata et la remettait dans son sac, après quoi il se dirigeait vers sa petite hutte où il avait sa médecine bien rangée, comme dans un musée ou une pharmacie. C'était son métier, par lequel il gagnait sa vie et préservait au maximum sa haute réputation. Il donnait au patient une bonne quantité de poudre, racines, écorce ou feuilles, selon le cas, lui indiquait la méthode pour l'administrer et l'invitait à revenir si la maladie persistait, précisément comme on le fait dans une consultation médicale en Occident.

Les ngangas plus connus, surtout ceux d'une grande réputation, ont devisé des idées nouvelles de divination sur le choix de la médecine, pour deux raisons :

1°) de peur que le "hakata" soit sur une voie de sortie, dûe à l'éducation et l'avance de la civilisation occidentale, et

2°) pour répandre leur réputation en long et en large, puisqu'il était dans la nature de l'homme, surtout de l'homme non éduqué, d'adorer et d'admirer n'importe quelle nouveauté.

Ainsi nous avons rencontré un homme de renom dans les districts de l'Est qui avait écarté son sac de hakata hérité de son père depuis plusieurs dizaines d'années, parce qu'il était écoeuré de tromper les peuples avec les ruses traditionnelle, et il avait installé dans sa hutte ronde de médecine un sac de canevas peint en noir, suspendu au mur, contenant au fond une poupée qui produisait un bruit grainçant chaque fois qu'il tirait son revers.

En entrant dans la hutte de médecine avec le patient, ils s'asseyaient chacun sur un tabouret, puis il questionnait sur la nature de la maladie pour en déterminer la cause. Le nganga alors se levait, se tournait vers son sac suspendu, lui posait la question de savoir si telle ou telle médecine aiderait son patient. La réponse était le grincement de la poupée au fond du sac, produit en tirant le revers.

"Oui d'accord" disait le nganga et pour donner une réponse plus assurée il répétait la scène. Le grincement hébêtait l'homme illétré. Pour lui c'était un phénomène surnaturel, qui n'avait pour but que de placer le nganga plus haut qu'avant. Si la médecine prescrite guérissait le trouble, alors la nouvelle du miracle qu'il venait de voir se répandait comme un éclair.

Ainsi, le bon nganga a substitué un mensonge ancien par un autre moderne, mais celle-ci était une idée nouvelle qui l'aidait à répandre sa réputation et augmenter ses profits.

Ensuite, nous avons rencontré une autre ruse intéressante, cette fois dans la partie centrale du pays (la région de Wedza), où le nganga avait aussi écarté son sac de hakata en faveur d'un monologue qu'il disait tenir de l'esprit de son grand-père. Il ramenait le patient à l'entrée d'une hutte avec deux pièces, lui disait d'y rester et de répondre aux questions qu'on lui poserait bientôt. Le nganga lui-même entrait dans la hutte et s'installait sur le seuil de la deuxième pièce, dans une position qui lui permettait de ne montrer que son dos au patient au-dehors. Il disait alors ces mots, vers la pièce vide : "Le patient veut savoir qui devine la médecine, toi, ou hakata ?". Ensuite il rendait la réponse par sa propre bouche sur un ton beaucoup plus élevé (que nous avons entendu nous-même), en disant : "C'est moi qui devine la médecine et personne d'autre". C'était la voix de son "sekuru", l'esprit de son grand-père, disait-il à son patient. On demandait davantage de questions au patient, encore sur le ton élevé, sur la nature de la maladie et quand elle avait été découverte, la même voix nommait la racine à utiliser.

"C'est établi", disait le nganga à son patient, en l'invitant à attendre un peu plus loin à l'ombre d'un arbre, tandis qu'on lui préparait la médecine prescrite.

Le même nganga nous a dit qu'il utilisait une autre méthode de divination par les rêves, pratiquée ailleurs, pour éviter la monotonie du monologue avec l'esprit de son grand-père, surtout s'il lui fallait répéter la médecine avec les mêmes patients.

Nganga femme avec sa petite calebasse

La divination par les rêves se déroulait de la façon suivante : il mâchait les racines d'un arbre inoffensif trouvé à sa disposition, simplement comme une formalité pour rendre l'évènement plus mystérieux aux peuples ignorants, et ensuite se couchait (plutôt pour se reposer), pendant à peu près deux heures dans sa propre hutte, tandis que son patient attendait dans son jardin, à l'ombre d'un arbre. Quand il avait fini de se reposer il sortait de sa hutte et lavait sa figure, encore pour prouver à son patient la validité de ses actions, et ensuite criait à son patient d'attendre un peu plus longtemps, tandis qu'il préparait le médicament dont il avait rêvé, visant à écarter tous les troubles. Un moment plus tard, le patient recevait sa médecine et partait rassuré sur la guérison.

Ensuite, nous avons rencontré une autre ruse, pratiquée par une nganga femme, elle aussi dans la région de Wedza, qui gagnait sa vie à l'aide d'une petite calebasse (un fruit de la taille d'une orange, avec un cou), suspendue par une ficelle très fine à la porte de sa hutte, mais la calebasse était aussi portée par sa main. La ficelle accrochée en haut passait par le centre de la calebasse, lui permettant de glisser tout ~~au long de la main~~ en haut, tandis que l'autre main soutenait le bout suspendu. Elle glissait la calebasse en haut et la laissait là, suspendue toute seule, tandis que l'autre main tournait la ficelle, l'empêchant ainsi ~~la calebasse~~ de glisser à terre. C'est un mécanime simple qui pourrait même être fait par un enfant, mais pour un illettré ceci pouvait ressembler à un miracle, surtout quand il entendait les cliquetis du grain mis à l'intérieur de la calebasse suspendue ~~en l'air~~ par la ficelle. En glissant le fruit en haut, la nganga émettait les mots "Vuya Chirumbo", signifiant "viens Chirumbo", c'est-à-dire l'appel à son esprit afin de lui nommer la médecine. Les questions qui suivaient déterminaient la nature de la maladie et nganga indiquait alors la médecine nécessaire. Comme toutes les autres ruses, la nouvelle invention n'avait d'autre signification que d'introduire un peu de nouveauté dans la profession pour attirer davantage de clients.

Le dernier cas rencontré était la divination par l'eau, dans un verre ou simplement une tasse, comme on le voit dans la coutume biblique. Quand le nganga regardait dans la tasse, il demandait chaque fois la nature de la maladie et ensuite prescrivait la médecine ; l'homme avec la tasse, faite d'un fruit sec, mélangeait à l'intérieur une mixture imaginaire avec deux bâtons et, après avoir déterminé la nature de la maladie par les questions posées, prescrivait la médecine appropriée.

3°) Divination sur la cause de la mort.

Trois mois après la mort d'un adulte (pas un [illegible]), les parents du défunt ont le devoir coutumier de se rendre [illegible] déterminer la cause de la mort (déjà exposé). Comme d'habitude, tous les parents sont présents. Souvent, on soupçonnait [illegible] d'avoir causé la mort (surtout par sorcellerie). Le n[illegible] acquittait chaque personne, après avoir constaté la mort causée par sénilité ou par la morsure d'un serpent ou d'un crocodile, ou par une maladie incurable prolongée. Dans la plupart des cas il avait déjà appris la nouvelle de la mort et s'était renseigné sur la cause auprès des voisins, ou des voyageurs, si c'était une mort inhabituelle, même avant l'arrivée de la partie. Dans les autres cas, il établissait la cause par des questions posées à la tête de la famille et ensuite en informait le peuple. Il tirait hakata plusieurs fois, comme d'habitude, devant tout le monde présent et ensuite il donnait sa décision sur la mort, provoquée ou par mudzimu, c'est-à-dire par sénilité, par accident, par maladie ou bien désirée par une sorcière, dont il devait découvrir la présence à travers son corps, comme nous le décrivons ci-dessous.

4°) Pour sentir une sorcière. Une des plus anciennes tâches d'un nganga, sans doute, était de découvrir les sorcières, puisque cet envoûtement avait joué sur une classe de peuple extravertie, surtout les femmes, depuis des milliers d'années, même avant les temps bibliques et c'était le fléau des communautés paisibles.

La sorcellerie n'est pas un phénomène surnaturel du tout, comme beaucoup de peuples pourraient le croire, mais simplement une maladie d'origine psychique, donnant un vigoureux désir de tuer un être humain ou de lui causer des maux corporels, comme on trouve parmi les meurtres modernes dans le monde occidental. L'art, ou le métier, demandait une variété d'activité humaine, surtout pendant la nuit, quand les peuples dormaient, les sorcières individuelles, ou en bandes, dansaient et tournoyaient en se bousculant dans la lumière de la lune ou des étoiles, sur une vaste terre tranquille, enlevant, torturant et tuant n'importe quelle personne se trouvant sur leur passage. Beaucoup de peuples innocents ont été empoisonnés dans la journée en mangeant dans la famille d'une sorcière de la nourriture infectée avec le venin d'un serpent ou de dangereuses racines. Beaucoup ont eu les veines coupées et leur sang draîné jusqu'à ce que mort s'en suive. Pour les vieillards dirigeants, l'évidence que de tels crimes allaient menacer la survie de la race, et pour ce fait seul ils estimaient que la tâche d'un nganga qui sentait et découvrait

Un village africain à Chibi

la personne coupable, était hautement désirée et récompensée.

Tout d'abord les sorcières ont été condamnées à mort, comme dans la coutume biblique (Exod.2[illegible],v.17), mais plus tard on leur a permis de s'échapper, en se mettant d'accord pour quitter la région tout de suite pendant la nuit.

La sorcellerie est encore pratiquée sous l'administration britannique mais ce n'est que dans les cas rares qu'on infligeait la mort, où l'on saisit la cour tribale du chef pour y rendre son verdict. Quelques fois il y avait des accusations fausses, l'idée était tellement implantée dans la pensée du peuple, qu'en cas de mort dans une famille, tout le monde soupçonnait qu'elle avait dû être causée par une sorcière ; dans tous ces cas, tous les parents du défunt, surtout les femmes, étaient amenés au nganga pour découvrir la personne coupable.

Décrivons maintenant une telle réunion pour découvrir une sorcière soupçonnée d'avoir causé la mort dans une famille, pour nous aider à mieux comprendre la nature du travail de nganga et son instrument de "hakata".

La mort était arrivée dans une famille et, comme d'habitude, une délégation se présenterait chez nganga, dans un délai de trois mois selon la coutume, pour y découvrir la cause. S'il y avait un fort soupçon que c'était une méchanceté d'une sorcière, ou bien de la même famille, ou du voisinage (parce que les praticiennes ont été largement connues), alors tous les membres de la famille, y compris la personne soupçonnée à l'intérieur de la famille ou au dehors, comparaîtraient chez nganga beaucoup plus tôt que d'habitude.

Le nganga serait prévenu de leur arrivée par un membre de son propre village, qui lui indiquerait le nombre de personnes dans cette partie. Il s'apercevrait alors de la raison de leur visite et se préparerait, en conséquence, à les rencontrer avec la dignité appropriée. D'abord il s'habillerait de ses vêtements de cérémonie de façon à impressionner ses visiteurs ou les effrayer, ce qui l'aidera à achever sa tâche sans reproche. Il ne ferait rien de pareil s'il n'y avait qu'une ou deux personnes dans la partie, parce que cela signifierait une simple consultation sur la cause d'une maladie dans la famille, ou même la cause d'une mort sans le soupçon sur l'action d'une sorcière.

Il se mettrait sur la tête son impressionnant chapeau de plumes d'autruche, une peau de tigre, lion ou zèbre en ceinture, une longue queue suspendue de côté, quelques fils d'os secs tapisseraient sa poitrine, comme les fils de perles et, l'instrument le plus important, certainement le plus féroce, serait une hache fixée sur un long manche

en bois, appelé "humbwa", manipulée constamment d'une manière toujours menaçante, tout le temps de son exhibition de la danse devant ses visiteurs placés en deux rangées, les hommes devant et les femmes derrière.

Il apparaîtrait devant ses spectateurs dans une humeur toujours effrayante, peut-être avec une figure légèrement maquillée, pour apporter davantage de férocité sur la scène, portant dans la main gauche son sac avec des os (hakata) et dans la droite sa "humbwa" attisante. Quelqu'un dirigerait les visiteurs à leur arrivée à l'ombre d'un arbre dans son jardin, avec beaucoup d'espace libre tout autour, pour y attendre l'apparition du grand divinateur. Le nganga laisserait tomber son sac d'os sur l'endroit où il devrait les tirer et procéderait à l'inspection des deux rangées de ses visiteurs restés debout en silence et tendus comme une garde d'honneur.

Le chef qui menait le deuil s'adresserait : "Chiremba, nous sommes arrivés pour Zembe", signifiant : nganga, ou docteur, nous sommes arrivés pour hakata. "D'accord, je suis là", serait la réponse.

La personne coupable serait appréhendée par le nganga tout de suite, puisque son corps aurait dû frissonner, les yeux abattus, la figure effrayée, ses mains et jambes tremblantes. Il n'aurait, alors, pas de difficulté à découvrir la personne coupable, mais la procédure coutumière demandait que cela soit fait par la divination d'une hakata, dans la formalité prescrite.

Pour faire de sa constatation initiale une vérité absolue, il exploiterait sa tactique à l'extrême, puisque son verdict serait grave, apportant une autre mort, comme c'était le cas dans la coutume biblique "oeil pour oeil, ou dent pour dent" (Exod.21, 23-4).

Cela se manifesterait par sa danse devant chaque rangée de visiteurs, proférant des mots absurdes sans aucune signification, et ensuite s'approchant près des yeux de chaque personne à son tour, d'une façon menaçante et criant abruptement à chacune les mots : "c'est toi qui l'as fait ?".

La monotonie de la performance répétée serait intercalée par une danse, davantage accompagnée par des acrobaties menaçantes, qui seraient alors interrompues juste en face de la personne coupable, afin de confirmer les signes initials de sa culpabilité. Elle serait ainsi effrayée davantage et sentirait déjà tout son corps s'effondrer dans le sol. "Oui, c'était elle sans aucun doute", se dirait-il. Et quand il en aurait assez de son exhibition fantastique, surtout s'il était

déjà âgé ; il se retournerait alors vers son sac de hakata, ~~se~~ marmottant quelques mots menaçants, et affirmant à voix haute le pouvoir de hakata, qui lui donnera le verdict final, si bien imprégné dans la foi de ses visiteurs.

"Oui, hakata, hakata", crierait-il finalement en s'asseyant par terre pour défaire son sac. Il mettrait alors dans sa bouche les racines de l'arbre de munyadza pour les mâcher, dans la croyance que hakata lui ~~parlera~~ dira la vérité et demanderait d'abord aux hommes d'avancer et de s'asseoir en demi-cercle en face de hakata et d'attendre leur destin.

En sachant déjà quelle est la personne coupable, il renverrait les hommes sommairement, en tirant le sort pour chacun à son tour, mais sans élaborer sur leur disposition. Les hommes innocents seraient alors marqués par une pâte de millet sur les tempes ou le front et, avec un tel signe, chaque homme se mettrait sur pied, en grande fierté, pour s'asseoir plus loin à côté et témoigner du reste de la procédure.

Les femmes s'assièraient alors au même endroit, encore en demi-cercle avec la personne coupable quelque part au milieu. Le tirage au sort pour chaque femme se ferait encore sommairement, mais à l'encontre de la femme coupable le nganga agissait d'une façon spéciale. Il tiendrait les os dans les deux mains, avec les modèles désignés face à face, et ensuite les jetterait gentiment à terre, comme s'ils étaient étendus un par un, afin de les avoir tous étalés face en haut.

"Ah !.. Il y en a quelqu'une ici !... Oui... Essayons de nouveau !" dirait-il d'une voix étonnante.

Il essayerait alors de nouveau, ramassant les os et les rangeant dans les mains en même position, pour les jeter encore dans la même disposition. Entre temps, il aurait dû jeter un coup d'oeil sur sa victime pour y déterminer sa réaction psychologique sur les évènements aussi graves se déroulant devant ses yeux, et réaliser que sa hakata avait, vraiment, achevé le miracle !

Son deuxième tirage tomberait dans la même disposition et le nganga jugerait qu'il devrait ~~maintenant~~ alors s'exprimer bruyamment et pointer la personne coupable. Mais pour en faire encore davantage le moment dramatique, il inviterait le fantôme déjà fracassé devant lui, les dents claquantes, à se pousser un peu en avant (en dehors du demi-cercle de femmes innocentes), pour tirer les os de ses propres mains ! Sans doute, ceci serait le coup final du traitement psychologique du sujet quand il verrait qu'elle se déplace avec tant de peine, le corps tremblant (et si bien évident maintenant à tout le monde) - ses mains frissonnantes ayant dû d'ailleurs empoigner les objets magiques avec la plus grande difficulté, en laissant tomber quelques uns par terre

pendant l'échange -. Enfin, elle aurait dû les empoigner tous ensemble et les jeter !

"Oh ! Oui, ... c'est vraiment toi !" exprimerait le grand homme, à travers le dédain et l'horreur haletants des autres. Elle se sentirait comme si elle était déjà enterrée vivante dans le sol !

Les victimes faibles accepteraient le verdict de nganga sans faute et se soumettraient aux conséquences déterminées, mais sur les personnes plus têtues et d'ailleurs plus vigoureuses, ni l'habileté psychologique de nganga, ni la magie de hakata ne graveraient l'empreinte, puisqu'elles ne se soumettraient à un tel verdict que lorsque leurs derniers efforts de résistance seraient abattus. Elles nieraient instamment le verdict du grand homme et, en conséquence, se prépareraient à subir l'épreuve publique : leur tribunal final de l'appel, comme c'était aussi dans la coutume biblique (Nomb.5, v.17-22).

Cette épreuve spéciale, dans la langue de Shona, s'appelait "muteyo": l'épreuve par l'eau, du verbe "teya" signifiant attraper (ou piéger), et c'était la tâche de nganga de l'administrer.

Nous apprenons des archives portugaises qu'un nganga n'était pas toujours assez scrupuleux dans une tâche aussi importante. Ainsi, le Père A.Fernandes a écrit, en Dec.1562 (Theol.II,p.146) - que si l'accusé niait son crime, il recevait un certain poison appelé "motro", administré par un officier spécial, à un endroit spécifié où tout le monde concerné s'assemblait. L'officier en charge de travaux, après avoir été corrompu auparavant par les deux parties, ou au moins par le tricheur, avait donné de l'eau pure à ceux dont il voulait sauver la vie, mais plongeait son pouce portant poison sous un ongle long (gardé toujours long pour de tels cas), dans l'eau avant de le présenter à la personne qu'il voulait tuer et dont les descendants ont été tenus infâmes pour quelques générations, comme c'était aussi le cas dans la coutume biblique (Exod.20, v.5).

Nous avons constaté, par nos propres investigations, que l'administration de cette épreuve se déroulait variablement dans les régions différentes, où la présence du chef était souvent demandée. Ainsi, dans les provinces centrales du pays, le noyau originel de Kuaranga, on obtenait le poison de l'écorce d'arbre Mabvi (Crossopteryx febrifuga), mixé avec les excréments d'un aigle, trempés dans l'eau, et administré par nganga pour la quantité de deux tasses. Dans les parties méridionales du pays, on obtenait le poison des racines de deux arbres, Mufera, et Mugwega ou Muwaya (Pretocarpus rotundifolius),

tous les deux ne se trouvent que dans les districts de Chipinga, Melsetter et Mozambique. Les autres nganga du pays s'approvisionnaient de leurs collègues sur place et les gardaient en réserve pour l'usage demandé. Dans les parties du nord du pays, on obtenait le poison encore de deux arbres : l'écorce de l'arbre Makombeva, et la racine de l'arbre Kapandi (Erythrophleum guineense). Le nganga s'approvisionnait de l'écorce de Makombeva avec un certain rituel, parce que les coutumes traditionnelles étaient encore suivies ici avec une plus grande vigueur qu'ailleurs. Ainsi le nganga approcha l'arbre toujours avant le soleil levant, tout nu, portant le manche de sa hache "humbwa" d'où l'axe lui-même était écarté, frappa le tronc, une fois à l'apparition du soleil, le côté baigné par les rayons du soleil, et ensuite il frappa encore une fois, côté de l'ouest (évidemment selon la coutume ancienne de fécondité et d'adoration du Soleil), y jeta un peu de semence sur les parties touchées, comme une offrande à l'arbre, et ensuite coupa l'écorce ainsi marquée. Dans les deux cas, l'écorce et les racines, ont été trempées dans l'eau, bouillie dans d'autres régions, et ensuite administrées aux victimes, diluées avec un peu d'eau fraîche.

Si le médicament était vomi ("rutsa muteyo"), alors l'accusé n'était pas coupable et ses amis ou amies célébraient son acquittement, mais s'il le gardait, alors son corps se gonflerait et l'épreuve prouverait dans la plupart des cas l'issue fatale. Si la dose était très faible, (c'est encore selon la volonté du nganga), alors le médicament ne serait qu'un fort purgatif et l'accusé resterait vivant, mais chassé au dehors de la tribu.

Dans ce cas, le nganga donnerait un antidote, les racines de l'arbre mupupu (Securidaca longipeduneulata), par l'intervention du chef, pour vomir le poison, une fois la culpabilité établie. Ceci pouvait être souvent fait si tout le monde désirait que l'étrange membre de la famille soit plutôt guéri de la maladie et devienne de nouveau normal.

Le nganga procéderait alors à une autre cérémonie, déjà décrite auparavant, quand la sorcière serait enfoncée dans l'eau nue et droguée par d'autres médicaments, pour oublier son passé et mener une vie nouvelle, désirée par la communauté.

Lâcher le fer chaud-rouge, ou plonger la main dans l'eau bouillante pour sortir du fond un objet, ont été d'autre formes de l'épreuve finale.

Ainsi, nous pouvons voir qu'avec une bonne connaissance de la psychologie, les ngangas sont devenus les divinateurs sains ou justes dans la découverte du mal le plus terrible dans la société d'AgiSymba, et

avec leur connaissance de la botanique ils étaient aussi capables d'éteindre de tels maux entièrement, ou de les transformer en bien. Et avec un tel pouvoir énorme à leur disposition, renforcé encore par leur capacité de deviner aussi les voeux du monde spirituel et de guérir les maladies du monde physique vivant, ils étaient destinés à être toujours au sommet de l'échelle de la société d'Agisymba, derrière le chef lui-même, tout le temps.

Aujourd'hui, ils ont perdu beaucoup de leur ancienne richesse et splendeur, mais ils détiennent encore tout de même une clientèle substancielle pour les médicaments aux herbes, en dépit de la haute compétition des hôpitaux et des docteurs européens.

Nous avons, maintenant, le grand plaisir de présenter au monde la liste des nganga les plus renommés de la société d'Agisymba, qui nous ont certifié que leur divination par Hakata ne leur révélait absolument rien, mais qu'ils exerçaient leur pratique selon leur coutume ancienne, afin de se conformer aux voeux et à la foi de leurs peuples. Un nganga renommé a "enfoncé le clou", en répondant à notre question de savoir si hakata pourrait lui dire quelque chose, par sa propre contre-question : "la plume peut-elle parler ?" Nous avons alors tous deux éclaté de rire, nous nous sommes serrés les mains et nous nous sommes séparés les meilleurs amis du monde.

La hakata n'était, donc, qu'une plume dans les mains d'un divinateur, par laquelle son auteur pouvait noter quelques mots à son gré, pour confronter ou effrayer son client. C'était tout. Et les médicaments aux herbes qui accompagnaient les mêmes mots ont apporté guérison et réconfort aux gens affligés des temps immémoriaux, afin d'aider la nature à épargner le fort et à défendre le faible.

Voici donc les grands hommes et femmes de la Société d'Agisymba qui ont affirmé que leurs hakatas ne leur représentaient absolument rien, à jamais :

NOMS	SEXE	AGE	Durée de la pratique	REGION	OBSERVATIONS
1)Muzhudu-ki Vakon-dowe	masc.	70	30 ans	Chibi	Seulement hakata - ne lui révèle rien
2)Gwati-pedza Zindoga	"	55	8 "	South Chibi	Repris le travail de son père - Hakata ne lui révèle rien
3)Zinhondo Rangwani ou Man-jenkaye	"	80	5 "	Zaka	Repris le travail de son oncle - Hakata ne lui révèle rien (Herboriste)
4)Pangidza Manzini	"	60	30 "	Chipinga	Herboriste - Hakata ne lui révèle rien
5)Dunzai-Kamba	"	45	3 "	Myanga	Repris le travail de son père. Seulement le hakata qui ne lui révèle rien
6)Matsoto-Chiza	"	60	9 "	Mutema	Seulement hakata - ne révèle rien
7)Lamek-Musainga-ne-Chenge	"	25	2 "	Makoni	Repris le travail de son père - Herboriste et divinateur par le verre - ne révèle rien.
8)Hweny-ika-Ko-nori	"	70	50 "	"	Seulement hakata - ne révèle rien.
9)Mubwapa-si-Mudzin-ganiama	"	70	35 "	"	Seulement herboriste - avait écarté hakata
10)Mariyi-wa-Canda washika	"	50	30 "	Wedza	Herboriste et hakata qui ne révèle rien
11)Chaka-netza-Je-rahume	"	50	22 "	"	Herboriste et hakata qui ne révèle rien
12)Muzu-peti-Ma-rudzi	"	50	20 "	"	Herboriste et hakata qui ne révèle rien
13)Mukur-ho Maran-ke	"	50	10 "	Maranke	Suriciro.Herboriste et hakata qui ne revèle rien
14)Takun-duwa-Zim-budzana	"	50	22 "	Wedza	Herboriste et hakata qui ne ne révèle rien
15)Mandi-nyika (mari Remdunga)	fém.	40	15 "	"	Herboriste et Hakata - ne révèle rien

NOMS	SEXE	AGE	Durée de la pratique	REGION	OBSERVATIONS
16) Nyarai-Mangianda	masc.	80	50 ans	Buhera	Herboriste et hakata - ne révèle rien
17) Gandidzanwe	"	50	16 "	Chiota	Seulement hakata : "La plume peut-elle parler?"
18) Kupara	"	75	50 "	Sinoia	Herboriste et hakata - qui ne révèle rien
19) Chari-Danda	"	55	30 "	Umtali	Herboriste - avait écarté hakata.
20) Chitau	"	70	40 "	Ngezi	Herboriste - et hakata: ne révèle rien
21) Chinpira	"	80	50 "	Shamwa	" "

La cour africaine.

CHAPITRE IX : LA JUSTICE D'AGISYMBA

Tout au début, les jugements de plainte devaient être tenues par le Grand Chef dans la Cour bâtie à l'intérieur du temple, avec deux portes, ou entrées, comme c'était le cas aussi dans la coutume biblique. Toute cité, au temps biblique, avait des portes (Deut. 21 v.19), où le gouverneur et ses conseillers s'asseyaient pour entendre les plaintes ou administrer la justice. Là aussi se traitaient d'autres affaires d'intérêt local ou national. A Jerusalem la porte était bâtie en forme d'une pièce carrée avec deux portes, pas directement face à face mais adjacentes de deux côtés, avec des bancs en face. C'est de cette manière que David s'assit en jugement, entre les deux portes (2 Samuel 18, v.24), et c'est de la même façon qu'on a bâti la cour intérieure du temple d'Agisymba, avec deux portes, sauf que ses murs étaient circulaires pour se conformer, sans doute, au reste du bâtiment.

Quand la famille de Kuaranga grandit et se répandit aux alentours, alors la porte, ou l'endroit du jugement, était tenue à la résidence du chef de chaque département, en espace libre, ce qui était aussi la coutume biblique (Job 29 v.17). Le chef et ses conseillers ou vieillards, tirés de sa propre lignée, au nombre divers (entre 2 et 12), siégeaient sur un rocher, souvent à l'ombre d'un arbre, comme on le voit dans l'image présentée ici, pour entendre les cas qu'on leur soumettait. Les gens en litige s'approchaient avec d'innombrables témoins, tous battant des mains, après avoir été assis tout autour, en signe de révérence au chef et à son tribunal.

L'Ecriture Sainte ne nous convie pas, de manière exacte, à la procédure de jugement chez les Hébreux, mais la caractéristique importante de la procédure de jugement, aux cours d'Agisymba, résulte dans le fait que là, tout le monde présent à l'assemblée peut, et d'ailleurs fait, après avoir exprimé formellement son respect au chef-président, donner librement son opinion dans le cas jugé. Nous en avons entendu, même les messagers du chef, poser leurs questions à l'accusé, puis exprimer leurs opinions sur la gravité de la situation. Le chef, très rarement, posait des questions lui-même ; car c'était sa Cour, parmi laquelle son frère aîné ou cadet, ou même son premier-né, qui avait constamment harassé les parties des deux côtés, avec des questions sages et compliquées, intercalées par les opinions provenant des autres, au moment opportuns, jusqu'à l'épuration totale de l'affaire de tous les

points possible. Pendant ce temps là, le chef devait sentir l'opinion de la majorité dans le cas présenté, et commençait comme dans une cour européenne à résumer le litige et à donner sa décision finale, qui était néanmoins aussi juste qu'un jugement occidental, quoiqu'il y manquât la formation judiciaire au sens européen.

La conception du crime chez les Kuaranga résultait d'une action nuisible contre son peuple ou son chef. Les plus communes en étaient la sorcellerie, le larcin, l'homicide, l'inceste et la tentative de renverser le chef. Toutes les autres plaintes étaient considérées comme des cas civils.

La peine pour la sorcellerie était d'habitude comme dans le cas biblique, la mort (Exode 22, V. 17), mais en même temps plus modernes : la femme coupable était libre de s'enfuir ou d'être guérie, si tous les membres de la famille le désiraient. Il faut rappeler que c'était son père et non pas son mari qu'on regardait comme responsable de ses actions. Dans des cas, elle pourrait même blâmer l'action des esprits de la famille pour avoir atteint sa condition, et c'était dans de tels cas qu'on cherchait à la guérir, surtout si son mari l'aimait.

Dans le cas de larcin, le coupable serait tué s'il était attrapé en flagrant délit, et un tel homicide était regardé comme justifié, le tueur étant obligé de payer une amende du sang (maropa) au chef, égale à un boeuf, selon le principe d'avoir causé la perte d'un homme à la tribu. Si le tueur refusait de payer une telle amende, alors il était souvent soumis, à juste titre à une revanche du sang, ce qui était aussi le cas chez les Hébreux (Nombr. 35, v.21) ; il pouvait être tué par un parent de sa victime qui subissait ainsi l'amende du sang lui-même.

Si le voleur n'était pas attrapé en flagrant délit, mais que sa culpabilité était tout de même prouvée, alors il était contraint de rendre les biens volés et de payer en plus une compensation appropriée à la personne affligée. Nous avons entendu que les Matabèle - les envahisseurs qui se sont établis dans les parties de l'Ouest du pays original d'Agisymba - coupaient les deux mains aux voleurs, peine plus douce que la mort, mais peut-être rendant la souffrance plus pénible, du point de vue physique et psychologique. Une telle férocité n'est pas rappelée dans la tradition d'Agisymba, dont les lois ont été plus pieuses envers les coupables. On pourrait penser que les cruautés des Matabèle ont été le résultat de boutades personnelles de leurs rois, constamment dans la fuite, plutôt que de leur tradition historique, laquelle ils n'ont pas retenue.

Homicide pour larcin n'était pas la seule peine justifiée dans la société d'AgiSymba. Il y en avait d'autres, la plus commune étant la tuerie d'un intrus, s'il était attrapé sur la tombe d'un défunt récemment enterré, car c'était une pratique habituelle des sorcières et même de ngangas, pour y retirer certaines parties du corps afin de les utiliser, comme les décoctions dans la médecine magique ; la tuerie pour un adultère surpris en flagrant délit, et la tuerie des naissances déformées ou des jumeaux. On ne payerait pas d'amende du sang pour les deux dernières instances, puisque celles-là ont été pratiquées de temps immémoriaux, mais la tuerie pour adultère ou d'un intrus sur une tombe était toujours soumise à l'amende du sang au profit du chef, pour avoir perdu la puissance d'un homme ou d'une femme à la nation.

Dans le cas d'inceste, nous n'avons entendu aucune peine de mort, puisque le crime était considéré avoir été dirigé contre les esprits ancestraux, plutôt que contre la nation vivante. Le chef pourrait avoir comme femme ou femmes, ses propres soeurs, même ses filles, surtout s'il n'y avait pas d'autres femmes pour procréer sa race, ce qui était aussi dans la coutume biblique (Gen.19, v.32-38).

Il y avait beaucoup de cas rappelés, aussi bien dans la tradition orale qu'on nous a racontée, que dans les archives portugaises, où le chef avait plusieurs de ses femmes tirées de ses propres soeurs, en dépit du fait qu'il n'y en avait pas besoin pour la procréation si admirablement exécutée par des dizaines, même centaines, de ses autres femmes.

Ordinairement le peuple a été empêché de commettre l'inceste, mais dans le cas d'un homme ivre, rentrant chez lui tard la nuit après une partie de bière, qui pénétrait dans la hutte de sa mère, soeur, ou fille, et copulait, alors on pensait qu'il avait offensé l'esprit ancestral de la famille (mudzimu) et pour cette raison le coupable devait rapporter son cas au chef pour lui payer une amende de compensation, afin d'échapper à sa sanction. Le chef passerait le cas au Swikiro qui fixerait une amende - d'habitude une bête, ou 5 livres - laquelle serait considérée par le peuple comme une offrande à leur Mudzimu, mais qui serait en réalité accumulée par le Swikiro avec la richesse personnelle qu'il avait amassée pendant sa vie et passée en héritage à son successeur, peut-être un de ses fils, ou neveu, comme nous l'avons rencontré dans le cas de Nyanchwe, dans la région du Mont Darwin.

Le coupable serait alors acquitté de son crime, jusqu'à la prochaine

récidive ; dans ce cas là une amende lui serait imposée un peu plus forte cette fois, peut-être une vache avec une génisse, si le Swikiro en désirait.

Le renversement du chef était toujours regardé comme une haute trahison, en cas d'insuccès, mais si l'assaillant était un homme fort, avec beaucoup de partisans, alors son acte était considéré avec révérence et admiration. Il y avait beaucoup de tentatives pour tuer un chef règnant, quand tous les prétendants, si faibles, ont été tués comme dans la coutume biblique (1 Rois 2, v.24-25) ; et dans de tels cas, c'étaient les fils du chef qui exécutaient la tuerie, comme aussi dans la coutume biblique (Juges 8, v.20).

Un chef trop âgé, trop malade, ou incapable, subit la mort imposée, car on le considère impropre pour son haut office, ce qui était aussi dans la coutume biblique (2 Chron.26, v.21 ; 2 Chron. 16, v.12). On lui coupait la gorge, parfois on le faisait suffoquer et cette tâche délicate était, d'habitude, confiée à sa plus jeune femme, qui avait toujours certifié son infirmité, dans son pouvoir de fécondité (l'ancienne coutume égypto-éthiopienne), et qui, dans la plupart des cas, était incitée à cette lourde tâche par son amant, le juste prétendant.

Quand les familles se sont multipliées et la liste de prétendants augmentée, de tels meurtres et intrigues ont été assez fréquents dans la société d'AgiSymba. Mais quand le Chef était fort, avec un nombre considérable de ses beaux-fils formant sa garde du corps - provenant surtout du mariage de service - alors, les complots ont été souvent découverts et les prétendants ont été mis à mort instantanément. Quelque uns de ces gens, en dehors de l'atteinte du Chef, avaient reçu la tasse de poison de serpent et en buvaient volontiers, comme signe du mécontentement du chef sur leurs actions, et commettaient ainsi un suicide, mais avec d'autres, défiants, l'inimitié continuerait jusqu'à la tuerie d'un d'entre eux, comme c'était le cas de celui de Mwene-Mutata déjà raconté. Un tort commis à la personne du chef ou à son ménage était aussi considéré comme haute trahison et puni par la mort du coupable, avec la confiscation de son bétail, ses femmes et ses enfants.

Il y avait aussi des meurtres rituels; deux d'entre eux les plus communs avaient leur origine dans le culte de fécondité, et étaient exercés aussi dans la coutume biblique ; à ce titre ils n'étaient pas considérés comme crimes contre la nation.

Ainsi, il y avait de fréquents meurtres commis par les hommes féroces qui vagabondaient dans la brousse pour y attraper des enfants errants. Ces gens-là ont été parfois appelés différemment dans diverses régions : bova, binya, chingwingwi, gambanga, nyamusonga, dusvure et mapakatsine, tous signifiant la même chose : une personne sauvage, ogre ou croquemitaine. Leur tâche était d'attraper un garçon ou une fille errant, de le tuer par suffocation, de lui détacher les organes sexuels et de les vendre au nganga. Le nganga les séchait alors au soleil et les broyait en poudre fine. Il le mélangeait alors avec de la poudre provenant de racines d'arbres donnant la force (voir la section des médicaments), pour en faire un fort médicament de fécondité et de fertilité, appelé "indivisi", qui était alors donné au chef sous forme de bouillon, pour renouveler sa propre force. La même décoction était aussi gardée dans une corne, en haut, dans la voûte d'une hutte jusqu'au temps de la semence, quand on la mélangeait avec le grain et qu'on la semait dans les champs. C'était une sorte de fertilisant qu'on pensait devoir produire une bonne récolte. Dans d'autres régions la décoction "indivisi", comme fertilisant de terre arable, était faite des organes génitaux d'un mouton ou d'une chèvre, mais dans les cas sévères de sécheresse, le Swikiro pouvait même demander, au nom de l'esprit qu'il possédait, le sacrifice d'un garçon, quand on achevait un meurtre rituel.

D'autres sacrifices humains, surtout dans les prières pour la pluie, aussi sur ordre d'un Swikiro, ont été commis par la combustion d'une jeune fille, ou même d'un premier-né, comme c'était le cas aussi dans la coutume biblique (Deut. 12 v.31 ; 2 Rois 3 v.27 ; 2 Rois 21 v.6 et Juges 11, v. 34-40).

D'autres meurtres par une sorcière et par nganga, exécutés pour la préparation de leurs décoctions destinées à faire du mal, ont été condamnés et punis.

Aucun de ces crimes rituels ou d'autres n'ont été permis par l'administration britannique et les tribunaux tribals ont été réduits, aujourd'hui, pour ne juger que des cas civils, dont les plus communs sont : adultère, grossesse d'une fille non mariée, divorce dû à l'adultère, dispute de bétail, disputes de mariage, de succession et plusieurs autres petites affaires pécuniaires.

Les cas civils. Très peu de ces cas surgirent avant l'occupation britannique du pays, dû au contrôle sévère des vieillards sur leurs familles. Aucune famille n'était séparée ; un homme marié vivait avec

sa femme ou ses femmes, tout le temps, et exerçait un strict contrôle sur ses enfants. Le grand père et les oncles étaient toujours là, aussi, surveillant la conduite de leurs enfants, à qui on enseignait de respecter leur autorité (Deut. 21 v. 18-21 ; Exode 20 v.12).

Un peu de cas arrivèrent, dûs aux dégats de la récolte faits par le bétail, ou par le feu, qui ont été réglés à la satisfaction des parties intéressées, comme c'était aussi le cas dans la coutume biblique (Exode 22 v.5i ; Exode 22 v.6). Quelques disputes dûes au délai de paiement du rovoro en mariage ont pris aussi le jour de temps à autre, surtout en cas de sécheresse, quand la propriété des familles souffrait, et il y avait des cas rares d'adultère, surtout quand le mari était trop âgé pour ses jeunes femmes.

Mais quand on arrive à l'histoire du progrès économique depuis l'avancement de la civilisation occidentale, alors l'image complète de la justice d'Agisymba devient une affaire déplorable. Le progrès économique dans le pays occupé a apporté aussi la désintégration de la vie paisible des familles, lorsque le père lui-même, ou nombre de ses fils déjà mariés, se sont vus offrir du travail dans la ville, sans prévision d'accomodation pour leurs familles. Ceci résultait de la fuite des hommes plus aventureux, de leur vie patriarchale, pour une vie turbulente dans la ville, avec un salaire en dessous du niveau de subsistance et le manque de transport pendant les premières décades du développement, en tout cas, avait fait une impossibilité accuise de la réunion des familles. Les homme se sont ainsi écartés de leurs familles pour deux ou trois années à la fois, avec des dépravations à chaque but, ce qui résultait dans le mécontentement et une moralité relachée.

Une absence longue du mari, loin de sa femme ou de ses femmes, était contre la vocation de la femme d'Agisymba, et même contre le principe de la procréation de leur Société. D'où la femme était tacitement libre de chercher satisfaction parmi les hommes aptes restés encore chez eux. Avec le passage du temps, la réunion des familles s'améliora en même temps que la croissance du transport moderne, mais le progrès général avait aussi apporté dans son arène les femmes non mariées qui, à leur tour, ont induit les hommes mariés à user de complaisance pour leurs devoirs. D'où l'amour libre qui s'est pratiqué, avec toutes ses laides conséquences.

Parallèlement, l'ouverture des écoles dans les régions tribales avait amené la réunion de la jeunesse des deux sexes, où l'on apprenait, à

la façon occidentale, à jouer à faire du mal. Les vieillards se plaignent, de nos jours, d'avoir perdu le contrôle sur leurs enfants, à cause de l'influence occidentale, et souhaitent revenir à leur vie saine et patriarchale, plutôt que d'être harassés par le progrès malsain.

Le résultat est que dans toutes les cours de jugement, de trente familles de Kuaranga sur notre examen, nous avons compté plus de 50 % de cas jugés chaque année concernant l'adultère ; les autres s'occupaient de compensations pour la grossesse de jeunes filles non mariées, surtout parmi la jeunesse relâchée des écoles ; quelques cas sur l'incapacité des maris à payer entièrement leur rovoro de mariage, les cas de divorce dû à l'adultère, des plaintes sur les dégâts faits par le bétail à la récolte, des plaintes de succession et d'autres petits cas pécuniaires.

La peine d'adultère variait d'un endroit à l'autre, mais elle était toujours à environ trois ou quatre bêtes, ou entre 25 et 30 livres en espèces. Une grossesse de fille non-mariée, apportait toujours à son père deux bêtes, dans d'autres régions trois, si le garçon refusait le mariage et la possession d'enfant né. Dans quelques régions éloignées, on nous a dit que la compensation pour la grossesse d'une fille n'apporta que 10 livres en espèces, avec la possession de l'enfant né, parce que les gens n'avaient pas d'argent, mais si la grossesse provenait d'un homme marié, dans les mêmes régions, alors la compensation montait à 25 livres, même plus, ou trois bêtes.

Tout cela était le prix payé par le peuple patriarchal de tribu, pour la foire de la civilisation occidentale. Ils étaient donc contraints de tous côtés d'échanger leur ancienne civilisation, de croissance lente durant trois millénaires d'années, enracinée dans le culte de leurs aïeux égypto-éthiopiens et hautement influencée par les coutumes bibliques, pour une civilisation occidentale rapide, pour laquelle ils ne pouvaient pas s'adapter. Tous les gens interrogés ont exprimé leurs voeux de préférence pour conserver leur héritage ancien, plutôt que de s'adapter à la vie moderne si relâchée.

* * *

Ceci nous amène à la fin du récit des lois coutumières du peuple de Kuaranga du pays d'Abisymba (Rhodésie). Le long de ce récit, on a pu constater que toutes ces coutumes s'alignaient [illegible] avec le développement historique du peuple, jamais en déviation pen-

dant leur existence quotidienne, à partir de leur naissance, jusqu'au dernier souffle de leur vie.

Regardant en arrière à travers tout cet ouvrage, nous pensons qu'on ne pourrait jamais dévoiler le passé d'un peuple africain d'une façon satisfaisante, que si on l'étudie très minutieusement sous tous les aspects possibles : l'aspect linguistique, géographique, historique, archéologique, anthropologique, ethnographique, sociologique, religieux, musical et médical.

S'il y a encore tant de mystères dans le passé de tous les autres peuples africains, ceci est dû, sans doute, aux recherches partielles, se bornant toujours à un seul aspect du problème, toujours insuffisamment recherché pour des raisons pécuniaires. Nous avons vu, par exemple, jusqu'où est allée la recherche archéologique dans le mystère rhodésien, ainsi que d'autres recherches de ce genre dans d'autres parties d'Afrique noire.

Dans cet ouvrage, nous présentons très humblement l'image du peuple africain rhodésien sous tous les aspects que nous avions pu rechercher pendant une quinzaine d'années de travail minutieux, et nous espérons que la même méthode sera adoptée par tous les autres chercheurs, ailleurs en Afrique noire, pour avancer notre connaissance plus juste de ce continent si négligé jusqu'ici.

L'HERITAGE DE ZIMBABWE.

DEUXIEME PARTIE.

Livre 2 : Articles Divers.

CHAPITRE I - LA MÉDECINE D'AGISYUBA

Les ngangas rhodésiens, outre qu'ils sont des psychologues rusés, sont et ont d'ailleurs toujours été ~~les~~ de remarquables herboristes, avec une bonne connaissance des propriétés curatives de certains arbres qui poussent dans le pays. Cette connaissance a été gardée dans les mêmes familles et transmise oralement et empiriquement aux générations successives. Leur héritage s'augmenta par l'élargissement de la connaissance par des praticiens qui avaient l'esprit d'aventure et de recherche de l'inconnu, comme c'était le cas dans l'avancement de la science en occident.

Ceci résultait de l'étendue de la médecine herboriste dans le pays à une échelle phénoménale, avec un grand nombre de ngangas experts - herboristes qui pouvaient guérir toutes les afflictions de l'homme, tant sur le plan physique que spirituel, aussi bien, sinon mieux, que ne le font les praticiens occidentaux avec leur médecine chimique.

Nous publions ici la médecine qui nous a été révèlée dans notre travail sur le terrain, comme un sujet de référence. Quelques unes de ces médications ont été mentionnées, par-ci par-là, par d'autres écrivains, mais la plupart d'entre elles sont mises ici au jour pour la première fois, et si l'on pouvait recueillir de telles références à l'avenir, de toutes les autres parties du continent, alors on aurait la possibilité d'éditer un ouvrage classique qui pourrait peut-être servir comme base pour l'avancement de la science médicale.

Les médicaments ont été groupés selon leurs propriétés correspondant aux afflictions de l'homme, où l'on peut parfois voir que diverses propriétés de la même plante ont été connues et appliquées dans des régions différentes. Il n'y a aucun doute sur les propriétés authentiques de guérison des plantes énumérées ci-dessous, mais nous pensons que les peu d'exemples qui apparaissent à la fin de la liste, sous le titre : les médicaments pour la bonne chance, ainsi que les médicaments pour écarter les sorcières, ne sont pas véritables, mais simplement des fabrications fantastiques des ngangas renommés, appelés à satisfaire les voeux de leurs clients sur lesquels ils exerçaient leur sortilège absolu. Quelques uns de ces clients ont peut-être eu, parfois, une bonne chance, mais ce n'était pas dû au médicament prescrit par nganga; c'était dû au simple hasard et à la foi aveugle dans le savant. Dans la plupart des cas la bonne chance n'arriva pas et on a blâmé tout de suite l'angoisse de l'esprit de la famille, "mudzimu", comme responsable du malheur, et le nganga était alors acquitté de sa faute et continuait de servir le peuple de son mieux dans sa profession. Il faut noter que sur 454 prescriptions recueillies, 163, ou 36% agissent sur le mécanisme de fécondité et les organes génitaux, ce qui s'accorde bien avec les coutumes du peuple et leur développement historique. Voici donc la liste des médicaments pour toutes les afflictions de l'homme :

La Guérison des maux de tête.-

Noms en Shona.	Noms botanique.	Région.	Mode d'emploi.
Mukashu - racines.	Vernonia.	Zaka.	Brûlées - la cendre frictionnée sur les incisions de la tempe.
Nyamunga - grain.	Pennisetum purpureum	Gutu.	" " " " .
Kataza - racines.	Choristylis rhamnoides.	Melsetter.	Brûlées.-la fummée humée.
Mushani - feuilles.	Lantana mearnsii.	"	Pressées et humées.
Chintarwa - racines.		Chipinga.	Mâchées. Gouttes en narines
Rwagarara - racines.		Makoni.	Pulvérisées et prisées.
Mutara- parasite.	Gardenia asperula.	Chiduku.	Pulvérisée et frictionnée sur incisions de la tempe.
Mukute - parasite.	Syzygium garcinia buchananii.	"	" " " "
Rwaganuro - racines.		Makoni.	Broyées et instillées dans les narines et les oreilles.
Ruate - l'écorce.	Diospyros nummularia	Maranke	Pulvérisée- frictionnée sur incisions de la tempe.
Batanai - racines.		"	Pulvérisées, agitées en l'eau et avalées 2 jours laxatif.
Muchenya - racines.	Trichilia roka.	Wedza.	Brûlées- cendre frictionnée sur les incis.de la tempe.
Chipiriwe) Chifumuro) - racines.	Dicoma anomala	"	Pulvérisées et frictionnées sur les incis. de la tempe.
Chizhuzhi - racines.	Maitenus Senegalensis	"	Brûlées- cendre frictionnée sur les incis. de la tempe.
Tsangamidzi- racines	Conopharyngia staphiana	"	" " " " .
Muranga - racines	Datura metel	"	Pulvérisées et humées cinq fois par jour - une semaine.
Musosawafa- feuilles.	Gymnosporia senegalensis	Manyika	Pressées-Gouttes en yeux.
Muranga -l'écorce.	Datura metel	Buhera.	Pulvérisée et frictionnée sur les incis. de la tempe.
Demera - racines.		Gatooma.	Pulvérisées et humées, ou brûlées et frict inc. tempe.
Chipindura- racines	Turraea nilotica	Nord.	Pulv.et trempées- jus avalé 2-3 fois par jour- 3 jours.
Rukato- racines.	Teddalia asiatica.	"	Brulées- cendre frictionnée sur les incissions de la tempe.

La Guérison des maux de yeux.

Noms en Shona.	Noms botaniques.	Région.	Mode d'emploi.
Hurukuru - tige. (plante grimpante).	Mucuna coriacea.	Chipinga.	Pressée- gouttes dans les yeux 2 fois par jour-4jours
Muchecheni- racines.	Ziziphus mucronata.	Chiduku.	Brûlées- cendre frictionné sur les incisions.
Muvamaropa- racines.	Pterocarpus angolensis.	"	Jus instillé dans les yeux
Buno - feuilles	Lycopersicon esculentum	Wedza.	Jus instillé dans les yeux.
Musodzambudzi- racines	Steganotaenia araliacea	"	Mâchées- le jus instillé dans yeux une fois-5jours
Munguiyra- feuilles.	Landolphia buchanani.	Manyika.	Hachée, trempée, gouttes dans les yeux 2 fois par jour, pour une semaine.
Mukwenakwena- racines	Mentha aquatica.	Buhera.	Trempées- gouttes dans les yeux, ou baignés.
Mucheni - racines.	Ziziphus mucronata.	Nord.	Pressées. Jus 2-3 gouttes dans les yeux 2-3 jours.

La Guérison des maux d'oreilles.

Nunzi- mouche ordin.		Manyika.	Tuée, trempée dans l'eau, instillé dans les oreille matin et soir pour 3 jour
Ruwiri- tige (plante grimpante)		Buhera.	Broyée, gouttes d. oreill
Nundurwa- racines.	Solanum incanum	Gatooma.	Brûlées, broyées, mixées avec l'huile d'arachide instillées dans oreilles
Zevereshuru- racines.		Nord.	Broyées, gouttes instil. dans oreilles, 2-3 jours
Kamukatigare- racines		Wedza.	Mâchées, pressées dans oreilles une fois par jour pour 4 jours.

La Guérison des saignements du nez.

Hapa- racines.	Nymphaea callianthe	Wedza.	Pulvérisées et prisées.
Chifumuro - racines	Dicoma anomala	"	" "
Muroro - racines.	Annona nana	"	" "
Mubvamuropa-l'écorce	Pterocarpus angolensis	Manyika	Jus prisé.

Noms en Shona.	Noms botaniques.	Région.	Mode d'emploi.
Mutzindzakurewa-racines		Buhera.	Bouillies.Inhaler la vapeur
Fodya- - racines.	(Tabac)Nicotiana tabacum	"	" " "
Mutuwemuka- racines.	Kirkia acuminata.	Gatooma.	Broyées et mangées avec d'autre nourriture.
Plume et tige du porcupine.		Nord.	Brûlés et inhalés.
Gomarhara- parasite.	Loranthus.	Chinamora.	Pulvérisée et mangée avec d'autre nourriture.

La Guérison des maux de dents.

Muzeze- racines.	Albizzia adianthifolia	Zaka.	Bouillies. Aspire les vapeurs dans la bouche.
Muwandga - l'écorce	Combretum Zeyheri	Makoni.	Coupée du côté du soleil levant et solei couché, broyée, en fait une pate,et appliquer sur les dents.
Mutunduru- l'écorce.	Brochystegia allenii.	Manyika	Hachée et appliquée sur dent
Muremberembe- feuilles	Cassia abscirata	Buhera.	Mâchées, appliquées sur dent pendant quelques minutes.
Rukato- racines.	Toddalia asiatica.	Gatooma	Coupées et trempées,les dents baignés dans jus chaud
Mutiti- l'écorce.	Oryza sativa abyssinica	Nord.	Trempée. Chauffer le jus et baigner les dents.

La suppression d'un goitre.

Munwahuku- racines. (nom europ : grandea)	Cassia dilymobotrya	Wedza.	Hachées et mixées avec le cou d'un poulet, appliquées sur les incisions du goitre pour 2 jours. Goitre s'ouvr

La Guérison des maux de la poitrine (toux).

Chintarara- racines et fruit.		Chipinga.	Bouillies et bues une demi- tasse.
Chisosavafa- racines	Gymnosporia senegalensis	Makoni.	Broyées et mangées-4 cuille à desert.Le patient vomit la phlegme.

Noms en Shona	Noms botaniques.	Région.	Mode d'emploi.
Muringa - feuilles.	Heeria reticulata.	Makoni.	Brûlées, cendre avalée en l'eau.Guérit Tuberculose.
Musumbawaritzwa-racines	Antidesma venosum.	Maranke.	Pulvérisées, avalées en l'eau une fois p.j.1 semain
(Mutukuto- racines. (Mukarate- tige.	Burkea africana.	Wedza.	Mâchées 2-3 fois, ou plus.
Chibayo- racines et l'écorse.	Acacia karroo.	"	Broyées et mangées avec nourriture 3 fois par j. Trait.plus long pour T.B.
Shangi- racines.	Cleome monophylla.	"	Cuit avec courge, soup bue pour un mois.
Moyo Vatungi- racines	Mimusops zeyheri.	"	Pulvérisées, mangé avec nourrt.2foisp.j. 3 jours.
Hapa- racines.	Nymphaea calliantha.	"	Pulvéris. mangé avec nourr. 3 fois par jour.
Mukubwa- feuilles.	Vitex payos	Manyika.	Sechées et fumées comme cigarts pour 4 jours.
Batanai- racines.		Buhera.	Cuites et mangé av. nourr.
Chirowawari- racines et feuilles.	Hymenodictyon floribundum.	Catooma.	Pulvér.et fumé avec feuil.
Mengani- racines.	Aloe exelsa	Chinamora	Cuites, jus bu 3 fois p.j. 3 jours. Même p.T.B.

Des autres médicaments pour la guérison de la tuberculose.

Mtezwa- racines.	Myrianthus holstii	Maranke	Cuites, jus bué 2 f.p.j. pour un mois.
Munamata- feuilles avc.grains cucombr.		Melsetter	Brûlées, mangé avc.grain cucombre 2 f.p.j.1 mois.
(Nanzwa- racines. (Muswodzambudzi-rac. (Chaunga- racines.	Pouzolia hypolenca Steganotaemia araliacea	Wedza	(Pulvéris. et mangé (avc. nourrt.
Muvamaropa- grain.	Pterocarpus angolensis	Manyika Melsetter	Mangé avc. du miel.
(Batanai- racines. (Rukangaza- racines	Cryptolepis oblongifolia.	Buhera.	Cuites avc.haricots afr. et mangées.

La guérison de l'Asthme.

Mukonde- l'écorce	Euphorbia ingens.	Maranke	Cuites et appliquée sur la poitrine 10 minutes, 1 f.p.j. 1 mois.

Noms en Shona	Noms botaniques.	Région.	Mode d'emploi.
La guérison de la Pneumonie.			
Nhunguru - bulbe	Dovialis caffra	Zaka	Frictionne sur la poitrine
Chibaya Mondoro	Acacia karroo	Makoni	Trempé, jus avalé, aussi frictionné sur dos et potr
(Mukute- parasite. (Mutara- "	Garcinia buchananii Garcinia resiniflua	Chiduku	Brûlés et frictionnés sur incisions de poitr.et dos.
Matengerwa- racines et l'écorce.		Wedza	Mâchées et frictionnées sur incis. poitrine et dos.
Munanza-racines, l'écorce et feuilles	Pouzolzia hypolenka	"	Mâchées et frictionnées sur poitrine et dos.
Mutenjeni- fruit.	Ximenia caffra	"	Brûlé et frictionné sur incisions de poitr.et dos.
Rukato- racines.	Toddalia asiatica.	"	Brûlées et frictionnées sur incis.3 fois tous les deux jours, pour 3 jours.
Tsangamidzi- racines	Phragmites mauritianus	"	Pulvéris.et bue dn l'eau 2 fois par jour,p. 3 jours.
Wanganora- racines	Afrormosia angolensis	Manyika	Pressées et mangé 5 fois.
(Batanai- racines. (Rukangaza- "	Cryptolepos oblongifolia	Buhera	Cuites avc.haricots afric. et mangées.
Mukundanyoka-feuilles et racines.	Cassia singuena	Nord.	Brûlées et frictionnées sur les incisions.
Mutandavaromba- racines.	Heteropyxis natalensis	"	Trempées et avale 3-4 jour

Pour la guérison de l'estomac et douleurs du côté.

Munyagai - racines.	Terminalia sericea.	Melsetter	Mâchées et mangées 2-3 fois par jour.
(Mushani- racines (Nuriri- "	Lantana mearnsii Murcuna coriacea	"	Broyées, 1 cuiller à caf. 2 fois p.jour. Guérit intoxication alimentaire.
Mutamba- racines	Strychnos	Chipinga	Mâchées et avalées 3 fois p.jour pour 4 jours.
Murungwana- racines.	Antidesma venosum	"	Tremées, jus avalé 2 cuil à desert.

Noms en Shona	Noms botaniques.	Région.	Mode d'emploi.
(Ntombawya- racines (Murungwana "	Antidesma venosum	Chipinga	Broyées, avalées, on se couche sur côté douloureax
Chibvuka- racines		Makoni.	Broyées, bué 2f p.j.chaud
Mutoa- racines. avec anguille.	Thespecia garckeana	"	Brûlées, cendre frictionn. sur incis. Guérit aussi les testicules gonflés.
Nhunguru- grain.	Dovyalis caffra	"	Mâché, jus avalé.
Muchecheni- racines et parasite.	Ziziphus mucronata	Chiduku	Mâchées et mangées avec nourriture. guérit constp.
Chirambagarawa-racines	Mystroxylon aethiopicum.	Makoni.	Broyées, jus bu avc nour
Mutohwe-l'écorce.	Thespesia garekeana	Maranke	Cuite, jus bu 2f.p.j.2J.
Mukundanyoka -racines	Cassia singuena	Wedza	Mâchées, bue 2-3 fois.
Chaondera- racines		"	Broyées, mangé 4 semaines
Shombwe- racines.	Syzygium guineense.	"	Mâchées, avalées jusq.guérit.
Chiwidzi- racines		"	Pulvérisées, mangées avc nourrt.2 fois p.j.3 jours.
Mundidwe- racines.	Rubia cordifolia.	Manyika.	Tempées, jus bu . Guerit constipation.
Casunga- racines		Gatooma.	Hachées et mangées avc nrt
Sunungure- racines	Flacourtia mdica.	Nord.	Pulv.avalé 1 cuiller à c. guérit constp. Peut tuer si prit en grandequantité
Muremberembe- racines	Cassia abbreviata	Chinamora	Pulv. avalé 3 f.p.j.5 jrs
Musungi- racines	Cnestis natalensis.	Melsetter.	Broyées, mangé avc. nourt. une fois p.j. une semaine
Muranga- l'écorce.	Datura metel.	"	Mâchée et avalée 2 fois.
Muwowa-l'écorce.	Khaya nyasika.	"	Trempée, jus bu une fois petite quantité.

La guérison de l'inflamation d'estomac.

Mutondochuru- racines	Sterculia quintueloba	Bikita.	Broyées et avalées.
Mvukuta- racines	Cassine capensis, ~~ex lannea edulis.~~	Melsetter.	Broyées. 4 cuillers à café une fois par jour, deux fois par mois.
Gawakawa- feuilles.	Fam. Aloe.	"	Jus, 14 gouttes dans l'eau, bu
Mucha- l'écorce.	Parinari curatellaefolia	"	Trempée, bue une tasse.
Chiurayi- racines.		Mozambique.	Broyées, mangé une fois.

Soulagement de la Constipation.

Noms en Shona	Noms botaniques.	Région.	Mode d'emploi.
Chirovadunjuru- racines.	Heteropyxis natalensis.	Zaka.	Cuites et avalées.
Chaptupatupa - racines.	Tephrosia vogelii.	Gutu.	Broyées et avalées une cuiller à soupe, aussi fait vomir intoxication.
Lunyanyawa- racines	Monotes glaber.	Chipinga.	Cuites et bues le soir.
Chicafuse- racines		Makoni.	Pulvérisées et bues en bière, une fois.
Lugwananguruwe- racines.	Smilax kraussiana	Mararike.	Cuites et avalées 3 f.p.j pour trois jours.
Chibaya makono- racines et épines	Randia Vestita Acacia sp.	Wedza	Hachées,et mangées avec nt
Gwawa- feuilles.	Psidium guajava.	"	Trempées, jus bu , 1 fois
Mupiripiri-racines	Erythrina abysinica.	Buhera.	Cuites, jus bu chaud.
Mufufu-racines.	Securidaka longipeduncu- -lata .	Nord.	Pulvérisées, bues dans l'eau.

Soulagement des aigreurs.

Zumbani-feuilles.	Lippia javanica.	Wedza.	Pulvr. cuites avc.melon, le jus bu .
Dzoro-feuilles,tige	Ensete eduli.	Manyika	Brûlées, mangées avec nourriture 3 fois.
Mupiripiri-racines	Erythrina abysinica.	Buhera	Trempées en bière douce et bues .
(Moyowedombo-sur pièrre. (MoyoWoychuru-dans fourmière.		Nord.	Hachées et avalées.

La guérison de la diarrhée.

Chiramba-gava-ra- -cines.	Mystroxylon aethiopicum	Zaka.	Pulvérisées,trempées,jus bu 1/2 tasse, une fois.
Rimá-remombe -racines	Maesa lancelota.	"	" " " .
Murumanyama-l'écorce	Ostryoderris stuhlmanii	Bikita	Pulvérs. trempée, jus bu , une cuiller à café.
Mushamba-racines.	Lannea discolor	Gutu.	Trempées et bues .
Mususu-racines.	Terminalia rhodesica	"	Broyées, trempées, jus bu une cuiller à soupe.

Noms en Shona.	Noms botaniques.	Région.	Mode d'emploi.
Munyaa hawa-racines.	Bersama abyssinica.	Lozambique.	Pulvérs. trempées, bues deux fois par jour, amère
Hungumadzi-racines.		Ghiduku.	Broyées, mangées avc.nrt
Mussusso-racines.	Terminalia rhodesica	Maranke.	Pulvérs.tremp. bues 2 fois p.j.pour 2 jours.
(Muvango-racines. (Muchakata-racines.	Afrormosia angolensis. Parinari curatellaefolia	Wedza.	Broyées, mangées avec nourriture 2 f.p.j.5 jou
Chifumuro- racines	Dicoma anomala	"	Pulvérs. 1 cuiller à caf dans l'eau chaud, 3 f.p.j
Mutenjene- racines.	Ximenia caffia	Manyika	Pressées, mangées avec nourrt. 6 fois.
Rufandimuka- feuilles et tiges.		Buhera.	Cuites, mangées avec nourriture.
Mparura-racines	Borreria dibraciata.	Gatooma.	Pulvérs. trempées, bues une fois.
(Muchecheni-racines (Mufufu- "	Ziziphus securidaka Securidaka longepeduncu-lata.	Nord.	Pulvérs. trempées, 1/4 tasse bue pour 2 jours.

Pour voir (fin de cette page).

Mumbambara- racines.	Ipomoea batatas	Bikita.	Pulvérs.1 cuiller à cafe bue ou mangée avc.nrt.
Muphuphu- racines?	Securidaca longipenduculata	"	Broyées, bues dansl'eau
Mundyisa- racines.		Melsetter	Broyées, 2 tasses à caf bues dans l'eau.
Rumpan wara-parasite	Dichrostachys cinerea.	Makoni.	Broyé, trempé, et bu pour une semaine. Trait aussi le peuple fou.
Gopo- racines.	Anthocleista Zambesiaca.	Wedza.	Broyées, une cuiller à café bue , vomit dans 1 heure. Dangereux si prit davantag
Muswere- racines.	Hoslundia opposita.	"	Mâchées, 1 cuiller à soupe avec nourriture
(Muchecheni-racines (Mucherechese-racines	Ziziphus abyssinicus Swartzia madagascariensis	"	Mâchées, bouillies, 2 tasses bues , 1 fois.
Mutzombori- racines	Lannea edulis.	Manyika	Trempées, 1/2tasse bue une fois.
Chikondekonde-tige.	Euphorbia ingens.	Buhera	Trempée, bouillée, bue dans bière.

Noms en Shona	Noms botaniques.	Région.	Mode d'emploi.
Mparura-racines.	Borreria dibrachiata	Gatooma.	Hachées,trempées, bues , sortent par deux voies.
Sunungure- racines		Nord.	(2,50 cm)pulvérisées et mangées avec nourriture.
Chitomborashomwe-racines.	Piliostigma thoningii.	Chinamora.	Pulvérisées, ptempées, bouillies, bue une tasse.

Pour arrêter vomissement.

Mvukuta - racines	Adansonia digitata.	Melsetter.	Pulvérisées ,1 cuiller à café, deux fois par mois.
Mubhura- racines.	Vitex povara.	Makoni.	Trempées et bues , 1fois.
Chirambagara- "	Mystroxylon aethiopid.	Maranke	Cuites, jus bué.
Chipindura-racines	Turraea nilotica	Wedza.	Pulvérs.bué 1cuill.à café.
Muringari- racines	Heeria reticulata.	"	Mâchées,tremp. bue 1/2tass
Mutzombori-feuilles	Lannea edulis.	Manyika.	Hachées, tremp. bue 1 fois
Rufandimuka-racines		Buhera	Trempées,cuites,mangées nrt
Runje- racines.	Heeria reticulata.	Gatooma	Trempées avc argile,bues une fois.
Sosowori-feuilles	Hibiscus cannabinus	Nord.	Chauffées, pas bouillies, jus bu .
Zindakubeya Dema-racines.		Chinamora.	Pulvérisées, bouillies avec nouriture, et mangées

Renforcement sexuel.

Musabata-bulbe.	Mozambigue.	C'est la plante utilisée par notre ami nganga pour renforcer ses pouvoirs sexuels vers ses 60 femmes.

Mode d'emploi : La bulbe est coupée en morceaux et sechée au soleil; ensuite broyée en poudre, dont une cuiller à soupe est mixée avec du miel et laissée trempée pendant la nuit. On l'avale le matin à jeûne. On y ajoute 2 jaunes d'oeuf crûs pour la force davantage. Le traitement dure un mois et se repète tous les 4 mois

Noms en Shona	Noms botaniques.	Région.	Mode d'emploi.
La guérison de la sterilité de l'homme.			
Musvinganhara-racines.	Lannea stuhlmannii.	Bikita.	Pulvérs. et mangées avc.nr.
Mugaragunguwo-racines.	Bridelia micrantha.	Melsetter.	Broyées, mangées avec nourriture, 1 fois p.mois
Ndokuyawani-racines		"	Broyées,mangées avec du miel 1 fois p.jour, 1 semaine.Re
Munhenderu- racines et feuilles.	Solanum incanum.	Chipinga.	Bouillies, trempées, jus bu 2 fois p.j. 4 jours.
Des feuilles sont insérées aussi dans le vagin pour relâcher blocage.			
(Munzambara -racines (Muambukira " Mundidve "	Catissa edulis Rhus dentata.	Melsetter.	Trempées pendant la nuit. Une tasse bue le matin pour un mois. On mange des coquilles avec la boisson.
(Munhengene " (Mhingani "	Ximenia Caffra Heteromorpha trifolia -ta.		
Chimeraruare-racines		Makoni.	Pulvers. 1/2 cuiller à soup 1 fois tous les 3 mois. Cause vomisement. Il faut boire 10 tasses d'eau pour laver l'interieur.
Mudanatsinde-tige. avec la jambe de veau	Clausenopsis angolen--sis.	"	Cuite et mangée.A repeter.
(Muchakata- parasite. (Makano- racines, et testicules du bouvillon.	Parinari capense. Temnocalyx obovatum.	Wedza	Cuites et mangées 2 fois par jour. Des racines pulvers. bues avec la bière.
Chianwiro-racines		Makoni.	Pulvers. trempées et bues 2 fois p.j. pour un mois.
Masiyanhumu- racines		Chiduku.	Pulvers. 1 cuiller à soupe bue avc.bière
Mukwakwa- racines.	Sclerocarya caffra.	Maranke.	Trempées et cuites avec bouillon pour 1 mois.
Munhete- racines.	Monotes tomentellus.	"	Cuites avec poulet et mangé
(Makano- racines. (Chibandzombe " (Mudanatzindi "	Temnocalyx obvatus. Protea gaguedi. Clausenopsis angolensis	Wedza.	Cuites avec poulet et mangées 2 jours. Racines broyé et bues avec la bière.
Mufufu- feuilles.	Securidaca longipedun--culata.	"	Cuites avec la jambe du bouvillon et mangées.

Noms en Shona	Noms botaniques.	Région.	Mode d'emploi.
Mudhanatzindi-racines	Clausenopsis angolensis	Wedza.	Pulvers.1 cuiller à café bue avec la bière.
Chibayamondoro-racine	Acacia Karroo.	Manyika.	Trempées, mangées avec la femme.
Mukurahara-racines.	Albizia sericocephala	Buhera.	Trempées dans la bière, bues le matin et soir pour un mois.
Mugingangari- racines.	Petrea zangue-barica	Chiramora.	Pulvers. bues avec la bière 1 fois par jour, pour un mois.
(Mutara- racines. (Sukavakadzi- ". Mpuma mofu-racines.	Garcinia resiniflua. Vernonia colorata. Peltophorum africanum.	Nord.	Pulvers. bues dans thé. On vomit, traitma 2-3 jour

La guérison de la sterilité de la femme.

(Musvisvinwe-racines (Mukandanyoka " Mupunzanama "	Temnocalyx obovatus Cassia sirupeana.	Wedza.	Pulvrs. mangées avec nourriture pour une semaine.
(Muchecheni- racines (Gwendere- "	Zizyphus	Chiredzi.	Jus bu pour nettoyer l'estomac; pulvrs. mangée 1 cuiller à soupe par jour pour une semaine.
Murudza- racines.	Alepidea propinqua	Makoni.	Trempées, jus mangé avc bouillon, plusieurs fois.
Makwakwa- racines.	Sclerocarya caffra.	Murambe.	Trempées, jus mangé avec bouillon, un mois.
(Nuswa-racines. (Mupfuta " (Munga "	R. [illegible] Pennisetum typhoides.	Wedza.	Pulvrs.trempées, jus mangé avc nourt. 3 semai
(Muruka- racines. Jikechike "	Combretum Zeyheri.	"	Trempées, jus bu le matin et soir, jusqu'à la grossesse.
Mujiri- feuilles.	Sphenostylis erecta.	"	Mâchées et insérées dans le vagin pour 2 heures, pour le nettoyer.Si elle frisonne,alors le médicament travaille bien.
Mupezani- racines.	Dalbergia nitidula.	Buhera.	Trempées et cuites avc. nourt. mang 2 f.j.2 sem.

Nom en Shona.	Noms botaniques.	Région.	Mode d'emploi.
Chibayamondoro-racines	Acacia Karroo.	Manyika.	Trempées, l'ecume mangée cinq fois.
(Musheshiriwa-racines (Munungunu-racines. (Chipindura- " (Sikavadzi "	Burkea africana. Dovialis caffra. Turraea nilotica Vernonia colorata	Nord.	Toutes mixées avec maïs, trempées. On fait avec jus bouillon et mangé 2 f.p.jour
Gwendere-racines.	Asclepsias glaucophylla	Chinamora.	Trempées, jus mangé avec bouillon jusqu'a la grossess

Arrêt de la menstruation prolongée (pour empecher la fausse couche).

Vamaropa-racines	Pterocarpus angolensis	Gutu.	Pulvérisées, mangées avec nourriture 2 fois par jour.
(Chijushu-racines (Gekawacheka, plant de l'éau.	Terminalia sericea.	".	Broyées, mangées avec nourrt le matin et soir 3 jours.
Mudzowakobodo-racines	Vernonia amygdaline.	Melsetter.	Trempées, jus mangé avec nourrt.tous les jours
(Moonyia- racines. (os de la tortue.	Aristida diffusa.	"	Pulvérisées et trempées, mang avec nourrt. pour un mois.
Chipepeto- racines.		Makoni.	Pulvérisées, mangées avec nourriture une fois.
(Chivunabadza-racines (Mukamberma- " (Mutamba- " (Mubarawashawa "	Gymnosporia senegalensis Crossapterix febrifuga. Strychnos Monotes glaber.	"	Trempées et bues pour une semaine, empeche fausse couc
Mubvamaropa-racines	Pterocarpus angolensis	Chiduku	Cuites avec arachide, la soup mangée.
(Mubvamira-racines (Mubvamaropa- "	Pterocarpus angolensis	Makoni.	Trempées et mangées avec nourriture.
Mindzwiro-racines.		"	Trempées et mangées avc. nrt
Mutzambori-racines	Lannea edulis	Maranke.	Cuites avec viande, mangées pour un mois. Empech. F.c.
(Mutenjeni-racines (Muvurahyimo- " (la jambede betail	Ximenia caffra Ekebergia arborea	Wedza.	Cuites et mangées.
(Mukuyu- racines. (Mupangara- "	Ficus capensis. Dichrostachys glomerata	"	Pulvérisées, bues dans l'eau une cuiller à soupe.

Noms en Shona	Noms botaniques.	Région.	Mode d'emploi.
Muzio-racines.		Wedza.	Mâchées, trempées; jus mangé avec nourriture p. 1 semaine
Dambachiwa-racines	Vernonia podocoma	"	Mâchées et trempées, jus mangé avc. nourrt. 1 mois.
Comakemutara-parasite.	Garcinia resniflua	"	" " "
Mutondo -l'écorce avec sol de fourmi-ère.	Julbernardia globiflora	Manyika	Broyée, mangée avec nourrt. six fois.
Ndurika-racines		"	Trempée et bue 4 fois.
(Mengo-racines. (Pow Pow -racines	Mangifera indica. Asimina triloba.	Buhera.	Bouillies, jus bu.
Mpeta- racines.	Marsehamia acuminata.	Gatooma.	Bouillies et bue.
Muchecheni-racines	Ziziphus muc.	Nord.	Pulvérisées et mangées avec la nourriture. Pas dangereux.
Dambararwa-racines.	Gardenia asperula.	Chinamora.	Pulvérs. tremp. bues une semaine.

Médicament pour causer la menstruation.

Samushawa-racines	Royena sericea.	Mozambique.	Trempées et mangées avec nourriture; jus inséré dans le vagin pour 2 matinées.

Médicament pour favoriser la grossesse après 2-3 naissances et encore jeune.

(Mungurawi-racines (Bwanyashupa- "	Acacia chariessa. Grumilea kirkii.	Mozambique.	Trempées dans l'eau chaud bues avec la bière 3 fois par jour pour une semaine.

Médicaments pour causer l'Avortement.

(Gwendere-racines (Nyangadzambene "	Asclepias glaucophylla Landolphia kirkii	Chiduku.	Ficelle faite de ces plantes et portée autour de la taille; ça va causer l'avortement.
Mufufu- racines.	Securidaca longependucu--lata.	"	Pulvérisées, mangées avec nourriture. Peut mourir si prit trop.

Noms en Shona	Noms botaniques	Région.	Mode d'emploi.
Muremberembe-racines	Cassia abreviata	Maranke.	Pulvérisées, une tasse bue dans l'eau pour trois jours. Ne sera pas malade que si le bébé est assez avancé.
Muswodzambudzi-racines.	Steganotaenia araliacea	Wedza.	Hachées et ptempées. Bue une tasse une fois pour avort. de 3-4 mois. Peut causer avort. de 7-8 mois, mais douloureux. N'est pas dangereux.
Mufufu- racines.	Securidaka longepende.	"	Pulvérisées, une tasse avc.nourt.Peut tuer si tro

Médicament pour empécher la grossesse.

Mutedza- l'écorce.	Sterculia quinqueloba.	Chinamora.	Ficelle portée autour de la taille tout le temps.

Médicaments pour empécher la fausse couche.

(Mukwirambira-racines (Musakisa- "	Clausenopsis angolens. Piliostigma thonningii	Buhera.	Cuites, jus bu 2 fois par jour pour 2 semaines.
Sikavakadzi-racines.	Vernonia colorata.	Nord.	Broyées, trempées et mangées avec nourriture.

Médicaments pour empécher la naissance prematurée.

(Muntharara-racines (Chintorasa- "	Syzygium guineensis.	Chipinga.	Bouillies, jus bu long temps. On porte aussi une ficelle autour de la taille.

Noms en Shona	Noms botaniques.	Région.	Mode d'emploi.
Médicaments pour faciliter la naissance.			
Ruredzo- feuilles	Dicerocaryum zanguebaricum.	Manyika	Hachées et trempées, jus cuit avec bouillon. Mangé 4 fois. Main enduite en couche
Mudhliamembre	Flueggea virosa	"	" " " ".
Mukurudzo-racines		Buhera.	Cuites et bues . Main enduite pour la couche.
Nyanjwa- feuilles	Ponzolzia hypoleuka	Manyika	Hachées et mangées avec la nourriture pour un mois.Main enduite pour la couche.
Rungari- racines ou Rukato - racines.	Becium obovatum	Nord.	Pulvérisées, trempées et bues .

Il y a aussi d'autres plantes pour elargissement du vagin déjà montrées dans le chapitre sur la naissance.

Médicaments pour établir la sexualité pendant la grossesse.

Pour avoir garçon		
Matuinzi-arbuste	Chinamora	Une racine trempée dans l'eau, jus cuit avec boillon; mangé le matin à jeûne pour 2 semair
Pour avoir la fille.		
Matuinzi-arbuste	"	10 racines coupées en morceaux, trempées,jus cuit avec bouillon; mange le matin à jeûne pour 3 semaines.
Pour avoir Jumeaux		
Matuinzi-arbuste.	"	Une racine coupée en deux morceaux, trempés, jus cuit avec bouillon et mangé pour deux ou trois semaines.

La femme-nganga insiste que la coupure d'une racine en morceaux produit l'effect different à la racine non-coupée.Si on la coupe en trois morceaux et les prit en même temps, alors la mère aurait des triples,et en quatre des quadruples, mais jamais plus de quatres.La femme-nganga l'avait practiqué sur 3 femmes et reusit dans l'experience. Elle est la soeur du Chef Chinamora.

Noms en Shona	Noms botaniques.	Région.	Mode d'emploi.
Médicaments pour arrêter la douleur pendant la menstruation.			
Gawakava-feuilles	Famille Aloe.	Melsetter.	14 gouttes de jus dans l'eau et bue . Ceci lave l'estomac et passe d'urine davantage.
Mpangara-l'écorce.	Acacia Sieberiana	Nord	" Portée autour la taille.
Médicaments pour arrêter la douleur des seins ;			
(Kushisha-racines (Kutepe- " (Kudiena- "	Widdringtonia whytei	Wedza.	Trempées dans l'eau, jus cuit avec bouillon, mangé 3 fois par jour p. 2 jours.
Rukato-feuilles et racines.	Toddalia asiatica.	Manyika	Hachées et mangées avec nourriture 4 fois.
Lengo- racines.	Mangifera indica.	Buhera.	Bouillés, jus bu comme thé.
Paw Paw- racines.	Asimina triloba.		
Mpeta- "	Marsehamia acuminata.	Gatooma	Bouillés et bue .
Pfeta- grain et racines.	Ricinus communis.	"	Brûlés et inhalés.
Sikavakadzi-racines	Vernonia colorata.	Nord.	Pulvérisées et trempées; jus cuit avec bouillon, mangées, On se couche sur l'estomac.
Nhunguwa- racines	Carissa edulis	Chinamora.	Pulvérisées et trempées; jus bu ou cuit avec bouillon, pour trois jours.
Médicaments pour arrêter la douleur des seins pendant l'allaitement.			
Muwawasuro-racines	Indigofera phyllanthoides.	Wedza.	Brûlées, la cendre frictionnée sur les incisions au- dessus des seins.
Mutsondhlio- feuilles	Protea abyssinica	Manyika	Presser les seins le matin et soir.
Mutzawa- l'écorce et racines.	Catha edulis.	Buhera.	Bouillés et pressées sur les seins chaudes.
Muveneka- feuilles	Cassia abbreviata.	Gatooma.	Chauffées et appliquées sur les seins.

Noms en Shona	Noms botaniques.	Région.	Mode d'emploi.
Makukurudzi-débris de la rivière.		Nord.	brûlés et frictionnés sur les incisions des seins.
Wemuka- racines		Chinamora.	Trempées, et frictionnées sur la poitrine, aussi bue

La guérison des maux du dos et des côtés.

Mutamba- racines.	Strychnos.	Zaka.	Brûlées et frictionnées sur les incisions.
Mutamba- racines et fruit.	"	Chipinga	Builliés, jus bu ; fruit appliqué chaud sur dos.
Remubvumwa-parasite	Famille Commiphora.	Makoni.	Mangé avec bouillon; aussi frictionné sur dos.
Muveneka-racines.	Cassia abbreviata	"	Pulvérisées, mangées avec. bouillon 4 fois.
Murumanyama-l'écorce.	Ostryoderris stuhlma--nii.	Maranke.	Pulvérisée et frictionnée sur les incicions.
Muwanga-racines	Afrormosia anglensis	Wedza.	Brûlées et appliquées une fois par jour pour 5 jour
Muzazati- "	Cassia abbreviata.	"	" " " "
Chifoma- feuilles.		"	Pressées, jus 1/2 tasse bu une fois.
Mutenjeni- racines.	Ximenia caffra.	"	Pulvérisées, trempées, jus bu 2 fois par jour.
(Tzonzawa-parasite (Mudanatsindi- "	Pseudo lachnostylis maprouneaforca Clausenopsis angolensis	"	Pulvérisés, mangés avec bouillon 2 fois par jour pour une semaine.
Munhundurwa-racines	Solanum incanum.	"	Brûlées, la cindre frictionnée sur les incisions
Usinazita- racines	Garcinia livingstonei.	"	Cuites avec les testicule d'un boeuf et mangés.
(Remutsubvu-parasite (Retzondzowa- "		"	Brûlées, la cindre frictionnée sur les incisions
Chibvukati-noyau de fruit.		Manyika	Pulvérisé, mangé avec bouillon 3 fois.
Ruzangaruwiri-racines	Vernonia amygdalina.	Buhera.	Pulvérisées et trempées, bandagées sur le dos.

Noms en Shona	Npms botaniques.	Région.	Mode d'emploi.
Demera- racines.	Salix mucrinata.	Gatooma.	Pulvérisées et frictionnées sur les incisions.
Mutite- l'écorce.	Oryza sativa	Nord.	Brûlée et frictionnée sur les incisions.
Chadambawhera-racines.		Chinamora.	Pulvérisées et frictionnées sur les incisions.
Chifuuuru-racines.	Dicoma anomala	Gutu.	Broyées et frictionnées sur les incisions.
Magogomere-racines	Afzelia guenzensis.	Mozambique.	Presées et frictionnées 3 fois par jour.
Mupfura- l'écorce.	Combretum microphyllum.	Maranke.	Appliquée pour une semaine; à changer chaque jour.
Mutziwa-racines.	famille Sterculia.	"	Trempées, jus cuit avec bouillon, mangé 4 fois.
Nombauza-partie en haut.		Buhera.	Brûlée, mixée en l'huile bandagée et repetée.
Demera-racines.	Salix mucrinata.	Gatooma.	Pulvr. frict.sur incision
(Chadambawira-racines (Mirigano-racines	Gardenia asperula. Heteromorphiatrifoliata	Nord	Broyées, une cuiller à cafe bue en thé 3 fois par jour, pour une semain
Shopwashopwa-racines.		Chinamora.	Brûlées, la cindre frictionnée sur les incision

La guérison des maux aux jambes gonflées.

Mudsimumurimo-l'écorce	Elephantorrhiza suffruticosa.	Melsetter.	Mâchée et appliquée sur les pieds endoloris.
Remubvumira-parasite		Makoni.	Pulvérisé et frictionné.
Munyamakuwa-racines	Maba mualala.	Maranke.	Brûlées, frictionnées sur les incisions une fois par jour, p.4 jours.
(Mbewa-racines (Musasa- "	Amaranthus spinosus. Brachystegia	Wedza.	Brûlées, " " "
Mufufu-racines	Securidaca longipendunculata.	"	Pulvérisées et frictionné sur les incisions 3 fois.

Noms en Shona.	Noms botaniques.	Région.	Mode d'emploi.
Dambachiwa- racines		Wedza.	Brûlées et frictionnées sur les icisions 1 semaine.
Rambatuku-racines	Mystroxylon aethiopicum.	"	" " " 4 jours.
Mukarate-parasite.	Burkea africana.	Manyika.	Cuite et appliquée chaude
Tsanga- racines	Conopharyngia stapfiana	"	Trempées; à laver les jambes le matin et soir 2-3 jours.
Ruzangaruwiri-racines.	Conopharyngia stapfiana.	Buhera.	Pulvérisées, mixées dans l'eau et bandagées.
Muguruzuzu-racines.	Elephantorhizasuffruticosa.	Gatooma.	Compresse chaude.
Mutiwemuka-racines.	Cassia abbreviata.	"	Trempées,jus bu ;aussi frictionné.
Merepenga-racines.		Nord.	Brûlées, appliquées sur les jambes, le bain chaud.

La guérison des éruptions et des boutons.

Bwenangurume-racines.	Smilax kraussiana	Mozambique	Mâchées, et frictionnées sur les eruptions.

Médicine pour les autre troubles de la peau.

Muzeze-racines	Peltophorum africanum.	Wedza.	Pulvérisées et trempées, à laver le corps avec jus.
Gato-racines	Toddalia asiatica	"	Pulvérisées, mixées avec le sang de betail et enduire le corps.
Chigunguru-racines	Lopholaena coriifolia	"	Brûlées etv appliquées sur le corps.
Muzana-racines.	Anthocleista zambeziaca	Buhera.	Bouilliés et appliquées sur le corps chaudes?
Mago- guêpier.	- -	"	Brûlé et enduit avec l'huile sur le corps.

La guérison de Hémorroïdes.

Zumbani-grain et fleur	Lippia javanica	Wedza.	à l'introduire dans l'anus.

Noms en Shona.	Noms botaniques.	Région.	Mode d'emploi.
Médicament pour la brûlure sevère.			
Cheveu humain.		Nord.	Brûlé, la cindre mixée avec l'huile d'arachide et appliquée 1 fois. Ne pas couvrir.
Médicine pour la morsure des serpents.			
Mukundanyoka-racines.	Cassia singueana	Sinoia.	Presées sur la morsure.
Munhuwani-racines.	Cojum [illegible]	Gatooma.	Pulvérisées et trempées; bues et frictionné sur mors.
Ruzambo-racines.		Nord.	Mâchées et frictionnées sur la morsure.
Chividzi-racines.		Buhera.	à enduire les mains pour entamer les serpents.
Médicine pour la lèpre.			
Remukute-tige.	Garcinia buchanii ou " huillensis ou Syzygium guineense	Wedza.	Pulvérisée et mixée avec l'huile à enduire le corps.
Lait de la chèvre — et gras de mouton		Buhera.	à enduire le corps.
La guérison du mal de reins et du paludisme.			
(Nhotauroyi-racines (nyemba-haricots	Monotes tomentellus. Phaseolus aureus ou Vigna sinensis.	Melsetter.	Bouillés, jus bu 1 semaine
Mutumburamofu-racines.		Makoni.	Trempées et cuites avec nyemba haricots; mangées 1 f.
Muchecheni- racines et l'écorce.	Ziziphus mucronata.	"	Pulvériées et trempées; bues pour une semaine ou plus.
Musesena -racines.	Faurea saligna	Maranke.	Cuites avec nyemba; jus bu 2 fois par jour pour 1 mois.
Muvuranyimo-racines	Ekbergia arborea	Wedza.	Mâchées, trempées; bues jusqu'a la guérison.
Mutenjeni-racines. avec poisson.	Ximenia caffra.	"	Broyés et mixés avec l'urine de l'enfant et mangé.

Noms en Shona.	Noms botaniques.	Région.	Mode d'emploi.
Mubvamaropa-racines	Pterocarpus angolensis	Manyika.	Trempées, une tasse bue six fois.
Munhutava Royi-racines.	Solanum incanum.	Buhera.	Cuites avec arachide, mangées 4 fois.-
Muchecheni-racines	Ziziphus mucronata	Gatooma.	Trempées et bues ou cuites avec bouillon. Guérit si commencé tot; pas si tard.
(Mupangara-racines (Musworochuru- "	Acacia sieberiana.	Nord.	Pulvérisées avec rupoco germiné (eleusine corakana), bouilliés et bues 5 litres 2-3 jours.

Traitement pour les maladies Veneriennes.

Gonorrhoea est guérite par:

(Mutenjeni-racines (nyajirombo- "	Ximenia caffra	Melsetter.	Trempées dans l'eau et bues jusqu'à la guérison.
(Musekesa- racines (avec racines de (Pow Pow, citron (et orange.)	Piliostigma thonningii	"	Bouilliés et bues jusqu'àla guérison.
(Mutsashare-racine (Munhutauroy " (Dzoro- fleurs.	Catha edulis. Solanum incanum. Musa paradisiaca.	"	La cendre de dzoro (banane) trempée avec d'autres racines pendant la nuit, bues jusqu'à la guérison.
Muthunzwa-racines	Flacourtia indica	Chipinga.	Bouilliés, bues 3 fois 2 j.
(Chibaya makunguwo-grain.		Wedza	Cuites separement; bues pour semaine ou de plus.
(Gowa-plant	Acacia erubescens		
Munundurwa-racines.	Solanum sodoneum	Chiduku.	Pulvérisées et trempées; bues jusqu'à la guérison.
Chigarajebwede-feuilles.		Maranke.	Pulvérisées et trempées dans l'eau; bues 2 fois par jour pour un mois.
Wirira-racines.		Wedza.	Trempées et bues jusq.guér.
Mutepi- feuilles.	Salix subserrata.	"	Pulvérisées, une cuiller à café bue 3 fois p.j. 1 semai
(Dande-racines. (Munhunguru-racines (Pfeyo-racines.	Dovyalis caffra. Vellozia sp.	"	Trempées et bues tous les jours jusqu'à la guérison.
Mususu-racines.	Terminalia rhodesica	Manyika	Trempées et bues 2 fois p.j. pour 4 jours.

Noms en Shona.	Noms botanique.	Région.	Mode d'emploi.
Mukurekure-racines	Croton macrostachys.	Buhera.	Pulvérisées et bues 5 J.
(Mufufu-racines.	Securidaca long.		
(Mushamba- "	Lannea discolor.	Nord.	Pulvérisées et bouilliés; bues 3-4 fois par jour pour une semaine.
(Mutamba - "	Strychnos		
Kotowapasi-racines		Chinamora.	Trempées dans l'eau; bues 3-4 fois par jour, jusqu'à la guérison.
La Syphilis est guérite par:			
Indazegungwo-l'insect de la hutte avec nyemo haricots	—	Melsetter.	4 insects boullis avec nyemo; 2 tasses de jus bues chaque jour 1 Semaine
Mutenderwa-racines		Mozambique	Trempées et bues 1 semai:
Monyka Munhurwa ra--cines avec Pow Pow-racines	Ocimum americanum	Wedza	Trempées et bues 1 sem. Même traitm.pour gonorrh.
Gowa-racines	Acacia erubescens	"	Brûlées; la cendre appliquée sur éruption;en guér
Chimukondepasi-tige	Bridelia micrautha.	Chiduku.	Brûlée; la cendre appliq. sur éruption pour 2 jours on en lave et repète 3 foi
(Chikwarimbe-racines	Nicotiana rustica.	Wedza.	Mâchées et trempées;bues pour 2 semaines.
(Mozeze - racines.	Albizzia adianthifolia		
Une éruption est mise à l'épreuve pour la syphilis par:			
Hapa-racines ou tige	Nymphaea calliantha.	Wedza.	Mâchées et trempées; une tache rouge sera montrée sur penis.
Chiwawa-racines.	Khaya nyasica	"	Pulvérisées et appliquée sur éruption 2 fois, sera guérit.
Mutamba-fruit et semence.	Strychnos	"	Cuit; enduit sur éruptio une fois par jour jusqu'. la guérison.
Pfuta-fruit.	Ricimus communis	Buhera	grain pulvérisé, appliqu sur éruption 2-3 semaine
(Pandachirimo-racin			
(Makukudzi-débris de la rivière		Nord.	Brûlées, la cendre appliq sur éruption.

Noms en Shona.	Noms Botanique.	Région.	Mode d'emploi.
(Mufufu -racines. (Mutamba- " (Chikuhguru "	Securidaka longit. Strychnos	Nord.	Bouilliés, jus bu 3-4 fois par jour, pour une semaine ou plus.
La guérison des convulsions épileptiques.			
Chikumbuchetamba-tige.		Melsetter.	Mâchée et trempée; jus bu une fois par mois, pour 4 mois;on vomit.
Rukato-racines. xxxxxx ensuite: Musikavakadzi-racines ensuite: Rwagara-racines.	Toddalia asiatica Vernonia colorata	Makoni.	Buillées, bues; on vomit Mâchées et enduites le corps et visage. Broyées at mangées avec bouillon.
Gopo- feuilles et racines.	Anthocleista zambeziaca.	"	Trempéeset bues un peu, on peut mourir si prit beaucoup. On boit de l'eau beaucoup.
Mudlowa-racines. et l'écorce.		Maranke.	Cuites dans lait, bues 2 fois par jour pour 3 mois; cause diarrhoea.
Tukurura-racines.	Poliostigma thonningii.	Wedza.	Cuites avec tripes de chèvre; mangées et bues on vomit.
Mutswairo-racines.	Indigofera confusa.	"	Mangées pour quelques jours.
Rukawa-racines.	Combretum zeyheri	"	Mâchées et pulvérisées; bues dans la bière pour 3 mois.
Mufandi-Chimuka--racines.	Sorghum caffrorum.	"	Pulvérisées et trempées bues 2 fois par jour pour une semaine.
(Rugumudzambgwa-rac. (Rukato-racines.	Toddalia asiatica	Nord.	Bouilliés, jus bu pour une semaine.
Mungiri- racines.	Grewia cordata	Chinamora	Trempées et mangées avec bouillon une fois par jour jusqu'à la guérison.

Noms en Shona.	Noms botaniques.	Région.	Mode d'emploi.
	Pour la guérison d'un fou.		
Bungamere-racines.	Landolphia kirkii.	Melsetter.	Broyées et mangées avec bouillon une fois par jour pour une semaine.
Mutondochuru-racines.	Schotia brachypetala	Makoni.	Broyées; mangées une cuille à soupe avec bouillon pour 2-3 semaines.
Rumpangara-parasite et tige.	Elephantorrhiza elephantina	"	Broyées et bues pour une semaine.
Remunundurwa-parasite			Pressée etversée sur le patient qui va devoiler ses problèmes.
Gwenanguruwe-racines	Smilax kraussiana	Chiduka.	Pulvérisées et mangées avec bouillon pour une semaine; guérit l'effroi.
Ngurudzia-racines		Maranke.	Cuites avec millet, mangées 2 fois par jour, 1 mois.
(Munhondo-racines. (Murima-racines. (Mussori-tige.	Julbernardia globiflora Commiphora fischeri.	Wedza	Trempées, jus cuit avec bouillon, mangées. Aussi à inhaler vapeur de la même médicine. Le patient entre dans coma pour 3 heures. On le fait 3 fois par mois.
Mushowo- feuilles et racines?	Monates glaber.	Wedza.	Feuilles enduites sur la figure; racines trempées et mangées avec bouillon jusqu'a la guérison.
Muzora-racines.	Commiphora fischeri	"	Mâchées et trempées; versée sur la figure tous le jours Devienne calme.
Munonde-l'écorse	Ficus capensis	Manyika	Hachée et appliquée sur la tête partout; on la met le matin et enlevé le soir, pour 7 jours.
(Muchachara-racines (Mujenje -racines	Parinari capense. Diospyros batocana. ou mespiliformis.	Buhera	cuites avec dinde plumé; mangées et bues 5 jours.

Noms en Shona	Noms botaniques.	Région.	Mode d'emploi.
(Mudzambiringwa racines.	Carissa edulis	Nord.	Pulvérisées, trempées et versées sur le patient avec l'huile.
(Muunga- "	Acasia sieberiana		
	Pour guérir les maux de ventre des enfants.		
La fièvre de l'enfant est guérie:			
Rambatoko-racines	Strychnos spinosa.	Chinamora.	Trempées et chauffées; jus bu , une bouteille.
Les vers intestinaux:			
Mutundura-racines.	Garcinia buchananii.	Manyika.	Trempées et mangées avec bouillon; les vers en sort.
Vermine dans la tête.			
Mutowa-racines.	Azanza gorckeana	Wedza.	Brûlées; mixées avec l'huile et enduite.
Nyapunhu-racines.	Pavetta schunianniana.	Manyika	Hachées et trempées; à laver la tête trois fois.
Mago- guèpier.	-	Buhera.	Brûlé et mixé avec l'huile à enguire la tête.
Chinamahwe-racines.		Nord.	Brûlées et appliquées sur la tête avec l'huile.
	Médicine pour écarter une sorcière.		
Kataza -racines.		Makoni.	Pulvérisées tremp. et versées avec un oeuf à la coque dans un trou devant la porte; l'odeur mauvaise écartera la sorcière.
(Gadzi-racines. Chiunga- "	Acacia Karroo.	Wedza.	Mixées et placées dans les trous autour la hutte
Mukute- racines.	Garcinia buchamanii.	Manyika.	Deux racines acrochées au -dessus de la porte.

16	Noms en Shona.	Noms botanique.	Région.	Mode d'emploi.
		Médicine d'épreuve pour une sorcière.		
	(Mufera-racines (Muwaya- "	Sclerocarya caffra. Pterocarpus rotundifol.	Buhera.	Pulvérisées; trempées et bues ; va vomir si claire.
	Kapandi- racines.	Erythrophleum guineense	Sinoia	Pulvérisées, trempées dans la bière, bues 2 tasses, l'estomac se gonfle.
	Muteyo -racines.	Crossopteryx febrifuga	Partout.	Trempées et bues ; l'estomac se gonfle.
		Médicine pour trouver un voleur.		
	(Rukwa-parasite. (Mutondo-racines.	Cordila africana.	Melsetter.	Broyées et versées sur l'endroit du larcin. le lendemain, le voleur sera sur place.
		Médicine pour la bonne fortune. (à inviter la clientèle).		
	Mukwambodini-racines et feuilles.	de la famille de Garcinia.	Melsetter.	jus enduit sur le corps.
	Tinochenerama-racines		"	Broyées et brûlées dans la boutique.
	(Kabaza-racines. (Chivunga " (Mwangarara " (Machawa " Mwangarara-racines.	Acacia sieberiana.	Chiduku. Maranke.	Pulvérisées, mixées avec l'huile, et enduire corps. Pulvérisees, mixées avec l'huile et enduire le corp
	Mukoka-racines.	Acacia campylacantha.	Wedza.	" " " "
	Mubvumira-racines.	Kirkia acuminata.	"	Pulvérisées et brûlées une fois dans la hutte.
	Muchakata-racines.	Parinari mobola.	Manyika.	Pulvérisées, mixées en l'huile et enduire corps.
	(Zibute-racines. (Mutiungadyiwa-racines.	Androstachys johnsonii Dombeya rotundifolia.	Mozambique	Bouilliés,le nganga à arroser le patron de la boutique.

CHAPITRE II - LE BRASSAGE DE LA BIÈRE CHEZ KUARANGAS

Voici la méthode du brassage de la bière africaine qui est, à la fois, la joie de leur vie et l'apaisement des esprits en colère.

On utilise, d'habitude, deux sortes de grains pour le brassage de cette bière : le rupoko, alternativement appelé rukweza (le millet - du nom botanique eleusine corakana), considéré comme le meilleur, et mhunga (une variété basse de la même famille du millet, du nom botanique pennisetum typhoides). La bière peut être faite et est, en effet, faite de chacun de ces grains séparément, mais dans un certain nombre de régions le meilleur résultat est obtenu par un mélange de ces deux grains en proportion égale. Un autre mélange favori est fait, dans quelques régions, dans la proportion de 2/3 de mhunga et 1/3 de rupoko.

La chose importante à rappeler dans cet aspect est que tout mélange doit être effectué après la germination et le séchage de chaque grain séparément, puisqu'on prend plus de temps pour la germination de mhunga que pour celle de rupoko, et la germination séchée de tous les deux peut se garder sans être abîmée pour n'importe quelle durée de temps.

Il faut huit à dix jours pour brasser de la bière africaine, qui devrait être ensuite consommée dans les deux jours à suivre, puisque si on la laisse inconsommée pour une durée plus longue, et surtout débouchée, alors elle perd son goût et sa puissance.

Le grain doit être d'abord trempé dans l'eau pour 24 heures. Il y a des manières différentes de trempage :

1) On peut le placer dans un trou naturel sur un rocher dans le jardin, où l'on verse assez d'eau pour le recouvrir :
2) On peut le mettre dans un pot, moitié rempli, ensuite rempli d'eau ; il doit se gonfler jusqu'à la surface quand il est bien trempé ; et
3) On peut le mettre dans un sac de calicot et ensuite l'enfoncer dans l'eau dans quelque récipient.

La première et la deuxième méthodes sont les plus communes.

Le grain trempé est alors enveloppé dans un sac (ou simplement pilé dans un tas) et placé dans un endroit chaud, de préférence dans la hutte, mais pas près du feu, pour une période de germination durant deux ou trois jours dans un climat chaud, ou trois ou quatre jours dans un climat froid. Si on l'enveloppe dans un sac, on le couvre avec une grosse pierre pour le tenir au chaud, mais s'il est dans un tas on le couvre avec de l'herbe sèche, même de sacs vides, pour la même raison. C'est ici que le temps varie pour la germination de chacun des

deux grains et, en tout cas, rien n'est fait jusqu'à la germination complète, lorsqu'on voit apparaître des plumules poussées de quelques deux ou trois centimètres, qui sont alors examinées et peut-être laissées pour plus tard si elles sont insuffisamment poussées.

Le grain maintenant bien germé est cassé dans les mains en petits morceaux et mis sur le rocher pour sécher au soleil, encore mixé avec de l'herbe pour le protéger. La durée de séchage peut aussi être variable, selon les conditions atmosphériques. Un jour peut suffire sous le soleil brillant, mais par temps froid il faut deux ou trois jours. Quand il est exposé au soleil les enfants le veillent contre les oiseaux sauvages. Quand il est bien sec les femmes le vannent pour écarter toute matière étrangère. C'est à ce moment qu'on fait le mixage entre les deux grains : rumuko doit germer et sécher un ou deux jours plus tôt et ensuite être mis de côté dans un pot, jusqu'à l'arrivée de mhunga.

Le grain dans cet état, séparé ou mixé dans la proportion désirée, est alors broyé dans une farine rude, qui a été versée dans un grand pot à moitié plein d'eau bouillante, mis sur le feu bien avant. Une petite partie de cette farine est mise de côté pour être ajoutée dans le stade final du brassage.

Dans presque tous les cas de brassage de bière, un petit pot est d'abord préparé avant tout autre ; il est toujours dédié à l'esprit de la famille, "Mudzimu".

La meilleure méthode pour verser la farine dans l'eau bouillante est de la mixer d'abord dans l'eau froide et ensuite de verser la légère pâte dans l'eau bouillante en remuant tout le temps ; mais dans d'autres régions, la farine est versée dans le pot contenant de l'eau chaude pas encore bouillante, et bien remuée jusqu'à complet versement.

On fait bouillir le pot, en remuant, pendant une heure. Le liquide obtenu s'appelle alors "masvusvu" (synonyme maburo), quand on l'enlève du feu et qu'on le verse dans un pot avec plus large. Quand le liquide refroidit un peu, on y ajoute davantage d'eau et le pot est alors bouché par un autre pot plus petit, pour se reposer 24 heures, jusqu'à ce qu'il devienne aigre. On peut le laisser reposer encore un jour, si en le goûtant on le trouve trop doux.

Quand il est pleinement aigre, le liquide s'appelle "mhanga", une sorte de bière fermentée qui sert de base pour le brassage final. On le met alors sur le feu pour le laisser bouillir durant trois ou quatre heures, jusqu'à ce que son contenu soit réduit à la moitié du pot par évaporation.

Le contenu est alors vidé dans un autre pot sec et laissé cacheté pendant deux jours pour maturation. Après cela, le restant de la farine germinée est alors ajouté au pot, remué, et le liquide est alors appelé "maheu", ou la bière douce, qui pourrait être bue le lendemain. L'addition de la farine germinée à la bière douce se fait pour raison de fermentation, c'est-à-dire pour la faire alcooliquement forte.

A cette étape, surtout si l'on fait une grande quantité de bière, beaucoup de la farine germinée serait laissée disponible pour être utilisée maintenant en conjonction avec maheu : On verserait cette farine dans un autre pot avec de l'eau bouillante (comme c'était dans le premier cas) et le contenu, après avoir bouilli durant une heure, serait laissé à refroidir et ensuite versé dans le grand récipient avec la bière douce "maheu", qui va se s'élever rapidement au bout de quelques minutes, et même déborder si le récipient n'est pas assez grand.

Le traitement de la bière douce se fait donc par deux voies :
1) on y ajoute d'abord une quantité de la farine germinée pour raison de fermentation, afin de faire une bière alcoolisée, et
2) on y ajoute ensuite la farine germinée déjà bouillie, pour en augmenter sa quantité, et en même temps pour en accélérer la fermentation.

Après un jour de fermentation le maheu passe alors par un tamis ("tsunguru"), fait anciennement de l'herbe appelée "murara", dans un autre pot sec, ou plusieurs autres pots secs, où seulement de la bière pure et de fins sédiments réussissent à passer pour la consommation humaine. Les autres sédiments restés dans le tamis sont donnés comme nourriture aux oiseaux ou aux cochons.

Quand la bière est tamisée dans les pots, elle est alors prête pour la consommation, mais on ne la touche jamais avant d'être mise (tous les pots) sur la petite plateforme toujours bâtie dans la cuisine où l'on garde les ustensiles, et dédiée à l'esprit de la famille ("mudzimu") par le père de famille, avec une prière. La prière contient des mots d'assurance que la bière a été faite pour l'esprit, afin d'obtenir sa bénédiction pour le bien-être de ses enfants.

Après, la bière est prête pour être consommée par tous les membres de la famille et les invités, et son meilleur goût n'est maintenu que pour les deux jours à suivre. Les récipients bien cachetés peuvent préserver sa puissance plus longtemps, et la bière est alors appelée, "muswa", c'est-à-dire vieille bière, ou bien douce, ou forte,

qui avait été gardée pour quelque temps. Mais c'est seulement dans des cas assez rares qu'on permet à la bière de devenir vieille. Plus souvent on la consomme entièrement le jour même, surtout si l'occasion pour en faire résultait de l'apaisement du "udzinu" : dans le cas où une partie de la bière du petit pot dédié à l'esprit est versée par terre dans la hutte, avec une priere du père de la famille, ou versée sur le tronc d'un arbre dans le jardin, comme une offrande (ou sacrifice), et le restant du petit pot ensuite partagé entre les membres importants de la famille jusqu'à épuisement. Le reste de la bière sera aussi consommé par la famille joyeuse et leurs invités, accompagné par des danses et chants, la fête habituelle de toutes ces parties de beuverie.

La bière est toujours brassée par les vieilles femmes en retour d'âge, en signe de respect pour l'esprit de la famille, le "udzinu".

CHAPITRE III - LA MUSIQUE D'AGISYMBA

Nous avons recueilli quelques 500 chansons traditionnelles qui occupent maintenant notre attention pour leur transcription dans une sorte de notation musicale (leur traduction et leur édition pour l'héritage des enfants d'AgiSymba).

Aucune de ces chansons n'est apparemment assez vieilles pour jeter la lumière sur l'histoire racontée par leurs paroles. Elles ont été toutes chantées par les gens les plus vieux de chaque région et la plupart de leurs mélodies étaient déjà inconnues aux jeunes générations de nos jours. Ceci peut suggérer que l'art musical, au contraire des lois coutumières, n'a pas eu une vie prolongée, ce qui est dû sans doute au manque d'écriture, mais avait été la création rarement transmise d'une génération, ou empruntée par des générations suivantes qui avaient créé de la musique de leur propre gré.

Ceci devient davantage évident de nos jours, quand on voit la musique africaine d'aujourd'hui plus prochement apparentée à la musique occidentale, surtout au jazz, qu'à la musique traditionnelle de leurs générations précédentes, et nous pensons que très bientôt la musique africaine moderne va casser tous ses liens avec leur culture traditionnelle en faveur d'une variation locale du jazz occidental. Ce qui sera encore plus déplorable, parce que nous trouvons parmi les mélodies sauvées de l'oubli des matériaux de beaucoup supérieurs à tout ce que le jazz moderne peut nous offrir. Ceci, d'ailleurs, signifie qu'un des plus beaux héritages d'AgiSymba, sa création artistique spontanée - la musique, qui pour beaucoup est conforme à la qualification socratique d'avoir la souplesse de pénétrer dans les parties les plus profondes de l'âme de l'homme -, serait bientôt perdue à jamais.

La musique traditionnelle d'AgiSymba n'est pas encore tout à fait oblitérée ; un nombre de chansons égal au nôtre pourrait encore être recueilli, nous pensons, auprès des vieillards, hommes et femmes, dans les régions les plus inaccessibles par une voiture, si le gouvernement ou des institutions culturelles réalisent leur valeur pour la postérité, mais si rien n'est fait, alors notre collection serait le seul héritage musical ainsi préservé.

Nous aurions, sans doute, des difficultés à transposer la musique africaine dans la notation occidentale, puisque notre gamme tonique

semble être insuffisante pour donner l'intonation complète de la voix à un quart de ton si fréquemment utilisée par les chanteurs d'Agily ba. Tout de même, la mélodie à une simple voix sera toujours là et c'est ainsi que les enfants d'Agi mba pourraient l'utiliser et la moduler selon leur propre gré, en restant toujours fiers de leur belle et digne tradition.

Une analyse complète de la musique d'Agisymba a paru ailleurs, avec la mélodie et les solos individuels de chaque chanson, traduites en anglais et en français. Il serait assez de dire ici que la plupart de cette musique est basée sur une série de phrases alternatives, chantées à l'unisson, souvent avec un chanteur solo exaltant sa propre originalité, suivi par la partie du refrain d'un choeur. Le choeur a souvent des partitions chantées en superposition ou chevauchée qui donnent l'effet d'une harmonie connue dans la gamme tonique.

Très souvent le soliste répète sa partition plusieurs fois, s'il est à court d'idées spontanées pour un moment, jusqu'à ce que sa création intérieure lui fournisse les idées fraîches, et s'il n'y arrive pas, alors un autre chanteur de la partition du choeur se lancera pour prendre la tête, quand une nouvelle force et vitalité est donnée à la chanson. On peut y noter que les hommes et les femmes y chantent ensemble, souvent les solos prennent la tête.

Un de ces poèmes le sortilège des oiseaux, celui raconte d'un envoi à l'homme, avec prédominance de chanson de guerre à l'enterrement des chefs, mais il les groupes principaux de la plupart des provinces centrales, ce qui s'accorde bien avec la région politique de ces gens, et avec les différentes leçons, danses ou parties de cière, préférées par les peuples des provinces voisines, leurs relations politiques et culturelles. Mais les deux entre eux, il y a toujours des idées d'activité quotidienne de leur vie, comme les chansons de chasse, de pêche, de battage, les chansons d'enfants et les chansons de lutte.

Le plus souvent utilisé est le xylophone, accompagné par les tambours, qui sont aussi souvent fabriqués à la maison, appelés "ngoma", dont le son est produit par la frappe avec un tambour, d'un côté d'un tronc creux (généralement d'un arbre de 1 m. x 15 cm.), sur lequel sont tendues des peaux de zèbres ou de bœufs (de 30 cm. de diamètre), et tambours à deux côtés, juxtaposés comme les tambours d'un piano - le violoncelle. Ainsi on obtient profondeur une musique excellente.

CHAPITRE IV - LE FOLKLORE D'AGISYMBA

Le folklore d'AgiSymba est un sujet d'exploration très vaste qui pourrait peut-être produire nombre de tomes de beaux contes, encore bien rappelés par les jeunes et les vieux.

L'histoire traditionnelle et les lois coutumières ont été seulement dans la pensée et les mains des vieillards, qui avaient le devoir de les porter intactes et de les passer dans le même état aux dirigeants succédants. Mais les contes traditionnels ont été racontés à tout le monde, jeunes et vieux, et ont été au contraire également retenus par tout le monde, en raison de leur esprit, leur sagesse morale, leur divertissement de la soirée et leur jolie traduction, quand le conteur avait des qualités d'artiste expressif.

Comme tous les peuples primitifs d'autres parties du monde, les gens d'AgiSymba, eux aussi, ont tiré leurs histoires ou fables du comportement des animaux, réfléchissant leurs propres passions, gourmandise, bravoure et la chute. Et de ces animaux, le lapin et la hyène étaient, peut-être, les personnifications les plus notables, représentant presque toutes les facettes de la gloire et de la chute humaine.

Il serait impossible pour nous d'insérer tous les contes que nous avons recueillis, car ceci dépasserait sans doute la limite de cette thèse, déjà assez volumineuse, mais nous espérons que ce que nous exposons ici par la voie de quelques contes sélectionnés de notre collection pourrait induire les instituteurs locaux à faire de leur mieux parmi les vieillards encore vivants dans leurs régions, pour sauver tout ce qu'on peut encore sauver au moins de la tradition folklorique qui s'éteint si rapidement sous l'influence occidentale.

Une telle action, entreprise peut-être sous les auspices du Ministère de la Culture et celui de l'Education nationale, pourrait produire un germe de la littérature d'AgiSymba, dont la postérité serait très fière.

Autant que l'espace nous le permet, nous présentons ici un échantillon au propre du folklore d'AgiSymba, dont quelques contes sont bien connus des gens de tout âge, d'autres n'étant connus que de peu de monde. Quelques uns sont de simples fables, d'autres des contes chantants, et il y a aussi une légende historique. Les voici racontés par les gens de tous âges.

1) Le lapin et la hyène.

Il y avait une fois le temps où une hyène s'enamourait d'une fille appelée Mapureni. Le lapin en est devenu jaloux et chercha des moyens pour les séparer.

Un jour le lapin est venu chez la fille et la trouva en train d'enfiler des perles avec d'autres filles amies. Quand les filles ont vu le lapin, elles l'ont salué : "Hello Monsieur Lapin", à quoi il retourna "Hello filles et hello tante Mapureni".

L'hôtesse lui demanda tout de suite s'il a vu la hyène. "Oui", répondit le lapin, "la hyène était mon cheval que j'ai laissé derrière moi". Les filles ont été surprises d'entendre cela et pensèrent que le lapin mentait. Quand elles lui ont dit qu'elles ne le croyaient pas, le lapin répondit qu'il avait dit la vérité et qu'il pourrait le leur prouver.

Aussitôt que le lapin les quitta, la hyène est venue voir son amie. Quand elle commença à leur parler, les filles éprouvèrent de la honte. Une d'elle, appelée Makadei, demanda à la hyène :

"Est-ce vrai que tu es le cheval du lapin ?"

La hyène très surprise demanda : "Tu me dis tout ça ?"

"Oui", répondit la fille

"Qui t'avait dit ça ?" demanda la hyène

"Les autres m'ont dit ça !" répondit la fille

La hyène demanda, alors, où se trouvait le lapin et les filles lui ont répondu qu'il était rentré chez lui. La hyène courut après le lapin et l'atteignit avant qu'il ne fut rentré chez lui.

Quand le lapin vit la hyène il la salua : "Hello, oncle hyène !", mais cette dernière étant très fâchée n'a pas répondu.

"Qu'est-ce que tu as dit à la fille de Chimamat ta ?" demanda la hyène à son compagnon.

"Je ne lui ai rien dit" répondit le lapin, "et si tu ne me crois pas, alors retournons chez elles pour leur demander", ajouta-t-il.

Le lapin étant déterminé à prouver aux filles que la hyène était son cheval dit "je suis très malade et je ne peux pas marcher"!

"Je m'en fous si tu es malade ou non, allons-y", répondit la hyène.

Le lapin trouva un bâton et commença à marcher en boitant. Ayant vu que le lapin marchait si lentement, la hyène dit :

"Viens ! Je te porterai sur mon dos, et comme ça, nous arriverons plus vite". Après l'avoir assis sur son dos, ils ont fait quelques pas

et le lapin dit : "Accroche une corde autour de ton cou, pour que je puisse me tenir, de peur que je ne tombe".

La sotte de hyène a fait ce que le lapin lui a demandé et le lapin se tenait à la corde comme aux rênes d'un cheval.

Dès qu'ils atteignirent l'endroit des filles, le lapin a commencé à crier et battre le dos de la hyène, de même façon qu'un cavalier ferait avec son propre cheval. La hyène courut très vite en passant les filles. Quand ils s'arrêtèrent, le lapin sauta du dos de la hyène et retourna chez les filles en riant :

"Avez-vous vu à quelle vitesse courut mon cheval ?" demanda-t-il.

"Où as-tu laissé la hyène ?" demandèrent les filles.

"Elle se repose, à juste titre, après avoir couru si vite", répondit le lapin.

En conséquence, Lapureni s'était abstenue de faire la cour à la hyène.

---

2) L'homme et sa femme frappés par la faim.

Il y avait un homme et une femme très pauvres qui n'avaient pas de nourriture et étaient sur le point de se séparer à cause de cela.

Un jour, ils ont pensé à un projet qui leur apporterait de la nourriture. Ils projetèrent d'aller et de voler du grain d'un grenier appartenant à un certain vieil homme. Ainsi, ils sont arrivés au village du vieil homme et allèrent dans la direction du grenier.

Avant l'entrée du mari dans le grenier, sa femme lui dit : "Quand tu es dedans, tu dois m'appeler pour que je puisse venir t'aider à sortir du grain".

Le mari entra le premier et commença à crier comme sa femme le lui avait recommandé. "Tu fais beaucoup de bruit, les gens t'entendront", dit la femme pour le calmer. Mais le mari continuait à crier, comme se réjouissant de faire du pillage, et les hommes du village se sont réveillés, ont attrapé le voleur et l'ont tué. La femme s'échappa.

---

3) Le lapin et le babouin qui a volé la chèvre.

Ceci est arrivé quand tous les deux manquaient de viande, qui ne pouvait être obtenue nulle part dans la région de leur demeure.

Ainsi,ils ont décidé d'aller pendant la nuit dans le village le plus proche pour y voler une chèvre. L'action faite, ils s'en retournèrent chez eux avec un gros bouc. Mais il n'y avait pas d'eau pour cuire le

gibier et l'endroit le plus proche où l'on pourrait obtenir de l'eau, c'était le même village, celui où ils avaient volé le bouc.

Le babouin envoya le lapin chercher de l'eau au même village, mais avec des instructions prudentes :

"Vas au village pour leur demander de l'eau, mais ne leur dis pas que nous en voulons pour cuire de la viande, mais seulement pour en boire" lui recommanda le babouin en lui donnant un morceau de viande crue pour son service.

Le lapin se mit d'accord, mais avec ruse, il contrefit les instructions du babouin. En se mettant sur la route, il commença à crier : "J'étais envoyé par le babouin pour demander de l'eau pour cuire de la viande de bouc". A quoi le babouin,en l'entendant, riposta : "Retourne ! je ne t'ai pas dit ça !"

Le lapin se retourna, eut un autre morceau de viande pour achever sa mission sans faute, mais il répéta plusieurs fois sa ruse, et chaque fois un morceau frais de viande lui était donné, jusqu'au moment où il eut consommé le bouc tout seul, sans que le babouin l'ait partagé.

---

4) Dumbujena était un sot garçon.

Au jour le garçon mena son bétail à la rivière où il rencontra un crocodile qu'il salua.

"Tu veux du poisson ?" demanda le crococile.

'Oui", répondit le garçon.

"Alors, descend et je te donnerai du poisson" dit le crocodile.

"Non, je ne sais pas marcher dans l'eau", répondit le garçon,

"mais si tu veux me donner du poisson, alors attrape-le et apporte-le moi chez moi demain".

Le crocodile se mit d'accord, à condition que le garçon le ramène sur son dos au retour, puisqu'il ne pourrait pas se déplacer si aisément sur la terre. Le garçon consentit.

Le lendemain, le crocodile arriva chez le garçon avec une bonne quantité de poisson qu'il lui donnât en disant :

"Maintenant, emporte-moi sur ton dos chez moi".

Le garçon y consentit et porta le crocodile sur son dos à la rivière.

En route, il rencontra un certain vieil homme qui fut surpris de voir une telle entreprise :

"Es-tu fou de porter un crocodile vivant sur ton dos ?" demanda -t-il au garçon. Le crocodile dit au garçon de répondre au vieil homme qu'il était cruel.

"Tu es cruel, ne sais-tu pas que le crocodile ne peut pas marcher sur la terre ?" répondit le garçon. Le vieil homme haussa les épaules et continua son chemin.

Plus loin, ils ont rencontré un autre homme qui demanda :

"Qu'est-ce qui t'es arrivé d'être capable de porter un crocodile sur ton dos ?" Le crocodile dit au garçon de répondre que cela ne le concernait pas. Le garçon répéta l'instruction du crocodile et ils continuèrent leur chemin.

Quand ils atteignirent la rivière, le garçon dit au crocodile :

"Tu descends maintenant", mais le crocodile répondit :

"Non, je ne peux pas, porte-moi juste au milieu de la rivière et laisse moi là".

Le garçon le fit et quand ils furent au milieu de la rivière, le crocodile l'enfonca dans l'eau et le tua.

---

5) Vakufambira et ses filles.

Il était une fois un vieil homme qui avait 12 enfants, seulement des filles. Celles-ci s'amourachèrent de 12 garçons, eux aussi d'une seule famille. Les filles ne savaient pas que leurs amis les garçons se changeaient en hyènes.

Un jour les filles ont invité leurs amis les garçons pour venir passer une fin de semaine avec eux. Les garçons vinrent, et chaque fille tua un poulet pour un garçon, mais quand elles leur donnèrent sadza (la nourriture de base d'un africain, faite de farine de maïs), avec de la viande à manger, ils n'ont pas aimé sadza, (parce que les hyènes ne la mangent pas), et n'ont mangé que de la viande. Ils ont prétendu avoir mangé sadza, mais en fait ils l'avaient mise dans les poches de leurs pantalons.

Les filles ne savaient rien de tout cela, mais quand les pantalons ont été sales, elles ont demandé aux garçons si elles pouvaient les porter à la rivière pour les laver. Les garçons ne pouvaient le leur refuser, ainsi les filles les ont emporté à la rivière.

Une des filles a dit "il y a quelque chose qui ne sent pas bon dans les vêtements de mon garçon". Alors, elles ont trouvé que c'était la nourriture qui sentait mauvais. Elles ont, donc, laissé les vêtements à la

rivière et retournèrent près des garçons pour leur demander de quoi il s'agissait. Mais les garçons s'enfuirent comme les hyènes, dès qu'ils virent les filles revenir [illegible] être enta, perdant leurs filles aussi.

---

6) Le lapin et le babouin.

Ce conte avait été raconté par un garçon-écolier de 9 ans, appelé Freedom Manytimo du Ghibi, comme il l'avait retenu de ses grands-parents

Il y avait une fois une bataille entre le lapin et le babouin, quand ce dernier avait cassé les côtes du lapin :

"Tu m'[illegible] cassé les côtes, tu dois m'en payer une récompense !" dit le lapin au babouin. Celui-ci donna au lapin une houe en récompense.

Le lapin, ensuite, est allé se promener avec sa houe. En route il a vu des filles creuser la terre avec des bâtons pour attraper une souris (dont les peuples d'Agi-Bymba consomment la viande).

"Pourquoi ne me demandes-tu pas de te donner une houe", dit-il à une des filles. "C'est plus facile de creuser avec une houe qu'un bâton !". Les filles ont pris la houe et ont attrapé la souris, mais elles ont cassé le manche, dans ce travail.

"Tu m'as cassé la houe, celle que m'avait donnée le babouin pour m'avoir cassé les côtes. Tu dois me payer pour m'avoir cassé la houe !" dit le lapin aux filles. Elles la lui ont payée avec la souris.

Le lapin continua son chemin, quand il vit une vieille femme manger gaiza qui était trempé dans les blessures de son corps, pour la savourer. "Pourquoi ne me demandes-tu pas de te donner ma souris pour [illegible] avec la [illegible] !" lui dit le lapin.

"Oui, donne-la moi, s'il te plaît, car je n'ai rien à manger avec ce gaiza!" répondit la vieille femme.

"D'accord, [illegible] ne mange pas toute la viande" dit le lapin ; mais la femme a mangé toute la viande elle-même.

Ensuite le lapin dit "tu as mangé toute la souris, la même que les filles m'ont payée pour avoir cassé la houe qui m'avait été donnée par le babouin pour avoir cassé mes côtes ; tu dois m'en payer".

La femme lui donna un pot d'argile.

Le lapin reprit son chemin et vit des chasseurs rôtir de la viande.

"Est-ce que la viande rôtie est plus savoureuse que la viande cuite ?" leur demanda-t-il. "Non, mais nous n'avons pas de pot" répondirent les chasseurs. "Puis-je vous donner le mien", leur demanda-t-il, " et après l'avoir utilisé, vous pourrez me le rendre", ajouta-t-il.

Les chasseurs ont pris le pot et y cuirent leur viande, mais ils le cassèrent dans l'opération.

Ensuite le lapin dit : "Vous avez cassé mon pot, le même que m'avait donné une vieille femme pour m'avoir mangé toute la souris qui m'était donnée par les filles pour m'avoir cassé la houe, qui m'avait été donnée par le babouin pour m'avoir cassé les côtes ; vous devez m'en payer !". Les chasseurs lui ont donné une hache.

Le lapin repris son chemin, et il vit une bécasse gratter un arbre avec son bec.

"Pourquoi ne me demandes-tu pas de te donner une hache ?" dit le lapin. "Peux-tu me donner la hache ?" demanda la bécasse.

La hache lui était donnée et bientôt la bécasse l'avait cassée. Le lapin ensuite lui dit : "tu m'as cassé la hache qui m'était donnée par... etc... etc... tu dois m'en payer".

La bécasse donna au lapin des vers.

Le lapin reprit son chemin jusqu'à l'arrivée à un village, où il vit une poule chercher de la nourriture.

"Pourquoi ne me demandes-tu pas de te donner des vers" dit-il à la poule. "Oui, tu peux m'en donner" répondit la poule.

Le lapin lui donna des vers et lui demanda de ne pas tous les manger. Mais comme ils étaient très bons, la poule les a mangés tous.

Ensuite le lapin dit à la poule : "Tu as mangé tous mes vers qui m'ont été donnés etc... etc... tu dois m'en payer".

La poule lui a donné une plume.

Le lapin reprit son chemin, lorsqu'il rencontra un Swikiro (lhomme possédé d'un esprit), qui avait besoin d'une plume pour sa jouissance.

"Pourquoi ne me demandes-tu pas de te donner la plume ?""Je peux t'en donner une !", dit-il au Swikiro.

Le swikiro prit la plume qui bientôt était cassée.

Le lapin lui dit alors : "tu as cassé ma plume qui m'était donnée par... etc... etc...- tu dois m'en payer".

Le swikiro lui donna un morceau de viande.

Le lapin reprit son chemin et rencontra une hyène qui cherchait de la nourriture.

"Pourquoi ne me demandes-tu pas de te donner de la viande" dit-il. La hyène demanda la viande et la mangea toute.

Le lapin dit alors à la hyène "tu as mangé toute ma viande qui m'était donnée ... etc.. etc... tu dois m'en payer !".

La hyène lui répondit : "Va-t-en, tu vas trouver quelqu'un qui va te payer pour moi".

Le lapin s'en alla, mais il ne vit personne pour lui en payer et la hyène avait disparu.

---

7) La légende de la rivière Nyavasikana.

(Nyavasikana ou Nyamasakana est un affluent du Chiredzi, et tous les deux sont les affluents du fleuve Lundi, au sud du pays).

Dans le pays [illegible] Somani - la région des anciens [illegible] connus comme Shangaans, qui occupaient autrefois les parties méridionales d'Agi ymba, se trouve la rivière Nyavasikana, près de l'hôpital Chidu u.

Il y avait une fois cinq filles qui s'approvisionnaient d'eau à cette rivière. Un jour chaque fille remplit son pot d'eau et les mirent sur la rive de la rivière. Ensuite toutes les filles entrèrent dans un étang de la rivière pour se baigner. Un peu plus tard une vieille femme est apparue sur la scène et leur demanda de l'eau à boire.

Elle leur dit : "Donnez-moi, s'il vous plaît, de l'eau à boire".

"Nous ne voulons pas te donner d'eau parce que [illegible] sur son corps, partout" ont répondu les filles en riant. Mais la plus petite fille [illegible] son propre pot [illegible] à la vieille [illegible]. Après d'avoir bu, la femme dit à la petite fille :

"Est-ce que tu as ton ami avec toi ici ?"

"Pas ici, mais il est chez lui !" répondit la fille.

[illegible] la petite fille de rentrer chez elle [illegible] elle obéit à son ordre.

[illegible] grande pierre roula dans l'étang et [illegible] qui y sont restées encore vivantes, mais ne pouvaient pas s'en [illegible].

[illegible] de l'événement et le raconta à ses parents. [illegible] du village sont descendus à la rivière pour tenter de les sauver de l'immersion.

"Etes-vous encore vivantes ? ont-ils tous demandé.

"[illegible], oui, [illegible] encore vivantes", répondirent-elles.

On avait apporté des perches longues et épaisses de la forêt pour tenter de bouger la grande pierre et de la pousser plus bas, mais tout était en vain, et enfin tout le monde s'en retourna pour la nuit, laissant les filles encore sur place.

Le lendemain, ils sont tous revenus de nouveau pour renouveler leurs efforts, et ils ont répété la question aux filles :

Etes-vous encore vivantes ?". Mais on n'entendait aucune réponse, ce qui les convainquit que les filles étaient mortes. Par la suite ils cessèrent l'effort de pousser la pierre ou d'entrer dans l'étang.

Au lieu de cela, ils ont nommé la pierre : "Dombo ravasikana" = la pierre des filles ; et la rivière "Nyavusikana" = pour les filles

---

8) La légende historique sur le mélange du peuple du Munyaradzi (du Buhera), avec les peuples du Gutu.

Cette légende est bien répandue parmi ces deux groupes de peuples établis dans la région du Gutu, mais elle n'est pas connue des frères du Munyaradzi à travers la rivière à l'est, de la famille de Nyashanu, leur foyer originel. Cela peut signifier que la légende était la création d'un artiste, ou d'un groupe d'artistes de la région du Gutu, qui est liée à une bonne relation de voisinage entre les deux groupes de peuples.

Ceci est aussi la dernière espèce de contes de la partie méridionale du pays. Le restant de la sélection proviendra des parties du nord du pays.

L'histoire de Dukuta : on disait que le chef de Nyashanu épousa une fille appelée Dukuta, la fille d'un chef de Ndau du District de Melsetter, dont le nom n'est pas rappelé. Les circonstances de ce mariage ont été les suivantes :

Il y avait une sévère sécheresse dans la région de Vandau, au sud du pays, et quand un de leur chef mourut, sa fille Dukuta décida de quitter son foyer pour chercher de la nourriture et un mari.

Il est arrivé qu'elle entra dans la région de Buhera (le pays du chef Nyashanu) et rencontra d'abord des femmes qui cherchaient du bois pour le feu. Les femmes ont demandé à la fille étrangère d'où elle venait, et la fille leur répondit qu'elle venait de l'est. Puis qu'elle était affamée et n'avait personne pour la soigner, c'est pourquoi elle errait. Les femmes ont alors décidé de la mener au chef Nyashanu. Le chef l'ayant vue, ordonna à Vahosi (sa première femme) d'amener l'étrange fille dans sa propre hutte. On ne lui assignait aucun devoir pour au moins les deux premiers jours. Après cela on lui ordonna de soigner le bétail.

Une semaine plus tard elle eut une grande soif dans les champs, en soignant le bétail, et il n'y avait ni pluie, ni eau à boire. Un jour elle apporta un petit pot et c'est à ce moment là qu'un petit nuage se forma et arrosa seulement la région où elle faisait paître le bétail, lui remplissant aussi son pot. Quand elle rentra chez elle, le peuple

fut surpris de la voir mouillée ainsi que son bétail, et son pot plein d'eau. Néanmoins de telles choses se répètèrent plusieurs fois par la suite.

La nouvelle de cette merveille atteint le chef. Il fallait une inspection, puisque le champ était vert et que la récolte commençait à pousser. Le chef envoya trois messagers pour constater si l'histoire était vraie. Ils sont revenus avec des légumes frais, ~~tels que~~ comme des melons, concombres, tous plantés par la fille. C'était donc une preuve véritable de l'histoire, à la suite de quoi le chef appela la fille pour se faire expliquer le miracle. Mais la fille ne pouvait pas dire comment tout cela était arrivé. Elle dit seulement au chef de lui bâtir une hutte, un jour, et de l'achever le jour même, pour lui permettre de lui raconter le secret. Nyashamu fut d'accord.

La hutte fut bâtie en une journée, comme l'avait ordonné la fille, et elle y installa sa demeure. Quand elle entra dans la hutte, elle parla à Nyashanu et aux autres gens restés au dehors. Elle leur dit : "Prenez un pot d'argile noir et une génisse noire ; deux femmes en retour d'âge doivent prendre le pot et mener la génisse noire à la rivière. Quand il pleuvra, elles devront verser de l'eau ramassée au ruisseau sur la génisse et ensuite revenir chez nous et m'apporter le pot rempli. Tout le monde doit rester assis. Le chef Nyashanu doit envoyer deux hommes au sommet de la colline appeler "Hama y a Vahera", en restant debout orientés vers l'est". Ainsi, conclut-elle.

On pourrait rappeler que son discours est admirablement conforme avec le développement historique du peuple d'AmaSymba : d'une part on y voit l'adoration du soleil (deux hommes restant debout orientés vers l'Est), et d'autre part la coutume égyptienne et hébraïque du sacrifice d'une génisse noire (Nombres 19, v.2).

Le chef essaya d'exécuter ses ordres. On a envoyé deux vieilles femmes à la rivière avec une génisse noire et un pot noir et on a envoyé deux hommes au sommet de la colline historique restant debout orientés vers l'Est.

Tandis que les hommes restaient en haut, un petit nuage s'est formé au-dessus de leurs têtes et bientôt commença à s'élargir, puis une lourde pluie tombait à terre. En conséquence les étangs se sont remplis et les rivières commencèrent à couler. Les deux femmes s'abritèrent sous un grand arbre près de la rivière On y plaçait aussi le pot sous le même arbre et la génisse noire restait là aussi.

Dès que la pluie s'arrêta, les femmes achevèrent leur tâche. Le pot était rempli de l'eau tirée de la rivière et on la versa sur la gé-

nisse. Ensuite elles remplirent le pot et l'apportèrent à la fille, y menant aussi la génisse.

A l'arrivée, Dukuta ouvrit la porte, s'empara de l'eau avec un "mukombe" et la but. Elle se servit du même mukombe pour remplir l'assiette d'eau et donner à boire à la génisse, afin de constater si la pluie serait abondante ou non : si la génisse buvait vite, alors la pluie serait abondante, si elle buvait lentement, la pluie serait rare. La génisse l'avait bue vite. Dukuta dit alors à deux femmes de crier ; les autres gens du village, en entendant l'ululement, commencèrent à chanter.

Le chef Nyashanu vint lui aussi honorer la fille. Il lui donna une peau de léopard, une épée, et couvrit son corps avec un tissu noir. Il dit au peuple de ne pas travailler aux champs cette semaine-là, mais de bâtir, au lieu, une meilleure hutte pour Dukuta, plus écartée de ses autres femmes. Les gens ont fait ce qu'on leur ordonnait en bâtissant une large hutte, avec de bons matériaux et un toit bien chaumé. Ensuite Nyashanu leur permit de travailler aux champs.

Dukuta avait aussi un jardin près de sa hutte. Puis, la pluie continuait à tomber et tout le monde était heureux.

Le chef Nyashanu épousa Dukuta et d'elle naquit un garçon, nommé Gotovi, ou Chinamasabwa. Elle ne lui donna que ce seul fils et pas de filles.

A l'époque où le bébé eut six mois, un message est arrivé à Nyashanu, provenant du Mambo de Vahozwi, habitant à Zimbabwé, qui lui disait que le grand Mambo avait entendu parler d'une femme-créatrice de la pluie, demeurant à Buhera.

Nyashanu répondit par un messager que c'était vrai et qu'elle était sa femme. Qu'elle avait un bébé garçon et, pour cette raison, il ne pouvait l'envoyer au Mambo de Vahozwi pour lui rendre le service.

Deux mois plus tard, le Mambo de Mahozwi la demandait de nouveau. Nyashanu ne pouvait pas la refuser et l'envoya aux mains des messagers du Mambo, mais en retenant l'enfant près de lui. Le bébé était soigné par la soeur de Dukuta qui était venue entre temps de leur foyer originel de la région de Vandau et demeurait avec elle.

Dukuta arriva à Zimbabwe, la résidence de Mambo que les messagers informèrent de son arrivée ; elle fut alors reçue en audience. Le Mambo lui dit qu'il avait eu connaissance de sa réputation de créateur de la pluie. Il lui dit aussi qu'il avait bâti un grand barrage pour l'eau, il y a quelques années, mais qu'il restait toujours vide.

Que plusieurs créateurs de la pluie avaient essayé de le remplir, mais qu'ils avaient tous échoué. Un de ces créateurs de la pluie était Phupajena (de la tribu de VaDuma).

Dukuta dit à Mambo de bâtir un abri sur les quatre pôles, au milieu du barrage. On devrait le bâtir plus haut que le barrage lui-même. Elle lui dit aussi de s'y asseoir. Le Mambo obéit à ses instructions et quand il fut assis, Dukuta monta à une colline du voisinage, toute seule. La pluie commença à tomber l'après-midi du jour-même, exactement quand l'ombre des arbres tourna vers l'Est.

Il pleuvait lourdement. Le barrage se remplit, quand il tonna le Mambo tomba à l'eau, mais on le sauva et le remit au sommet, de nouveau. On vit aussi un grand crocodile dans le barrage. Un peu plus tard l'eau débordait et cassait le barrage, mais le Mambo restait encore au sommet de son abri.

Quand la pluie s'arrêta, le Mambo appela ses gens et leur demanda de chercher Dukuta sur les montagnes. Ils la trouvèrent et la descendirent là-bas ~~avec~~ chez lui.

Le Mambo dès lors changea le nom de Dukuta en Marumbi-Warumbidzwa (signifiant "tu as battu tous les autres créateurs de la pluie"), tandis que le vrai sens du verbe "rumbidza" est d'appeler, de louer, de glorifier - ou d'être digne.

Il ajouta:"ton fils resté chez Nyashanu sera appelé "Munyaradzi", signifiant "les peuples heureux" (du verbe nyaradza - confronter, consoler,adoucir, pacifier), puisqu'elle les a fait heureux avec son pouvoir de créer la pluie.

Ensuite il bâtit une hutte pour que Marumbi vive à Zimbabwé où elle était depuis six mois. Ensuite il lui dit de lui apporter son enfant pour le voir. On avait envoyé les messagers à Nyashanu avec les ordres du Mambo; il y consentit, mais il demanda qu'on lui ramène l'enfant avec sa mère. On porta l'enfant à Zimbabwé avec son gardien, la soeur de Dukuta, et les messagers passèrent le message de Nyashanu à Mambo.

Le Mambo nomma alors le garçon Munyaradzi et lui donna deux boucs et une génisse noire.

Il avait aussi demandé à Warumbidza d'exprimer ses propres voeux. Elle lui dit qu'elle voulait un endroit pour vivre, ce à quoi le Mambo consentit. Il lui demanda de choisir une région particulière parmi les endroits de sous-chefs de Chibi, Zimutu, Bikita, Gutu ou Chilimanzi. Elle choisit Gutu.

Ensuite on envoya les messagers avec elle à Gutu. Le chef, à Gutu, à l'époque s'appelait Mambwazhe, actuellement, le premier chef ainsi

nommé (comme Gutu), par Mambo lui-même, pour avoir tué un rhinocéros à Bulawayo. (Toute la région était alors sous le règne de Mambos de Vahozwi, et leurs sous-chefs, comme Gutu, ne pouvaient pas se déplacer si librement).

Les messagers sont arrivés à Gutu avec la femme Marumbidzwa et son fils Munyaradzi. Ils ont passé le message du Mambo : "Marumbidza a choisi de vivre dans ton pays, donne lui de la terre". Gutu était heureux de le faire.

Gutu lui demanda de choisir une des deux régions offertes - l'une à l'ouest du fleuve Devuli et l'autre à l'est du même fleuve -. D'abord elle choisit la partie de l'ouest où elle resta quelque temps, mais plus tard elle changea d'avis et demanda à demeurer dans la partie de l'est. Gutu se mit d'accord. Ensuite il lui dit qu'il lui donnerait la région démarquée de la façon suivante : au nord, par les fleuves Devuli, Sote et Vazizi ; à l'est par la montagne de Rosa et à l'ouest par la rivière Matsai.
Le Mambo dit au chef Gutu qu'elle aurait dû règner sur tous ses peuples qui habitaient dans sa région ; qu'elle ne serait pas sous les directives du Gutu, mais devrait rester libre et indépendante, à juste titre. Il devrait aussi donner du bétail, des couvertures et des perles noires. Quand son fils grandirait, Gutu devrait lui passer la même région - et Gutu a tout fait.

Ensuite, le chef Gutu envoya des messagers au Chef Nyashanu avec des nouvelles de sa femme. Nyashanu est venu la voir, mais on lui dit de ne pas la remmener, puisqu'elle avait maintenant sa propre région : la terre qui lui a été donnée par le Mambo du Zimbabwé.

Nyashanu se conforma aux instructions du Gutu. Il vint la voir ainsi que son fils, mais ne coucha pas avec elle, puisqu'il avait amené ses propres femmes avec lui. La coutume du chef Nyashanu de prendre quatre à six femmes avec lui tout le temps qu'il se déplaçait ailleurs, s'est maintenue jusqu'à nos jours. Un témoin nous a dit qu'il avait vu deux de ses femmes avec lui, en mai 1960, à Gwelo, quand il y était venu pour rencontrer la reine mère d'Angleterre, mais il pensait qu'il y en avait davantage.

A l'époque de l'occupation britannique, le chef Gutu (Makuwaza) demanda aux officiers blancs que le chef Munyaradzi ait son titre de l'office préservé, et sa requête fut accordée.

Tous les deux, Dukuta et son fils, ont été enterrés au sommet de la colline Muchirara, à Gutu, lieu de leur premier établissement. Les

descendants actuels du groupe du Munyaradzi disent que Dukuta était une personne réelle, qui avait guidé les migrateurs à l'ouest de la région de Nyashanu, dans la région du Gutu, mais l'histoire de son pouvoir de créer la pluie n'est qu'une légende qui peut ou non être vraie.

Nous arrivons maintenant à la sélection des histoires des régions du nord du pays. Les six premières ont été ramassées dans la région de Sipolito, parmi la famille du chef Jhit/siga, et la dernière est une histoire chantée dans la famille de Mangwende.

9) La fille et le serpent.

Il y avait une fille qui s'obstinait à refuser les propositions d'amour de garçons. Mais une fois, il est arrivé un garçon très beau qui lui demanda sa main et elle l'accepta. Elle ne savait pas que ce garçon était un serpent qui se changeait dans la forme humaine.

Un jour son père exigea qu'elle visite le foyer de son ami pour voir comment y vivait tout le monde.

Ainsi, tous les deux se sont mis en route pour atteindre le foyer du garçon. Ils continuèrent à marcher très loin, ce qui semblait être un voyage sans fin et la fille demanda à son ami quand on atteindrait sa demeure. Le garçon lui dit qu'il était encore très loin. Il l'amena dans une forêt et elle commença à soupçonner qu'elle s'était éprise d'un animal de la forêt.

Enfin, ils ont atteint un fourré où il y avait un trou comme une petite cave, quand le garçon se changea en serpent et se glissa à l'intérieur pour annoncer à sa famille l'arrivée de sa femme. Un moment plus tard, tous les serpents en sont sortis pour saluer leur soeur.

Leur manière de saluer était de grimper et de s'enrouler tout autour de son corps. Heureusement la fille n'était pas effrayée, et elle restait calme. Quand on eut fini de la saluer, un grand serpent, appelé nyakungu (= python), est apparu sur scène et la caressa de la même manière que les autres. Tout le temps la fille montra sa bravoure.

Le chef serpent ordonna à tous les autres de ne pas heurter la fille et ceci lui permit d'habiter dans la famille des serpents pour tout une année, sans danger.

Ensuite le chef serpent dit au mari de la fille :"Emmène la fille pour voir ses parents, puisqu'elle est ici depuis longtemps". Mais avant de partir le chef serpent ordonna à tous les autres de ramasser

les cadeaux pour la fille et de les emporter à ses parents pour qu'ils voient qu'elle avait visité le foyer de son ami.

Ils ont apporté autant de cadeaux que possible, de diverses sortes. Le chef serpent appela alors les oiseaux en couverture de vol au garçon et à la fille voyageant par terre, puisque les oiseaux pouvaient voir loin ce qui pourrait arriver au couple en marche sur terre. Une partie des oiseaux s'est formée en avant pour porter tous les cadeaux et les placer à la porte du père de la fille. L'autre partie des oiseaux devait faire la couverture de protection, portant des sacs de vers qu'ils laisseraient tomber par terre un à un, en cas de danger, pour avertir le couple en marche, si une hyène ou autre animal sauvage survenait, puisque ces animaux aimaient les vers.

Toutes les oiseaux entendaient bien les instructions du chef et y obéissaient entièrement. Et le jeune couple a entrepris le voyage de retour en toute sécurité, puisque les animaux sauvages mangeaient des vers.

Pendant toute leur route, les oiseaux avaient chanté "Tu y vas-là, tu y vas-là". Les parents de la fille travaillaient aux champs quand la fille est arrivée, mais ils ont entendu beaucoup de bruit et de cris et ils ont vu que leur fille était arrivée avec beaucoup de cadeaux. Ils étaient très joyeux de la voir et contents des cadeaux.

Les filles qui se trouvèrent sur place quand elle arriva, furent très jalouses et envieuses d'elle. Une d'elles a dit : "moi, je voudrais aussi trouver un garçon comme le sien, aller avec lui et rapporter aussi de merveilleux cadeaux".

Un jour cette fille a vraiment rencontré un garçon qui était très semblable au mari de la première fille. Mais avant de partir avec lui, la première fille voulait lui donner un conseil sur son comportement quand elle arriva sur place, mais son conseil fut rejeté avec les mots suivants : "tu veux me mentir ; je n'en veux pas de ton conseil".

Ainsi, la deuxième fille et son mari sont partis. En route ils ont rencontré un lapin qui leur dit "Hallo", mais elle répondit : "c'est marrant, je n'ai jamais vu des animaux qui peuvent parler". "Tu n'as encore rien vu ; tu verra encore des choses les plus féroces", riposta le lapin. Plus loin, elle rencontra davantage d'animaux d'espèces différentes qui lui dirent tous la même chose "tu rencontreras des choses plus grandes que nous".

Ensuite ils ont atteint un trou semblable à la cave où la première fille avait été, et son ami a fait la même chose que son frère : il la laissa dehors, se changea en serpent et se glissa à l'intérieur pour y annoncer l'arrivée de la mariée.

Le chef serpent envoya, selon la coutume, un petit serpent pour la saluer en premier. Le petit serpent monta et commença à s'enrouler autour de la fille, qui tout de suite poussa des cris. Le petit serpent descendit dans le trou pour rapporter l'évènement au chef serpent. Celui-ci envoya alors le mamba noir pour tuer la fille, en disant : "nous ne voulons pas garder ici les peuples fous ; tuez-là et nous aurons alors quelque chose à manger".

Le mamba noir la mordit et elle tomba morte instantanément.

Ensuite ils laissèrent son corps se décomposer afin de pouvoir manger les vers qui s'y formaient.

Le chef serpent envoya alors un oiseau porter la tête de la fille à ses parents. La mère de la fille broyait le beurre de noix au moment où l'oiseau arrivait. Quand elle entendit les coups d'ailes, elle leva les yeux et vit la tête de sa fille tomber par terre. Elle appela son mari entrain de travailler aux manches pour les haches, en lui disant : "viens voir ce que l'oiseau a laissé tomber par terre".

"Bien sûr, c'est la tête de notre fille", répondit le père tristement. Ils commencèrent à pleurer - tout le monde alerté par les cris vint voir ce qui était arrivé.

---

10) Il n'est pas toujours sage de jouer avec une soeur.

Il y avait un garçon qui s'habituait à jouer avec sa soeur. Ils avaient grandi ensemble.

Les seins de la fille se développaient et le frère voyant cette poitrine large se comportait différemment. Il pensait qu'il n'y avait pas d'autre fille aussi jolie que sa soeur.

Le lendemain, le garçon fit son instrument musical mbira et le joua dans sa hutte, comme un signe traditionnel de l'amour. Il ne sortait pas de sa hutte, ne mangeait rien. Les jours passaient et les gens commençaient à s'inquiéter de lui ; on avait envoyé sa tante pour découvrir ce qui le gênait.

"Qu'y a-t-il, mon chéri, pourquoi ne manges tu pas ?" demanda-t-elle.

"Je veux me marier avec ma soeur, puisqu'elle a de plus jolis seins que toutes les autres", répondit-il. La tante était surprise et lui demanda : "y a-t-il quelqu'un dans ce monde qui a épousé sa soeur ?".

Mais Sarunde, c'était le nom du garçon, s'est tenu à son désir ; il ne sortit pas en dehors, mais continua à jouer sa mbira et à chanter : "Sarunde, tu deviendras une rivière,

Sarunde, tu deviendras une colline".

Ensuite il sortit et descendit à une rivière. Là, il s'assit au milieu de l'eau et la rivière se sècha.

Les gens décidèrent de lui amener des filles avec de jolis tabliers de peaux, pensant que cela l'attirerait, mais il ne bougea pas. Enfin, ils lui ont envoyé sa soeur. Elle pleura d'abord et dit qu'elle ne pourrait le faire, mais on l'avait persuadée de descendre à lui, en lui disant qu'on voulait voir s'il n'aurait pas de honte à la prendre pour femme. Avant de descendre là bas, elle se masquait avec de la cendre sur son visage et ses cheveux, pour voir s'il pourrait la reconnaître. Ensuite elle descendit.

Quand son frère la vit sur la route, il sourit et chanta :

"Sarunde, tu deviendras une rivière,

"Sarunde, tu deviandras une colline".

Sa soeur est arrivée jusqu'au bord de la rivière et s'y arrêta. Le garçon alors s'enfonca dans l'eau et la rivière devint une colline. Ceci signifiait que personne ne pourrait jamais épouser sa propre soeur.

---

11). Les deux orphelins qui se sont aidés.

Il y avait un homme et une femme qui moururent ensemble, laissant deux garçons. Ces deux garçons grandirent, complètement pauvres, puisqu'on ne leur laissait rien.

Etant devenus plus âgés, ils ont parlé de leur avenir.

"Que pourrait-on faire, maintenant que nous sommes grands ?" dit le frère aîné. "Il vaudrait mieux nous séparer", répondit le plus jeune.

Ainsi, ils se sont séparés.

Sur sa route, le plus jeune frère vit le bétail, les chèvres et les moutons, paître dans le champ sans un assistant. Il demanda à qui ces animaux appartenaient, mais personne ne lui répondit. Ensuite, il commença, de son propre chef, à leur servir de berger, lorsqu'un oiseau qui volait au-dessus de sa tête se posa sur la corne d'une bête en chantant : "Laisse-les, laisse-les, il y en a d'autres sur la route, plus loin".

Il les a laissés et continua à marcher pour des années, sans rien prendre dans les forêts, le même oiseau lui conseillant de ne rien prendre. Il se fatigua à marcher et comme il commençait à pleuvoir il se mit à l'abri dans une cave. Là, il vit un grand pot d'argile qui était cacheté. Il essaya d'ôter le bouchon, mais n'y réussit pas. Il essaya de nouveau, le poussant, jusqu'à ce qu'il se cassa.

De ce pot, sortirent toutes sortes de choses, dont une vieille femme avec de longues dents aiguës. Elle chassa le garçon en dehors de la cave. Il grimpa sur un arbre aux alentours, mais la vieille femme

l'avait haché avec ses dents et l'arbre tomba.

Le garçon était maintenant fatigué et se rappelant les jours passés avec son frère, il s'exclama : "Oh, mon chien, je vais mourir ; il n'y a personne qui puisse m'aider, où es-tu mon chien ?".

Son frère et les chiens l'ont entendu et sont venus, le voyant sur le point de mourir.

Il tua la vieille femme, et tous les deux ont pris toute la richesse qui provenait du grand pot d'argile dans la cave.

---

12) Deux fous qui se sont moqués l'un de l'autre.

Il y avait deux éléphants qui se sont moqués l'un de l'autre. L'un dit à l'autre : "tu ne te marieras jamais". Mais il est allé à un sorcier pour être changé en personne humaine.

Il était alors changé en homme et est allé chercher une femme. Il trouva une très belle et jolie fille et l'épousa. Quand on lui donna sa femme pour l'amener chez lui, il chantait sur la route :

"Tu as dit que l'éléphant ne se mariera pas.

Pourquoi est-ce que je suis venu chez moi avec une femme ?"

Il était très content, mais il ne savait pas qu'il bouleverserait tout en révèlant le secret qu'il était un éléphant, avant d'arriver chez lui et de leur montrer sa femme.

Comme il criait et chantait, les autres éléphants vinrent et commencèrent à danser et à casser les choses, abattre les arbres.

Ceci avait excité l'homme davantage à faire pareil, quand il changea de nouveau en éléphant.

La femme voyant cette scène courut chez elle ; et l'éléphant qui avait ri le premier, rit de nouveau, en disant :

"Où est la femme que tu avais épousée ?".

---

13) Torido et sa soeur.

Il y avait deux enfants (un garçon et une fille) dont les parents moururent et qui furent laissés au soin de leur tante.

La tâche du garçon était d'être le berger des chèvres et celle de la fille d'aider sa tante à la cuisine et aux champs. Mais la tante avait médité quelque chose dans sa tête. Elle sentit, à juste titre, que le garçon prendrait le rovoro pour sa soeur quand il grandirait en âge et l'utiliserait, selon la coutume, pour obtenir une femme pour lui-même. Pour cette raison elle projeta de tuer le garçon afin de prendre le rovoro de sa nièce elle-même.

Ainsi, elle empoisonna la nourriture du garçon, mais la soeur l'ayant vue, sortit au dehors et avertit son frère de ne pas manger la nourriture que la tante lui donnerait. Le garçon se conforma aux instructions et refusa de manger. La tante essaya à tout prix de le tuer, mais elle n'y réussit pas, puisque à tout ce qu'elle faisait , la fille allait avertir son frère de se méfier.

Un jour la tante cuisit un poulet en pensant qu'il ne refuserait pas. Elle en dressa sur l'assiette du garçon en y mettant du poison, mais quand elle sortit, Torido entra dans la cuisine et changea sa viande contre la sienne. La tante rentra et dit "mangeons !" - elle ne savait pas ce qui était arrivé - le garçon répondit : "tu manges la première et je mangerai la mienne un peu plus tard".

Elle en mangea et bientôt mourut elle-même, et non pas le garçon qu'elle voulait tuer et qui ne lui avait jamais fait de mal.

Le garçon et sa soeur vécurent ensuite tout le temps heureux.

---

14) Karinge et Tigere.

Il y avait une fois un homme avec deux femmes. La première mourut et laissa deux enfants, un garçon et une fille. Le garçon s'appelait Karinge et son travail consistait à être berger du bétail. La seconde femme avait son propre fils, appelé Tigere. Cette femme n'aimait que son propre enfant et haïssait les deux autres.

Karinge était un garçon très industrieux. Il apportait toujours au foyer le gibier d'oiseau qu'il tuait avec sa flèche. Cela ne plaisait pas à la femme et elle mentit à son mari en disant que c'était son fils Tigere qui faisait toutes choses et que Karinge était paresseux.

Le père ne le croyait pas et voulait découvrir la vérité.

Tigère avait un projet en mains, celui de montrer à son père qu'il pouvait tirer sur les oiseaux. Il accompagna son frère Karinge dans une expédition de chasse et quand ce dernier tua les oiseaux, Tigere lui dit "laisse moi les porter chez nous moi-même. Je dirai à la mère que c'est toi qui les as tués". Karinge ne savait rien de la ruse projetée. Il ne se doutait pas que le garçon mentirait à sa mère.

De cette manière Tigere est devenu un chasseur renommé qui utilisait très bien sa flèche et son arc. En conséquence, on se moquait de Karinge et on lui donnait une mauvaise nourriture, puisqu'on pensait qu'il était incapable. Ceci continua longtemps. Karinge tuait les oiseaux en se disant "je veux avoir une mère qui puisse voir ce que je fais". Il avait fait un grand tas d'oiseaux qu'il avait tués.

Un jour leur père les a suivis pour voir s'il était vrai que Karinge était incapable et ne pouvait pas tirer sur les oiseaux. Il se cacha lui-même dans un fourré et vit Karinge courir après un grand oiseau qu'il avait tué, chantant :

"Si j'avais une mère, elle pourrait me donner un peu de viande pour manger".

Quand le père le vit et l'entendit, il ne dit rien. Il rentra chez lui, mais ne dit rien à sa femme de ce qu'il avait vu.

Ensuite, il demanda à sa femme s'ils pourraient aller ensemble voir ce que les garçons faisaient dans la forêt. La femme fut d'accord et tous deux allèrent dans la forêt pour y voir les garçons en chasse. Comme ils se sont approchés de l'endroit, le mari dit à sa femme : "cachons-nous ici ; tu vois il y a des oiseaux par là ; voyons qui va les tuer le premier".

Ensuite Karinge se leva et chanta sa chanson : "si j'avais une mère ...", et il tua tous les oiseaux et en fit un tas. La mère de Tigere était honteuse de voir que ce n'était pas son fils qui tuait les oiseaux et qu'il lui avait toujours menti.

Le père dit alors : "maintenant tu as vu toi-même que ce n'était pas ton fils qui tuait les oiseaux ; tu donnais la viande à ton fils et laissait mon fils Karinge manger seulement le maïs avec les feuilles ; ton enfant nous a menti."

Il y a un nombre de contes chantés qui vont paraître dans notre ouvrage avec des mélodies musicales, mais nous voudrions ici conclure ce chapitre avec une histoire chantée parmi les peuples de Mangwende, illustrant la sagesse du héros farouche de la littérature d'AgiSymba : le lapin.

15) Le lapin et la fontaine.

Au temps de la sècheresse, il n'y avait pas d'eau et tous les animaux se sont rencontrés pour ~~y~~ creuser une fontaine. Ils commencèrent à creuser et bientôt ils se sont fatigués dans leur tâche. Ensuite, une tortue est arrivée et n'eut qu'à gratter un peu le sol au même endroit pour que l'eau apparaisse dans le trou : les grands animaux ont été surpris de n'avoir pas fait aussi bien que la petite tortue. Ils lui ont dit : "toi, la petite tortue, sors de là, puisque c'est nous qui sommes les propriétaires du puits". La tortue en sortit.

Ensuite, les animaux, y compris un lapin, voulurent étendre les puits, et ainsi faisant, ils ont couvert le premier trou et ont

bloqué la sortie de l'eau partout, au cours de leur travail, ce qui aboutit à l'absence totale d'eau dans le premier trou ainsi que dans leur extension. Les animaux ont demandé alors à la tortue de venir et d'ouvrir le puits de nouveau. Quand la tortue commença à travailler elle chanta : "Kokoro, Kokoro, mambura-machena" ("Je creuse, je creuse, j'aurai de l'eau claire").

Le lapin n'était pas sur place quand ceci s'est passé, mais il se nourrissait de miel plus loin dans la forêt. Les animaux se mirent d'accord pour garder les puits contre les intrus.

Le lapin est alors apparu au puits pour y prendre de l'eau avec une calebasse, où il avait aussi du miel. A ce moment-là, c'était le membwe (le chevreuil) qui le gardait.

"Qui est là" ? demanda le lapin

"Membwe", répondit le chevreuil.

Et ils se saluèrent. Le chevreuil demanda au lapin ce qu'il portait dans sa calebasse :

"Quelque chose de doux et délicieux", répondit le lapin.

"Quoi est-ce de si délicieux ?" demanda le chevreuil.

Le lapin dit que ce qu'il portait s'appelait : "Lapin, viens et attache-moi à un arbre..." .

Le lapin prit ses cordes et attacha le chevreuil à un arbre et lui donna un peu de miel à goûter. Ensuite, il remplit une de ses autres calebasses avec de l'eau et s'en alla, laissant le chevreuil lié à l'arbre. Quand les autres animaux sont venus et ont trouvé le chevreuil lié à l'arbre, ils ont examiné les puits et ils y ont trouvé la piste du lapin. Alors, ils ont décidé de laisser la tortue garder les puits, parce qu'elle était folle.

Le lendemain, quand le lapin est venu de nouveau pour prendre de l'eau, il demanda qui était là, mais ne reçut pas de réponse. Comme il n'avait pas reçu de réponse, il pensa que personne ne gardait les puits. Il s'approcha et commenca à tirer de l'eau, mais la tortue cachée au-dessous attrapa le lapin. Tous les animaux virent le lapin attrapé par la tortue et lui dirent qu'alors qu'il avait refusé de les aider à creuser, il venait maintenant voler leur eau.

"Nous allons te tuer", dirent-ils tous en choeur. Mais le lapin répondit : "Vous devez d'abord brasser de la bière et après ça prendre des cendres brûlantes, les mettre sous un grand arbre autour duquel tous les animaux devraient s'asseoir. Quand vous jouerez, vous devrez me jeter dans la cendre qui me fera bien gonflé et grand, afin que vous puissiez me manger tous et avoir assez de viande pour tout le monde".

Les animaux pensèrent que c'était une bonne idée, mais quand ils l'eurent élevé et jeté sur les cendres, le lapin leva beaucoup de poussière dans sa chute et s'enfuit, aveuglant tous les autres.

\+

\+ \+

Ceci nous conduit à la fin du chapitre du folklore d'AgiSymba. Des centaines d'autres jolis contes pourraient être recueillis par les instituteurs locaux, même par les élèves d'institutions secondaires dans toutes les parties rurales du pays, sans aucune spécialisation dans les méthodes de recherches, mais simplement en faisant leur devoir envers leur peuple et sa postérité.

Nous espérons donc que la quinzaine de contes ici présentés les incitera à bâtir ainsi un trésor littéraire énorme, qui, avec tout ce que nous présentons déjà dans cet ouvrage et avec la musique encore en préparation, va créer un héritage d'or de la tradition culturelle d'AgiSymba, et être envié par toutes les autres nations nouvelles du monde, dans les continents d'Afrique, d'Amérique et d'Australie.

\+

\+ \+

Epilogue :

L'aspect historique de cet ouvrage qui se déroulait depuis le milieu du deuxième millénaire avant Jésus-Christ, s'achève avec la dissolution de la Fédération de Rhodésie et Nyasaland en décembre 1963. C'est une histoire ininterrompue de quelques 3400 années. Nous ne connaissons aucune nation européene, même pas celle de l'Empire grec ou romain, à avoir eu une histoire de telle durée, et, pour cette raison, nous devons porter aux peuples d'AgiSymba le plus grand respect et admiration pour avoir soutenu leurs institutions merveilleuses et leur modèle de vie impeccable, presque ~~phisque~~ intacts, pendant une durée s'approchant de trois millénaires et demis d'années, dans un milieu entouré des hasards sauvages de bêtes et d'hommes.

Il reste maintenant aux jeunes intellectuels du pays de s'efforcer de reprendre ce travail là où il s'est arrêté, pour le continuer à la postérité, afin qu'ils soient fiers de leur riche et merveilleux héritage.

———

Les NGANGAS- HERBORISTES qui ont donné renseignements sur leurs médicaments.

N O MS	Âge	Durée de la Pratique	Région.	Par qui enseigné.
Zindondo Rangvani	80 ans	5 ans	Zaka.	enseigné par son oncle.
Mapamba Nyakwenga	50.	20	Mutambara	" " " "
Makwapuza Masaiti	60.	50.	Mozambique.	" " " "
Lanek Musainganechenge	25.	2.	Makoni.	" " " père.
Pangidza Manzini	60.	30.	Chipinga.	" " " "
Mubwapasi Mudzinganiama	70.	35.	Makoni.	" " " "
Masiriva Candawashika	50.	30.	Wedza.	" " " "
Muzupeti Mavudzi	50.	20.	Chiduku.	" " " "
Mukosho Maranke	50.	10.	Maranke.	" " " "
Dzingirai Murembewai	75.	8.	Bikita.	" " " "
Tavarura	42.	10.	Gutu.	" " grand-père.
Chari Danda	55.	30.	Melsetter.	" " son père.
Takundura Simbudzana	50.	22.	Wedza	" " " "
Femme-Mandinyika h-Remaunga	40.	15.	"	" " grand-mère.
Nongorai Gavu	50.	35.	Mutara.	" " son père.
Nyarara Mangianda	80.	50.	Buhera.Nyash.	" " autres nganga.
Banjure Chanakiro	52.	14.	Seke.	" " son père.
Zveripi.	60.	30.	Cinamora.	" " " "
Kupara	75.	50.	Chirau.Sin.	" " " "
Chitau	70.	40.	Ngezi.Gatoom.	" " " "
Chiimbira	80.	50.	Nord.	" " " oncle.

L'HERITAGE DE ZIMBABWE

APPENDICE.

La liste des porteurs de la T R A D I T I O N O R A L E (histoire et coutumes).

1. Tribu VaDuma de Fort Victoria : Asefa Napata de 85 ans, Instituteur E.Tinofirei (50), Zigondo Chagwiza (51), et Chef Shumba (Zezai).

2. " " de Bikita : Chef Mazungunye de 90 ans, et ses Conseillers.

3.Chibi. Tribu VaMari. de Fort Victoria. Le Chef de 85 ans, Instituteur James Chilamakomo (55), Muranbiwa Masendeke (57) et sous-Chef Takavarasha.

4. Chibi. Tribu Vagovera de F. Victoria.- Chiruva Mavunganidze de 85 ans, Vutete Shayamano (85), Proviseur Ph. Kubvoruno (45), le Chef et sa femme.

5. Tribu Vambire, Zaka. F. Victoria.-

Rwatiwana Nebvire (80), T. Mudzara (70), Madame K.Muwondi (la femme du Proviseur,), et Chef Nyakunuwa.

6. Tribu Shangani, Zaka. F.Victoria.-

T. Chauke sous-Chef, et femmes Mujenje et Makamba de 65 ans.

7. Gutu. F. Victoria.-

Modevondo, le fils du Chef, 95 ans, Zwanda la fille du Chef, (85), et le Proviseur Munyaradzi.-

8. Muvushu, Umtali.-

Muringakumwe Muusha (80), Chef Tamanawanyu (82), et Naki la femme d'Instituteur Mbengo.

9. Musikavahnu,- Chipinga, Umtali.-

Munozodeyi Mukwakwami (avec une ~~xxxxx~~ pouce bifurquée), de 80 ans, et Mbuya Fitrea Chabuka (70).

10. Tribu VaGarwe, Mutambara, Melsetter, Umtali.-

Tsoka Munjoma (85), Kwanaka Mukonde (85), et Ngani Mutambara le fils du Chef, (70).-

11.- Savunyama, Inyanga, Umtali.-

Chef Savunyama (60), et ses Conseillers.

12. Mutema,- Melsetter, Umtali.-

Chef Mutema et ses Conseillers.

13.- Makoni,- Rusapi, Umtali.-

Chef Makoni, (95), Chinji Makoni, (80), Buni (80), et Proviseur E. Makoni (Goveya), (50).-

14. VaRozvi Chidulu, Makoni Reserve, Umtali.-
Chef Marufu, (75), Murodzikwa Diro, (90), Gondo Mufondisi (80), Gwatura Tambama (80), et Mbuya Chimashu Pfundirwa (60).

15.- Maranke, Umtali.-
Mbuya Rambani Maranke (80), Chef Mana (65), et Samukadzi Paroha(55).

16. - VaRozvi Chef Rozani, Wedza.-
Zvegono (80), Gwama (80), Gororo (80), Matago (70), Chimtari (75).

17. - VaRozvi- Chef J I R I, Bikita. F.Victoria.
Tawuya (80), le Chef (95), et Mbuya Chibengwa (55).-

18.- Chilimanzi, Umvuma.-
Le Chef et ses Conseillers.-

19.- Zimunya, Umtali.-
Chef Zimunya (80), et ses Conseillers.

20.- Tribu Valbire,- Sowwe, Wedza.-
Mbuya Mavu Mboko (80), le Chef supl. (70),et Conseillers : Goveyo Chato Chibonore (70), Mugare Chinyamakobvu (70).-

21.- Motasa,- Umtali.-
Mbuya Magadaline (80), Murinda Taramba.-

22.- Nyashanu, Buhera.-
Samwero Gwaya (90), Mbuya Majereka, et les Chef avecses Conseillers.

23.- Mahumbe,- Buhera.-
Mbuya Teverwe, la femme du Chef, (85), le Chef (85),et ses Conseillers

24.- Soko,- Goromonzi.-
Mbuya Maritenga (80), le Chef, (55), et ses Conseillers.

25.- Chinamora, - Goromonzi.-
Gwende, l'oncle du Chef, (80), et Mbuya Zweripi (60).-

26.- Chikwaka,- Goromonzi.-
Moni Daweti (80), et le Chef (75).-

27.- Chioto,- Marandellas.-
Jirira (80), et le Chef (60).-

28.- Nyandoro, Marrandellas.-
Le Chef (90), et ses Conseillers.-

29.- Chivero, Mondoro, Hartley.-
Le Chef et ses Conseillers.-

30.- Mashayamombe, Mondoro, Hartley.-
Le Chef (80), et ses Conseillers.-

31.- Sipolilo., Zambezi.-
Mbuya Wunde (70), Katanda (85), et l'Instituteur Chitsiga Mu

32.- Bepura, Sipolilo.-
Mbuya Masandura (70), et le Chef (80).

33.- Chiswiti, Zambezi Escarpement.-
Kapeta (80), et le Chef (75).-

34.- Dotito Mt. Darwin.-
Le Chef peu disposé. Mhako Chaka (60).-

35.- Nematombo,- Karoi.
Swikiro Mahwahwa (85), et le Chef (75).

36.- Swimba,- Sinoia.-
Tirivangani,(80), et Dunhunu Murombedzi (80).-

37. Chirau,- Sinoia.-
Munganirwa (80), Kupara (75), et le Chef.

38.- Nuika, Ngezi, Gatooma.
Le Che (70), et ses Conseillers.-

39. Masenburu,- Bindura.- Muzengi (80), et le Chef.

40.- Musana,- Bindura.- Le Chef et ses Conseillers.

41.- Mtoko.- N.B.- Charewa, Chef Mtoko (75), et Proviseur Gurupira.

42.- Chilwizu, Mtoko.- Manioka (75), le frère du Chef.-

43.- Mangwende, Mrewa.- Nema Mungati (85), fils du Chef.-

oooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooo

Calcul logarithmique de 23% de mots conservés par les Kuaranga rhodenus

$$t = \frac{\log c}{2 \log r} = \frac{\log. 0,23}{2 \log. 0805},$$

① $0,23 = \frac{23}{100} = \frac{23}{10^2}$;

$\log. 0,23 = \log \frac{23}{10^2} = \log. 23 - \log. 10^2 = \log 23 - 2$;

② Cherchons le log. de 23 dans la table :

Nous lisons $\log. 23 = n, \boxed{36173}$

23 est compris entre 10 et 100, donc $n = 1$.

donc $\log 23 = 1,36173$.

et $\log. 0,23 = \log. 23 - 2 = 1,36173 - 2$,

donc $\log. 0,23 = \underline{-0,63827}$.

③. $\log. 0,805$.

$\log. \frac{805}{10^3} = \log. 805 - 3$.

Nous lisons 80 ⟶ 90.309

81 ⟶ 90 849

00 540.

i/r 00 270

donc $80,5 = 90579$.

$\log. 805 = n \boxed{90579}$; 805 est compris entre 100 et 1000.

donc $n = 2$.

$\log. 805 = 2,90579$

$\log. 0,805 = 2,90579 - 3$.

$= -0,09321$; donc

$2 \log. 0805 = \underline{-0,18642}$.

$$t = \frac{-0,63827}{-0,18642} = \underline{3,423 \text{ ans.}}$$

IV. TABLE DE VALEURS DE Log x

(logarithme népérien).

	0		0,6931		1,0986		1,3863		1,6094		1,7918		1,9459		2,0794		2,1972
1	$-\infty$																
	2,3026		2,3979		2,4849		2,5649		2,6391		2,7081		2,7726		2,8332		2,8904
2	2,9957		3,0445		3,0910		3,1355		3,1781		3,2189		3,2581		3,2958		3,3322
3	3,4012		3,4340		3,4657		3,4965		3,5264		3,5553		3,5835		3,6109		3,6376
4	3,6889		3,7136		3,7377		3,7612		3,7842		3,8067		3,8286		3,8501		3,8712
5	3,9120		3,9318		3,9512		3,9703		3,9890		4,0073		4,0254		4,0431		4,0604
6	4,0943		4,1109		4,1271		4,1431		4,1589		4,1744		4,1897		4,2047		4,2195
7	4,2485		4,2627		4,2767		4,2905		4,3041		4,3175		4,3307		4,3438		4,3567
8	4,3820		4,3944		4,4067		4,4188		4,4308		4,4427		4,4543		4,4659		4,4773
9	4,4908		4,5109		5,5218		4,5326		4,5433		4,5539		4,5643		4,5747		4,5850

* Le logarithme népérien du nombre entier x ($x < 100$) se trouve au croisement de la ligne et de la colonne qui correspondent au chiffre d des dizaines du nombre x et du chiffre des unités u du nombre x

Exemple : Log. $74 = 4,3041$, à $\frac{1}{2.10^4}$ près.

TABLES
DES LOGARITHMES
DES NOMBRES

I

LOGARITHMES DES NOMBRES DE 1 A 100

N	Log.	N	Log.	N	Log.	N	Log.	N	Log.
1	00 000	21	32 222	41	71 284	61	78 533	81	96 849
2	30 103	22	34 242	42	73 239	62	79 239	82	91 381
3	17 712	23	36 173	43	73 837	63	79 932	83	91 908
4	60 206	24	38 021	44	74 345	64	80 618	84	92 428
5	69 897	25	39 794	45	75 321	65	81 291	85	92 942
6	77 815	26	41 497	46	76 266	66	81 954	86	93 450
7	84 510	27	43 136	47	67 210	67	82 607	87	93 952
8	90 309	28	44 716	48	68 124	68	83 251	88	94 448
9	95 424	29	46 240	49	69 020	69	83 885	89	94 939
10	00 000	30	47 712	50	69 897	70	84 510	90	95 424
11	04 139	31	49 136	51	70 757	71	85 126	91	95 904
12	07 918	32	50 515	52	71 600	72	85 733	92	96 379
13	11 394	33	51 851	53	72 428	73	86 332	93	96 848
14	14 613	34	53 148	54	73 239	74	86 923	94	97 313
15	17 609	35	54 407	55	74 036	75	87 506	95	97 772
16	20 412	36	55 630	56	74 819	76	88 081	96	98 227
17	23 045	37	56 820	57	75 587	77	88 649	97	98 677
18	25 527	38	57 978	58	76 343	78	89 209	98	99 123
19	27 875	39	59 106	59	77 085	79	89 763	99	99 564
20	30 103	40	60 206	60	77 815	80	90 309	100	00 000

NOMBRES USUELS

Nombres.		Logarithmes.	Nombres		Logarithmes
π	3,14159	0,49715	$\sqrt{2}$	1,41421	0,15051
$\frac{1}{\pi}$	0,31831	$\bar{1}$,50285	$\frac{1}{\sqrt{2}}$	0,70711	$\bar{1}$,84949
e	2,71828	0,43429	$\sqrt{3}$	1,73205	0,23856
$\frac{1}{e}$	0,36788	$\bar{1}$,56571	$\frac{1}{\sqrt{3}}$	0,57735	$\bar{1}$,76144
g	9,80943 (à Paris)	0,99164	$\sqrt{5}$	2,23607	0,34949
g	9,80665 (à 50 grades)	0,99151	$\frac{1}{\sqrt{5}}$	0,44721	$\bar{1}$,65051
$\frac{1}{M}$	2,30259	0,36222	$\times 10$	3,16227	0,5

La Carte d'Igi Symba (Rhodésie)
(sous l'occupation Britannique)
20 0 20 40 60 80 100 miles
(161 Km)
Echelle : 1 : 3.000.000.
Province du Nord-Est
Zambia
ZAMBIA
Zambezi
Sipolilo
Mwene Mutata
Dotito
Mt Darwin
Karoi
Sinoia
Mazoe
Mtoko
Salisbury
Umfuli
Mashonaland
Umsweswe
Umniati
Wedza
Mbiri
Makoni
Shangani
Bubi
Queque
GUTUUSWA
Province Centrale
Gwelo
Matabeleland
Bulawayo
Matopo
Plumtree
Bechuana land
LE SOTHO
Démarcation des Provinces au 16e siècle
Location actuelle de Matabeles et des Machonas.
Ramaquabane
Tuli
Limpopo
Fort Victoria
Zimbabwe (Symba)
Chibi
Lundi
Torgwi
Nuanetsi
Bubi
Sedanda
Mozambique (l'Afrique de l'est Portugaise)
Manyika
Chipinga
Va Duma
Sabi
Mukwasini
Melsetter
16°
17°
18°
19°
20°
21°
22°

Bibliographie Selectionne.

Abbadie A.T. - Géographie d'Ethiopie - Paris 1890.

Abraham D.P. - The Principality of Maungwe - N A D A -1951.

Adam Thomas - Government and Politics in Africa south of the Sahara-N.Y.1962.

[illegible] - [illegible] l'Afrique - Paris 1966- 550p.

[illegible] - [illegible] Niger to the Nile- 2 vols.-London 1908.

Alexandre Pierre- Langues et Langage en Afrique Noire.- Payot 1967-171p.

Amélineau E.- Histoire de la Se ulture et des funérailles dans l'ancien Egypte- -Annals du Musée Guimet Tome 28.-Paris 1896.

Arrighi G.- The Political economy of Rhodesia.-La Haye 1967.-60p.

Avelot R.- Les grands mouvements des peuples en Afrique,Joga et Zimba.-Paris 1912.

Axelson Eric.- The partition of Africa (1875-1891),Johannesburg 1965.70p.

Azais R.P.et Chambard R. -Cinq années de recherches archéologiques en Ethiopie- Paris, 1931.

Baeteman J. - Dictionnaire [illegible]

Baker (Rev.)R.[illegible] - The Mutasa [illegible] dynasties. - N A D A -192[illegible].

___ ___ ___ - The [illegible] - N A D A - 1925.

Barber James.- Rhodessia, the road to Rebellion. - O.U.P.-1967. 338p.

Barnes J.A. - Politics in a changing society. O.U.P.-1954.

Barraclough G.- An introduction to contemporary History.- Watts.1964.

Bauman H. and D. Westermann.- Les Peuples et les Civilisations de l'Afrique, - - Payot. 1962.

Baxter T.W.- Guide to the public archives of Rhodesia.vol I 1890-1923. - - Salisbury.-Rhod. 1969. 262.p.

Beck-Water J.L.R.- The Bushman and Zimbabwe.- N A D A.-1928.

Bentley Holman Rev. W.- Dictionary and Grammar of the Kongo Language.London.1887.

Bent Theodor.- The sacred city of Ethiopia. London 1893.

--------- -- .- The Ruined cities of Mashonaland. London. 1895.

Bertrand A.- Rapprochements entre les langues de Congo N.E. et la langue égyptie- -nne. Bulletin.K. -1939. Bruxelles.1939.

Betts Raymond F. - The "Scramble" for Africa.- [illegible].1966. [illegible]p.

Billon,col.Charles.- L'Ethiopie (du Roi Salomon et de la Reine de Saba) à l'empereur Hailé Selassié 1-er.1966. 47.p.

Blake-Thompson.- Physical appearances of some Mashona Totemic groups.N A D A.48.

Blake-Thompson &R.Summers.- Mlimo and Mwari.- N A D A . 1956.

Blachere Régis et Henri Darmaun .- Extraits des principaux géographe arabes du Moyen-Age.- Paris 1958. 392.p.

Blanchard H. - Ethiopia its culture and its Birds . Texas 1969.

Block C.E.and Th.P.Thorton.-Communism and Revolution. Princeton Univ.1964. 467.p.

Boggie J.M.- First steps in civilising Rhodesia . 1966. 364.p.

[illegible] Rev. [illegible] - [illegible] Missions.- [illegible] 1951.

[illegible] - [illegible] Lost the [illegible] to Doctors. [illegible] 1960.

[illegible] - [illegible] African Letter. [illegible] 1970.

[illegible] - [illegible] Afrique. Paris; 1973.

Bordeaux, A. - Histoire [illegible] Transvaal. - Paris [illegible].

Borelli, S. - [illegible] - Journal [illegible] - Paris.1[illegible]

[illegible] - [illegible] Blacks, [illegible] [illegible] 1[illegible]

[illegible]

[illegible]

Breutz, P.L. - [illegible] Stamps. - [illegible] 1956.

Bright William.- Illustrated [illegible] of Christian Material. Lo[illegible],1[illegible]

Broderick, Rev. J. - Let Bother Come But Abide Valuers. [illegible] 1945.

[illegible] - [illegible] Journal [illegible] 1[illegible]

Bruce, [illegible] - Travels [illegible] London. 1[illegible] 2[illegible].

Bruce James.- Travels to discover the source of the Nile.1768-1773.5 vols. [illegible]

[illegible]

[illegible]

Bryant, [illegible] - [illegible] (the people and their [illegible]). Cape Town. 1[illegible]

Budge, Sir [illegible] Wallis.- A History of Ethiopia, 2 vols.London. 1928.

[illegible] - The Dwellers on the Nile. London. 1[illegible]

[illegible] - The Egyptian Sudan. 2 vols. London. 1907.

[illegible] - The Queen of Sheba and her only [illegible]. London. 1922.

Bulawayo Museum Miscellania.- Notes on the Hall of Medicine, Religion, and Magic.

[illegible] - Notes on Migrations and Invasions.

Bulloch, D. - The Lacustrine. Cape Town. 1928. 430.p.

[illegible] - [illegible]

Chapter VII of the Lacustrine.- [illegible] 1951.

Burbidge, Rev. J. - How to become a Witch-Doctor. [illegible] 1943.

[illegible] - In Spirit Bound Rhodesia. [illegible] 1924.

[illegible] - The Witch-doctors Power. [illegible] 1925.

[illegible] Customs. London 1922.

Burke, Dale. - Rhodesia: The Story of the Crisis. London. 1966. 191.p.

[illegible] Makerere University Papers in African History.Boston 1964. 270.p.

[illegible] - [illegible] 1[illegible]

Butler, Lt. Gen. G. - The Land Mine Future.- Oxford. 1951.

Cambridge [illegible] - [illegible] 2 vols. London. 1933.

[illegible] - Tribes [illegible] Lobengula.-London 1[illegible] 160.p.

[illegible] Egyptienne. Paris. 1[illegible].

[illegible] Life. London. 1930.

[illegible] - [illegible] of the Khalon, the Dairy Customs and Dances. 1945.

Chitevhe SS M.- Rain-making in Mashonaland.- N A D A 1954.
Clark S.D. - The Prehistory of Southern Africa.-London 1959.
Cline W. - Mining and Metallurgie in Negro-Africa-Gen.series Anthropology 5-1937.
Cohen Marcel.- Documents ethnographiques en Abyssinie .- Paris 1920.
----- ----- .- Traité de langue Amharique. Paris. 1936.
----- ----- .- Essai comparatif sur le vocabulaireet la phonétique du Chamito-
-Sémitique. Paris.1947.
Collins Robert.O.- Problems in African History. New Jersey. 1968. 374.p.
----- ---- . - The partition of Africa. Illusion & Necessity.Chichester.69.239p.
Cooper H Basil.- The Hieroglyphical date of the Exodes. Brit.Quarterly Rev. Lon.1860.
Coquery Catherine.- La découverte de l'Afrique. Julliard.1965. 255p.
Cornegie W.A..- Brief Notes on Lobengula and his people. N A D A. 1933.
Cornevin Robert.et Marianne.-Histoire de l'Afrique des origines à nos jours.-
-Payot 1964. 323p.
Cornevin Robert.- Histoire de l'Afrique. Ton.1er. Des origines au tournant du
xvI-e siècle.- Payot 1967. 491p.
Corhead J.C.C.- The Native Tribes of North-Eastern Rhodesia: their laws and customs-
Royal Anthropological Institut. N.5.1914. 64p.
Crampon A. Chanoine.- La Saint Bible.- Desclée. Belgique. 1960.
Crawford J.R. Witchcraft and sorcery in Southern Rhodesia. O.U.P. 1967. 312p.
Cripps L.- Rock Paintings in Southern Rhodesia. N A D A . 1941.

Daneel M.L. - The God of the Matopo Hills.- Mouton. 1970. 95p.
Dart R.A. - Studies in native husbandry. Journal S. A. Association N.4. 1933.
---- ---. - African Serological patterns and human migrations. Presidential
address to S.A. Archeological Society. Cape. 1951.
---- --- .- Foreign Influences of the Zimbabwe and Pre-Zimbabwe Eras. N A D A 1955.
Daryll Forde & G.I.Jones. The Ibo and Ibibio speaking people ofS&E.Nigeria.OXfor.50.
Davidson Basil.- Black mother. London 1962.
---- ----- .- The African past. London. 1964. 392p.
Davies K.G..- The Royal African Company. London 1960. 390p.
Dechamps Hubert.- Histoire Générale de l'Afrique Noire. 1-er Tom. P.U.F.1970. 576p.
----- ----- . " " " de 1800 à nos jours.P.U.F.1971. 720p.
Delafosse M. - Vocabulaires Comparatifs. Paris. 1904.
Dent G.R. - Compact Zulu Dictionary. PieterMaritzburg. Afrique du Sud. 1959.
Desanges J.- Note sur la datation de l'expedition de Julius Maternus au pays
d'AgiSymba. Latanus Tom. 23.1964. p 713-725.
Dew R. E. - The Blood groups of the Bantu of Southern Africa. Johannesburg. 1936.
Diop C.A. - Antériorité des Civilisations nègres. Paris;1967.
Diouldé Laya-Ed.- La tradition orale. Problématique et méthodologie des sources
de l'histoire Africaine. U.N.E.S.C.O. 1972.
Doke C.M. - A comparative Study in Shona Phonetics. Rand Univ.Johannesburg. 1931.
---- ---- .- The Lembas of Northern Rhodesia:A study of their customs and
beliefs.Harrap 1931.407p

Doresse Jean.- Histoire de l'Ethiopie ; - P.U.F. 1970. 128p.
Dowden C.B. - The Malai Peninsula, with a citation of authorities for identifying it with Ophir. London 1882. 20p.
d'Eaubonne Françoise - Les Femmes avant le Patriarcat.-Payot-1976, 244 p
Edwards W. N.C.- The Wanoe. A short historical sketch. N A D A . 1926.
---- --- --- .- Sacred Places. N A D A . 192[illegible].
[illegible], Alvar. Statistical measurementof linguistic relationship.Language.3p.19[illegible].
Encyclopedia Britannica. - Vols 16 et Vol.23. 1959. Oracles.
Engelbach R. - A peculiarity of Dress in the old and middle Kingdoms. Annales du Service des Antiquités de l'Egypte Tom.XXIX.
Ewan P.S.M. - Africa from early time to 1800. Oxford. 1968. 436p.

Fage J.D. et Oliver R.A. - Papers in African Prehistory. Cambridge.1970 . 331p.
Ferguson F. W. - Southrn Rhodesia. - London. 1907. 327p.
Flad J.M.A. - A short description of the Falasha and Kemants. Christiana. 1860.
Flad Martin. - Elements and vocabulary of the Falasha language. London 1866.
Foggin B. J. M. - Totemism.- N A D A. 1936/37.
Fouché L.- Mapungubwe- ancient Bantu civilisation on the Limpopo. London. 1937. 183p.
Franklin Harry.- Unholy wedlock: The failure of the Central African Federation. London. 1963. 239p.
Franklin H; N.C.- A selection from notes on Manyika customs. N A D A. 1927.
Freeman- Grenville.- The African coast. Oxford. 1962. 314p.
Fripp C.. - A note on the Mediaeval Chinese-African Trade. N A D A. 1940.
Frobenius L.- Erythräo. Berlin. 1932.
Frey H. - Les Egyptiens préhistoriques. Hachette. 1905.

Gailey Harry A.- History of Africa: From earliest of times to 1800.London.1970. 280p.
Gale W.D. - One man's vision.- The Story of Rhodesia. London 1935. 288p.
Gann. L.H.- History of Rhodesia and Nyassaland. 1889-1953. London. 1960.
Gardener Gerald.- Review of African Intelligence.-Book by S.Bieshenvel. N A D A.1949.
Gardiner Alan H. - Egyptian Grammar. Oxford 1927.
----- ----- .- Ancient Egyptian Onomastica. Vols. 1.2.3. Oxford. 1968.
Gauthier Henri.- Dictionnaire de noms géographiques dans les textes Hiérogly-phiques.- 7 vols. Caire. 1924.
----- ----- .- Les Livres des Rois d'Egypte. Tome. 2. Caire. 1910.
Gelfand Michael. M.D.- Religion of the Mashona. N A D A. 1956.
----- ----- . - Medicine and Magic of the Mashona. Juta Johannesburg. 1956.
----- ----- .- Shona Religion. Cape. 1962. 184p.
----- ----- . - Witchdoctor. London 1964. 191p.
----- ----- .- An African's religion. Juta. Cape. 1966. 135p.
Gleason H.A. - Counting and calculating for historical reconstruction. - Anthropo-logical Linguistics. 1.N.2.1959.p22-32
[illegible]. - [illegible] 1814. N. 14.
Gowers Sir William.- The classical Rhinoceros. Antiquity. Tom. XXIV. Mars. 1950.

Green J.J. S. - Rhodes goes North. Bell. 1936. 391p.
Greenberg J Harold .- Studies in African Linguistic classification. Indiana.Univ. 1963. 171p.
----- ----- . - The Languages of Africa. Indiana University. 1966. 180p.
Greenfield Richard.- Ethiopia : a new political history. London. 1965. 515p.
Gudschinsky Sarah.- The A.B.C. of Lexicostatistics.- Word. 12. 1956-b. p.175-210.
Guthrie Malcolm. - Linguistic Survey of the Northern Bantu Borderland. London 1956.
----- ---- Ed. - African Language studies. London 1960.
---- ---- .- Comparative Bantu. Gregg Presse. 1967 - 1971. Farnborough - England

H. B. M. - The early inhabitants of Southern Rhodesia. N A D A . 1924.
Hall R.N. and Neal W.G.- The ancient Ruins of Rhodesia. London 1904. 401p.
Hall R.N.- Great Zimbabwe, Mashonaland, Rhodesia. London. 1905. 459p.
----- --- .- Notes on the traditions of S.African Races esp.Makalanga of Mashonaland - being a reply to McIvers conclusions. London. 1907.
----- ---- .- Conical Tower at Zimbabwe, an evidence of Asiatic influence? African Monthly. V.3. 1908.
---- --- .- Prehistoric Rhodesia. London 1909. 488p.
---- ---- .- Notes on the Lemba Tribe of Northern Transvaal. Anthropos. 1926.
Hambly W.D. - Serpent worship in Africa. Chicago. 1931.
Hamburger L. - Notes sur quelques morphèmes communs à l'Egyptien et au langues Négro-africaines.- Journal Asiatique. Avril-Juin. 1928.
Hannan M. S.J.- Standard Shona Dictionary. London. 1959.
Harries C.I.- The Laws and Customs of the Bapeli&Cognate Tribes of Transv. J-brg.59.
Harries J.H. - The Chartered Millions.-Rhodesia and the Challenge to the British Commonwealth. London. 1920. 320p.
Harris W.C. - Highlands of Ethiopia. 3.vols. London 1844.
Hatch John.- Africa to-day &to-morrow : an outline of basic facts and major problems N6York. 1963. 343p.
Havély J. - Le dialecte de Falashas.- Actes de la Societé Philolog.Tom3.N4.Nov.1873.
Haw R.C. - The Impact of Civilisation on the African. - N A D A; 1949.
Hayes H.E.- Marriage among the Makorekore. N A D A. 1944.
Healy et Vere Hodge.- The map approach to African history. London 1962. 64p.
Hensman H. - A history of Rhodesia. Edinburgh. 1900.
Hérodote. - Histoire. - Texte Ph.E. Legrand. Paris. 1963.
Hobley CW.- Ethnology of Akamba. - Cambridge. 1910.
----- -- .- Bantu beliefs and Magic. - London. 1922.
Hockett C.F. -Linguistic time perspective and its anthropological uses.- Inernational Journal of American Linguist. 19.1953.p146-52
Hoffman C. von. - Jungle Gods.- Constable 1929. 286p.
Hole H.M. - The Jameson Raid. - Allen 1920. 306p.
---- — . The making of Rhodesia. Macmillan. 1926. 415p.
---- — . Old Rhodesian Days.- London 1928.

Henrici Blick - Numerical classification of Bantu Languages - African Language Studies XIV 1973 p 82 – 104.

Krapf J.L.- Travels, Researches and Missionary labours during 16 years residence in Eastern Africa Cassel. 1860. 566p.
Krige Eileen Jensen.- Social system of the Zulus. London. 1936.
Kroeber A.L. Linguistic time depth results so far and their meaning. International Journal of American Linguistics N.2.1955.p. 1-14.
Krog E. W. - African Litterature in Rhodesia. Salisbury. 1966. 236p.
Kuper Hilda. - The Shona Survey. London 1954.

Lacau Pierre.- Les noms des parties du corps en Egyptien et en Sémitique.Paris.1970.
Laing D.T. - The Matabele Rebellion. London . 1896. 327p.
Laman K.E. - Dictionnaire Ki-Kongo- Français. - Bruxelles 1932.
Lamon R.S. and M.Shipton. - Megiddo.1. Chicago. 1939.
Leaver E.D. - Native religion: its constitution.' - N A D A. 1941.
Lees Robert. - The basis of glottochronology. Americ.Journal of Lang.vol.29.Jan-Mar.53
Lefébure E.- Rites Egyptiens . Paris. 1890.
Lepsius C. Richard. -The Book of the Kings of the ancient Egyptians. London.1858.
Leslau Wolf.- Falasha Anthology.Yale judaica series 6. 1-222. New Haven.1951.
---- ---- .- Ten years of Ethiopic Linguistics. 1946-1956.
---- --- . - Coutumes et Croyances des Falachas.T.M. Instit.Ethnol.61. 1-98.1957.
---- --- . - An anotated bibliography of the Semitic languages of Ethiop.Mouton1965.
Lipsky George.- Ethiopia : its people, its society, its culture. NewHeaven.1962.376p.
Littman E.- Queen of Sheba (Bibliotheca Abessinica Leyden). 1904.
Louis R., H.Hugot, et S. Ayache.- Histoire : des origine au VI-e siècle A.D. Hatier 1969. 223p.
Lucas A. - Wood working in ancient Egypt- Empire Forestry Journal Vol.13.N.2.1934.
Lumb S.V.- A short history of Central and Southern Africa. Cambridge. 1962. 130p.
Lyons H.G.- The Physiography of the River Nile and its basin. London. 1906.

MacCrindle J.W.- Cosmas Indicopleustes (1897). The Christian Topography of Cosmos. Trad.and Edit. London. 1897. 398p.
MacIver D.R. - Mediaeval Rhodesia. London. 1906. 106p.
MacMillan A.w Rhodesia and Eastern Africa.-Historical and descriptive, commercial and Industrial.-Collingridge 1931.547p.
Marais J.S. - The Cape Coloured People.(1652-1937).London. 1939.
Marçonnès Rev. F. S.J.- A grammar of Central Karanga.- Johannesburg. 1931.
--- --- --- .- The Karangas. N A D A. 1932.
--- --- --- .- The Roswis or Destroyers. - N A D A. 1933.
--- --- --- .- The two East African Sofalas and King Solomon Ophir.NADA.35.
Mariette Edouard.- Traité pratique et raisonné de la construction en Egypte. Alexandrie 1875.
Marodzi (Instituteur). - The Barozwi. translated by F.P.- N A D A. 1924.
Martial F. - Les Galla, grande Nation Africaine. (Cahors 1901).
Martelli George.- Livingstone's River. -Ahistory of hte Zambezi Expedition 1858-1864. N-York. 1969. 286p.

...ann Philip.- ... 1...

...ny Raymond.- ... 1...

Mauny Raymond.- Les siècles obscurs de l'... 1... 244p.

Manel Jean.- Avec les Phéniciens à la poursuite du Soleil sur la route de l'or et de l'étain. Laffont. 1968. 317p.

Meinhof Carl.- Introduction to the Phonology of the Bantu Languages. London.1932.

Menard M.- Au pays de Si Jang-mon. Ou-tsin province Romaine en Asie (identifié comme Thsinse.) Pekin.1936. 36p.

...ette Paul.- ... 1...

Mercier Paul.- ... 1...

...rowski L.J.C.A.- ... 1...

Morton Thomas.- La révolution noire.- Paris. 1964.

Morwe van der, J.- Some History of the Vaduruma in Gutu Reserve. N.A.D.A. 1936/37.

...ton John.- ... 1...

Ministère de l'Information. Salisbury-Rhodesie. - Rhodesia from the ... 1967.

...ol... S.H. - ... 1963. ...p.

...ussé Marcel.- ... 1...

Moret Alexandre. - Le Nil et la civilisation égyptienne. - Annales du ... 1926.

...ohol ...R...- ... 1...

Mgebuti Sabatino.- L'épopée des Phéniciens. Payard 1971. 374p.

...ller ... - ... 1...

Mr'nowski ...- ... 1...

...ney J.D.- ... 1...

...ri Chief P.- ... 1...

...ral ... - Land governmental system in Southern Rhodesia. London. 1970. 353p.

...rray Rev.C.S.- Untenism.- N.A.D.A.- 1935.

...l ... - The ... 1...

...o ...e- Native Administration Department Annual. 1923-1963.

No-... I... - ... Lobengula.- Sa lettre du 2 Mai 1870 au Chef ... lui ordonnant de vivre en paix et de le reconnaître comme le Roi du pays.- signé par la marque de son doigt.-N.A.D.A.-1923.

Premier Numéro-Editeur H.M.Wilson.

Obenga Théophile - L'Afrique dans l'Antiquité - (Présence Africaine).1973 -

Oliverd David L.- Three Tests of Glottochronological theory.-Amer.Anthrop.59.1957.

...ert G.- Thamudisch und Ophir. - Berlin 1903. 87p.

...ton ... L. - The ... of the Baganda and other Bantu Tribes of British East Africa.- Cambridge. 1954.

Ormanon Jane et Jean.- L'Ethiopie, ... l'Afrique.- Paris. 1962. 178p.

Pachai Bridglal.- The early history of Malawi. London 1972. 454p.
Palley Claire.- The Constitutional History and Law of Southern Rhodesia (1888-1965).- O.U.P. 1966. 872p.
Pankhurst Richard K.P.- The Ethiopian Royal Chronicles. O.U.P. 1967. 210p.
Pankhurst Sylvia.- Ethiopia. Essex. 1955.
Parkyns M.- Life in Abyssinia.- 2 vols. London. 1853.
Paver B.G.- Zimbabwe Cavalcade. Cassell. 1950.
Pearce N.- Vocabulary of the languages of Tigre and Amhara.- British Museum Mass.Add.Mss1. 9337.
Perham M.- The Government of Ethiopia.- London. 1948.
Peters C.- King Solomon's Golden Ophir.- London. 1899. 117p.
—— ——.- Discovery of Ophir. - Harper Magazine. Dec. 1900.
—— — .- Ophir and Punr in S.Africa. Afric.Society.Vol.I - 1902.
—— — .- Im goldland des Altertums. Forschungen Zwischen Zambesi und Sabi. München 1902. 408p.
Polomé E.C. - Le vocabulaire proto-bantou et ses implications culturelles - Univ. du Texas - Austin.
—— —— .- The Eldorado of the Ancients . London 1902. 447p.
—— ——.- Ophir nach den neuesten Forschungen.- Berlin.- 1908. 36p.
Ponget du F.A.- Le Mashonaland.- Paris. 1894. 42p.
Pope- Hennessy James.- La traite des Noirs à travers l'Atlantique (1441-1807). Fayard. 1969. 303p.
Posselt F.W.T.- A survey of the Native Tribes of S.Rhodesia.Gov.S.Rhodesia.1927.30p.
—— —— — .- Mashona Folklore.- N A D A.- 1927.
—— —— — .- Native marriage.- N A D A.- 1928.
—— —— —.- The Banyemba Legend and Ceremony.- N A D A.- 1935.
—— —— —.- Native Education. N A D A.- 1939.
Powell R.J.- Notes on the kutaya, kukomba kugarewhaka ceremonies of Vashankwe N A D A. 1953.
—— —— —.- Some of the marriage customs ofthe Batonga in the Bushu Res.NADA.54.
Powell R.S.S. Baden.- The Matabele Campaign. 1896. London. 500p.
Prosser Gifford &Roger Louis.- France and Britain in Africa : Imperial Rivalry and Colonial Rule. Yale University.1971. 989p.

Périodiques. (Généralités).

Afrique Contemporaine. (Bimestrielle.). Paris.
Africa.- Journal of the International Institute of African Languages &Cultr.Londres.
Folklore.- Londres.
Journal of the African Society.- Londres.
Journal de la Societé des Africanistes.- Paris.
Man. Londres.
Revue d'Ethnographie et de Sociologie. Paris.

Radcliffe-Brown &Daryll Forde.-Editeurs.-: African sysrem of kinship and marriage- O.U.P. 1952.

[illegible] T.O.- Revolt in Southern Rhodesia.- 1896-1897. [illegible]. 1967. [illegible].
--- ---.- The African Voice in Southern Rhodesia. London. 1970.
Ransford Oliver.- [illegible] .- Historical background of Rhodesia. Cape. 19[illegible].
Rawlinson G.- History of Herodotus. London.
Read [illegible].- The [illegible] of [illegible]. Oxford. 1956.
Reinish Leo von.- Die Quara Sprache in Abessinien [illegible]. [illegible] 1[illegible].
Rey C.F. - Unconquered Abyssinia.- London. 1923.
Rhodesia Central Statistical Office.- Census of the European, Asian [illegible] [illegible]. Salisbury. 19[illegible]. 114[illegible].
Roberts [illegible].- [illegible].- [illegible].- 193[illegible].
---- ---.- Fotenism, Zimbabwe and the Barozwi.- [illegible].- 1947.
--- ---.- A southern Rhodesian Totem.- N A D A.- 1947.
Robinson K.R., Summers R. & Whitty A.- Zimbabwe Excavations.- C.U.P. 1958.
Robinson K.R.- [illegible].- C.U.P. 19[illegible].
Rogers A. Cyril & C.Frantz.- Racian themes in Southern Rhodesia. Yale.1962. 427p.
Rolin [illegible].- Les Lois et l'Administration de la Rhodesie. Bruxelles.1913. 532p.
Rossini C. Conti. La langue des Kemant en Abyssinie.-Wien 1912.
--- --- ---.- Studi su popolazioni dell Etiopia.-Revista degli studi orientali -Tom. VI.Roma, 1910.
Roux le H.- Ménélik et nous.- Paris 1901.
--- ---.- [illegible] Reine de Saba. Paris. 1914.-

Sainte Fare Garnot Jean.- Notes sur les religions [illegible]ptiennes antiques.- Revue Historique. Janvier-Mars. 1951.
Salt H. - A voyage to Abyssinia. - 1809-1810. London. 1814.
Salvine [illegible] de.- [illegible]. Paris. 19[illegible]1.
Sanceau [illegible]. - [illegible].- Le voyage of Vasco de Gama. Lisbone. 1967. 234p.
Sawyer [illegible].- [illegible] of Mashonaland.- Manchester. 189[illegible].
Schapera I. - Customs and Laws of the Batswana. - Lavendale. 1938. 202p.
---- ---.- [illegible] of Tswana Law and Customs. 193[illegible]. 326p.
--- ---.- Married life in an African Tribe. Faber. 1940. 364p.
--- ---.- The Bantu speaking tribes of South africa. Cape. 1946.
~~Schebesta~~ P. Schlichter H.G. - The Ruins in Mashonaland. London. 1893.
Schofield J.F.- [illegible] : a critical examination of the building methods.- Primitive pottery. S.A.Journal SC.1. V.23. 1926.
Schulten A. - Tartessos. Ein Beitrag zur ättesten geschichte des Westens. Hamb.22. 93p.
Seetzen.- Vocabulaire de Couchitique.- Paris. 1816.
Selligman C.G.- Races of Africa. O.U.P. 1957.
Selous F.C.- Travels and Adventures in S.E. Africa.- London . 1893. 503p.
---- ---.- Sunshine and Storm in Rhodesia. 1896. London. 290p.
Sergi M.G - Une nouvelle classification des cranes humains.- Bulletin Soc. Anthrop. Tome XI.- 1892..- 95. Bruxelles.
[illegible].- [illegible]nt African Kingdoms.- London 1965. 126p.

Shinnie P.L.- The African Iron Age. - O.U.P. 1971. 281p.
Shropshire Rev. D.- C.R.- Midzimu Worship in a village of the WaBarwe Tribe.- (P.E.A.). N A D A.-1928.
Sicard Herald van.- Tentative Chronological Tables.- N A D A.- 1946.
---- ---- -- .- The origins of some of the tribes in the Belingwe Reserve.- in N A D A; of 1948; 1950; 1951; 1952; et 1953.
Skattum O.J.- Ofir.-Studier.- Christiania. 1907. 100p.
Smith-Stanford H.- Monomotapas. A king list. - N A D A.- 1958.
Snowden J.D. The Cultivated Races of Sorghum. London. 1936.
Sources de l'Histoire de l'Afrique au Sud du Sahara dans les archives et biblio--thèques françaises.- Suisse. 1971. 959p.
Spears J. - The Burial and Succession Rites of a Mashona Chief. N A D A.- 1928.
Standing T.G.- A short history of Rhodesia and her neighbours. London. 1935. 210p.
Stanlake Samkange.- Origins of Rhodesia. Heinemann. 1968.
Statute Law of Southern Rhodesia 1911- 1922. Bulawayo. 1923. 637p.
Stayt H.A.- The Bavenda .- London;- 1931.
Stead W.H.- Concepts and controls in Native Life. - N A D A.- 1935.
Stern H. A. - Wanderings among the Falashas in Abyssinia. 1862.
Stevens.- A new collection of voyages and Travels Vol.2. London.1711.
Strabo.- The Geography.- English Translation .Horace Leonard Jones.London.1930.
Strandes Justus.- The Portuguese Period in East Africa.Nairobi.1968. 325p.
Strelcyn Stefan.- Médicine et plantes d'Ethiopie: les traités médicaux éthiopiens. Varsovie. 1968. 797p.
Stuart J.M. - The ancient goldfiels of Africa.- London 1891.-
Summers Roger.- Inyanga.- C.U.P. 1958.
---- ---- .- Zimbabwé.- mystère rhodésien. Edit.anglaise 1963;-trad.1971.Paris.
---- ---- .- Ancient mining in Rhodesia and ajacent areas. Bulawayo.1969.236p.
Swadesh M.- Salish Internal relationships. International.Journal of American Linguistics : 16 : 157-67. 1950.
Swadesh M.- Lexicostatistic dating of prehistoric ethnic contacts : Proceedings of American Philosophical Society. 96 : 452-68.-1952.
---- ---- .- Time depth of American linguistic groupings:- American Anthropologist 56;p.361-77. 1954-b.
---- ---- .- Towards greater accuracy in lexicostatistic dating : International Journal of American Linguistics. 21.p121-37. 1955-b.
Swan R. Mc. N.W.- Orientation ofthe building at Zimbabwe. Royal Geographical Soc. Proc.V.14. 1892. p.306-9.

Talbot E. - Nouveau Dictionnaire Français- Grec. Paris. 1869.
Tardieu Amedée.- Géographie de Strabo. vol3. Paris 1880.
Taylor Guy A.- The geneological method of Anthropological enquiry. N A D A.- 1924.
---- ---- .- Some Mashona songs and dances. (11 songs). - N A D A. 1926.
Tellez Balthazar.- The travels of the Jesuits in Ethiopia.- London. 1708-1.
Theal E.M.- Records of South-Eastern Africa. Tomes 1-VIII. London. 1899-19

Thomas Franck I.- Race and Nationalism .- [illegible]. 1[illegible]. 3[illegible].

Thompson Louis S;- The Ba-Lemba of Southern Rhodesia.- [illegible] 1942.

---- ---- ---.- Hints on Native Manufactures.- [illegible] 1[illegible].

[illegible] H.- [illegible] Southern [illegible] 1[illegible].

du Toit S.J.- Rhodesia past and present. London 1897. 218p.

[illegible].- [illegible], [illegible].- [illegible] 1[illegible].

Thrupp [illegible].- [illegible] [illegible].- [illegible].

[illegible] [illegible] des vieillards Lobedu.- [illegible].

[illegible].- [illegible].- [illegible] 1[illegible].

[illegible] 1[illegible].- [illegible] 1[illegible].

Vilmorff [illegible].- [illegible]. [illegible].

------ ------. [illegible].

[illegible].- [illegible] 1[illegible].

Vol[illegible] [illegible].- Le Conflit [illegible].

1[illegible].

Volkmann [illegible].- [illegible]. [illegible] 1964. 310p.

Vivien de Saint-Martin. - Atlas [illegible] pour l'histoire de la géographie et des découvertes. [illegible].- [illegible].

---- ----- ---- -.-.- Le livre de l'Ambrique [illegible]. Paris 1863

Watt J. Mitchell & Maria G. Breyer - The Medicinal and Poisonous Plants of Southern and Eastern Africa - Edinburgh 1962 -

[illegible] H.- [illegible] of the Zimbabwe Culture. [illegible]. June 1948.

Walker T.A. - [illegible] at home. London. 1933.

Webb-Haney H.- A statement of some phonological correspondences among the Bomo languages. Suppl. to Intern.Journ.of Amer.Ling. 37.N.3.1971.

Welch Galbraith.- l'Afrique avant la colonisation.- Durand. 197[illegible]. 3[illegible].

Wetherell [illegible]. The Land of Prophet Carsus. M.T.S. 1931. 263p.

Wiegleoff [illegible]. The Zimbabwe-Monomotapa Culture in SoE Africa. U.S.A. 1941.

Wild H. - A Southern Rhodesian Botanical Dictionary of Native and English Plant names. S.R.Gov. 1952.

Wilkinson Sir J Gardner.- The Egyptians in the time of the Pharaohs.London.1857.

Willoughby Sir John.- Narrative of further excavations at Zimbabwe.London.1893. 43p.

Wills L.J. An introduction to the History of Central Africa. O.U.P. 1967. 412p.

Wilson G.H. et Gloria Passmore.- Catalogue of the Parliamentary Papers of Southern-Rhodesia. 1899- 1953.. Rhodesia. 1965. 484p.

Wilmot Hon. A. - Monomotapa. (Rhodesia).- London. 1896. 259p.

----- ---- .- [illegible] Zimbabwes of South- Eastern Africa.- Cape. 1919. 29p.

[illegible] William.- Lectures on the Comparative grammar of the Semitic lang.Amstd.1966.

Wylde A. B. Modern Abyssinia. 2 vols. London. 1901.

[illegible].- The Colonial Office in the early 19th Century. London. 1961. 310p.

oooooooooooooooooooooooo

THE ALPHABET - *égyptien*

SIGN	TRANS-LITERATION	OBJECT DEPICTED	APPROXIMATE SOUND-VALUE	REMARKS
	ȝ	Egyptian vulture	the glottal stop heard at the commencement of German words beginning with a vowel, ex. *der Adler*.	corresponds to Hebrew א *ʾāleph* and to Arabic ا *ʾelif hemzatum*.
	i	flowering reed	usually consonantal *y*; at the beginning of words sometimes identical with *ȝ*.	corresponds to Hebrew י *yōdh*, Arabic ى *yā*.
	y	(1) two reed-flowers (2) oblique strokes	*y*	used under specific conditions in the last syllable of words, see § 20.
	ꜥ	forearm	a guttural sound unknown to English	corresponds to Hebrew ע *ʿayin*, Arabic ع *ʿain*.
	w	quail chick	*w*	
	b	foot (position of foot)	*b*	
	p	stool	*p*	
	f	horned viper	*f*	
	m	eagle owl	*m*	
	n	water	*n*	corresponds to Hebrew נ *nūn*, but also to Hebrew ל *lāmedh*.
	r	mouth	*r*	corresponds to Hebrew ר *rōsh*, more rarely to Hebrew ל *lāmedh*.
	h	courtyard	*h* as in English	corresponds to Hebrew ה *hē*, Arabic ه *hā*.
	ḥ	twisted hank of flax	emphatic *h*	corresponds to Arabic ح *ḥā*.
	ḫ	placenta (?)	like *ch* in Scotch *loch*	corresponds to Arabic خ *ḫā*.
	ḫ	animal's belly with teats	perhaps like *ch* in German *ich*	interchanging early with ⊂ *ȝ*, later with ⊖ *ḫ*, in certain words.
	s	(1) bolt (2) folded cloth	*s*	originally two separate sounds: (1) *s*, much like our *s*; (2) *ś*, emphatic *s*.
	š	pool	*sh*	early hardly different from ⊂ *ḫ*.
	ḳ	hill-slope	backward *k*; rather like our *q* in *queen*	corresponds to Hebrew ק *qōph*, Arabic ق *ḳāf*.
	k	basket with handle	*k*	corresponds to Hebrew כ *kaph*, Arabic ك *kāf*.
	g	stand for jar	hard *g*	
	t	loaf	*t*	
	ṯ	tethering rope	originally *tsh* (*ʧ*)	during Middle Kingdom persists in some words, in others is replaced by ⌓ *t*.
	d	hand	*d*	
	ḏ	snake	originally *dj* and also a dull emphatic *s* (Hebrew ס)	during Middle Kingdom persists in some words, in others is replaced by ⊂ *d*.

OBS. Later alternative forms are for *w*, ⊂ for *m*, for *n*, and for *t*. Of these, arose from an abbreviated form of in Middle Kingdom hieratic, so that it appears in our transcriptions of hieratic texts belonging to a time when was not yet written in hieroglyphic;[2] ⊂ and originate in the biliteral signs for *ỉm*[3] and *tỉ* respectively, while is taken from the word *nt* 'crown of Lower Egypt'.[4] Note also that ⊃ is used for *g* in a few old words.

[1] The form usually employed in printed books is not found on the monuments until a quite late period; early detailed forms are and . [2] *ÄZ.* 29, 47. [3] As *m* not before Tuthmosis I, *ÄZ.* 35, 170. [4] Already sporadically as *n* from early XII Dyn., ex. PETRIE, *Gizeh and Rifeh* 13 *g*.

La liste-témoin de 200 mots – Glottochronologie –.

Swadesh - Française, Egyptienne, Copte, Hébreu, Arabe,
Kuara éthiopienne, Falasha éthiopienne, Kuaranga Moderne
– Ki-Kongo et Zulu d'Afrique du Sud. –

N°	Swadesh	Française	Égyptienne	Copte	Hébreu	Arabe
1	all	tout tous	nb > nim		KWL > kwlh	
2	and	et	ḥnᶜ	mn-	W- > wa	
3	animal	animal bête	ᶜwt > -ē		Ḥayah > hayawan	
4	ashes	cendre	—	krimes	ʾePeR > ghubar ramāḍ	
5	at	à au	r-gs	hatn-	Bē > Bi Lē > Li	
6	back	dos croupe	Sʾ > soi Čise plus commun		GaB	ḍahr redf kafa
7	bad	mauvais	ḏw	(et)hoou (bjn > voon) moins commun	Rà	radi
8	bark (of tree)	écorce (d'arbre)	—	—	QeLeFaH	Ḳechr
9	because	parce que puisque	n	ḥr	Ky	Lianna bimaanna
10	belly	Ventre	ḫt > hē		BoTeN RaHaM (yM)	Batn

Kuara ethiopienne source L. Reinisch	s. Cohen/Rossini	Falasha ethiopienne	Kuaranga rhodesienne	Ki-Kongo	Zulu-Nfo sud
-ki pl niki	-ki	neekee	-ose	kiouso biouso	-nki -nkana
-kuā -ri -derī		deri (D)	na	ye, ya	
ensesa sauvage: -arwe	qabānā	insessa arwe (D)	Chipfuo domestique mhuka = sauvage	mbiji (tsi) bubi azambu	isilwane
mašenā	wuzā	mashena weza (D)	dota	bombé	umlotta
-z -li	-wā -z -zi -li	kiez	ku- pa-	ku	
engiyā girba	engiya gam girba	Kas girba	Kudzoka dzvongama = courbe hwenze musana	nima	umhlane iq do
deka bisa	sal yuw yiw	deka yizim (D)	-ipa -shata	mbi	-bi
ber hamba	sunkuā	kani hamba	gwandi	tsiba	igtolo
gaš-li jab-li jab		ankeli	kuti	kodi	ngokuba
gŭazgŭ gazgŭ zeyā	gŭazgŭ	guazgu gozgu (D)	dumbu	vumu	ubutumbu isisu

Nº	Swadesh	Française	Égyptienne	Copte	Hébreu	Arabe
11	big	gros grand	ʿ	noc	GaDWL	Kabir
12	bird	oiseau	ʿpd	halēt	ṢiPwR	Tayar
13	bite	mordre	psḫ >	pōhs ou lōks ?	NaŠaK	aḍ
14	black	noir	Km >	Kamé	ŠaHWR	Aswad
15	blood	sang	2nf >	snof	DaM	> damm
16	blow	souffler	nfi >	nife	NaPaH	> nafakh
17	bone	os	KS >	Kas	ʿeṢeM	> aḍm ~~aẓm~~
18	breathe	respirer	SSn (SrK)	nife	NaSaM	> Tanassama Tanaffasa
19	burn	brûler	ʿm	rōkh	ŠaRaP	ahnaḳa Kawa
20	child	enfant	ḫrd	šēre (šēm)	YaLeD	> Walad

Kuara ethiopienne source d. Reinisch	vs Cohen/Rossini	Falasha ethiopienne	Kuaranga rhodésienne	Ki-Kongo	Zulu - Pfr. du Sud
wafara bartu	hue we	fīrāg we (D) wag (D)	huru guru	néne nla	- khulu
jela	jela	jela djela (D)	shiri	nouni	inyoni
yèn	nakat	yèn yini (D)	pamfanyura - ruma kubura ngenyena = mode aux cannines	tatika	luma
Šamanā	saman	mthser semenag (D)	demá nhemá	ndombé	- mnyama
bir	bir	beer beer (D)	ropa mushiya = sang du bête tuée	menga	igazi
fihŭ fiŭ	dad	aff y fili (D) sifflement	fura (le feu) vuvuta (du vent)	mbafuna muela	betha vunguza
nāš	naš	nāsh nas (D)	pfupa	ĝissi (hissi)	ithambo
fihŭ fiŭ	fihu	fīw	- fema - viririka = respirer par nose	péma fulumuna	phefumula
baber	embelaŭ gīs	lobalab	- tsva - shuguda = brûler au cindres	yoka	shisha babela vutha
Xura, hura eura led petit enfant - zěguá hura	hura ewra	ḥorā khura (D)	mwana pwere (du 4-12 ans) ndumare - enfant après sevrage	mwana	ingane umtwana

N°	Swadesh	Française	Égyptienne	Copte	Hébreu	Arabe
21	cloud	nuage	jgp	kloole	ÇaNaN ṢB	sahāb
22	cold	froid	ḳbb	aroš, ōrš	QR	> QaR Bard
23	come	venir	jjj/jwj imper. mj	> ei > amou	Bw'	atā jaā
24	count	compter	jp	> ōp	SiPeR	ḫasiba
25	cut	couper scier	š^c (š^cd)?	šōōt	GaZaR HaTaK	> kataḥ
26	day	jour	hrw	> hoou	YWM	> yum ~~Nahar~~
27	die	mourir	mwt trans. v. tuer = mouout -> moout = mort.	> mou	MWT	> māt
28	dig	creuser	š'd	šike	HaPaR	> Hafara
29	dirty	sale	zbj	akathartos/-on.	mLuKlaK mZuHaḥ	Kadher Wasekḥ
30	dog	chien	ṯzm	ouhor	KeLeB	> Kelb.

Kuara éthiopienne Marce L. Reinisch & Cohen/Rossini		Falasha éthiopienne	Kuaranga rhodésienne	Ki-Kongo	Zulu-Afrique Sud
bekanā damanā kuyā	kuyā	damana	hore pl. makore unga = nuage de tonnerre	tuli	ifu amafu
kanbā kambā	kamb	kĕbag kamba	chando aizi = glace	tsiozi	qandayo
ent lăuk -vrai! tā	lagu (vrai!) ent ten	la lagi (D) ĕnti (D)	-uya -svika = arriver	kuiza	noza fika sondela
sab.	asab (arabe)	sav asevi (D	-rava	tanga	bala
kab gab kalakal	kab ased. gŭaz gaz	kav	kwaza = tailler cheka = couper zelu = hacher gazhu = moudre	senga	sika nguma
gerka, gergā	wan gerga girga	gerkee	masikati nhasi = aujourd'hui	lumbu	usuku umuhla ilanga
kē	qê	keegna dizi (D) perir	-fa	fua	fa
fart	guār falas	fartow sari (D)	chera kwara (avec pattes)	tima kata (avec hoe)	lima imba gubha
šemantā	ĭdy	shementena	tsvina	mvindu	-ngeolile
gezèn	gezèn	gesengu kizin (D)	imbwa tsonzoro (chien mâle)	imbua	inja izinja ichalaha

Nº	Swadesh	Française	Égyptienne	Copte	Hébreu	Arabe
31	drink	boire	zwr	> sō	ŠaTaH	chariba
32	dry	sec sécher	(v) sšwj	> šooue	YaBeŠ HaReB	> yābes
33	dull	borné (gausée)	wḫ'	soe	–	–
34	dust	poussière	ḫmw	šoeiš	ç̤aPaR	> ghoubār
35	ear	oreille	msḏr	> maače	ʾ̤ZeN	> ʾḍhn
36	earth	terre, champ arable	t'	kah	ʾeReS áDaMaH YaBaŠaH	> ʾrḍ
37	eat	manger	wnm	> ouōm	ȧKaL tem (cohen)	> ʾKaL
38	egg	oeuf	swḥt	> soouhe	BeṢaH	> Boyd
39	eye	oeil	jrt	val	caYN	> ʾyN
40	fall	tomber	ḫr	he (n'est pas aparenté)	NaPaL	saḳata

Nº	Swedish	Française	Égyptienne	Copte	Hébreu	Arabe
41	far	loin	ḥrj (plus commun) (wj)	ouē	KiHRQ	Baid
42	fat - grease	graisse / gras	cḏ	> ōt	SeMeN	> Shaḥm Samin
43	father	père	jtj	> jōt	àB	> àb.
44	fear	(s) peur (v) craindre	snḏ (v) snḏ	hote r-hote	" PaHaD " YaRè	Khawf Khaf
45	feather	plume	Swt	mēhe	(NwṢH)	Risḥ
46	few	peu	ℓ	Kouin-	MeʿaT	Kalīl
47	fight	se battre	ch'	mše	QaRaB	Taḡaraka
48	fire	feu	sḏt (ou ḫt)	Kōht (plus commun) > sate	èŠ LeHaBaH	Nār Lāraba
49	fish	poisson (v) pecher	rm	tit	DaG	Samak
50	five	cinq	dju	> tiou	ḤaMeŠ	> Khams

№	Swadesh	Française	Égyptienne	Copte	Hébreu	Arabe Tija
41	far	loin	ḥrj (plus commun) (wjj)	oué	RaHWQ	Baʿid
42	fat - grease	grasse - gras	cḏ →	ōt	ŠeMeN	Shaḥm Samīn
43	father	père	jtj →	jōt	àB	→ àb.
44	fear	(s) peur (v) craindre	snḏ (v) snḏ	hote r-hote	1) PaHaD 2) YaRé	Khawf Khāf
45	feather	plume	šwt	mēhe	(NWṢH)	Riš
46	few	peu	ø	Kouin-	MeʿaT	Kalīl
47	fight	se battre	ch'	mše	QaReB	Taqātala
48	fire	feu	sḏt (ou ḫt) →	kōht (plus commun) sate	ÈŠ LeHaBaH	Nār Lahab
49	fish	poisson (v) pêcher	rm	tʼit	DaG	Samak
50	five	cinq	djw →	tiou	ḤaMeŠ	→ Khams

Kuara éthiopienne Source L. Reinisch	Kuara éthiopienne S. Cohen/Rosson	Falasha éthiopienne	Kuaranga rhodésienne	Ki-Kongo	Zulu Afr. du Sud
yisān kārtā	kār cěr, cěr	kart	kure kare	kula c ntama jakuna	kude
sawā	saw	sawa sena (D)	mafuta	maji	amafutha
abā	abā	aba abba (D)	baba	tāta ese	ubaba
gŭāginê guagintinā	guâgint	guaregnè gwajinti (D)	garuko = peur gwala = craindre gwenda = trembler	wonga bunkuta	bweka = craindre (v) engena esaba.
kamb		kamb	munhenga	mumbembe lussala	uphaphe
yetû itenû	sēgŭ	itegni yitog (D)	shoma	fioti - akete	ingeosana
tay tamb	qatagat tay	subsee = bataille tay qatagat	tsiva - pondana - rwa	nwana sakana	lwa
layā	layā	leya	mwoto = feu	tiya	umlilo
azā (v) aza zamad	azā pl. azi	aza	hove redza = pecher	kimpete mbizi à mamba (viande de l'eau)	inhtlanzi
ankŭā	ankŭā	angua	shanu	tanu	- hlanu

N°	Swadesh	Francaise	Egyptienne	Copte	Hébreu	Arabe
51	flow	couler	ḥ.dj >	hate	ZaRaM ŠṬP NZL	SāL
52	float	flotter	mḥj	hloeile	–	Tafaḥ
53	flower	fleur	wnb	hrēre	PRḤ	Zahr
54	fly	(v) voler (oiseau)	insect cff > (v) p'	aff hōl	CWP	Tār
55	fog	brouillard (obscurité)	—	—	ʿaRaPeL	Ḍabab
56	foot	pied talon, sabot	rd	ouerēte	ReGeL	RejL
57	four	quatre	ifdw >	ftoou	(1) RBʿ	arbʿ
58	freeze	gelée	ḥsj = froid	ōcv	QRR	Karr ~~Karr~~ Jalid
59	fruit	fruit	prt	outah	PeRY	Thimār
60	give	donner	dj >	ti	NaTaN	ʾaʿTa manaḥa

Kuara éthiopienne Source L. Reinisch	Kuara éthiopienne Source Chau/Rossini	Falasha éthiopienne	Kuaranga rhodésienne	Ki-Kongo	Zulu-Afr. d. Sud
bogú gān	walal y	bo-onto fiau	kopoteka - bopoma - vesuka	ntsamuka kukula	gobhoza heleza
barig	walal	walal y	chituba - angara	yangama lalama	ntanta
çega šegā	ceya sege	shega tségie (D)	ruva	mvuma fulu	imbali
barig	barary	barigaw	bururuka (-) bururu	tilumuka	ndiza
bekānā	tem	bekona gum (D)	bute-(sec) guti (moué)	buiti mbututu	inkungu isingei
leku	sukana	leku luk (D)	rutsoka	kula	unyawo ifide
sajā	saja	sedja sedza (D)	ina	ya-na	-ne
kambā	hehez yegāgā	laowa	nhonhora (l'eau) kutonhora.	kituka matade	qandisisa
fera	fir	fera fere.	muchero = fruit furo - plant de coco. fere = melon pour bétail citrus vulgaris)	mbutu bundu	isitfalo.
yuw, te	yuw.	yuw yui, tei (D) wansi (D) rendre	gachidza - pa	ĝana	pha niza.

Nº	Swedish	Française	Égyptienne	Copte	Hébreu	Arabe
61	good	bon	nfr	nanou	TwB	> Tayeb.
62	grass	herbe	smw (herbage)	> sim	ʿeŠeB DeŠa	> ʿesheb Hashish
63	green	vert	w'd	> ouetouōt	–	ʾa Khdr
64	guts	entrailles	mḫtw	> maht	QeReB =MeʿaY	> ʾamʿā
65	hair	cheveu	šnj	fō	ŠḤR	> shar
66	hand	main	drt	cič	YaD KaP	> Yad
67	he/she	lui elle	swt, ntf (lui) stt = elle	ntof ntos	Hw' Hy'	> Hwa hya
68	head	tête	tp	> apé	RaŠ	> Rās
69	hear	entendre écouter	sdm	> sōtm	ŠaMaʿ	> samiʿa
70	heart	coeur.	jb, ḥ'ty	> hēt	LeB (aB)	Kalb.

Kuara éthiopienne source L. Reinisch's Cohen/Rostoni		Falasha éthiopienne	Kuaranga rhodésienne	Ki-Kongo	Zulu-Afr. d. Sud
Šar-ā	enkera kiz	dangitae šĕrag (D)	-naka	mboté	-hle
Šankā ašed	šankā	shanka lasā (D)	uswa tsangadzi shange	titi nlenga futa	utshani
lalamā	lalam	lalamā	nyoro bvauti = bois vert	maza ma ntoba l'eau de la feuille	luhlaza
jir, wagā wanā	jir	tsirr	ura = intestine guru = colon	n'dia	ithumbu
šebka, tagur	tagur šebkā	shebka sevka (D)	vndzi	n'tsuki	unwele = human uboya = animal
nān	nān	nān	ruoko	koko	isandla
nī pl nir nāy	nī	ni niti (sienne)	wa- a- iya	yandi	yena
ahŭē awē	ahway	awoya agué (D) akhwe (D)	musoro	n'tu	ikhanda inhloko
wās	wās	waso	nzwa -hwa	wa	zwa
labakā	labaka	lĭbeka lebeka (D)	mwoyo	ntima	inhliziyo

No	Swadesh	Française	Égyptienne	Copte	Hébreu	Arabe
71	heavy	lourd	wdn	hroš	KaBeD	Thaḳil
72	here	ici	mjn (ʾ) (ʿs)	tai	- Pa' - K'N - HeNaH	> Hounā
73	hit	frapper	ḫwj	> hioue (rōht)	HNKH	Ḍharba
74	hold - take	tenir prendre garder	jṯj - prendre > šsp = recevoir >	či šōp.	Kmt	Shadd 'akhḍ
75	how	comment	mrm	n'aš nhe	'eYK	Keyf
76	hunt	chasser	grg - traper >	cōrc	ṢYD	> ṣād
77	husband	mari	hy	> hai	- BaʿaL ('ʿYš)	> Bāal Zawj
78	I.	je (moi)	jnk wj -j >	> anok -i -t	{ 'aNy - pronom { 'aNaKy -ny -ī -y } suffixes	> ana
79	ice	glace	—	čaf - jelée	—	Thalj.
80	if	si	jr	ešce ešope ene - - šan.	'iM	iḌHA Law

Kuara ethiopienne (source L Reinisch)	Kuara ethiopienne (Cohen/Rossini)	Falasha ethiopienne	Kuaranga rhodésienne	Ki-Kongo	Zulu-Afrikaal
gahašā baratā	jikaw-anta	jikāw-anta gakhašāǧ zeǧāǧ (D)	rema dzakutsaku	déma -ejtu	-sindayo nzima
en-lī	-zī inzi-lī allī	-zī inli (D)	pano muno pedo, proche	heǧa oyu ǧunǧa	lapha
tāy tamb	tay	tay tai (D)	rova -katitsa = frappe avec canne	tua weta	shaya betha
šē des denū-s	šī mal	metso metto (D) feshow sagi (D)	bata tora = prendre kotsa = garder	simba bonga	bamba thata
sanā ant (edi) wan/arenā	wnā	wigna	sei ngana = combien.	bueyi aweyi	kanyani
dāš-t	dās	dašant	vima jumha	kuma konda	zingela
garšā rán geruwā	geruwa	gerewa	murume	nkaza bakala (mali) dia makuela (homme de mariage)	umyeni
an	an	an	ini = moi ndi = je nda = je	me meno	mina ngi
yeǧāǧā	yegāgā	yegāgā	kutonhora chando	maza	amakhaga iqhwa.
-an		an	day kana (aum-quand)	tala kala	uma

Nº	Swadesh	Française	Égyptienne	Copte	Hébreu	Arabe
81	in	dans	m hn > nhēt	m-ḫnw > m-ḫt	Bī	> Bī fī
82	kill	tuer	sm'	hōtv	HaRaG QaTaL	> ḳatala
83	know	savoir	rḫ	sooun	YaDa'	ʿarafa calima
84	lake	lac	š	Limnē	(YaM - mer)	Baḥaira
85	laugh	rire	sbṭ >	sōve	ṢaHaQ- ŚaHaQ	ḍḫk
86	leaf	feuille	–	cōōve	–	waraka
87	left side	à gauche	j'bj	hvour	ŚM'oL	> shimāl
88	leg	jambe	rd, w'rt	rat	ReGeL (pied)	> RdjL Sak ~~Kourāc~~
89	lie	se coucher s'étendre	sḏr	nkotk	YeŠeN ŠKB ?	–
90	live	vivre.	ʿnḫ >	ōnh	HaYaH	> ~~[illegible]~~ yaḥya

Kuara éthiopienne Source L. Reinisch	S/Cohen/Rossini	Falasha éthiopienne	Kuaranga rhodésienne	Ki-Kongo	Zulu-Afrikaans
-z -lī	-ti	li	ari mukate (à l'intérieur) mu	mu, ku, va, ya. mukati	phakathi kwa
kuw	kŭw	koou kuanta = meurtrier gagi (D)	kuwuraya kwishura (pour sorcellerie) kuvedza ponda	ĝonda	bulala.
ax, ah	ah	acheow akhi (D)	-ziva -gorokodza.	zaba	uzi
iyenā	bar	bar	nyanza	niandza eyanga	ichweba elikhulu
yeĥñē wārin	yehŭ-è	yechuav yikhoyi (D)	-seka -kwaya -pwipwidza	seĝa seva	hleka gigitheka
ašā	asā	asha	shazhu	-lukaya	iqabunga
šangabā	sangab	šangav	ruboshwe	lukento anonso	-bunkele -sekhohlo
yawi	leku	leku	gumbo	kulu	umlenze imilenze
gam-s	kaban kī	gandji	chingama enzera	seka	gamba amanga
wān fir enkera = la vie dan.	enkera = vie tanku	wanaw	gara-viore -tsengeya-viore long	vuanda kala	phila zwa

N°	Swadesh	Française	Égyptienne	Copte	Hébreu	Arabe IVe
91	liver	foie	mjzt	hēpar	KBD	> KBD
92	long	long	ʾwj	šiai	ʾRK	Tawīl
93	louse	pou	pj = pua > pēi		KNM	ḳML
94	man - male	homme mâle	rmṯ - homm > rōme ṯʾj = mab > hoout		-ʾaDM - ʾaNŠ - ZKR (wild)	Rājl dḥakar
95	many	beaucoup	(š) > ašai (etós-v)		RaBB	kathīr
96	meat - flesh	chair - viande	ǰwf > af		BaŠaR	Laḥam
97	mother	mère	mwt > maau		ʾèMM	ʾumm.
98	mountain	montagne	ḏw > toou		HaR	Djabal
99	mouth	bouche palais de la bouche	r > rō, rōf (tapro)		PeH	Famm ḥanak
100	name	nom.	rn > ran		ŠeM	ʾism.

Kuara éthiopienne souci d'Reinisch s/Cohen/Rosen		Falasha éthiopienne	Kuaranga rhodésienne	Ki-Kongo	Zulu-Sfr. d. Bd.
gubbot hebšā		hebsha	Chiropa	langa	isibindi
kārtā	cer, kār lagaz	lagasa legezag (D)	refu (v) reba	nda	-de
betā	paliya betā	beta	~~bete~~ inda = pou humain twerera = pou sur oiseau bete = cafard	nianzi za ntu = (mouche de la tete)	itwala
yer, saû	geruwā	yer gerowa	murume jaya - jeune homme	bakala	indoda umuntu
bejāg	ajū ajig	golesa adjog (D)	mazhinji	bingui ingi	mnji
zeyā	zeyā	sia sea (D)	nyama	nsunia mbizi	inyama izinyama
ganā	ganā	gana kona	mai	mâma ngundi	umame
deba amba	deba	deba	gomo	mongo	intaba
makiya af	tanāga (palais)	kirez ef (D) tanaga (D = amharique)	mukanwa muromo	n'nua	umlomo
šeû	šeû siû	sheow	zita reshone = nom de l'homme.	nkumbu	igama ibizo

N°	Swadesh	Français	Égyptienne	Copte	Hébreu	Arabe
101	narrow	étroit ~~serré~~ serré	g'w >	cōou	ṢaR	ḍayeq
102	near	près proche	mḥ'w	ḥēn choun	QaRWB	> Ḳurb Ḳarīb
103	neck	col cou	ḫ ḫ	makh	ṢaWa'R	ʿnuḳ raḳaba
104	new	neuf	m'wj	vére	HaDaŠ	> ḥadīth ǰadīd
105	night	nuit soir	grḥ	oušē	LaYL	> LeyL
106	nose	nez	fnḏ šrt=(nenn)	ša	('NP) àPP	> ʾnf
107	not no	non	nj (j)	mmou nno mpe mpōr an	-L' -'L -'4N-	> Lē
108	old	vieux	j'wj (personne) js (objet) >	hllo as	-ZaQeN -YaŠeN	sheikh ajouz
109	one	un	w'jw >	oué	è HaD	> wāḥed
110	other	autre	Kjj >	Ke	à HeR	> à Kher

Kuara éthiopienne source L. Reinisch	Cohen/Rossini	Falasha éthiopienne	Kuaranga rhodésienne	Ki-Kongo	Zulu-Afr. d. Sud
šibab šanak	šabab-y	šabab	nhete dete	andwelo - ambatakani	- ncane
te, tē-š	te gater gatam	tět	padyo munyasi	péni-péni mu ngonga	eduze
Xenā, hūm kōm	hum	choom gana (nuque)	mutsipa (ou mutsiba)	nsingu	intamo umgala
azzī	azī	assi gana (D)	idzva itova (mutova)	mona	- sha
Xērā, Xīrā-mut. Kūninā- kunā } soir	her-mut kunina-bou ki = passer pr. nuit	cheri khiri (D)	manheru madekwana usiku	masika	ubusuku
Kombā humba	kumba humba	kheba khumba (D)	mhino	mbombo	impumulo ik hala
-g -lā	bĭ enbĭ-y	ālā ağla (D)	ha aiwa! bodo!	kani	ka nga.
derā, gaçāū derata	bingar	dera tsarsi (Galla)	dzaru tsaru ukweguru = oreil homme	mbuta - ankulu kinunu (âgé).	- dala - gugileyo
lāgū, la fem. lāy	lā, lāgū	lawá laj (D)	- mwé motsi moshi	mossi	- nye
ay-ū	ay-ū	ayog mai (D)	vamwe mumwe	- akaka wa nkaka	- nye

N°	Swadesh	Française	Égyptienne	Copte	Hébreu	Arabe
111	person	personne	rmṯ >	rōme	–	Insan
112	play	jouer	– sbṯ - rire >	– sove	(ṢḤQ)	Laʿiba
113	pull	tirer trainer	sṯ	sōk	MaŠaK	Maszka ~~d~~jaḍhaba ~~d~~jarra
114	push	pousser	–	vōōre tōen, pas commun	–	radda
115	rain	la pluie (v) pleuvoir	ḫwt > (v) ḫwj >	hōou hōou	GeŠeM (pluie)	matar
116	red	rouge	dšr >	trešroš (tōrš)	ʾeDWM	ʾaḫmar
117	right-correct	juste	mʾc >	me	–	ḥakk ʾādel
118	right-side	à droite	wnmj >	ounam	YMYN >	yamīn
119	river	ruisseau rivière	jtrw >	eioor	NaHaR Nahal	~~d~~jadwal Nahr
120	road	chemin voie passage	wʾt	hīe	DeReK	Tarik Ṣirāt

Kuara éthiopienne source L. Remedi s/Cohen/Rossini		Falasha éthiopienne	Kuaranga rhodésienne	Ki-Kongo	Zulu-Afrid Sud
saûnat	yer pl. ey, ī.	yer	munhu	muntu	umuntu abantu
wağar. war.	alagat	wagertu	tamba - ridza (instrum)	sakana (s) nsaka	dlala
gŭatē	šiw wâter	waterow	zvuva wata - trainer dzipura	benda ntunta	donsa hudula
gatgat	taraf	taraf	sandudza	finka (v) nunguna	sunduza
bogu lab	suwa	soa	tsvova zhora mvura	n'vula noka	imvula v-na
sarā, siā	sar	sera tsarag (v)	dzvuku	mbuaki	- bomvu
sādeq higge, hez	let	dachana	rurama	dedakana - asonga	- yikho - lungile
lāwā	lawā	lāwa	rudyi	lutakala sengola	- yiyo
šegŭā bogunta	kŭrā	kura	rukova gova	nto nkoko	umfula
fanā, fanat garāwā	gazi	gerowa	nzira	nzila	umgwaqo in el lila = sentier

Nº	Swadesh	Française	Égyptienne	Copte	Hébreu	Arabe
121	root	racine	w'b	noune	ŠaReŠ	crḳ
122	rope	corde ficelle fronde	nwh >	nouh	ḤBL ḪWT >	ḥabl Khayt
123	rotten	pourri	ḫw'	loflef	–	ʾafen
124	rub	frotter	zjn	hite	–	ḥakk
125	salt	sel	hm't >	hmou (v) moulh	MeLaH >	Melḥ
126	sand	sable	šʿj >	šō	ḤWL	RaMaL
127	say	dire parler	ḍd >	čō (chanter)	DiBeR	Kāl Takallama
128	scratch	gratter	ɔḫʿ	hōh	–	daʿaka ʿaraka
129	sea	la mer	w'd-wr (the grand bleu)	thalassa	YaM >	Yemm Baḫr.
130	see	voir	m''	nau	RʾaH >	Raʾa

Kuara éthiopienne Source de Reinisch	Cohen / Rossini	Falasha éthiopienne	Kuaranga-Phodésienne	Ki-Kongo	Zulu Afrid. Sud
Ser	ser	sir	mudze (gombote, medicale)	mwanfi	impande umsuku
kabara	kabara mašāba	kehera	mbarero masa	nkwasa nsinga	indophe
bohi, salac, (fig) dez, dimūs		Ishilawa	chiori	bola - awola	- bohle - vandileyo
tuxē, taxan enxašanta	tahan	tuchaow	- kwiza pfuaza	vinza (1) sekesa kunguna	hlikihla
Šīwā	Šiwā	shewa wa (D)	fesha	mungwa	usa woti
ăsawā	asawa jiba	ashewa	jecha : s. dérivière (mu mache) - shapa s. de puits	dsiélo	isihla lathi
duw bē, y gamar wāgar, war	duw gamar wagar wanar	y gamar dui gamari (D)	- ti reva (dire) wudza - raconter dededza - parler vite	xia vova	- thi - sho
hubt laš	sab	jerewou	- kwenya	kwanuna galuta	klwebha
bār	bar	baur baker (D)	gungwa	mungwa mbu nzade	ulwandle
xal, hal xual	hāl	hale khale (D)	ona	mona	bona

Nº	Swadesh	Française	Égyptienne	Copte	Hébreu	Arabe
131	Seed	grain semence	prt (prut) nprj = cercle	crooc > napre	ZeRaᶜ	Habba badhr
132	Sew	coudre	—	torp	TPR	Khāt
133	Sharp	pointu tranchant	dm	> tēm	—	Haād
134	Short	court	ḫwᶜ (petit)	—	QaSeR	> Ḳaṣir
135	Sing	chanter	ḫsi	> hōs	ŠyR	ghanna
136	Sit	s'asseoir	ḫmsj	> hmoos	YaŠaB	ḏjalasa
137	Skin	peau	jnm	šaar	cWR	ḏjeld
138	Sky	ciel	pt	> pe	ŠaMaYM	> samāʾ
139	Sleep	dormir	ḳd (d) (sḏr)	> nkoṭk	-YŠN -(N)RDM	nām
140	Small (in size)	petit	šrj	kom	-QaTaN -ZaʿyR	> Ṣaghīr

Kuara ethiopienne Sarra L. Reinisch	s/Cohen/Rostini	Falasha ethiopienne	Kuaranga s. hodésienne	Ki-Kongo	Zulu-Afr. d. Sud
ar fazan	seuī	fasana djerigwa = blé gi (D = corne).	mbesanwa mbesa mbeu	mbutu	mbewu
sab saj tabak		Saraw	sona	tunga londa = sepaver	thunga
ahuē, awē (v) gub, sal, salē	guay guyā = pierre à aguiser	selag	- pinza (v) - rodza	jo meno - tua - asongoka = pointu.	- bukhali cijile
drenā	deren	dēren	mupfupi dimbira = couple court	kufi	- fushane
magā-š	baz	magoshow	- imba imbidza	kembela (louange) nkunga (dire un chant)	hlabelila cula hula
enkūr	tikwaš tikwašīm = s'accroupir	tanki semanaw tenkosomi (D)	kozoma - gara - tikunuka	zakala	hlala
anyala, teli garbē wušanā	teli korbay jeli	dabela korbe djendie (D)	ganda	nkanda	isikhumba
samay	uhway	samai	denga	egulu	isibhakalhaka
gāny jun	gany	gantshow gendji (D)	kotsira hope	bua tolo	lola
šegūā	segū jet, it	jet - ow. o sigugā (D)	diki ninja = être petit	fioti	nyinya - ncane

Nº	Swaderh	Française	Égyptienne	Copte	Hébreu	Arabe
141	Smell	puer pinaise sentir	stj	> stoi	—	afn burgḫūth Bakk
142	Smoke	fumée	ḫtj	krm̀ts	ʿaŠaN	dukḫān
143	Smooth	tendre mou	nᶜᶜ	kehkōh	(ḤLQ)	rakḫw tariʾ
144	Snake	serpent	ḫfʾw	> hof	—	thuᶜbān
145	Snow	neige	(imprunt) Seleg d'Hebreu dans Nouveau Royaume.	caf (glace)	ŠeLeG	> thalj
146	Some (feu)	peu moindre	nhjn	> hen - (comme des).	—	Kalil ʾKall
147	Spit	cracher	psq	> pacse(s) taf (s).	RQQ YRQ	~~Baṣaka~~ Baṣaka
148	Split	fendre séparer.	pšn	pōh	BaQaᶜ	sḫakka Farraka Faṣala
149	Squeeze	presser serrer	ctḫ jᶜf cef	ōfe	LḤṢ DḤQ ? SḤṬ	ᶜasara ḍaguata Kabasa
150	Stab- pierce	poignarder percer.	—	lōks toks čōte	NQB BQᶜ	Ṭaᶜana Nakaba

Kuara éthiopienne Source L. Reinisch	(s/ Cohen) Rossini	Falasha éthiopienne	Kuarang	rdéšienne	Ki-Kongo	Zulu-Afr. d. S
bohŭ, salae	hirā hīrā tukan	chera	nhuhwa		m vumba (armé) (v) nukana ntsékua	nuka
taXsā	toḫsā wīnā	tachsa	utsi pfungaidza = faire fumée.		muissi	umusi intuttu.
gi iyenā	bakuw y gobogob	lanita	munyore dombeka tendemeka		- lelama zébé-zébé	- bushele le sulekileyo
marawā	marawā	merowa	nyoka		nioka	inyoka
yeǧaǧā		yerora	chando kutonhora		—	ighwa
ey, ī-(quelque)	šigŭ	atsho	ma- vamwe		fioti ké.	ingcosana
laX-et besq̄-et	lah	beschetow	svipa		lobala (v) taula o mete	fela phimisa am
saraX, Xalti nabē	šarah gati	sherchesow	tsemura		tiazuna ĝambassa	cegula candia
ṭamaq	gād amuārat	tānkebrow	- dzekenyedza svina		toma buéta (v) bosala	khama cindezela
sab šōtal = poignard		savow	- baqa		ĝobala (v) toba	gwaza hloba

Nº	Swadesh	Française	Égyptienne	Copte	Hébreu	Arabe
151	Stand	rester debout	chʿ >	ahe (aherat)	ʿMD QWM	wākef.
152	Star	étoile	sbʾ >	siou	KaKaB MaZaL	> Kawkab Naḏjm.
153	Stick	bâton canne perche	mdw ḥt. bois >	cerōv še.	MaṬeH	ʿaṣā faḳada
154	Stone	pierre	jnr >	ōne	ʾeBeN	Ḥaḏjr
155	Straight	droite	cKʾ	souton	YiMYN (à droite)	—
156	Suck	sucer	snK >	sānq	YNQ	maṣṣ
157	Sun	soleil	re sw. cohen >	rē	ŠeMeŠ	> Shems
158	Swell	s'enfler	šfj >	šafe	—	Tana faḳha
159	Swim	nager	nbj >	nēēve	—	Sabaḥa ʾām
160	tail	queue	sd >	sat	ZaNaB	> dhan[illegible]

Kuara éthiopienne [illegible]		Falasha éthiopienne	Kuaranga rhodésienne	Ki-Kongo	Zulu-Bfrdbed
gŭe	kū kafi	kav-t; tĭmb-y gwi (D)	mira	télama	ma gxamalaza
šingruwā	šingruwā	shengerowa	nyeredzi	buétété	inkanyezi
merhŭz danxala, hūlā kenb, kemb	merhuz kemb	sa-ow	bango rukuni	mbangala kangu = (lanne)	uthi izinti
kernā	keriná	kerna kirina (D)	bwe	tadi	itshe idwala
let, leb	laū	letang	- rungama - swatanuka	- xingama	- gondilego gotto.
nab	nab	nabow	- mwa - sveta	fiya	ncela munya
kŭārā à noter l'accent comme dans le kŭārānga	tihwā = (lumière)	tihwa = lumière kwara (D)	zuva chiveneko = lumière.	ntângu	ilanga
fīhŭ, fiû	aq̇ay	aqay, yiv-s.	futa ferenuka	(v) vunduka vîmba fungumuka	khukhumala vuvukala
sefnag qaçaf	wār	war wani (D-Amh).	kubaguja shambwa	tsoba	hlamba bhukuda
çegā	[illegible]	faray	muhwe.	ntsila	musila

Nº	Swedish	Français	Égyptienne	Copte	Hébreu	Arabe
161	that	cela ça	pf	> p- etmmau	(ZeH) / Z'aT)	dhaK
162	there	là l'autre côté	jmw	> mmau	- ŠaM	> Hunāk > Thamm
163	they	ils	jntsn (jnt) soff-su	> nto- -ou	HeM	> Hum
164	thick	épais	wmt	> ouomt	ʿBH	Samīk
165	thin	fin mince	p'K	> poke	DaQ	> Dakik Rahif
166	think	penser	K'j	meeue	HŠB (HGH)	fakkara ḥasiba
167	this	ceci	pn	> pei	ZeH Z'aT	dha
168	thou	tu toi	(suff) -k -t (m) twt (f) tmt - tw - tr	-K -e ntok nto	('nt) 'aTTa (masc) ('nty) 'aTT (fem)	> ʾenta > ʾenti
169	three	trois	ḫmtw	> šomnt	ŠLWŠ	> Thalāth
170	throw	jeter lancer	stj	nouĕe	(ZRQ)	Ramā

Kuara éthiopienne (source L. Reinisch)	B/Cohen/[illegible]	Falasha éthiopienne	Kuaranga Rhodésienne	Ki-Kongo	Zulu-Afrd bud
en	ĭndō	yin	iyo, uyo iro, Ako icho, urwo, uho (+ articles	étsio	leyo lokho
kô, kā	ĭlli-là sya ġajā	yinli so(D)	ukô mhiri	ego (proche) kuna	khona lapho
nāy	nāy	nae	vano iwo	baou yau, zau wau	—
wafarā	yisan	wofara	gobou	koba -ankandu	-jiyile -enohlonze
iyenā	sēgu yet it	iyena	dite -undo	aluvevekeja	-zaciley
asab	babāy +	asalo	-funga -rangasira	banza	cabanga
en	en in	ens	uyu iyi, iri, urwu ichi, uhu, oka	etsi ngeye	leli lo lokhu etc
ent	ent pl. enten	ente (fem) ent.	iwe ko-ku uno	ngué	nona u- ku nina
sigŭā siwā	sigŭā	siwa sŏga(D)	nhatu	tatu	thathu
deber mal	māl deber	mal mali(D)	-kauda	lossa (v) Fuba	phousa jikijela

Nº	Swadesh	Français	[illegible]	Copte	Hébreu	Arabe
171	tie	lier plier	tʒj	mour	QŠR ʾSR	rabaṭa Ṭawa Thana
172	tongue	langue	ns	> las	LaŠWN	> lisān
173	tooth	dent	jbḥ ou nḥḏt	> ovhe > naače	ŠiNN	> sēnn
174	tree	arbre	ḫt	šēn	ʿeS	shaḏjara
175	turn	tourner	pḫr	kōte	SBB	Dār
176	two	deux	snwj	> snau	ŠeNaYM	ethnīn
177	vomit	vomir	bšj	kavol	QiY'	> Key
178	walk	marcher	ḥpj	mooše	HLK	mashā
179	warm	chaud	srf	hēm (hmom)	ḤaM	> Ḥāmi Ḥarr
180	wash	laver	jʿj	> eiō	RaḤaṢ	gḫasala.

Kuara éthiopienne Source L. Reinisch	s/Echan/Rosini	Falasha éthiopienne	Kuaranga rhodésienne	Ki-Kongo	Zulu-Afrikaans
enšēw	asab enšēw	ensheow	sunga	(v) Kanga	bopha
lanh	lanh makiya	laneh makeeya	rurimi pl = ndimi	ludimi	ulimi izilimi
zika	yerkŭ	yerkoo	zino	dinu	izinyo
kānā jafa	kānā jāfa	kana	muti	nti ou muti	umuthi isihlalla
tay tamb	jiluw	wantersho	pinduka	balula (v) venguka	phenduka
linā	linā	legna	mbiri	zolé	- bili
sabar kab-t kal-t	lchet	lachetow	rutsa	(v) luka	hlanza phalaza
fe enjag	ayā gān	feau	famba nganaira - vedyaira	diota	hamba
wān-yā embelau takas	takas	tokosaku	- dziya pisa - très chaud.	tiya	- fudumele
enhaš	enha-š	encheshow ěnkai (D)	- shamba - suka	sukula	geza hlamba

N°	Swadesh	Française	Égyptienne	Coptes	Hébreu	Arabe
181	water	eau arroser	mw	> mōou	MaYM	> me rasḫ saḳā
182	we	nous	n -n	anou -ñ	ʾaNaHNW	> Neḫnu
183	wet	humide mouillé	–	horp	–	raṭb nādy
184	what	quel/comment	jšst m (qui)	ou	MaH	> mā madḫa Keyf
185	when	quand	–	tnau	–	mētā
186	where	où	ṯnj	> tou	–	ʾeyn
187	white	blanc	ḫḏ	ouovš	LBN (ṯait)	ʾabyaḍ
188	who?	qui?	m jšst	nim	–	mèn
189	wide	large	wsḫ	> ouošs	RḪB	> ʿarīḍ, RHB, wesēʿ
190	wife	épouse	ḥmt	> hime > shime	ʾŠH	ʾjawzā

Kuara éthiopienne Source L. Reinisch	Kuara éthiopienne Source L. Cohen / Kosmin	Falasha éthiopienne	Kuaranga rhodésienne	Ki-Kongo	Zulu-Afrikaans
atū, au	au, ahu gah, (on) gae	(S) achow akhu (D)	muura = l'eau jakwi = l'eau de surface gambura = l'eau bouée	maza mamba	amanzi
anan	an au	anew	isu ti- ta- to-	béto	si
awala hŭet wet	huet	aola	- nyoro dototo	tsiototo - zomba	- swakeme - namanzi
ant wīnā sanā	wshā wīnā	wena ŭeikha (D)	uno uri -i	ntsi. (a)	- ni
awin	awin	gisas agūin awin (D)	kana	ntsi ntangu (quel moment)	nini
at ant	a-tē	āte agut (D)	kupi	wapi kweyi	- phi
šayā šay	šay	shaye tsaitag	jena imwi = cheveu blanc	mpembé	- mhlophe
aû	aw aûn awin wi	au awni (D)	ani	nani	ubani
yisān	yzan	saranta (idena q̄ (D)	bami	yalama - asanzuka	- banzi
yuwīnā geruwa šetî	mušera 2ème epreuve = ninagsā.	yawina	mukadzi	n'kazi	umfazi umka.

Nº	Swadesh	Français	Égyptienne	Copte	Hébreu	Arabe
191	wind	vent	t'w	> tēu	RWḤ	> Rīḫ
192	wing	aile	ḏnh	> tn̄h	KaNaP	janāh
193	wipe	essuyer	sk	fōte	–	nasḫsḫafa
194	with	avec	(une personne) ḥnᶜ (instr). m	mn – evol hitn – on evolhn –	ᶜiM	> Mèᶜa
195	woman	femme	2t on ḫmt ḫjmt.	> Shime	ʾiŠaH	ʾemrá
196	woods	bois	ht. (pas de forêt).	–	ᶜeS	Khasḫab lūh ḫatab.
197	worm	ver	fnṯ	> fnt	TaWLaᶜaT	dūd
198	yes	oui	–	se ehē	–	naᶜam
199	year	an	rnpt	> rompe	ŠaNaM	> Sana ᶜām.
200	yellow	jaune	–	–	–	ʾasfar.

Kuara éthiopienne source L. Reinisch	Kuara éthiopienne source Cohen Rosenn	Falasha éthiopienne	Kuaranga Rhodésiane	Ki-Kongo	Zulu-Afrdsud
fingiyā šinbele tempête	agmazā	fingea Keba (D)	mhepo	mpemo tembo	umoya
kamb	kamb	kamb	bapiro	pupu	iphiko
gagaz maz Kekag	mez	mēsow	- pisika - pukuta	kussuna (v) kungula	sula
- d - z - wa	- dī	-di	na	na muna	—
yuwīnā	yuwīnā plus yuwīn.	yuwina Kwina (D)	mumvana munhukadzi	n'kento	umfazi inina amanina
Kānā Kebina jībā	Kebinā mašenā	Kana	huni bina masendo	nkuni mfinda	ukhuni ihlathi
Xesī Wasfēt	heší	chashā	gonye	ntsiobo nsalu mama	umsundu imisunda
iyā	iyā	iya	heya hongo	ĝe elo inga	yebo ehene.
amiyā	amiyā	āmeya	gore nháka	nvula mvu	unyaka iminyaka
biça	bīčča	bitsha	jenya = couleur d'or.	mbuaki	liphuzi

Kuar. Rhodes – Zulu $\frac{77}{196}$ = 40% K. Rhodés – Kongo $\frac{70}{196}$ = 36% Zulu – Kongo $\frac{65}{196}$ = 33%